HISTOIRE

DES

NAVIGATIONS

AUX

TERRES AUSTRALES.

[Charles de Brosses]

CONTENANT ce que l'on sçait des mœurs & des productions des Contrées découvertes jusqu'à ce jour ; & où il est traité de l'utilité d'y faire de plus amples découvertes, & des moyens d'y former un établissement.

TOME SECOND.

Nec usquam Deus abscidit
Terras Oceano dissociabili. HORAT.

A PARIS,

Chez DURAND, rue du Foin, au Griffon.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



HISTOIRE
DES
NAVIGATIONS
AUX [Charles de Brosses.]
TERRES AUSTRALES.

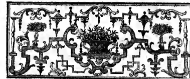
CONTENANT ce que l'on sçait des mœurs & des productions des Contrées découvertes jusqu'à ce jour; & où il est traité de l'utilité d'y faire de plus amples découvertes, & des moyens d'y former un établissement.

TOME SECOND.

Nec usquam Deus abscidit
Terras Oceano dissociabili. HORAT.

A PARIS,
Chez DURAND, rue du Foin, au Griffon.

M. DCC. LVI.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



HISTOIRE DES NAVIGATIONS AUX TERRES AUSTRALES.

SUITE DU LIVRE TROISIEME.

XXX.

JEAN NARBOROUGH ET JEAN WOOD,

En Magellanique.

DE tous les voyages faits dans la Magellanique, celui-ci est le plus instructif & le mieux fait. Nous en avons deux différentes relations, toutes deux excellentes; l'une dressée par Narborough & par Nathanaël Pecket son lieutenant, imprimée en anglois, *Londres* 1694. dont la traduction françoise est imprimée à Ams-

terdam chez *Bernard* 1722. L'autre écrite par Jean Vood contre-maître du vaisseau de Narborough, imprimée en langue angloise, à *Londres* 1699. & en langue françoise *Amst.* 1722, *Rouen* 1715, &c. Voyez aussi la collection d'Arts, *tom. II.* Il y a lieu de s'étonner qu'on ne se soit point encore aperçû que c'étoit le même voyage sous des noms différens; vû qu'on y trouve toutes les marques qui pouvoient empêcher de s'y tromper. Ce sont les mêmes dates & les mêmes noms de vaisseaux : le *Swepstakes* & le *Batchelour*, (le Rafletout & le Jeune homme.) A la vérité Wood ne nomme pas Narborough, qu'il ne désigne que sous le titre du capitaine; mais celui-ci nomme souvent Wood. Tous deux parlent d'*Humphrey Flemming*, capitaine du Batchelour; de l'Espagnol *Dom Carlos*, qu'ils emmenoient sur le pied d'homme instruit des affaires de l'Amérique; de la détention du lieutenant *Armiger* que les Espagnols retinrent prisonnier au Chili; de l'inscription de le Maire trouvée dans une boëte de fer blanc, &c. Il est donc étrange que dans le onzième tome du nouveau recueil de voyages l'éditeur ait fait de la rélation d'une même entreprise deux articles différens, & fort séparés l'un de l'autre : plus surprenant encore qu'il se soit plaint de ce qu'on avoit négligé de donner la date de l'expédition de Wood, & qu'il en ait marqué l'année comme incertaine, tandis qu'on lit en-tête du journal de ce navigateur, *années* 1669, & 1670.

* * * * * * * * *

1670. ON avoit depuis long-tems abandonné le projet de la recherche des terres Magellaniques, lorsque le duc d'York, depuis le roi Jacques, alors grand amiral d'Angleterre reprit le projet d'en avoir une connoissance la plus détaillée qu'il feroit possible. Il fit équiper aux frais du roi son frère deux vaisseaux de guerre, chargés de petites marchandises à l'usage des sauvages, dont il donna le commandement au capitaine

Narborough, homme très-capable de bien exécuter une pareille commission. Son journal, aussi instructif que peu amusant à lire, contient le détail le plus exact sur les positions géographiques de la côte des Patagons, & de celles du détroit; sur les latitudes & longitudes, la variation de l'aimant, les ancrages, les distances, la nature du terrain, le nombre des petites isles, caps & bayes, l'exposition & la disposition des rivages, la description circonstanciée de chaque lieu de terre ou de mer, &c. Toutes choses qu'il seroit fastidieux de lire dans un extrait, toutes utiles qu'elles sont, & que les gens qui en auront besoin doivent chercher dans les originaux qu'ils ne peuvent trop consulter. Les navigateurs trouveront dans celui de Wood les meilleurs enseignemens sur la manière de reconnoître les parages de ces côtes, d'y entrer & d'y mouiller. Les instructions données à l'équipage de la part du duc d'York, s'expriment en ces termes. 1670.

» Notre dessein est de faire de nouvelles découvertes » dans les mers & sur les côtes de cette partie du monde » qui est au sud, & d'y établir un commerce s'il est possible. Vous ne toucherez point aux côtes de l'Amérique, ni n'envoyerez à terre sans une nécessité indispensable, jusqu'à ce que vous soyez au sud de Rio » de la Plata. Vous ne ferez aucune insulte aux Espagnols que vous rencontrerez, & ne leur donnerez aucun ombrage, s'il est possible. Vous ferez les observations les plus exactes que vous pourrez, &c. Recommanderez la même chose à votre contre-maitre & » à l'équipage, soit par rapport aux caps, isles, bayes, » havres, embouchures de rivières ou rochers, bas

1670. » fonds, fondes, marées & courans, en tous les endroits » où vous passerez, tant en la mer du nord, qu'en celle » du sud, &c; & en ferez tirer des plans. Vous observerez aussi les vents alizés, &c; & les divers tems » que vous aurez dans votre course, tous les havres que » vous trouverez dans le détroit de Magellan, & tous les » endroits où vous prendrez terre. Vous remarquerez la » nature du terroir, les fruits, les arbres, les graines, » les oiseaux & les bêtes, les pierres, les minéraux & » les poissons de rivière & de mer. Vous ferez de votre » mieux pour avoir des minéraux & de la terre minérale, que vous apporterez en Angleterre, & que vous » remettrez entre les mains du sécrétaire de son altesse » royale. Vous observerez aussi le naturel & les inclinations des Indiens qui habitent le pays; & quand vous » pourrez entrer en correspondance avec eux, vous leur » ferez connoitre le pouvoir & les richesses du prince & » de la nation dont vous dépendez. Vous leur direz » qu'on vous a envoyez exprès pour établir un commerce, & lier amitié avec eux. Et afin qu'ils ayent une » haute idée du prince & de la nation, vous prendrez » garde sur-tout que vos gens ne les maltraitent point; » de peur qu'ils ne conçoivent de l'aversion pour les Anglois. Au contraire, il faut tâcher de gagner leur » amitié, en leur faisant bon accueil, & vous châtirez » ceux qui en agiront autrement. Faites sçavoir tout cela à votre équipage, afin que personne n'en prétende cause d'ignorance. »

* * * * * * * * *

Départ de Deptford. Je partis, dit Narborough, de Deptford sur la Ta-

1670.

mise le 26 septembre 1669. J'eus l'attention dans les pays chauds de faire fréquemment saigner mes gens, précaution que l'expérience m'a fait voir être très bonne pour prévenir ou guérir les fiévres chaudes. Je faisois aussi durant tout le voyage distribuer par semaine à chaque personne une certaine quantité de vinaigre, bon remede contre le scorbut. Aussi tout mon équipage étoit en bonne santé quand j'arrivai aux côtes des Patagons, où je perdis de vûe mon vaisseau de conserve qui filloit un peu devant moi, & que je n'ai pas revû depuis. Précaution contre le scorbut.

Au commencement de février 1670, nous entrâmes dans un air froid, comme il est en Angleterre au mois de septembre. Il y avoit de la brume, beaucoup d'herbes flottoient dans cette mer. Cette herbe qui avoit 5 ou 6 brasses de longueur, étoit entortillée & avoit des feuilles larges & brunes. Il lui pendoit à la racine une piéce de rocher de deux ou trois livres pesant. Des oiseaux de mer voloient & nageoient auprès du vaisseau. Comme il faisoit beaucoup de calme, les matelots en tuèrent à coups de fusil. Ces oiseaux, qui sont fort privés, & ne s'épouventent pas au bruit du fusil, ressemblent aux mouettes de mer, & sont fort bons à manger. Nous vimes quelques baleines & quelques veaux marins. On prendroit ceux-ci pour des chiens, tant leur tête ressemble à celle de nos dogues. Herbes de la mer.

Le 21 j'eus à l'ouest la vûe du *cap Blanc* sur la terre des Patagons. Près de la mer la terre n'est pas élevée; plus avant, elle paroît pleine de hauteurs & rougeâtre. Il y a des montagnes dont les sommets sont plats, faits en forme de tables, & plus élevés que le reste. La côte n'est qu'une chaîne de montagnes & de vallées. Description du cap Blanc.

1670. Ces montagnes sont comme des dunes d'une hauteur ordinaire. La terre paroit comme de l'herbe brûlée du soleil. On n'y voit aucun arbre sur les montagnes, ni dans les vallées. Tout est aussi nud que les dunes d'Angleterre. Je ne remarquai ni feu ni fumée dans le pays.

Description des isles Pinguins & de Spiring Bay.

La brume me fit manquer le port *Désiré*. Je vins aux isles *Pinguins* vers *Spiringbay*. C'est un beau pays élevé où l'on voit d'agréables collines. Dans l'isle ce n'est que rochers escarpés, excepté dans le milieu qui est graveleux, & où en été il y a un peu d'herbe verte. Les pinguins y logent avec les veaux marins qui se campent sur le sommet des plus hauts rochers & dans le milieu de l'isle. Ces veaux marins, & les pinguins y sont innombrables. Les six isles sont aussi remplies de veaux marins; mais les plus grandes sont les plus fréquentées des pinguins. Lorsque je fus dans une de ces isles, en moins de demi-heure j'eus ma chaloupe remplie de trois cens de ces pinguins; & dans cet espace de tems j'en aurois pû prendre trois mille si ma chaloupe les eût pû tenir. Il n'y a qu'à les chasser en troupes vers le bord de la chaloupe, où deux ou trois hommes leur donnent un coup de bâton sur la tête, à mesure que d'autres les prennent dans la chaloupe. Pour les veaux marins, ils terrassoient un homme s'il ne se tenoit sur ses gardes. Environ un mille & demi plus haut il y a une autre isle, qui est fort hantée par une sorte d'oiseaux de mer que nous appellons *Shags*; nous y tuâmes quantité de leurs petits, dont la chair nous parut très-bonne. A peu près à la même distance encore plus haut joignant le rivage, on voit une autre isle bien jolie, que nous appellâmes l'isle des *Liévres*; à cause du grand

Shags, oiseaux de mer.

Isle des Liévres.

nombre de ces animaux qu'on y trouve. Nous en tuâmes neuf dans un jour, dont quelques-uns pesoient vingt livres ; quand on leur donne la chasse, ils s'enfuient dans des trous de même que nos lapins. Cette isle est le meilleur terroir qu'il y ait autour du havre. Le reste de la côte est plein de rochers ou de gravier sec & stérile, sans bois & sans eau douce. On voit aussi sur cette côte des canards dont le plumage est bleu, & qui sont assez familiers. On y trouve quantité de brébis d'Espagne aussi grosse que nos daims, & qui sont devenues sauvages. Je dirai encore au sujet des pinguins, qu'on les place mal-à-propos au rang des oiseaux, puisqu'ils n'ont ni plumes ni ailes. Quand ils sont à terre, ils marchent tout droits, & l'on m'assura qu'ils couvoient leurs œufs à la fin de septembre ou au commencement d'octobre. C'est alors qu'on en pourroit prendre assez, tant il y en a, pour avitailler une flotte royale. Quoiqu'il en soit leurs œufs sont un peu plus petits que ceux des oyes, & ils n'en pondent qu'un seul, deux ou trois tout au plus. Ils font leurs nids partout, sans aucun art, sur les rochers ou sur le sable, & à notre retour au port Désiré, nous en prîmes environ 100000, dont quelques-uns furent gardés à bord quatre mois, sans qu'ils se gâtassent. Leur chair est de bon goût, & se peut aussi conserver long-tems dans le sel. Pour ce qui est des chiens marins, ils se réposent & font leurs petits à terre : leur chair peut se conserver de même dans le sel plusieurs mois de suite, & il y en a quelques-uns aussi gros que les plus grands chevaux. On les tue comme les pinguis avec un bon tricot ; mais on ne vient pas si facilement à bout des plus gros ; car quoique l'un de ceux-ci ait une

1670.

Brebis, pinguins & chiens marins.

1670. balle de mousquet dans la tête, il faut que deux hommes employent demi-heure pour achever de le tuer. D'ailleurs on ne court pas grand risque à les aprocher, puisqu'ils n'ont aucune défense bien dangereuse.

Description du port Désiré. Etant entré le 26 au port Désiré, nous examinâmes le rivage & n'y trouvâmes point de bois & presque point d'eau fraiche. Sur les montagnes & sur les dunes assez larges, il y a quelques buissons & de l'herbe séche & longue, qui y croit en touffe ; le terroir est graveleux & aride, mais en quelques vallées on trouve de la terre noire & semblable à du terreau. Jusqu'alors nous ne vîmes, ni hommes, ni feu, ni fumées. Je remarquai pourtant plusieurs endroits où il y avoit eu du monde. Il en paroissoit des traces derrière des buissons & sur de l'herbe qu'on avoit arrachée. On voyoit aussi qu'on y avoit fait du feu & roti des *limpets*, (espèce de coquillage) & des moules. Je trouvai encore en ces endroits là de la laine, des plumes, des os de bêtes & des éclats de pierre à feu. Je fus ensuite sur une montagne, où le jour d'auparavant j'avois élevé un pavillon, & où j'avois mis des bracelets, & voyant que personne n'y avoit été, j'y laissai le tout. Je ne vis d'autres animaux que deux lièvres qui couroient sur les montagnes. Nous employâmes la plus grande partie de la journée à examiner le havre, de sorte que nous n'avançâmes qu'un mille & demi vers l'intérieur du pays. Il croît dans les vallées entre les rochers quantité de pois sauvages, qui ont des feuilles vertes & des fleurs bleuâtres du même goût que les feuilles des pois verds d'Angleterre qui croissent parmi les vignes, & qui y sont entrelacés. On y trouve aussi des herbes odoriférantes & fort vertes, qui ressemblent

blent à de l'ivraye. Les fleurs en sont blanches & jaunes. 1670.
Il y a d'autres herbes vertes qui sont comme la sauge, mais qui croissent en touffes près de terre, comme de la laitué. Ces herbes avec les feuilles de pois nous servirent de salade, & rafraichirent ceux de mes gens qui commençoient d'être attaqués du scorbut. On y voit aussi quantité de moules & de limpets sur les rochers. Il y a là une isle fort fréquentée des veaux marins & des oiseaux de mer, & on y voit dans la riviére des plongeons aussi gros que des canards, & divers autres oiseaux gris & noirs. Ces oiseaux de mer couvent entre les rochers & dans les buissons ; je fus dans une de ces isles, où j'en pris dans leur nids autant que ma pinasse en pouvoit porter. Les sources y sont petites, l'eau en est un peu somache; car dans les vallées arides le terroir est naturellement sallé. La terre & les rochers sont couverts de salpêtre comme du verglas. Je pénetrai deux milles au nord-ouest dans le pays, qui est plein de hauteurs & aride, sans bois ni eau. On y voit des rochers escarpés & des vallées assez basses, mais arides, dont la terre est de la nature du salpêtre. On y trouve quelques buissons qui ont la feuille pareille à l'aube-épine d'Angleterre. Les plus petits produisent de petites noix de galle, où on trouve une petite graine séche, qui pique autant que le poivre. Mais à cela près, je ne vis point d'arbres. Le terroir en général est graveleux & sablonneux, & il n'y croit que quelques herbes brûlées. Je creusai dans plusieurs endroits ; mais je ne trouvai que du sable mêlé de gravier & de roche, sans aucun signe de métaux ou de minéraux, ni dans la terre ni dans les morceaux de roche que j'examinai. Du haut des mon-

1670. tagnes je portai la vûe fort loin dans le pays, qui me parut tout rempli de montagnes & de dunes, à peu près comme la terre de *Cornouailles*. Ceux qui n'y sont pas accoutumés ont bien de la peine à marcher dans ce terroir; mais pour moi je pouvois faire plus de chemin en une heure que plusieurs de mes gens en deux. Nous

Espèce de daims.

vîmes ce jour-là neuf bêtes paissantes. Elles ressembloient à des daims, quoiqu'elles fussent plus hautes, qu'elles eussent le col plus long & qu'elles n'eussent point de cornes. Ces animaux avoient le dos rougeâtre, le ventre & les flancs blancs. Quand nous en fûmes à la portée du fusil, ils hennirent comme des chevaux, se répondant l'un à l'autre, en prenant la fuite. Je laissai au même endroit des bracelets, un miroir, un couteau, un hameçon & une hache, pour exciter les habitans à se montrer; mais quoique j'eusse rodé sur les montagnes toute l'après midi, je ne découvris ni hommes, ni feu,

Autruches.

ni fumée. Je vis seulement trois autruches, sans pouvoir en approcher assez pour les tirer. Dès qu'elles m'apperçurent, elles s'enfuirent, je lâchai un chien après, qui en coupa une; mais elle s'élança & se sauva vers les montagnes. Ces autruches sont grises & plus grandes qu'un gros cocq-d'inde d'Angleterre. Elles ne peuvent voler, mais elles ont en récompense la vîtesse des jambes. Dans un lieu où les naturels avoient fait du feu, je vis parmi l'herbe deux poignées de laine d'Espagne rouge fort fine, je la pris & lâchai le lévrier après trois bêtes semblables à des daims, mais elles furent plus agiles que mon chien.

Chasse aux veaux marins.

Un jour du mois de mars j'allai dans l'isle des veaux marins (Seal Island) avec quarante hommes armés cha-

cun d'une massue & d'un bâton. Etant à terre nous chassâmes les veaux marins en troupes, nous les entourâmes, & en demi-heure de tems nous en tuâmes quatre cens. On les tue en leur donnant un coup sur la tête. Dès que nous les avions assommés, nous leur coupions la gorge pour les faigner, tandis qu'ils étoient encore chauds. Après en avoir rempli deux chaloupes nous les portâmés sur le rivage où j'avois fait une tente, & les étendimes sur les rochers, où la chaloupe les prit la nuit. Les mâles, quand ils sont vieux, sont ordinairement aussi grands qu'un veau, & ressemblent du col, du poil, de la tête, du museau, & du crin à un lion. La femelle ressemble aussi par-devant à une lionne, excepté qu'elle est toute vélue & a le poil uni comme un cheval; au lieu que le mâle ne l'a uni qu'au derrière. Ils sont fort difformes, le derrière leur va toujours en rappetissant jusqu'à deux nageoires, ou pieds fort courts, qu'ils ont à l'extrêmité du corps. Ils en ont à la poitrine deux autres, de sorte qu'ils peuvent marcher sur terre, & même grimper sur des rochers & sur des montagnes assez hautes, ils se plaisent à coucher au soleil & à dormir sur le rivage. Il y en a qui ont plus de 18 pieds de long, & qui sont gras & gros à proportion. Pour ceux qui n'ont que quatorze pieds de long, il y en a des milliers; mais les plus communs n'en ont que cinq & sont fort gras. Ils ouvrent toujours la gueule, & deux hommes ont assez de peine a en tuer un des gros avec un épien, qui est la meilleure arme dont on puisse se servir en cette occasion. La chair en est aussi belle & aussi blanche que celle d'agneau, & très-bonne à manger fraîche; mais elle est bien meilleure quand on l'a tenue un peu dans le

1670. sel. Tous ces veaux que nous apprêtâmes étoient des plus jeunes & qui étoient encore leurs mères. Dès qu'elles viennent à terre, elles bêlent, & les petits viennent auprès en bêlant comme des agneaux. Une vieille femelle en allaite quatre ou cinq, & chasse les autres petits qui s'approchent d'elle. D'où je juge qu'elles ont quatre ou cinq petits d'une ventrée. Les petits que nous tuâmes & mangeâmes étoient aussi gros qu'un chien de moyenne grandeur. Nous dégraissâmes les plus gros, & en fîmes de l'huile pour les lampes & pour les usages du vaisseau; mais nous gardâmes pour la friture l'huile qu'on tire des jeunes. Mes gens la trouvoient aussi bonne que l'huile d'olive. Cela fut cause que la plupart de mes gens ramassèrent des feuilles de pois verds & d'autres herbes pour les manger en salade. Les uns les mangoient crues, les autres les faisoient bouillir. Nous nous mîmes plusieurs fois en marche, mes lieutenans & moi, à dessein de chercher des habitans. Je trouvai chemin faisant un de ces animaux faits comme des daims, qui étoit mort & encore entier. Le dos de cet animal étoit couvert d'une laine assez longue & de la couleur de rose séche; sous le ventre il y avoit de la laine blanche. Cet animal étoit de la grosseur d'un jeune poulain. Il avoit le col long, la tête, le museau & les oreilles d'un mouton, les jambes fort longues, les pieds fourchus comme ceux d'une bête fauve & une petite queue touffue & rougeâtre. C'étoit un mâle qui n'avoit point de cornes, ni n'en avoit jamais eu. Je jugeai que c'étoit un mouton du Pérou, que l'on appelle *Llamas ou Guanacos.* (*) Ils vont en troupes,

Llamas ou guanacos, espèce de daim ou de brebis.

(*) Les guanaques sont des brebis qui ont la figure de chameaux, quoi-

1670.

issent comme des chevaux, & se mettent ensuite à courir. Nous vîmes aussi des renards, des chiens sauvages & cinq ou six lièvres, dont le lévrier en prit un. Ils sont faits comme nos lièvres d'Angleterre, excepté qu'ils sont plus grands, & qu'au lieu d'une queue, ils ont un moignon de la longueur d'un pouce & sans poil. Ils font des trous en terre comme les lapins. On ne voit point d'arbres-là, à la réserve de quelques buissons qui ressemblent à l'aube-épine. Le terroir est aride, sablonneux & graveleux, & on ne trouve partout que des montagnes qui ne sont pas fort hautes & qui ressemblent à des dunes. Il ne s'y produit que de l'herbe. On trouve dans les vallées des petits étangs d'eau douce, qui s'y amasse lorsque la neige se fond. J'y trouvai aussi des endroits où il y avoit de l'eau que le sel de la terre rend somache; mais je n'y vis ni fruits ni herbes, & aussi loin que la vûe pût porter de dessus une montagne, il ne me parut aucune trace d'habitans. En un mot, je ne découvris que montagnes & vallées. Je ne vis d'oiseaux que des milans, qui sont comme ceux d'Europe, & de petits oiseaux qui ressemblent au moineau ou à la linotte. Nous vîmes encore quelques mouches, de grosses abeilles, & quelques petits animaux sur l'herbe, marquetés de gris, & qui ont la figure d'un lézard; mais nous ne trouvâmes ni vipères, ni serpens, ni au-

Lièvres singuliers.

Terroir & ses productions.

qu'elles n'approchent pas de leur taille. Leur laine est si fine qu'on la préfère à la soye pour la molesse & la couleur. On les employoit autrefois dans le Chili au charois & au labourage. Elles s'agénouillent comme les chameaux pour recevoir leur charge. On les conduisoit avec une espèce de bride qu'on leur passoit dans les oreilles, à travers leur lèvre supérieure qui est fendue. Elles crachent contre ceux qui les harcellent, & par-tout où leur salive tombe elle y produit une galle. *Ovalle.*

1670. cune bête venimeuses. Les chevaux, les vaches & les moutons, &c. vivroient fort bien en ce pays-là. Mes gens ni moi ne vîmes ni hommes, ni feu ni fumée, quoiqu'ils trouvassent des endroits où il y avoit du monde qui avoit allumé du feu. Nos gens en firent aussi pour voir si quelqu'un viendroit, & ils y restèrent assis fort long-tems; mais ils n'apperçurent personne. Ils ne trouvèrent non plus aucune marque de graine, de fruit, de minéral, ni de métal, quoique je leur eusse recommandé que partout où ils trouveroient des mares, ils vissent s'il n'y avoit point quelques grains d'or ou d'argent; car il s'en trouve en ces sortes d'écoulemens d'eaux; & d'ailleurs à l'autre côté de ces terres, dont nous n'étions pas éloignés de deux cens lieues, on y trouve beaucoup d'or. On trouve aussi dans les lieux où l'eau a coulé beaucoup de salpêtre attaché à la terre comme de la fleur de farine. Pendant que nous étions sur le rivage, un veau marin poursuivit un poisson aussi gros qu'un maquereau, & semblable à un mulet : mais un de nos matelots prit le poisson & l'apprêta lorsqu'il fut à bord. C'est un manger délicieux. Il faut qu'il y ait dans cet endroit une infinité de poissons pour nourrir tous ces veaux marins, les pinguins & les autres oiseaux, qui ne vivent que de poissons, & qui néanmoins sont tous extrêmement gras, quoiqu'ils soient sans nombre, outre les autres animaux que nous ne remarquâmes pas. Je vis des veaux marins nageant la tête hors de l'eau, avec un gros poisson dans la gueule.

Poisson excellent.

On trouve les inscriptions de le Maire.

Le 13 mars je remontai la rivière & passai dans une petite isle où j'apperçus un poteau dressé, faisant partie dun mât de navire; & au pied du poteau une plaque

1670.

de plomb, sur laquelle étoient gravées deux inscriptions hollandoises contenant les noms d'Endracht, de Jacques le Maire, & de Guillaume Schouten, avec les dates 1615. 1616. Il y avoit dans un trou du poteau une boëte de fer-blanc, & dans la boëte de fer-blanc un écrit si mangé de la rouille du fer-blanc, qu'il fût impossible d'y rien déchiffrer. Nous trouvâmes aussi là quelque débris d'un vaisseau brulé. J'attachai une nouvelle inscription au poteau, & donnai à l'isle le nom de *le Maire*. Le terroir y est bon, tout de marne sous un pied de sable; on en pouroit faire de très-bonnes terres labourables. Marchant peu après sur le continent à trois milles du rivage, j'apperçus pour lors les traces de cinq hommes que je mesurai à mon pied. Elles étoient d'un demi pouce plus larges & plus longues. Il y a ici des chiens sauvages assez gros, des chats gris semblables aux nôtres, des armadilles, & d'autres animaux noirs avec deux taches blanches sur le dos. Le bois des environs de cette côte est si peu gros, qu'il ne feroit pas seulement le manche d'une hache. L'eau douce y est fort rare. Le 25 mars je pris possession du *port Désiré* au nom du roi Charles II. & je fis tirer le canon. Le lendemain nous eumes une éclipse de lune à 6 heures 30 minute du matin, laquelle arrivoit au méridien de Londres à 11 heures 10 minutes, la lune étant sous l'horison. Ainsi 4 heures 44 minutes de différence nous donnent cette longitude. (*)

Isle le Maire.

Traces des habitans.

(*) J'ai réduit dans cet ouvrage toutes les longitudes au méridien de l'isle de Fer. Narborough compte toujours par le méridien du Lézard. Voyez dans les mémoires de l'académie des sciences année 1716, un très-bon mémoire de Guillaume de Lisle sur les longitudes de Magellan, où il contredit en plusieurs points les inductions que M. Halley a tiré de l'é-

1670.

	latit.	longit.	variat.	
Cap Blanc.	47°. 20'.	316°. 34'.	17°. 30'.	E.
Port Défiré.	47°. 48'.	316°. 33'.	17°. 30'.	E.
Isles Pinguins.	47°. 55'.	316°. 33'.	17°. 30'.	E.
Port S. Julien.	49°. 10'.	315°. 20'.	16°. 10'.	E.
S. Inez.	50°. 10'.		16°. 37'.	E.
Cap Beau-tems.	51°. 30'.			
Cap Vierge.	52°. 26'.	312°. 48'.	17°.	E.
Cap Forward.	53°. 52'.	309°. 50'.	16°.	E.
Cap Défiré.	53°. 10'.	305°. 54'.	14°. 10'.	E.
Cap Pillar.	53°. 5'.	305°. 41'.		E.
Isle N. D. du fecours. .	45°.	306°. 48'.	11°.	E.
Isle Chiloë-Castre. . . .	43°. 30'.			
Pointe de Baldivia. . . .	39°. 57'.	308°. 10'.	8°. 10'.	E.
Isle Moccha.	38°. 30'.			
Isle Sainte Marie. . . .	37°. 14'.			

Descrip-tion du port S. Julien.

Au commencement d'avril je fis voile du port *Défiré* au port S. Julien, il faut envoyer la chaloupe pour en découvrir l'entrée que cachent les deux pointes. Du côté de la mer il y a un rocher blanc, & escarpé d'une hauteur médiocre, où il paroît de loin comme une grande bande noire. Au-de-là du rocher la montagne va en rond jusqu'au fommet, & il y a quelques petits buissons noirs à côté. Pour des arbres on n'y en voit point. La terre qui fait face à l'ouest est élevée & pleine de montagnes rondes, dont les fommets font en forme de pains de fucre. C'est l'endroit le plus élevé que j'aye vû dans

elipse observée par Jean Wood, au port S. Julien. Vous trouverez aussi dans le troisième tome du recueil anglois d'Hackluyt, *pag.* 724. un routier fort détaillé fur toutes les côtes des Patagons & du détroit de Magellan : les navigateurs doivent furtout avoir foin de le consulter.

toute

toute la côte. La terre au sud me parut unie & sans hauteurs aussi loin que je pus porter la vûe. L'ancrage est bon dans ce port. Il fournit beaucoup de gibier & de poissons. On y trouve un marais salant de deux milles de longs sur lequel il y a deux pouces d'épaisseur d'un sel fort blanc & très-bon, qu'on prendroit de loin pour un pavé bien uni. Dans le mois de février il y a assez de sel pour en charger un grand nombre de vaisseaux. Nous en tirâmes bien à diverses reprises dix tonneaux de sel, qui nous fut d'un grand usage pour conserver les pinguins & les chiens marins que nous avions à bord. Ce n'est pas tout, pour en faire provision, le 15 de mai nous employâmes 15 hommes, qui en accumulèrent un gros monceau dans un endroit sec; mais lorsque trois jours après on voulut y retourner pour en prendre quelque peu, il ne s'y en trouva pas de quoi remplir la coque d'un œuf. Ce qui nous parut d'autant plus étrange, qu'il n'étoit pas tombé une goutte de pluye durant cet intervalle. Au reste, je parcourus ce lac de deux côtés & je trouvai qu'il avoit 4000 de mes pas de l'un & 16000 de l'autre; c'est-à-dire, environ deux milles & demi de large & dix milles de long, il étoit alors tout couvert de sel de l'épaisseur de quatre pouces; de sorte que par mon calcul il en pouvoit contenir cent mille tonneaux. Une autrefois nous en remplîmes deux sacs & en tirâmes près de deux tonnes de dessous l'eau; car la pluye & le mauvais tems commençoient à le faire fondre. Vers le soir nous retournâmes à bord, & y portâmes assez de sel pour en remplir un poinçon. Ce sel étoit en pain, fort agréable à l'odorat & au palais, & plus blanc que celui de France. Je vis quelques *guanacos* & autruches. Les

1670.

Marais Salans.

1670. montagnes & les vallées font arides, quoiqu'il y ait de l'herbe, & même les plus hautes de ces montagnes étoient couvertes de neige. Quoique nous ne vissions personne, nous trouvâmes en plusieurs endroits des marques de feu, & que des gens avoient été coucher à l'abri d'un buisson. Je fis sept ou huit milles dans les montagnes sans voir personne. Le pays est généralement rempli de grandes dunes couvertes d'herbes. Sur le sommet des montagnes & dans le fond, on trouve de grande écailles d'huitres qui sont dans les veines de la terre, sur les rochers, & sur le penchant des montagnes. Ce sont les plus grandes écailles d'huitres que j'aye jamais vûes : car les unes étoient de six pouces de large & les autres de sept. Cependant on ne trouve pas une huitre dans le havre, & je conclus qu'elles sont là depuis le commencement du monde. Nous ne vîmes pas la moindre marque de minéral ou de métal, ni aucun arbre ; mais nous trouvâmes une bonne source d'eau douce dans les montagnes. Dans la plupart des autres endroits, ce n'est que de la neige fondue. Quand l'eau cesse de couler, c'est qu'il n'y a plus de neige.

Coquillages au sommet des montagnes.

Nous retrouvâmes dans le port S. Julien le tombeau & les os de Thomas Dougthy que le chevalier Drak fit décapiter pour avoir conspiré contre lui, & aussi ceux de quelques gens de la même flotte que les barbares du pays tuèrent en trahison.

Or trouvé à Magellan.

M. Vood se promenant un jour du mois de mai dans une isle, trouva trois petits morceaux d'or enfermés entre deux écailles de moules, qui étoient attachées d'une corde de boyaux verte. Cela pouvoit valoir environ deux *shellings d'Angleterre*, & sembloit avoir été battus au

1670.

marteau. Il faisoit un froid extrême au mois de juin. J'allai pourtant à 10 milles vers l'ouest avec 16 hommes. Nous ne vîmes à perte de vûe que montagnes sur montagnes, à sommet uni sans arbres, bois, ni buissons. Je vis bien des guanacos & des autruches, mais point d'habitans; bien que près du rivage nous eussions trouvé des endroits où il y avoit eu des gens couchés, & quelques autres où ils avoient fait du feu. Je n'ai pas remarqué qu'ils rotissent ce quils mangent; car je ne vis que de la chair cruë & des os rongés. Je m'imagine que le feu qu'ils font n'est que pour rechauffer les doigts à leurs enfans. Je ramassai quelques poignées de laine de guanacos, que je trouvai dans cet endroit-là. Il n'y a point de doute que ces sauvages ne nous vissent : mais ils ne voulurent pas s'approcher de nous, ni en être vûs. (*) La vie qu'ils mènent est plus misérable que celle des bêtes sauvages, & ils doivent se trouver quelquefois dans une extrême misère, n'y ayant dans tous les endroits que je parcourus, ni fruit, ni racine, ni herbe, le terroir étant aride, graveleux & sabloneux. On trouve en plusieurs endroits de la marne, en creusant environ deux pieds. Pour l'herbe, elle est séche & croit en touffes épaisses, mais guères hautes, & dans les vallées le terroir est fort nitreux. Il faisoit à la vérité fort froid ici au cœur de l'hiver ; mais c'étoit un tems sain pour ceux qui aiment à être toujours en action. Ceux d'entre nous qui se donnoient du mouvement se portoient

Traces d'habitans.

(*) On a vû dans Olivier du Nort la raison pour laquelle on ne peut trouver les habitans qui se tiennent cachés tant qu'ils apperçoivent des vaisseaux sur leurs côtes, & qui n'ont pour habitations que des cavernes de rochers presque inaccessibles.

1670.

bien ; mais les jambes géloient aux pareſſeux. Pour *moi* je ne trouvai point le froid inſupportable ; mais j'eus pendant ce tems-là un appétit extraordinaire, & je mangeai du renard & du milan avec autant de plaiſir que ſi ç'eut été du mouton. Tout ce que nous pouvions tuer nous le mangions & le trouvions bon. Perſonne ne fut malade. Les jeunes gens d'un tempérammemt fort & vigoureux, ſont propres pour ce climat ; car l'air y eſt ſec & excite l'appétit, mais on a peine à trouver de quoi manger. Les autruches de ce pays-là ſont beaucoup moins groſſes que celle de Barbarie, & différent de ces dernieres en couleur & en plumage. Elles ſont griſes ſur le dos, & blanches ſous le ventre, mais la plume ne peut ſervir à rien. Elles ont de longues jambes & de petites aîles, & ne volent pas ; un long cou, une petite tête & le bec à peu près comme une oye. Du reſte elles reſſemblent à un gros coq d'inde, & c'eſt un manger ſec, mais aſſez bon.

Autruches.

Enfin M. Vood rencontra vers l'oueſt trois hommes armés, & vit ſur une montagne ſept Indiens qui faiſoient grand bruit, & en même-tems ſigne de s'en retourner à bord. Nos gens voulant monter la montagne pour les aborder, trois de ces Indiens vinrent à quelque diſtance au-devant d'eux, l'arc & les flèches à la main, une peau ſur les épaules, une autre ſur la tête, & aux pieds des morceaux de peau, qui leur ſervoient de ſouliers. Le reſte du corps étoit nud ; ils avoient le viſage peint de rouge & de blanc. Ces ſauvages ne voulurent jamais s'approcher aſſez près, pour que nos gens puſſent les toucher ; mais à meſure que nos gens s'avançoient, ils reculoient en faiſant ſigne de retourner

Entrevûe avec les Patagons. Ils ſont d'une taille médiocre.

vers le vaisseau, parlant un jargon incompréhensible, & répétant souvent ce mot, *ozse, ozse*. Ils ont un langage rude, & parlent fort du gosier; cependant ils reçurent tout ce qu'on leur jetta à terre. M. Vood leur donna un couteau, un morceau de toile, une cravate, & une bouteille d'eau-de-vie dont ils ne voulurent pas gouter. Il ne put appercevoir qu'ils portassent des bracelets, ni qu'ils eussent sur eux autre chose que des peaux. Ces sauvages étoient d'une taille médiocre & bien-faits, basanés, & d'une couleur olivâtre; ayant des cheveux noirs qui n'étoient pas des plus longs. Ils paroissoient fort farouches, & ne témoignoient pas le moindre ressentiment de ce qu'on leur donnoit, ni ne prenoit garde à quoique ce soit. Le reste de leur troupe s'étoit arrêté sur la montagne. Il faut qu'ils soient extrêmement endurcis au froid; car ils n'avoient rien de couvert que la moitié de leur corps. M. Vood étoit plus grand qu'aucun d'eux, & jugeoit que le plus âgé des trois pouvoit avoir environ quarante ans, & les autres trente. Ils paroissoient aussi fort craintifs; car ils s'enfuirent dès qu'ils en pûrent trouver l'occasion. M. Vood étant revenu à bord me fit rapport de ce qu'il avoit vû. La nuit nous vîmes du feu sur les montagnes, & il fit un vent impétueux d'ouest. Les Indiens de M. Vood avoient de petits chiens avec eux, & ils ne se seroient jamais approchés de nos gens, si le hazard ne les eût fait rencontrer dans ces montagnes & dans ces vallées. Il faut que ces sauvages ayent été informés des cruautés des Espagnols, n'osant pas se fier à nous: pour moi j'avois rodé sans trouver personne; quoique j'eusse trouvé un endroit, où l'on avoit fait & verni des pots de terre dont il restoit encore quelques 1670.

1670. pièces. Je decouvris dans la terre une veine de talc pourri. Ce minéral ne me parut bon à rien. Sur le rivage il y a ici des autruches, des cignes moins gros que les nôtres, des canards & des cercelles, des hérons rouges, des perdrix plus grosses & plus grises que les nôtres, des beccassines, des roitelets, des milans, des faucons, & des hiboux. Le terroir est graveleux, sablo-neux & un peu nitreux. L'herbe est séche, mais en quelques endroits elle est longue, en d'autres courte. Nous trouvâmes de la terre rouge, dont les Indiens se servent pour se peindre, & vîmes des traces d'hommes, & des endroits où ils avoient tué des guanacos & fait du feu, ce qui paroissoit à la laine de guanaco que j'y ramassai. Il y avoit aussi là des os & des plumes d'autruches, avec deux crânes d'hommes fort nets, & à peu près de la grosseur de ceux des Européens. Les dents en étoient belles & bien arrangées. Un de ces crânes étoit cassé. On pourroit conjecturer de là que ce pays est habité par des antropophages; mais je ne le crois pas, & je m'imagine plûtôt qu'ils se font la guerre entr'eux; car il y a fort peu d'habitans pour un pays d'une si vaste étendue, & où ils ont suffisamment de quoi se nourrir. Cette terre est en général bonne & fournie de bons paturages pour toutes sortes de bestiaux. Les montagnes ne sont pas trop hautes, il n'y manque que du bois pour bâtir. S'il y en avoit, ce pays seroit peut-être aussi bon qu'aucun autre en Amérique, & d'ailleurs il est fort sain. Dans tout le pays que je parcourus, je ne découvris ni serpent ni bêtes vénimeuses, ni bêtes féroces, ni rien enfin qui puissent incommoder les habitans, si ce n'est le froid & la faim. C'est un pays capable de contenir un

Terroir, oiseaux, productions de la côte S. Julien.

Pays bon & habitable.

grand nombre d'habitans & qui promet de grands avantages à ceux qui voudront venir s'y établir; car tout ce qui croît en Europe y viendroit fort à souhait, & les bestiaux y trouveroient à paître en abondance. Les Européens y ont été. J'y vis les morceaux pourris d'un navire, les bois coupés, un bouchon de liége & une vieille rame. 1670.

Au milieu d'août mes gens ayant vû des Indiens derrière un buisson voulurent s'en approcher; mais ceux-ci prirent la fuite & laissèrent un paquet de peaux dans le buisson. On ne voulut pas leur donner sujet de crainte, & l'on ne les poursuivit point à cause de cela, mais on leur fit signe de revenir. Ces sauvages ne voulurent jamais écouter nos gens, ni s'arrêter. Ils étoient d'une taille médiocre. Mes gens portèrent à bord le paquet de ces Indiens, & emmenèrent avec eux deux chiens métifs qu'ils avoient attachés ensemble. Ayant ouvert le paquet, j'y vis plusieurs sachets de peaux remplis de terre rouge & blanche, & d'autres choses dont ils se barbouillent. Je fouillai exactement tout le paquet, pour voir s'il n'y auroit pas des grains d'or, mais je n'y trouvai que des pierres à feu, des pointes de flêches, des bracelets faits de coquilles, de petits morceaux de bois, des courroyes cordonnées, des flêches, des coquilles de moules & d'armadillo, & une petite pointe de clou au bout d'un petit bois en forme de pinçon. Les peaux étoient des peaux de veaux marins & de guanacos cousues ensemble avec de petites cordes de boyaux qui étoient toutes fort vieilles, pleines de trous, & qui sentoient fort la graisse. Il y avoit outre cela dans ce paquet des morceaux de cailloux pour aiguiser les pointes

Meubles des Sauvages.

1670. de leurs flèches, & de ces morceaux de bois qu'ils employent à battre du feu. Voilà tout ce qu'il y avoit dans ce paquet, qui étoit attaché avec des courroyes de cuir entrelassées les unes dans les autres en forme de cordes; & les chiens étoient aussi attachés avec une pareille courroye. Les coquilles de moules leurs servent de couteaux. Après avoir tout examiné, je racommodai le paquet & l'attachai comme il étoit auparavant. Leurs chiens ressemblent fort à ceux de d'Espagne, & sont assez gros & familiers; car ils se laissoient toucher de tout le monde. Leur couleur est naturellement grise; mais on les avoit peints de rouge, & du reste ils étoient d'une maigreur épouvantable. Avec le paquet il y avoit deux bâtons de quatre pieds de long, qui étoient des roseaux durs & pleins de nœuds.

Vood trouve des habitans. Leurs mœurs.

Tel est le récit de Narborough qu'on fera bien aise de comparer avec celui de Vood lui-même: le voici. Nous ne ne vimes aucun des naturels du pays jusques au 22 de juin que j'allai de grand matin à l'ouest avec six de nos hommes. Apeine avions nous fait deux milles, que sept de ces naturels coururent vers nous du haut d'une colline en faisant plusieurs signes & un bruit horrible, pour nous dire de nous retirer; mais aucun d'eux ne se mit en état de nous décocher de ces flèches. Il y eut même un vieillard qui vint plus près de nous que les autres, & qui nous fit les mêmes signes pour nous obliger à la retraite. J'eus beau lui jetter une bouteille de brandevin, une cravate & un couteau, il n'y eut pas moyen de l'appaiser, ni d'amener les barbares à s'humaniser avec nous; de sorte que nous retournâmes à bord. Il semble que ces sauvages n'ayent ni maisons ni aucune demeure

demeure fixe ; mais qu'ils se transportent d'un lieu à un autre, pour chercher pâture : ils vivent de chiens marins, de limpets, de quelque volaille & de bêtes farouches. Après avoir bien couru le jour, ils se retirent la nuit derrière un buisson, où ils allument un petit feu & se couchent ainsi à la belle étoile. Ils n'ont pour tout habit que des peaux de bêtes fauves cousues ensemble, en guise de manteau, avec lequel ils s'enveloppent ; & ils n'ont pas besoin d'autres couvertures, parce qu'ils sont fort robustes & vigoureux. Ils ont le teint olivâtre comme tous les Américains, & ils se peignent le visage & le corps de diverses couleurs, de même que la plûpart de ces autres nations. Le 16 d'août, deux de nos gens qui étoient allés faire de l'eau sur la côte orientale avec quelques autres, virent à quelque distance de là deux Patagons derrière un buisson. Ceux-ci ne les eurent pas plûtôt apperçus qu'ils prirent la fuite & laissèrent tout leur bagage, qui consistoit en quelques peaux cousues ensemble en forme de petits sacs, où il y avoit des pierres à feu & des couleurs dont les unes servoient sans doute à mettre au bout de leurs flêches, & les autres à se peindre le corps. Quoiqu'il en soit, nos gens portèrent tout le tracas à bord & y amenèrent deux chiens attachés à une lesse. Mais dès le lendemain matin notre capitaine renvoya tout au même endroit, où il se rendit lui-même & y laissa d'ailleurs quelques quinquailleries avec un couteau. On mit aussi les chiens en liberté après leur avoir passé quelques chapelets. Au reste nous trouvâmes que la température de l'air étoit ici en hiver, comme en Angleterre. Le pays à vingt milles à la ronde est sec, stérile, plein de rochers & de graviers, sans bois & sans

1670.

Description du pays & de ce qu'il produit selon le rapport de Vood.

1670. eau : il n'y a que peu de buiſſons du côté de la mer, & plus l'on avance dans le pays, & moins l'on en trouve. Le capitaine & moi accompagnés d'onze de nos gens, eumes une fois la curioſité d'aller vingt milles dans le pays ; mais nous ne vîmes perſonne, ni la moindre choſe digne de remarque ; ſi ce n'eſt qu'à neuf milles de notre ancrage nous trouvâmes une rivière d'eau douce, qui ſe déchargeoit dans une ſaline, dont ce pays-là abonde : de ſorte qu'après avoir couché deux nuits dehors, nous retournâmes à bord de notre vaiſſeau. La pêche & la chaſſe nous divertirent beaucoup cet hiver, ſurtout quand il géloit bien, parce que alors nous trouvions quantité de halebrans, de canards & d'autres oiſeaux de mer, de widgeons, de pluviers, de beccaſſines, de perdrix, & divers oiſeaux qu'on n'a pas en Angleterre, & qu'ainſi je ne ſçaurois nommer. Nous ne manquions pas non plus de moules. Il y avoit d'ailleurs bon nombre de bêtes fauves, ou de ces brébis ſauvages, que les Eſpagnols appellent *wianaques* (*guanacos*) & qui ont 12 paumes de haut. Pour la figure de la tête & la longueur du cou, elles reſſemblent au chameau ; mais pour le reſte du corps & la croupe, elles approchent beaucoup du cheval. Quoiqu'elles fuſſent bien alertes & fort craintives, nous en tuâmes ſept durant notre ſéjour ici, & l'on peut dire que leur laine eſt la plus fine qu'il y ait au monde. Mais ſi nous avions eu des chiens pour les laſſer à la courſe, il n'y a nul doute que nous n'en euſſions pris davantage. Elles vont par troupes de ſix à ſept cens ; & dès qu'elles apperçoivent quelqu'un, elles ronflent avec leurs narines, & henniſſent comme des chevaux. On voit encore ici quantité d'autruches qui cou-

Animaux ſinguliers, guanacos.

rent si prodigieusement vite, qu'il est impossible de les prendre sans chiens. Il n'y manque pas non plus de lièvres, qui sont aussi gros que ceux du port *Désiré*, ni de renards qui sont plus petits que les nôtres. Il y a d'ailleurs un petit animal, qui n'est pas tout-à-fait si gros que la tortue de terre, & qui est couvert sur le dos d'une écaille séparée en deux pièces, & qui se joignent ensemble : sa chair est d'un goût exquis, & les Espagnols l'appellent le *cochon cuirassé*; mais nous en vîmes un autre bien plus singulier qui avoit la queue épaisse, & à qui nous donnâmes le nom de *grondeur* ou de *souffleur*; parce qu'il ne voit pas plûtôt quelqu'un qu'il gronde, souffle, & gratte la terre avec ses pieds de devant, quoiqu'il n'ait pour toute défense que son derrière, qu'il tourne d'abord vers celui qui l'approche, & d'où il fait sortir des excrémens d'une odeur la plus détestable du monde. (*)

Cochon cuirassé.

Grondeur.

L'approche de la belle saison nous fit songer à passer le détroit. Je retournai le dernier septembre prendre des vivres à l'isle des *pinguins*; mon équipage étoit en bonne santé, vigoureux & gras. Ceux que le scorbut avoit attaqués en furent guéris en mangeant de la viande fraiche, & des herbes qui se trouvoient à terre semblables aux feuilles de pois verds. Ils les hachoient & les faisoient frire avec des œufs & de l'huile de veau marin : ce qui rendit tous mes gens aussi sains que quand ils partirent d'Angleterre. Nous trouvâmes en effet là de tous les rafraîchissemens dont nous avions besoin & nous y fîmes de bonnes provisions. Pourvû qu'on ait du sel, on s'y

Vivres dont on peut se fournir dans le pays.

(*) C'est probablement le même animal qu'on trouvera décrit au livre suivant dans l'article de *Louis Feuil-lée*.

1670. peut assez bien pourvoir de veaux marins & de *pinguins*; & je suis assuré que quand j'y étois, il y en avoit au moins la charge de trois cens tonneaux. Tout vaisseau qui manquera de provisions & touchera à cette côte, y en trouvera en abondance. Je puis assurer que ces provisions se conservent quatre mois & même plus, pourvû qu'on ait soin de bien saler ces animaux. Pour du sel on y en trouvera autant qu'on voudra en été, au marais salant de S. Julien. Le pinguin vit de poissons qu'il attrape fort adroitement dans l'eau. Il n'a pout plume qu'une espèce de duvet. Quand ces oiseaux marchent en troupe, on diroit de loin une troupe d'enfans vêtus de blanc. (*) La première fois que nous avions mouillé au port Désiré, nous y avions semé plusieurs racines, herbages & légumes d'Angleterre, comme des choux, des raves, des carottes, des raiforts, des pois, des féves & des oignons, nous y en trouvâmes un peu des unes & des autres, quoique les naturels du pays eussent presque tout déraciné, sans en faire, à ce qu'il nous parut, aucun usage. Les raves étoient excellentes; mais les raiforts, les pois & les féves étoient montés en graine.

En remontant la rivière 10 milles du côté de l'est quelques Indiens vinrent à la petite source qui est dans la vallée, & dérobèrent un pot de fer, trois habits que quelques-uns de mes matelots y avoient laissés pour les sécher, & quelques linges; mais ils ne touchèrent pas aux bracelets que j'avois pendus à une perche sur la

(*) C'est sans doute le pinguin qu'*Ovalle* dans sa description du Chili appelle *l'oiseau enfant*. L'oiseau enfant est ainsi nommé, dit-il, parce qu'il ressemble à un enfant emmaillotté qui a ses bras hors de ses langes. Sa chair est blanche & fort bonne à manger.

colline, ni ne voulurent jamais en approcher. Nous vîmes des figures qu'ils avoient faites de notre vaisseau sur la terre & dans les buissons, où ils avoient mis des bâtons en guise de mâts, & rougi les buissons. Je m'imagine que cette représentation étoit pour se souvenir de notre vaisseau, & que ces sortes de figures leurs servent de mémoriaux. Quoiqu'il en soit, les trois mâts y étoient & celui de Beaupré, le tout peint en rouge & faits en joncs, ce qui nous donna une bonne idée de l'adresse des naturels du pays. Nous n'y touchâmes point; mais j'y pendis quelques bracelets, après quoi nous retournâmes à bord, & eumes un tems couvert toute la nuit. Il faut que ces Indiens eussent été maltraités par quelques vaisseaux qui avoient touché là autrefois, sans quoi ils n'auroient pas eu tant de répugnance à se faire voir; ou il faut qu'ils eussent été informés des cruautés que les Espagnols ont exercées contre les Indiens leurs voisins. J'employai toutes les voyes de la douceur pour entrer en conférence avec eux, mais en vain.

1670. Peinture du vaisseau faite par les sauvages.

Narborough retourne au port Désiré.

Enfin le 13e. octobre 1670. je fis voile du port *Désiré*, passai la montagne S. *Inez*, la rivière Ste. Croix, le cap Beautemps, (*Fair Wheater*) où se jette la rivière *Gallegos*, le *cap Vierge*, & j'embouquai le détroit, d'où ayant été rejetté dans la mer du nord, je parvins à regagner une seconde fois la pointe de possession, & j'allai mouiller à l'isle *Elizabeth*. La pointe en est fort haute & paroît séche & stérile en quelques endroits; mais en d'autres, elle est fertile & porte de bonne herbe, surtout dans les vallées. Elle produit aussi de petites bayes qui sont d'un goût exquis, & que nous appellâmes les raisins de la Terre magellanique. Elles sont de couleur de

S. Inez, sainte Croix. Fair Wheater. Gallegos. Cap Vierge. Baye de possession.

Description de l'isle Elizabeth des panguans.

Fruits de Magellan.

1670. pourpre, en forme de petits pepins, elles ont un goût qui approche de celui de nos raisins d'Europe. Il y en a d'une autre sorte, qui ressemblent à une petite cerise de couleur rougeâtre, & à qui nous imposâmes le nom de *guignes*. Dans les deux autres isles voisines de l'Elizabeth, on trouve des *jabots-blancs* qui sont un excellent manger. Les pinguins y sont aussi beaucoup meilleurs que dans les autres isles de même nom près de *Spiring-bay*; car les unes & les autres de ces isles, tant de la mer du nord que du détroit, portent le nom d'*isles des pinguins*. Il faut s'armer de bonnes gaffes pour tirer ces animaux de leurs trous, où ils se fourent comme des lapins. Du reste, on n'y voit aucun bois, ni le moindre filet d'eau douce. La terre depuis la côte méridionale du second détroit jusques au sud des isles est haute, & par la quantité des feux que nous y vîmes, je ne doute pas qu'elle ne soit bien peuplée; le rivage est sablonneux & paroît escarpé. Dans le détroit sur la même côte méridionale, on trouve une petite anse qui, en haute marée, est si remplie d'une sorte de poisson qui ressemble au muge, qu'en un coup de seine nous en prîmes sept cens, dont le moindre étoit aussi gros qu'un maquereau. Pour le côté septentrional depuis le même détroit jusques à la pointe de l'isle de la reine Elizabeth, la terre y est basse, & paroît assez agréable, on y trouve d'ailleurs tout du long, depuis le cap de la Vierge-Marie, quantité d'*wianaques* & d'autruches : mais on n'en voit point sur la côte du midi. Je ne fus pas plûtôt à terre sur l'isle Elizabeth, que dix-neuf des insulaires descendirent des montagnes & vinrent au-devant de moi. J'entrai en conférence avec eux, & fis un échange

Entrevûe & commerce avec les sauvages.

de couteaux & de bracelets contre d'autres bagatelles qu'ils avoient, comme des arcs, des flèches, & des peaux de guanacos qui leur servent de vêtemens. Après cet échange, je leur fis présent d'une hache, de quelques couteaux, de bracelets, de flutes, & d'autres babioles, dont ils parurent fort contens. Je leur montrai de l'or, qu'ils paroissoient vouloir prendre; mais je tâchai de leur faire connoitre par signes, que s'ils en avoient, je l'échangerois pour des couteaux, des bracelets, &c. Je mis de l'or & du cuivre dans la terre, voulant leur donner à entendre que je l'avois trouvé dans la terre, & je regardai de tous côtés par terre, comme si j'y en cherchois. Ils se regardèrent l'un l'autre, & se dirent quelques paroles; mais je ne pûs appercevoir qu'ils comprissent ce que j'avois voulu leur faire entendre, ni même qu'ils connussent l'or ou le cuivre. Tout ce qu'ils voyoient leur faisoit envie. Il essayèrent de casser le grapin de la chaloupe avec des pierres, & auroient bien voulu l'emporter, je les laissai faire, & observai tous leurs mouvemens qui me parurent comme ceux des bêtes brutes. Quoique je les eusse fait asseoir, & que j'eusse pendu des bracelets à leur col, ils se jettoient sur tout ce qu'ils pouvoient attraper, & demandoient toujours qu'on leur donnât davantage. M. Peckett, un mes lieutenans, & plusieurs de mes gens, se mirent à danser avec eux, en les prenant par la main, & nous leur fimes toutes les caresses imaginables. Mon lieutenant changea pour une de leurs peaux son habit rouge, dont la couleur leur plaisoit extrêmement. Je me flattois de pouvoir trouver de l'or parmi eux, ce qui m'obligea à leur faire tant de caresses, & à tâcher de les apprivoiser. 1670.

1670. Après deux heures d'entretien que j'eus avec eux, je leur fis signe que je voulois m'en aller, pour leur aller chercher d'autres choses, & que je reviendrois. Ils nous montrèrent un rocher où ils souhaitoient que nous prissions terre. Je m'imagine que leur pensée étoit de remplir notre chaloupe de pierres & de l'enfoncer; car l'endroit étoit fort propre pour faire ce coup. Ils s'assirent sur l'herbe, & dans le moment ils eurent un feu allumé; mais je ne pûs découvrir comment ils avoient fait pour avoir si promptement du feu. Ces insulaires tant hommes que femmes, sont d'une taille médiocre, les yeux noirs, les dents polies, unies, serrées & fort blanches, les oreilles petites. Les cheveux, tant aux hommes qu'aux femmes, sont fort noirs & fins: mais sur le devant de la tête, ils les ont rudes, & d'une longueur ordinaire. Ils ont la poitrine large; ils sont basanés & olivâtres, & tout leur corps est peint de rouge détrempé avec de la graisse. Leurs joues sont barbouillées de blanc & rayées de noirs, de même que leurs bras & leurs pieds. Ils ont la tête petite & les doigts courts, & sont fort agiles à la course. Leur habillement est de peaux de veaux marins, de guanacos & de loutres faufilées ensemble, en forme de tapis, d'environ cinq pieds en quarré & suivant la taille de la personne. Ils s'enveloppent de ces peaux, à peu près comme les montagnards d'Ecosse s'enveloppent de leur *Plading*. (*) Ils portent des bonnets faits de peaux d'oiseaux avec les plumes, & ils attachent à leurs pieds des morceaux de peaux, qui leur servent de souliers. Ils doivent être extrêmement endurcis au froid,

Description des sauvages de Magellan.

(*) Sorte de vêtement que les montagnards d'Ecosse portent au lieu de manteau.

car

car quand ils font en action, ils portent rarement leurs peaux, & vont tous nuds depuis la tête jusqu'aux pieds, sans qu'ils paroissent trembler du froid. Cependant il en faisoit beaucoup alors, & les montagnes étoient couvertes de neige. Ils n'ont point de barbe, ni aucun poil sur le corps, ni rien qui couvre leurs parties naturelles; mais les femmes portent quelquefois un morceau de peau. Du reste, les hommes & les femmes sont vêtus de même, excepté que les hommes portent un bonnet, & que les femmes ont des bracelets & des colliers de coquilles. Les hommes sont un peu plus grands que les femmes, & aussi plus pleins de visage. Ils ont le langage rude & grossier, & râlent dans le gosier. Les femmes ont le parler plus doux & plus bas. Ils répétoient souvent le mot *ursach*, mais je ne compris rien dans tous leurs discours. Si quelque chose ne leur agréoit pas, ils crioient *ur*, *ur*, en râlant du gosier. Ils vivent de tout ce qu'ils peuvent attraper, chair ou poisson. Il ne paroît pas qu'ils soient sous aucune forme de gouvernement, & chacun fait ce qui lui plaît. Je ne remarquai point non plus qu'ils eussent d'égard pour aucun d'entr'eux, ni qu'ils adorassent ou le soleil, ou la lune, ou autre chose. Dès que nous fûmes à terre, ils vinrent directement à nous, ayant chacun en main un arc bandé & deux flèches. Leurs arcs ont autour d'une (*) aulne de long, & leurs flèches près de dix-huit pouces. Elles sont faites fort proprement de bois, armées d'une pointe de caillou aiguisé & de deux plumes. La corde est un boyau tordu, & les plumes sont aussi attachées avec un boyau. Ces sauvages ont de fort gros chiens métifs, qui ressemblent 1670.

(*) La grande aulne d'Angleterre est de trois pieds neuf pouces.

1670. à ceux d'Espagne, & qui sont de diverses couleurs. Je ne m'apperçus point qu'ils eussent d'autres animaux domestiques, ni ne pus découvrir alors de quelle sorte de canots ils se servent; car ils étoient de l'autre côté vis-à-vis de la terre ferme. Ils attendoient le beau tems dans l'isle pour passer aux autres, où ils avoient dessein d'aller prendre des pinguins.

Description de la baye d'Eau douce, & du port Famine.

De-là je mouillai dans une bonne petite baye que je nommai *Fresh Water*, (baye d'eau douce.) Elle gît nord & sud avec le port *Famine*, à six lieues de distance d'une pointe à l'autre. Il n'y a aucune marée qui puisse incommoder les vaisseaux. Elle y monte & descend de dix pieds perpendiculaires. Deux ruisseaux d'eau douce se jettent dans cette baye, qui est entourée d'arbres propres à servir de bois de charpente, qui ont 18 pouces de diametre, & près de 40 pieds de long. Ces arbres ressemblent beaucoup aux hêtres. On y trouve aussi des groséliers sauvages & plusieurs autres arbrisseaux. Les bois sont fort épais & verds; c'est ici le lieu de tout le détroit où sont les meilleurs & les plus beaux arbres. Mais il n'y en a que de deux espèces propres à la charpente, sçavoir cette espèce de hêtre à feuille de bouleau, dont l'odeur est fort agréable; & cet arbre aromatique à feuille de laurier dont l'écorce épaisse & grise, pique plus que le poivre. J'en fis mettre en infusion dans l'eau. Nous en fimes une boisson de très-bon goût. La pêche est si abondante ici en gros mulets, anchois & éperlans de 20 pouces de long, que l'on n'en sçait que faire. Les herbes sont assez bonnes à bouillir au pot. Les sommets des montagnes de ce port *Famine*, sont nuds, stériles & couverts de neige.

1670.

Sauvages de ce canton assez familiers.

Je ne puis m'empêcher de croire qu'il n'y ait quelques mines d'or, de cuivre ou autre métail, car un sauvage qui vint à bord, & à qui je montrai mon anneau, me fit signe de la main vers les montagnes. Les habitans de cet endroit-là mangeoient de tout ce que nous leur portions, se frottoient de l'huile que nous leur donnions, & en graissoient leurs couvertures de peaux. Je leur fis signe de m'aller chercher de l'or; quelques-uns allèrent à leurs chaloupes, les autres restèrent assis sur l'herbe, se parlant l'un à l'autre, & se montrant le vaisseau. Ils parlent du gozier & fort lentement, mais ils prononcent pourtant d'une manière assez délibérée. Je ne pûs remarquer de subordination parmi eux, si ce n'est que les jeunes gens paroissoient soumis aux plus anciens, & les femmes aux hommes. Je pris des habillemens d'hommes, & je les mis sur les femmes, mais les hommes ne les leur voulurent pas laisser long-tems, & restèrent eux-mêmes nuds. Ils les reprirent & s'en couvrirent. Je leur proposai par signes d'échanger un de mes mousses pour un de leurs jeunes garçons. Ils en rirent, mais le jeune Indien reculoit & marquoit ne pas vouloir venir avec moi. Je donnai aux hommes des couteaux & des hameçons; aux enfans quelques petites bagatelles, & aux femmes des miroirs & des chapelets, pour gagner leur amitié & dans l'espérance d'entrer en commerce avec eux pour l'avenir. Ils refusèrent de boire de l'eau-de-vie. Ces Indiens nous parurent fort paisibles & se familiarisoient bien avec nous. Ils nous demandèrent un morceau de chien marin que nous avions, & s'en oignirent tout le corps en notre présence. Les hommes & les femmes témoignoient un plaisir extrême à la vûe des cha-

1670. pelets, & des rubans rouges que nous leur mettions autour du col & des bras. Nous leur donnâmes quelques bagatelles de cette nature ; mais ils estimoient mieux ce qui étoit rouge, fut-ce de laine ou de fil. En échange, ils nous donnèrent des arcs & des peaux de bêtes fauves qui leur servent d'habits, & dont plusieurs étoient cousues ensemble avec des éguillettes de peau de chien marin. Lorsqu'ils virent que notre vaisseau avoit pris les devants, ils firent toute la diligence pour le joindre, ils le trouvèrent à l'ancre dans le port Famine. Avant que de partir, j'apperçûs entre le rivage & le bois, cinq oiseaux, dont l'un étoit une péruche. Il y avoit quantité de raisins de la Terre magellanique, de cerises & d'autres petites bayes, qui ne sont pas mauvaises, & qui viennent par tout le détroit. D'ailleurs nous trouvâmes divers sentiers battus, tout le long de la rivière, d'où nous conclumes que ce pays doit être fort peuplé. La veille de notre départ, les Indiens que nous avions vûs d'abord, parurent vis-à-vis de notre vaisseau. Nous y envoyâmes quelques-uns de nos gens qui en amenèrent un ; après qu'on l'eut bien fait manger, on lui donna plusieurs petites bagatelles, & on le remit à terre. Enfin je ne découvris aucun minéral, ni brute ni travaillé, durant mon séjour ici, où les femmes n'avoient pour tout ornement que de petites coquilles luisantes autour du col. D'ailleurs nous y pêchâmes les plus gros éperlans dont j'aye jamais oui parler : il y en avoit de 21 pouces de long, & de 8 de tour.

Gros éperlans.

Description du détroit depuis le port Fa-

J'ai de même visité & imposé des noms à tous les lieux des côtes depuis le *port Famine* & le cap *Forward*, jusqu'à la baye *Elizabeth*, & au canal *S. Jérôme*. La ma-

rée qui vient du canal *S. Jérôme*, forme une contre-marée avec celle du détroit. (*a*) Ce sont toujours à peu près mêmes aspects de pays, mêmes productions de terre & de mer, même envie de se cacher dans les habitans. Je vis le long d'une riviere des feux à demi éteints, des berceaux faits par les Indiens ; mais pas une ame. Je laissai dans une cahute des couteaux & des bracelets pour les attirer. Le vent d'ouest souffle ici avec violence. Tous les arbres en sont courbés vers l'est. Les sommets des montagnes panchent même aussi vers l'est. Je continuai de donner des noms aux différens lieux de terre & de mer, depuis ici jusqu'à l'embouchure vers le cap *Désiré*. J'estime que toute la longueur de ce détroit depuis le cap *Vierge* au cap *Desiré*, est 116 lieues, y compris ses divers bras & replis. Tout le terrein depuis le cap *Quad* jusqu'au cap *Victoire* de la mer du sud, est entièrement désolé : aussi l'ai-je nommé la *désolation du sud*. (*b*) Ce fut le 26e. novembre que j'entrai dans la grande mer du sud remontant au nord, le long des côtes que je trouvai toutes garnies d'isles. J'abordai à celle

1670. mne jusqu'au cap Désiré.

Entrée dans la mer du sud.

Desesp-

(*a*) On peut conjecturer de-là que ce can l est un vrai détroit où la grande mer du sud s'engouffre presque parallèlement au méridien.

(*b*) Tout le détroit peut avoir 90 ou 100 lieues de long, dont 30 appartiennent à la mer du sud, & 70 à celle du nord, ce qui se reconnoît facilement à la seule inspection. Le retour des marées & le choc réciproque des flots des deux mers au point de leur rencontre se fait en même tems : preuve que le flux & le reflux ne vient pas d'un mouvement successif, ni d'une cause locale, mais d'un agent général qui éleve ou fait bouillir tout-à-la-fois la masse des eaux. Les habitans de la partie australe du détroit, sont de petite taille & d'un méchant caractère. Ceux du nord sont fort grands & hardis. Ils lancent les traits avec autant de force que d'adresse. On prétend qu'ils appellent quelquefois les Européens des navires, en criant *Jesu*. Ils s'habillent de peaux de bêtes, le poil en-dehors, cousues ensemble avec des épines. *De Bry*, *paralip. Améric. part.* 12. *fol.* 85.

1670. [margin: sion de l'isle Secours.]

de N. D. *du Secours*. Les arbres y croissent jusques sur les bords de la mer. Ils sont gros, verds & de bonne odeur. Il y a quelques marées d'eau douce. En parcourant le rivage je trouvai une vieille cabane de branches d'arbres que les Indiens y avoient faite, & des bâtons qui paroissoient avoir été coupés depuis long-tems. Je ne vis pourtant aucune marque d'habitans, & il y a apparence que cette isle n'est fréquentée que des sauvages du continent, qui y vont dans la belle saison chasser aux oiseaux; car je n'y trouvai autre chose qui pût servir de nourriture à l'homme. Je n'y découvris non plus aucune apparence de minéral ou de métal. Le terroir est sablonneux, noirâtre, & mêlé de roche. L'isle est inégale, & couverte par-tout de bois si impraticables, qu'il me fût impossible de découvrir le dedans de l'isle. En général les arbres n'y sont pas propres à la charpente, & ressemblent aux hêtres & aux bouleaux. Le bois en est blanc & pesant; mais il ne peut servir à autre chose qu'à brûler. On n'y trouve ni fruits, ni légumes, & peu d'herbe, à cause que les bois sont trop épais; il n'y croit qu'une espèce de joncs qui sont fort longs & en grande quantité. Je ne vis aucune bête sauvage, mais beaucoup de petits oiseaux, comme des moineaux, & quelques autres oiseaux comme des milans, des oyes sauvages noires & blanches, & des mouettes. J'allumai du feu sur le rivage, dans l'espérance qu'on me repondroit; mais en vain. Je nommai *Narborough* de mon nom une autre isle plus voisine du continent, dont je pris possession au nom du roi d'Angleterre. Enfin j'allai jusqu'à un petit fort espagnol à 3 lieues de Baldivia dans le Chili. Notre entrevûe se fit avec une égale politesse de part &

[margin: Isle Narborough.]

[margin: Arrivée au Chili. Eloge de cette congrée.]

d'autre : quoique nous nous défiſſions d'eux, comme ils ſe défioient de nous, dont ils auroient, à ce que je ſoupçonnai, bien voulu ſurprendre le vaiſſeau. Il y a tant d'or & d'argent dans ce pays, qu'on n'y en fait preſqu'aucun cas. Le proverbe commun eſt, *qu'il y a trop d'or dans la terre ; que l'argent n'eſt bon à rien.* Le Chili produit de l'or ſur-tout plus qu'aucun pays du monde ; on ne fait que le ramaſſer dans le ſable des torrens. Car les Indiens ſont maîtres des montagnes où ſont les mines. Ces Indiens ſont de haute taille, mais non pas gigantesques, braves & entendans bien la guerre. Ils la font cruellement aux Eſpagnols qu'ils haïſſent à mort. Ceux-ci ne nous parurent avoir que très-peu de connoiſſance de l'intérieur du pays qu'ils habitent, & point du tout de celui qui eſt au ſud du Chili en tirant vers Magellan. Ils étoient tous ſuperbement vêtus en ſoye, or, & pierreries. Ils avoient hommes & femmes, un beau teint vermeil, remplis de ſanté. Ils nous achetèrent à un prix énorme tout ce que nous voulumes leur vendre. Je ne penſe pas qu'il y ait dans tout l'univers un pays plus beau, plus riche, plus fertile, plus délicieux que celui-ci. On peut dire hardiment que le Chili eſt le paradis terreſtre de la terre. Mais les Eſpagnols n'en ſçavent pas profiter. (*) Ce n'eſt pas ſans raiſon que je me défiois d'eux ; car ils me retinrent ma chaloupe & mon lieutenant, avec un gentilhomme, un trompette & un interprête qu'ils ont néanmoins continué de traiter honnête- 1670.

(*) Voyez dans l'original une narration de tout ce qui lui arriva au Chili, plus étendue & fort agréable. Le P. Ovalle a donné une belle & curieuſe deſcription de ce beau pays. Il n'y en a pas ſur toute la terre de plus analogue à l'Europe.

1670. ment ; mais je fus obligé de partir sans les ravoir. Pour me les rendre, ils exigeoient que je vinsse jetter l'ancre dans le havre de Batavia sous le canon du château, où ils auroient eu l'entière commodité de se rendre maîtres de mon navire. Si j'avois eu quatre vaisseaux de vingt ou trente pièces de canon, j'aurois été en état de faire la loy à tout le pays. De mon côté j'aurois voulu lier à leur préjudice un commerce entre la nation angloise & les naturels du pays. Ces Indiens sont d'une taille médiocre, vigoureuse & ramassée ; ils ont le teint basané, les cheveux longs, noirs & abattus, les traits du visage passables, mais l'air fort mélancolique. Ils sont actifs & endurcis au travail, résistent aux injures de l'air, & supportent facilement la faim. Ils portent de petits bonnets, & leurs vêtemens sont de longs manteaux. Ces manteaux sont en général taillés en quarré en forme de tapis, & d'une étoffe qu'ils font eux-mêmes de laine de guanacos. Ils y font un trou au milieu par où ils passent la tête ; ensorte que depuis les épaules, ils ont tout le corps couvert, les uns jusqu'à demi-jambes, & les autres jusqu'aux genoux. Il y en a qui ont des demi-bas, mais ils n'ont ni souliers ni chemises. Quelques-uns portent des culottes à l'espagnole, qui serrent les cuisses & les genoux.

Indiens de cette côte.

Le 22e. décembre je remis à la voile pour repasser le détroit. Je n'étois qu'à une lieue du cap *Pillar* & du cap *Désiré* le 6 janvier 1671. Les jours étoient très-longs ; la lune au plein : le tems froid & couvert. S'il eut été serein, j'aurois apperçu des caps de 16 lieues, tant ils sont élevés.

Rentrée par l'ouest dans le détroit de Magellan.

Nouvelles Les houles brisoient affreusement sur les brisans qui

les

1670.

les environnent. (*) Je repaſſai le long de cet horrible pays de déſolation, juſqu'au canal S. *Jérôme* : à la pointe occidentale il y a un joli petit bois d'arbres verds. Il y a auſſi de très-bonne eau douce, & dequoi faire proviſion de chauffage. Il faut que les ſauvages fréquentent fort cet endroit-là ; car j'y trouvai pluſieurs cabanes faites de branches, & ce ſont leurs maiſons ordinaires. Les rochers ſont de marbre blanc, en y fouillant nous ne trouvâmes ni métal ni minéral. Il faiſoit chaud ici le 8 janvier. A la fin du mois pendant que j'étois allé dans la pinaſſe viſiter la côte de la terre de *Feu*, mon lieutenant trouva ſur la pointe du port *Famine*, un Indien qui avoit fait du feu. Il alla le trouver à terre ; il n'avoit ni arcs ni flêches, ni rien qui valut un denier. Je voulus lui permettre de venir à bord ; mais il n'en voulut rien faire. Autant que je pus comprendre par les ſignes qu'il me fit, il avoit été eſclave de quelques autres Indiens & s'étoit enfui. Pour moi je ne trouvai perſonne dans la terre de *Feu*. Le pays eſt fort ſec & fort ſtérile, je n'y vis rien de remarquable. Mon lieutenant que j'y envoyai une autre fois vis-à-vis de l'iſle *Elizabeth*, entra dans une belle anſe ſablonneuſe, où il eſpéroit trouver des ſauvages, ayant vû grand nombre de feux dans les terres. Mais il fit cinq ou ſix milles ſans rencontrer perſonne. Vers le cap Grégoire, j'apperçus trois ancres au-deſſus de la marée dans une petite anſe. On mit pied à terre. Un matelot trouva du fer de l'arrière d'un vaiſſeau. La verge d'une de ces ancres avoit douze pieds de long, les deux autres onze pieds chacune. C'étoient des ancres eſpa-

Remarques ſur le terroir & ſur les habitans.

(*) Voyez dans l'original une longue & importante inſtruction ſur la manière de s'y prendre, pour rentrer de la mer du ſud dans le détroit.

1670. gnoles. Cette terre aride & stérile ne produit ni bois, ni eau douce. A cinq ou six milles aux environs, elle est remplie de rats, qui font des trous en terre comme les lapins. Je m'imagine qu'ils vivent de limpets; car je trouvai quantité de coquilles de limpets auprès des trous. Je ne vis aucun Indien, ni rien de remarquable. Le 14e. février je rentrai dans la mer du nord: ayant à mon retour passé aux isles *Tercères*, je revis les *Sorlingues* & la pointe du *Lézard*, le 10e. juin 1671. après 21 mois & demi de navigation.

* * * * * * * * *

1671. Le chevalier Narborough fut envoyé exprès par le roi Charles II. pour reconnoître le détroit de Magellan, la côte des Patagons, & les ports des Espagnols sur cette frontière, avec ordre d'ouvrir, s'il étoit possible, quelque correspondance avec les Indiens du Chili, & d'établir avec eux quelque espèce de commerce. Il est vrai qu'il ne réussit pas à ouvrir ce commerce qui devoit être si utile à l'Angleterre. Tout le succès qu'il eut se borne à quelques découvertes relatives à la géographie & à la navigation. Au reste il eut du malheur, mais un malheur tel qu'il doit plûtôt servir d'encouragement pour les nouvelles découvertes, que d'objections contr'elles. Il paroît bien par les craintes & les précautions des Espagnols, qu'ils étoient pleinement convaincus que cette entreprise étoit très-praticable, & qu'ils la regardoient comme une affaire de conséquence. On raconte que Charles II. avoit fondé de si grandes espérances sur cette expédition, & désiroit si fort d'en sçavoir le succès, qu'ayant appris que Narborough avoit passé aux dunes à

son retour, il n'eut pas la patience d'attendre que ce chevalier arrivât à la cour; & il alla au devant de lui dans sa berge jusqu'à Gravesend. *Richard Walter*, voyage d'Anson. *liv.* 1. *ch.* 9. 1671.

XXXI.

BARTHÉLEMY SHARP,

En Magellanique.

TIRÉ de la relation écrite en anglois par lui-même, & mise en ordre par Ringrose dans les relations des courses des Boucaniers: imprimée à Londres 1699. traduite en françois, Rouen 1715. *in* 12. Ringrose étoit compagnon de ce voyage, ainsi que de celui de Dampier en 1684. durant lesquels il fut tué par les Espagnols près du cap Corrientes. Ses relations apportées en Angleterre, n'ont paru qu'après sa mort.

SHARP capitaine des boucaniers venu d'Angleterre par la mer du nord, traversa par terre l'isthme Darien le 5e. avril 1680. avec d'autres pirates dans le dessein de piller les villages & d'enlever quelques bâtimens aux Espagnols sur la mer du sud, pour aller courir les côtes occidentales de l'Amérique. Les exploits de ces voleurs de mer depuis Panama jusqu'à Jean Fernand, ne sont point de mon sujet. Mais s'étant avancé fort loin vers le sud à la recherche d'une terre autrefois vûe par François Drak, il rapporta quelques circonstances curieuses sur la côte inconnue des Patagons entre le Chili & le détroit. Je remarquerai seulement avant que d'entrer en matière, que Sharp laissa par oubli dans l'isle Jean Fernand un Moskite Indien qui vécut 3 ans seul dans cette isle, sans 1680. Départ de l'isthme Darien.

1670. habits, sans instrumens, sans secours, prenant des poissons par adresse & des chevres sauvages à la course. Le célèbre Guillaume Dampier qui avoit commencé par le malheureux métier de pirate, étoit alors avec Sharp.

Dès le 30e. degré Sharp apperçut les constellations appellées les nuées de Magellan dont la plus orientale paroissoit longue de 10 pieds, & l'autre ronde comme un chapeau. « Le 12e. octobre 1681, *dit-il*, sans ajouter » à quelle latitude, lorsque nous nous y attendions le » moins, nous tombâmes entre plusieurs isles fort hau- » tes & raboteuses, dont le sommet étoit couvert de » neige. Cela nous surprit un peu, mais notre erreur » venoit du courant, qui nous avoit fait mécompter de » six vingt lieues dans notre distance méridienne. Ce pa- » rage nous étoit inconnu, & nous n'avions pas d'autre » moyen d'examiner les courans que par la situation de » la terre ; de sorte que nous jugeâmes que celui-ci » portoit au sud- est vers le détroit de Magellan, depuis » le 30 degré de latitude méridionale, jusques au 52 » degrés 15 minutes. Quoiqu'il en soit, sur les onze heu- » res, nous mouillâmes à 15 brasses d'eau, dans un ha- » vre fort commode, qui étoit enclavé par les terres ; » mais nous perdîmes une ancre sur un rocher plat. » D'ailleurs ce havre est exposé à de grosses bouffées, qui » viennent des montagnes, & qui désemparent les vais- » seaux ; de sorte qu'on a besoin de bons cables & de » bonnes ancres. Ainsi nous jugeâmes qu'il étoit à pro- » pos d'échouer notre vaisseau & d'en ôter le gouvernail, » parce que nos cables se rompoient. Nous eumes ici de » bonne eau douce, quantité d'oiseaux, de moules, de » limpets, &c. Un jour notre canot nous amena un

Observation sur les courans.

Description de la côte occidentale de Magellanique.

» garçon Indien, qu'il avoit trouvé avec plusieurs autres » qui s'étoient enfuis; mais il n'y eut pas moyen d'en- » tendre un mot de ce qu'il disoit, quoiqu'il semblât » vouloir marquer par ses signes, qu'il y avoit beaucoup » de monde dans cet endroit-là.

1680. Rencontre d'un Indien.

» Après avoir tenté inutilement d'engager les naturels » du pays à trafiquer avec nous, le 5 novembre nous » mîmes à la voile. Le 12 nous dardâmes avec le har- » pon, deux oiseaux, ou si l'on veut deux poissons; puis- » qu'ils étoient moitié l'un & moitié l'autre, qu'ils » avoient sur le devant deux nageoires comme la tor- » tue, & qu'ils ressembloient au goulu pour le reste du » corps. Cinq jours après nous découvrîmes deux isles de » glace qui étoient fort hautes, & qui avoient presque » deux lieues de circonférence. Aussi le froid étoit alors » excessif, & il tomboit beaucoup de neige. Il y avoit » même un garçon nègre à bord qui perdit les deux » jambes de froid & qui en mourut. Le 21 nous vîmes » quelques oiseaux de terre, mais il se passa bien des » jours avant que nous en pussions attraper aucun. Ce- » pendant nos vivres diminuoient à vûe d'œil, & la ra- » tion devenoit tous les jours plus petite.

Animal demi-oiseau, demi-poisson.

» Quoiqu'il en soit, pour prévenir le murmure de » mes camarades & les empêcher de se mutiner, je vou- » lus qu'on célébrât la fête de Noël, le mieux qu'il nous » seroit possible. Nous mangeâmes donc le 25 décem- » bre le seul cochon qui nous restoit, & nous bûmes » quelques jarres de vin; ce qui nous mit tous de belle » humeur. Je ne parlerai point ici des vents variables, » des tourbillons, ni des autres incommodités qu'il nous » fallut essuyer de tems en tems, non plus que des mar-

1681.

Poissons de la mer australe.

» souins, des grand-pesces, des dauphins, des grosses » baleines, & des albicores que nous rencontrâmes, & » dont je ne sçaurois donner une description exacte; mais » nous prîmes un de ces derniers qui pesoit 140 livres. » Je ne sçai pas non plus quelle est cette isle enchantée, » dont quelques-uns de nos camarades ont tant parlé, & » qu'ils prétendent avoir vûe dans ce voyage. Du reste, » un de nos hommes qui s'appelloit Guillaume Etienne, » de la province de Cornouaille, après avoir mangé trois » pommes de manchanie au havre du roi Charles, traîna » une vie languissante, maigrit peu à peu, devint aussi » sec qu'un squélette, & mourut enfin le 15 de janvier. » Pour conclusion, après avoir navigé jusqu'au 60 de» gré de latitude méridionale, c'est-à-dire aussi loin, ou » plus loin qu'aucun autre navigateur eut jamais fait, » j'arrivai le 30 de janvier à Nevis, d'où je passai au bout » de quelque tems en Angleterre. » On sçait d'ailleurs quoique Sharp n'en dise rien, qu'à son retour, il ne passe ni par Magellan, ni par le Maire, mais qu'il rentra dans la mer du nord en tournant par un nouveau canal autour de la terre des Etats.

Havre Charles. Pommes vénimeuses.

Arrivée à 60°.

Nouvelle route pour passer d'une mer à l'autre.

Voyage de Henri Browers en 1643.

Ce canal avoit été, à ce qu'on prétend, découvert en 1643. par un capitaine hollandois nommé *Henry Browers* qui lui a donné son nom, ainsi que celui de *terre Browers* à la terre qui en fait la côte orientale, & qui semble être la même que celle vûe par *la Roche* en 1675. (*55°. lat. 325°. long.*) On ne sçait si elle tient à quelque continent ou si c'est une isle, comme il y a beaucoup plus d'apparence. Nous avons vû que *Nodal* conjecturoit que cette côte pouvoit s'étendre jusqu'à l'opposite de la pointe d'Afrique; & la plus ancienne

Terre de Browers.

Terre de la Roche.

Conjectures sur les terres à l'est de Magellan.

opinion étoit qu'elle touchoit à la terre de *Feu* ou à quelque terre voisine. » Cependant, dit Paulmier, le » contraire a été vérifié par *Browers*, qu'un coup de » tempête jetta de la mer du sud dans la mer du nord » par un canal inconnu jusqu'alors, qui sépare la terre » des Etats des autres rivages plus voisins de la pointe » d'Afrique. La grande distance qu'il y a du détroit de » Browers à cette pointe, peut faire juger de l'étendue » des côtes, si elles sont en effet étendues jusques-là; » ce que l'expérience n'a point encore appris. » On sçait si peu à quoi s'en tenir là-dessus, que quelques gens doutent de l'existence-même de cette terre orientale, aussi bien que de ce prétendu détroit. Ils croyent, non sans apparence, que Browers & Sharp passèrent tous deux à mer ouverte, en tournant autour des isles du sud, sans traverser aucun canal. Beauchesne, dont la relation mérite une foy complette, a découvert à la vérité une terre qui porte son nom, sous la même latitude que l'entrée du détroit de Magellan, environ 60 lieues plus à l'orient : mais il a reconnu que ce n'étoit qu'une petite isle de 5 à 6 lieues de circuit. C'est sur ce fondement que ces côtes à l'orient de le *Maire* ont disparu des cartes les plus récentes, telles que sont celles de Fresier & de d'Auville. On y a substitué une plus grande étendue de terre vers les petites isles *Sébaldes* à l'orient de *Magellan* sous le nom d'*Anican*, de *Malouines*, de *Falkland*, &c. Nous avons néanmoins à cet égard le témoignage de Nodat, de Browers, de la Roche, ausquels on pourroit joindre peut-être ceux de Vespuce, & d'Hawkint. En général tout le parage entre la côte Magellanique & le premier méridien est mal connu, &

1681.

Isles Anican, Malouines, & Falkland.

1681. méritéroit qu'on le fit visiter de nouveau par d'exacts navigateurs. Ils pourroient reconnoitre en même - tems l'isle *Pepys*, l'isle *Saxembourg* découverte en 1670. par *Jean-Lindeftz Lindeman*, navigateur hollandois, (*lat.* 31°. *long.* 357.) ainsi qu'une certaine isle découverte en 1675. par la *Roche* françois, dans l'intersection du 45°. parallèle, avec le 345°. méridien.

Isle Pepys, Saxembourg, la Roche.

Sharp se vente plus qu'il ne devroit, en disant qu'il a pénétré plus avant que personne dans les mers du sud. Car sans parler de tant d'autres marins qui y ont navigé aussi loin que lui, ni du chevalier Drak, qui selon l'apparence, a mis le cercle polaire à son zénith l'année précèdente 1680. David capitaine anglois étoit allé vers le pôle antartique jusqu'à 63°. où son vaisseau se trouva tellement engagé dans les glaces qu'il le crut perdu, il avoit la même année découvert une terre assez loin à l'ouest de Jean Fernand dans la mer pacifique, vers 27°. 20. *lat.* & 274°. *long.* On a plusieurs fois été depuis à la recherche de cette terre, mais je ne sçache pas qu'elle ait jamais été vûe.

Voyage de David. 1680. Sa navigation à 63°. Terre de David.

Quand à ces poissons à demi oiseaux dont Sharp a parlé, de l'Isle rapporte aussi que dans ces mêmes parages de la mer glaciale du nord on trouve des animaux moitié oiseaux, moitié poissons, ayant le col long comme un cigne qu'ils avancent hors de l'eau pour prendre l'air, le reste du corps restant toujours sous l'eau. Ce sont les mêmes sans doute que ceux vûs par Sharp dans la mer du sud; & cette seconde preuve du même fait peut donner quelque air de vraisemblance à un point d'histoire naturelle, qui par lui - même en paroit aussi dénué, que l'existence des dragons & des griffons.

Remarque sur l'oiseau-poisson.

XXXII.

1683.

XXXII.

COWLEY,

En Magellanique & en Polinésie.

ÉCRIT par lui-même, imprimé à Londres 1699. traduit en françois, Rouen 1715.

Départ de la Virginie.

Mer de couleur rouge.

JE partis de la Virginie en 1683, pour aller dans la mer du sud, accompagné de Guillaume Dampierre. Au mois de décembre vers 40°. *lat. mérid.* la mer nous parut aussi rouge que du sang, ce qui venoit de la prodigieuse quantité de chevrettes qu'il y avoit par monceaux, plusieurs lieues de suite. (*) Nous vîmes aussi une in-

(*) » Près de l'isle Grande, dit » Roggers, la mer nous parut tout » en feu aussi loin que la vûe pouvoit » s'étendre, depuis une heure du matin jusqu'à quatre par un beau clair » de lune. Les gardes effrayés de ce » spectacle, dans la pensée que c'étoit quelque chose d'extraordinaire, me firent lever, & jetterent le » plomb de sonde; mais n'ayant pas » trouvé de fond, ils revinrent à eux-mêmes, persuadés que cette lueur » venoit des œufs de poissons qui flottoient sur l'eau. « On a remarqué plus d'une fois qu'en ce parage l'abondance des chevrettes, des œufs de poissons ou de certains petits insectes qui surnagent ici sur l'eau, donnent à la mer une couleur rouge. Mais il semble que ce brillant & cette mer toute en feu telle qu'elle est décrite par Roggers differe un peu de la couleur rouge mentionnée par d'autres navigateurs, & qu'elle peut être attribuée à une cause plus générale. Ce phœnomène a été souvent observé en d'autres parages, sur-tout à l'endroit du sillage du vaisseau, où le frottement fait au loin de l'eau de la mer un phosphore brillant. Les nouvelles expériences de physique nous apprennent que l'eau de la mer par-tout imprégnée de sel, est fortement électrique, & il paroît que c'est à l'électricité qu'on pourroit attribuer ce brillant & ce feu qu'on voit en certains cas sortir au loin de toute sa surface. Dans les mers du nord, dit Frédéric Martens, *Voyage de Spitzberg*, lorsque les ondes s'entrechoquent la nuit, elles donnent une clarté qui ressemble à l'éclat d'un diamant, si cette clarté est fort vive dans une nuit obscure, elle ne manque pas d'être bien-

1687. Chiens marins. Baleines.

finité de chiens marins qui alloient par bandes, s'élevoient hors de l'eau & aboyoient, avec un nombre si excessif de grosses baleines, qu'on peut dire, que dans ces mers du sud, il y en a cent pour une qu'on n'en trouve dans nos mers du nord. Nous continuâmes à courir sur ouest, jusqu'à ce que nous fûmes au 47e. degré de latitude. Alors nous vîmes à notre ouest une isle inconnue & inhabitée, que je nommai l'isle de *Pepys*. On peut faire ici de l'eau & du bois commodément; le havre est fort bon, & mille vaisseaux y pourroient mouiller en sûreté; il y a quantité d'oiseaux sur l'isle, & nous jugeâmes que la mer y est poissonneuse, à cause du fond de sable & de roche qu'on y trouve par-tout.

Isle Pepys.

Après avoir considéré cette isle & vû que le vent étoit si fort qu'il n'y avoit pas moyen d'y aborder pour faire de l'eau, nous courûmes jusqu'à ce que nous fussions au-delà du détroit de Magellan. Arrivez au 53e. degré, nous vimes la terre *Del fuego*, mais nous trouvâmes de si gros refreins proche du détroit de *le Maire*, que dans la crainte de quelque danger nous résolumes de passer par le canal que le capitaine Barthélemy *Sharp* découvrit en l'année 1681. à son retour de la mer du sud. Il observa que la terre que les Hollandois appellent *Staaten Land* ou *terre des Etats*, étoit une isle, & il lui donna le nom d'*Albemarle*. Quoiqu'il en soit, nous tirâmes au sud-ouest, & nous vinmes à la hauteur du

Terre de Feu.

Terre des Etats.

tôt suivie d'un vent de sud ou d'ouest. Ce sont les vents chauds de ces contrées, où ceux de nord & d'est sont extrêmement froids. *Beile* dit avoir lû dans un journal anglois, que près de l'Islande; l'eau de la mer quand elle est agitée paroit souvent dans la nuit, quand l'air est serain, comme un feu sortant d'une fournaise.

cap *Horn* le 14 de février. Ce fut alors qu'étant occupés à choisir des *valentines*, suivant la coutume de notre pays, & à raisonner sur les intrigues des femmes, il s'éleva une furieuse tempête qui dura jusqu'au dernier jour de ce mois, & nous poussa jusqu'à 60°. 30'. c'est-à dire plus loin au sud qu'aucun vaisseau n'eut jamais été avant nous. D'où nous conclumes qu'il n'étoit pas bon de parler des femmes en mer, que cela portoit malheur & avoit causé l'orage. 1681. Arrivée à 60°. ½.

A l'entrée du mois de mars, le vent se mit au sud, & nous passâmes bien-tôt dans un climat plus chaud; car à 60°. le froid étoit si excessif, que chacun de nous pouvoit boire, sans en être incommodé, trois pintes de brandevin par jour. Nous courûmes nord-quart à l'est jusqu'au 40 degrés, où nous joignîmes le capitaine Jean *Eaton*; bien aises les uns les autres de cette rencontre, nous allâmes de conserve à l'isle de *Juan Fernandes*, qui est à 33°. 40'. Nous y trouvâmes quantité de bonnes chèvres grasses, d'excellens poissons, des bois merveilleux pour la charpente, & de l'eau exquise. A l'égard du poisson, il y en a tant, que dans un jour un seul homme en peut prendre assez pour suffire à deux cens hommes. Le capitaine Sharp avoit été ici en l'année 1680. & il donna le nom de la reine *Catherine* à cette isle. Comme il n'y avoit trouvé personne, lorsqu'il en partit, il y laissa un moskite Indien, qui à l'approche de nos vaisseaux, crut que nous étions Anglois: de sorte qu'il tua deux chevres & les tint prêtes pour servir à nos équipages, dont plusieurs étoient avec le capitaine *Sharp*, quand il mit cet Indien à terre, entr'autres le capitaine Edmond *Cook*, & M. *Guillaume Dampierre*. Mer du sud. Jean Fernand. Rencontre du Moskite solitaire.

1684. Nous eumes ici de grosses boufées de vent, qui venoient des montagnes, & qui nous auroient fait chasser sur nos ancres, si nous n'avions eu le soin d'en jetter une à 60 brasses d'eau, & une autre à deux brasses. Cette isle est si bien fortifiée par la nature, qu'avec cent hommes & une dépense de 100 livres sterlins, on pourroit la défendre contre mille. Elle est située à 110 lieues ouest du port de *Valparayso*.

Description des Gallapagos. De-là je remontai vers l'équateur pour voir si nous trouverions ces isles que les Espagnols appellent *Gallapagos* ou les *isles Enchantées*. Au bout de trois semaines de navigation, nous découvrîmes plusieurs isles, & comme j'y arrivai le premier, je leur imposai des noms à toutes, sçavoir, *roi Charles*, *duc d'York*, *Norfolk*, *Albemarle*, *Narborough*, *Cowley*, &c. La première que nous vimes étoit à 1°. 30'. *lat. mer.* Nous mouillâmes dans un fort bon havre, qui est à l'extrémité la plus septentrionale d'une belle isle sous la ligne, où il y avoit quantité de poissons, & d'excellentes tortues de mer & de terre, dont quelques-unes pesoient plus de 200 livres. On y voyoit aussi une infinité d'oiseaux, de *flemingos* & de tourterelles qui étoient si familières, qu'elles venoient se percher sur nous, & que nous les prenions en vie ; mais lorsque nos gens eurent tiré dessus, elles devinrent plus craintives. On trouve dans celle d'York d'excellente eau douce, du bois & une riche veine de minéral. Il y avoit sur toutes ces isles ou dans leurs parages quantité d'oiseaux, de tortues, de poissons, & de gros *alguanos* ou *guanos* de très-bon goût ; mais nous ne trouvâmes de l'eau douce que sur l'isle du duc d'York.

Eau douce.

1684.

Après quelques prises faites sur les Espagnols vers ces côtes d'Amérique, nous gouvernâmes à l'ouest jusqu'à ce que nous fussions presque aussi bas que les rochers de S. Barthelemy. (240°. long.) Nous passâmes d'ici à 15°. lat. jusqu'à l'isle de Guaham. Nous avions toujours un bon vent réglé, mais l'équipage attaqué du scorbut, étoit en misèrable état. Ce fut le 14 mars 1685. à 13°. 2'. *lat.* que nous vimes devant nous cette isle. Nous avions fait par notre estime 2549 lieues. Après y avoir mouillé, nous envoyâmes la chaloupe à terre, avec un pavillon blanc en signe de paix; mais nous vimes à notre approche que les naturels de l'isle avoient mis le feu à leurs maisons & qu'ils s'étoient retirés à la clarté des flammes; quoiqu'il en soit, nous abattîmes quelques cocotiers, & nous en cueillîmes 180 ou 200 noix pour rafraîchir nos malades, qui étoient extrêmement foibles, lorsque notre chaloupe se retiroit, quelques Indiens qui s'étoient cachés derrière des buissons, parurent avec leurs lances, & faisoient mine de vouloir nous attaquer. Nos gens avoient beau leur crier que nous étions de leurs amis, ils se défioient toujours de nous, jusqu'à ce qu'ils voyent le pavillon blanc. Alors un deux alla couper une petite branche d'un arbre dont il ôta l'écorce, & s'avança vers nos gens avec cé signe d'amitié; mais un de ses camarades, qui s'apperçut qu'il n'avoit point de bonnet pour le saluer, le rappella & lui en donna un.

Defcente & commerce à l'isle de Guaham.

Le 16. nous trafiquâmes encore librement avec les Indiens, & nous cueillîmes quelques noix de cocos; mais le 17 au matin, lorsque notre chaloupe retournoit à la petite isle basse, les naturels se mirent à jetter des pierres & à darder leurs lances contre nos gens, qui leur

1684. tirèrent quelques mousquetades, pour les éloigner. Il y eut quelques Indiens tués & d'autres blessés dans cette occasion; mais les nôtres en échappèrent sans recevoir aucun mal.

Deux jours après le gouverneur de Guaham, qui étoit un Espagnol, vint sur une pointe de terre qui n'étoit pas fort éloignée de notre vaisseau, & il nous envoya sa chaloupe avec une lettre écrite en espagnol, en françois & en hollandois, pour nous demander au nom du roi d'Espagne, qui nous étions, où nous allions & d'où nous venions. Nous lui répondîmes en françois, qu'il y avoit quelques Messieurs en France qui nous employoient pour faire de nouvelles découvertes dans les pays inconnus.

Il n'eut pas plûtôt vû cette réponse qu'il renvoya sa chaloupe, pour prier notre capitaine de l'aller trouver, là-dessus le capitaine *Eaton* prit avec lui vingt hommes bien armés & se rendit à terre; lorsqu'il y débarqua, le gouverneur fit tirer une salve à laquelle nous répondîmes par 10 coups de canon. Cet Espagnol fut bien-tôt de bonne intelligence avec nous, & sur les excuses que nous lui fîmes à l'égard des Indiens que nos gens avoient tués, il nous permit de les tuer tous si nous voulions. L'isle a 14 lieues de long, il a y quantité de noix de cocos, de patates, d'yams, de papahs, de plantains, de bananes, de *sowr-sops*, (*) d'oranges, de limons, & quelque peu de miel. Les habitans nous direnr qu'ils reçoivent d'ordinaire toutes les années deux vaisseaux du quartier méridional de Mexique, & huit de Manilha, qui leur apportent du sucre, du tabac, des soyes, & au-

(*) Sorte de fruit. Ce mot anglois signifie, *morceau aigre*.

tres marchandises. S'il faut les en croire, les Espagnols venoient d'y bâtir l'année dernière un vaisseau du port de 160 tonneaux, qu'ils envoyèrent trafiquer à Manilha, & ils y entretiennent 5 ou 600 soldats. Quoiqu'il en soit, le 18 de ce mois vers le midi, le gouverneur de cette isle nous envoya un de ses capitaines avec un présent de dix cochons, quantité de patates, de plantains, d'oranges, de papahs & de poivre rouge. Le lendemain à peu près à la même heure notre capitaine renvoya cet officier avec une bague montée d'un diamant qui valoit vingt pièces pour le gouverneur, & il donna une épée à chacun de ceux qui étoient venus à notre bord. 1684.

Le 20. un capitaine, un jésuite & un moine vinrent voir M. *Eaton* de la part du gouverneur, & le prier de lui fournir quelque poudre, parce qu'il étoit en guerre avec les Indiens. Notre capitaine leur en donna quatre barils, & leur offrit même quatre gros canons, qu'ils ne voulurent pas accepter. Ils avoient eu le soin de prendre avec eux une caisse, où il y avoit environ seize cens pièces de huit en or ou en argent, pour servir à payer la poudre ; mais sur ce que M. Eaton n'en voulut absolument rien, le gouverneur lui envoya une bague à diamant de cinquante livres sterling. Il nous envoya aussi quelques noix de cocos, des patates & du chocolat, une pièce de vaisselle d'argent & six tasses de porcelaines de la Chine. Un jésuite françois qui accompagnoit tout ceci, nous apprit que pour faire de bon lait, il n'y avoit qu'à raper la chair des noix de cocos, la presser ensuite, & y mettre de l'eau. Nous trouvâmes en effet que cette liqueur étoit blanche comme du lait, & d'un goût fort agréable.

1684. A notre arrivée les Indiens nous avoient pris pour le vaisseau d'Acapulco ; parce que quand nous fûmes près de terre nous arborâmes le pavillon espagnol. A la fin quelque naturels du pays vinrent à côté de notre vaisseau pour nous demander si nous étions amis ou ennemis. Sur ce que nous leur répondîmes, *amis*, ils se rendirent à bord avec des patates, des bananes, des noix de cocos, & des plantains qu'ils nous donnèrent pout de vieux clous & de méchantes ferrailles. Nous avions quelquefois le tillac tout couvert de ces Indiens ; mais convaincus de leur perfidie, nous ne les recevions jamais que l'épée au côté & nos pistolets à la ceinture ; nos canons même étoient chargés à boulet & à cartouche, & nous mettions en leur présence des sentinelles vers la poupe. Après avoir entretenu quelque tems cette familiarité, nous crûmes que les Indiens avoient oublié notre première salve, qui avoit couté la vie à quelqu'uns des leurs ; de sorte que nous allions souvent à terre, pour nous divertir avec eux ou avec les Espagnols. Il y eut même de nos gens qui se hazardèrent un jour d'aller à la pêche avec ces infidèles, qui sous prétexte de jetter leur seine, la mirent autour de notre chaloupe dans le dessein de la trainer à terre ; mais les dix hommes que nous avions dessus lâchèrent quelques mousquetades sur le gros des Indiens, dont plusieurs furent tués ; les autres prirent la fuite, & ceux de nos gens qui étoient sur le rivage, ne manquèrent pas de les régaler d'une pareille salve. Ces Indiens sont d'une taille fort avantageuse ; il y en a qui ont sept pieds & demi de haut ; ils vont tous nuds, sans couvrir la moindre partie de leur corps, ils n'enterrent jamais personne ; mais ils exposent

Mœurs des Insulaires.

les

les cadavres au soleil, qui les réduit en poudre. Ils n'ont pour toutes armes que des frondes & des lances, dont la pointe est faite d'os humains; ils en tirent d'un corps de quoi en garnir huit, c'est à-dire, que ceux des jambes servent pour deux, ceux des cuisses pour autant, & ceux des bras pour quatre; ils les taillent en forme d'escoupe, & les dentellent comme une scie. Lorsque l'on est blessé d'un coup de ces lances, si l'on n'en guérit pas dans huit jours, on est perdu sans ressource. Nous prîmes quatre de ces Indiens, que nous amenâmes à bord avec les mains attachées derrière le dos; mais il y en eût trois qui, malgré tout cela, se jettérent dans l'eau, pour s'enfuir à la nage. Nous envoyâmes la chaloupe après, & un de nos hommes fort vigoureux, ne pût point du premier coup percer leur cuir avec un coutelas. Je crois que l'un d'eux avoit bien reçu quarante coups de mousquet dans le corps avant qu'il mourut, & que le dernier de ces trois avoit nagé un bon mille d'Angleterre avant qu'on le tuât, quoiqu'il eût non-seulement les mains attachées derrière le dos, mais aussi les bras liés. 1684.

Pour revenir aux honnêtetés du gouverneur espagnol, il nous envoya les jours suivans, par un de ses capitaines & un alfiere, trente cochons, quelques citrouilles, des herbages, des patates & du ris. En échange, notre capitaine lui fit présent de six petites pièces d'artillerie. Quand nous eumes graté & radoubé notre vaisseau, il fallut remplir nos barriques. Sur ces entrefaites deux Indiens natifs de Manilha, vinrent trouver nos gens, sous prétexte de trafic, mais nous les retînmes. Ils nous dirent que la plûpart des Indiens de cette isle s'étoient retirés à une autre qui en est à dix lieues, & ils nous insi-

1684. nuèrent que les Espagnols étoient si foibles, que nous pourrions les tailler en pièces si nous voulions, & enlever toutes les richesses de l'isle, mais notre capitaine ne voulut pas donner les mains à une action si lâche.

Nouvelles-Philippines. A 560 lieues plus loin vers certaines isles, le vaisseau tomba dans un courant fort rapide, comme le raz de *Portland*, qui le jettoit tantôt d'un côté tantôt d'un autre. Nos gens n'y trouvèrent personne à terre, mais ils y virent quantité de noix-muscades & de chèvres dont ils prirent quelques-unes. D'ailleurs le rivage y est plein de rochers & de bancs de sable, outre que le fonds n'y vaut rien. Après que nous eumes passé à travers ce détroit, nous fimes route au sud-ouest pour *Luconia*, la plus grande des Philippines.

Retour en Europe. De là je fis un voyage à la Chine, puis un autre à Borneo, & dans l'isle de Java, d'où je revins en Europe par la route du cap de Bonne-Espérance. Après l'avoir passé, je tins la même route que j'avois faite en venant d'Angleterre en Virginie & à Magellan; de sorte qu'on ne peut avoir fait d'une manière plus complette tout le tour du monde; car à mon retour j'allai aussi avant vers le nord que j'avois été vers le sud. Or il n'y a personne que je sçache qui ait été si loin au sud, puisque je poussai jusqu'aux 60°. 30'. de lat. méridionale. D'un autre côté, résolu de faire le tour de l'Ecosse pour me rendre en Hollande, je passai au-delà de 60°. au nord, ce qui est assez avant, quoique cela ne soit pas fort extraordinaire; mais il l'est beaucoup qu'une personne ait approché si près des deux poles. J'arrivai à Londres le 12

Arrivée à Londres. Octobre 1686.

1684.

XXXIII.

GUILLAUME DAMPIERRE,

Premier voyage en Magellanique, en Polynésie & en Australasie.

CE voyageur est très - connu & aussi estimé qu'il mérite de l'être. Nous n'avons pas eu depuis un siècle de marin plus habile, ni plus expérimenté. Il est aussi capable de grandes vûes générales pour la géographie & pour la navigation, qu'instructif & fidèle dans les détails particuliers sur la marine, sur les mœurs & l'histoire naturelle du pays. Il a passé sa vie dans les voyages de long cours, & fait trois fois le tour du monde. Ses relations ont été plusieurs fois imprimées, soit en anglois, soit en françois, à Londres, à Amsterdam, à Rouen, &c. en deux, trois & cinq volumes. Il n'y en a point dont on puisse tirer de plus grandes lumières sur les Terres australes, ni de meilleur guide à choisir dans l'entreprise proposée de les découvrir entièrement. C'est à Dampierre que nous devons la carte des Terres australes la plus exacte & la mieux circonstanciée. Ce fameux navigateur a fait deux voyages en Australasie. Le premier en 1688, en faisant le tour du monde selon le cours du soleil, d'orient en occident. Le second en 1699, allant en sens contraire depuis le Brésil jusqu'aux isles Célèbes. Je vais tirer ici des cinq volumes de ses relations, tout ce qu'il rapporte de plus utile à mon objet sur ces deux voyages. Un trop grand détail des opérations maritimes deviendroit fatigant pour le lecteur, tout utile qu'il est aux gens de mer, qui doivent là - dessus consulter l'original même. L'extrait qui suit rejoignant ce que Dampierre a remarqué de plus curieux, sur les seules terres, objet de la recherche présente, va former une narration suivie, comme si l'auteur l'eût écrite ainsi d'un seul fil; avec l'attention d'employer toujours ses propres paroles, même dans les endroits où le stile peut n'être pas correct. C'est ainsi que j'en userai dans tous les autres extraits qui

1684. doivent entrer dans cet ouvrage : car je commence par celui-ci, préférence qui lui est dûe à tous égards.

* * * * * * * * * * * * * * *

Départ de la Virginie.

NOUS partîmes des côtes de la Virginie le 23 août 1683. au nombre de 70 avanturiers sous le commandement du capitaine Cook, dans le dessein de courir la mer du sud. Le 28 janvier 1684. nous vîmes les trois isles *Sebald de Wert*. Elles sont toutes trois pierreuses, stériles & sans arbres, si ce n'est quelques arbrisseaux de *dildo* qui y croissent. Je crois qu'il n'y a point d'eau, au moins n'y a-t'il aucune apparence qu'il y en ait. Nous ne pûmes pas approcher des plus septentrionales : mais nous vinmes bien près de la plus méridionale, & ne pûmes trouver terre qu'à la longueur de deux cables du rivage, où nous la trouvâmes bien pierreuse. Le jour que nous avions cinglé du côté de ces isles, nous avions vû de grosses troupes de petites écrevisses, qui rougissoient la mer à un mille à la ronde, & nous en prîmes quelques-unes avec nos sceaux. Elles n'étoient pas plus grosses que le bout du petit doigt ; cependant & les grandes & les petites avoient des pattes grosses comme celles que les Anglois appellent *Labsters*. Je n'ai jamais vû que là de cette sorte de poisson rouge naturellement : car les écrevisses que nous avons sur nos côtes d'Angleterre qui sont noires de leur nature, ne deviennent rouges qu'après qu'elles ont bouilli (*). Je n'ai jamais vû non

Isles Sebald.

Mer de couleur rouge. Ecrevisses singulières.

(*) On trouve aussi dans les mers du nord une espèce de petites langoustes naturellement rouges avant que d'avoir été bouillies. Elles sont un peu plus grosses que les chevrettes. Frédéric Martens en a donné une description détaillée dans son histoire des animaux du Spitzberg, chap. V. On rapporte que dans le golfe de Californie la mer est couverte de vers rouges. Il est plus naturel de penser que cette circonstance lui a fait don-

plus de poisson de cette espèce si petit, si ce n'est peut-être des chevrettes. Le 6 février nous vîmes le détroit de le Maire, qui est un pays fort haut de tous les côtés, & dont le détroit est fort serré. Nous avions un vent frais de nord-nord-ouest, & voyant l'entrée du détroit nous allâmes de ce côté-là à la faveur de notre bon vent qui nous dura jusqu'à quatre mille de l'embouchure, ensuite le calme nous prit, & nous trouvâmes une marée vigoureuse qui nous chassoit du détroit vers le nord, & qui pensa couler bas notre vaisseau. Je ne sçai si c'est le flux ou reflux ; mais je sçai que cela faisoit une mer aussi courte & aussi hérissée que si nous avions été dans un lieu où deux marées se fussent rencontrées. En effet la mer alloit de tous côtés : tantôt elle se brisoit sous le milieu du vaisseau, tantôt sous la poupe, tantôt elle passoit sous notre château d'avant, & faisoit rouler le vaisseau comme une coquille d'œuf, en sorte que de ma vie je n'ai ressenti un mouvement si incertain & si bizarre. Dans ce voyage j'allai près du pôle jusqu'à 60 degrés. C'est la plus grande latitude méridionale où je me sois jamais trouvé. Nous remontâmes donc vers l'équateur & vînmes le 22 mars à Jean Fernand & fûmes incontinent à terre, pour voir le Moskite que nous y avions laissé lorsque nous en avions été chassés par les Espagnols en 1681. dans le tems que j'étois avec le capitaine Sharp.

1684. Détroit de le Maire.

Effet de la rencontre des deux mers.

Arrivée à 60°.

Isle Jean Fernand.

Cet Indien y avoit demeuré tout seul plus de trois

Histoire de

ner le nom de *mar vermejo* ou *mer rouge*, que de dire qu'elle a été ainsi nommée par la ressemblance de sa forme longue & étroite, & de sa direction entre les terres, assez semblable à celle de la *mer rouge* entre l'Egypte & l'Arabie.

1684. Mosktre solitaire.

ans, & quoique les Efpagnols qui fçavoient que nous l'y avions laiffé l'euffent cherché diverfes fois, ils n'avoient néanmoins jamais pû le trouver. Il étoit dans les bois à chaffer des chèvres quand le capitaine Watlin fit rembarquer fes gens, & les vaiffeaux étoient à la voile quand il arriva fur le rivage. Il avoit fon fufil & un couteau avec une petite corne de poudre & un peu de plomb. Après qu'il eut confumé fon plomb & fa poudre, il trouva moyen de fcier avec fon couteau le canon de fon fufil à petits morceaux & d'en faire des harpons, des lances, des hameçons, & un long couteau. Il chauffoit premièrement les pièces au feu qu'il allumoit avec fa pierre à fufil, & un morceau du canon qu'il durcit; ce qu'il avoit appris des Anglois. Les pièces de fer étant chaudes, il les battoit avec des pierres, & leur donnoit la figure qu'il vouloit. Il les fcioit enfuite avec fon couteau dont il avoit fait une efpèce de fcie, leur faifoit une pointe à force de bras, & les durciffoit fuivant le befoin qu'il en avoit. Ceci paroîtra furprenant à ceux qui ne connoiffent pas l'induftrie des Indiens; mais il n'y a rien en cela que ce que les Indiens font ordinairement dans leur pays, où ils font leurs inftrumens de pêche fans forge ni enclume; mais ils y mettent beaucoup de tems.

Induftrie des Indiens. Leurs hâches de pierre.

D'autres Indiens qui n'ont pas l'ufage du fer comme les Moskites qui l'ont tiré des Anglois, font des haches d'une pierre extrêmement dure, & en coupent des arbres, mais principalement de ceux qui portent le coton, dont le bois eft doux & tendre, & dont ils bâtiffent enfuite des maifons ou en font des canots. Quoiqu'ils ne puiffent pas percer leurs canots fi proprement ni fi délicatement, ils les font néanmoins affez bien pour s'en

servir. Ils font avec le feu ce qu'ils ne peuvent faire avec leurs outils, soit pour abattre des arbres, soit pour percer leurs canots. C'est principalement les Indiens sauvages de la rivière de *Blew - field* qui pratiquent ces inventions. J'en ai fait la description dans mon 3e. chapitre, & j'ai vû leurs canots & leurs haches de pierres. Elles ont environ dix pouces de longueur, quatre de largeur & trois d'épaisseur dans le milieu. Elles sont plates & aigues par les deux bouts. Au milieu & tout autour ils y font une coche si large & si profonde, qu'un homme y peut mettre le doigt tout du long, ils prennent un bâton d'environ quatre pieds de long, qu'ils lient autour de la tête de la hache dans cette coche le plus fort qu'ils peuvent, & s'en servent comme d'un manche. Les autres Indiens ne sont pas moins ingénieux; ceux de *Patagonie* surtout, font la tête de leurs traits de pierres coupées ou brutes que j'ai vûes & admirées. Mais revenons à notre Moskite de l'isle de Jean Fernando. 1684.

Avec les instrumens faits de la manière qu'on vient de dire, il eut toutes les provisions que l'isle produit, soit chèvres ou poissons. Il nous dit qu'avant qu'il eut fait des hameçons, il avoit été forcé de manger du veau marin, qui est une nourriture très - ordinaire. Mais que depuis il n'avoit tué des veaux marins que pour faire des lignes de la peau qu'il coupoit par courroyes. A demi mille de la mer, il avoit une petite maison ou hute revêtue de peaux de chèvres. Son lit ou *barbans* étoit sur des pieux qui avoient deux pieds de hauteur & couvert des mêmes peaux. Il ne lui étoit point resté d'habit ayant usé ceux qu'il avoit eu du capitaine Watlin, &

1684. n'avoit qu'une simple peau autour de ses reins. Il apperçut notre vaisseau le jour avant que nous mouillassions, & ne doutant pas que nous ne fussions Anglois, il tua trois chèvres le matin avant que nous fussions à l'ancre, qu'il fit cuire avec des choux pour nous régaler quand nous serions à terre. Il vint donc sur la côte pour nous féliciter de notre heureuse arrivée. Quand nous débarquâmes, un Moskite Indien nommé *Robin* sauta le premier à terre courant à son frère le Moskite, il se se jetter tout de son long à ses pieds le visage en terre. Il le releva, & l'ayant embrassé il se jetta aux pieds de Robin le visage en terre, & en fut aussi relevé. Nous nous arrêtâmes avec plaisir pour voir la surprise, la tendresse & la cérémonie d'une entrevûe toute pleine d'affection de part & d'autre. Les civilités étant faites, nous nous approchâmes pour embrasser celui que nous avions retrouvé, & qui étoit ravi de voir arriver ses vieux amis qui venoient le chercher exprès, à ce qu'il croyoit. Il s'appelloit *Will*, comme l'autre se nommoit *Robin*; noms que les Anglois leur avoient donnés; car ils n'en ont point entr'eux, & regardent comme une grande faveur d'être nommés par quelqu'un de nous. Quand ils sont parmi nous, si nous ne leur donnons point de nom ils s'en plaignent, disant qu'ils sont des pauvres gens qui n'ont point de nom.

Découvertes des isles Jean Fernando. Excellence de son terroir.

Les premières chèvres qu'il y eut dans l'isle y furent mises par Jean Fernando, qui en fit la première découverte en allant de Lima à Baldivia. Il découvrit aussi une autre isle à peu près de la même grandeur; & à vingt lieues de celle-ci du côté de l'occident; des premières chèvres que Fernando laissa dans l'isle qui porte son nom,

nom, sont venues toutes celles qui y sont à présent Fernando étant de retour à Lima après la découverte de son isle, demanda qu'on la lui assurât par une patente, résolu de s'y établir; & ce fut à son second voyage qu'il y mit trois ou quatre chevres qui y ont si bien multiplié, qu'elles ont peuplé toute l'isle. Mais il ne put jamais obtenir la patente qu'il demandoit; de-là vient que l'isle est encore sans habitans, quoiqu'elle puisse incontestablement faire subsister quatre ou cinq cens familles des seules denrées qu'elle pourroit produire. Je ne dis rien de trop; car les pâturages pourroient, à l'heure qu'il est, nourrir 1000 pièces de bétail sans compter les chevres. Il y a de l'apparence que si la terre étoit cultivée elle produiroit du grain, & même du froment, de bons pois, des yames, & des patates; car dans les vallées & à côté des montagnes, le terroir est noir, bon & fertile. La mer ni est pas moins fertile que la terre. Le poisson y est en si grande abondance que deux pêcheurs à la ligne en prendront en deux heures de tems, pour régaler cent hommes, avec chacun une ligne seulement. 1684.

Le capitaine Cook qui mourut au cap blanc, étoit déja fort malade peu après notre départ de cette isle. Nous ne laissâmes pas que de continuer notre route le long des côtes espagnoles où nous fimes diverses prises jusqu'à ce que nous vinssions aux isles *Gallapagos* que les Hydrographes placent entre 276°. & 281'. *long.* mais je crois qu'ils les mettent trop à l'est. Les Espagnols disent qu'elles sont en grand nombre. Cependant nous n'en vimes pas plus de 14 ou 15. Il y en a qui ont sept à huit lieues de long, & trois à quatre de large. Elles sont raisonnablement élevées, la plûpart sont plates & Descrip-tion des isles Gallapagos.

1684. unies au sommet. Quatre ou cinq des plus orientales sont pierreuses, stériles & montueuses, & ne produisent ni herbes, ni pâturages, ni arbres que des *dildos* : si ce n'est du côté de la mer. Le *dildo* est un arbrisseau verd & plein de piquans qui croît de la hauteur d'environ dix à douze pieds, & qui ne produit ni feuilles, ni fruit. Il est de la grosseur de la jambe d'un homme depuis le pied jusqu'à la tête, plein depuis un bout jusqu'à l'autre de piquans rangés en rayons fort près après. Cet arbrisseau n'est bon à rien, non pas même à brûler. Il y a en certains endroits près de la mer, de petits arbres nommés *borions* qui sont fort bons à brûler. Cette sorte d'arbres viennent en divers lieux dans les Indes occidentales, & principalement dans la baye de Campêche & dans les isles Sambales. Je n'en ai jamais vû sur ces mers qu'aux isles de Gallapagos. Il y a entre les rochers de ces isles stériles des lacs & des fossés où il y a de l'eau. Quelques autres de ces isles sont unies & basses. Le terroir en est stérile, & produit diverses sortes d'arbres qui nous sont inconnus. Quelques-unes des plus occidentales ont neuf à dix lieues de long, & six à sept de large ; la terre y est profonde & noire. Celles-ci produisent de grands arbres, principalement des *mammets*, qui y croissent avec tant d'abondance qu'on voit des bois qui ne sont composés que de ces arbres. Il y a dans ces grandes isles des rivières assez larges, & dans les autres de moins d'étendue, des ruisseaux de bonne eau. Lorsque les Espagnols en firent la première découverte, ils y trouvèrent quantité de guanes & de tortues de terre, & les nommèrent les isles de *Gallapagos* (des tortuës). Je ne crois pas qu'il y ait pays au

Dildos, borions, mammets, sorte d'arbrisseaux.

Guanes.

monde où il y ait tant de ces animaux. Les guanos y font aussi gras & aussi gros que j'en aye vû de ma vie, & si familiers qu'un homme en peut assommer vingt avec un bâton en une heure de tems. Les tortuës de terre y sont en si grande quantité, que cinq ou six cens hommes pourroient en subsister pendant plusieurs mois sans aucune sorte de provisions. Elles sont extraordinairement grosses & grasses, & si délicates qu'il n'y a point de poulet qui se mange avec plus de plaisir, une des plus grosses pese 150 ou 200 livres. Il y a dans ces isles des serpens verds, mais je n'y ai point vû d'autre animal terrestre. Il y a force tourterelles, & si privées qu'un homme en peut tuer cinq ou six douzaines en un après midi avec un simple bâton.

1684. Tortues. Tourterelles.

Les tortuës dans le tems de leur ponte abandonnent pendant deux ou trois mois les lieux où elles trouvent leur vie la plus grande partie de l'année, & vont ailleurs seulement pour y pondre. On croit qu'elles ne mangent rien durant ce tems-là : de sorte que le mâle & la femelle deviennent extrêmement maigres : mais surtout le mâle le devient à un point que personne ne veut en manger, il n'y a pas de doute qu'elles ne fassent de grandes traites pour se rendre au lieu de leur ponte.

Accouplement des tortues.

Gallapagos est un des lieux de la mer du sud où elles habitent le plus volontiers. Cependant elles passent la mer & vont pondre à terre éloignée de 100 lieues pour le moins. Quand elles font le trajet, elles sont accompagnées d'une infinité de poissons qui les suivent. La femelle allant ainsi au lieu où elle doit pondre, le mâle l'y accompagne & ne l'abandonne jamais qu'ils ne soient de retour. Le mâle & la femelle sont gras lorsqu'ils com-

1684. mencent leur voyage; mais avant leur retour le mâle eſt comme j'ai dit, ſi maigre qu'il n'eſt pas bon à manger alors, au lieu que la femelle l'eſt toujours, quoique moins graſſe qu'au commencement de la ſaiſon.

On dit que ces animaux travaillent dans l'eau à la propagation de leur eſpèce, & que le mâle eſt neuf jours ſur la femelle. Il eſt a remarquer que quand ils ſont dans cette ſituation, le mâle n'abandonne pas aiſément la femelle. J'ai pris des mâles en cette poſture, & un fort médiocre tireur peut alors les tranſporter: car le mâle n'eſt du tout point ſauvage; la femelle voyant un canot quand elle s'éleve pour ſouffler, fait des efforts pour s'échapper; mais le male la tient avec ſes deux nageoirs de devant & l'empêche de fuir. Quand ils ſont ainſi accouplés, le meilleur eſt de darder la femelle la première; car alors vous êtes ſûr du mâle. On dit que ces animaux vivent long-tems; & les Jamaïcains qui pêchent les tortuës remarquent qu'elles ſont long-tems avant que d'être parvenues à leur parfaite grandeur. L'air de ces iſles eſt aſſez tempéré, vû le climat, il fait tout le jour ſans interruption un petit vent de mer, & la nuit un vent froid : ainſi la chaleur n'y eſt pas ſi violente que dans la plûpart des lieux proches de la ligne. La ſaiſon pluvieuſe de l'année ſont les mois de novembre, de décembre, & de janvier. Le tems eſt alors extrêmement ſombre & orageux, mêlé de quantité de tonnères & d'éclairs. Quelquefois avant & après ces mois, il y a de petites pluyes rafraîchiſſantes, mais le tems eſt toujours fort beau durant les mois de mai, de juin, de juillet & d'août. Nous étions mouillés dans une iſle ſous la ligne, pierreuſe & ſtérile de 5 ou 6 lieues de long & de 4 de

large. Le long de la côte est d'un accès difficile, & l'on 1684.
ne peut ancrer qu'en ce seul endroit-là. La rade est médiocre, car le fond est si escarpé que si l'ancre lâche une fois, elle ne s'accroche jamais, & le vent vient d'ordinaire de la terre, si ce n'est durant la nuit que le vent de la terre est plus à l'ouest; car il souffle tout le long de la terre, mais fort doucement. Il n'y a d'eau que dans les lacs & dans les trous de rochers. L'endroit où nous mouillâmes d'abord a de l'eau du côté du nord. Elle tombe comme un torrent des rochers hauts & escarpés situés dans une baye sablonneuse. Mais le capitaine *David* y a trouvé des lieux fort commodes à carener de bons canaux entre ces isles & plusieurs lieux propre à ancrer. Il trouva aussi force ruisseaux de bonne eau douce, & assez de bois à brûler, y ayant quantité d'arbres bons à plusieurs choses. Le capitaine Henry dont je parlerai dans la suite y vint aussi, & trouva des isles qui avoient quantité d'arbres *mammets* & d'assez grandes rivières. La mer des environs est fort poissonneuse, aussi bien que celle des isles de Jean Fernando. Ces isles sont grandes; le terroir en est gras, & aussi fertile que celui des isles de Jean Fernando. Elles abondent aussi en sel.

Non loin de ces isles-ci dans la mer pacifique, il 1686.
y a une autre isle que les Espagnols ont nommé *Cocos*, Description de l'isle
parce qu'il y a quantité d'arbres à cacao. Ce n'est pas Cocos.
seulement en deux ou trois lieux qu'ils croissent; mais il y en a de grands bois tout autour de l'isle près de la mer. Cette isle n'est pas habitée. Elle a environ 7 ou 8 lieues de circuit, & est passablement élevée dans le milieu, où il n'y a pas d'arbres; mais elle paroît fort

I iij

1686. verte & fort agréable au moyen d'une herbe que les Espagnols appellent gramadal. Elle est basse près de la mer.

Elle est à 5°. 15'. du nord de la ligne, & entourée de rochers qui la rendent presque inaccessible. Il n'y a qu'un petit havre du côté du nord-est, par où les vaisseaux peuvent entrer & mouiller sûrement. Il y a dans ce havre un petit ruisseau d'eau douce qui se jette dans la mer. Voilà ce que les Espagnols en disent, & ce que j'en ai appris du capitaine Eaton qui y fut depuis.

L'équipage de ce capitaine & le notre commandé par Edouard *David* depuis la mort de Cook, furent employés à diverses entreprises contre les Espagnols du Méxique & du Pérou, jusqu'au 31 mars 1686. que nous partîmes du cap *Corrientes* dans le dessein d'aller aux Indes orientales en relâchant aux isles *Larrones*, où nous n'étions pas fort certains de trouver des provisions. Nous n'avions pas pour 60. jours de vivres à ne donner à chacun qu'un peu plus d'une pinte de mahis par jour. Il ne nous restoit pour toute provision que ce seul mahis, encore avions nous à bord quantité de rats que nous ne pouvions pas empêcher d'en manger une partie; & pour toute pitance qu'environ de quoi faire trois repas de poissons à juif salé. Ajouter à cela la grande distance qu'il y a entre le cap Corrientes & l'isle de Guaham sur laquelle les sentimens sont fort partagés. Les Espagnols qui doivent connoître cette isle mieux que personne, la mettent entre 2300 & 2400 lieues. Nos livres varient aussi & la font d'entre 90 & 100. degrés; ce qui ne revient pas à 2000 lieues; mais sans tout cela, ce voyage avoit de quoi nous épouvanter, vû la disette

Départ du cap Corrientes pour aller aux Larrones.

des provisions. Le capitaine Swan qui nous commandoit alors nous incitoit aussi à prendre cette route, ayant secrètement formé la résolution de quitter le métier de pirate avanturier dès qu'il seroit aux Indes, où il pourroit facilement trouver une occasion de retourner en Angleterre. Il fit croire à nos gens qu'il avoit de meilleurs mémoires que ceux des Espagnols; que la distance étoit moindre qu'on ne le croyoit d'ici aux Larrones, & que nos vaisseaux légers à la course y arriveroient en 40 jours. 1684.

Nous faisions chaque jour beaucoup de chemin à la faveur d'un fort beau tems & d'un vent alizé frais. Nous en profitâmes, nous portâmes toutes nos voiles, & fimes au soleil plusieurs bonnes observations. D'abord que nous mîmes à la voile, nous fimes route à 13 degrés de latitude, qui est presque latitude de Guaham, ensuite nous tournâmes le cap à l'ouest gardant la même latitude. Après vingt jours de route nos gens voyant que nous faisions tant de chemin, & qu'il y avoit apparence que le vent continueroit, ils n'étoient pas contens de la petite portion de vivres qu'on leur donnoit. Le capitaine Swan leur donna de belles paroles, & tâcha de les porter à avoir un peu de patience; cependant rien ne fut capables de les appaiser que l'augmentation de leur portion. Le capitaine Swan quoiqu'avec répugnance la leur fit un peu augmenter; c'est-à-dire, que nous étions dès lors réduits à 10 cuillerées de mahis bouilli chacun, & cela une fois le jour, au lieu qu'auparavant nous n'en avions que huit. Je suis persuadé que cette diette involontaire me fit beaucoup de bien, quoique les autres s'en trouvassent affoiblis; car je sentois revenir mes for-

1684. ces & mon hydropisie se dissipa. Cependant je buvois trois fois de 24 heures en 24 heures : mais plusieurs de nos gens ne buvoient pas une fois en 9 ou 10 jours, & quelques-uns en 12. Il y en eut un qui fut 17 jours sans boire, & il dit quand il but, qu'il n'étoit pas altéré; cependant il ne laissoit pas de pisser tous les jours tantôt plus tantôt moins. Après avoir fait 1900 lieues suivant notre calcul, qui est ce que les Anglois comptent du lieu d'où nous étions partis à Guaham, nos gens commencèrent à murmurer contre le capitaine Swan, qui leur avoit fait entreprendre le voyage : mais il continua de les payer de belles paroles, & leur dit que le compte des Espagnols étoit peut-être le meilleur, & que comme il y avoit apparence que le vent continueroit un peu de tems mettroit fin à nos peines. Bien en prit au capitaine Swan que nous vissions l'isle de Guaham le 20 mai avant la fin de nos provisions, dont nous n'avions plus que pour trois jours; car j'ai sçu depuis qu'on avoit concerté de le tuer le premier, & de le manger quand les provisions seroient achevées, & ensuite tous ceux qui avoient voulu qu'on entreprît ce voyage. De-là vient que le capitaine Swan me dit après que nous fûmes arrivés à Guaham. *Ha, Dampierre! vous leur auriez fait faire un méchant repas.* Il avoit raison, car j'étois aussi maigre & décharné, qu'il étoit gros & dodu.

Observations sur la largeur de la mer du sud.

De toutes les observations que je fis durant la route, il suit en supposant la vérité de ce que tous les gens de marine accordent, qu'il faut 60 milles d'Italie pour un degré équinoxial, il s'ensuivra de-là, dis-je, que la mer du sud doit être plus large de 25 degrés, que les hydro-

graphes

graphes ne comptent ordinairement, lesquels ne lui en donnent qu'environ cent, plus ou moins. Car puisqu'il se trouva, comme j'aurai occasion de le dire, que la distance depuis l'isle de Guaham jusqu'aux parties orientales de l'Asie, étoit absolument la même suivant le compte ordinaire, il s'ensuit de-là par une conséquence nécessaire, que 25 degrés de longitude ou environ qu'il faut ajouter de distance entre l'Amérique & les Indes orientales qui sont à l'ouest, sont de trop dans la largeur de l'Asie & de l'Afrique, de la mer atlantique & du continent de l'Amérique, ou de tout cela ensemble; ou que le globe de la terre en doit être augmenté d'autant. 1686.

Pour mettre cette vérité dans un plus grand jour, j'ajouterai que quant à la mer d'Ethiopie ou des Indes, elle doit être à beaucoup près moins large qu'on ne compte en général; s'il est vrai ce que j'ai entendu dire mille & mille fois à divers hommes de mer habiles, avec lesquels je me suis entretenu dans ces pays-là, que les vaisseaux qui vont du cap de bonne Espérance à la nouvelle Hollande, (tous ceux qui vont à Java ou aux environs tiennent cette latitude) se trouvent échouer, & quelquefois en risque de périr, lorsqu'ils croyent être bien loin. De-là vient peut-être que les Hollandois nomment cette partie de la côte d'un mot qui vient du verbe *attirer*, comme si c'étoit un aimant qui attirât les navires, & qui les avertit de s'en éloigner. Mais je croirois plus volontiers que c'est la proximité de la terre qui les surprend, & non un gouffre & autre chose semblable. Pour la largeur de la mer atlantique, je sçais de bonne part qu'on lui donne 6. 7. 8 à 10 degrés de Sur celle de la mer d'Ethiopie. Sur celle de la mer atlantique.

1686. trop. Car outre les différentes cartes que j'en ai fait sur les diverses relations de personnes expérimentées qui m'ont confirmé la même chose, M. Cambis qui a fait plusieurs voyages en qualité de contre-maître du cap Lopez sur la côte de Guinée aux Barbades, & qui passe pour un homme fort sensé, m'a souvent dit qu'il l'a toujours trouvé entre 60 & 62 degrés, au lieu qu'on la met à 68. 69. 70 & 72 degrés dans les cartes ordinaires.

Description de l'isle de Guaham. L'isle de Guaham de loin paroît plate & unie, mais à mesure qu'on en approche, on s'apperçoit qu'elle panche du côté de l'est qui est le plus élevé, elle est défendue par des rochers escarpés qui arrêtent la violence de la mer qui y bat continuellement, poussée qu'elle est par les vents alisés. On ne sçauroit ancrer de ce côté-là. A l'occident elle est assez basse & pleine de bayes sablonneuses divisées par autant de pointes de rochers. Le terroir est rougeâtre, aride & passablement fertile. Les principaux fruits qu'elle produit sont du ris, des pommes de pin, des melons d'eau, des melons musqués, des oranges, des citrons, des noix de cacao, & une

Fruit à pain. sorte de fruit que nous nommons fruit à pain. Il croît sur un grand arbre, aussi gros & aussi haut que nos plus gros pommiers. Sa tête est large & pleine de branches & de feuilles noirâtres. Le fruit croît aux branches comme les pommes. Il est aussi gros qu'un pain d'un sol lorsque le froment est à 5 schelings le boisseau, de figure ronde, avec une écorce épaisse & forte. Quand il est mur, il est jaune & lisse, & d'un goût plaisant & agréable; les naturels de cette isle s'en servent au lieu de pain. Ils ne les cueillent que quand il est bien mur; c'est-à-dire,

quand il est verd & dur. Alors on le cuit au four, où 1686.
l'écorce se grille & se noircit. On ôte le grillé, & il reste une croute mince & tendre, & le dedans est bon, tendre & blanc, comme la miette d'un pain d un sol. Ce fruit n'a ni pepin ni noyau, mais tout est substance pure comme le pain. Il faut le manger frais, car si l'on le garde plus de 24 heures, il devient sec, de mauvais goût, & prend à la gorge; mais il est fort agréable avant que d'être trop rassis. Ce fruit dure huit mois de l'année, durant lequel tems les naturels ne mangent point d'autre pain que celui-là. Je n'ai vû que là de cette sorte de fruit. Les originaires du pays nous dirent que ce fruit est fort abondant dans toutes les autres isles Larrones; mais je n'ai pas entendu dire qu'il y en eut ailleurs.

Guaham a aussi quelque ris: mais comme le terroir en est aride, il n'est pas fort propre à cette sémence: aussi n'en séme-t-on pas beaucoup. Le poisson y est rare: cependant il y en avoit beaucoup à l'endroit où notre barque toucha, c'est aussi là que les habitans vont ordinairement pêcher.

Les gens du pays sont robustes, & ont les membres gros & bien formés. Ils sont noirâtres comme les autres Indiens; ils ont les cheveux noirs, longs, les yeux mal proportionnés; le nez grand, les lévres grosses & les dents passablement blanches. Ils ont le visage long & l'air féroce. Cependant nous les trouvâmes & civils & obligeans. Il y en a plusieurs d'incommodés d'une espèce de lèpre; maladie fort commune à Mindanao.

Les Guamois sont fort sains à cela près, & surtout du-

1686. rant la saison séche : mais durant les humidités qui viennent en juin & durent jusqu'en octobre, l'air est plus épais & plus mal sain; ce qui cause des fiévres: mais les pluyes n'y sont ni violentes ni de durée. Car cette isle est tellement à l'ouest, & si éloignée des autres isles Philippines ou autres terres, qu'il est rare que les vents d'ouest soufflent si loin, & quand ils y soufflent, ce n'est pas pour long-tems. Mais les vents d'est y soufflent continuellement; ce sont des vents secs & sains; aussi cette isle est-elle très-saine, comme nous l'apprimes durant ce séjour que nous y fimes. Il n'y a point de gens au monde plus ingénieux que les Guamois à faire des chaloupes ou *pros*, comme on les nomme dans les Indes.

Pros des Guamois: leur légèreté.

Cette sorte de vaisseau mérite une description particulière (*) parce que je crois qu'il n'y en a pas au monde de meilleur. J'ai fait ici l'épreuve de la légèreté d'un de ces vaisseaux pour ma propre satisfaction. Nous faisions route avec notre ligne. Elle avoit douze nœuds qui furent plûtôt passés qu'un sable de demi-heure ne fut écoulé. Suivant ce compte il peut faire pour le moins 12 milles par heure : mais je crois qu'il en pourroit faire 24 dans le même espace de tems; c'étoit un plaisir de voir la vîtesse avec laquelle le petit bateau alloit à côté du grand. Les Indiens ne sont pas moins expérimentés à mener ces bâtimens qu'à les construire. J'ai entendu dire qu'ils alloient de Guaham à l'une des isles Larrones, qui en est éloignée de 30 lieues, qu'ils y font leurs affaires & reviennent en moins de douze heures. On m'a dit

(*) On l'a déja vû ailleurs, & une ici fort détaillée, tant de sa construction que de toutes les pièces de charpente qui les composent. Dampierre tom. I. pag. 379. en fait

qu'un de ces bâtimens ayant été envoyé exprès à Manilha distant de plus de 400 lieues de Guaham, il fit le voyage en 4 jours. Les maisons des Guamois naturels sont petites & propres, & bien couvertes de feuilles de palmètes. Ils demeurent ensemble du côté de l'ouest dans les villages maritimes, & ont des prêtres espagnols pour les instruire dans la religion chrétienne ; à l'ouest tirant vers le midi, les Espagnols ont un petit fort avec six pièces de canon, un gouverneur, & 20 ou 30 soldats de leur nation. Voilà tout ce qu'il y a d'Espagnols dans l'isle, à deux ou trois prêtres près. Peu de tems avant notre arrivée, les habitans s'étoient soulevés contre les Espagnols & en avoient tué plusieurs: mais enfin le gouverneur l'emporta avec sa garnison, & les chassa du fort. Les Indiens se voyant frustrés de leurs espérances se jettèrent sur les plantations qu'ils ruinèrent, & passèrent ensuite aux autres isles. Il y avoit alors dans cette isle 3 ou 400 Indiens, mais à présent ils ne sont pas plus de 100 ; car tous ceux qui étoient de cette conspiration s'enfuirent; quand à ceux qui restent, s'ils n'eurent pas directement part à ce soulèvement, cela n'empêche pas néanmoins qu'ils ne soient mal intentionnés pour les Espagnols ; car ils nous offrirent de nous mèner au fort, & de nous aider à conquérir l'isle : mais le capitaine Swan ne fut pas d'avis de chagriner là les Espagnols. Nous n'avions pas encore mouillé, qu'un ecclésiastique vint à bord de nuit avec trois Indiens. D'abord ils nous demandèrent d'où nous étions ; nous leur répondîmes en langue espagnole que nous étions Espagnols, & que nous venions d'Acapulco. Comme la nuit étoit obscure, ils ne purent voir la fabrique de notre vaisseau,

1686.

1686. ni bien discerner qui nous étions. Ils vinrent donc à bord; mais s'appercevant qu'ils s'étoient trompés en prennant notre vaisseau pour un vaisseau espagnol, ils voulurent s'échapper; mais nous retinmes leur bateau, & les fîmes monter. Le capitaine Swan reçut l'ecclésiastique avec beaucoup de civilités, & l'ayant mené dans sa chambre lui dit que le manque de provisions l'avoit contraint d'approcher de leur isle, qu'il n'y venoit point comme ennemi; mais comme ami pour y acheter les choses dont il avoit besoin: & que cela étant, il le prioit d'écrire au gouverneur pour lui apprendre qui ils étoient, & pourquoi ils venoient; & qu'enfin puisqu'il étoit à bord, il étoit résolu de l'y retenir en ôtage jusques à ce qu'il eut des provisions. Le moine dit au capitaine Swan, que les provisions n'étoient pas rares dans l'isle, & qu'il étoit persuadé que le gouverneur feroit ce qu'il pourroit pour lui en faire avoir.

Le lendemain au matin, les Indiens qui étoient venus avec le moine, furent envoyés au gouverneur avec deux lettres, l'une du moine, l'autre du capitaine Swan. Celle-ci étoit des plus obligeantes, & accompagnée de 4 aunes d'écarlate qu'il lui envoyoit pour présent, avec une pièce de galon d'or & d'argent fort large. Le gouverneur demeure au bout du midi de l'isle du côté de l'ouest, & à environ cinq lieues de l'endroit où nous étions; c'est pourquoi nous n'attendions réponse que le soir, ne sçachant pas encore combien les bateaux de ces Indiens étoient légers. Le canot indien étant parti, nous laissâmes deux des nôtres, dont l'un alla pêcher, & l'autre fut à terre chercher des noix de cacao. Nos pêcheurs ne firent rien; mais ceux qui étoient allés à terre revinrent

chargés de noix de cacao. Environ les onze heures du même matin le gouverneur fit réponse au capitaine Swan pour le remercier de son présent, & lui offrit autant de provisions qu'il y en avoit dans l'isle, & dont on pouvoit se passer, & pour lui témoigner sa reconnoissance, il lui envoya six cochons d'une petite espèce, mais les plus excellens que j'aye jamais mangé. On les nourrit de noix de cacao, & la chair en est ferme comme celle du plus excellent bœuf. Ils étoient sans doute de ceux qu'on élève dans l'Amérique, & qui viennent originairement d'Espagne; il envoya aussi 12 melons musqués bien plus gros que ceux que nous avons en Angleterre, & autant de melons d'eau, les uns & les autres très-excellens; il envoya en même-tems ordre aux Indiens d'un village qui n'étoit pas éloigné de notre vaisseau, de nous cuire tous les jours autant de fruit à pain que nous en demanderions, & de nous aider à amasser autant de noix de cacao que nous en aurions besoin : ce qui fut exécuté, & tous les jours on nous apportoit autant de fruit à pain tout chaud que nous en pouvions manger. Après cela, le gouverneur nous envoya tous les jours un ou deux canots avec des cochons & du fruit, nous demandant en revanche de la poudre, du plomb & des armes qui lui furent envoyés. Nous avions un beau & gros dogue d'Angleterre que le gouverneur demanda, & que notre capitaine lui donna fort honnêtement, quoique contre le gré de plusieurs de ses gens qui l'estimoient beaucoup. Le capitaine Swan tâcha d'avoir du gouverneur une lettre de recommandation pour des marchands de Manilla, parce que son dessein étoit alors d'aller au fort S. George, & de-là à Manilla : mais cette 1686.

1686. négociation se fit sans que personne de l'équipage en sçut rien. Pendant que nous étions-là, le navire d'Acapulco arriva à la vûe de l'isle ; mais nous ne le vîmes point parce que le gouverneur y avoit envoyé pour avertir que nous étions-là. Il fit donc voile au midi de l'isle, & ayant passé sur le même fond bas, où notre barque avoit pensé se briser, il courut risque d'y faire naufrage. Son gouvernail se rompit, & il eut bien de la peine à se tirer d'affaire ; encore ne fut-ce qu'après trois jours de travail, quoique ce fond bas soit proche de l'isle, & que les Indiens y aillent pêcher tous les jours. Cependant le maître du vaisseau d'Acapulco qui devoit, ce semble, connoître le terrein, ne sçavoit pas qu'il y eut là de fond bas. Nous n'apprîmes que sur la côte de Manilla que le navire d'Acapulco eut touché ; mais les Guamois nous dirent bien qu'il étoit à la vûe de l'isle ; ce qui échauffa beaucoup nos gens qui vouloient lui donner la chasse, mais ils en furent dissuadés par le capitaine Swan qui avoit dès lors entièrement renoncé aux actes d'hostilité. Le 30 de mai, le gouverneur envoya son dernier présent qui fut quelques cochons, une cruche de mangos salés, une autre de bons poissons salés, & une troisième de pain de froment fait en biscuit, mais moins dur. Il envoya outre cela 6 ou 7 sacs de ris, nous faisant des excuses de ce qu'il ne pouvoit plus nous envoyer de provisions, disant pour raison qu'on ne pouvoit pas se passer de celles qui restoient dans l'isle. Il nous manda aussi que la moisson approchoit, & qu'il nous conseilloit de partir, à moins que nous ne fussions résolus de retourner dans l'Amérique. Le capitaine Swan le remercia de ses honnêtetés & de son conseil, & prit congé.

Le

Le même jour il renvoya à terre le moine que nous avions retenu à bord, depuis le jour de notre arrivée, & lui fit présent d'une grosse horloge de cuivre, d'un astrolabe & d'un grand télescope, en récompense de quoi le moine nous envoya six cochons, un cochon de lait, trois ou quatre boisseaux de patates, & 60 livres de tabac de Manilla. Ayant alors autant de provisions qu'il nous en falloit pour nous rendre à Mindanao où nous étions résolus d'aller, nous nous préparâmes au départ. Nous avions autant de noix de cacao que nous en pouvions loger, avec cela bonne provision de ris & environ 50 cochons salés. Nous restâmes jusqu'au 2 juin à l'isle de Guaham, d'où nous fûmes par un bon vent d'est à Mindanao, où le capitaine Swan fut abandonné & laissé dans l'isle par ses gens révoltés contre lui. On a sçû depuis que les insulaires l'avoient massacré pour avoir son or. Un Anglois qui se trouva pour lors sur les lieux, sauva son journal & l'envoya en Angleterre. Red fut nommé capitaine en sa place. Pendant le reste de cette année, & dans tout le cours de la suivante 1687, je parcourus les côtes des Philippines, de la Chine, de l'isle Formose, des cinq isles *Bachi* que nous appellâmes ainsi du nom d'une liqueur qu'on y boit abondamment. Elles sont peu connues, & n'ont point de nom dans nos cartes. Nous les croyons inhabitées : nous les trouvâmes au contraire fort peuplées. Leur gisement est entre Formose & Manille, (*lat.* 20°. 20'. *long.* 141°. 50'.) De là je vins dans le golfe de Siam, aux Célèbes & aux Moluques. 1687. Arrivée à Mindanao. Mort du capitaine Swan. Isles Bachi.

Etant près de l'isle de Timor à la fin de l'année 1687, je fis route au sud en vûe de toucher aux Terres austra- Moluques. Timor.

1686. Nouvelle Hollande. les inconnues, pour sçavoir ce que le pays pouvoit fournir. Le vaisseau pensa donner sur un banc marqué dans les cartes à 13 degrés 50 minutes de latitude méridionale entre l'isle de Timor & les côtes de la nouvelle Hollande à 16 ou 20 lieues, d'où il faut conclure que cet endroit des côtes australes est à 16 degrés 50 minutes de latitude, & environ 140 de longitude. En suivant la côte du sud-est au nord - ouest pour chercher un ancrage, nous doublâmes une pointe de terre d'où le pays s'étend de l'orient au midi. Durant 10 ou 12 lieues à 3 lieues de l'orient de cette pointe, il y a une assez longue baye avec quantité d'isles & un endroit fort bon à mouiller. On peut même y hâler les vaisseaux à terre. Le navire mouilla le 5 janvier à deux milles de la côte sur 29 brasses d'eau, bon fond de sable dur.

Sa description. Ce lieu est entre la terre de *Wit*, & la terre nommée d'*Arnhem*; la nouvelle Hollande est une grande étendue du pays. On ne sçait pas encore bien si c'est une isle ou un continent; mais je suis certain qu'elle ne touche ni à l'Asie, ni à l'Afrique, ni à l'Amérique. Sa partie que nous vimes est basse & unie, il y a des bancs de sable près de la mer; les pointes seulement sont pierreuses comme aussi quelques-unes des isles de cette baye; le terroir en est sec & sabloneux, & l'on n'y a point d'eau à moins qu'on y fasse des puits, cependant il produit diverses sortes d'arbres; mais les bois n'y sont pas en grand nombre, ni les arbres extrêmement gros.

Arbres à dragon. La plûpart de ceux que nous vimes, nous parurent des arbres à dragon, & ceux-là sont les plus grands qu'il y ait. Ils sont à peu près de la grosseur de nos pommiers & environ de la même hauteur. L'écorce est blanchâtre.

& tant soit peu dure. Les feuilles sont noires; il distile 1688.
de la gomme des nœuds & des crevasses qui sont au corps des arbres. Nous confrontâmes cette gomme avec une certaine gomme ou sang de dragon que nous avions à bord, & nous la trouvâmes de la même couleur & du même goût: pas un de nous ne connut les autres sortes d'arbres. Il croissoit sous les arbres une herbe assez longue, mais déliée. Nous ne vîmes point d'arbres fruitiers. Nous ne vîmes aussi aucune sorte d'animaux, ni aucune trace de bêtes, si ce n'est une seule fois, & nous crûmes que c'étoit la piste d'un mâtin. Il y a quelques oiseaux terrestres, mais ils ne sont pas plus gros qu'un merle. Il n'y a que peu d'oiseaux marins. La mer n'est pas non plus fort poissonneuse, à moins qu'on ne mette au nombre des poissons la vache marine & la tortue. Il y a quantité d'animaux de ces deux espèces, mais ils sont ordinairement sauvages, quoiqu'ils ne soient pas fort inquietés par les habitans qui n'ont ni bateaux, ni fer.

Les Indiens de cette contrée sont les gens du monde les plus misérables. Les Hottentots de Monomotapa, quelques gueux qu'ils soient, sont riches au prix d'eux, puisqu'ils ont des maisons & des habits de peaux, des brebis, de la volaille & des fruits, des œufs d'autruches, ce que les autres n'ont pas. Ceux dont je parle, à la figure humaine près, ne diffèrent guères des brutes. Ils sont grands, droits & menus, & ont les membres longs & déliés; la tête grosse, le frond rond & les sourcils gros, leurs paupierres sont toujours demi-fermées pour que les mouches ne leur donnent dans les yeux; aussi sont-elles si incommodes, que quelque chose qu'on fasse avec son évantail, on ne peut les empêcher de don-

Mœurs des habitans.

1688. net au visage, & sans le secours des deux mains elles entreroient jusques dans les narines, & même dans la bouche, si les lèvres n'étoient pas bien fermées. De-là vient qu'étant incommodés de ces insectes dès leur enfance, ils n'ouvrent jamais les yeux comme les autres peuples; aussi ne sçauroient-ils voir de loin, à moins qu'ils ne lèvent la tête comme s'ils vouloient regarder quelque chose au-dessus d'eux. Ils ont le nez gros, les lèvres grosses & la bouche grande. Je ne sçai s'ils s'arrachent les deux dents de devant de la machoire supérieure, mais elles manquent à tous, tant aux hommes qu'aux femmes, tant aux vieux qu'aux jeunes. Ils n'ont point de barbe, leur visage est long, d'un aspect très-désagréable, sans avoir un seul trait capable de plaire; leurs cheveux sont noirs, courts & crépus comme ceux des nègres, & non longs & lissés comme ceux du commun des Indiens. Ils ont le visage & le reste du corps noirs comme les nègres de Guinée. Ils n'ont point d'habits, mais seulement un morceau d'écorce d'arbres attaché au milieu du corps en forme de ceinture & une poignée d'herbe longue, ou trois ou quatre petites branches pleines de feuilles & soutenues par leur ceinture, pour couvrir leur nudité. Ils n'ont point de maisons; ils couchent à l'air sans aucune couverture, n'ayant pour lit que la terre, & pour dais que le ciel. Si chaque homme a sa femme, ou si tout est commun entr'eux, c'est ce que je ne sçai pas; tout ce que je sçai, c'est qu'ils demeurent en troupe de 20 ou de 30 hommes, femmes & enfans, tout cela pêle-mêle. Leur unique nourriture est un petit poisson qu'ils prennent en faisant des réservoirs de pierres en travers des petits bras de mer, chas-

que marée y jette de petits poissons qui y demeurent, & que ces Indiens ne manquent pas d'aller chercher quand la mer est retirée. Je crois que c'est là leur principale pêche. Ils n'ont point d'instrumens pour prendre les gros poissons, quand même ils se présenteroient ; mais il est rare qu'ils demeurent en arrière quand la mer se retire. Durant tout le séjour que nous y fîmes, nous ne primes aucun poisson avec nos hameçons & nos lignes. Quand l'eau est basse, ils cherchent dans les autres lieux des pétoncles, des moules & des limaçons : encore y a-t-il bien peu de ces coquillages ; de sorte que leur principale subsistance dépend de ce que la mer laisse dans leurs réservoirs. Qu'il y en ait peu ou beaucoup, ils l'amassent & s'en vont au lieu de leur demeure. C'est là que les attendent les vieillards & les enfans qui ne peuvent pas marcher à cause de leur âge : aussi-tôt qu'ils sont arrivés, ils grillent sur les charbons ce que la Providence leur a donné, & le mangent en commun. 1688.

Quelquefois ils prennent du poisson autant qu'il leur en faut pour se régaler abondamment, & quelquefois aussi à peine attrapent-ils assez pour en goûter : mais soit qu'ils en ayent peu ou beaucoup, tout le monde en a sa part, tant les petits enfans que les vieillards, qui ne peuvent pas aller à la petite guerre comme les autres. Après qu'ils ont mangé, ils se couchent jusqu'au descendant de la marée que tout le monde se met en marche, qu'il soit jour ou qu'il soit nuit, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau tems, c'est la même chose, il faut marcher ou jeuner. La terre ne produit rien qui puisse servir à leur subsistance. Ils n'ont ni herbes, ni légumes, ni aucune sorte de grain que nous ayons vû. Il n'y a point aussi doi-

1688. ſeaux ou de bêtes qu'ils puiſſent prendre, parce qu'ils n'ont aucune ſorte d'inſtrumens. Je n'ai pas remarqué qu'ils rendent à aucun objet des ſervices religieux. Ils ont une eſpèce d'armes pour défendre leur reſervoir ou combattre leurs ennemis, ſi quelqu'un ſe préſente pour attaquer leur miſérable pêche. Ils ſe mirent d'abord en devoir de nous faire peur avec leurs armes, parce que nous étions à terre, & que nous les empêchions d'approcher des lieux où ils avoient coutume de pêcher. Les uns avoient des épées de bois, d'autres des eſpèces de lances. Leur épée eſt un morceau de bois en forme de coutelas. Leur lance eſt un bâton long & droit, pointu par un bout, & qu'on met enſuite au feu pour le rendre plus dur. Je n'ai point vû là de fer, ni autre métail; & il y a apparence qu'ils ſe ſervent de haches de pierre, comme font certains Indiens de l'Amérique.

Manière d'allumer du feu.

Je ne ſçai comment ils font du feu: mais il y a apparence qu'ils font comme les Indiens, avec du bois, ce que nous faiſons avec de l'acier & des cailloux. Je l'ai vû faire aux Indiens de l'iſle de *Bon-Air*, & j'en ai fait moi même l'épreuve. Ils prennent un morceau de bois plat aſſez uni, & y font un petit trou d'un côté; en ſuite ils prennent un autre morceau de bois rond & dur de la groſſeur environ du petit doigt: ils le font pointu par un bout comme un pinceau, mettent ce bout pointu dans le trou du morceau plat & uni, & tournant le morceau dur entre les paulmes de leurs mains, ils frottent la pièce plate juſqu'à ce qu'elle fume, & enfin prenne feu.

Ces inſulaires parlent un peu du goſier, mais nous ne pûmes pas entendre un ſeul mot de ce qu'ils diſoient.

1688.

Nous mouillâmes comme j'ai déja dit, le 5 de janvier & voyant des gens sur la côte, nous envoyâmes d'abord un canot pour faire connoissance avec eux, dans l'espérance qu'ils pourroient nous fournir quelques provisions, mais les habitans voyant venir notre canot s'enfuïrent & se cachèrent. Nous cherchâmes durant trois jours de suite dans l'espérance de trouver leurs maisons, mais nous n'en trouvâmes aucune; cependant nous vîmes plusieurs lieux où ils avoient fait du feu; désespérant enfin de trouver leurs habitations, nous cessâmes de chercher, & laissâmes plusieurs bagatelles dans les lieux où nous crûmes qu'ils pourroient venir. Nous ne trouvâmes point d'eau dans les lieux que nous visitâmes, si ce n'est de vieux puits dans les bayes sablonneuses.

Sauvages des isles de la nouvelle Hollande. Suite de la description de leurs mœurs.

Nous passâmes ensuite aux isles, & y trouvâmes un grand nombre d'insulaires. Je crois qu'il y en avoit 40 dans une isle, tant hommes que femmes & enfans. D'abord que nous eûmes mis pied à terre, les hommes nous menacèrent avec leurs épées & leurs lances, mais nous les écartâmes par un coup de canon que nous tirâmes pour leur faire peur. L'isle étoit si petite qu'ils ne pûrent se cacher, mais ils furent en grand désordre après que nous eûmes fait descente, & sur-tout les femmes & les enfans, parce que nous marchâmes droit à leur camp, les femmes les plus vigoureuses prenant leurs enfans s'enfuirent en heurlant, & les petits enfans les suivirent en criaillant; mais les hommes demeurèrent. Quelques femmes & ceux qui ne pûrent pas fuir, restèrent auprès du feu, faisant des lamentations comme si nous fussions venus pour les manger: mais quand ils virent que notre intention n'étoit pas de leur faire du mal,

1688. ils furent assez tranquilles, & ceux qui s'en étoient fuis revinrent d'abord. Il n'y avoit à cette habitation qu'un seul feu couvert de quelques branches, placées du côté d'où venoit le vent.

Après que nous eumes demeuré là quelque tems, les hommes se rendirent familiers, & nous en habillâmes quelques-uns dans l'espérance qu'ils nous rendroient service en cette considération; car y trouvant des puits, nous résolumes de faire apporter à bord deux ou trois barriques d'eau. Comme il étoit pénible de la voiturer à nos canots, nous espérions engager ces gens-là à nous l'apporter, & c'étoit pour cela que nous leur avions donné des habits; à l'un une veille paire de hauts de chausses, à l'autre une méchante chemise, à l'autre enfin une casaque qui ne valoit presque rien, & qui néanmoins auroit été agréablement reçue en des lieux où nous avions été, ce qui nous faisoit croire que ces gens la recevroient de même. Nous leur mîmes toutes ces nipes, espérant que cet ajustement les obligeroit à travailler pour nous de bon cœur. Ayant donc mis notre eau dans de petits barils longs, contenant environ six gallons chacun, & faits exprès pour transporter de l'eau, nous menâmes nos nouveaux valets aux puits, & leur mîmes à chacun un baril sur le corps pour le porter à notre canot; mais tous les signes que nous pûmes leur faire furent inutiles, car ils demeurèrent sans mouvement comme autant de statues, grimaçans comme des singes, & se regardans les uns les autres. Ces pauvres gens n'étoient pas accoutumés à porter des fardeaux, & je crois qu'un de nos garçons de bord âgé de 10 ans auroit porté aussi pesant qu'un d'eux. Ainsi nous fûmes contraints de porter notre eau

eau nous-mêmes, & eus dépouillèrent leurs habits & 1688.
les quittèrent, comme si les habits n'étoient faits que pour travailler. Je ne m'apperçus pas qu'ils en fissent d'abord beaucoup de cas, & ne parurent pas non plus grands admirateurs de tout ce que nous avions à bord.

Une autre fois que notre canot étoit entre ces isles cherchant du gibier, on vit une troupe de ces gens qui passoient à la nage d'une isle à l'autre ; car ils n'ont ni canots, ni bateaux, ni barques. Les nôtres en prirent quatre qu'ils amenèrent à bord. Deux étoient d'un âge moyen, & les deux autres avoient environ 18 ou 20 ans. Nous leur donnâmes du ris bouilli avec de la tortue & de la vache marine aussi bouillies. Ils dévorèrent avidement ce que nous leur donnâmes, mais ils ne regardèrent pas seulement le vaisseau, ni rien de tout ce qui étoit dessus ; & après qu'on les eut remis à terre, ils s'enfuirent le plus vîte qu'ils pûrent. A notre arrivée, avant que de les connoître ou d'en être connus, une troupe de ceux qui habitoient la terre ferme, vinrent tout proche de notre vaisseau, & se tenant sur un banc assez élevé, ils nous menaçoient en branlant leurs épées & leurs lances. Le capitaine fit enfin battre le tambour, ce qui fut fait tout-à-coup & avec beaucoup de vigueur dans la seule vûe de les épouvanter. Ils n'entendirent pas plûtôt le bruit qu'ils s'enfuirent au plus vîte, criant du gosier *gury, gury*. Ces mêmes habitans de terre ferme s'enfuioient toujours de nous ; cependant nous en prîmes plusieurs, car comme je l'ai déja remarqué, ils ont les yeux si mauvais qu'ils ne nous voyoient que quand nous étions près d'eux. Nous leur donnions toujours des vivres, & les laissions aller, mais peu de-tems après que

1688. nous fumes arrivés, les habitans des isles s'aguèrrirent, & ne branloient pas pour nous.

Isle Nicobar.

Dampierre quitte les pirates.

Je restai sur cette côte jusqu'au 12 mars que nous vînmes aux isles *Nicobar* dans le golfe de Bengale, lieu très peu fréquenté des vaisseaux européens. Je crûs l'occasion favorable pour obtenir permission de me retirer d'avec les avanturiers, & de quitter le cap Réed, ce que je méditois depuis long-tems. J'avois espérance de m'avancer considérablement ici par le commerce de l'ambre gris, & de faire une grande fortune avec les gens du pays. Je pouvois en peu de tems apprendre leur langage, & en m'accoutumant à ramer avec eux sur leurs port ou canots, & sur-tout me conformant à leurs coutumes & à leurs manières de vivre, j'aurois vû combien ils en tiroient, & en quel tems de l'année on en trouveroit le plus. Je jugeois ou qu'il me feroit ensuite aisé de me retirer, & de m'embarquer sur le premier vaisseau qui passeroit par là, soit anglois, hollandois ou portugais; ou de gagner quelque jeune Indien, & l'engager à me transporter sur son canot à Achem. J'aurois pû m'y pourvoir des marchandises les plus recherchées de mes insulaires, & à mon retour je me serois servi de ces marchandises pour acheter leur ambre gris; ce ne fut pas néanmoins sans peine & sans quelque tumulte que j'obtins mon congé. On me mit à terre près de deux cabanes que les insulaires avoient désertées à notre arrivée. Peu après deux Anglois, un Portugais & quatre Malayens d'Achem furent aussi mis à terre. Nous étions assez forts pour nous deffendre contre les originaires de l'isle en cas qu'ils nous déclarassent la guerre; mais quand il ne me seroit venu personne, je n'aurois pas eu la

Manière de se conduire avec les sauvages qu'il n'y a point de peuple

1688.

Qui se nourrissent habituellement de chair humaine.

moindre peur, peut-être même aurois-je eu moins à craindre, parce que j'aurois pris garde de ne choquer qui que ce fut. Je suis persuadé qu'il n'y a point de peuple assez barbare pour tuer un particulier que le hasard fait tomber entre ses mains, ou qui vient dans un pays par cas fortuit, à moins qu'on ne se le soit attiré par quelque outrage, ou par quelque violence intérieure, même alors, si l'on pouvoit se garantir la vie sauve des premiers mouvemens de la fureur de ces insulaires, & en venir avec eux à la négociation, (ce qui est la chose du monde la plus difficile, parce que d'ordinaire ils se cachent dans les bois, & se jettent brusquement sur leur ennemi pour le tuer à l'improviste,) on pouroit pour peu de chose regagner leur bienveillance, sur-tout en leur montrant quelque bagatelle qu'ils n'auroient jamais vûe, & que tout Européen qui a vû le monde pourroit incontinent inventer pour les amuser; comme seroit, par exemple, de faire du feu avec un caillou & un morceau d'acier. Quant à ce qu'on dit communément des antropophages ou mangeurs d'hommes, je n'ai jamais trouvé de ces sortes de gens. Je n'ai point vû, ni entendu dire qu'il y eut au monde de nation qui n'eut quelque chose à manger, sinon des poissons ou animaux terrestres, au moins des fruits, des grains, des racines ou autres légumes qui croissent naturellement ou par la culture. Les habitans même de la nouvelle Hollande avec toute leur pauvreté, ne laissoient pas que d'avoir du poisson, & auroient eu de la peine à se résoudre à tuer un homme pour le manger. Je ne sçai quelles barbares coutumes peuvent autrefois avoir été en usage dans le monde. On a fort parlé des sauvages de l'Amérique

1688. qui sacrifioient leurs ennemis à leurs dieux. Je ne sçai pas non plus si cela est, ou si cette coutume a été en usage chez quelque nation de cette grande partie du monde. Quoiqu'il en soit, si ces Américains sacrifient leurs ennemis, il n'est pas nécessaire qu'ils les mangent aussi. Je ne veux pourtant pas après tout nier absolument la chose, mais j'en parle suivant ma connoissance, & je sçai qu'on dit des faussetés de ces cannibales, & qu'on a fait plusieurs contes qui ont été réfutés depuis mon premier retour des Indes occidentales. Sur quel pied de barbarie ne regardoit-on pas alors les pauvres Indiens de la Floride qui nous paroissent à présent assez civils? Combien de contes ne nous a-t-on point fait des Indiens qui habitent les isles qu'on appelle les isles des Cannibales? Nous voyons néanmoins qu'ils commercèrent fort honnêtement avec les François & les Espagnols, comme ils ont fait avec nous. Je conviens qu'autrefois ils se sont mis en devoir de ruiner nos plantations des Barbades, & ont depuis empêché que nous ne nous soyons établis à l'isle de Sancta Lucia, en ruinant successivement deux ou trois des colonies qui étoient établies. Ils ont même souvent endommagé & ravagé l'isle de Tabaco où les Hollandois s'étoient établis; & cette isle, quelque délicieuse & fertile qu'elle soit, est encore aujourd'hui ruinée pour être trop voisine des Caribes du continent qui lui rendent visite tous les ans. Mais ils n'ont fait cela que pour maintenir leur droit, en tâchant de traverser les établissemens de ceux qui vouloient s'établir sur les isles où ils s'étoient eux-mêmes établis. Ces mêmes gens néanmoins ne font point de mal à un homme seul, à ce que m'ont dit ceux qui ont

été leurs prisonniers. Je pourrois encore produire les Indiens de Boca-Toro, de Boca-Drago, & de divers autres lieux que les Espagnols appellent sauvages & féroces. Cependant les Indiens de ces mêmes pays ont fait amitié avec les avanturiers, & s'ils ont rompu avec eux, c'est après en avoir été maltraités. Quand aux insulaires de Nicobar, je les ai trouvés assez affables pour ne les pas craindre; & je ne me serois point mis en peine quand il ne me seroit point venu de compagnie; cependant je fus fort aise de n'être pas seul, & d'autant plus aise que nous étions assez pour faire la manœuvre & passer dans l'isle de Sumatra: aussi songeâmes-nous d'abord à achetter un canot pour cela des originaires du pays. La nuit qu'on nous mit à terre, il faisoit un beau clair de lune; aussi nous promenâmes nous sur la baye pour voir quand le vaisseau appareilleroit & mettroit à la voile, ne croyant pas jusques là bien assurée la nouvelle liberté que nous venions d'acquérir. Le voyant à la voile entre onze heure & minuit, nous rentrâmes dans notre chambre & nous nous couchâmes. 1688.

Ce fut le sixième mai, le lendemain de bon matin le maître du logis accompagné de 4 ou 5 de ses amis vint voir ses nouveaux hôtes, & fut un peu surpris de les trouver en si grand nombre; car il croyoit que j'étois seul, il en parut néanmoins fort aise, & nous reçut avec une grosse calbace de roddy qu'il avoit apportée, avant son départ, (car il faut sçavoir que par-tout où nous allions les habitans nous abandonnoient leurs maisons, ou par crainte ou par superstition,) nous achetâmes de lui un canot pour une hache, & nous mîmes incontinent nos coffres & nos habits en vûe de gagner la partie mé-

1688. ridionale de l'isle, & d'y demeurer jusques au changement de la mousson qu'on attendoit tous les jours. Après avoir mis nos hardes à couvert nous entrâmes gayement dans notre nouvelle frégate avec les Achimois, & primes le large. Nous n'y fûmes pas plutôt, que notre canot se renversa sans dessus dessous. Nous nous sauvâmes à la nage, & traînâmes à terre nos coffres & nos habits: mais tout fut mouillé, & je ne sauvai rien de considérable que mon journal, & quelques cartes du pays que j'avois faites, que j'estimois beaucoup.

Traversée de Nicobar à Sumatra. Ce fut le 15 mai 1688, que nous quittâmes une seconde fois les côtes de Nicobar pour faire dans notre canot la traversée jusqu'à Sumatra: ce que nous exécutâmes au hazard en six jours dans ce petit bateau découvert, presque sans eau ni provisions, percés de la pluye, battus du vent, de la tempête & d'une mer furieuse, au milieu des périls & des inquiétudes auxquelles je ne puis encore songer sans frémir d'horreur. Dans aucune des circonstances de ma vie si errante & si agitée, je n'ai vû la mort de plus près ni avec tant d'effroi. Nous primes terre le 20 au soir à Sumatra, tous huit accablés de la fièvre. On prit soin de nous en même-tems que nos quatre compagnons Achimois. On nous conduisit à

Avantures de Dampier à Sumatra. Achem, où la nation angloise a un comptoir. Le Portugais & un des Anglois moururent bien-tôt de la fièvre. Pour moi, j'étois fort mal aussi. Un médecin Malayen me fit avaller quatre grosses calbasses pleines d'une très-méchante drogue qui me mena 30 fois. Enfin mes forces étant presque épuisées, je me jettai une fois pour toutes, & j'allai encore 60 fois à la selle. Je crus que ce fameux médecin m'avoit tué, & je restai plusieurs

jours dans une foiblesse incroyable. Cependant je me remis un peu. La fièvre me quitta pendant une semaine. Mais elle revint avec un dévoyement, & me dura un an. Dans ce mauvais état, je ne laissai pas que de faire le voyage du Tunquin & celui de Malacca, où j'appris que notre vaisseau après plusieurs avantures, avoit fait naufrage à la baye de S. Augustin sur la côte de Madagascar. Je revins à Bencouli sur la côte de Sumatra où l'on me donna l'emploi de canonier dans le fort anglois. J'y étois si mal qu'au mois de janvier 1691. je m'échappai sur un vaisseau anglois mouillé dans le port, avec lequel je suis revenu à Londres par le cap de bonne Espérance & par Sainte Hélène le 16 septembre de la même année. J'amenai avec moi de ce voyage le *prince Jéoly* qu'on appelloit le *prince Peint* fils du souverain des isles Meangis, entre Mindanao & Gilolo. Les Mindanayens l'avoient fait esclave. Un captif anglois qui l'acheta d'eux m'en avoit fait présent depuis. Ce jeune prince me dit que son pere étoit raja de l'isle où il demeuroit; qu'il n'y avoit pas dans l'isle plus de 30 hommes, & environ cent femmes, qu'il en avoit cinq, & huit enfans, & que c'étoit une de ses femmes qui l'avoit peint. Il étoit peint le long de l'estomac, entre les épaules; & presque tout le devant des cuisses, & tout autour des bras & des jambes en forme de grandes bagues & de bracelets. Je ne puis pas dire à quoi ressembloient les figures qui étoient peintes; mais je puis dire qu'elles étoient fort curieuses, bien variées par plusieurs lignes, fleurons, ouvrages à quarreaux, & le tout agréablement proportionné, & où il paroissoit un art admirable, sur tout ce qui étoit sur & entre les épaules. Je le

1688.

Son retour à Londres.

Histoire du prince Peint.

1685. vendis à Londres, où on le faisoit voir, pour de l'argent, il mourut depuis de la petite vérole à Oxford

XXXIV.

LIONEL WAFFER,

En Magellanique.

WAFFER chirurgien sur les vaisseaux des Flibustiers anglois, a fait plusieurs courses dans la mer du sud avec son ami Dampierre, sous les capitaines Sharp, Swan, Cook & autres chefs de pirates, depuis l'an 1677, jusqu'en 1688. Ses relations écrites par lui-même, furent imprimées à Londres en 1699. Elles sont agréables & fort curieuses, principalement sur les sauvages Dariens de l'isthme de Panama, parmi lesquels Waffer fut longtems obligé de vivre à leur maniere, allant tout nud, le corps peint de diverses figures, vivant avec eux de la chasse & de la pêche. Il n'obtint sa liberté que sur l'espérance qu'il leur donna de ramener des dogues d'Angleterre pour la chasse du sanglier, & sur la promesse de revenir épouser la fille du chef des Indiens. On a vû dans les articles précédens une partie de ses navigations aux Terres australes. Il ne reste à parler que de celle qu'il y fit avec le capitaine Davis.

* * * * * * * * * * * * * * *

Départ du Mexique. NOus nous séparâmes M. Dampierre & moi à Realeia sur la côte du Mexique, après avoir fait deux fois le voyage de la mer du sud. Il se mit sur le bord du capitaine *Swan* qui devoit naviger à l'Ouest. Pour moi je restai avec le capitaine *Davis* qui vouloit retourner au sud. Nous laissâmes le capitaine *Swan* avec M. Dampierre dans le port de Realeia, d'où nous partimes le 27 août 1685. avec trois autres vaisseaux de conserve. Nous mimes

mîmes le cap au sud, & arrivâmes à l'isle des Cocos qui est à 5°. 15'. *lat. nord.* On l'appelle ainsi à cause des noix de cocos qui y abondent. Ce n'est qu'une petite isle, mais fort agréable. Il y a une montagne escarpée qui traverse le milieu, au tour de laquelle on voit une plaine qui s'étend vers la mer; cette plaine ou vallée, sur-tout à l'endroit où l'on aborde, est couverte de cocotiers qui fleurissent ici à merveille, à cause de la bonté du terroir. Il en croît aussi sur les bords de la montagne, & l'on découvre divers petits boccages qui font plaisir à la vûe. Mais ce qui contribue le plus à l'agrément de cette isle, c'est la quantité de sources de bonne eau claire qu'il y a sur le sommet de la montagne, & qui sont ramassées dans un bassin profond, qui en occupe tout le dessus: l'eau qui en regorge & qui coule par plusieurs endroits, forme autant de petits ruisseaux; ailleurs où les rochers avancent sur la plaine, & ne sont pas tout-à-fait perpendiculaires, on voit des cataractes qui forment une espèce d'arcade, tout cela joint à la beauté de la perspective, à la vûe des cocotiers & à la fraîcheur de l'air qu'on y respire, ne peut que rendre un tel séjour délicieux, & satisfaire plus d'un sens à la fois. Nous n'y épargnions pas les noix de cocos dont nous mangeâmes quantité, & en prîmes plusieurs centaines à bord.

1685.
Isle des Cocos. sa fertilité.

Tous les jours quelqu'uns de nos gens alloient à terre, & une fois entr'autres disposés à se bien divertir, ils abattirent grand nombre de cocotiers; après en avoir cueilli & ouvert le fruit, ils en tirèrent environ 80 pots de lait. Ils se mirent ensuite à boire à la santé du roi & de la reine. Ils bûrent prodigieusement, & quoique cette boisson ne les enyvrât pas, leur sang en fut si gla-

1685. cé & leurs nerfs si engourdis, qu'ils ne pouvoient ni marcher ni se tenir de bout. Ils n'auroient pû même retourner à bord du vaisseau, si ceux de leurs camarades qui n'étoient pas de la fête, ne les eussent aidés, ils ne revinrent de cet état qu'au bout de 4 ou 5 jours.

Isle Gallapagos. Ses productions.

Enfin, nous partîmes de cette isle, & après avoir couru quelque tems au sud, nous découvrîmes les isles de *Gallapagos*, situées sous la ligne. Nous trouvâmes sur une de ces isles quantité de grosses tortues de terre que nous appellons *hecarrée*. Il n'y avoit de l'eau que dans un seul endroit, où j'observai que ces animaux alloient boire, quoiqu'ils n'y entrâssent jamais. Ce fut ici où nous mîmes notre vaisseau à la carène. Quantité de tourterelles & d'autres oiseaux s'y rendoient en foule pour boire; ils étoient si familiers qu'ils se perchoient d'abord sur nous. Tout notre équipage en vécut plusieurs jours de suite; mais bientôt après ils devinrent si craintifs que nous n'en pouvions tuer aucun qu'à coup de fusil. Les *guanos* n'y manquent pas non plus, & ils y sont fort bons. Il y croît un petit arbre qui ressemble au poirier, mais qui est plus gros, tout couvert de gomme, dont l'odeur est très-agréable.

Je passe sur nos expéditions militaires, sur nos courses à *Coquimbo*, à l'isle *Mocha*, à *Jean Fernand*, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir visité bien des lieux & des parages, nous nous trouvâmes en 1687 aux mêmes isles Gallapagos sous la ligne. Ce fut ici que nous résolûmes de sortir au plûtôt de ces mers. Nous mîmes donc le cap au sud, dans le dessein de ne toucher aucune part, que nous ne fussions arrivés à l'isle de Jean Fernando.

1687.

Grand tremblement de terre en pleine mer.

Lorsque nous fûmes à 12 degrés 30 minutes de latitude méridionale, & à 150 lieues ou environ du continent de l'Amérique, nous sentîmes un terrible choc sur les quatre heures du matin: nos équipages du vaisseau & de la barque en furent si allarmés, qu'ils ne sçvoient où ils en étoient, & que chacun ne pensa qu'à se préparer à la mort. Il faut avouer que le coup fut si prompt & si violent, que nous ne doutions point que le vaisseau n'eut touché sur quelque roc: mais lorsque revenus un peu de notre surprise, nous jettâmes la sonde, il ne se trouva point de fonds: ainsi nous conclûmes que ce devoit être un tremblement de terre. La secousse même fut si rude, que nos canons sautèrent dans leurs affuts, & que plusieurs de nos matelots furent jettés hors de leurs branles. Le capitaine *Davis* qui avoit la tête appuyée sur un canon, fut jetté hors de sa cabane. La mer qui paroît ordinairement verte, devint alors blanchâtre: & l'eau que nous en puisâmes pour le service du navire, étoit un peu chargée de sable. Cela nous fit d'abord penser qu'il y avoit quelque banc; mais après que nous eumes sondé, nous vîmes bien que ceci venoit d'une autre cause. En effet, nous apprimes dans la suite qu'à cette heure-là même il y avoit eu un tremblement de terre à *Callao*, qui est le grand chemin qui conduit à Lima: que le reflux de la mer s'étoit si éloigné du rivage, que tout d'un coup on n'y avoit point vû d'eau, & qu'après avoir disparu assez long-tems, les flots étoient retournés avec tant de furie, qu'ils avoient inondé la ville & la forteresse de Callao, quoique située sur une montagne; transporté les vaisseaux qui étoient à cette

Effets du tremblement de terre au Pérou.

1687. rade, à une lieue plus loin dans le pays, noyé les hommes & les bêtes durant l'espace de 50 lieues le long de la côte, & qu'enfin ils avoient fait du ravage à Lima, quoiqu'elle soit à six milles de la mer. Il semble que ce tremblement de terre fut de la même nature que celui dont nous avions vû les marques à *Santa*. C'est une petite ville à 8°. 4'. *lat.* sud, & à trois milles ou environ de la mer. Je fus du nombre de ceux qui mirent pied à terre pour aller à cette place, & du haut de la colline qu'il nous fallut passer, nous vîmes dans la vallée qu'il y avoit entre nous & *Santa*, trois petits navires fort délabrés du port de 60 ou 100 tonneaux chacun. Surpris à la vûe de ce spectacle, nous ne pouvions nous imaginer par quel accident ils étoient venus là : mais à notre approche de la ville nous apperçûmes un Indien, que nous appellâmes, & qui vint aussi-tôt nous joindre. Nous lui fîmes diverses questions, & nous lui demandâmes entr'autres choses d'où venoient ces navires qui étoient dans la vallée. Il nous répondit qu'il y avoit neuf ans ou environ, que ces trois vaisseaux étoient à l'ancre dans la baye, qui est toute ouverte & qui peut avoir 5 ou 6 lieues d'une pointe à l'autre : qu'un tremblement de terre survenu poussa la mer bien avant dans le pays; que ses vagues s'élevèrent avec tant de violence & à une telle hauteur qu'elle porta ces navires au-dessus de la ville alors située sur la montagne que nous avions passée, & les enfonça au même endroit où ils sont aujourd'hui. Elle fit un dégât considérable le long de la côte & au bout de 24 heures elle rentra dans ses bornes. Lorsque nous fûmes arrivés à la ville, le prêtre de la paroisse &



1687.

Cadavres des Péruviens conservés dans le sable.

plusieurs autres des habitans nous confirmèrent la même chose (*). J'ai aussi été près de ce même lieu témoin oculaire d'un autre fait non moins singulier. Trente hommes de notre équipage avoient mis pied à terre à *Vroncio* pour chercher de l'eau & des rafraîchissemens. Nous marchâmes près de quatre milles sur une baye sablonneuse qui étoit couverte de cadavres d'hommes, de femmes & d'enfans : il y en avoit une si grande quantité, qu'on auroit pû marcher dessus l'espace d'un demi mille sans toucher la terre. Il sembloit du premier coup d'œil, que ces corps n'avoient pas été là plus de huit jours ; mais lorsqu'on venoit à les manier, on les trouvoit aussi secs & aussi légers qu'une éponge, ou qu'un morceau de liége. Enfin nous apperçûmes de la fumée, & après nous être acheminés de ce côté-là, nous rencontrâmes un vieux Indien Espagnol, qui alloit chercher de l'herbe séche le long du rivage, pour cuire du poisson que ses camarades, qui n'étoient qu'à une petite distance avec leur bâton de pêcheur, avoient pris. Nous lui fîmes diverses questions à l'égard du lieu & de ces corps que nous voyons étendus sur la place. Il nous répondit que du tems de ses ancêtres, le même terroir qui ne produisoit rien aujourd'hui, étoit alors rempli de verdure, fertile & bien cultivé ; que les habitans de la ville de Wormia étoient si nombreux, qu'ils pouvoient se donner un poisson de l'un à l'autre 20 lieues de suite, depuis la mer jusqu'à ce qu'il fût entre les mains de l'inca ou du roi ; que la rivière étoit profonde & rapide,

(*) La vérité de ce rapport de Waffer est bien confirmée par le malheur arrivé de nos jours au même lieu, lorsqu'en 1748, la mer soulevée par un tremblement de terre abîma le port de Callao, renversa la belle ville de Lima, & jetta de gros vaisseaux bien avant dans les terres.

1687. & qu'à l'égard des corps que nous avions vûs, c'étoient les cadavres des Indiens de cette ville, qui affligés par les Espagnols, aimèrent mieux s'enterrer tout envie dans le sable que d'être à la merci de leurs ennemis. L'on voit encore auprès des femmes leurs rouets & leurs quenouilles garnies de laine de coton. J'avois résolu de transporter en Angleterre, le corps d'un petit garçon de neuf ou dix ans : mais nos matelots entêtés de ce préjugé que la boussole n'iroit jamais bien, pendant qu'il y auroit un cadavre à bord, le jettèrent dans la mer à mon grand regret.

Nous fimes route pour doubler la terre de *Feu*, & nous essuyâmes une furieuse tempête trois semaines ou environ avant que nous fussions arrivés à la hauteur du *cap Horn*. Nous ne vîmes point ce cap, parce que nous en étions trop au sud; c'est-à-dire à 62 degrés 45 min. de *lat.* méridionale, & nos matelots peu habiles ne sçavoient où tourner leur course. Nous étions alors ici au cœur de l'été; car c'étoit environ le jour de Noel 1687. Après être sortis de la mer du sud, nous courûmes au nord, & nous rencontrâmes plusieurs montagnes de glace, que nous prîmes d'abord pour des isles : quelques-unes paroissoient avoir une lieue ou deux de long, & d'autres un demi mille. Nous les rangeâmes plusieurs jours de suite vent arrière, & la plus grosse de toutes nous parut être de 4 ou 500 pieds de haut. Après avoir jetté la sonde dans leur voisinage, il ne s'y trouva point de fonds : de sorte qu'on a lieu de conjecturer qu'elles étoient à flot; & peut-être même aussi profonde sous l'eau qu'élevées au-dessus de la superficie. Nous ne vîmes point de ces montagnes de glace, lorsque je passai

Cap Horn.

Isles de Glace.

dans la mer du fud avec M. *Dampierre*, & je n'ai pas 1688.
même oui dire que le capitaine *Sharp* en eut rencontré aucune à fon retour de cette mer. Quoiqu'il en foit, nous difcernions de nuit fi diftinctement, qu'il nous étoit facile de les éviter: mais il y en avoit d'autres cachées fous l'eau, qui fécouoient quelquefois notre bord, fans nous caufer pourtant aucune perte confidérable. De plus les bouffées de vent qui paffoient fur ces montagnes de glace, étoient fi froides & fi fenfibles, que nos gens qui fortoient d'un pays fort chaud, pouvoient à peine fe tenir fur le tillac.

Dans tout notre paffage autour de la terre *del Fuego*, & durant trois femaines de fuite que nous courûmes au fud du cap *Horn*, le tems fut fi orageux, le foleil fe trouva fi obfcurci, & les étoiles fi couvertes par les nuages, qu'il nous fut impoffible de prendre notre latitude : mais felon notre calcul, nous fûmes bien près du 63 degré de latitude méridionale, c'eft-à-dire, plus avant au fud qu'aucun Européen, ou peut-être qu'aucun homme ait jamais été. En remontant dans la mer du nord, nous vîmes fur les côtes de ces plages défertes grand nombre d'autruches & quantité de leurs œufs fur le fable, où ces oifeaux pondent, fans en prendre, à ce qu'on dit, aucun foin. Le foleil les fait éclore, & les petits fuivent la première créature qu'ils voyent, auffi-tôt qu'ils font hors de l'œuf. J'ai été fuivi moi-même quelquefois de plufieurs de ces jeunes autruches, qui font fort fimples & innocentes. Les vieilles font ici d'une groffeur extraordinaire, & la cuiffe d'une que je mefurai, n'étoit guères moins groffe que la mienne. Nous en primes des unes & des autres à bord, & nous en man-

Courfe à 63°.

Autruches de la côte Magellanique.

1688. geâmes quelques-unes ; mais la chair des vieilles étoit de fort mauvais goût.

Il y a des personnes qui croyent qu'elles mangent du fer : & il est vrai qu'elles avalent des clous, des pierres, & tout ce qu'on leur jette ; mais tout cela passe à travers le corps, & leur sert à la digestion, & non pas de nourriture ; de même que les petits cailloux que certains oiseaux avalent & qui leur servent, pour ainsi dire, de meules dans le gosier, pour y moudre & broyer les viandes. Ayant appris vers les isles Caribes que le roi Jacques avoit publié une amnistie pour les boucaniers, je quittai le métier de pirate, & vins aborder à Philadelphie en Pensilvanie au mois de mai 1688. J'avois dessein de m'établir en Virginie. Mais deux ans après certaines raisons me portèrent à retourner en Angleterre en 1690.

Arrivée en Pensilvanie.

XXXV.

MONSIEUR DE GENNES, (*)

En Magellanique.

1696. NOUS partimes de la Rochelle le 3e. juin 1695. avec une flotte de six voiles, dont les deux principaux navires étoient le Faucon de 46 pièces de canon & 260 hommes d'équipage, & le Soleil d'Afrique de 32 pièces de canon & 220 hommes d'équipage. On avoit destiné cet armement commandé par M. de Gennes capitaine de vaisseau à porter la guerre dans la mer du sud, en faisant route par le détroit de Magellan. Après avoir touché à

Départ de la Rochelle.

Patagonie.

(*) Extrait du journal écrit par François Froger, ingénieur sur le vaisseau amiral, imprimé à Lion. Virel, 1702.

Rio

Rio Janeiro, & parcouru la côte des Patagons dans le courant de janvier 1696. nous trouvâmes sur la fin de ce mois la mer si couverte de petites écrévisses, qu'on auroit pû lui donner le nom de *mer rouge*. Nous en ramassâmes plus de dix mille avec des paniers. Le 4 février nous reconnûmes le cap *S. Inez*. Les terres en sont basses, & autant que nous pûmes discerner, fort stériles. Nous y vîmes une fumée assez grosse pour nous faire juger qu'il y avoit des habitans. La plûpart de ceux qui ont navigé sur ces côtes, & qui ont fait des relations, disent que lorsque les sauvages y voyent aborder quelque vaisseau, ils font de grands feux & des sacrifices au diable, pour le conjurer d'exciter quelque tempête qui le fasse périr. Peu après nous pensâmes échouer sur un banc que nous croyons être le cap *Vierge*, pour avoir mieux aimé nous en rapporter à ceux qui avoient déja vû ces lieux, qu'à nos cartes qui le marquoient plus loin. Mais le 11 nous le vîmes en effet, & après avoir louvoyé quelque tems pour laisser dissiper la brume, sur le midi nous entrâmes dans le détroit, où nous fûmes mouiller sur les quatre heures du soir à l'entrée de la baye de *Possession*, avec un vent & un courant favorable. Nous mouillâmes le 13 à l'entrée de la baye *Boucault*, où nous vîmes quelques baleines & quantité de marsouins tous blancs, à l'exception de la tête & de la queue. La côte y est plate, stérile, & il n'y a ni eau ni bois. Nous y trouvâmes des bécassines, plusieurs oiseaux de mer, & quelques-uns de nos gens nous dirent avoir vû à une lieue dans les terres des bœufs sauvages & des chevres. Il y a (comme par-tout le détroit) une quantité prodigieuse de jambles & de moules, qui ne cé-

1696.

Mer rouge.

Cap S. Inez.

Entrée dans le détroit.

Baye de Possession. Baye Boucault.

1696. dent en rien à celles de Charonne. Nous en avons trouvé dont le dedans pesoit jusqu'à demi-livre, & dont les coquilles sont d'une beauté charmante. (*a*) Plus loin l'isle *S. George* ou des *Pinguins* peut avoir une lieue de tour; elle est haute & séche : nous y trouvâmes des champignons, plusieurs oiseaux de mer & quelques cazes de sauvages abandonnées. Nous y primes aussi quelques pinguins dont cette isle porte le nom, pour la grande quantité qu'y en trouvèrent les Anglois, qui l'ont ainsi nommée. Ces animaux sont un peu plus gros que les oyes, ont les pattes courtes, le plumage gris & fort épais : leurs ailes sont sans plumes, & ne leur servent que de nageoires; ils vivent la plûpart du tems dans l'eau, se retirent à terre pour dormir, & y font des tanières comme des renards. La plûpart de nos MM. y passèrent la nuit, pour avoir le plaisir de voir des loups marins. Ces animaux montent sur des roches fort escarpées, s'y mettent sur le cul comme des singes, & font un bruit épouvantable pour appeller leurs femelles. Lorsqu'ils ont des petits, ils les trainent dans le bois, leur apportent du poisson & les caressent aussi tendrement qu'une mère fait ses enfans. (*b*)

Iles Pinguins du détroit.

Description du loup marin.

(*a*) Ce sont sans doute les nacres de ces coquilles que nous appellons en France *Magellan*.

(*b*) Les navigateurs appellent indifferemment cet animal, *loup*, *lion*, ou *chien marin*. Inférons ici une curieuse description de cet animal, tel qu'il est décris par Valter qui en a vû beaucoup à Jean Fernand. C'est la même espèce que ceux de Magellan. » Les lions marins quand ils ont tou» te leur taille, peuvent avoir depuis » 12 jusqu'à 20 pieds de long, & en » circonférence, depuis 8 pieds jus» qu'à 15 : ils sont tellement gras, » qu'après avoir fait une incision à la » peau, qui a environ un pouce d'é» paisseur, on trouve au moins un » pied de graisse avant que de parve» nir à la chair ou aux os : & nous fi» mes plus d'une fois l'expérience, » que la graisse de quelqu'uns des plus

Le froid étoit extrême : le vent redoubloit, & souvent nous repoussoit sur nos pas. Nous voyions de grands feux sur l'isle de *Feu*. Les sauvages paroissoient avoir envie de nous parler; mais la mer trop grosse y mettoit un obstacle insurmontable. Le 21 nous trouvâmes par le travers de l'isle S. George un banc qui n'est pas marqué sur les cartes, & revinmes mouiller à six lieues de cette isle dans une anse où la côte s'élève 1696.

» gros, nous fournissoit jusqu'à 126 » galons d'huile, ce qui revient à peu » près à 500 pintes mesure de Paris. » Ils sont aussi fort sanguins, car si on » leur fait de profondes blessures dans » une douzaine d'endroits, on verra » jaillir à l'instant avec beaucoup de » force, autant de fontaines de sang. » Pour déterminer la quantité de leur » sang, nous en tuâmes d'abord à » coups de fusil; lui ayant ensuite » coupé la gorge, nous mesurâmes » le sang qu'il rendit, & trouvâmes » qu'outre celui qui lui restoit encore » dans les vaisseaux, & qui n'étoit pas » peu de chose, il en avoit rendu au » moins deux bariques. Leur peau est » couverte d'un poil court, de cou- » leur tannée, claire; mais leur queue » & leurs nageoires, qui leur servent » de pieds quand ils sont à terre, sont » noirâtres. Les extrémités de leurs » nageoires ne ressemblent pas mal à » des doigts, joints ensemble par une » membrane; mais cette membrane » ne s'étend pas jusqu'au bout des » doigts qui sont garnis chacun d'un » ongle. Outre la grosseur qui les dis- » tingue des veaux marins, ils en dif- » férent encore en plusieurs choses, & » sur-tout les mâles qui ont une espè- » ce de grosse trompe qui leur pend » du bout de la mâchoire supérieure, » de la longueur de 5 ou 6 pouces; » cette partie ne se trouve pas dans » les femelles, ce qui les fait distin- » guer des mâles au premier coup » d'œil, outre qu'elles sont beaucoup » plus petites. La planche ci-jointe » représente exactement l'un & » l'autre de ces animaux. Il faut ob- » server que la différence en grosseur » entre les deux sexes, est rarement » aussi grande qu'elle est représentée » ici. Le mâle qu'on y peint au natu- » rel, étant le plus grand qu'on ait » vû sur cette isle; nos matelots l'ap- » pelloient le Bacha, parce qu'il étoit » toujours accompagné d'un nom- » breux sérail, dont il sçavoit admi- » rablement écarter les autres mâles. » Ces animaux sont de vrais amphi- » bies, ils passent tout l'été dans la » mer, & tout l'hiver à terre. C'est » alors qu'ils travaillent à la généra- » tion, & que les femelles mettent » bas. Leurs portées sont de deux pe- » tits à la fois. Ces animaux têtent & » sont dès la naissance de la grandeur » d'un veau marin qui a toute sa tail-

1696. agréablement, & commence à être couverte de bois. Il y a de petites rivières, où on peut faire de très bonne eau. Nous y trouvâmes du félery, des groiselles, des renards, des outardes, des grives, des canards, des cormorans, & quantité d'autres oiseaux de mer. La flotte dont nous étions alors séparés, se trouva le 24 dans la baye *Famine*. On fit en cet endroit de très-bonne eau,

Port Famine.

» le. Les lions marins pendant qu'ils sont à terre, vivent de l'herbe qui croît sur les bords des eaux courantes, & le tems qu'ils ne paissent pas, ils l'employent à dormir dans la fange. Ils paroissent d'un naturel fort pesant, & sont difficiles à réveiller, mais ils ont la précaution de placer des mâles en sentinelle autour de l'endroit où ils dorment, & ces sentinelles ont grand soin de les éveiller dès qu'on approche seulement de la herde. Ils sont fort propres à donner l'allarme, leurs cris étans fort bruians, & de tons fort différens, tantôt ils grognent comme des pourceaux, & d'autrefois ils hennissent comme des chevaux les plus vigoureux. Ils se battent souvent ensemble, sur-tout les mâles, & le sujet ordinaire de leurs querelles ce sont les femelles: nous fumes un jour surpris à la vûe de deux de ces animaux qui nous parurent d'une espèce toute nouvelle, mais en approchant de plus près, nous trouvames que c'étoient deux mâles, défigurés par les blessures qu'ils s'étoient faites à coups de dents, & par le sang dont ils étoient couverts. Le Bacha dont j'ai parlé, n'avoit acquis son sérail nombreux, & sa supériorité sur les autres mâles, que par ses victoires, & on pouvoit juger du nombre & de la grandeur de ses combats, par les cicatrices dont tout son corps étoit couvert. Nous tuames quantité de ces animaux pour en manger la chair & sur-tout le cœur & la langue que nous trouvions préférables à celle du bœuf. Il est très-facile de les tuer, car ils sont presque également incapables de se défendre & de s'enfuir, il n'y a rien de plus lourd que ces animaux, & au moindre mouvement qu'ils font, on voit leur graisse molasse flotter sous leur peau. Cependant il faut se donner de garde de leurs dents, car il arriva à un de nos matelots, dans le tems qu'il étoit tranquillement occupé à écorcher un jeune lion marin, que la mère de cet animal se jetta sur lui sans qu'il l'aperçut, & lui prit la tête dans sa gueule. La morsure fut telle que le matelot en eut le crâne fracassé en plus d'un endroit, & quelques soins qu'on pû en prendre, il mourut peu de jours après.

mais avec un peu de peine ; parce que la côte est pleine de roches. Nous y vîmes pour la première fois des sauvages ; ils étoient huit ou dix qui construisoient sur le bord de la mer deux petits canots d'écorce qu'ils abandonnoient point, & nous prioient par signes de n'y pas toucher. Il y avoit parmi eux une grande vieille qui paroissoit âgée de 80 ans, & qui sembloit en quelque façon commander aux autres, ils avoient des frondes, des flèches, & cinq ou six petits chiens, dont ils se servent apparamment pour la chasse. Leurs flèches avoient pour pointes une pierre à fusil, taillée en langue de serpent avec beaucoup d'industrie, ils se servoient aussi de gros cailloux taillés pour couper le bois, n'ayant ni usage ni connoissance du fer.

1696. Sauvages de ce lieu.

Ces sauvages sont d'une couleur olivâtre, robustes & d'une taille avantageuse, leurs cheveux sont noirs, longs & coupés au-dessus de la tête en manière de couronne, ils se peignent de blanc le visage, les bras & plusieurs autres endroits du corps. Quelque froid qu'il fasse, ils sont toujours nuds, à l'exception des épaules qu'ils couvrent de peaux de chiens marins, & de loups marins ; ils vivent sans religion & sans aucun souci, ils n'ont point de demeure assurée, & se tiennent tantôt d'un côté tantôt de l'autre ; leurs cazes consistent seulement en un demi-cercle de branchages, qu'ils plantent & entrelassent pour se mettre à l'abri du vent. Ce sont ces Patagons que quelques auteurs nous disent avoir huit ou dix pieds de haut, & dont ils font tant d'exagérations, jusqu'à leur faire avaler des seaux de vin. Ils nous parurent fort sobres, & le plus haut d'entr'eux n'avoit pas six pieds. On doubla le cap *Forward*, où étant entrés dans une grande

Taille médiocre des Patagons.

Cap Forward.

1696. baye fort commode, nous y restâmes à faire du bois & de l'eau dans une rivière qui s'y décharge, & où les chaloupes montent quand la mer est haute. Nous y trouvâmes dans un petit islot qui est au milieu, un cadavre à demi pourri, & couvert d'environ un pied de terre, nous ne pûmes distinguer si c'étoit un Européen ou un sauvage, & il n'y eut que des peaux de loups marins que nous trouvâmes auprès, qui nous firent juger que c'étoit un naturel du pays. Cette baye n'étant point marquée dans les cartes, nous la nommâmes baye *Françoise*, & donnâmes à la rivière le nom de M. de Gennes. Après en être sortis, il vint d'entre les montagnes des coups de vent épouvantables, qui surprenoient les navires au milieu du plus grand calme. Ces boutades variables nous mettoient le plat-bord à l'eau lorsqu'on y pensoit le moins. Elles rejettèrent l'escadre le 5 mars vers la baye *Famine*, ainsi nommée, parce que la faim y fit périr les habitans d'une nouvelle colonie, que Philippes II. roi d'Espagne y avoit voulu établir, s'imaginant par-là empêcher le passage de la mer du sud aux étrangers. Cette baye est grande, le fond en est bon, & il y peut mouiller quarante navires, il y a autour de grandes plaines où le bled pourroit venir facilement; le gibier y est en abondance, & il est vraisemblable que les Espagnols y seroient encore si les sauvages ne les avoient mangés. Nous avançâmes enfin jusqu'au port *Galant*, où la rade est grande, à l'abri des vents d'ouest. Le port est dans une situation agréable & très-avantageuse; il s'y décharge deux petites rivières dont l'eau est excellente; on y trouve les plus beaux coquillages du monde, des allouettes, des grives, des canards, & plu-

Baye Françoise. Rivière de Gennes.

Terroir du port Famine.

Port Galant.

sieurs oiseaux de mer. Nous entendîmes plusieurs fois dans les montagnes les cris des sauvages que nous ne pûmes voir. 1696.

La mer & les vents ne cessant point de contrarier notre projet, le 3e. avril, comme nous commencions à être courts de vivres, & que la saison étant déja fort avancée, il n'y avoit plus guères d'espérance de trouver des vents favorables pour entrer dans la mer du sud ; on tint conseil, & il fut résolu que si en deux jours les vents ne changeoint pas, nous retournerions à l'isle *Grande*, faire des vivres pour chercher fortune ailleurs. L'on peut juger dans de si facheuses conjonctures, de quel chagrin & de quel désespoir sont capables des gens qui espéroient toute leur fortune d'une entreprise si belle ; il n'y avoit pas un matelot qui n'eut mieux aimé mourir de faim que de relâcher. Ils s'accoutumoient déja à manger des rats, & les payoient quinze sols prix courant. Quoique nous n'ayons pas été assez heureux pour voir ces côtes fortunées du Pérou, d'où on tire ce que nous avons de plus précieux, je crois qu'on ne sera pas fâché de sçavoir le sujet qui nous avoit fait entreprendre d'y passer.

Quelques flibustiers après avoir fait un butin considérable sur les Espagnols dans les mes du sud, & séjourné long-tems à leur retour dans le détroit de Magellan, résolurent d'y faire un second voyage en ce tems de guerre avec l'Espagne, & pour cet effet passèrent en France avec de bons mémoires. L'un d'eux nommé *Macati* s'adressa à M. de Gennes, qu'il sçavoit être entreprenant. M. de Gennes écouta son dessein, & fut à Paris pour en représenter les conséquences à la cour, Cause du voyage de M. de Gennes.

1696. en s'offrant d'exécuter lui-même ce qu'on voudroit entreprendre. Les propositions de M. de Gennes furent reçues avec tout le succès qu'il pouvoit espérer : le roi lui fournit des vaisseaux à son choix : & la nouveauté du voyage eut tant de crédit que plusieurs personnes de la première qualité se firent un plaisir de s'intéresser dans son armement : il trouva quantité de jeunes gens qui poussés également par la curiosité de voir de si beaux pays, & par l'occasion d'y faire quelque fortune, s'offrirent avec empressement de faire la campagne. Mais quoique nous n'ayons pas réussi pour cette fois, il faut espérer que la cour ne se rebutera pas dans une entreprise de cette importance, qui n'a manqué que par le peu d'expérience que nous avions des vents.

Retour en Europe. Le 11e. avril nous sortîmes du détroit où nous avions séjourné deux mois, & rentrés dans la grande mer, nous vînmes au cap Frio (*cap Froid*) près du tropique, où le 16 sur les 8 heures du soir la lune entrant

Eclipse de lune. dans l'ombre de terre, fut éclipsée près de deux heures.

Arrivée à la Rochelle. Au bout d'un an l'escadre rentra dans le port de la Rochelle le 21 avril 1697.

XXXVI.

XXXVI.

BEAUCHESNE-GOUIN,

En Magellanique.

Tiré du journal du sieur de Villefort, enseigne de vaisseaux du roi sur le Phélippeaux, manuscrit du cabinet du célèbre géographe Guillaume de Lisle, qui m'a été communiqué par M. de Lisle, de l'académie des sciences, son frère. Le capitaine Roggers en avoit eu jadis une copie dont il a tiré diverses observations nautiques. Ce routier donne un grand détail des vents, des ancrages, des profondeurs, des courans, des aiguades, de la nature & des connoissances des côtes. Ceux qui feront le voyage ne doivent pas manquer d'en emporter une copie. Il ne marque que rarement les latitudes; jamais les longitudes, ni la variation de l'aiman.

* * * * * * * * *

MA première destination avoit été de servir en qualité de garde marine dans l'escadre de M. de Gennes. Quelques changemens arrivés dans les dispositions des choses me firent passer avec le grade d'enseigne sur le vaisseau de M. de Beauchesne, qui commandoit une petite flotte de quatre navires pareillement destinée pour le détroit de Magellan. Nous sortîmes du pertuis d'Antioche le 17 décembre 1698. Le 9 juin de l'année suivante, croyant être au *port Désiré*, que nous avions un peu dépassé, nous mouillâmes à *Spiring-Bay*, n'ayant alors de conserve que le plus gros des trois autres vaisseaux de la flotte. C'étoit le Maurepas commandé par M. de Terville. J'accompagnai M. de Beauchesne lorsqu'il alla lui-même reconnoître le terrain. Nous montâmes sur les du-

Départ de France.

Baye des Espines.

1699. nes, & vîmes un endroit où l'on avoit, il y a long tems, mangé des coquillages. Dans un fond, à une demie lieue, il y a trois petits étangs voisins de la mer. Nous nous avançâmes à trois lieues dans les terres, ne trouvant par-tout qu'un pays sec & sans eau ni bois, si ce n'est dans un vallon où il y a un peu d'eau douce. Nous ne vîmes d'autres gros animaux qu'un aigle. Nous trouvâmes cependant de la fiente comme de chevaux, bœufs & moutons. Nous remarquâmes même des pas tous frais; ce qui nous fit juger que les sauvages & les animaux ne fréquentent cette côte qu'en été. Il y a de très-belles plaines, mais bien raboteuses & difficiles à marcher.

Nature du terroir.

Une autrefois nous trouvâmes quantité d'oiseaux de diverses espèces, & un lion marin plus gros qu'un cheval & plus pesant de la moitié; on en tira beaucoup d'huile à brûler. Il avoit dans l'estomac des cailloux gros comme le poing commencés à digérer. Nous tuâmes des animaux de cette espèce de la taille d'un mouton. Au fond de la baye du côté du sud, il y a une belle anse. A deux lieues dans les terres on trouva du bois dont une partie étoit brulée, des étangs & des ruisseaux salés, malgré la distance de la mer.

Lion marin.

Nous marchâmes le 13 juin à 8 ou 9 lieues au nord, traversant dans la neige des montées & des décentes, sans trouver ni eau ni bois, sans voir autre chose que quatre autruches & autant de biches. Nous cherchions le *port Désiré*, & je crois qu'il étoit derrière un cap assez proche de nous; mais nous étions d'une lassitude extrême. Il fallut pour se désaltérer avaler de la neige, & sucer de la glace.

Autruches & biches.

1699.

Nous passâmes une très-mauvaise nuit autour d'un feu de ronces. Le détachement qui avoit marché vers le sud, trouva un peu d'eau douce & du bois à 2 ou 3 lieues de la baye. On appareilla ; le 24 nous doublâmes le *cap Vierge*, & dans les jours suivans nous commençâmes à voir les feux des sauvages sur l'une & l'autre côte du détroit de Magellan. Nous touchâmes à la baye *Boucault*, aux isles *Pingains* & au port *Famine*, où le vaisseau mouilla le 3e. juillet sur 25 brasses ; quoique au milieu de l'hiver nous ne sentions pas un froid excessif. Les arbres étoient tous verds & leurs branches chargées de perroquets. Les sauvages faisant depuis trois jours de grandes fumées sur la terre de *Feu*, Beauchesne y envoya la chaloupe bien armée. Sur les signaux d'amitié qu'on leur fit, ils se laissèrent approcher sans difficulté. Ils étoient environ 40. tant hommes que femmes : on en mena trois à bord, où on les fit bien chauffer : car ils paroissoient très-frilleux. Faute d'être habitués à notre pain, ils ne mangeoient pas de bon appétit. Ces gens vivent de coquillages, de loups marins, ou autre viande crue ; je les remenai le lendemain. Dans la traversée du canal qui a bien cinq lieues de large en cet endroit, un de mes hommes se laissa, par inadvertance, tomber dans la mer, où il fut noyé. Mon équipage en fut très-consterné, & encore plus les trois sauvages qui se mirent à hurler, sans qu'on pût les faire taire qu'ils n'eussent le pied sur le rivage. J'y passai la nuit autour d'un grand feu, faisant bonne garde : car je ne me fiois guères à ces gens-là. Trois autres de ces mêmes sauvages de la terre de *Feu* vinrent aussi sur le vaisseau de M. de Terville.

Cap Vierge.

Détroit de Magellan. Baye Boucault. Isles pingains. Port Famine.

Perroquets.

Sauvages de la terre de Feu.

1699.
Port François. Isle Savoures.
Le 16 août on mouilla au *port François*, au sud de l'isle *Savouses* sur 20 brasses. Il y a de petites isles dans ce port où l'on peut mouiller à l'abri, & même carener. Le cadavre du sauvage qu'y trouva M. de Gennes y étoit encore.
Cap Forward.
En deçà du cap *Forward* il y a de belles ances & une belle rivière. Les belles coquilles de moules commencent à se trouver une lieue au-delà du
Cap Holland.
cap *Holland*. Nous étions au *port Galant*, quand les
Port Galant.
vents de nord-ouest nous en firent derader. On jetta une seconde ancre qui ne put tenir. Les deux cables s'entrelassèrent si bien qu'il fallut les couper & perdre
Baye Elizabeth.
les deux ancres. Le 25 nous mouillâmes à la baye *Elizabeth* & le 26e. dans une rivière à l'est du détroit de
Détroit S. Jérôme.
S. Jérôme. Vers la pointe de l'est de la baye *Elizabeth* il y a un bas fond de 2 brasses & demie couvert de grandes herbes. Mais le passage est bon entre cette baye & la terre : la tenue est bonne, & l'abri sûr dans la baye, quoique le courant soit rude dans le passage. Les sauvages de la terre de *Feu*, hommes & femmes vinrent ici plusieurs fois nous visiter. Ils crioient du bord de la mer ; on les alloit prendre avec le canot ; on les amènoit à bord, où ils étoient régalés de quelques présens de couteaux. Vis-à-vis de la baye *Elizabeth*, il y a une isle de 7 ou 8 lieues de tour, & derrière dans la terre de
Port Nativité.
Feu un bon port que Beauchesne nomma de la *Nativité* ; (c'étoit le 8e. septembre jour de la nativité de la Vierge.) Dans l'isle vis-à-vis de la baye, on voit un en-
Baye Dauphine.
foncement d'une lieue qui fait aussi un bon port. On le
Port Phelippeaux. Isle Louis le Grand.
nomma *baye Dauphine*, une autre anse à la pointe occidentale de l'isle *port Phelippeaux* & toute l'isle, *isle de Louis-le-Grand*. Le capitaine en prit possession au

nom du roi de France, fit chanter le *Te Deum* & gravet fur un bois une infcription latine portant, *que le chevalier de Beauchefne-Gouin capitaine de vaiffeau du roi avoit pris poffeffion de cette ifle au nom de Louis XIV. le 17*. *feptembre 1699, & l'avoit nommée Louis-le-Grand.* Il y a au milieu de la baye Dauphine un banc facile à reconnoître par les herbes qui le couvrent : le paffage eft bon des deux côtés. 1699.

Le 21. nous entrâmes à l'entrée de la rivière *Galante* près du détroit *S. Jérôme* où je fus témoin d'une chofe affez furprenante. Une femme fauvage étant dans l'eau pour racommoder fon canot fut prife du mal d'enfant. Elle ne fit que s'accroupir, & mit en notre préfence fon enfant au monde, qui paroiffoit n'avoir que trois mois, & qui apparament étoit mort : car ayant achevé de le tirer avec les mains, elle regarda, & le jetta auffi-tôt dans l'eau, fans s'étonner ni faire aucuns cris : après quoi elle fe remit à travailler. Nous appellâmes cette rivière, *Rivière du maffacre*; parce que ce fut-là que nos flibuftiers tuèrent certains fauvages qui avoient affaffiné leurs camarades dans les bois. Elle eft belle & large; elle vient d'entre de très-hautes montagnes bien avant dans les terres. Ses bords font de belles prairies plates. L'eau eft très-profonde : mais les fables la barrent prefqu'entièrement à fon embouchure. Le 26 nous étions mouillés fur 24 braffes; tenue admirable & la meilleure du détroit, *à la Mort-au-Pain* près du cap *Gate*.

Accouchement d'une fauvage.

Rivière du Maffacre ou rivière Galante.

Baye de la Mort-au-Pain.

Les fauvages nous fuivoient toujours, & de tems en tems venoient nous voir, parce qu'on leur donnoit quelques bagatelles. A dix lieues par-delà le cap *Gate*, il y a un petit acul propre pour deux ou trois navires. On le

Cap Gate.

1699. nomma *port S. François*. Je ne crois pas qu'aucun bâtiment avant le notre ait mouillé sur la côte par-delà le cap *Gate*. Les marques du port venant de l'est sont 4 pointes de rochers en pain de sucre de front sur une haute montagne à l'ouest du port : venant de l'ouest on le reconnoît par une assez grosse isle à l'est du port plus près de la terre de *Feu*, que de la Magellanique.

Port Saint François.

Le mois d'octobre fut fort pluvieux : ce qui nous parut extraordinaire n'ayant encore vû dans ce pays que de la neige & un peu de grêle. Nos viandes s'étoient corrompues. Mais l'eau-de-vie & les farines étoient bonnes. On avoit de quoi faire tous les jours du pain frais qui soulagea beaucoup l'équipage. A la fin cependant il y eut des gens attaqués du scorbut. Nous avions été à vûe de la mer du sud, & les vents nous avoient rechassés au *port Philippeaux*. On mit en délibération si on persisteroit à ce passage, ou si on rétrograderoit pour tourner par le cap *Horn*. La pluralité des voix alla au premier parti, on remit à la voile : mais il fallut de nouveau venir relâcher le 4 décembre vis-à-vis du *cap Gate*, dans la terre de *Feu* à un mouillage que nous appellâmes *port Vanolles*. Les sauvages venoient à notre bord dans leurs canots. Nous ramassâmes ici une moule du poids de 29 onces avec la coquille. Nous pêchâmes aussi des merlans, une raye & autres poissons qui firent grand plaisir à l'équipage. C'étoient les premiers que nous eussions pris dans le détroit.

Port Vanolles.

Le 20 décembre on se détermina enfin à ressortir du détroit de Magellan pour aller passer par celui de le Maire. Le vent nous repoussa au port *Famine*, où il changea & nous ramena à la rivière du *Massacre*, puis

au-delà des ports *Vanolles* & *S. Martin* dans la terre de *Feu* dans deux acculs où le mouillage est sûr & très-bon, & la pêche abondante. Pour cette fois la tentative réussit. Nous doublâmes le cap *Pilier*. Le 21 au matin nous vîmes *les quatre Evangelistes*, bien ravis de connoître que nous étions dans la mer du sud, où le vent du nord nous poussant par une grosse brume, le soir après qu'elle fut dissipée, nous apperçumes à 12 lieues de nous au nord-est le bout de la terre de Feu, qui forme l'embouchure du détroit. Cette embouchure est à 53°. & celle de la mer du nord à 52°. & demi. En entrant par le nord, il est plus sûr de ranger la terre de *Feu*, parce que le courant contraire qui sort des goulets prend un cours rapide le long du continent, & qu'autant la mer est long-tems à sortir de ce côté-là, autant elle est long-tems à entrer du côté de la terre de *Feu*. Ceux qui entreront par la mer du sud n'auront presque jamais de vent contraire. Par cette route il faut ranger à une distance raisonnable la terre de *Feu* jusqu'au cap de *Gate*; & ensuite tenir le continent de peur de s'enfourner dans le labyrinthe des isles de *Feu* & de s'y égarer. La meilleure saison pour y passer est de décembre à février. Les rafales les plus violentes sont de *Forward* à *S. François*. Les marées ne sont bien sensibles d'un côté que du *cap Vierge* jusqu'aux isles *Pinguins*; de l'autre côté, que du *port Galant* jusqu'à *Gate*. Dans tout le détroit d'une mer à l'autre, quand elles montent, le flot porte à l'ouest. Quand elles baissent, le jussant porte à l'est. Les terres boisées sont sur le continent depuis l'isle *Elisabeth* jusqu'à 15 lieues du cap *Victoire*: sur la terre de *Feu* depuis le détroit *S. Sebastien* jus-

Port S. Martin.

Cap Pilier. Les quatre Evangelistes.

Mer du sud.

Maniere d'entrer dans le détroit.

1699. qu'au cap *Pilier*. En été on trouve le long des rivages du cerfeuil & de la pinpernelle. Deux nations qui sont toujours en guerre habitent également l'un & l'autre côté du détroit, l'une nommée *Laguediche*, depuis l'entrée du nord jusqu'à *S. Sébastien*, l'autre plus nombreuse nommée *Haveguediche*, depuis le canal *S. Jérôme* au cap *Gate* d'un & d'autre côté. Celle-ci ne s'avance que rarement jusqu'à la bouque de la mer du sud. Leur langue n'est pas difficile; mais ces sauvages parlent beaucoup du gosier. (*)

Nations qui habitent le détroit.

Leur langue.

Le 4 février 1700. nous eumes la vûe de l'isle *N. D. del Soccoro*, où le rendez-vous étoit donné à notre vaisseau de conserve qui s'étoit séparé de nous. Elle a 4 ou 5 lieues de long & autant de distance du continent, la côte est assez saine; les terres unies, médiocrement hautes & couvertes de bois fort épais. Le canot nous en rapporta des petits pois sauvages qui furent trouvés assez bons. On estima le circuit de l'isle de 18 à 20 lieues. N'ayant point trouvé notre conserve ici, nous allâmes la chercher à *Baldavia*, nous la trouvâmes en effet près de cette ville. Mais M. de Beauchesne fut bien étonné d'apprendre de quelle manière elle y avoit été reçue. M. de Terville lui conta qu'ayant mouillé au-dedans des forts pour être mieux à l'abri, le gouverneur avoit dit à quelqu'uns de ses officiers, qu'il avoit envoyé le saluer, que le lendemain il iroit à bord

Isle N. D. del Soccoro.

Baldavia.

(*) Les Indiens qui habitent du côté du sud, *dit Acosta, liv. III. chap.* 13. sont petits & méchans. Ceux qui habitent du côté du nord, sont grands & vaillans. On en a amené en Espagne quelques-uns que les nôtres avoient pris. On a trouvé chez eux des morceaux de drap bleu & autres enseignemens que les hommes d'Europe y avoient passé. Quelqu'uns ont salué les nôtres avec le nom de *Jesus*.

du

du vaisseau. Tandis qu'on préparoit tout sur le navire pour le bien recevoir, tout-à-coup les quatre forts à la fois commencèrent à canonner le vaisseau françois, qui surpris de cette perfidie, n'eut d'autre ressource que de couper promptement ses cables en perdant les deux ancres, & de gagner le large en repassant sous les forts. Il y essuya plus de 300 coups de canon, qui désagréèrent son vaisseau, & lui tuèrent quelques hommes. Il y fut lui-même blessé. 1700.

Cependant nous avions besoin de vivres; & si l'on ne nous en donnoit de bon gré, nous étions résolus ou à les prendre de force, malgré la défense qu'on nous avoit fait en France de commettre aucune hostilité, ou de faire le tour du monde par les Indes orientales; ce qui étoit en vérité plus court de quatre mois que de retourner par Magellan. Mais les habitans d'Aréca nous épargnèrent ces incertitudes en nous fournissant les provisions nécessaires. Il y avoit là bien des François habitués qui se donnoient pour Espagnols, sans quoi on ne les y auroit pas soufferts. Nous en trouvâmes un dans un petit hameau vis-à-vis l'isle *Gouam*, qui nous servit beaucoup à rassurer les habitans du Pérou fort effrayés de l'arrivée de deux vaisseaux de guerre étrangers. Les Indiens de cette isle ont une singulière manière de naviger; faute d'arbres pour faire des pirogues, ils se servent de deux *balses* qu'ils lient ensemble. Ce sont des espèces de tuyaux d'orgues de dix pieds de long, fait de peaux de loups marins cousues ensemble, le bout d'avant recourbé en haut. Ils les portent pliés comme des serviettes; puis lorsqu'ils veulent s'en servir, ils soufflent par un petit boyau adapté à chaque

Aréca.

Pirogues de Gouam.

1700. bout, jusqu'à ce que la machine soit remplie de vent. Ils attachent les deux tuyaux ensemble, & avec d'autres peaux ils se font un siége au milieu pour s'asseoir & poser leur poisson. (*)

Après trois ou quatre mois de séjour, tant sur les côtes du Chili que sur celles du Pérou, nous appareillâmes pour les isles *Gallapagos* sous la ligne, ainsi nommées en langue espagnole à cause de la quantité de tortues de terre & de mer qu'on y trouve. Il y a environ 22 isles. Nous y abordâmes le 7e. juin. Dès ce jour on resserra les viandes & les légumes, & l'on commença à faire une chaudière de tortues, dont les chaloupes fournissoient l'équipage à discrétion; outre qu'il ne manquoit pas de poisson qu'on prenoit à la ligne. Mais on y trouve ni eau douce, ni arbres, à l'exception de mauvais mangles & de torches. La terre de l'isle (si on peut l'appeller terre, car il n'y en a point du tout), est extrêmement brulée, toute hachée en précipices & en abymes; elle semble un métal terrestre noir, bouleversé par quelques feux souterrains. Il y a du risque à marcher dessus, car elle tremble de tous côtés; notre canot y trouva un beau port fermé par une petite isle, & dont l'entrée est à l'ouest. On y vit des débris de matériaux de navire; ce qui nous la fit reconnoître pour l'*isle à Tabac*, où les flibustiers anglois étoient venus carèner il y a quelques années. L'isle de *Santé* où nous mouillâmes le 10 est à 20 heures de celle-ci. Elle est aussi séche & aride. Les arbres y sont très-secs, si ce n'est au bord de la mer où l'on en rencontre des verds. Il y a beaucoup de tortues

Mer Gallapagos.

Terroir & productions de l'isle à Tabac.

Isle de Santé.

(*) On trouvera dans la description du Pérou du P. Feuillée, la description & la figure gravée de cet balses. Tom. II. pag. 520.

de terre ; mais moins de tortues de mer. A une lieue de distance d'une anse au nord-ouest de l'isle, je trouvai une petite source d'eau douce qui se perd au bout de 40 pas. C'est la seule que j'y connoisse : je m'y divertis à la chasse des tourterelles. Il y en a tant qu'on les tue à coups de bâton ; cependant on en voit presqu'aucune au bord de la mer. L'isle *Mascarin* que nous visitâmes ensuite à 1°. 12'. *lat.* sud, ne vaut pas mieux que les autres ; notre grand étonnement fut d'y trouver de très-grosses baleines. Personne ne s'attendoit d'en voir si près de la ligne.

1709.

Source d'eau douce.

Isle Mascarin.

Baleines sous la ligne.

On mit à la voile pour le retour en Europe le 7e. juillet. Les courans nous faisoient dériver fort au large ; car nous n'apperçumes la terre que 8 jours après nous en être crus très-voisins. Nous avions peu d'eau. On la mesuroit depuis quelques tems à l'équipage. On trouva néanmoins un secret de la mieux ménager sans la mesurer. Ce fut d'en mettre une barique sur le pont, où chacun pouvoit aller boire ; mais avec une tasse seulement : nous connûmes par expérience que de cette manière il s'en consumoit beaucoup moins. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que l'on parvint à s'en pourvoir sur les côtes du Pérou, dont les courans malgré tous nos efforts nous écartoient sans cesse, nous faisant quelquefois dériver jusqu'à 300 lieues de terre. D'ailleurs les commandans Espagnols des places, tantôt en nous parlant fort honnêtement, nous disoient que malgré leur bonne volonté, ils avoient défense du vice-roi de nous procurer quoique ce fut ; tantôt ils en venoient aux ménaces ; mais ceux qui prenoient cette méthode se radoucissoient peu à peu. On sçavoit ce que cela vouloit dire, & après

Manière de ménager l'eau.

1701. quelques présens, les obstacles disparoissoient. Cependant les gouverneurs furent fort contens quand nous quittâmes tout-à-fait le pays pour retourner à Magellan; mais les habitans en eurent un grand regret. J'en ai vû un pleurer à notre départ. Nous commercions tous les jours avec eux, & encore plus la nuit, sans leur avoir jamais fait aucun tort. On en mettoit de tems en tems quelques-uns en prison; mais cela ne détournoient pas les autres : en un mot, ils nous fournirent tout ce qu'ils pûrent & tout autant que nous voulûmes.

Notre dessein, ainsi que je l'ai dit, étoit de retourner par Magellan. Ayant pris hauteur le 10 janvier 1701. de 53° 30'. nous reconnûmes que les courans nous avoient fait dépasser la bouque; ce qui nous détermina à passer au détroit de le Maire par le bout de la terre.

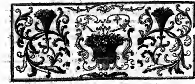
Retour par le cap Horn. Mer calme. Le 13 nous nous trouvions à 57°. 17'. beau tems. Vers la minuit la mer étoit unie comme un étang. Nous conjecturâmes qu'il y avoit un abri de terre; vû qu'aussi il nous venoit quelquefois des rafales. Malgré cela le lendemain le tems étant fort clair, nous ne vîmes rien. Nous jugeâmes que nous avions passé le bout de la terre des Etats : & cependant selon notre latitude, nous ne devions pas avoir passé le *cap Horn* que les cartes mettent à 57°. 50'. Il n'y avoit plus d'apparence de regagner pour traverser le détroit : & probablement nous avions passé au large, & nous nous trouvions rentrés dans l'autre mer par une route plus au sud. Le vent nous poussoit au nord. Le 19 nous apperçûmes à 8 lieues au nord-ouest une isle inconnue qui n'est marquée dans aucune carte. C'est vers 52°. 50'. environ à 60 lieues à l'orient de la terre de *Feu*, nous la nommâ-

Mer du nord.

mes isle *Beauchêne*; son circuit peut être de 5 à 6 lieues. 1701.
Elle est médiocrement haute & assez unie à trois lieues Isle Beauchesne.
à l'est. Nous avions 80 brasses fond de coquillage blanc.
Les isles *Sebaldes* furent apperçues le lendemain. Nous Isles Sebaldes.
y mouillâmes à 51°. 32'. à la bande de l'est sur 24
brasses; mais il ne nous parut qu'une isle fort longue
qui nous cachoit les deux autres. On y trouva plusieurs ruisseaux & étangs d'eau douce, du fellery, des oyes, des outardes & sarcelles en quantité; enfin un terrein assez bon, mais point de bois, & c'étoit ce qui nous manquoit le plus. Quand nous eumes doublé cette isle, on apperçut pour lors les deux autres qu'elle nous cachoit. Leurs productions.

Il faut que sur le retour au Bréfil depuis les isles, les courans portent fort au large & au nord: car d'ici jusqu'au *cap Frio*, nos pilotes firent erreur de près de 200 lieues. Les Portugais nous traitèrent assez bien à *Rio Janeiro*. Nous trouvâmes à l'isle *Grande* l'un des deux petits navires de notre flotte qui n'avoit pû nous suivre; l'autre s'étoit perdu sur les côtes de Bretagne. M. de Beauchesne appareilla le 12e. mai, mit au large, & rentra le 6e. août 1701. dans le port de la Rochelle, d'où nous étions partis près de 32 mois auparavant. Bréfil. La Rochelle.





HISTOIRE DES NAVIGATIONS AUX TERRES AUSTRALES.

LIVRE QUATRIEME,

CONTENANT les découvertes faites depuis le commencement du dix-huitième siècle.

XXXVII.

GUILLAUME DAMPIERRE,

Second voyage en Australasie, 1699.

1699. LES personnes curieuses de connoître le naturel des habitans, les animaux, les plantes de ces pays éloignés qui n'ont été visités que par peu ou point d'Européens, se plairont au récit que je fais de mes nouvelles

découvertes ; elles peuvent être de quelque secours à des personnes plus habiles qui voudront y aller après moi. Ces découvertes, où j'ai été employé, méritent nos recherches les plus exactes, puisqu'elles regardent les ouvrages magnifiques de Dieu, dans cette vaste partie inconnue de ce monde sublunaire. Afin que l'on se pût former une idée juste du cours de mon voyage, & de la situation des lieux, j'y ai fait insérer une carte où l'on verra d'un coup d'œil la route que j'ai suivie. J'y ai mis aussi les plans & les profils de quelques endroits particuliers, avec les aspects des côtes, telles qu'on les apperçoit de loin, & de différens côtés, afin qu'ils puissent être reconnus par ceux qui y viendront après moi. J'avois sur mon bord un homme qui entendoit le dessein, de sorte que je me trouve en état, pour la satisfaction des curieux, de leur présenter les figures des oiseaux, des bêtes, des poissons & des plantes les plus remarquables, dont je dis quelque chose. A l'égard même des dernières, il y en a plusieurs que je n'ai pas décrites, & que je me contente de donner au public bien gravées, parce qu'elles me sont inconnues, & que je ne puis rien dire, si ce n'est qu'on les trouve dans tels ou tels pays particuliers. Pour les plantes en espèce, je les ai remises entre les mains du sçavant docteur *Woodward*. J'aurois pû en faire graver quantité d'autres, mais j'ai voulu me borner à celles qui diffèrent beaucoup dans la configuration de leurs principales parties, de toutes celles qu'on voit en Europe. 1699.

Ayant touché sur les côtes de la nouvelle Hollande, au commencement de septembre 1699, nous ancrâmes à la hauteur de l'isle de Timor, le 15 du mois. Le 3

1699. décembre nous arrivâmes sur la côte de la nouvelle Guinée où nous eumes de très-bonne eau, & fimes quelque commerce avec les habitans d'une certaine isle qu'on nomme *Puto-Sabuti*. Nous courûmes ensuite au nord, & nous rangeâmes la côte jusqu'à la partie la plus orientale de la nouvelle Guinée. Je trouvai que c'étoit une isle, & qu'elle ne se joignoit pas avec le continent; c'est ainsi que je l'ai représentée dans ma carte, & je lui donnai le nom de *nouvelle Bretagne*. Il y a grande apparence que cette isle fournit quantité de bonnes marchandises, & qu'on pourroit facilement négocier avec les naturels. Mais la saleté de mon vaisseau que je n'avois pas les moyens d'espalmer, le peu d'hommes qui me restoient à bord, l'envie démesurée qu'ils témoignoient de retourner au plûtôt chez eux, & le danger qu'il y avoit de continuer en cet état à naviger dans une mer où les basses & les côtes nous étoient égalemen[illegible]connues, & qu'il falloit examiner avec beaucoup de soin & à la longue; tout cela, dis-je, m'empêcha de poursuivre alors le but que je me proposois. Ainsi je me flatte que le public prendra en bonne part ce que j'ai pû faire là-dessus pour son service. Il n'y aura point d'obstacles que je ne tâche de formonter pour venir à bout du même dessein, toutes les fois que l'occasion m'en sera présentée. Nous revînmes à Timor le 18 mai 1700, & dans la rade de Batavia le 4 juillet. Le 21 février 1701, nous étions dans le voisinage de l'isle de l'Ascension, à l'occident du Congo, lorsqu'il se fit à mon navire une voye d'eau que l'on ne pût boucher, de sorte qu'il coula à fond & que nous eumes beaucoup de peine à regagner la terre, où nous vécûmes de chèvres & de tortues. Par bonheur nous

nous trouvâmes au sud-est d'une haute montagne, peut-être à un demi mille du sommet, une fontaine d'eau douce qui nous fut d'un grand secours; jusqu'à ce qu'un vaisseau de la compagnie des Indes me prit en passant, & me ramena en Angleterre. (Tel est le court exposé que Dampierre fait de son voyage. Il faut à présent extraire de ses longues relations ce qui concerne le sujet que je traite.) 1699.

Je partis des dunes le 14 janvier 1699. *vieux stile.* Après avoir touché à l'ordinaire au Brésil & au cap de Bonne-Espérance, je pris la route des côtes de la nouvelle Hollande. A mesure qu'on en approchoit, nous découvrions de tems en tems une baleine seule, puis un grand nombre ensemble & quantité de pintades. A 90 lieues de terre ou environ, on trouva des herbes marines toutes d'une même sorte. Plus on approchoit, plus la mer en étoit fournie : elle étoit aussi couverte d'une espèce de petite mousse semblable à des œufs de poissons accompagnée de quelques menus fretins, & d'une quantité de petits globules d'eau renfermés dans une pellicule déliée, brillans, de la grosseur d'un pois. (*) Alors les oiseaux qui depuis le Brésil avoient suivi le vaisseau l'abandonnèrent.

Départ d'Angleterre.

Mer de nouvelle Hollande.

Il en vint d'une toute autre espèce, gros comme des vanneaux, le plumage gris, le tour des yeux noirs, le bec rouge & pointu, les aîles longues, la queue fourchée comme celle des hirondelles. Ils battoient des aîles en volant de même que les vanneaux. Continuant à cingler à l'est à 27°. 38'. *lat.* je me trouvai près des *Abrolhos* où Pelsart avoit fait naufrage. Ces rochers

Oiseaux de nouvelle Hollande.

Abrolhos de Fr. Houtman.

(*) Ce sont des araignées d'eau décrites par.....

1699. avancent environ 7 lieues dans la mer. Ils étoient marqués à 27°. 18'. Je croyois être à leur sud, mais ils se trouvèrent au contraire au nord, ce qui pensa nous faire échouer, & me fit reconnoître qu'ils étoient mal placés dans la carte. Le 2 août je découvris la terre nommée *de la Concorde*, à 6 lieues de moi, étant sur 40 brasses d'eau, fond de sable dur. Il y en avoit encore 20 brasses à deux milles du rivage. Le pays nous parut assez beau & uni de tous les côtés, mais sans arbres, buissons ni herbes; & la côte garnie de collines escarpées.

Description de la terre de la Concorde.

N'ayant pû trouver d'abordage en cet endroit, nous courûmes plus au nord, & le 6 août vers le 25°. degré & demi, (l'éditeur françois, par une grosse erreur de chiffre, dit 17°. degré,) je trouvai une anse dont l'entrée est difficile à cause de la quantité de bancs, fond de sable pur ou mêlé de corail en quelques endroits, dans laquelle nous mouillâmes à deux milles du rivage sur 7 brasses & demi d'eau. Je donne ici une carte de cette anse, & une dixaine de desseins de l'aspect des côtes vûes de différens lieux, & à diverses distances.

Scharks-Bay.

Je la nommai *Scharks-Bay*, c'est-à-dire la *baye des Goulus* ou des *Chiens marins*; cette sorte de poisson s'y trouvant en extrême abondance. Elle est à 122 ou 123 degrés de long. distante de 87 du cap de Bonne Espérance, c'est-à-dire, de près de 200 lieues moins qu'on le croyoit. Aussi-tôt que je fus entré dans cette baye, j'envoyai ma chaloupe à terre pour chercher de l'eau douce; mais nos gens revinrent le soir, sans en avoir trouvé. Le lendemain matin j'y allai moi-même, & je fis porter des pioches & des hoyaux pour creuser la

Terroir.

terre, avec des haches pour couper du bois. Nous creusâmes inutilement à plusieurs milles à la ronde, jusqu'à ce qu'enfin ennuyés de chercher de l'eau, nous passâmes le reste de la journée à couper du bois, & la nuit nous restâmes à bord du navire. Le terrein est assez élevé, ensorte qu'on peut le voir de huit ou neuf lieues en mer : il paroît fort uni de loin ; mais à mesure qu'on s'en approche, l'on y trouve quantité d'éminences qui ne sont ni hautes ni escarpées. Dans la baye où nous étions, la côte est basse & ne monte que par degrés vers l'intérieur du pays. 1699.

Le terroir est sablonneux près du rivage, & produit une espèce de gros fénouil marin, qui porte une fleur jaune. Plus avant, il est d'un sable rougeâtre, qui produit quelque peu d'herbes, de plantes, & d'arbrisseaux. L'herbe y croît en rousses, de la grosseur d'un boisseau, & dispersée çà & là, avec un mélange de broussaille, qui ressemble beaucoup à celle qu'on voit dans nos plaines d'Angleterre. L'on y trouve aussi divers arbres & arbrisseaux, mais il n'y en a point qui ait plus de dix pieds de hauteur. Quelques-uns en ont trois de circonférence, & leur tige est de 5 ou 6 pieds jusqu'aux branches qui forment une tête assez touffue, & qui sont remplies de feuilles étroites & longues pour la plûpart : la couleur de ces feuilles étoit blanchâtre d'un côté & verte de l'autre ; celle de l'écorce des arbres étoit à peu près de même, c'est-à-dire, d'un verd pâle : il y avoit de ces arbres qui sentoient bon, & dont le bois après en avoir ôté l'écorce, étoit plus rouge que le sassafras de la Floride. Presque tous les arbres & les arbrisseaux étoient alors fleuris, ou avoient même des bayes. Les Arbres & plantes.

1699. fleurs étoient diversement colotées, selon la différente espèce des arbres; il y en avoit de rouges, de blanches, de jaunes, &c. mais les bleues dominoient surtout, & rendoient en général une odeur fort agréable, sans l'ôter à quelques-unes des autres : il y avoit aussi de très-petites fleurs, d'une beauté & d'une odeur merveilleuse, & dont je n'avois jamais vû la plûpart, outre quelques plantes, des herbes, & des fleurs à longue tige. Pour les oiseaux de terre, nous ne vîmes que des aigles, & cinq ou six sortes de petits oiseaux, dont le plus gros n'excédoit pas la grosseur des allouettes.

Oiseaux de terre & de mer.

Quelques-uns n'étoient pas plus gros que des roitelets; mais ils avoient tous un chant fort aigu & plein de mélodie, nous trouvâmes d'ailleurs quelques-uns de leurs nids avec les petits dedans. A l'égard des oiseaux de tivière ou de mer, il y a des canards qui avoient des petits dans cette saison, c'est-à-dire, à l'entrée du printemps de ces climats, des corlieus, des galdens, des chasseurs d'écrévisses, des cormorans, des mouettes, des pélicans, & de quelques autres espèces que je n'ai vû de ma vie dans aucun autre pays. Les uns sont fort gros avec un bec fort & long, d'un rouge éclatant ainsi que les jambes. D'autres ont le bec long, large & plat rettoussé en haut, la tête & le col tout touge. D'autres sont une espèce de buzes à bec courbé & pattes de canards. Pour les animaux terrestres, on trouve ici une sorte de lapins bons à manger, qui ont les jambes tout-à-fait courtes. Nous n'y vîmes d'ailleurs qu'une sorte de guanos assez semblables à ceux des autres pays. Ils n'ont pour toute queue qu'un gros moignon pareil à

Quadrupèdes.

Description du guanos.

une tête : ce qui joint à la forme des jointures de leurs jambes feroit croire qu'ils pourroient également marcher la tête ou la queue la première. Ils sont marquetés de noir & de jaune, comme les crapeaux. Ils marchent avec beaucoup de lenteur ; & lorsqu'on s'approche d'eux, ils s'arrêtent tout court & sifflent sans songer à prendre la fuite : quand on les ouvre, ils ont une odeur fort désagréable. Je n'ai vû de ma vie de créatures si laides & si dégoûtantes. Quoique la chair du guanos soit fort bonne, il falloit en d'autres pays que la faim nous réduisît à la manger, & je n'eus jamais le courage de goûter de ceux de la nouvelle Hollande, tant la vûe m'en parut affreuse & l'odeur choquante. Il n'y avoit point ici de rivières ni de lacs d'eau douce : de sorte que nous n'y vîmes que des poissons de mer. Les uns semblables aux poissons connus ; les autres d'une espèce approchante ; des coquillages & des tortues bonnes à manger. Le rivage étoit couvert d'un nombre infini de coquilles fort extraordinaires & d'une grande beauté, soit pour la couleur ou pour la figure. Elles étoient admirablement bien tachetées de rouge, de verd, ou de jaune, &c. Et de ma vie je n'en avois vû de si curieuses ; j'en pris une grande quantité, mais je les perdis presque toutes, & il ne m'en resta qu'une petite partie des moins belles. La baye étoit pleine de chiens de mer, dont les matelots mangeoient de bon appétit. Nous en prîmes un entr'autres d'onze pieds de long, d'un pied & demi d'ouverture de gueule, ayant les yeux distant l'un de l'autre de vingt pouces. On lui trouva dans l'estomach la tête encore fraîche & les os d'un hippopotame. Nous trouvâmes aussi trois serpens d'eau tachetés de jaune & de

1699.

Poissons & coquillages.

Serpens.

1699. brun obscur, de la grosseur du poignet & de 4 pieds de long. Ce furent les premiers que je vis sur cette côte, où j'en trouvai ensuite un grand nombre ainsi que quantité de petits dauphins & d'os de sèches flottans sur l'eau. Parmi les serpens que je vis dans la suite, il y en avoit un à tête couleur de feu. En m'avançant dans la baye je reconnus que la terre près de laquelle j'avois d'abord jetté l'ancre n'étoit que deux isles pleines d'une espèce d'herbe verte courte, rude & remplie de pointes, où il n'y avoit ni bois ni eau douce. Le mouillage est bon, fort avant dans la baye; mais près du continent, il y avoit trop peu de fond pour que le vaisseau pût en approcher. D'ailleurs le terrein étoit si bas que la mer devoit le couvrir en pleine marée, & qu'il n'y avoit aucune apparence d'y trouver de l'eau douce, quoique l'on vit des arbres semblables à des mangles : de sorte que je fus obligé de revenir sur mes pas, & d'en sortir à l'ouest près d'un banc de corail du même côté par où j'y étois entré, n'étant pas possible de passer à l'est, ni entre les deux isles.

Le 14 d'août je sortis de cette baye dont j'ai dit que l'embouchure est à 25 degrés 5 minutes de latitude. La profondeur de la mer augmentoit jusqu'à 85 brasses, & bien-tôt il n'y eut plus de fond. Tant qu'il y en eut les baleines entouroient mon vaisseau, faisant un bruit par leur souffle & par le battement de leurs queues, comme si les vagues se fussent brisées contre les écueils : ce qui nous causoit une mortelle frayeur. Nous les avions trouvées près de deux bancs, vers 22 degrés & demi. On ne rencontre en mer que ces deux bancs, depuis les basses d'Abrolhos : & l'on peut dire en général que la côte est

fort saine. Le vent qui souffle à quelque distance du rivage, est le véritable vent alisé du sud-sud-est. Mais les brises de mer & de terre ne manquent pas, si l'on approche du bord & dans la baye des Chiens marins, où un vent particulier du nord-ouest impétueux nous avoit fait entrer. Le 24 vers 19 degrés nous revîmes de nouveau la terre en forme de cap. C'étoit l'extrémité orientale d'une isle ; il y en avoit grand nombre dans ce parage, aussi loin que la vûe pouvoit s'étendre, peut-être même jusqu'à la baye des *Chiens marins*, assez élevées pour les appercevoir de 8 ou 9 lieues. Elles garnissent tout le continent de la nouvelle Hollande, si néanmoins c'est un continent ; car les grosses marées que j'y rencontrai me firent soupçonner que ce n'étoit peut-être ici qu'une espèce d'archipel, & qu'on pouvoit trouver un passage jusques dans la mer pacifique entre la Hollande & la Carpentarie.

1699.

Vents de ces parages.

Description de la terre de Witt.

Je me proposai de le tenter à mon retour de la nouvelle Guinée. Mais pour cette fois je ne voulus point m'y hazarder, parce que nous manquions d'eau, & que je n'étois pas certain d'en trouver-là. Ce parage est à 20°. 21'. *lat.* 40 minutes plus au sud que ne le marque Abel Tasman, qui d'ailleurs a tort de tracer la côte sans interruption avec quelques embouchures que l'on prendroit pour des rivières ; quoique ce ne soit qu'un amas d'isles. Je m'engageai dans ce labyrinthe entre des canaux d'une, deux & trois lieues de large, où le fond est fort inégal, tantôt bas tantôt profond. Les grandes isles étoient assez hautes, arides, couvertes de rochers jaunes, ce qui me fit désespérer d'y trouver de l'eau. Je me flattois pourtant qu'en me donnant le loisir de cher-

1699. cher, je trouverois quelque canal qui me conduiroit au-delà de toutes ces isles, sur les bords du continent où j'espérois trouver de l'eau & des rafraîchissemens & quelques bonnes denrées, entr'autres de l'ambre gris. Mais au bout de peu de tems, la profondeur diminua tellement qu'il fallut mouiller à six brasses près de l'isle *Romarin*. J'allai d'abord à terre avec quelques-uns de mes gens pour chercher de l'eau, mais nous n'en trouvâmes point : il n'y avoit que deux ou trois sortes de buissons, dont les uns qui étoient en plus grand nombre & n'avoient aucune odeur, ressembloient au romarin; c'est pour cela que je donnai ce nom à l'isle. Quelques-uns des autres buissons ou arbrisseaux étoient chargés de fleurs jaunes & bleues. Nous y vîmes aussi deux sortes de féves, dont les unes croissoient sur un buisson, & les autres sur une espèce de vigne rampante, qui avoit les feuilles larges & fort épaisses, & dont la fleur plus grande que celle des féves, en approchoit beaucoup pour la figure; mais elle étoit d'un très-beau rouge enfoncé. Nous y vîmes quelques cormorans, des mouettes, des chasseurs d'écrévisses, &c. quelques petits oiseaux, & une espèce de perroquets blancs, qui alloient par grandes troupes. D'ailleurs entre les poissons à coquilles, nous y trouvâmes des pétoncles, & quantité de petites huitres qui croissoient sur les rochers, & qui étoient d'un goût excellent. Nous vîmes paroître quelques tortues vertes dans la mer, bon nombre de chiens marins, & quantité de serpens de plusieurs sortes & de différente grosseur. Les pierres qu'il y avoit ici étoient couvertes d'une espèce de rouille, & fort pesantes.

Isle Romarin. Terroir de la côte. Ses productions.

Nous trouvâmes enfin des buissons brûlés, mais il n'y avoit

avoit aucun autre signe, qui marquât que cette isle fût 1699.
habitée. Nous apperçûmes de la fumée sur une isle à trois ou quatre lieues de nous; ce qui nous fit conjecturer qu'il y avoit des habitans & de l'eau douce. Mais tout le monde alors fut d'avis de partir de cette côte; ce qu'il fallut exécuter en levant l'ancre à la pointe du jour. Nous y avions pris quantité de poissons d'une espèce déja connue & d'autres particuliers à ce pays, tels par exemple, qu'une espèce de thon assez semblable au *goirapucu* de Willougby & de Pizon; une autre que nos matelots appelloient *vieilles femmes*, approchant du *goiperva maxima caudata* des mêmes naturalistes: une espèce de sèches fort particulière; & une sorte de dorade d'une figure semblable au *delphin belgis* de Willougby. Le 30 août à 18 degrés 21 minutes, nous revîmes la côte au nord de la terre de *Witt*, où nous apperçûmes une grosse fumée près du rivage. J'y descendis avec une douzaine de mes gens pour y aller chercher de l'eau. A notre approche trois grands hommes noirs tout nuds qui étoient sur le sable, se sauvèrent vers une petite colline où s'étant rejoints à neuf de leurs camarades, ils s'enfuirent tous ensemble. Nous ne vîmes d'ailleurs, ni eau douce ni maisons, & tous les naturels du pays avoient disparu.

Description des poissons.

Sauvages de nouvelle Hollande.

De retour à l'endroit où nous avions abordé, nous commençâmes à creuser la terre pour chercher de l'eau. Pendant que nous étions occupés à cet ouvrage, neuf ou dix naturels vinrent sur une petite hauteur à quelque distance de nous, & joignirent de grands cris aux menaces qu'ils nous faisoient de la main & du geste; enfin l'un d'eux s'avança vers nous, & les autres le suivirent de

1699. loin. J'allai d'abord à sa rencontre, malgré tous les signes que je lui pus faire de paix & d'amitié, je ne fus pas à cinquante verges de lui, qu'il prit la fuite. Les autres à son exemple, tournèrent le dos, & il n'y en eut pas un seul qui nous voulut attendre, quoique nous essayassions par deux ou trois fois de les y engager. L'après midi je pris deux hommes avec moi, & je m'acheminai le long du rivage pour attraper, s'il étoit possible, un de ces naturels, & sçavoir de lui où étoit leur eau douce. Il y en avoit une douzaine assez près de nous, qui nous suivirent de loin, lorsqu'ils s'apperçurent que nous quittions le reste de notre compagnie : il se trouva cependant une dune entr'eux & nous, qui les empêchoit de nous voir; de sorte que nous fimes halte & nous cachâmes dans un endroit recourbé qu'il y avoit, pour les surprendre, s'ils venoient jusqu'à nous : appuyés sur leur nombre, trois ou quatre fois plus grand que le notre, ils crurent de nous saisir, & pour ne manquer pas leur coup, les uns passèrent vers le rivage, & les autres occupèrent les dunes. Nous sçavions par l'avanture du matin, qu'ils n'étoient pas trop vites à la course; ainsi un jeune homme fort dispos qui étoit avec moi, n'en vit pas plûtôt paroître quelques-uns qu'il courut après eux, ils s'enfuirent d'abord, mais dès qu'il les eut atteints, ils firent volte-face pour le combattre : il n'étoit armé que d'un coutelas, & il eut de la peine à leur résister, parce qu'ils étoient plusieurs, & tous munis de lances de bois. J'en poursuivis en même tems deux autres qui s'étoient avancés vers le rivage, mais dans la crainte que mon jeune homme ne fut trop exposé, je revins sur mes pas, & je trouvai qu'on le serroit de fort près. Aussi-tôt que je pa-

rus, un de ces noirs me darda une lance qui ne me manqua de guères. Là dessus je tirai un coup de fusil en l'air pour les épouvanter ; mais revenus bientôt de cette frayeur, ils se mirent à secouer les bras, à crier *pouh*, *pouh*, *pouh*, & à presser mon homme plus que jamais. Lors donc que je le vis en péril de sa vie, & qu'il y avoit aussi du risque pour moi, je crûs qu'il n'y avoit pas de tems à perdre ; je rechargeai mon fusil & je lachai le coup sur un de ces misérables, qui fut étendu par terre. D'abord que les autres le virent à bas, ils discontinuèrent le choc, & mon homme profita de l'occasion pour me venir joindre. Le troisième qui étoit avec nous, avoit demeuré simple spectateur, parce qu'il étoit venu sans armes. Bien fâché de ce qui étoit arrivé, je m'en retournai avec mes deux hommes, résolu de ne plus rien tenter sur les naturels du pays qui se retirèrent avec leur compagnon blessé. Mon jeune homme qui avoit eu la joue percée d'un coup de lance, y sentit une grande douleur ; & il s'imagina que le bois de cette arme étoit empoisonné ; mais je ne le crus pas moi-même, & il fut bientôt guéri. 1699.

Entre ces naturels de la nouvelle Hollande, avec qui nous avions été aux prises, nous en remarquâmes un le soir & le matin, qui par sa conduite & son extérieur sembloit être leur chef ou leur prince. C'étoit un jeune homme d'une taille médiocre, fort vif & plein de courage, quoiqu'il ne fut pas aussi-bien tourné que quelques-uns des autres : il avoit lui seul un cercle de peinture blanche semblable à de la chaux, autour des yeux & une raye de la même couleur, depuis le haut du front jusqu'au bout du nez. Sa poitrine étoit aussi peinte de Leur chef.

1699. blanc, avec une partie de ses bras : je ne sçai si c'étoit pour l'ornement ou plutôt pour se rendre plus terrible, à l'exemple de quelques Indiens sauvages qui sont forguerriers, & qui se peignent, à ce qu'on dit, dans la même vûe. Quoi qu'il en soit, ce blanc ne servoit qu'à relever sa difformité naturelle ; & je puis dire qu'entre la grande variété des sauvages que j'ai vûs en ma vie, je n'en ai jamais trouvé de si affreux ni de si laids que ceux ci. Je crois qu'ils sont de la même race des Indiens que je rencontrai sur cette côte dans mon *voyage autour du monde* : du moins l'endroit où je touchai alors n'est pas à plus de 40 ou 50 lieues au nord-est de ce parage, & les hommes d'ici ont à-peu-près de même le regard, de travers, la peau noire, les cheveux crépus, la taille haute & déliée, &c. mais il nous fut impossible d'examiner s'il leur manquoit aussi tous de même deux dents de la machoire supérieure : d'ailleurs ils y sont infectés par la même sorte de mouches.

Leur façon de vivre. Nous vîmes quantité d'endroits où ils avoient allumé du feu & planté trois ou quatre branches d'arbres pour se garantir de la brise de mer, qui durant le jour ne manque jamais de souffler ici du même point ; mais la brise de terre n'est qu'un petit frais qui ne les incommode pas. Nous trouvions aussi dans tous ces gîtes des gros monceaux de coquilles de poissons de plusieurs sortes ; & il y a grande apparence que ces pauvres gens ne vivoient presque d'autre chose, non plus que les Indiens, dont j'ai parlé, qui se nourrissoient du petit poisson qu'ils prenoient dans une espèce de manequin, ou dans les trous qu'il y avoit sur le sable, lorsque la marée étoit basse. Ceux d'ici attrapoient leur poisson à coquille sur les ro-

chers quand la mer avoit refoulé, & il pourroit bien être qu'ils avoient des naſſes pour en pêcher d'autres; néanmoins nous n'y en vîmes aucune; du moins je ſçai que ces autres Indiens de la même côte mangeoient du poiſſon à coquille, & cependant je n'y ai jamais vû de pareils monceaux de coquilles comme nous en trouvames ici: d'ailleurs les lances des uns & des autres étoient de la même figure; mais ceux-là qui étoient dans une iſle, accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans, & tous en notre pouvoir, ne s'en ſervirent pas contre nous; au lieu que ceux ci, qui vivoient ſur le continent & dont quelques-uns vinrent nous obſerver ſans aucune femme, nous les dardèrent fort bien. Je ne vis aucune maiſon ni à l'un ni à l'autre de ces endroits, & je m'imagine que ceux-ci n'en ont point du tout, puiſque les inſulaires qui avoient toutes leurs familles avec eux, s'en paſſent. 1699.

A mon retour on creuſa vainement pour trouver de l'eau. Pendant que l'on creuſoit, j'obſervois le fond de la marée qui eſt d'une ſi grande rapidité, que je me confirme dans l'idée qu'entre cette terre & l'iſle Romarain, on doit trouver un détroit qui communique dans le grand océan pacifique. Enfin on trouva un peu d'eau ſomache, mauvaiſe à boire, mais qui ſervit à faire bouillir le gruau, pour épargner le reſte de la proviſion. Les mouches nous tourmentèrent d'une terrible manière, tandis que nous la puiſâmes.

Conjecture ſur un détroit entre la Hollande & la Carpentarie.

Le ſoleil, tout ardent qu'il étoit, ne parut pas à beaucoup près ſi inſupportable. Pendant le peu de jours que nous y reſtâmes, les Indiens ne ſe montrèrent plus. Nous ne vîmes que la fumée de leur feu à deux ou trois

1699. Description du terroir & du rivage.

milles de nous. Le terrein de ce quartier est bas, il paroit enfermé du côté de la mer par une longue chaîne de dunes, qui empêchent de voir plus avant dans le pays. Les marées sont si hautes en cet endroit que la côte paroît fort basse au vif de l'eau ; mais elle est d'une hauteur médiocre quand la mer a refoulé, & il n'y a pas moyen d'y aborder alors avec une chaloupe, parce que le rivage est tout couvert de rochers ; mais en haute marée on passe dessus jusqu'à la baye sablonneuse qui régne tout le long de cette côte. Le terroir à 5 ou 600 verges de la mer est aride & sablonneux, & ne porte que des arbrisseaux & des buissons. Les uns étoient alors couverts de fleurs jaunes, les autres de bleues, & quelques-uns de blanches, dont la plûpart rendoient une odeur fort agréable : il y avoit un certain fruit sur quelques-uns qui ressembloit à des cosses de pois, chacune desquelles renfermoit tout juste dix pois : j'en ouvris plusieurs, & je n'y en trouvai ni plus ni moins. Il y a aussi une sorte de féves, que j'avois vû à l'isle Romarin ; & une autre espèce de petit légume, rouge & dur, qui est aussi envéloppé d'une cosse, & qui a un petit germe noir, de même que les féves. Je ne sçai pas quel nom on leur donne ; mais j'en ai vû souvent aux Indes orientales, où l'on s'en sert pour peser l'or. J'ai ouï dire qu'on en fait le même usage en Guinée, & que les femmes en font aussi des bracelets ; ce légume croît sur un buisson, mais il y a une autre sorte de féves, qui vient sur une espèce de vigne rampante ; il y avoit quantité de tous ces fruits couverts de cosses sur les dunes près de la mer ; les uns étoient verds, les autres murs, & les autres à terre ; mais il me sembla qu'on n'en avoit point cueilli du tout, &

peut-être qu'ils n'étoient pas bons à manger. Pendant que j'en suis à cet article, je vais d'écrire ici quelques autres plantes des plus singulières, parmi celles que j'ai trouvées en divers endroits de ce pays inconnu. *I.* Une espèce de *rapunsium* à fleurs couleur de feu. *II.* Un beau *fucus* à feuilles capillaires toutes garnies de fort petites vessicules. C'est une espèce de *sargasse* ou d'*érica marina* : mais ses parties sont beaucoup plus déliées. *III.* Un *ricinoides* approchant du buisson, à feuilles épaisses, angulaires, cotonnées sur-tout au-dessous. Le fruit est vélouté & le godet divisé en cinq parties. *IV.* Un *solanum* à fleurs bleuâtres, à feuilles épaisses, blanchâtres, cotonnées des deux côtés, à épines aigues couleur d'orange obscure. *V.* Une *scabieuse* ou peut-être un *helichrysum* ; les feuilles en touffes, vertes dessus, blanches dessous, longues d'un pouce & fort étroites : la fleur dans un godet rude & jaunâtre. *VI.* Un *alcea* à feuilles cotonnées : la fleur a cinq feuilles, au milieu desquelles il y a une petite colonne garnie de pointes émoussées ; ce qui fait voir que c'est une espèce de mauve. *VII.* Un arbrisseau qui n'a pas le moindre rapport à aucune des plantes décrites par les botanistes. Sa fleur est très-belle, de couleur rouge, à ce qu'il semble, & composée de cinq grandes feuilles, cotonnées de part & d'autre, sur-tout au-dessous ; le milieu de la fleur est rempli de filamens, cotonnés au bas, aussi longs que les feuilles, & couronnés chacun de son apex. Le godet est divisé en cinq parties rondes & pointues. Les feuilles sont vertes par-dessus, cotonnées par-dessous, & se terminent par une échancrure en cœur. *VIII.* Une espèce de *dammara* des Indes, ses fleurs remplies de fila-

1699.

Catalogue des plantes de nouvelle Hollande.

1699. mens paroissent de couleur d'herbe, & viennent entre les feuilles qui sont courtes, presque rondes, fermes, garnies de côtes, d'un verd obscur au-dessus & pâle au-dessous, rangées par couple à l'opposite les unes des autres, & si serrées, qu'elles couvrent toute la tige; le fruit est de la grosseur d'un grain de poivre, presque rond, blanchâtre, sec & dur; il a un trou au sommet, & il renferme une petite semence. Si l'on voyoit cette plante sans ses vaisseaux féminaux, on la prendroit pour une *érica* ou une *sanamunda*. Ses feuilles ont un goût fort aromatique. *IX.* Une espèce approchante de l'*equisetum* à feuilles de 9 pouces de long articulées par jointures. *X. Colutea* à grandes fleurs écarlates tachetées de pourpre. Le godet est fort cotonné & se termine par un filament de deux pouces de long. La plante n'a point de feuilles. *XI. Conyza* semblable à un arbrisseau à beaucoup de branches; ses fleurs ont une petite queue fort courte, qui sort du milieu des feuilles: celles-ci ressemblent parfaitement aux feuilles de romarin, excepté qu'elles sont plus petites, elle est d'un goût très-amer, quand elle est séche. *XII. Mohoh*, espèce fort singulière. Sa feuille est presque ronde, verte au-dessus, & blanchâtre au-dessous; elle a divers fibres qui couvrent depuis l'insertion de sa queue vers la circonférence, & forme une espèce de bouclier, de même que celle de *cotyledon aquatica* & de *faba ægyptia*, ses fleurs soutenues chacune par un seul pied, sont blanches, & de la figure du *stramonium*: elles sont divisées en quatre parties, de même que le godet. *XIII. Fucus* marin couvert de fort petites touffes de feuilles, qui par le moyen d'un microscope, paroissent rondes & articulées, comme si elles

elles renfermoient la semence ; il y a d'ailleurs d'autres 1699.
feuilles larges, sur-tout à l'extrêmité des branches qui sont dentelées ; les vessicules sont rondes. *XIV. Fucus* de rivière à feuilles dentelées assez semblables au précédent.

Plus avant dans le pays autant que notre vûe pouvoit s'étendre, le terrein nous parut plus bas qu'au voisinage de la mer, fort uni & entremêlé de savanes & de forêts: ces prairies portent une espèce d'herbe fort rude & déliée ; le terroir est presque partout d'un plus gros sable que celui du rivage ; mais en quelques endroits il est argileux. Dans la grande savane où nous étions, il y avoit quantité de rochers, de cinq ou six pieds de haut, dont le sommet étoit rond & qui ressembloient à des monceaux de foin ; les uns étoient rouges, & les autres blancs. On ne voyoit dans les forêts que des petits arbres, dont les plus gros n'avoient pas trois pieds de circonférence ; leurs tiges étoient de 12 ou 14 pieds de haut, & de petites branches en formoient la tête ; il y a d'ailleurs quelques petits mangles noirs sur les bords des criques.

On n'y trouve que peu d'animaux terrestres : je vis Animaux.
quelques lézards, & mes gens virent deux ou trois bêtes qui ressembloient à des loups affamés, & qui n'avoient que la peau & les os, tant elles étoient maigres. Pour des oiseaux on en trouve de diverses espèces pareilles aux nôtres, entr'autres quantité de tourterelles grasses & excellentes à manger. Il y a deux ou trois sortes de petits oiseaux dont les plus gros sont comme des allouettes. Les oiseaux de mer sont de ceux qui se voyent aussi ailleurs, mais en général excepté les tourterelles, il n'y a

1699. pas grande abondance d'oiseaux de terre ni de mer. Les baleines y sont plus grosses que nulle part ailleurs dans la mer du sud, quoiqu'elles n'approchent pas de celles des mers du nord. J'amassai quelques peu de coquilles fort extraordinaires, & sur-tout d'une espèce de moyenne grosseur, qui étoient toutes garnies de rayons ou de pointes.

Disette d'eau dans toute la contrée.

Après avoir rangé long-tems cette côte sans trouver de l'eau douce, ni aucun endroit commode pour y espalmer mon vaisseau : & voyant d'ailleurs que nous étions au plus haut point de la saison séche, & que mes hommes devenoient scorbutiques, je résolus d'abandonner ce parage, & nous fimes voile vers Timor au commencement du mois de septembre. La variation de l'aiguille aimantée sur cette côte, fut depuis sept jusqu'à quatre degrés de déclinaison à l'occident.

Remarques générales sur l'Australasie.

J'employai près de cinq semaines à ranger la côte de la nouvelle Hollande, & je courus tout le long l'espace d'environ trois cens lieues. J'y abordai en deux ou trois différens endroits pour voir s'il y auroit quelque chose digne de remarque, & augmenter en même-tems ma provision d'eau & de vivres, afin d'être en état de pousser plus loin mes découvertes sur la Terre australe. Cette vaste étendue de pays presqu'inconnu jusqu'ici, va depuis la ligne, à un degré près, jusques au tropique du capricorne, & même au-delà. Il est si avantageusement situé dans les plus riches climats du monde, je veux dire, la zone torride & la tempérée, que résolu d'en faire le tour, s'il étoit possible, je ne pouvois que me flatter de trouver, sur le continent & sur les isles, des endroits qui produiroient les beaux fruits, les drogues, les épi-

1699.

certes, peut être aussi les minéraux, & tout ce, en un mot, qu'on voit dans les autres parties de la zone torride, enfermées sous d'égaux parallèles de latitude; je croyois du moins que le terroir & le climat les pourroient souffrir, si on les y transplantoit, & qu'on voulut se donner la peine de les cultiver. D'ailleurs, je me proposois de prendre une exacte connoissance des plus petites isles, des rivages, des caps, des bayes, des criques & des havres, propres à servir d'abri ou à être fortifiés; des rochers & des bancs de sables, des différentes profondeurs, des marées & des courans, des vents & des saisons, de la variation de l'aiguille, &c. En un mot, de tout ce qui pourroit servir à la navigation, au commerce, ou à un établissement; de même qu'à ceux qui viendroient après moi, & qui bien aises de trouver l'ouvrage si avancé, seroient en état de le perfectionner par leurs nouvelles découvertes, puisqu'une entreprise de cette nature ne sçauroit être amenée tout d'un coup à sa perfection. Ma principale vûe étoit de connoître les habitans du pays, & de les engager à quelque commerce utile, s'il y en avoit les moyens chez eux; quoique je n'attendisse pas grand chose de ces nouveaux Hollandois, par l'expérience que j'avois faite autrefois de leurs voisins.

Sur la manière d'y diriger sa course.

Mon projet en partant d'Angleterre, étoit de passer à l'ouest par le détroit de le Maire pour commencer les découvertes par le côté oriental, tout-à-fait inconnu de la Terre australe; mais la circonstance des saisons me contraignit à prendre la route opposée. J'aurois pû, soit à mon premier voyage, soit à celui-ci, tourner par la côte du sud pour faire le tour des Terres australes jusqu'à

1700. l'orient, au lieu de chercher l'orient par le nord, comme je l'ai fait, & avec raison ; bien persuadé que le pays du côté du sud n'étoit pas si digne de recherche que les endroits plus proches de la ligne dans une influence plus directe du soleil ; d'ailleurs il auroit fallu me jetter dans un climat tout-à-fait inconnu, où le froid est très-rude : ce que mes gens qui n'étoient pas trop bien disposés pour ce voyage, n'aureient jamais souffert après une si longue navigation depuis le Brésil jusqu'ici. Ces raisons me déterminèrent donc à chercher la côte d'orient en courant par le nord, dans le dessein de continuer à faire le tour par le sud durant l'été de ce climat, où le froid seroit moins insupportable. Je me flattois même de pouvoir découvrir ce passage, si, selon ma conjecture, je trouvois sur la côte orientale de la nouvelle Guinée, un canal de communication qui me remênât vers l'isle Romarin. Tout ce que j'avois vû me sembloit être en effet du côté de la mer une chaîne d'isles, quelque chose qu'il y eut derrière, sut-ce terre, mer, continent, ou isle. Enfin l'approche de la mousson du nord-ouest, la disette d'eau, le mauvais état de mon équipage attaqué du scorbut, le peu de fruit que je faisois sur ces côtes, & l'espérance d'un meilleur succès sur celles de la nouvelle Guinée me déterminèrent à quitter les unes pour aller chercher les autres.

Arrivée à Timor. Basse jalousie des Hollandois.

J'arrivai près du fort des Hollandois dans l'isle Timor le 23[e]. septembre, réduit dans un triste état faute d'eau douce, & peu s'en fallut que mon équipage n'y périt par la malignité des Hollandois, qui refusèrent pendant quelques jours de m'en laisser puiser à terre, quelqu'argent que j'en offrisse. Je les vis a mon arrivée

saisis de crainte que je ne vinsse épier leur commerce, & de jalousie que je n'acquisse en ces climats éloignés quelque connoissance profitable, qu'ils voudroient pouvoir dérober à tout le reste des nations. Je fus reçu beaucoup plus humainement par les Portugais, qui y ont un fort un peu plus loin. Traversant tout cet archipel des petites isles Moluques entre Timor & Céram, je découvris le premier janvier 1700. la côte de la nouvelle Guinée. Ce n'étoit encore que deux petites isles voisines du continent à deux degrés & demi de latitude méridionale, & environ 149 de longitude. Nous ancrâmes le 6e. janvier à 38 brasses d'eau sur un bon fond de vase. Avant la nuit les gens de ma pinasse apportèrent à bord plusieurs sortes de fruits qu'ils avoient trouvés dans les bois, & l'un d'eux tua une poule qui étoit d'une grande beauté, & de la grosseur d'un gros coq. Son plumage étoit d'un bleu céleste; mais elle avoit au milieu des aîles une tache blanche environnée de quelques-unes de couleur rougeâtre: elle avoit sur la tête une grosse huppe de longues plumes qui paroissoit fort jolies, le bec de la figure de celui des pigeons, les jambes & les pieds fermes, comme les poules domestiques, avec cette différence que ses pieds étoient rougeâtres. Elle avoit le jabot plein de petites bayes, & pondoit des œufs de la grosseur de ceux de nos plus grosses poules; car mes gens en prirent un sur l'arbre où elle nichoit. D'ailleurs, ils trouvèrent de l'eau & quantité de grands arbres touffus; mais ils ne virent point de traces d'hommes.

1700.

Isles occidentales de nouvelle Guinée.

Belle poule.

La chaloupe revint la nuit avec une espèce de toupie fort joliment faite, d'une petite cane que les matelots trouvèrent proche d'un barbecuë, où ils virent aussi un

1700. canot délabré. On appelle en ce pays *barbecue*, certains petits théatres ou grilles de bois, sur laquelle les naturels du pays font sécher à la fumée leurs viandes ou leurs poissons (*). Le lendemain ont prit à la pêche plus de 400 poissons presque tous semblables aux maqueraux, quelques-uns figure de brochets. On trouva une rivière d'excellente eau douce à l'embouchure de laquelle j'allai mouiller sur 25 brasses, fond de vase molle. J'allai moi-même à terre chercher du bois, & je trouvai une petite anse, où il y avoit deux barbecues qui ne paroissoient pas être depuis plus de deux mois : les perches sembloient taillées avec quelque instrument aigu; d'où l'on pouvoit conjecturer que les naturels du pays ont du fer, du moins s'ils les avoient rabotées eux-mêmes. Le 10 ayant quitté cette baye, je continuai ma route au nord malgré les courans violens qui me faisoient perdre presque tout ce que je pouvois gagner par la faveur du vent, je laissai à ma droite une petite isle blanche, haute, pleine de bois d'une lieue de long, & à peu près aussi éloignée du continent. La profondeur de la mer diminuoit à mesure que j'avançois; mais m'étant approché d'une isle où je vis de la fumée, je trouvai trente-huit brasses & bon fond près du rivage. Pendant

(*) Comme les sauvages ont très-peu de sel, lorsqu'ils veulent garder quelque tems le gibier, ils plantent quatre pieds fourchus à 8 ou 9 pieds de distance les uns des autres, sur lesquels ils posent deux bâtons de même longueur qui se trouvent ainsi parallèles à un pied de terre : c'est ce qu'on appelle un *barbecue*, & c'est là dessus qu'ils rangent les quartiers des bêtes ou des oiseaux avec un petit feu de charbon de bois au-dessous. Ils tournent ces pièces de tems en tems, & ils renouvellent ce petit feu trois ou quatre jours de suite; quelquefois une semaine entière, jusqu'à ce qu'elles soient devenues aussi sèches qu'un morceau de bois, ou que notre bœuf fumé. *Waffer chap. VII.*

1700.

Entrevûe avec les insulaires.

que nous étions sous voiles, deux canots s'approchèrent de nous avec quelques naturels du pays, qui nous parloient & nous faisoient des signes ; mais nous n'entendîmes ni leur langage, ni leurs gestes. Nous les invitâmes à venir à notre bord, & je les priai en langue malayenne, mais ils ne le voulurent pas ; quoiqu'ils fussent si près de nous, que nous ne pûmes leur montrer ce que nous avions à leur donner en troc. Cela ne servit de rien pour les exciter à nous joindre, & après nous avoir fait encore signe d'aller à terre, ils s'éloignèrent de nous. Je les suivis dans ma pinasse, où je fis mettre des couteaux, des chapelets, des verres, des haches, &c. Lorsque nous fûmes proche du bord, je les appellai en langage malayen : je ne vis d'abord que deux hommes, parce que les autres s'étoient mis en embuscade derrière les buissons ; mais je n'eus pas plûtôt jetté à terre quelques couteaux & autres bagatelles, qu'ils sortirent tous, jettèrent bas leurs armes, & vinrent dans l'eau à côté de la pinasse, en faisant de signes d'amitié ; & versant avec une main de l'eau sur leurs têtes.

Productions de l'isle Sabuda.

Le 16 après midi plusieurs autres canots vinrent à notre bord, & nous apportèrent quantité de racines & de fruits, que nous achetâmes. Cette isle n'a point de nom dans nos cartes ; mais les naturels l'appellent *Pulo Sabudæ*. Elle peut avoir trois lieues de long & deux milles de large, plus ou moins. Elle est d'une hauteur assez considérable, pour être vûe à onze ou douze lieues en mer, & pleine de rochers, au-dessus desquels il y a de bonne terre jaune & noirâtre, qui n'est pas profonde, mais qui porte quantité de beaux arbres fort

1700. hauts, avec toutes sortes de fruits ou de racines que les
Fruits. habitans y plantent. Quoique je ne sçache pas tout ce qu'elle produit, nous y vîmes des plantains, des noix de cocos, des pommes de pin, des oranges, des papahs, des patates, & autres grosses racines. Il y a d'ailleurs une autre sorte de jacas sauvages, qui sont de la grosseur des deux poings, remplis de pepins ou de noyaux qu'on fait rotir, & qui ont alors un goût assez agréable. J'appris que les habitans faisoient du pain avec la moële d'un arbre qui croît dans les vallées marécageuses. Ils m'indiquèrent même l'arbre, & j'achetai une quarantaine de ces pains avec trois ou quatre noix muscades dans leurs coquille. Elles paroissoient fraîchement cueillies. Mais soit qu'elles viennent ici ou non, les naturels du pays ne voulurent pas me dire d'où ils les avoient eu, & ils

Oiseaux singuliers. sembloient les estimer beaucoup. Nous trouvâmes ici de ces belles poules couleur de bleu-céleste que j'ai déja décrites; c'est un oiseau d'une admirable beauté. Nous en trouvâmes un autre gros comme un lapreau, ayant le col, la tête, les oreilles & le museau d'un renard, les aîles d'une chauve-souris de quatre pieds d'étendue, le poil jaune vers le col & noir sur la tête, & l'odeur forte du renard. Cette espèce de chauve-souris est fort commune ici. Il y a, tant dans ces isles que sur le continent voisin qui fait partie de la terre appellée des *Papous* en nouvelle Guinée, de plus quantité d'autres petits oiseaux qui nous furent inconnus & diverses sortes de plus gros; un entr'autres qui a les yeux comme des rubis, & un autre tout-à-fait singulier façon d'onocrotale. C'est un oiseau de terre. Il y a aussi deux espèces de pigeons, les uns tout noirs ayant les plumes toutes blanches

blanches par-dessous : les autres blancs de lait. Ceux-ci font oiseaux de mer & prennent des écrevisses. Je les fis dessiner pour la plûpart, ainsi que les poissons particuliers, les uns rouges, les autres bleus, les autres d'un rouge pâle tacheté de bleu. Je passe sous silence ceux qui sont plus semblables aux nôtres. On n'en peut guères prendre ni des uns ni des autres, l'eau étant profonde jusqu'auprès du rivage & garnie près du bord de bancs de corail. L'isle est située à 2°. 43'. *lat.* sud à la distance d'environ 500 milles du fort hollandois de Timor. Je donne ici une quarantaine de desseins des aspects de toutes les différentes isles, côtes ou continens que j'ai apperçus dans les parages de Guinée & de Bretagne. Le volcan dont je parlerai bien-tôt, peut servir entr'autres d'une excellente indication. J'y joins quelques petites cartes des aiguades, bayes, & ancrages où j'ai mouillé. Les habitans de l'isle *Pulo Sabuti* font une sorte d'Indiens fort bazanés, qui ont les cheveux noirs & longs, & qui pour les manières ne différent pas beaucoup de ceux de Mindanao, & des autres naturels des isles orientales. Outre ceux-là qui paroissent être les principaux de l'isle, nous vîmes des nègres de la nouvelle Guinée, qui ont les cheveux crépus & cotonnés, dont la plûpart sont esclaves. Ils sont fort pauvres & n'ont pour tout habit qu'un torchon, fait de l'écorce du sommet des palmetos qu'ils attachent autour de leurs reins; mais les femmes ont une espèce d'habit de toile de coton. Leurs plus beaux ornemens consistent en bracelets chargés de grains bleus & jaunes. Les hommes s'arment d'arcs & de flêches, de lances garnies au bout d'un os pointu, & de sabres comme ceux de Minda-

1700.
Poissons.

Figure & usages des habitans des isles & du continent.

1700. Plaisante manière de pêcher. nao. Ils dardent le poisson fort adroitement avec une toupie de bois, & ils ont une manière fort ingénieuse pour le faire venir sur l'eau.

Voici comment ils s'y prennent : ils ont une pièce de bois joliment travaillée & peinte, de la figure d'un dauphin ou de quelqu'autre poisson : ils l'attachent à une petite corde & la plongent ensuite dans l'eau avec un petit poid qui sert à l'enfoncer; quand ils la croyent assez bas, ils la retirent tout d'un coup dans leurs bateaux, & le poisson qui monte après cette figure, ne paroît pas plûtôt sur l'eau qu'ils le dardent. Mais ils tirent leur principale subsistance de leurs plantations. De plus, ils ont de grandes chaloupes qu'ils employent à faire le voyage de la nouvelle Guinée, où ils achetent des esclaves, des beaux perroquets, &c. qu'ils transportent à Goram, où ils les donnent en échange pour des toiles de coton. Une de ces chaloupes en étoit revenue un peu avant notre arrivée ici. J'achetai de ses propriétaires quelques perroquets, & j'aurois bien souhaité acquérir un esclave ; mais ils ne voulurent jamais le troquer qu'avec des toiles de coton, que je n'avois pas.

Leurs maisons de ce côté ne sembloient destinées que pour le besoin, tant elles étoient petites; au lieu que de l'autre côté de l'isle nous en vîmes qui étoient bonnes & grandes. Leurs pirogues ou chaloupes sont étroites, avec des bouts dehors de l'un & de l'autre côté, de même que celles des autres Malayens. Je ne sçai quelle religion ils professent; mais je ne crois pas qu'ils soient mahometans; parce qu'ils buvoient du brandevin dans la même coupe que nous, sans aucun scrupule. Ayant remis à la voile, route au nord, après avoir passé plu-

sieurs bas-fonds dangereux entre des petites isles, je doublai le 4 février le cap *Mabo*; pointe la plus septentrionale de toutes les Terres australes, à un demi degré de la ligne. Il s'avance dans un golfe de l'isle de Gilolo, l'une des Célèbes assez connues, dont il n'est séparé que par une traversée de quelques milles. Ce quartier de la nouvelle Guinée est un pays haut, enrichi de grands arbres qui paroissoient bien verds & fleuris. Le cap même n'est pas fort élevé; mais il se termine en une pointe aigue & basse: il y en a une autre de chaque côté, à une égale distance; de sorte que de loin il ressemble un diamant. (*)

1700. Cap Mabo.

Description de la nouvelle Guinée.

La mer en cet endroit n'a point de fond, ou a du moins 50 brasses de profondeur jusqu'à un isle que je nommai l'isle des *Petoncles*, mes gens y ayant trouvé des coquillages rouges de cette espèce d'une prodigieuse grosseur. Ils me rapportèrent une écaille vuide qui pesoit seule 258 livres. L'isle voisine abondante en pigeons prit le nom de ces oiseaux, une troisième fut honorée de celui du roi *Guillaume*; parce que je fis boire mon équipage à sa santé Elle est fort haute & extrêmement chargée de bois, & peut avoir deux lieues & demie de longueur. Il y a une infinité de beaux arbres verdoyans, dont la plûpart, qui me sont inconnus, étoient chargés de

Isle des Petoncles.

Isle des Pigeons.

Isle du roi Guillaume.

(*) Guillaume de Lisle dans sa carte des Indes publiée en 1705, marque quatre petits royaumes sur la côte nord-est du pays des Papous en nouvelle Guinée. Il les nomme *Mian*, *Missol*, *Ogueo* & *Noton*. J'ignore de quel voyageur il a tiré ces noms que je ne vois point ailleurs. Une grande montagne toujours couverte de neiges, nommée par les Hollandois *Snéberg* sur la côte sud-ouest, est p us généralement connue. Un autre auteur nous apprend que les peuples Papous ont la réputation d'être vaillans & fidèles; ce qui les fait estimer par les rois des isles voisines, Moluques & Célèbes, qui les prennent volontiers à leur solde.

1700. fleurs jaunes ou blanches, ou couleur de pourpre, qui donnoient une odeur fort agréable. Ils ont presque tous la tige haute & droite, & peuvent servir à toute sorte d'usage. J'en vis un dont le corps étoit bien poli, sans branche & sans aucun nœud, qui pouvoit avoir soixante ou soixante & dix pieds de haut. Il paroissoit de la même grosseur d'un bout à l'autre jusques au sommet, & il avoit trois de mes brasses de circonférence. Il y a quantité de palmetos sur l'isle & à ses côtés, & nous en pouvions distinguer les têtes au-dessus de tous les autres arbres, quoique nous n'en vissions pas les troncs. La terre de cette isle est noire; mais elle n'est pas profonde, parce qu'elle est pleine de rochers, je me trouvois alors au nord des Terres australes, le rivage courant d'est à l'ouest & le vent alisé soufflant de l'est quoique je fusse quelque peu au sud de la ligne; ce qui me surprit & me retarda beaucoup. La variation de l'aiguille aimantée étoit environ de 4 degrés à l'orient. Le 15 je doublai le cap, à qui je donnai le nom de *bonne Espérance* & celui de la *Providence* à deux petites isles au-delà, voisines d'une grande isle déja découverte autrefois par Guillaume *Schouten*. Celle-ci peut avoir 20 lieues de long & le terrein en est élevé. Nous voyons flotter près de nous quantité de gros arbres & de troncs qui ne pouvoient venir que de quelques grandes rivières du continent. Nous vîmes aussi deux petits poissons de la grosseur d'un maquereau poursuivre un serpent en pleine mer. Le serpent qui les fuyoit d'une grande vitesse, portoit la tête hors de l'eau, & l'un de ces poissons tachoit de lui attraper la queue; mais aussi-tôt que le serpent se retournoit, ce poisson demeuroit en arrière, & l'autre venoit

Cap d'Espérance.

Isle Schouten.

Combat d'un serpent contre deux poissons.

prendre sa place ; de sorte que tour à tour ils se tenoient en haleine, & qu'il se défendit toujours en fuyant, jusqu'à ce que nous le perdîmes de vûe. Après avoir cinglé à l'est de Guinée, je découvris le 25 février deux isles, l'une de dix lieues de long que je nommai *Mathias*, l'autre de deux ou trois lieues que je nommai l'*Orageuse*, à cause des rudes tourbillons de vent que nous essuyâmes. Toutes les deux parurent chargées de grands beaux arbres verds fort serrés les uns contre les autres, entremêlés de belles prairies & de quelques cantons défrichés. La boussole étoit alors à 9 degrés 50 minutes de variation orientale. Le 28 février je découvris la terre sur laquelle nous appercevions beaucoup de fumée, des plantations, des morceaux de terres défrichées, marques certaines que l'endroit étoit bien peuplé. C'étoit la côte de la nouvelle Bretagne à 3°. 20'. *lat.* 168 *long.* Le continent est haut, montagneux, couvert de beaux arbres verdoyans. Dès que je fus près du rivage, les habitans vinrent à nous dans quarante-six petites chaloupes. Ils s'approchèrent à la distance suffisante pour voir les signes réciproques. Ils nous faisoient signe avec le doigt d'aller à terre & nous suivirent dans leur pirogues, tandis que je cherchois une baye où je pusse entrer. Je leur montrai des chapelets, des couteaux, & des grains de verres pour les engager à nous aborder ; mais ils ne voulurent pas venir sur notre vaisseau ni rien recevoir de nous ; de sorte que je leur jettai quelques bagatelles, un couteau lié à un morceau de planche ; & une bouteille de verre bien bouchée avec quelques chapelets dedans ; ils prirent l'un & l'autre, & il nous parut que cela leur faisoit plaisir. Du reste, ils se frappoient fou-

1700.

Isle Mathias. Isle Orageuse.

Description de la nouvelle Bretagne.

Entrevûe avec les habitans.

1700. vent le cœur avec la main droite, & ils tenoient en même-tems un gros bâton noir fur leurs têtes, ce que nous primes pour un figne d'amitié, & ce qui nous obligea d'en faire de même. Lorfque nous courions vers le rivage, ils fembloient en marquer de la joye; mais auffitôt que nous nous en écartions, ils fronçoient le fourcil, quoiqu'ils nous fuiviffent toujours, & qu'ils nous montraffent la terre avec le doigt. Vers les cinq heures nous entrâmes dans l'embouchure de la baye, & après avoir jetté la fonde plufieurs fois, on ne trouva point de fond, quoiqu'il n'y eut qu'un mille du rivage. Le baffin de cette baye avoit plus de deux milles de circuit; mais incertain de l'ancrage qu'il y auroit, je ne crus pas qu'il fût de la prudence de m'y arrêter alors, parce que la nuit venoit, & que je vis paroître à l'oueft un nuage noir qui ménaçoit d'un ouragan, que je craignois beaucoup. D'ailleurs il y avoit environ deux cens hommes dans les pirogues qui nous fuivoient, & il n'en paroiffoit guères moins de trois ou quatre cens à terre, d'un bout de la baye à l'autre. Je ne fçai quelles armes avoient les premiers, ni quel pouvoit être leur deffein; mais à leur arrivée autour de nous, je fis fortir toutes nos armes à feu, & endoffer la bandoulière à plufieurs de mes gens pour éviter la furprife. Enfin je n'eus pas plûtôt revîré le bord, que les naturels du pays qui étoient dans les pirogues, fe mirent à nous lancer une grêle de pierres avec des machines qu'ils avoient, & c'eft pour cela que je nommai ce parage la baye des *Frondeurs*. Mais à l'ouïe d'un coup de canon qu'on leur tira deffus, ils s'éloignèrent au plus vite, fort étonnés, & ils ne s'amusèrent plus à jetter des pierres. Cependant ils fe joigni-

Baye des Frondeurs.

rent pour consulter peut-être sur ce qu'ils feroient, du moins ils n'allèrent pas à bord vers le rivage, quoiqu'il y en eût quelques-uns de tués ou de blessés du boulet de canon. Ils auroient même payé leur audace plus chère, si je ne m'en étois fait un scrupule, & si je n'avois eu envie de lier commerce avec eux ; ce qu'ils ne m'auroient jamais accordé sans doute, si j'en étois venu à un châtiment plus sévère. Le lendemain au soir nous apperçûmes un canot fort près de nous, & comme il n'y en avoit pas d'autres, nous souffrîmes que les trois hommes qui les montoient vinssent à notre bord ; ils nous apportèrent cinq noix de cocos, pour lesquelles je donnai un couteau & un chapelet à chacun d'eux, afin de les engager à revenir le matin. Mais avant qu'ils se retirassent, nous découvrîmes deux autres canots ; ce qui nous obligea de tourner au nord, & de remettre ensuite à la cape jusques au jour. Il n'en partit plus de toute la nuit, & s'il en fut venu quelqu'un, nous n'aurions pas permis qu'il nous eût abordé. Le 3e. mars je vins près de l'isle nommée *Garet-Denis* dans les cartes hollandoises, elle est montagneuse, pleine de beaux cotiers & de plantations, parmi lesquelles on appercoit quelques petites maisons. Elle est fort peuplée. Ses habitans font noirs, vigoureux, & bien taillés ; ils ont la tête grosse & ronde, les cheveux frisés & courts, qu'ils coupent de différentes manières, & qu'ils teignent aussi de diverses couleurs, de rouge, de blanc & de jaune. Ils ont le visage rond & large avec un gros nez plat ; cependant l'air n'en seroit pas désagréable, s'ils ne défiguroient l'un par la peinture, & l'autre par une espèce de cheville de la grosseur du deigt & longue de quatre

1700.

Habitans de l'isle Garet-Denis. Leur figure. Leurs arts.

1700. pouces, dont ils traversent les deux narines; ensorte que les deux bouts touchent à l'os des joues, & qu'il ne paroît qu'un petit brin du nez autour de ce bel ornement. Ils ont aussi de gros trous aux oreilles, où ils mettent des chevilles comme au nez. Ils sont fort adroits & actifs à manier leurs pirogues, qui sont construites avec beaucoup d'art. Elles sont étroites & longues, avec des bouts dehors d'un côté; l'avant & l'arrière sont plus hauts que le reste, & ornés de quelque sculpture, par exemple, d'un oiseau, d'un poisson, ou d'une main peinte ou en relief. Quoique cet ouvrage soit grossier, la ressemblance y paroît distinctement, & fait voir de l'invention & de la vivacité. Mais je ne sçai pas avec quels instrumens ils peuvent faire leurs pirogues ou leurs ouvrages de sculpture, puisqu'il semble du moins qu'ils ne connoissent point du tout le fer. Ils ont de fort jolies pagayes, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse pour nager leurs pirogues & aller bien vîte. Leurs principales armes sont des lances & des épées de bois, des frondes, l'arc & la flèche. Ils ont aussi des harpons de bois, pour darder le poisson.

Ceux qui nous avoient attaqués en mer dans la baye des Frondeurs, ressemblent à tous égards à ces insulaires qui sont peut-être aussi perfides. Quoiqu'il en soit, leur langage est bien articulé & fort distinct; lorsqu'ils venoient autour de nous, ils répétoient souvent ces mots, *vacousi allamais*, & ils nous montroient ensuite le rivage. Leurs signes d'amitié consistent à mettre un gros bâton ou une branche d'arbre pleine de feuilles sur leur tête, & à se frapper souvent la tête avec la main. Ils se tuoient de nous faire signe d'aller à terre, s'imaginant que

Leur langage.

que notre vaisseau pouvoit approcher du bord aussi près que leurs petits canots. Mais nous ne pûmes jetter l'ancre même à un mille du rivage où la mer étoit sans fond. Trois des naturels du pays vinrent sur mon vaisseau : je donnai à chacun d'eux un couteau, un petit miroir & un chapelet. Je mis devant leurs yeux des citrouilles & des écailles de noix de cocos, & je leur fis signe de m'en apporter quelques-unes à bord ; aussi-tôt ils me donnèrent trois de ces noix, qu'ils avoient tirées d'un de leurs canots. Je leur fis voir ensuite des noix muscades, & je conjecturai par leurs signes qu'ils en avoient quelque peu dans l'isle. Je leur montrai aussi de la poudre d'or qui ne leur étoit pas inconnue, à ce qu'il sembloit ; du moins ils s'écrièrent *mannil*, *mannil*, (*) en tournant le doige vers le rivage. Un peu après qu'ils furent sortis de mon vaisseau, il arriva deux ou trois canots de l'isle *Plate*, qui nous invitoient par leurs signes à vouloir y aborder, mais les hommes du premier, qui se trouvoit encore à portée, en eurent tant de jalousie, qu'il en vinrent aux grosses paroles & aux ménaces de part & d'autre, à ce que je crus. Quoiqu'il en soit, à l'approche de la nuit nous revirâmes vers la mer, & comme il n'y eut que peu de vent toute la nuit, notre vaisseau dériva au nord-ouest. Nous vîmes quantité de gros feux sur l'isle *Plate*. Ceux de ses habitans qui nous étoient venus joindre paroissoient tous noirs, de mé-

1700.

Commerce avec les Australiens.

Habitans de l'isle Plate.

(*) Probablement le mot *mannil* signifie *or*, dans le langage de ces insulaires. On pourroit conjecturer de leur exclamation, que le nom de *Mannilles* sous lequel les Philippines ont été connues dès le tems des anciens, *Insulæ Maniolæ*, est leur véritable ancien nom primitif dans la langue des naturels du pays, & qu'il signifie, *Isles de l'or*. En effet ces isles en fournissent, que les habitans ramassent dans le lit des rivières.

1700. me que les autres, avec les cheveux frisés. D'ailleurs ils étoient fort grands, robustes, bien taillés & bigarrés de quelque peinture, & ils avoient les narines lardées de grosses chevilles, comme leurs voisins; ils faisoient les mêmes signes d'amitié, & leur langage paroissoit le même; mais les premiers avoient des pirogues, & ceux-ci, qui n'étoient pas si craintifs que les autres, des canots. Nous vîmes, sur les côtés de quelques-unes de ces dernières machines, les figures de divers poissons proprement taillés en relief. Toutes les isles & le continent que je vis ensuite m'offrirent les mêmes objets, soit pour le territoire, soit pour les habitans; d'ailleurs toutes les isles sont si peuplées que je n'osai envoyer ma chaloupe à terre, à moins que le vaisseau ne s'approchât en même-tems du rivage, ce qu'il n'y eut pas moyen de faire faute d'ancrage.

Cap Saint George. Le 9 mars, au-delà du cap que je nommai *S. George 5°. 5'. lat. 169. long.* la terre commence à retourner au sud-ouest. La variation de l'aiguille n'est que d'un degré vers l'orient. Les habitans me paroissoient parler une langue différente de celle des précédens. J'entrai dans la baye St George qui peut avoir 25 lieues de profondeur. Mais nous n'y vîmes ni cocotiers ni plantations, mais seulement un feu qui pouvoit être celui du volcan que nous apperçûmes ensuite. La baye est bornée à l'ouest par un autre cap à qui je donnai le nom de Milord *Oxford*; sur le rivage ultérieur nous trouvâmes des cocotiers, des plantations, des maisons, des habitans, des canots, même une grande chaloupe pleine de monde d'une hauteur considérable, peinte à l'avant & à l'arrière. Dans la crainte que leur dessein ne fut de m'atta-

Cap Orford.

1700.

quet & dans la nécessité où je me trouvois d'aller à terre, je leur fis signe de se retirer, & sur leur refus je fis tirer quelques coups de canon qui firent bien-tôt prendre la fuite, tant à ceux qui voguoient, qu'à ceux qui s'étoient assemblés sur le rivage. Le vaisseau vint mouiller à l'embouchure d'une petite rivière à un quart de mille de la rive sur 26 brasses d'eau fond de sable noir. Ma chaloupe s'approcha de quelques habitans qui étoient placés sur la pointe, nous offrant des noix de cocos. Dès qu'elle s'approcha d'eux, ils se jettèrent dans l'eau pour y mettre les noix, on fit aiguade tandis que j'observois avec défiance les mouvemens des naturels du pays. Informé qu'ils avoient quantité de cochons, d'yams & autres bonnes racines, j'envoyai quelques-uns de mes gens à terre pour négocier avec eux; mais quoiqu'ils admirassent nos haches & nos couperets, ils ne voulurent faire aucun troc, ni donner autre chose que des noix de cocos; ils montoient sur les arbres pour les cueillir, & aussi-tôt qu'ils les avoient donné à mes gens, ils leur faisoient signe de se retirer; car ils nous craignoient beaucoup.

Fruits & habitans de ce canton.

Pendant que l'on coupoit du bois, trente ou quarante sauvages hommes & femmes vinrent à passer par cet endroit, & témoignèrent d'abord quelque crainte; mais sur ce que mes gens leur firent des signes d'amitié, ils continuèrent tranquillement leur chemin. Les hommes avoient des plumes de diverses couleurs autour de la tête, & des lances à la main; mais les femmes n'avoient pas le moindre ornement, ni autre chose pour couvrir leur nudité, que des petites branches vertes devant & derrière, passées dans un cordon qui leur servoit de

1700. ceinture. Elles portoient aussi de grandes corbeilles sur la tête pleines d'yams. J'ai toujours remarqué la même chose entre ces nations barbares ; que les femmes portent les fardeaux, pendant que les hommes marchent les premiers sans aucun embarras que celui de leurs armes & de leurs ornemens. Quelques-uns de mes gens allèrent aux maisons des habitans, qui paroissoient plus remplis de crainte que jamais. Du moins ils avoient cueilli toutes les noix de cocos des arbres, & mis leurs cochons à quartier. Sur ce que mes gens leur demandoient par signes ce qu'ils en avoient fait, ils leur montrèrent avec le doigt quelques maisons au bout de la baye ; & ils imitèrent en même-tems le cri naturel de ces animaux, aussi bien que celui des chèvres. D'ailleurs pour représenter qu'il y en avoit des uns & des autres de différente taille ; ils tenoient la main étendue horizontalement à diverses hauteurs de terre. J'allai moi même à l'aiguade voir si par le moyen de nos bagatelles & de nos instrumens de fer, je ne pourrois pas engager les naturels du pays à quelque commerce avec nous ; mais je les trouvai remplis de crainte & de friponnerie. Je ne vis qu'un petit garçon & deux hommes, dont l'un sollicité par quelques signes, vint à côté de ma chaloupe ; je lui donnai un couteau, un chapelet & une bouteille de verre ; là-dessus il se mit à crier, *cocos*, *cocos* ; & nous montra un village voisin, comme s'il vouloit y aller prendre de ces noix de cocos ; mais, il ne retourna plus. C'est ainsi qu'ils en avoient usé plusieurs fois avec mes gens. Quoiqu'il en soit, j'allai moi même à leurs maisons, accompagné de huit ou neuf de mes hommes, & je les trouvai si misérables, que les portes ne

1700. Villages des insulaires de la nouvelle Bretagne. Defense des Anglois au port Montagu.

tenoient qu'à un morceau d'ozier. Je parcourus 3 de leurs villages abandonnés des habitans, qui avoient emmèné avec eux tous leurs cochons, &c. J'y pris quelques petits filets pour nous dédommager de ce qu'ils avoient reçu de nous. Mes gens sollicitèrent avec tant d'instance de leur permettre d'aller négocier avec les habitans, que je fus obligé d'y consentir. Je leur donnai des quinquailleries, leur recommandant sur toutes choses d'employer les voyes de la douceur; & d'en agir avec précaution pour leur propre sûreté. La baye où ils alloient étoit à deux milles ou environ du vaisseau. Dès qu'ils furent partis, je fis mettre tout en état pour les soutenir en cas de besoin, & les défendre avec ma grosse artillerie. Sur le point d'aborder, les naturels du pays se présentèrent en foule pour s'y opposer; ils sécouoient leurs lances & ne respiroient que des airs ménaçans; il y en eut même quelques-uns assez hardis pour entrer dans l'eau, armés d'un bouclier & d'une lance. Mes gens eurent beau leur offrir les curiosités qu'ils avoient & leur faire des signes d'amitié, tout cela ne servit de rien, & ils ne purent jamais les engager à un commerce libre & honnête. Résolus pourtant d'avoir de leurs provisions, ils tirèrent quelques coups de mousquets pour les effrayer; cela ne manqua pas de réussir à l'égard de la multitude, puisqu'ils s'enfuirent tous à la réserve de deux ou trois, qui continuèrent à tenir ferme dans une posture ménaçante, jusqu'à ce que le plus hardi laissa tomber son bouclier & qu'il prit la fuite. Il y a grande apparence qu'il fût blessé au bras d'une balle de mousquet, & qu'il sentit avec quelques autres de ses camarades la vertu de notre poudre, quoiqu'on n'en tuât aucun, & que ce ne fût pas

1700. non plus notre dessein; mais plûtôt de leur donner l'épouvante. Enfin mes gens mirent pied à terre, & trouvèrent quantité de cochons apprivoisés autour des maisons. Après en avoir tué neuf & blessé plusieurs autres, ils revinrent au plus vîte, le lendemain ils y retournèrent encore. Mais la nuit précédente les naturels du pays avoient transporté ailleurs toutes leurs provisions; quoique plusieurs d'entr'eux fussent retournés dans leurs cabanes, & qu'il n'y en eut pas un qui s'opposât à la descente de nos chaloupes. Au contraire ils étoient devenus si honnêtes, qu'un de leur troupe porta dix ou douze noix de cocos sur le rivage, & qu'il disparut après les avoir montrées à mes gens. Ceux-ci ne trouvèrent que des filets & des ignames, ils en prirent quelque peu des uns & des autres, les mirent dans un petit canot avec deux matelots, & retournèrent ensuite. Je renvoyai le canot à l'endroit où l'on les avoit pris, donnant ordre que l'on mit sur le rivage deux haches, deux couperets, dont l'un étoit garni d'un manche, six couteaux, six miroirs, un gros paquet de chapelets, & quatre bouteilles de verre.

Le terroir & ses productions.

Je nommai cet endroit le port *Montagu*; il est à 6°. 10'. *lat.* & à 157 milles à l'ouest du méridien du cap S. George. Le pays des environs est montagneux, rempli de bois, de vallées & d'agréables ruisseaux. La terre des vallons est profonde & jaunâtre; mais celle des collines est d'un brun fort obscur, peu profonde & pierreuse au-dessous, quoiqu'admirable pour le plantage. Les arbres en général n'y sont pas fort droits, ni épais, ni hauts; mais ils paroissent verds, & font plaisir à la vûe: quelques-uns portoient des fleurs, d'autres des bayes, & d'autres de gros fruits de plus d'une sorte, qu'aucun de nous

ne connoissoit. Les cocotiers viennent très-bien ici, tant sur les bayes proche de la mer, que plus avant parmi les plantations. Leurs noix sont d'une grosseur médiocre, mais le lait & le noyau sont fort épais & d'un goût agréable. On trouve ici du gingembre, des yams, & d'autres racines bonnes pour le pot, dont nos gens goûtèrent. Je ne sçai point quels autres fruits ou quelles racines il y a dans le pays; mais pour les animaux terrestres, nous n'y vimes que des cochons & des chiens. A l'égard des oiseaux qui nous étoient connus, il y avoit des pigeons, des perroquets, des cockadores, & des corneilles comme celles que nous avons en Angleterre; nous vimes d'ailleurs une espèce d'oiseau de la grosseur d'un merle, & quantité de plus petits. La mer & les rivières abondent en poisson; nous en vimes beaucoup; mais nous n'en prîmes que peu, & ceux-ci étoient des cavallis, des poissons à la queue jaune, & des rayes qui sautent. 1700.

J'en partis le 22 de mars. Guidé la nuit par un volcan dont la bouche est tournée au sud, je commençai, après avoir doublé un cap à trouver que la terre regardoit le sud-ouest, & que la mer me laissoit un libre passage pour cingler au nord-ouest. Reconnoissant par-là que cette terre que je venois de quitter n'étoit qu'une isle séparée du continent de la nouvelle Guinée, j'entrai dans le détroit parsemé de petites isles, ayant en vûe un peu plus loin l'isle Brûlante dont le volcan jettoit à la hauteur de trente verges la plus grosse flamme & la plus épouvantable que j'aye jamais vûe. Elle s'élançoit comme par sécousse de demi-minute en demi-minute, avec un mugissement horrible & un bruit pareil à celui du tonnè-

Volcan de l'isle Brûlante.

1700.

re ; la traînée de feu jettée par le soupirail couroit du sommet de la montagne jusqu'au rivage de la mer. Ce terrible volcan est à 5°. 33'. *lat.* J'avois alors à ma gauche le cap le plus oriental de la nouvelle Guinée, & à ma droite le cap le plus occidental de la terre que je venois de quitter, que l'on a cru jusqu'ici ne faire que le même continent avec la Guinée. Le canal qui les sépare est d'environ 40 milles de largeur. Je donnai donc au premier des caps le nom du roi *Guillaume*, au second celui de la reine *Anne*; à la grande isle dans laquelle il se trouve celui de *nouvelle Bretagne*, & j'appellai de mon nom le détroit que j'avois le premier découvert *passage de Dampierre.* Mon vaisseau couroit le long de la côte orientale où le canal est fort bon entre quelques islotes à gauche & la grande isle à droite ; dont cette extrêmité se termine par deux caps éloignés l'un de l'autre de six à sept lieues. Dans l'enceinte de chacun il y avoit deux montagnes fort remarquables, qui s'élevoient par degrés depuis le rivage, & qui faisoient plaisir à la vûe. Les montagnes & les collines étoient agréablement entremêlées de bois & de savannes. Les arbres y paroissoient bien verds & fleuris ; & il n'y a point de pré en Angleterre qui paroisse plus verd ni plus uni, que l'étoient ces savannes. Nous vîmes de la fumée par-ci par-là, sans vouloir jetter ici l'ancre, je choisis d'aller sous une des isles, dans l'espérance qu'il n'y auroit que peu ou point d'habitans, afin d'y réparer ma pinasse qui étoit si délabrée qu'on ne pouvoit pas la mettre en mer. Le corps de cette isle, à qui je donnai le nom de *nouvelle Bretagne*, est à 4 degrés de latitude méridionale ; sa partie la plus au nord est à 2 degrés 30 minutes. Elle a environ

Cap Guillaume. Cap Anne.

Découverte du détroit de Dampierre. Description de ce détroit.

Eloge de cette contrée.

5

5 degrés 18 minutes de longitude d'orient en occident. Elle est presque partout haute & montagneuse, & enrichie de grandes vallées, qui paroissoient aussi fertiles que les montagnes. Les arbres, dans la plûpart des endroits que nous vîmes, étoient hauts, gros & touffus. Elle est d'ailleurs très-peuplée de nègres vigoureux & bien taillés, que nous trouvâmes fort hardis & entreprenans en diverses places. A l'égard du produit de l'isle, je n'en sçai pas autre chose que ce que j'en ai touché sur l'article du port *Montague* : mais il y a grande apparence qu'elle peut fournir d'aussi riches denrées qu'aucune autre du monde, & que les naturels seroient facilement amenés à lier commerce avec les Européens, quoique je ne pusse pas le tenter moi-même dans les circonstances où je me trouvai alors. Au sortir du détroit ma boussole varioit de 8 degrés 25 minutes à l'occident. Je découvris une longue chaîne d'isles rangée du sud-est au nord-ouest sur une file parallèle à la côte de Guinée. Je passai le 31 mars entre deux de ces isles distantes entr'elles de 4 lieues, je nommai la plus méridionale *l'isle Longue*, & la plus septentrionale *l'isle de la Couronne*, parce qu'elle est ronde, haute, & partagée en plusieurs pointes à son sommet. Ces deux isles paroissoient fort agréables & entremêlées de savannes & de bois, dont les arbres étoient verdoyans & quelques-uns chargés de fleurs blanches. Nous rangeâmes de fort près la dernière ; nous y vîmes quantité de cocotiers sur les bayes & sur les collines, & une chaloupe qui venoit du rivage, mais qui rebroussa dès qu'elle nous vit. Nous n'apperçûmes ni fumée ni plantations sur aucune de ces deux isles, & il y a grande apparence qu'elles ne sont pas fort

1700.

Territoire de l'isle Longue, de la Couronne & autres isles de nouvelle Guinée.

1700. peuplées. D'ailleurs, il y avoit quantité de bancs proche de l'isle de la Couronne, & de chaînes de rochers qui s'avançoient en pointes, un mille ou un peu plus dans la mer : nous voyions d'ici vers le sud la terre du continent de Guinée qui me parut fort haut. Quatre chaloupes s'approchèrent de nous pour examiner le vaisseau, il y en eut même une qui vint à portée de la voix ; mais elle se retira promptement avec les autres sans nous parler. Je continuai à cingler au nord-ouest de la chaîne d'isles dans lesquelles je découvris quelques autres volcans.

Nous apperçûmes entre les canots trois petits vaisseaux garnis de voiles, dont il semble que l'usage soit tout-à-fait inconnu aux sauvages de la Bretagne. Toutes ces isles sont hautes, pleines de beaux arbres & de savannes verdoyantes, sans en excepter l'isle du volcan, dont le terroir est beau près du rivage, & même jusqu'aux deux tiers de sa hauteur ; mais elle est plus ronde que les autres, & pointue au sommet.

Nous vîmes encore une autre isle, d'où il sortit tout d'un coup une grosse fumée qui s'évanouit bien-tôt & qui ne parut plus. J'avois eu dessein de m'y arrêter, mais la nécessité de raccommoder ma pinasse m'avoit tant fait perdre de tems, que j'aurois eu beaucoup de peine à tenir ce parage, les vents d'est soufflant déja. Ce fut une de ces principales raisons qui m'empêchèrent de pousser plus loin mes découvertes. Une observation que je fis le 23e. avril me donna lieu de croire que les courans m'avoient porté 25 minutes plus au nord que je ne croyois y être ; mais comme je ne m'étois guères éloigné des côtes & qu'il n'y a nulle apparence qu'un

Nouvelles conjectures sur l'existence d'un détroit inconnu en nouvelle Guinée.

courant vienne tout droit du rivage, j'ai lieu de soupçonner que j'étois ici près de quelque canal inconnu, & qu'un détroit qui se trouve quelque part entre le cap Mabo & le cap Guillaume, partageant en deux isles la terre de Guinée, communique avec les deux mers. Le 14 je revis les isles de Schouten & de la Providence. Un courant fort rapide nous portoit au nord-ouest. Le 17 après avoir apperçu dans la terre ferme un volcan que je n'y avois pas vû la première fois, je revis l'isle du roi Guillaume, d'où il nous venoit pendant la nuit une odeur fort agréable; mais nous y rencontrâmes des tournans si fâcheux, que notre vaisseau y pirouëtoit sans même sentir quelquefois le gouvernail, quoiqu'il y eût un peu de vent. Nous ne pûmes nous en tirer qu'à la faveur d'un beau frais qui se lèva; cependant nous ne dérivâmes pas beaucoup ni de l'un ni de l'autre côté; mais notre vaisseau y tournoit comme un sabot. D'ailleurs ces tournans n'étoient pas fixes dans un endroit; mais ils voltigeoient d'une étrange manière, & nous y voyions quelquefois écumer l'eau avec un bruit terrible, comme si elle se précipitoit dans un gouffre. J'envoyai une chaloupe pour sonder; mais elle ne trouva point de fonds. Le 18 avril je doublai pour une seconde fois le cap Mabo dans le golfe de Gilolo, & prenant ma route à travers les Moluques, entre l'isle Ceram & l'isle Bouro, je me retrouvai un mois après le 18e. mai au comptoir des Portugais dans l'isle Timor, justement au même point d'où j'étois parti le 12 décembre précédent. J'appris ensuite que les Hollandois avoient envoyé courir après moi pour intercepter mon vaisseau jusqu'à l'isle Pulo *Sabuti*, d'autres même me dirent jusqu'à l'isle *Schouten*.

1701.

Isles Schouten & Providence.

Isle roi Guillaume.

Tornados en ce parage.

Cap Mabo.

Retour à Timor.

1701. Retour en Europe. Naufrage de Dampierre près de l'isle de l'Ascension.

Je retournois en Angleterre, lorsque le 21 février 1701. étant au milieu du grand océan atlantique, près de l'isle de l'Ascension, il se fit une grande voye d'eau à mon navire. La maladresse du charpentier qui fit scier un gros membre du vaisseau pour la découvrir, & la pourriture du bois augmentèrent le mal en telle sorte qu'il ne fut pas possible d'y trouver remède, quoique j'eusse fait mettre dans le trou, pour le boucher, toutes les hardes du vaisseau jusqu'aux couvertures de mon lit; nous fûmes fort heureux de pouvoir amener le vaisseau assez près du rivage pour nous échaper dans la chaloupe avec quelques provisions, mais je perdis une partie de mes livres & de mes papiers. Nous restâmes deux mois dans cette petite isle déserte, couchant dans les cavernes des rochers, & vivant comme nous pouvions de tortues & de chèvres sauvages, de poissons & d'oiseaux de mer. Au bout de ce tems les vaisseaux de la compagnie des Indes, y passèrent à leur retour, & me ramenèrent en Angleterre.

Il revient en Angleterre.

* * * * * * * * *

Ce voyage-ci est le troisième grand voyage fait par Dampierre; on a lu le second *art.* XXXIII. Il en avoit fait un premier dans sa jeunesse à la baye de Campêche & à l'isthme Darien d'où il se rendit par terre à la mer du sud qu'il courut avec Sharp, Waffer, & autres capitaines de boucaniers. Il en fit un quatrième dans la mer du sud en 1704, où après avoir pris la ville de Puna, il laissa aux isles *Lobos* le vaisseau nommé le *S. George* qu'il commandoit, pour venir aux Indes orientales sur un brigantin espagnol. Mais au rapport de Roggers, les Hollandois lui firent de cruelles avanies dans les In-

Quatrième voyage de Dampierre.

des, lui saisirent tous ses effets & le retinrent prisonnier, sous prétexte qu'il ne produisoit pas sa commission qu'il avoit perdue à l'attaque de Puna. Enfin il fit un cinquième grand voyage autour du monde en 1708, avec le capitaine Roggers, dont on verra ci-après la relation. 1708.

XXXVIII.

LOUIS FEUILLÉE,

En Magellanique 1708..

CET article est extrait du journal des observations physiques ; mathématiques & botaniques, faites depuis l'an 1707 jusqu'en 1712, sur les côtes de l'Amérique méridionale, par le P. Feuillée minime, correspondant de l'académie des sciences, imprimées *à Paris*, *Giffart* 1714. *en II. vol. in* 4°. Le P. Feuillée, élève de M. Cassini, avoit reçû ordre du roi d'aller dans la mer du sud en qualité de son mathématicien, dont M. de Pontchartrain lui fit expédier des lettres patentes, pour y faire diverses opérations de géographie, de physique & d'astronomie. Les instructions qui lui furent données tant sur les choses qu'il devoit observer, que sur les instrumens dont on devoit le pourvoir pour cet objet, méritent d'être vûes, & peuvent être suivies dans un pareil cas. Il partit de Marseille le 14 décembre 1707.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

DURANT le séjour que je fis en 1708, à l'embouchure du Rio de la Plata, j'eus l'occasion de décrire un animal assez singulier appellé *chinche*, qu'on trouve sur les côtes magellaniques, & que j'avois d'abord pris pour un renard. Je l'avois tué d'un coup de fusil dans les hau-

Arrivée à Rio de la Plata.

Description du renard chinche.

1708. tes herbes, & je crus d'abord n'avoir qu'à l'emporter pour le peindre dans ma tente où étoient mes couleurs & mes pinceaux. Mais une odeur insupportable qui en sortoit m'obligea de reculer bien vîte & de le dessiner sur place à une certaine distance. Il est de la grosseur d'un chat; la tête longue & pointu, la machoire supérieure plus avancée que l'inférieure; la gueule fendue jusqu'à l'angle des yeux; les yeux longs & étroits; l'uvée noire; le reste blanc; les oreilles larges, assez semblables à celles d'un homme; les bords des cartilages renversés en dedans; les lobes en pendent un peu en bas; & toute la disposition de ses oreilles marque que cet animal a l'ouie fort délicate. Deux bandes blanches prenant leur origine sur la tête, passent au-dessus des oreilles, en s'éloignant l'une de l'autre, & vont se terminer en arc aux côtés du ventre. Ses pieds sont courts, les pattes divisées en cinq doigts, munis à leurs extrêmités de cinq ongles noirs, longs & pointus qui lui servent à creuser son terrier. Son dos est vouté, semblable à celui d'un cochon, & le dessous du ventre est tout plat. Sa queue aussi longue que son corps, ne diffère pas dans sa construction de celle d'un renard. Son poil est d'un gris obscur, & long comme celui de nos chats. Il fait sa demeure dans la terre comme nos lapins, mais son terrier n'est pas si profond.

Après que j'eus dessiné cet animal, je retournai à la tente; j'en étois encore éloigné de dix pas, lorsque nos officiers s'apperçurent de la méchante odeur que je portois avec moi. N'osant pas entrer dans la tente, je me fis apporter des habits dans un lieu écarté le long de la rivière; & m'étant changé de pied en cap, je mis trem-

pet dans la riviere ceux dont j'étois revêtu en dessinant cet animal, & les laissai dans l'eau durant un jour & une nuit; après quoi les ayant retirés & mis sécher au soleil, je crus qu'il auroient entièrement perdu la mauvaise odeur dont ils étoient imbus; cependant il en restoit encore quelque chose, qui ne s'exhala qu'après sept ou huit jours que mes habits eurent été exposés à l'air. J'appris que cette odeur si détestable venoit de l'urine de l'animal: que dès qu'il est poursuivi, il pisse sur sa queue, & dispersant son urine en l'air comme avec un goupillon, il y répand une odeur si puante, que les hommes ou les animaux de proye sont obligés de l'abandonner. Pour être en repos dans son terrier, il pisse à l'entrée. On me dit aussi que le meilleur moyen de dissiper cette infection, étoit de brûler du vieux cuir, ou quelqu'autre chose semblable qui jetta une épaisse fumée. Ces animaux sont fort avides de la volaille. Ce sont eux, selon l'apparence, qui détruisent les oiseaux dans cette campagne déserte, qui en devroit être remplie.

Observation sur la hauteur mesurée des montagnes au-dessus du niveau de la mer.

Le 17 novembre j'allai entre onze heures & midi faire deux expériences avec le barometre au sommet & au pied du mont Video. Le mercure se soutenoit au sommet à 27 *p.* 9 *lig.* & au pied à 28 *p.* 3 *lig.* ce qui donne une différence de six lignes. Selon l'ingénieuse progression établie par M. Maraldi (*), donnant à la

(*) Ceci est fondé sur les observations faites par MM. Mariotte, Cassini & Maraldi, lorsqu'on a tiré la longue ligne méridienne en France. La hauteur ordinaire & moyenne du barometre placé au bord de la mer, est supposée de 28 pouces, qui égalent le poids de tout l'air supérieur. Si on porte le barometre plus haut, il baisse, parce que le mercure est soutenu par une moindre hauteur d'air. Il baisse d'une ligne quand on le porte à 60 pieds ou environ au-dessus du niveau de la mer.

1708. première ligne de cette différence 61 pieds, à la seconde 62. à la troisième 63. &c. les six lignes d'abaissement du mercure, qui porte un moindre poids de l'atmosphère

Si la hauteur de 60 pieds ou environ, répondoit toujours à une ligne dont le mercure descendoit, il seroit bien aisé de trouver la hauteur d'une montagne au-dessus du niveau de la mer, quand on sçauroit à quelle hauteur étoit le barometre au bord de la mer, & de combien il descendoit dans le même tems, étant transporté au haut de la montagne : mais parce que l'air est toujour moins condensé à mesure qu'il s'éloigne davantage de la surface de la terre, la colonne d'air, qui, prise depuis le niveau de la mer, peut soutenir une ligne de mercure, est plus condensée & par conséquent moins haute que la colonne supérieure qui peut soutenir une autre ligne, & ainsi de suite, selon une certaine progression, que l'on ne connoît point.

Pour la découvrir, MM. Cassini & Maraldi prirent géométriquement la hauteur des montagnes qui se trouvèrent sur le chemin de la méridienne, & quand ils pûrent se transporter jusqu'au haut, ils observèrent quelle étoit la descente du barometre. Ils avoient fait le même jour, lorsqu'il avoit été possible, une observation du barometre au bord de la mer, ou dans un lieu dont ils connoissoient l'élévation sur le niveau de la mer; par les comparaisons des différentes hauteurs des montagnes avec les différentes descentes du mercure sur ces montagnes, MM. Cassini & Maraldi jugèrent que la progression suivant laquelle les colonnes d'air, qui répondent à une ligne de mercure, vont en augmentant de hauteur, pouvoit etre telle, que la première colonne ayant 61 pieds, la seconde en eut 62, la troisième 63, & ainsi toujours de suite, du moins jusqu'à la hauteur d'une demi lieue; car ils n'avoient pas observé sur des montagnes plus élevées. En supposant cette progression, ils retrouvoient toujours à quelques toises près, par la descente du mercure sur une montagne, la même hauteur de cette montagne qu'ils avoient eue immédiatement par l'opération géométrique.

On peut donc, en admettant cette progression, mesurer par un barometre qu'on portera sur une montagne, combien elle sera élevée sur le niveau de la mer, pourvû que l'on puisse savoir à quelle hauteur étoit à peu près en même tems le barometre sur le bord de la mer, ou dans un lieu, dont l'élévation au-dessus de la mer soit connue. C'est un grand avantage d'avoir trouvé une manière commode de mesurer par deux observations correspondantes du barometre, l'élévation de la plûpart des montagnes au-dessus du niveau de la mer; ce qui seroit une opération presqu'impraticable par d'autres méthodes, dès que la mer est un peu éloignée. *Hist. de l'acad. des Sciences, année 1703.*

au-dessus

au-dessus qu'au bas des montagnes, donne ici un résultat de 63 toises 3 pieds, dont le sommet du mont *Video* est élevé au-dessus de la superficie de la rivière. Si l'on étoit assuré que cette progression regnât de même dans tout l'atmosphère & dans tous les climats de la terre, il ne seroit pas difficile en quelqu'endroit que ce fût de trouver la hauteur des montagnes, en faisant à leur pied & à leur cime les expériences du baromètre. Par les observations que j'ai faites plus près de la ligne équinoxiale, j'ai remarqué que l'air étant plus rarefié dans ce climat, une progression géomètrique correspondante a chaque ligne de différence de hauteur du mercure, seroit plus grande que celle qui se trouve dans nos climats. Je renouvellai la même expérience sur une montagne du Pérou, mésurant sa hauteur par deux opérations, l'une par les triangles, l'autre avec le baromètre : la première par les triangles me donna 146 toises 1 pied de hauteur de la cime de la montagne à sa racine, la seconde qui fut faite avec beaucoup de soin au même instant au moyen de deux baromètres bien pareils & bien éprouvés, donna une différence de 10 lignes & demie ; ce qui pour faire 146 toises 1 pied, suppose 74 pieds à la première ligne, 76 à la seconde, 78 à la troisième, & ainsi dans la même progression. Ce qui m'a donné lieu de dresser des tables de la hauteur de l'air correspondante à la hauteur du mercure, depuis 28 pouces jusqu'à une ligne. (*). 1708.

(*) Il n'y a qu'à chercher dans les tables ordinaires les logarithmes des hauteurs du mercure dans le barometre exprimées en lignes. Si on ôte une trentieme partie de la différence de ces logarithmes, en prenant avec la caractéristique seulement les quatre premières figures qui la suivent, on aura en toises les hauteurs rélatives des lieux. Le mercure se soutenoit

1708.

Nom & découverte du Rio de la Plata.

Le Rio de la Plata, c'est-à-dire la *rivière d'Argent*, étoit autrefois appellée par les naturels du pays *Amaramayu*, c'est-à dire rivière des *Couleuvres*, (Amara *couleuvres*,) à cause du grand nombre de serpens qui descendent des montagnes dans ce grand fleuve, par une infinité de rivières qui viennent s'y rendre. *Juan Dias de Solis* y entra le premier en 1575. Séduit par les apparences que lui témoignèrent les sauvages, il descendit à terre où les barbares le massacrèrent & le mangèrent lui & toute sa troupe. Sébastien Cabot remonta ce fleuve fort avant ; il rapporta de l'intérieur des terres une grosse quantité d'argent. On crut en Espagne qu'il l'avoit trouvé sur les bords du fleuve, à qui on donna par cette raison le nom de Rio de la Plata. En partant de cette rivière, je trouvai que son embouchure au cap Sainte Marie, étoit à *326°. 29'. long.* à compter le premier méridien de l'isle de Teneriffe.

Remarque singulière sur les baleines.

Le 14 décembre 1708, nous commençâmes à voir des baleines & une grande multitude de marsouins. A l'occasion de ces animaux, je dirai en passant que j'ai observé moi-même dans la mer du sud, que les baleines sont sujettes, comme les femmes, aux évacuations de

dans le barometre à Carabourou qui est la plus basse de toutes nos stations à 21 pouces 2 lignes ½, ou à 254 lignes ½ ; au lieu que sur le sommet pierreux de Pichincha il se soutenoit à 15 pouces 11 lignes, ou 191 lignes. Si l'on prend la différence des logarithmes de ces deux nombres, on trouvera 1250, & si on en ôte la trentième partie, il viendra 1209 toises pour la hauteur de Pichincha au-dessus de Carabourou : ce qui s'accorde avec la détermination géométrique. L'application de cette regle est d'autant plus exacte que les hauteurs du mercure dans le barometre ne varient que très-peu en chaque lieu de la zone torride. La variation en bas au bord de la mer n'est guères que de 2 lignes & demie ou 3 lignes ; & à Quito, elle est d'environ une ligne. *Bouguer, voyage du Pérou.*

ſang périodiques ; ce qui m'a été confirmé par les Indiens de la côte. Le froid augmentoit à meſure que nous avançions. Deux jours après on découvrit le *cap Blanc*. L'après-midi nous vîmes des terres entièrement différentes de celles du matin ; elles paroiſſoient baſſes & fort ſtériles ; le rivage ſans aucune verdure étoit un ſable blanc, & nous crûmes voir le *port Déſiré* dans un enfoncement dont on n'appercevoit pas le bout. Le ſoir nous penſâmes nous briſer ſur une chaîne de rochers diſtante de ſix lieues de la terre (48°. 17'. *lat.* 316°. 59'. *long.*) J'examinai ici l'inclinaiſon de l'aiguille aimantée, obſervation aſſez difficile à faire en mer, & que je ne donne pas comme aſſurée. Il me parut qu'elle panchoit de plus de 7°. vers le ſud. Sa déclinaiſon dans ce parage étoit de plus de 19°. J'éprouvai depuis étant à la ville de la Conception, (*lat.* 36°. 42'.) que la pointe de l'aiguille aimantée tournant au ſud magnétique baiſſoit de ſix degrés & demi au-deſſous du plan poſé exactement de niveau. Je l'ai depuis trouvée à Lima de 3°. 25'. (*) Le 18 nous vîmes le cap *Vierge* à l'entrée du détroit de Magellan ; il eſt taillé à pic & facile à reconnoître ; le deſſus de la terre eſt plat, uni, de moyenne hauteur, il s'abaiſſe enſuite & va ſe perdre dans la mer, d'où il ſe relève juſqu'à deux fois, laiſſant deux intervalles ou enfoncemens.

Cap Blanc.

Obſervations ſur l'inclinaiſon de l'aiguille vers le pole.

Cap Vierge.

(*) Ceci contrarie les obſervations faites à la Cayenne par M. Richer. Il juge qu'il n'eſt point vrai, comme pluſieurs le croyent, que l'aiguille aimantée miſe de niveau ſur ſon pivot, s'incline à l'horiſon & s'abaiſſe proportionellement à la hauteur de pole : car une aiguille qui s'inclinoit à Paris de 75° du côté du nord, s'inclinoit encore à Cayenne du même côté de 50°, ce qui ne garde nulle proportion avec ces hauteurs du pole. *Hiſt. de l'acad. des ſciences année* 1674.

1708. On sçait l'histoire du progrès qu'ont fait les Espagnols dans la connoissance du détroit de Magellan, & des infortunes qu'ils y ont éprouvées. Dom Garcie de Loayse à sa sortie dans la mer du sud en 1526, fut accueilli d'une tempête qui, ayant dispersé sa flotte, fit périr le navire qu'il montoit sans qu'il en échappât un seul homme. En 1540. les vaisseaux de l'évêque de Plaisance s'étant avancés à 25 lieues, furent surpris par un vent d'ouest, qui ayant jetté sur la côte trois de ces navires, les brisa; heureusement leurs équipages se sauvèrent, parmi lesquels on comptoit quelques prêtres & 18 à 20 femmes. Le quatrième navire tenant le large ne reçut aucun mal, & le capitaine peu sensible aux cris & aux larmes de ses camarades, & témoin du malheur qui venoit de leur arriver, ne voulut embarquer personne dans la crainte de n'avoir pas assez de vivres pour les nourrir & de charger trop son navire. Le tems ayant changé, il fit route vers la mer du sud, & étant sorti du détroit, s'en alla à Lima. On croit que ceux qui restèrent ont été l'origine de ce peuple, appellé *Césaréens* par les Chiléens, qui habitent une terre à 43 ou 44 degrés de hauteur du pôle antarctique, au milieu du continent qui est entre la mer du nord & la mer du sud, pays extrêmement fertile & très-agréable, fermé du côté de l'ouest par une grande rivière fort rapide, au rapport de ceux qui ont été sur ses bords, qui disent avoir vû au-delà de la rivière des peuples bien différens des naturels du pays, des linges fort blancs mis à sécher, & entendu des cloches, marques évidentes que ces peuples suivent le rit romain. (*) J'appris étant dans le royaume de Chili,

Supplément à la relation d'Alfonse de Camargo.

Histoire d'une prétendue colonie européenne établie dans l'intérieur de la Magellanique.

(*) Cette histoire est fort suspecte tant par elle-même que dans ses cir-

que l'entrée dans les terres des Césaréens est défendue à tous les Espagnols, & que pour se conserver dans leur liberté, ils ont établi entr'eux une loy que ceux qui seroient traîtres à la république, & qui découvriroient son entrée, seroient condamnés à mort, fut-ce le chef de la république ; ce qu'on apprit par un Indien, leur espion, qui avoit été gagné par argent & par flatterie, par un prêtre zèlé qui souhaitoit depuis long-tems d'aller prêcher à ces peuples, & s'étoit déja présenté sur le bord de la rivière, sans pouvoir passer au-delà. L'Indien lui promit de lui montrer l'entrée, s'approchant des terres, le fit arrêter, le cacha dans le bois avec son valet, lui recommandant de ne pas paroître, & qu'il retourneroit la nuit suivante pour l'introduire dans la ville. Il vint en effet, mais bien loin de le mener à la ville, il l'assassina ; le valet du prêtre témoin de cet attentat, se cacha dans le bois, & s'en retourna au Chili, où il rapporta cette histoire. 1708.

Il y a quelque apparence que la nécessité ayant contraint ces pauvres malheureux après le naufrage à ramasser les débris de leurs vaisseaux, étant tous sains & saufs, ils allèrent ensuite chercher dans ces vastes pays une terre qui leur fût convenable & propre à habiter, dans laquelle s'étant multipliés, ils forment aujourd'hui une

constances : je ne la trouve rapportée dans aucune autre relation. Il est bien vrai qu'un des vaisseaux de l'évêque de Plaisance ayant été brisé contre la côte près de la baye de Possession, l'équipage qui se sauva à terre, fut abandonné au nombre de 250 personnes, par le reste de la flotte. Voyez ci-dessus la relation de ce naufrage, liv. II. art. 4. & 10. On n'a jamais sçû depuis ce qu'elles étoient devenues, & si on a vû en effet les choses telles que Feuillée les rapporte, je croirois plûtôt qu'on s'est trompé sur la latitude, & que ce que l'on a vû étoit quelque colonie du Paraguay dirigée par les Jésuites.

1708. république. Ces peuples n'ayant besoin de rien, parce qu'ils trouvent chez eux tout leur nécessaire, sont bien aises de vivre dans la tranquillité, qu'ils craindroient de perdre, s'ils donnoient entrée à des peuples étrangers.

Description du cap S. Jean dans la terre des Etats.

Le 20 décembre on vit l'extrêmité du *cap S. Jean*, le plus oriental de la *terre des Etats*. Selon les mesures que je pris le mieux qu'il me fût possible, mais non pas avec la dernière exactitude, ce cap est de 2°. 20'. plus au sud que le cap Vierge, & de 3°. 25'. plus à l'est. La variation étoit de 23°. 3'. Je le dessinai : il est terminé par deux pointes de rochers assez élevées ; deux autres beaucoup plus basses & pointues suivoient celle-ci, & parurent se détacher du cap à mesure que nous avancions vers l'est. Au-dedans il y avoit plusieurs montagnes au-delà d'une petite plaine élevée & terminée à pic par la mer. On voyoit aussi trois petites isles fort basses & longues, qui n'étoient selon l'apparence, qu'une suite des mêmes terres, dont l'éloignement empêchant de voir la continuation, en faisoit paroître les intervalles noyés par la mer. L'extrêmité du cap S. Jean est démontrée par les trois écueils marqués dans ma carte. Le lendemain les montagnes avoient changé de décoration aux endroits où il n'y avoit pas d'arbres ; elles nous avoient paru d'un beau verd naissant. Elles furent ensuite couvertes d'une blancheur à nous éblouir ; mais qui ne dura que très-peu de tems. Les neiges qui tombèrent durant la nuit s'étant fondues, nous revîmes ces productions admirables de la nature ; je fus mortifié de ne les pas voir de plus près, pour enlever de ces lieux des trésors qui nous sont cachés dans une infinité de plantes, & d'être privé d'y faire

des obſervations qui auroient déterminé immédiatement la véritable ſituation de cette iſle : deux motifs ſuffiſans à un aſtronome phyſicien pour l'engager de deſcendre à terre, mais demander pour des ſujets ſemblables de mettre un canot à la mer, ce ſeroit paſſer pour viſionnaire : tout le monde ne connoît pas la valeur des ſciences, & ceux qui en ſçavent le prix, & l'importance qu'il y a de ſe ſervir, pour les perfectionner, des occaſions qui ſe rencontrent & qui ſont auſſi rares que celle qui ſe préſentoit alors, ont aſſurément un vrai ſujet de peine de les voir échapper ſans pouvoir en faire uſage. Nous vîmes ici quantité d'oiſeaux dont les aîles étoient extrêmement grandes, par rapport à leur petit corps. Les nuits perdoient ſenſiblement leur obſcurité, & les nuages épais rendoient au contraire les jours fort obſcurs ; enſorte qu'on ne pouvoit plus diſtinguer la nuit d'avec le jour ; on ne parloit plus d'allumer des chandelles ; nous commencions à pouvoir lire à minuit ſans cela : on y voyoit auſſi clair qu'à midi, & le ſoleil ne paroiſſant pas, nous ne connoiſſions ni matin ni ſoir, & ne ſçavions quels noms donner à nos repas. 1708.

Tout parut ſe renouveller avec l'année, près de 60°. *lat.* & de 309 $\frac{1}{4}$ *long.* Le ciel s'éclaircit, au coucher du ſoleil le 2ᵉ. janvier 1709. l'aurore du lendemain commença de paroître : le vent étoit changé & favorable : nous étions entré dans la mer calme du ſud. (*) Dès que nous crûmes être par le travers du cap *Victoire* à la bouque occidentale du détroit de Magellan, nous mîmes le cap au nord. Le froid diminuoit & nos habits d'hiver commençoient à devenir incommodes. Vers le 51ᵉ. pa-

Entrée dans la mer du ſud ſans paſſer par aucun détroit.

(*) Sans paſſer par le détroit de le Maire.

1708. rallèle & le 299e. méridien, la variation de l'aiman n'étoit plus que de 15°. Le 22e. janvier nous mouillâmes à la *baye de la Conception* ville du Chili, où nous fûmes reçus & traités au mieux par les Espagnols.

Arrivée au Chili.

XXXIX.

WOODES ROGGERS,

En Polynésie & en Australasie.

ECRIT par lui-même. Traduit en françois sur l'édition angloise imprimée à Amsterdam chez l'Honoré 1725, in 12. III. vol. Cet ouvrage contient une infinité de détails très-ennuyeux, quoiqu'utiles à un homme du métier, & en particulier à un capitaine de vaisseau, sur la manière dont il doit se gouverner dans la commission qui lui est confiée. Du reste l'auteur est un homme judicieux, fidèle, bien instruit, qui n'écrit pas mal pour un marin, & qui a pris soin de confronter ce qu'il a lû avec ce qu'il a vû.

DURANT la guerre pour la succession d'Espagne, quelques particuliers équipèrent en Angleterre deux vaisseaux armateurs, destinés à faire des captures dans la mer du sud. Woodes Roggers nommé pour les commander, avoit avec lui le fameux marin Guillaume Dampierre qui lui servoit de premier pilote, ayant déja fait trois voyages dans la mer du sud, & deux fois le tour du monde. Ils levèrent l'ancre de Bristol le 2 août 1708. Le 10 janvier de l'année suivante, ils se trouvoient du côté du pôle antarctique à 61°.53'.où il n'y avoit point de nuit. Nous ne poussâmes pas plus avant, *dit-il*, mais c'est peut-être plus loin qu'aucun navigateur ait jamais

Départ de Bristol.

Arrivée à 61°. 53'.

jamais été au sud. Roggers comme beaucoup d'autres marins, se vante ici de s'être approché plus près du pôle que nul autre. Presque tous semblent ambitionner cette gloire, qui selon l'apparence ne peut être disputée à l'amiral Drack que par le seul Guillaume Davis qui a pénétré jusqu'à 63°. Roggers doubla le cap Horn sans prendre terre en aucun lieu de ces parages jusqu'à l'isle Jean Fernand, d'où la pinasse revint au vaisseau avec quantité d'écrevisses & un homme vêtu de peaux de chevres qui paroissoit plus sauvage que ces animaux même. L'avanture de cet homme & celle du moskite Indien abandonné dans la même isle, ont fait le sujet du roman anglois de Robinson Crusoé, que la singularité de l'événement nous a fait lire avec avidité dans notre jeunesse. L'empressement qu'on eut alors pour ce livre composé par Daniel de Foé, & qu'on lit encore volontiers, m'engage à rapporter ici d'après Rgogers ce qu'il y a de vrai dans l'histoire fabuleuse du prétendu Robinson. 1709.

Cap Horn.

Isle Jean Fernand.

C'étoit, *dit-il*, un Ecossois nommé Alexandre Selkirk qui avoit été maître à bord du vaisseau *les cinq Ports*, & que le capitaine Stradling avoit abandonné sur cette isle depuis 4 ans & 4 mois. Le capitaine Dampierre qui s'étoit trouvé alors avec eux, me dit que c'étoit le meilleur homme qu'il eut sur ce navire, de sorte que je l'engageai à me servir de contre-maître. Ce bon Ecossois, à la vûe de nos vaisseaux, qu'il prit pour anglois, alluma le feu que nous avions remarqué sur l'isle. Il en avoit vû bien d'autres, pendant le séjour qu'il y fit; mais il n'y en eut que deux qui vinssent y mouiller. Incertain de quelle nation ils étoient, il s'en approcha pour les examiner; mais quelques Espagnols qui avoient déja mis

Histoire du solitaire de l'isle Jean Fernand, qui a donné lieu au roman de Robinson Crusoé.

1709. pied à terre, ne l'eurent pas plûtôt apperçu qu'ils tirèrent sur lui & le poursuivirent jusques dans les bois, où il grimpa sur un arbre; il n'y fut pas découvert, quoiqu'ils rodassent aux environs, & qu'ils tuassent quantité de chevres sous ses yeux. Il nous avoua d'ailleurs, qu'il auroit mieux aimé se livrer à des François, si quelqu'un de leur vaisseau y eut abordé, ou s'exposer à mourir sur cette isle, que de tomber entre les mains des Espagnols, qui n'auroient pas manqué de le tuer, ou de le condamner aux mines, dans la crainte qu'il ne servît aux étrangers à découvrir la mer du sud. Il nous apprit aussi qu'il étoit né à Largo, dans la province de Fife en Ecosse, qu'il avoit été élevé à la marine dès son enfance; qu'il fut mis sur cette isle par le capitaine Stradling, à l'occasion d'un démêlé qu'ils avoient eu ensemble; qu'il résolut d'abord d'y rester plûtôt que de s'exposer à de nouveaux chagrins, outre que son vaisseau étoit en mauvais état; que cependant revenu à lui-même, il souhaita d'y retourner; mais que le capitaine n'y voulut pas consentir. Il avoit déja touché à cette isle dans un autre voyage, pour y faire de l'eau & du bois; & alors on y laissa deux hommes, qui y vécurent six mois jusqu'au retour du vaisseau qui étoit allé à la mer du sud, d'où il fut chassé par deux vaisseaux françois, qu'il y rencontra.

Quoiqu'il en soit, abandonné sur cette isle, avec ses habits, son lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, du tabac, une hache, un couteau, un chaudron, une bible, quelques livres de piété, ses instrumens & ses livres de marine, il s'amusa & pourvût à ses besoins le mieux qu'il lui fût possible. Mais durant les premiers huit mois, il eut beaucoup de peine à vaincre la mélan-

colie, & à furmonter l'horreur que lui caufoit une fi affreufe folitude. Il fit deux cabanes à quelque diftance l'une de l'autre, avec du bois de piment : il les couvrit d'une efpèce de joncs, & les doubla de peaux de chevres qu'il tuoit à mefure qu'il en avoit befoin, pendant que fa poudre dura. Lorfqu'elle approchoit de fa fin, il trouva le fecret de tirer du feu avec deux morceaux de bois de piment, qu'il frottoit l'un contre l'autre fur le genouil. Il faifoit fa cuifine dans la plus petite de fes hutes, & dans la grande il dormoit, il chantoit des pfeaumes & prioit Dieu : jamais de fa vie il n'avoit été fi bon chrétien, & il défefpéroit même de l'être autant à l'avenir. Accablé d'abord de trifteffe, ou manque de pain & de fel, il ne mangeoit qu'à l'extrêmité lorfque la faim le preffoit, & il n'alloit fe coucher que lorfqu'il ne pouvoit plus foutenir la veille. Le bois de piment lui fervoit à cuire fa viande & à l'éclairer, & fon odeur aromatique récréoit fes efprits abattus. 1709.

D'ailleurs il ne manquoit pas de poiffon, mais il n'ofoit en manger fans fel, parce qu'il lui caufoit le dévoyement, à la réferve des écréviffe de rivières qui font ici d'un goût exquis, & auffi groffes que celles de mer : tantôt il les mangeoit bouillies & tantôt grillées, de même que la chair de fes chevres qui n'a pas le goût fi fort que celle des nôtres, & dont il faifoit d'excellent bouillon. Il en avoit tué jufques à 500. & avoit marqué un pareil nombre à l'oreille. Quand fa poudre eut fini, il les prenoit à la courfe ; & il s'étoit rendu fi agile par un exercice continuel, qu'il couroit à travers les bois fur les rochers & les collines, avec une vîteffe incroyable. Nous l'expérimentâmes lorfqu'il fût à la chaffe pour

1709. nous, avec un chien que nous avions à bord dressé au combat des taureaux, & nos meilleurs coureurs ; il les dévançoit tous, il mettoit fur les dents nos hommes & le chien, il prenoit les chevres & nous les apportoit fur le dos. Il nous dit que peu s'en fallut un jour que fon agilité ne lui coûtât la vie ; qu'il pourfuivoit une chevre avec tant d'ardeur, qu'il la prit fur le bord d'un précipice que des buiffons lui cachoient, & qu'il culbuta du haut en bas avec elle, qu'il fût fi étourdi du coup & fi fracaffé, qu'il en perdit toute connoiffance ; qu'enfin revenu à lui-même, il trouva la chevre morte fous lui ; il refta près de 24 heures fur la place, & il eut affez de peine à fe traîner à fa cabane qui en étoit à un mille, ou à reffortir au bout de 10 jours.

D'un autre côté, par un long ufage, il vint à favourer la viande fans fel & fans pain : & dans la faifon il avoit quantité de bons navets que les gens du capitaine Dampierre y avoient fémés, & qui couvroient aujourd'hui quelques arpens de terre. Il ne manquoit pas non plus d'excellens choux, qu'il cueilloit fur les arbres qui en portent & qu'il affaifonnoit avec le fruit du piment, qui eft le même que le poivre de la Jamaïque, & dont l'odeur eft délicieufe. Il y trouva auffi une forte de poivre noir appellé *malagita*, qui eft fort bon pour chaffer les vents & guérir de la colique.

Du refte, fes fouliers & fes habits furent bientôt ufés à force de courir à travers les bois & les brouffailles ; mais fes pieds s'endurcirent fi bien à la fatigue, qu'il couroit par tout fans aucune peine ; lors même que nous l'eumes trouvé, il ne put s'affujettir de quelques tems à porter des fouliers, parce que fes pieds enfloient d'abord qu'il en avoit mis.

Après avoir banni sa mélancolie, il se divertissoit quelquefois à graver son nom sur les arbres, avec la date de son exil ; ou bien à chanter & à dresser des chats & des chevreaux à danser avec lui. Les chats & les rats lui firent au commencement une cruelle guerre : ils s'y étoient multipliés sans doute par le moyen de quelques-uns de chaque espèce sortis des navires qui avoient touché à cette isle pour y faire de l'eau & du bois. Les rats lui venoient ronger les pieds & les habits lorsqu'il dormoit : pour s'en garantir, il s'avisa de donner aux chats de bons morceaux de ses chevres ; ce qui les rendit si familiers, qu'ils venoient coucher par centaines autour de sa hute, & qu'ils le délivrèrent bientôt de leurs ennemis & des siens. De sorte que par un effet de la providence & par la vigueur de sa jeunesse, puisqu'il avoit à peine aujourd'hui 30 ans, il se mit au-dessus de tous les embarras de sa triste solitude, & y vécut enfin à son aise. Lorsqu'il n'eut plus d'habits, il se fit un juste-au-corps & un bonnet de peaux de chèvres qu'il cousut ensemble avec de petites courroyes qu'il en ôta, & un clou qui lui servoit d'aiguille. Il se fit aussi des chemises de quelque toile qu'il avoit, & il les cousut de même avec un clou & le fil d'estames qu'il tira de ses vieux bas. Il en étoit à sa dernière, lorsque nous le rencontrâmes sur cette isle. Quand son couteau fut usé jusqu'au dos, il en forgea d'autres avec quelques cercles de fer qu'il trouva sur le rivage ; il en fit divers morceaux qu'il applatit du mieux qu'il lui fut possible, & qu'il aiguisa sur des pierres. 1709.

Il avoit si bien oublié de parler, qu'il ne prononçoit les mots qu'à demi, & que nous eumes d'abord assez de

1709. peine à l'entendre. Nous lui offrîmes du brandevin, mais il ne voulut pas en goûter de crainte qu'il ne lui fît mal, accoutumé qu'il étoit à ne boire que de l'eau. D'ailleurs il se passa quelques tems avant qu'il put manger de nos apprêts avec plaisir.

Outre ce que nous avons déja rapporté du produit de cette isle, il nous parla de certaines petites prunes noires qui sont excellentes; mais qu'il est mal aisé de cueillir, parce qu'elles croissent, sur le sommet des montagnes & des rochers. Il y a quantité d'arbres de piment, & nous en vîmes quelques-uns qui avoient 60 pieds de haut & deux verges ou environ de circonférence. Les cotoniers y sont plus hauts, & leur tige a près de quatre brasses de circonférence.

Le climat y est si bon que les arbres & les plantes y conservent leur verdure pendant toute l'année. Il n'y a que deux mois d'hiver, celui de juin & de juillet: on n'y voit même alors qu'une petite gelée avec un peu de grèle, mais il y a quelquefois de grosses pluyes. La chaleur y est égale & modérée en été, & il n'y a pas beaucoup de tempête. Notre Ecossois n'apperçut non plus aucunes créatures sauvages ou vénimeuses, ni d'autres bêtes que celles dont nous avons déja parlé.

Juan Fernandez y laissa le premier quelques chèvres pour y multiplier, & l'isle en est aujourd'hui toute pleine. Il s'y établit avec quelques familles de sa nation, jusqu'à ce que le continent du Chili fut soumis aux Espagnols, & qu'il y passa lui-même dans l'espérance du gain. Quoiqu'il en soit, cette isle est capable de nourrir un grand nombre de personnes, & d'être fortifiée en sorte qu'il seroit bien difficile de les en déloger.

Ringrose dans la relation qu'il a donnée du voyage du capitaine *Sharp* & d'autres boucaniers, parle d'un vaisseau qui périt sur cette isle où le seul homme qui en échapa, vécut cinq années jusqu'à ce qu'un autre vaisseau le reprit. Le capitaine Dampierre parle aussi d'un moskite indien qui fut laissé en 1681 sur l'isle de Juan Fernandez lorsqu'il étoit à bord du capitaine Watlin, & qu'il y retrouva en 1684, c'est-à-dire que ce moskite y avoit demeuré seul plus de trois ans. Quoiqu'il en soit, la manière dont notre Ecossois se gouverna dans la suite me persuade qu'il y mena une vie fort chrétienne, qu'il nous dit la pure vérité à cet égard, & que la providence divine le soutint au milieu d'une si grande affliction. D'ailleurs on voit par son exemple que la solitude & la retraite du monde n'est pas un état si triste que la plûpart des hommes se l'imaginent, surtout lorsqu'on y tombe par un accident inévitable. On voit aussi par là qu'un malheur en prévient quelquefois un autre beaucoup plus grand, puisque le vaisseau de son capitaine échoua bien-tôt après, & que la plûpart de l'équipage y périt. D'un autre côté, l'adresse qu'il eut de fournir à ses besoins d'une manière aussi efficace quoique moins commode que nous le pouvons, avec le secours de nos sciences & de nos arts, nous confirme que la nécessité est la mère de l'industrie. Bien plus, tout sobre qu'il étoit, dès qu'il eut repris l'usage de nos viandes & de nos liqueurs, il perdit beaucoup de sa force & de son activité. Preuve convaincante que la nourriture la plus simple & la tempérance entretiennent la santé du corps & la vigueur de l'esprit; au lieu que la variété de nos mets & de nos boissons, surtout s'il y a de l'excès, ruinent également l'un & l'autre. 1709.

1709. *Roggers* continue ici la description de l'isle Jean Fernand que l'on sçait être un des plus beaux pays de l'univers; ainsi que le Chili des côtes duquel elle n'est pas éloignée; raison pour laquelle je ne regarde point la description de cette isle comme appartenante à mon objet, qui n'embrasse que les isles écartées, peu connues & rarement fréquentées dans la mer du sud. Je ne tirerai donc ici de la relation de Roggers que ce qu'il dit de particulier sur les loups ou chiens marins, & des lions marins dont il est souvent parlé dans cette histoire naturelle des Terres australes.

Description du chien, ou veau marin. Les chiens marins se rendent sur l'isle Jean Fernand, pour y faire leurs petits, & ils sont alors de si mauvaise humeur, que bien loin de se retirer à l'approche d'un homme, ils se jettent sur lui pour le mordre, quoiqu'il soit armé d'un bâton. Ils ne sont pas si fiers en d'autres tems, & ils se lèvent aussi-tôt qu'ils découvrent quelqu'un; à moins de cela, il seroit impossible d'y aborder puisque le rivage en est d'ordinaire tout couvert à plus d'un demi mille à la ronde. Quand nous y arrivâmes nous les entendions crier jour & nuit, quoique nous fussions à un mille de terre. Les uns bêloient comme des agneaux, les autres aboyoient comme des chiens, ou heurloient comme des loups, & poussoient différens cris horribles. Leur poil est le plus beau de cette espèce que j'aye vû de ma vie, & celui de nos loutres n'en approche pas.

Description du lion marin. Le lion marin est une créature fort étrange & d'une grosseur prodigieuse. M. Selkirk me dit qu'il en avoit vû de 20 pieds de long ou au-delà, & d'une circonférence plus étendue, qui ne pouvoient guères moins peser

de

de 4000 ℔. Pour moi j'en vis plusieurs de 16 pieds de long, qui en pesoient peut-être 2000. Je m'étonne avec tout cela qu'on puisse tirer tant d'huile du lard de ces monstres. La forme de leur corps approche assez de celle des chiens marins; mais ils ont la peau plus épaisse que celle d'un bœuf, le poil court & rude, la tête beaucoup plus grosse à proportion, la gueule fort grande, les yeux d'une grosseur monstrueuse, & le museau qui ressemble à celui d'un lion, avec de terribles moustaches dont le poil est si rude, qu'il peut servir à faire des curedents. Vers la fin du mois de juin, ces animaux vont sur l'isle pour y poser leurs petits, à un coup de mousquet du bord de la mer, & ils s'y arrêtent jusques à la fin de septembre, sans bouger de la place & sans prendre aucune sorte de nourriture, du moins à ce qu'il paroît; j'en observai moi-même quelques-uns, qui furent huit jours entiers dans leur gîte, & qui ne l'auroient pas abandonné si nous ne les avions effrayés. 1709.

Après plusieurs courses & diverses expéditions militaires sur les côtes espagnoles, *Roggers* vint mouiller à l'une des isles *Gallapagos*, où la chaloupe ne put trouver une goutte d'eau douce, quoiqu'ils se fussent avancés 3 ou 4 milles dans le pays. Cette isle, *dit-il*, est séche & aride en plusieurs endroits, couverte de cailloux pesans & carriés, qui ressemblent à du mâchefer, & les pieds s'y enfoncent comme si l'on marchoit sur des cendres; ce qui me feroit conjecturer qu'il y a eu ici quelque volcan. D'ailleurs on y voit quantité de buissons & quelque verdure sans apparence d'eau; mais dans celle appellée *santa Maria del Aguada*; il y a quantité de bonne eau, du bois de charpente, des tourtues de mer & de terre,

Description des isles Gallapagos.

1709. avec une rade fort sûre ; c'est aussi l'endroit où nous avions dessein d'aller & de nous tenir cachés quelque tems. Le capitaine Davis un de nos Anglois qui couroit ces mers, il y a plus de vingt ans, y demeura quelques mois & s'y rafraîchit à son aise. Il a publié qu'on y trouve de beaux arbres propres à faire des mâts ; mais je n'y ai rien vû de tel, non plus que bien d'autres choses que bien des navigateurs de cet ordre nous débitent, dans l'espérance qu'il y aura peu de gens qui soient en état de les contredire. Au reste, nous n'avons point vû cette isle qu'on dit être sous un degré & demi de lat. méridionale à 140 lieues de l'isle Plata. Je crois qu'on peut y ajouter 30 lieues de plus, que c'est la même où le capitaine Davis boucanier anglois, prit des rafraîchissemens. Du reste, toutes les lumières qu'il nous donne pour la retrouver, sont qu'elle est située à l'ouest de ces isles, où il fut avec les autres boucaniers, & qui ne peuvent être, comme je l'ai déja dit, que les *Gallapagos*. Nous n'avions pas besoin de la chercher cette seconde fois ; mais je ne doute pas qu'on ne la puisse trouver à la faveur de cet indice. Quoiqu'il en soit, elles sont en si grand nombre que nous en comptâmes à deux fois jusqu'à 50 ; mais il ne nous en parut pas une seule où il y eut de l'eau douce. Les tortues y sont en abondance. J'envoyai quelques hommes sur ma pinasse qui revinrent la nuit avec 37 de ces animaux, & du sel qu'ils avoient trouvé dans un étang. D'un autre côté ma gabarre en apporta 20 de mer : de sorte que j'en suis bien pourvû. Quelques-unes des plus grosses de terre pèsent environ 100 livres ; mais il y en a de mer qui en pèsent plus de 400. Les œufs des premières qui les pondent sur le tillac de

Histoire naturelle de la tortue de mer.

mon vaisseau & dont mes gens en trouvèrent quelques-uns à terre, sont à peu près de la grosseur d'un œuf d'oye, blancs, tout-à-fait ronds & couverts d'une coquille épaisse. 1709.

On peut dire que c'est le plus lait animal qu'il y ait au monde; son écaille qui ne ressemble pas mal à l'impérial d'un vieux fiacre, & aussi noire que du jaiet, de même que sa peau extérieure, qui est toute ridée & fort rude; il a le col long, aussi bien que les jambes, de la grosseur du poignet d'un homme, les pieds tortus, gros comme le poing & de la figure à peu près de ceux de l'éléphant, avec cinq ongles épais aux pieds de devant, & quatre à ceux de derrière, la tête petite, & le museau pointu comme un serpent, noir & couvert de rides. Lorsque ces animaux sont surpris à la vûe de quelque objet, ils retirent le col, la tête & les jambes dans leur écaille. Deux de mes hommes avec le lieutenant Stratton, & le trompette de la *Duchesse*, prétendent en avoir vû quelques-unes, qui avoient environ 4 pieds de haut, & qui ne pouvoient peser guères moins de 700 liv. Ils ajoutent qu'ils s'étoient mis deux fois sur le dos d'une des ces créatures, qui avoit marché son pas ordinaire, comme si elle n'avoit rien porté. D'ailleurs, il ne s'en trouve aucune autre part dans ces mers à ce que nous disent les Espagnols. Celles-ci tant mâles que femelles ne se rendent à terre que de jour, au lieu que toutes les autres que j'ai vûes ou dont j'ai entendu parler, n'y vont que de nuit.

Nous ne prîmes sur l'une des trois Maries que des femelles qui s'y rendoient la nuit, pour y pondre leurs œufs & les enterrer dans le sable : on les tournoit alors

1709. sur le dos, & nous les allions chercher de jour. Il y en eut une de celles-ci qui avoit plus de 800 œufs dans le corps, dont 150 étoient déja couverts de leur peau & prêts ainsi à être pondus tous à la fois. Je ne pouvois m'imaginer que les petits des tortues fussent six semaines à éclore, comme quelques auteurs l'ont écrit, parce que le soleil est fort ardent, & que ces œufs n'ont qu'une pellicule assez mince. Afin donc de m'éclaircir là-dessus, j'ordonnai à quelques-uns de nos hommes de prendre bien garde au tems auquel une de ces créatures pondroit ses œufs, de ne la point interrompre & de les examiner ensuite: à leur retour, ils me dirent qu'en moins de douze heures, il n'y paroissoit plus de germe, qu'environ douze heures ensuite les petits y étoient formés & pleins de vie. Si nous avions resté plus long-tems ici, j'aurois pû me satisfaire moi-même & les autres, sur une opération si prompte de la nature ou de la chaleur du soleil. Quoiqu'il en soit, ceci me dispose à croire le rapport de plusieurs navigateurs de nos équipages qui soutiennent que par-tout où ils ont trouvé des œufs de tortue dans le sable, ils n'y ont vû trois jours après que les pellicules vuides; d'où l'on peut inférer que les petits sont éclos dans cet espace de tems. Ils m'assurèrent d'ailleurs qu'ils avoient remarqué plus d'une fois que les petits qui sortent tous les jours du sable courent tout droit à la mer, & qu'ils marchent plus vite que les grosses.

Autres animaux des Gallapes. Nous vîmes aussi aux Gallapes quantité de serpens d'eau, & les gens du capitaine Cook en repoussèrent un qui alloit monter sur leur bord, les Espagnols prétendent que leur morsure est incurable. On trouve presque toutes sortes d'oiseaux de mer entre ces isles, & quel-

ques-uns de terre, sur-tout des faucons & des tourterelles, 1709.
qui étoient si familiers que nous en attrapions souvent à coups de bâtons. Je n'y vis pas d'autres animaux à quatre pieds que des guanos & des tortues de terre, qu'on y trouve en abondance. A l'égard de celles-ci, il est assez difficile de sçavoir de quelle manière elles y sont venues, puisqu'on n'en voit pas de la même espèce sur le continent. Les chiens marins fréquentent quelques-unes de ces isles; mais ils n'y sont pas en si grand nombre qu'à l'isle Jean Fernand, & leur fourure n'est pas même si bonne.

Il y en eut un de la grosseur d'un ours qui m'attaqua par trois fois, & qui auroit pû me tuer, si je n'avois eu une demi pique à la main. J'étois sur le rivage lorsqu'il sortit de l'eau la gueule béante contre moi, avec autant de vîtesse & de férocité que le chien le plus enragé qui a rompu sa chaîne.

Je lui enfonçai ma pique dans la poitrine : & je le blessai les trois fois qu'il vint à moi, ce qui l'obligea de se retirer avec des cris horribles, de gronder ensuite & de me montrer les dents. Il n'y avoit pas 24 heures qu'un homme de mon équipage avoit failli à être dévoré par un de ces animaux. L'air est plus froid ici que dans aucune latitude à 10 degrés d'un & d'autre côté de l'équateur, & la chaleur augmenta à mesure que nous nous éloignâmes de la ligne.

D'ici *Roggers* fit voile au cap S. Lucar de Californie. Cap S. Lucar de Californie.
Il donne une curieuse description des mœurs du peuple de cette contrée presqu'inconnue, que l'on peut comparer, tant avec celle du chevalier Brak, qu'avec quelques lettres des missionnaires jésuites sur le même sujet. Il parle

1710. Nouveau Mexique. aussi avec quelque détail des peuples très-peu connus du nouveau Mexique. En général il seroit avantageux & intéressant pour la géographie que quelqu'un voulut bien nous donner une histoire des pays peu connus du pole arctique, aussi détaillée que celle que je donne ici de l'antarctique. La matière est moins curieuse à la vérité de ce côté-là que du côté opposé; mais les mémoires sont meilleurs & plus abondans, les régions ayant été plus souvent & mieux vûes comme étant plus voisines de nous; nous avons même déja quelques recueils assez bons qui ne contiennent que des voyages faits au nord.

Autres aventures de Roggers dans la mer du sud. Je reviens au capitaine Roggers qui enleva, près des côtes de Californie, le riche gallion de Manille chargé pour la foire d'Acapulco, comme autrefois Thomas Candish & de nos jours George Anson, autres capitaines anglois, s'en sont emparés. Il fit de-là voile aux *Larrones*, cinglant presque toujours sous le treizième parallèle, parce qu'il est trop dangereux de se tenir plus loin de l'équateur, à cause des bas fonds. On trouve dans son routier une très-bonne table de sa navigation journalière, contenant les distances, les degrés, les variations de l'aimant.

Son vaisseau territ à l'isle de Guaham le 11 mars 1710. où il commerça fort amicalement avec les Espagnols & reçut d'eux autant de vivres qu'il en voulut en les payant. Le lecteur a déja plus d'une fois eu occasion de remarquer que la colonie espagnole des *Larrones* reçoit bien tous les vaisseaux qui se présentent, de quelque nation qu'ils soient, amie ou ennemie, en tems de guerre ou de paix. Cette colonie est placée à de si grandes distances des continens, soit d'Europe, soit d'Asie

ou d'Amérique, qu'elle ne prend aucune part aux démêlés des peuples Européens dans ces pays, se regardant toujours à tous égards comme dans un état de neutralité. Notre navigateur donne une description de l'isle de Guaham qui mérite d'avoir place ici. 1710.

Description de l'Isle de Guaham.

CETTE isle peut avoir 40 lieues de circonférence; l'ancrage est à l'ouest, & vers le milieu il y a une grande anse avec plusieurs maisons bâties à l'espagnole, où les officiers & l'équipage du vaisseau d'Acapulco se viennent rafraîchir lorsqu'ils retournent à Manille. Il y a environ 300 Espagnols sur cette isle ou celles du voisinage, & la plûpart des naturels du pays sont leur prosélytes. Ils nous dirent qu'ils avoient huit curés ou prêtres, dont il y en a six qui tiennent école, & qui s'acquittent, outre cela, des fonctions de leur charge, en qualité d'ecclésiastiques. Ils ont aussi des maîtres d'école mulâtres & indiens qui entendent l'espagnol, & qui l'ont enseigné à presque tous les naturels du pays. S'il en faut croire les Espagnols, il y a une chaîne d'isles qui courent d'ici au Japon, entre lesquelles ils en comptent plusieurs qui abondent en or; ils bâtissoient même un petit vaisseau pour aller à leur découverte & s'attirer par-là quelque trafic.

L'isle de Guaham est fort montagneuse, & l'on y trouve quantité d'excellente eau, d'oranges, de limons, de citrons, de melons d'eau & musqués, dont les Espagnols y ont porté la sémence, de bœufs qui sont maigres, petits & presque tout blancs, & de cochons dont

1710. la chair est le meilleur porc frais que l'on puisse manger au monde, parce qu'ils ne se nourrissent que de noix de cacao & d'un certain fruit qui sert de pain aux naturels du pays. L'indigo y croît en si grande abondance, que si les habitans avoient de l'industrie & des chaudières pour le faire bouillir, ils en tireroient beaucoup de profit; mais éloignés de tout commerce, ils n'en font aucun usage, & contens du simple nécessaire, ils ne cultivent que ce qu'il leur faut pour subsister.

Indigo.

L'argent y est si rare, que dans toute l'isle ils ne purent amasser mille écus pour acheter de nos étoffes dont ils avoient besoin. Il y a environ 200 soldats qui reçoivent toutes les années leur paye de Manille par la voye d'un petit vaisseau, qui leur apporte des habits, du sucre, du ris & du vin, & qui rattrappe ainsi presque la même somme; c'est ce qui les a engagés depuis peu à sémer du ris dans leurs vallées, & à mieux cultiver la terre. On peu dire même que si les Espagnols n'étoient pas si paresseux, ils pourroient avoir ici la plûpart des choses qui sont nécessaires à la vie.

Fruit à pain.

Le fruit qui leur sert de pain, est, selon moi, ce qu'il y a de plus remarquable sur cette isle. Je vis quelques-unes de ces pommes qui ressembloient à des grosses oranges; mais l'on me dit que parvenues à leur maturité, elles étoient trois fois plus grosses.

On en voit aussi en divers endroits des Indes orientales, proche de la ligne; l'arbre qui les porte est fort gros, & ses feuilles qui ressemblent un peu à celles du figuier, sont presque aussi grandes, mais de couleur brune. Il y a ici tant de ce fruit dans la saison, qu'on le donne aux cochons pour les engraisser: il n'a point de noyau, & l'intérieur.

térieur ressemble à une patate séche ou au yam, dont on ne manque pas non plus. 1710.

Le vent réglé souffle toujours ici du sud-est, excepté pendant la mousson de l'ouest, qui dure depuis la mi-juin jusques à la mi-août.

Le gouverneur demeure au nord de l'isle, où il y a un couvent & un petit village, qui est la principale habitation des Espagnols. Ceux-ci sont obligés de se marier avec les Indiennes, faute d'Espagnolles dont il n'y avoit pas plus de quatre sur l'isle. Les Indiens d'ici ont de la vigueur, la taille avantageuse & le teint d'un brun olivâtre; ils vont tout nuds, à la réserve d'un torchon qui leur pend au derrière, & les femmes portent de petits jupons. Ils sont fort adroits à tirer de la fronde où ils mettent des pierres d'argile de figure ovale, qu'ils séchent au feu, & qui deviennent aussi dures que du marbre: ils tirent si juste, à ce que les Espagnols nous ont dit, qu'ils ne manquent presque jamais leur but, pour si petit qu'il soit, & avec tant de force qu'ils peuvent tuer un homme à une bonne distance. Ils n'ont d'ailleurs pour toutes armes, qu'un bâton ou une lance faite du bois le plus pesant qui se trouve dans l'isle. Mœurs des Guamois.

La fabrique de leurs pirogues volantes est d'une si grande singularité, que j'en donnerai ici la description. Quelques Espagnols me dirent qu'elles faisoient 20 lieues dans une heure; mais j'ai de la peine à croire qu'elles puissent courir guères plus de 10 milles dans cet espace de tems, quoiqu'elles paroissent aller plus vîte qu'un trait ou qu'un oiseau qui fend les airs. Du reste ces pirogues ont environ 30 pieds de long sur deux de large, & 3 de creux; il n'y a qu'un mât planté au milieu, Leurs pirogues.

1710. avec une vergue suspendue à demi-mât, & une voile de natte, en forme de la mizaine d'un vaisseau. Un homme se tient à chaque bout de la pirogue avec une pagaie à la main pour la gouverner, parce que l'avant & l'arrière sont construits de même, & qu'ils peuvent servir de l'un ou de l'autre, suivant l'endroit où l'on veut aller : de sorte qu'on n'a pas besoin de la tourner pour mettre le vent de l'autre côté, & qu'il suffit de changer la voile. D'ailleurs la pirogue est si étroite qu'elle ne pourroit porter aucune voile, s'il n'y avoit à l'un de ses côtés opposé au vent, des solives attachées à un gros bloc contigu, de la forme de la pirogue, & qui peut avoir la moitié de sa longueur : ces solives sont couvertes de planches qui viennent à niveau du côté de la pirogue, & c'est là-dessus qu'on met les marchandises ou les passagers. La difficulté qu'il y a, est d'aller avec cette machine vent arrière, parce que s'il presse trop le côté opposé à la structure qui en déborde, la piroque risque d'être renversée, ce qui arrive bien des fois. Quoiqu'il en soit, le gouverneur de cette isle nous en donna une que nous avons portée à Londres, & il me semble que pour satisfaire la curiosité de nos compatriotes & des étrangers qui n'ont jamais rien vû de tel, il seroit à propos de l'équiper & de la mettre sur le canal qui est dans le parc de S. James.

Nous partimes d'ici pour Ternate, *continue-t-il*, le 22 mars. Le courant porte au nord avec violence. Le 10 avril nous apperçumes une isle plate, basse, couverte d'arbres & de verdure, qui n'est marquée dans aucune carte (2°. 54'. lat. nord.) Le capitaine Dampierre m'a dit que si nous manquions Ternate ou Tule, nous serions forcés d'aller aux côtes de nouvelle Guinée, où il

Isle Plate.

feroit impoſſible d'obtenir des vivres. La premiere ſemaine de mai je croyois être au nord-eſt des Célèbes, & je me trouvai dans le détroit entre les iſles de la nouvelle Guinée & Gilolo. J'avois la terre à un mille & demi à ma gauche, lorſque l'eau nous parut changer de couleur. Je fis jetter le plomb de ſonde; nous eumes d'abord 30 braſſes d'eau, & 6 un moment après: de ſorte que je revirai au plus vite, & pris le large juſqu'à ce que les gens de la chaloupe nous dirent à leur retour, qu'ils y avoient vû des traces d'hommes & de tortues, avec les marques de divers feux. 1710. Nouvelle Guinée.

Ces iſles ſont ſous le même climat que celles des Epices, & il n'y a nul doute que leur terroir n'en pût bien produire, ſi l'on y en plantoit. Le 18 nous doublâmes la pointe de la nouvelle Guinée (le cap Mabo). Gilolo paroiſſoit à 8 lieues de diſtance ou environ. Nous voyions toujours les hautes terres de la nouvelle Guinée avec pluſieurs iſles au nord qui ne ſe trouvent point dans aucune de nos cartes marines & que nous eumes ſoin de noter pour cet effet. Il me ſemble que cette route pour aller à l'Indoſtan, ne ſeroit pas la moitié ſi dangereuſe qu'on ſe l'imagine, ſi elle étoit bien connue. A la ſortie du détroit nous courûmes juſqu'au 26 mai ſans trouver d'ancrage, bien que nous fuſſions ſi près de certaines iſles habitées que notre mât de beaupré toucha preſque la terre. Nous eumes beaucoup de peine à nous tenir à portée des maiſons, parce que le courant nous étoit contraire. Enfin, quelques-uns des habitans ſe rendirent à mon bord dans un canot, & nous firent entendre par ſignes qu'ils avoient des vivres en abondance. J'y envoyai donc ma pinaſſe & ma gabarre, pour voir ce que Cap Mabo. Commerce avec les inſulaires.

1711. l'on y trouveroit; aussi-tôt mes gens furent environnés de canots remplis de noix de cocos, de citrouilles, de maïz, de volaille & autres choses que les Malayens leur offroient de troquer avec eux; d'ailleurs il y avoit à terre quantité de gros & de menu bétail. On admit mes officiers à la présence du roi & de ses nobles qui n'avoient qu'un morceau d'étoffe autour des reins pour couvrir leur nudité; mais qui leur parurent fort civils & très-disposés à nous fournir tout ce dont nous avions besoin. Les habitans nommoient la plus orientale de ces isles *Vanseat*; celle qui venoit ensuite *Capota*, & la plus occidentale *Cambavar*, (5°. 13'. lat. sud.)

Isles Vanseat, Capota, Cambavar.

Je laisse ici le capitaine Roggers qui vit bien-tôt l'isle *Bouton* des Moluques & le port de Batavia, d'où la flotte retournée en Europe, territ aux dunes d'Angleterre le premier octobre 1711.

Retour en Angleterre.

XL.

FREZIER 1712.

En Magellanique.

IMPRIMÉ à Paris, 1716, 1732. *in* 4°. & traduit en diverses langues. L'auteur de cette excellente relation est encore vivant; il demeure à Brest où il est directeur général des fortifications de Bretagne. Il seroit à souhaiter pour notre objet, qu'il eut visité une plus grande étendue des côtes qui y ont rapport. Il faut voir dans l'original même tout le détail dans lequel il entre sur le gissement des côtes, sur les corrections qu'il fait aux cartes marines, sur les latitudes, la variation de l'aiman, la nature & l'étendue des courans, & autres articles tout-à-fait nécessaires aux navigateurs. » Il y auroit, dit-il lui-même

» dans sa préface, beaucoup à retrancher de mon ouvrage pour 1712.
» ceux qui ne se soucient point de navigation, si l'agréable de-
» voit faire négliger l'utile; mais il importe plus à la république
» pour le bien du commerce, que l'on connoisse les saisons, les
» vents généraux, les courans, les écueils, les bons mouilla-
» ges & les débarquemens, que des choses simplement curieuses
» & divertissantes. On doit apporter plus de soin à la conserva-
» tion des vaisseaux & de leurs agrès, & d'attention au salut de
» ceux qui travaillent pour la patrie, qu'à satisfaire la curiosité
» de ceux qui dans une vie molle, jouissent des avantages que
» leur procurent les navigateurs par des travaux infinis, en s'ex-
» posant à mille dangers. « Cette observation de M. Frezier n'est pas moins vraie qu'importante; mais comme les détails de cette espèce, peu faits pour une lecture suivie, ne restent point dans la mémoire, on doit les consulter dans l'occasion même. Pour le faire avec commodité & avec une utile comparaison, il seroit à propos d'ajouter à la suite d'une histoire générale des voyages, des tables particulières de chaque routier, dressées par colonnes, contenant le jour du mois, le lieu, la latitude, la longitude, le vent, la direction de la route, les courans, les fonds ou écueils, les ancrages, la variation de l'aiman, &c. avec une dernière colonne plus large où l'on inséreroit toutes les remarques sur le gissement des côtes ou autres observations nautiques qui n'auroient point eu place dans les cases précédentes.

* * * * * * * * * * * * * *

JE m'embarquai à S. Malo en qualité d'officier sur un vaisseau destiné pour le Chili & pour le Pérou, commandé par le Sr Duchesne Battas, homme recommandable par son expérience dans la marine. Nous sortîmes du port le 23e. novembre 1711. accompagnés du petit vaisseau la *Marie*. Au passage du tropique du cancer, j'apperçus au coucher du soleil des nuages d'un beau

Départ de S. Malo.

Nuages verds.

1712. verd. Je n'avois jamais rien vû d'approchant en Europe; & n'ai jamais vû depuis de couleur si vive & si belle. (*)

Après avoir ensuite relâché à l'isle Sainte Catherine, nous dépassâmes le cap *Blanc* que les cartes hollandoises mettent 4 degrés plus à l'ouest qu'il n'est effectivement.

Cap Blanc.

Gisement de la côte des Patagons.

La côte déserte des Patagons ne court pas non plus sur le sud-ouest & sud-ouest ¼ ouest, comme on la trouve dans les cartes; mais sur le sud-ouest ¼ sud, & sud-sud-ouest; ce qui a mis plus d'une fois les vaisseaux en danger de périr. Le sixième mars 1712. nous trouvâmes la mer fort échangée. Le soir nous eumes connoissance d'une terre basse fort plane, & de cinq ou six mondrains comme des isles. C'étoit à 52°. 30'. *lat.* Quelques-uns la prirent pour le cap *Vierge* que les cartes mettent cependant plus au nord. Il est plus probable que c'étoit le cap S. Esprit de la terre de Feu.

Cap S. Esprit de la terre de Feu.

Aspect de la terre de Feu.

Le lendemain 7. nous vimes distinctement cette terre; elle est de moyenne hauteur, escarpée en falaises sur les bords de la mer; elle paroît brisée par bouquets; pardessus la première côte, on voit de hautes montagnes presque toujours couvertes de neige. Il nous vint la nuit de pesantes bousées de sud-ouest par raffalles, qui nous apportoient la neige & le frimat des montagnes avancées dans les terres. Néanmoins nous dérivâmes peu: marque certaine que le courant n'étoit pas violent.

Reconnoissance du détroit de le Maire.

Le 8 nous reconnûmes le détroit de le Maire, par les trois mondrains uniformes, nommés les trois *Freres*, contigus les uns aux autres dans la terre de Feu, pardessus lesquels on voit une haute montagne en pain de sucre couverte de neige & réculée dans les terres.

(*) Elle étoit probablement produite par les reflets des couleurs de la mer contre les nuages.

1712.

Environ une lieue à l'est de ces mondrains on voit le cap *S. Vincent* qui est une terre fort basse : ensuite le petit bas de *S. Diego*. J'ai lieu de croire néanmoins, par les cartes espagnoles tirées peut-être de la découverte de Garcie de Nodal, que le S. *Vincent* est plus au nord, & que celui qu'on nomme ainsi est le vrai S. *Diego*. On voit à mesure qu'on approche le détroit de le Maire, qui étoit couvert par les terres des Etats, s'ouvrir peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin étant à ¾ de lieue à l'est du premier, on en voit toute l'ouverture. Cette remarque est nécessaire pour s'assurer du détroit, parce qu'en dernier lieu deux de nos vaisseaux ont cru y passer, quoiqu'ils fussent à l'est de la terre des Etats, trompés par des mondrains semblables aux trois Frères, & par quelques anses semblables à celles de la terre de Feu. Nous ne fûmes pas plûtôt dans le détroit que nous trouvâmes une marée forte & rapide, comme dans un raf qui nous faisoit tanguer très-rudement ; mais nous embouchâmes avec le flot qui porte au sud avec rapidité & se partage en deux courans, dont l'un enfile le détroit large de 6 ou 7 lieues : l'autre se jette le long de la terre des Etats à l'est. Le port Maurice au milieu du détroit, a une petite riviére où l'on peut faire de très-bonne eau & du bois avec facilité : & de même dans une baye plus enfoncée à un quart de lieue au sud, que les uns prennent pour le port du *Bon Succes*, d'autres pour la baye *Valentin* ; mais la position semble décider que c'est le premier, puisque c'étoit en effet un bon succès pour Nodal, d'avoir passé le détroit de le Maire, & trouvé au-dela une baye où l'on pouvoit mouiller en sûreté.

Le capitaine Brunet y relâcha le 6e. novembre 1712.

Marginal notes: Caps S. Vincent & S. Diego. — Marée du détroit. — Port Maurice. — Port Bon Succès. — Navigation des capitai-

1712. Des Brunet & Villemorin.

& mouilla sur 10 brasses fond de sable vaseux. Il y fit de l'eau dans une petite rivière à bas-bord au-dedans; elle étoit un peu rousse en apparence, mais elle devint claire & bonne; ils y firent aussi du bois & en virent de propre à des mâts de hune. Les sauvages qui vinrent les voir ne leur firent aucun mal, ils sont tout nuds, quoique dans un pays extrêmement froid : quelques-uns ont leur nudité couverte d'une peau d'oiseau, & d'autres les épaules couvertes d'une peau, comme Froger peint ceux de Magellan : ils sont presque aussi blancs que les Européens. Le sieur Villemorin de S. Malo rapporte la même chose de ceux qu'on a vûs au détroit du Maire en mai 1713. Le calme l'ayant jetté fort près de terre, deux pirogues des sauvages de l'isle de Feu vinrent à bord, ils montrèrent une affection étrange pour le rouge, & en même-tems une hardiesse extraordinaire; car le premier qui monta voyant un bonnet rouge sur la tête d'un officier qui venoit le recevoir, le lui ôta effrontément & le mit sous son bras; un autre voyant la crête rouge des poulets la leur arrachoit pour l'emporter : ils vouloient dans la chaloupe ôter la culotte rouge que portoit un officier : enfin ces gens parurent robustes, mieux faits que les Indiens du Chili, & les femmes qu'ils avoient avec eux plus belles, & tous grands voleurs. Leurs pirogues étoient faites d'écorce d'arbre cousue avec beaucoup d'art; ils méprisèrent tout ce qu'on leur offrit à manger, & montrèrent une grande crainte des canons, auprès desquels ils faisoient des postures d'un homme effrayé, apparamment pour avoir vû tirer quelques navires en relâche. En effet, un officier de Brunet m'a raconté qu'ayant tué une mauve d'un coup de fusil, les

Hommes & femmes de la terre de Feu.

les sauvages se jettèrent tous par terre d'effroi.

1712. Baye Valentin.

A l'est de la baye Valentin la marée nous devint contraire avec des raffales & des grains épouvantables. Depuis le 43°. degré jusqu'au 57, nous n'avions point eu de vent d'est, & presque plus de beaux jours; mais un tems variable & embrumé.

Le vent vint ici au sud-est, & nous en profitâmes pendant 24 heures, contens de souffrir un froid cuisant qu'il nous donnoit, & le cahot d'une mer terrible; mais qui nous poussoit à route. Nous avions grande peur par cette brume, ce grand vent & cette grosse mer, de rencontrer durant la nuit les isles *Barnevelt*, que quelques manuscrits placent par 57°. *lat.* Le 17 mai après minuit on vit un météore inconnu à tous nos navigateurs: c'étoit une lueur différente du feu S. Elme, & d'un éclair, qui dura environ une demie minute, & fit sentir quelque peu de chaleur. Cette nouveauté dans le froid & par un grand vent, intimida la plûpart des nôtres qui fermèrent les yeux; ceux-là n'en parlent que comme d'un éclair dont le brillant se faisoit sentir même au travers de la paupière; les autres plus hardis assuroient avoir vû un globe d'une clarté bleuâtre & très-vive d'environ trois pieds de diamètre, qui se dissipa entre les hauts bancs du grand hunier.

Météore singulier.

Tout le monde crut que c'étoit un présage de tempête; cette prophetie ne m'accommodoit point, le tems étoit assez mauvais pour en appréhender un pire; car outre qu'il étoit froid, la mer extrêmement mâle & grosse, nous avions les vents débout, ce qui nous obligeoit de louvoyer & revirer de bord à tout moment, sans pouvoir rien gagner en longitude: cependant les trois

1712. jours suivans ne furent pas pires : & un tems plus clair & plus doux nous tira des 59 & 58°. *lat.* où nous étions retenus depuis long-tems, & où pendant huit jours le soleil ne s'éleva point sur notre horizon. Je commençois donc alors à me flatter de l'espérance d'être bien-tôt hors de ces affreux parages, puisque nous avions dépassé de 100 lieues le cap Horn, lorsqu'il vint un vent impétueux de nord-ouest & une mer affreuse, qui pensèrent nous rejetter bien loin sur nos pas ; heureusement la tempête ne dura que 24 heures. La nuit du 2e. juin nous vîmes une lueur comme une fumée courir depuis la girouette d'artimon, jusqu'au milieu des haubans où elle se dissipa en un instant. Le 9e. par 40°. 40'. *lat.* nous fûmes fort surpris de voir la terre cinquante lieues plûtôt que nous ne le pensions, suivant notre carte de S. Malo que nous suivions par préférence à celle de Pieter Goos, qui se trouvoit néanmoins juste ici, & que nous avions abandonnée, ayant reconnu qu'elle reculoit la côte des Patagons de 60 lieues trop à l'ouest par rapport au Brésil. Nos cartes de S. Malo étoient fort bien corrigées de ce côté d'orient jusqu'au détroit de le Maire, (*long.* 318°. 25'.) Depuis-là je doute qu'elles ayent pû l'être pour le cap Horn & la côte du Chili. De-là vient que les uns mettent 100 lieues, les autres 90 ou 50 du détroit au cap Horn. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le cap n'est que vers 56°. *lat.* au plus ; au lieu que les cartes imprimées le mettent à près de 58°.

Passage du Cap Horn.

Observations sur le gisement des côtes, & sur les longitudes.

Pour ce qui est de la distance du cap Horn à la côte du Chili, elle est encore peu connue, parce que peu de navires ont rangé la côte de Feu de ce côté ; la prudence ne veut pas qu'on s'y expose, car les vents y sont très-

violens & jettent à la côte. Il y a néanmoins un canal par où l'on pourroit rentrer dans le détroit de Magellan. Il fut découvert par hazard le 25 mai 1713, par une tartane nommée *la Sainte Barbe*.

Isle Ramirez.

Non-seulement les cartes de Pieter Goos mettent une fois plus de distance qu'il n'y en a du détroit au cap Horn, elles reculent aussi de 30 lieues à l'ouest plus que les nôtres l'isle *Diego Ramirez*; car notre *Marie* se trouva dessus, lorsqu'elle s'en faisoit à 40 lieues & à deux degrés plus au sud; à moins cependant qu'elle ne se soit trompée en prenant les isles *Barnevelt* pour *Ramirez*. En général tout navire qui veut doubler le cap Horn, doit toujours prendre du sud & de l'ouest la moitié plus qu'il ne croit en avoir besoin. Les vents & les courans le feront assez reculer. Pour nous, nous fûmes heureux, lorsque nous apperçûmes la terre du Chili, qu'elle ne fût pas embrumée; car nous allions nous jetter sur une pointe, non loin de l'embouchure de la rivière de Baldavia. La *Marie* attera juste aussi à Baldavia sur les cartes de Pieter Goos, ce qui fait voir qu'elles sont bien dressées de ce côté-là. (*)

Chonos habitans de la côte occidentale de Patagonie.

La côte Magellanique de l'ouest entre le détroit de Magellan & l'isle Chiloe, est habitée par des Indiens nommés *Chonos*. Ils sont tout nuds, quoique dans un climat fort froid, & parmi les montagnes: ils se couvrent seulement d'une peau coupée en quarré sans autre façon, dont ils se croisent deux coins sur l'estomach: des deux

(*) Mais puisqu'elles mettent la côte opposée des Patagons de 60 lieues plus à l'ouest qu'il ne faut, il s'ensuit de-là que la pointe du continent d'Amérique a 60 lieues de plus de diametre en cet endroit qu'on ne lui en donne, & que plusieurs cartes célèbres ont tracé la terre magellanique trop étroite en longitude.

1712. autres, l'un leur vient sur la tête, & l'autre leur tombe en pointe sur le dos.

Géans Patagons. Plus avant dans les terres est une autre nation d'Indiens géans, qu'ils appellent *Caucahues* : comme ils sont amis des Chonos, il en vient quelquefois avec eux jusqu'aux habitations espagnoles du Chiloé. Dom Pedro Molina qui avoit été gouverneur de cette isle, & quelqu'autres témoins oculaires du pays, m'ont dit qu'ils avoient approchant de quatre varres de haut, c'est-à-dire, de 9 à 10 pied : ce sont ceux qu'on appelle *Patagons*, qui habitent la côte de l'est de la terre déserte dont les anciennes relations ont parlé ; ce que l'on a ensuite traité de fable, parce que l'on a vû dans le détroit de Magellan des Indiens d'une taille qui ne surpassoit point celle des autres hommes : c'est ce qui a trompé *Froger* dans sa relation du voyage de M. de Gennes : car quelques vaisseaux ont vû en même tems les uns & les autres. En

Entrevûe de deux capitaines François avec les géans Patagons. 1704. au mois de juillet, les gens du Jacques S. Malo que commandoit *Harinton*, virent sept de ces gens dans la baye *Gregoire*, sur le continent d'Amérique à la seconde entrée du détroit de Magellan ; un peu au-delà de la baye de *Possession*. Ceux du S. Pierre de Marseille, commandé par *Carman* de S. Malo en virent six, parmi lesquels il y en avoit un qui portoit quelque marque de distinction par-dessus les autres ; ses cheveux étoient pliés dans une coëffe de filets faits de boyaux d'oiseaux, avec des plumes tout autour de la tête. Leur habit étoit un sac de peau dont le poil étoit en dedans : le long du bras dans la manche, ils tenoient leurs carquois pleins de flèches, dont ils leurs donnèrent quelques-unes & leur aidèrent à échouer le canot ; les matelots leur offri-

rent du pain, du vin & de l'eau-de-vie; mais ils refusèrent d'en goûter. Le lendemain ils en virent du bord plus de deux cens attroupés. Ces hommes, quoique plus grands, sont plus sensibles au froid que les autres; car les petits n'ont pour habit qu'une simple peau sur les épaules. 1712.

Ce que je viens de raconter sur le témoignage de gens dignes de foy, est si conforme à ce que nous lisons dans les relations des plus fameux voyageurs, qu'on peut, ce me semble, croire sans légèreté, qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une nation d'hommes d'une grandeur beaucoup au-dessus de la notre. Le détail du tems & des lieux, & toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un caractère de vérité suffisant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire. La rareté du spectacle a peut-être causé quelque exagération dans les mesures de leur taille; mais si l'on doit les regarder comme estimées & non pas prises à la rigueur, on verra qu'elles sont très-peu différentes entr'elles. (*)

Nous repartîmes de la *Conception* au Chili, pour revenir en France par la même route, le 19 février 1714. Retour en France. Nous sortîmes du port avec trois autres vaisseaux de S. Malo, qui malgré la parole donnée, lors même qu'ils sçavoient que nous n'étions pas si bons voiliers qu'eux, nous abandonnèrent avec la malhonnêteté originelle des

(*) Frezier rapporte divers témoignages des anciens navigateurs, dont on a lû les relations dans le II. & le III. livre de cet ouvrage: on les verra ci-après tous rassemblés sous un même coup-d'œil. Il est certain qu'ils forment un corps de preuve univoque, & qu'après les avoir lûs, il devient difficile de révoquer en doute l'existence de peuple géant. Cette matière sera traitée en particulier dans le V. livre.

1714. Malouins dans la mer antarctique vers 58°. 40'. dans la plus forte navigation du monde, où nous les avions suivis, lorsque nous pouvions passer en toute sûreté au moins 40 lieues plus au nord, & abréger notre route de six jours, sans pénétrer si avant dans ces rigoureux climats, où l'on a beaucoup à souffrir, & où l'on peut trouver des dangers imprévus. En effet, pendant que nous étions occupés à les chercher parmi la brume, nous

Glaces à 58°. ½. rencontrâmes le 13 mars (58°. 30'. *lat.* 291°. 38'. *long.*) une glace qui pouvoit avoir au moins 200 pieds de hauteur hors de l'eau, & plus de trois cablures de long. On la prit d'abord pour une isle inconnue; mais le tems s'étant un peu eclairci, on reconnut distinctement que c'étoit une glace, dont la couleur bleuâtre ressembloit en quelques endroits à une fumée : les petits morceaux de glace que nous vîmes aussi-tôt flotter tribord & bas-bord du vaisseau, ne laissèrent plus lieu d'en douter.

Nous étions en calme dans une mer fort mêlée, & à peine un peu de fraîcheur nous eut fait faire deux lieues que nous vîmes un autre banc de glace beaucoup plus haut que le précédent, qui paroissoit comme une côte rangée de quatre à cinq lieues de long, dont nous ne vîmes pas bien le bout dans la brume. Alors justement effrayés d'un péril si peu attendu, nous regrettions le beau tems que nous avions perdu, en suivant la ridicule navigation des infidèles Malouins; heureusement les vents fraîchissans à l'ouest, nous permirent de tirer au nord, & dans moins d'une heure de tems nous ne vîmes plus de monceaux de glace.

Remarque. Quoique ces parages ayent été fréquentés depuis

quatorze ans en toutes saisons, très-peu de navires ont trouvé des glaces, ainsi l'on ne s'en défioit point. Le seul vaisseau commandé par *Porée* avoit rencontré en 1708. un grand banc comme une côte. Nos camarades même, qui en pinçant le vent avoient gagné à l'est, n'eurent pas connoissance de celles que nous avons vûes; mais ils assurent en avoir trouvé un gros monceau par les 54°. Cette rencontre doit servir d'avertissement à ceux qui entreprennent de passer ce cap de Horn en hyver, comme nous l'avons fait en venant d'Europe, parce que la longueur des nuits & l'obscurité des jours ne donnent pas lieu de les éviter facilement. Peut-être aussi que l'automne est la saison la plus dangereuse, parce qu'alors les glaces se rompent & se détachent par le peu de chaleur qu'il a fait pendant l'été: néanmoins comme elles sont extrêmement épaisses, elles ne doivent plus se fondre jusqu'à l'été suivant; car cette hauteur qui paroît hors de l'eau, n'est que le tiers de la vraie épaisseur dont le reste est dedans.

1714.

Sur les glaces.

S'il est vrai, comme plusieurs le prétendent, que les glaces ne se forment en mer que de l'eau douce qui coule des terres, il faut conclure qu'il y a des terres vers le pole austral; mais il n'est pas vrai qu'il y en ait plus au nord que les 64°. de latitude dans l'étendue de plus de 200 lieues, depuis les 305°. *long.* jusqu'au 280°; car cet espace a été parcouru par différens navires que les vents ont contraints de courir beaucoup au sud, pour doubler le bout des terres: ainsi ces Terres australes qu'on avoit accoutumé de marquer dans les anciennes cartes, font de pures chimères, qu'on a sagement effacé des cartes nouvelles; mais quoiqu'on ait supprimé ces

Sur les terres voisines du pole austral.

1714. fausses terres, on a encore remis le détroit de Brouwers qui n'est pas moins une imagination que les Terres australes; car tous les navires qui ont passé à l'est de la terre des Etats, n'ont eu aucune connoissance d'autre terre plus à l'est, soit à vûe de terre, soit au large, où passent presque tous les vaisseaux qui reviennent de la mer du sud; nous-mêmes nous avons sans doute passé dans ces parages.

Enfin il y a bien d'autres erreurs à corriger pour les terres connues qui sont très-mal placées, tant en *long.* qu'en *lat.* comme je l'ai déja remarqué sur la latitude du cap Horn, quoique sa longitude ne soit pas positivement connue, on peut la regler depuis 312°. à 313°. du premier méridien de l'isle de Fer, au lieu de 305°. ou 306°. comme le disent les cartes. De-là vient la fausseté du gissement de la côte, de-là jusqu'au cap des Piliers. La plûpart des cartes la marquent comme inconnue par une ponctuation : mais aujourd'hui, quoiqu'on ne soit pas bien informé du détail, on connoît au moins le gissement principal.

Longitude du cap Horn.

Toutes ces considérations m'ont engagé à dresser une nouvelle carte de tous ces parages, où l'on verra quelques nouvelles découvertes. J'ai marqué plusieurs isles peu connues au sud de la terre de *Feu*: dans cette même terre le volcan que le vaisseau du *S. Clemens* y a vû en 1712, & le passage par où le hazard fit déboucquer du détroit de Magellan le *S. Marcant* commandant la *Sainte Barbe* le 15 mai 1713. Cette tartane sortant de la baye Elizabeth prit le canal ordinaire pour la rivière du Massacre, & une isle voisine pour l'isle Dauphine: on la rangea, & une heure après l'avoir dépassée, ils se trouvèrent

Volcan dans la terre de Feu.

Découverte du détroit de Sainte Barbe ou Jélouchetes par Marcant en 1712.

trouvèrent dans un grand canal plein d'islots vers le sud, où ils s'égarèrent & mouillèrent sur 18 brasses. Le 26ᵉ. mai, ils furent dégagés des terres à 54°. 29'. *lat.* près d'un islot au sud d'une grande isle, dont la pointe S. E. fut nommée *cap Noir.* L'islot est un rocher comme une tour extrêmement haute; il y en a un petit à côté à peu près de même. Il seroit impossible de manquer ce canal, en le cherchant par sa latitude sur des marques si singulières. Les gens de l'équipage disent qu'il y a beau fond, &, que de gros navires y peuvent passer sans risque, étant large d'environ 2 lieues. C'est peut-être le même que M. de Lisle dans sa dernière carte appelle *Jelouchté*; mais les mémoires anglois qu'il m'a montrés, plaçant celui-ci au sud du cap *Forward* ; on peut croire qu'il y a deux détroits différens. C'est peut-être aussi le même par où débouqua un bateau de M. de Gennes en *1696*.

1714.

Cap Noir.

Si j'ai supprimé dans cette carte des terres imaginaires, j'en ai ajouté d'effectives par les 51°. *lat.* auxquelles j'ai donné ce nom d'*isles Nouvelles*, pour avoir été découvertes depuis l'année 1700. la plûpart par les vaisseaux de S. Malo ; je les ai placées sur les mémoires du Maurepas & du S. Louis, vaisseaux de la compagnie des Indes qui les ont vûes de près, & même ce dernier y a fait de l'eau dans un étang que j'ai marqué auprès du port de S. Louis : l'eau en étoit un peu rousse & fade, au reste bonne pour la mer. L'un & l'autre ont parcouru différens endroits ; mais celui qui les a côtoyé de plus près, a été le S. Jean-Baptiste commandé par *Doublet* du havre qui cherchoit à passer dans un enfoncement qu'il voyoit vers le milieu ; mais ayant reconnu

Découverte des isles Malouines par les vaisseaux de S. Malo.

1714.

des isles basses presque à fleur d'eau, il jugea à propos de revirer de bord; cette suite d'isles sont celles que M. *Fouquet* de S. Malo découvrit, & qu'il appella du nom d'*Anican* son armateur.

Isle d'Anican.

Les routes que j'ai tracées feront voir le gissement de ces terres, par rapport au détroit de le Maire, d'où sortoit le Jean-Baptiste lorsqu'il les vit; & par rapport à la terre des Etats, dont les deux autres avoient eu connoissance avant que de les trouver.

Découverte de la côte de l'Assomption dans les isles Malouines.

La partie du nord de ces terres qui est ici sous le nom de côte de l'Assomption, a été découverte le 16 juillet de l'année 1708. par *Porée* de S. Malo, qui lui donna le nom du vaisseau qu'il montoit. On la croyoit une nouvelle terre éloignée d'environ 100 lieues à l'est des isles dont je parle; mais je n'ai point fait de difficulté de la joindre aux autres, fondés sur des raisons convaincantes. (*)

Terres de la pucelle d'Hawkins.

Ce sont sans doute les mêmes isles que le chevalier Richard Hawkins découvrit en 1593, étant à l'est de la côte déserte par les 50°. *lat.* il fut jetté par une tempête sur une terre inconnue; il courut le long de cette isle environ 60 lieues, & vit des feux qui lui firent juger qu'elle étoit habitée.

Isles Sébaldes.

Jusqu'ici on a appellé ces terres les isles Sébaldes, parce qu'on croyoit que les trois qui portent ce nom dans les cartes, étoient ainsi marquées à volonté, faute d'une connoissance plus parfaite; mais le vaisseau commandé par le sieur *Brignon* de S. Malo, les a reconnu de près par un beau tems en 1711. à la sortie de Rio

(*) Voyez l'original, pag. 164. le détail des observations géographiques & nautiques.

Janeiro. Ce sont effectivement trois petites isles d'environ demie lieue de long, rangées en triangle comme elles sont marquées dans les cartes; ils n'en passèrent qu'à trois ou quatre lieues, & ils n'eurent aucune connoissance de terre, quoique par un tems très-fin; ce qui prouve qu'elles sont séparées des isles nouvelles au moins de sept à huit lieues. 1715.

Enfin après nous être tirés des climats froids à l'aide d'un bon vent, & nous être arrêtés au Brésil, nous reprîmes le chemin de l'Europe, & vinmes par le détroit de Gibraltar mouiller à Marseille le 6e. août 1714. Arrivée à Marseille.

XLI.

LE GENTIL DE LA BARBINAIS,

En 1715.

Imprimé à Paris en 1725, & 1728. *Briasson III. vol. in* 12. Ce voyage n'est pas de grande importance sur l'objet présent; mais il est fait en ce siècle-ci, & l'on s'est prescrit la loi de ne rien ometre des relations modernes, plus propres à nous représenter l'état actuel des choses.

* * * * * * * * *

ETANT partis des côtes de France sur la fin d'août 1714, avec un vaisseau équipé par des armateurs, pour aller faire le commerce au Chili, & ensuite à la Chine: vers les premiers jours de l'année suivante, nous eumes connoissance de la côte déserte des Patagons, puis de la terre de Feu & du cap Vierge. Notre pilote s'imaginant voir derrière ce cap le détroit de le Maire, entra dans un Départ de France.

1715. cul-de-sac rempli d'écueils, où nous pensâmes périr, & dont un vent impétueux & tout - à - fait contraire, ne

Description de la terre de Feu. nous laissa sortir qu'avec un danger infini. La terre de Feu n'est autre chose qu'un nombre considérable d'isles très-hautes, peuplées, selon l'opinion commune, de nations sauvages & barbares. Ce climat n'ayant pas l'apparence de rien produire d'utile aux vaisseaux, on a jusqu'ici négligé de le découvrir plus particulièrement : il n'y a que le hasard qui nous en ait donné quelque connoissance. En cette même année 1715, un vaisseau françois après avoir passé le détroit de le Maire, ne pouvant plus résister à la tempête, fut contraint pendant toute la nuit de s'abandonner au gré des vents. Le capitaine fut fort étonné de se trouver au lever du soleil, dans un port que formoient plusieurs isles, & de découvrir, autant que sa vûe pouvoit porter, un nombre infini de rochers ou d'islots, les uns très-élevés & couverts d'arbres, les autres bas & arides. Il y resta pendant quelques jours à l'abri de l'orage, & il envoya sa chaloupe visiter & sonder tous les passages : il auroit peut-être poussé plus loin sa découverte, mais le défaut de vivres, & plus que tout encore le peu de curiosité & d'empressement qu'ont les capitaines de vaisseaux marchands, pour tout ce qui n'a point une relation nécessaire & absolue à leur commerce, fut cause que celui-ci se contenta de ce que le hasard lui avoit fait découvrir.

Ses habitans. Les opinions sont différentes touchant les habitans de ces isles. Les Espagnols dans leurs relations les traitent de géans, & les François, c'est - à - dire, ceux qui ont passé dans les mers du sud par le détroit de Magellan, disent que ce sont des hommes, qui paroissent à la véri-

té robustes, mais d'une taille ordinaire, qui vivent comme des bêtes, & qui malgré l'intempérie & le froid du climat, vont nuds, & habitent les cavernes des montagnes. 1715.

L'isle des Etats fut découverte par les Hollandois, & c'est la terre la plus méridionale dont nous ayons eu connoissance; elle est inhabitée à cause du froid & de sa stérilité. Nous passâmes ce détroit fort heureusement & en très peu de tems: il a 8. lieues de longueur, & environ 6. de largeur. Les courans y sont si rapides, que sans le secours du vent on peut le passer en moins de deux heures. Un vaisseau peut relâcher, quand le besoin est pressant, dans un petit port nommé *port du Désir*, situé dans une des isles de la terre de Feu, au milieu de ce détroit; néanmoins jusqu'à présent peu de vaisseaux y ont relâché.

Terre des Etats.

Détroit du le Maire.

Port Désiré de la terre de Feu.

Il s'éleva pendant la nuit suivante une tempête plus violente encore que celle que nous avions essuyée pendant le jour; mais nous courûmes moins de dangers ayant eu la précaution de nous éloigner de la terre. Nos voiles furent emportées par le vent, & notre vaisseau fut pendant huit jours le jouet des flots. Nous allâmes jusqu'à la latitude de 64 degrés 30 minutes vers le sud; nous étions dans la belle saison & au milieu de l'été: cependant je n'ai jamais ressenti un froid plus cuisant. Le 17 de janvier nous remarquâmes qu'il n'y avoit que trois heures de nuit, ce qui nous consoloit beaucoup; car la tempête effraye moins pendant le jour, que pendant la nuit.

Arrivée à 61°. ½.

Enfin après six mois de navigation, après mille fatigues causées par la disette d'eau & de vivres, nous ar-

Isle Sainte Marie.

1716. rivâmes à l'isle Sainte-Marie, à dix lieues de la baye de la Conception au Chili.

Départ du Pérou. Le 4 mars 1716. nous repartimes des côtes de Guaura dans le Pérou, faisant route vers l'ouest-nord-ouest. Les courans sont très-rapides en ces mers. Le soleil voyageoit avec nous; nous l'avions au zenith, de sorte que nous ne pouvions observer la latitude. Le 22e. mars nous crûmes selon notre estime, être à 275°. *long.* Je n'ai jamais ressenti de chaleur plus accablante. Le vent manquoit absolument; il recommença de souffler le 5e. avril & nous reprimes notre route. Un hibou, chose extraordinaire, vint se poser sur notre mât; on le mit en cage, où il vécut 15 jours sans manger; au bout de ce tems on lui donna la liberté. D'où venoit cet oiseau qui n'a pas coutume de se tant éloigner de terre? Il falloit qu'il y eut quelques isles autour de nous, d'où un coup de vent l'avoit chassé en pleine mer. Cependant selon les cartes & l'opinion commune, les isles sont plus à l'est & plus voisines du continent de l'Amérique. On n'en voit point en faisant cette route-ci. Le seul M. *du Bocage* du Havre-de-Grace allant du Pérou à la Chine, découvrit le vendredi saint à 280°. *long.* 4°. *lat.* nord, un grand rocher fort haut entouré d'un banc de sable auquel il donna le nom d'*isle de la Passion*. C'est le seul morceau de terre qu'on ait encore apperçu dans cette mer au-delà de la ligne, en faisant cette route. Parmi les différentes espèces d'oiseaux qui voloient autour de notre vaisseau, il y en avoit un plus grand qu'une oye, dont les ailes avoient sept pieds de longueur d'un bout de l'aîle à l'autre; il a le bec crochu & garni de deux rangs de petits dents fort aigues: on le

Hibou vû fort loin de terre.

Isle de la Passion découverte par le capitaine du Bocage.

Oiseau de 7 pieds de vol.

prenoit en lui jettant à la mer un hameçon couvert d'un morceau de linge taillé en forme de poisson. Le 27e. mai nous vimes un poisson qui, en nageant avec une rapidité extraordinaire, donnoit la chasse aux bonites, thons & dorades: comme il avoit une longue corne à la tête, & que nos plus anciens pilotes n'avoient jamais rien vû de semblable, on lui donna le nom de licorne. Le lendemain nous abordâmes à l'isle de Guam, où je descendis à terre avec le capitaine pour aller rendre visite au viceroi. On nous fit passer par un guichet qui servoit de porte cochère à son palais, & nous entrâmes sous un portique, où je vis quelques fusils, sept ou huit rondaches, des lances, quatre drapeaux & un tambour. Quarante soldats rangés en haye sur l'escalier, nous reçûrent avec toute la gravité de leur nation, & leur officier nous introduisit avec un air de cérémonie dans l'appartement du viceroi. L'air gay & content dont ce seigneur nous reçut, nous fit juger qu'il n'étoit pas fâché que notre arrivée lui procurât du pain & du vin; alimens dont il nous avoua qu'il manquoit depuis long-tems.

1716.

Licorne de mer.

Isle de Guam.

Le mot de palais vous aura peut-être paru étrange, mais il faut que vous sçachiez que ce qui s'appelleroit chaumière chez vous, a dans ces colonies le titre de palais: celui dont il s'agit est couvert de paille & de feuilles de palmier, & consiste en trois salles: les deux premières sont destinées pour le viceroi, l'autre est réservée pour une troupe de jeunes Indiennes qu'il éleve, & qu'il fait instruire par charité.

Les habitations principales sont *Agana*, *Anigua*, *Asa*, *Rigues*, *Hugate* & *Umata*. Il y a devant cette dernière, une rade où les vaisseaux jettent l'ancre. On trouve en-

Isles Mariannes ou Larrones.

1716. core quelques autres habitations sur les montagnes où se sont retirés les Indiens qui n'ont point voulu se soumettre à la domination espagnole, ou qui en ont sécoué le joug après l'avoir reçu.

Habitans. Les naturels du pays sont presque nuds, & affligés de la lèpre, qui est une espèce de mal épidémique parmi eux. Leurs cabanes sont couvertes de feuilles de palmier construite de gros troncs d'arbres, enclavés les uns dans les autres. Leur manière de vivre est triste & misérable; mais les Espagnols qui y sont en garnison sont encore plus malheureux, parce qu'ils sont moins accoutumés que les Indiens à ce genre de vie. Le nombre des Indiens y diminue tous les jours, & de quinze mille qu'ils restoient après la conquête, à peine en compte-t-on aujourd'hui quinze cens.

Fruits. L'isle Marianne produit du ris en petite quantité, & le coco est la nourriture la plus ordinaire de ces insulaires : ils le broyent & l'arrosent avec du vin qu'ils tirent du même fruit. Ils ont encore plusieurs autres espèces de fruits; le *rima* qui est de la grosseur d'un melon, & dont la chair est blanche & ressemble à la pâte d'orge; le *doudou* qui a la figure d'un maron d'inde, & dont le noyau a le goût de la chateigne. Le *nica*, l'*issouni*, le *dago*, sont d'autres fruits que je n'ai jamais vûs ailleurs qu'à Marianne, & dont on se sert en guise de pain. Tous ces fruits étans murs ont assez bon goût; mais pour les manger en guise de pain, il faut les cuire sous la cendre, & ne pas attendre qu'ils soient parvenus à une entière maturité.

Il y a d'autres isles plus au nord de Marianne, dont les peuples, quoique soumis à la domination des Espagnols,

gnols, sont néanmoins inquiets & turbulents : ces isles prises ensemble se nomment isles des *Larrons*. Toute cette mer est remplie d'isles, depuis ces parages jusqu'aux isles Moluques. On y a découvert depuis peu les isles *Palaos* ou de S. André. J'en ai une courte relation écrite par un pilote Espagnol, que je vous enverrois, si elle étoit un peu moins obscure ; mais elle ne parle ni de la situation de ces isles, ni de leurs habitans. Les Espagnols de Manille veulent pousser plus loin leur découverte ; ainsi nous en aurons un jour un détail plus exact. 1718. Isles Palaos.

Après avoir passé quelques jours dans l'isle de Guaham, & fait embarquer les provisions que nous donna le viceroi, consistant en 100 poules, 40 canards, 14 bœufs, 6 moutons, 8 cochons, & quantité de légumes, nous levâmes l'ancre pour faire voile au port d'Emouy à la Chine. Après un long séjour en cette ville, & un nouveau voyage au Brésil par le cap de Bonne Espérance, le 30e. mars 1718. nous mouillâmes au port de Viveros en Galice, sur les côtes d'Espagne. Arrivée en Galice.



1721.

XLII.

ROGGEWIN,

En Polynésie & en Australasie.

CE voyage a été écrit en langue françoise, par un Allemand natif de Mecklembourg, sergent major des troupes embarquées sur la flotte hollandoise de Roggewin; imprimé à la Haye 1739, II. vol. in 12. Le projet de cette expédition avoit été formé par le père de l'amiral Roggewin dès l'année 1699. Son mémoire avoit été bien reçû par la compagnie des Indes occidentales: elle avoit dès lors ordonné l'équipement d'une petite flotte, mais les brouilleries survenues entre l'Espagne & la Hollande empêchèrent l'exécution. Roggewin le fils à qui son père avoit recommandé en mourant de ne pas perdre de vûe une chose si importante, la proposa de nouveau, & la fit adopter par la même compagnie occidentale, à son retour de Batavia, où il avoit été conseiller de la cour de justice.

SUR un mémoire concernant la découverte des Terres australes que l'amiral Roggewin avoit présenté à la compagnie des Indes occidentales en Hollande, elle fit équiper en 1721 une petite flotte de trois vaisseaux dont le commandement fut donné à l'auteur du projet. La flotte partie du Texel le 21 août 1721, arriva au mois de décembre aux isles neuves de S. Louis: ce sont les mêmes que j'ai nommées plus haut isles Malouines, découvertes par la Roche & par Beauchêne de Gouin. Malgré ce que l'on a dit du détroit où la Roche passa entre deux grandes isles, Roggewin crut reconnoître que cette terre n'étoit qu'une grande isle d'environ 200 lieues de circuit, éloignée de 80 du continent, vis-à-vis du

Départ du Texel.

Isles Malouines.

détroit de Magellan, sous le 52e parallèle. Il la cotoya du côté de l'orient, donnant au cap le plus avancé, le nom de *Roventhal* officier de vaisseau qui l'avoit apperçû le premier; & à la contrée celui de *Belgie australe*, parce qu'elle se trouve dans une latitude correspondante à celle des Pays-bas. On n'y apperçut ni feu ni navire, ce qui fit juger qu'elle étoit inhabitée. Le pays paroît fertile & beau; il est entrecoupé de montagnes & de vallées chargées de beaux arbres: la verdure étoit charmante par-tout, & comme on se trouvoit alors dans la belle saison, on y auroit selon l'apparence trouvé d'excellens fruits; mais la crainte de perdre le tems favorable pour doubler le cap Horn, fit que l'on remit au retour à la visiter; ce qui ne s'exécuta point, puisque l'on revint par une autre route. Nous dirigeâmes notre course, *dit l'auteur*, pour passer par le détroit de le Maire. Pendant cette route nous vîmes tous les jours quantité d'oiseaux aquatiques dont la plûpart étoient d'un plumage brun. Nous vîmes aussi plusieurs monstres marins qui nous étoient tout-à-fait inconnus, de même que des baleines. Entre ces monstres il y en avoit dont la tête étoit extrèmement grosse, sur laquelle on apperçevoit une ouverture. Quelques-uns de notre équipage les prenoient pour des chevaux marins & des vaches marines. Un autre poisson que les Hollandois nomment diable de mer, nous suivit pendant quatre semaines entières.

1721.

Poissons de la Magellanique.

Nous nous donnâmes toutes les peines du monde pour le prendre, mais sans succès. Il avoit la queue extrèmement large, le corps large & court, & la queue longue comme un dragon. Enfin nous arrivâmes à la hauteur de cinquante-cinq degrés, où nous présumâmes n'être pas

1721. fort éloignés du détroit de le Maire. Nous primes d'abord le pays des Etats, & entrâmes ensuite dans ce détroit. La fureur des vagues & les courans des eaux donnèrent de terribles sécousses a nos vaisseaux, & les jettèrent çà & là ; ensorte que nous craignîmes beaucoup pour nos mâts & nos vergues. Nous aurions bien souhaité de prendre terre, d'autant plus qu'ayant jetté la sonde, nous trouvâmes le fond de cet endroit de bon encrage, mais le gros tems ne le permit pas ; ainsi nous passâmes ce détroit qui a environ dix lieues en longueur d'un bout à l'autre, & six dans la plus grande largeur. Ce passage se fit à cause du courant d'eau d'une vitesse incroyable. Ces mêmes courans au-delà du détroit, joints au vent d'oueſt qui souffloit alors, nous éloignèrent beaucoup des côtes d'Amérique, de sorte que pour être surs de pouvoir passer le cap Horn, nous cinglâmes vers la hauteur de soixante-deux degrés & demi. Ici nous eumes pendant trois semaines de suite des tempêtes terribles d'oueſt, accompagnées de grêle, de neige & de froid. Nous appréhendâmes que la violence des tempêtes pendant les brouillards, ne poussât nos vaisseaux dans les glaces ; dans ce cas-là il eut été presque impossible d'échapper au naufrage. Pendant un tems clair & serain, nous n'eumes presque pas de nuit, puisque nous étions ici au milieu du mois de janvier, & par conséquent dans les plus long jours d'été. Le capitaine Davids anglois étant obligé, il y a quelques années, de naviger jusqu'à la hauteur de soixante-trois degrés, son vaisseau se trouva tellement engagé dans ces montagnes de glaces, qu'il le crut perdu, ainsi que rapporte Waffer dans sa description du détroit de Davis.

Détroit de le Maire.

Arrivée à 62°. ½.

Ces montagnes de glaces qu'on peut déja voir lorsqu'on est à la hauteur du cap Horn, prouvent que les pays du sud s'étendent aussi bien jusques sous leur pôle, que les pays du nord sous le nôtre, étant certain que ces glaces ne peuvent, pour ainsi dire, pas croître dans la mer, ou s'y former par le froid ordinaire. Il faut donc dire qu'elles sont causées par la force des courans, & les vents froids qui soufflent des golfes & des rivières. De l'autre côté, il n'est pas moins certain que les courans qu'on voit dans l'océan viennent tous des embouchures des rivières, lesquelles tombant d'un continent un peu élevé, & se jettant dans la mer avec impétuosité, conservent ce cours impétueux. Roggewin entré dans la mer du sud, vint à l'isle *Mocha* que les habitans avoient tout-à fait désertée depuis peu, pour se retirer sur le continent : de sorte que cette isle où l'on pourroit faire un bon établissement d'entrepôt, étoit alors, & est peut-être encore aujourd'hui au premier occupant ; puis il vint aux côtes du Chili & à Jean Fernand, d'où il alla chercher la terre de Davis à 28^d. lat. 251 long. mais à son grand étonnement il ne put jamais la trouver. Il s'imagine que le gissement de la plûpart des côtes des Terres australes est tel que le vent de nord - ouest en détourne toujours, & empêche de les appercevoir, & que c'est la raison pour laquelle elles restent si long-tems inconnues; mais si nos cartes ne sont pas fautives, elles nous indiquent une cause plus vraisemblable de son erreur, en ce qu'il chercha la terre 30 degrés plus à l'occident qu'elle n'est en effet.

1721. Glaces indices de terres.

Isle Mocha.

Terre de Davis non trouvée.

Le 6 avril 1722. les Hollandois ayant navigé douze degrés de plus à l'ouest, trouvèrent une terre qu'ils

1722. Description de l'isle de Pâques & de ses habitans.

nommèrent l'isle de *Pâques*, car c'étoit le jour de cette fête. La relation de Roggewin la marque à 28°. & demi *lat.* 239' *long.* : si cela est vrai, ce peut être une des isles autrefois vûes par Fernand de Quiros; mais je ne sçai pourquoi cette isle de *Pâques* dans la carte de M. Buache; la seule où je l'aye vû marquée, se trouve à 31°. *lat.* 278°. *long.* ce qui fait près de 800. lieues de différence en longitude : l'isle est d'environ 16 lieues de circuit. Lorsque l'on s'en fut approché, l'un des habitans vint au-devant des Hollandois jusqu'à deux milles dans un canot. Il ne fit aucune difficulté d'entrer dans le vaisseau; on lui donna d'abord une pièce de toile pour se couvrir; car il étoit tout nud. On lui offrit aussi du corail & d'autres brinborions, il les pendit tous avec un poisson sec au col; son corps étoit tout peint de toutes sortes de figures : il étoit brun, ses oreilles étoient extrêmement longues, & pendoient jusqu'aux épaules, apparamment qu'il avoit porté des pendans d'oreilles, qui par leur pesanteur les avoient ainsi allongées, comme on voit pratiquer la même chose parmi les nègres du pays du grand Mogol. Il étoit assez grand, fort & robuste, d'une phisionomie heureuse; il étoit gai, vif & agréable en gestes, & lorsqu'il parloit. On lui donna un vette de vin, il le prit; mais au lieu de le boire, il se le jetta aux yeux, ce qui nous surprit beaucoup, *dit l'auteur de la relation.* Nous l'habillâmes ensuite, & on lui mit un chapeau: mais on voyoit bien qu'il n'y étoit pas accoutumé; il s'y prit fort lourdement; on lui donna aussi à manger; mais il ne sçut se servir ni de cuillières, ni de fourchettes, ni de couteau. Après qu'il fut régalé, on ordonna aux musiciens de jouer de plusieurs sortes d'instrumens : la

simphonie lui donna beaucoup de gaieté, & chaque fois 1722.
qu'on le prit par la main, il commença à sauter & à danser. Nous le renvoyâmes chez lui avec tous ses petits présens, afin que les autres pussent sçavoir de quelle manière nous l'avions reçu ; mais il paroissoit nous quitter à regret. Il leva ses deux mains, tourna ses yeux vers l'isle, & commença à crier de grande force, en proférant ces paroles : *odorroga* ! *odorroga* ! il eut bien de la peine à se résoudre de rentrer dans son canot ; & il nous fit comprendre qu'il souhaitoit qu'on le laissât dans notre vaisseau, & qu'on le débarquât ensuite dans son isle. Il y a de l'apparence qu'en faisant ses cris, il eût imploré son dieu, puisque nous vîmes quantité d'idoles dressées sur les côtes. Nous demeurâmes à la rade toute la nuit. Le lendemain à la pointe du jour nous entrâmes à sud-est dans un golfe pour y mouiller.

Idoles des insulaires.

Plusieurs milliers de ces insulaires s'y rendirent ; quelques-uns nous apportèrent des poules avec quantité de racines ; d'autres restoient sur les côtes, courant & revenant d'un endroit à l'autre, comme des bêtes sauvages : ils vinrent aussi en foule voir nos vaisseaux de plus près, curieux apparamment de la nouveauté du spectacle, ou pour sçavoir ce que nous étions venus y chercher. Ils allumèrent aussi des feux aux pieds de leurs idoles pour y faire des offrandes, & pour les implorer ; nous ne pûmes cependant pas y aborder ce jour-là. Le lendemain de grand matin nous vîmes qu'ils s'étoient prosternés le visage tourné vers le lever du soleil, & qu'ils avoient allumé plusieurs feux, servant apparemment d'holocaustes du matin à l'honneur de leurs idoles. Nous fîmes aussi-tôt tous les préparatifs pour la descente ; mais

1722. Docilité des insulaires. avant que de l'exécuter, l'insulaire que nous avions reçu à notre bord deux jours auparavant, vint une seconde fois accompagné de plusieurs autres, nous apporter une grande quantité de poules & de racines apprêtées & accommodées à leur manière. Il y avoit parmi eux un homme tout-à-fait blanc; il portoit des pendans d'orielles ronds & blancs de la grosseur du poing : il avoit l'air extrêmement dévot, & il y a de l'appatence que c'étoit un de leurs prêtres. Un de ces insulaires qui étoit dans son canot fut tué d'un coup de fusil, je ne sçai comment : cet accident malheureux répandir parmi eux une consternation si grande, que la plûpart se jettèrent dans la mer pour gagner les côtes à la nage; d'autres restèrent dans leurs nasselles & tâchèrent de se sauver à force de rames. Enfin on fit la descente tant désirée avec cent cinquante hommes, tant soldats que matelots : notre amiral s'y trouva en personne & me donna le commandement d'une petite troupe; je fus le premier qui mis pied à terre. Les habitans vinrent aussi-tôt au-devant de nous en si grand nombre, que pour avancer il falloit presser la foule & se faire jour par force : comme quelques-uns d'entr'eux osèrent toucher à nos armes, on fit feu sur eux, ce qui le effraya & les dispersa tout-à-coup, mais quelques momens après ils se rallièrent; cependant ils n'approchèrent pas de nous aussi près qu'auparavant, ils demeurèrent toujours éloignés de dix pas, dans la persuasion d'être à cette distance à couvert & à l'abri de l'effet de nos mousquets.

Par malheur le feu que nous avions fait sur eux en avoit tué plusieurs, entre lesquels étoit celui qui étoit allé le premier au-devant de nous, ce qui nous chagrina beaucoup;

beaucoup. Ces bonnes gens pour avoir les corps morts, 1722.
nous apportèrent de nouveau toutes sortes de vivres, leur consternation étoit au reste très-grande; ils firent des cris & des lamentations lugubres. Tous, hommes, femmes & enfans s'en allant au-devant de nous, portoient des branches de palme & une espèce d'étendart rouge & blanc. Leurs présens consistoient en figues-d'indes, noix, cannes à sucre, racines, poules; ils se jettèrent ensuite à genoux, plantèrent leurs drapeaux devant nous, & nous présentèrent leurs branches de palme en signe de paix; ils nous témoignèrent par leurs postures les plus humiliées, combien ils souhaitoient d'avoir notre amitié; enfin ils nous montrèrent leurs femmes en nous faisant connoître que nous pouvions disposer d'elles, & en emmener quelques-unes dans nos vaisseaux. Touchés de toutes ces démonstrations d'humilité & de soumission la plus parfaite, nous ne leur fîmes aucun mal; au contraire, on leur fit présent d'une pièce entière de toile peinte, longue de 50 à 60 aunes, du cotail, des petits miroirs, &c.

Comme ils virent par-là que notre dessein étoit de les traiter en amis, ils nous rapportèrent un peu après encore cinq cens poules toutes en vie : ces poules ressemblent à celles de l'Europe. Ils les avoient accompagnées de racines rouges & blanches, & d'une quantité de pommes-de-terre, dont le goût est à peu près comme celui du pain; aussi ces insulaires s'en servent-ils à sa place. On nous donna aussi quelques centaines de cannes à sucre, outre beaucoup de *pisans*. Ce sont des figues-d'indes, grosses comme une courge & longues à proportion, couvertes d'une écorce verte; la chair en Pisans figues des Indes.

1722. est douce comme du miel & comme des figues ordinaires : on en trouve quelquefois jusqu'à cent à une seule tige ; ses feuilles sont larges de trois pieds, & longues de six à huit pieds. Nous ne vîmes dans cette isle d'autres animaux que des oiseaux de toutes sortes ; mais il se peut qu'au cœur du pays il y en ait d'autres, puisque les habitans paroissoient avoir déja vû des pourceaux, lorsqu'ils virent ceux que nous avions dans nos vaisseaux.

Coutumes & caractère des habitans. Pour apprêter leurs mêts, ils se servent comme nous des pots de terre. Il nous parut que chaque famille avoit son hameau pour elle, séparé des autres. Leurs cabanes sont profondes de quarante à soixante pieds, larges de six à huit pieds, composées d'un grand nombre de perches, cimentées par une terre grasse ou limon, & couvertes de feuilles de palmier. Pour ce qui est de leur entretien & de leur subsistance, il est certain qu'ils la tirent entièrement du produit de la terre. Tout y étoit planté, fermé & labouré ; les arpens étoient séparés les uns des autres avec beaucoup d'exactitude, & les limites tirées au cordeau. Dans le tems que nous y fûmes, presque tous les fruits & les plantes étoient dans leur maturité ; les champs & les arbres en étoient chargés abondamment. Je suis persuadé que si nous avions pris la peine de parcourir le pays, nous y aurions trouvé encore bien des bonnes choses. Dans leurs maisons il y avoit peu de meubles & tous sans prix, excepté quelques couvertures rouges & blanches, qui leur servoient tantôt d'habits, & tantôt de matelats ; l'étoffe en étoit douce à toucher, comme de la soye, & il y a de l'apparence qu'ils ont des métiers pour la fabriquer. Ces insulaires sont en général vifs, bien faits, vigoureux, assez minces, & sçavent courir avec beau-

coup de vitesse; ils ont l'air doux, agréable, modeste & soumis, & ils sont extrêmement peureux & craintifs. Toutes les fois qu'ils nous apportoient quelques provisions, soit poules, soit fruits ou autres choses, ils les jettèrent à nos pieds avec précipitation, & s'en retournoient dans le moment aussi vîte qu'ils pouvoient. Ils sont en général bruns comme les Espagnols; on en trouve cependant qui sont assez noirs, & d'autres qui sont tout-à-fait blancs. Il y en a encore dont le teint est rougeâtre, comme s'ils étoient brûlés du soleil, les oreilles leur pendoient jusqu'aux épaules; & quelques-uns y portoient deux boules blanches, comme une marque d'un grand ornement. Ils ont le corps peint de toutes sortes de figures d'oiseaux & d'autres animaux, les uns plus beaux que les autres. Leurs femmes sont en général fardées d'un rouge très-vif, & qui surpasse de beaucoup celui que nous connoissons; nous n'avons pû découvrir de quoi ces insulaires composent une couleur si belle. Elles se couvrent de couvertures rouges & blanches, & portent un petit chapeau fait de roseaux ou de pailles. Elles s'assirent souvent près de nous, & se deshabillèrent en souriant & nous agaçant par toutes sortes de gestes; d'autres qui restoient dans leurs maisons, nous appelloient & nous firent signes de venir auprès d'elles. Les habitans de cette isle ne portent point d'armes, du moins n'en avons nous vû aucunes; mais j'ai remarqué qu'en cas d'attaque, ces pauvres gens se fioient entièrement sur l'assistance de leurs idoles, érigées en quantité sur les côtes. Ces statues étoient toutes de pierres, de la figure d'homme avec de grandes oreilles; la tête étoit ornée d'une couronne, le tout fait & proportionné selon

Leurs femmes se fardent.

Leur religion.

1722. les régles de l'art, ce qui nous étonna beaucoup : autour de ces idoles de 20 à 30 pas à la ronde, il y avoit un parquet fait de pierres blanches. Plusieurs des habitans servoient les idoles plus fréquemment & avec plus de dévotion & de zèle, ce qui nous fit croire que c'étoient des prêtres, d'autant plus qu'on voyoit sur eux des marques distinctives : non-seulement de grosses boules pendoient à leurs oreilles, mais ils avoient aussi la tête toute rasée ; ils portoient un bonnet fait de plumes blanches & noires, qui ressemblent parfaitement à celles de cicogne. Au reste nous ne pûmes sçavoir si ces insulaires étoient soumis à un chef ou prince ; ils se voyoient & se parloient sans distinction. Les plus âgés d'entr'eux portoient sur la tête des plumes ressemblantes à celles d'autruches, & un bâton à la main.

Leur forme de gouvernement.

On pouvoit remarquer que dans chaque maison ou famille, le plus ancien y gouvernoit & donnoit des ordres. Cette isle est fort commode à y relâcher & y chercher des rafraichissemens : tout y est cultivé & labouré ; elle est remplie de bois & de forêts. Le terroir m'a paru propre pour la semence des grains ; & il y a des endroits élevés où l'on pourroit planter des vignes, choses très-commode pour ceux qui voudroient aller dans les Terres australes. Il nous fut impossible d'exécuter le dessein que nous avions formé de parcourir cette isle : il s'éleva un vent d'ouest avec tant de violence, que deux de nos ancres furent détachées ; de sorte que nous nous trouvâmes obligés de gagner la haute mer, si nous ne voulions courir risque d'échouer. Nous flottâmes d'abord pendant quelques jours sur la même hauteur, & fimes tout ce qui étoit possible en prenant différens cours

1722. pour découvrir le pays de Davis; mais toutes nos peines étoient inutiles. Nous fîmes donc voile vers *la mauvaise mer de Schouten*, cinglant toujours à l'ouest dans l'espérance de découvrir quelques pays; mais il y a de l'apparence que nous fîmes une grande faute & qu'il falloit prendre la route à sud, & non pas à l'ouest, parce qu'il s'éleva tout-à coup un vent alisé de sud-est qui souffla avec impétuosité, & que nous ne vîmes plus aucun oiseau, marques certaines que nous nous étions éloignés de terre; ainsi je crois fermement que si nous avions tourné à sud-ouest, nous n'aurions pas manqué de découvrir du pays.

Mauvaises eaux de Schouten.

Après 800 lieues de navigation depuis l'isle de Pâques, sans rencontrer d'aucune terre, *Roggewin* vit vers 15°. & demi lat. une terre basse, à côtes de sable jaune qu'il prit pour l'isle *des Chiens* de Schouten; puis quatre autres qu'il nomma les isles *Pernicieuses*, parce qu'il y perdit un de ses vaisseaux: elles étoient toutes garnies de beaux arbres, surtout de cocotiers, tapissées d'une verdure charmante & d'herbes salutaires. Nous y trouvâmes aussi, *dit-il*, beaucoup de moules, de nacres, de mère-perles, & d'huîtres perlières; de sorte qu'il y a beaucoup d'apparence qu'on pourroit y établir une pêcherie de perles très-avantageuse; d'autant que nous trouvâmes aussi des perles dans quelques huîtres que les habitans avoient arrachées des rochers. Ces isles sont extrêmement basses, en sorte que quelques endroits en étoient inondés alors; mais les habitans y navigeoient avec de bons canots & d'autres navires pourvus de cables & de voiles. Il y avoit aussi dans quelques endroits du rivage des cordes dont le fil ressembloit plutôt au chanvre qu'au

Isle des Chiens.
Isles Pernicieuses.

1722.

Haute taille des habitans. Leur méchante physionomie.

lin. Les habitans de l'isle où nous perdimes notre vaisseau, sont plus grands que ceux de l'isle de Pâques, & nous n'en avons pas trouvé depuis de plus grands. Quelques-uns de nos gens ont assuré qu'ils avoient vû des vestiges du pied de ces insulaires, long de 20 pouces. Ils avoient tous le corps peint de toutes sortes de couleurs. Leurs cheveux sont fort longs, de couleur noire & brune, tirant un peu sur le roux. Ils portoient des piques de la longueur de 18 jusqu'à 20 pieds. Leur physionomie ne présage pas un naturel doux & humain; ils l'ont tous fort cruelle & méchante. Ils marchoient par troupes de 100 ou 150, nous faisant continuellement signe d'aller à eux, & se retirant toujours à l'autre côté de l'isle, apparemment dans l'intention de nous attirer dans quelque bois ou embuscade pour nous charger avec avantage, & se venger ainsi de ce que nous avions tiré sur eux.

Isle Aurore.

Le lendemain nous vîmes à 8 lieues de-là vers l'ouest une isle que nous appellâmes l'*Aurore*, parce que nous la découvrîmes à la pointe du jour. Elle est d'environ 4 lieus de circuit; elle est chargée de broussailles & d'arbres, & tapissée d'une très-belle verdure. Comme nous n'y trouvâmes aucun endroit propre à mouiller, nous la quittâmes aussi-tôt. Vers le soir du même jour, nous arrivâmes à la vûe d'une autre que nous appellâmes pour cette raison la *Vêpre*. Son circuit est environ de 12 lieues; elle est fort basse, au reste très-belle & garnie d'arbres. Nous continuâmes notre cours toujours à l'ouest jusqu'à 15 à 16 degrés. Le lendemain nous découvrîmes tout d'un coup d'autres pays; & comme on vit par-ci par-là de la fumée, nous jugeâmes qu'ils devoient être habités.

Isle Vespera.

Isles Labyrinthe habitées.

Nous y fîmes voile avec toute la diligence possible, & nous apperçûmes plusieurs des habitans se promener dans des canots le long de la côte. En y approchant de plus près, nous vîmes que tout ce pays étoit un amas de plusieurs isles situées les unes tout près des autres. Nous y entrâmes insensiblement si avant, que nous commençâmes à craindre de pouvoir nous dégager. On fit d'abord monter au haut du mât un des pilotes, pour qu'il avertît de l'endroit par où on pût sortir. Un tems assez calme qui régna alors, fut notre bonheur; la moindre tempête auroit fait échouer nos vaisseaux contre les rochers, sans qu'on y eut pû apporter le moindre secours. Nous sortîmes donc sans aucun accident fâcheux.

Ces isles étoient au nombre de six, toutes fort riantes, & qui prises ensemble, pouvoient avoir une étendue de trente lieues; elles sont situées à vingt-cinq lieues à l'ouest des isles pernicieuses : nous leur donnâmes le nom de *Labyrinthe*, parce que pour en sortir nous fûmes obligés de faire plusieurs détours. Navigeans toujours à l'ouest, au bout de quelques jours nous nous trouvâmes à la vûe d'une isle qui paroissoit belle & élevée : nous ne pûmes pas trouver du fond d'ancrage, & nous n'osâmes pas y approcher de trop près; c'est pourquoi on mit les deux chaloupes en mer, chacune avec vingt-cinq hommes pour aller à terre. Les habitans ne s'apperçurent pas sitôt de notre dessein, qu'ils vinrent en foule se porter sur la côte pour s'opposer à notre descente; ils portoient de longues piques, & nous montroient combien ils sçavoient les manier. Ces chaloupes ne pouvant assez approcher de l'isle à cause des rochers, nous prîmes la résolution de nous jetter dans l'eau, cha-

Descente à l'isle Récréation. Description du terroir & mœurs des habitans.

1722. cun portant ses armes avec du plomb, de la poudre & quelques bagatelles sur la tête. Quelques-uns cependant y restèrent pour faire continuellement feu sur les habitans, afin de nettoyer le rivage & faciliter ainsi la descente : cet expédient nous réussit à souhait, & nous touchâmes à terre sans trouver de la résistance de la part des insulaires, qui effrayés du feu de la mousqueterie s'étoient retirés. Aussi-tôt que nous fûmes dans une distance à pouvoir être vû d'eux, nous leur montrâmes des petits miroirs, du corail, &c. ils approchèrent alors de nous sans hésiter, & sans faire paroître la moindre crainte. Après qu'ils eurent reçu ces présens, nous allâmes avec eux voir l'intérieur du pays, & y chercher des herbes pour soulager nos malades : nous en trouvâmes à souhait & en si grande quantité, que nous en remplîmes en peu de tems douze grands sacs. Les habitans eux-mêmes nous aidèrent à les cueillir après nous avoir apporté des poules vivantes dans des pots de terre. Nous y vîmes aussi quantité de fleurs de jasmin ; nous y trouvâmes différentes sortes de racines, nous en mangeâmes avec plaisir, le goût en étant fort agréable : quelqu'unes-unes ressemblent aux bètraves de l'Europe, tant pour la grosseur que pour la couleur ; mais je ne sçaurois dire si ce sont justement celles dont les habitans font leur pain. J'y ai trouvé aussi une sorte de pommes de terre qui ont précisement le même gout qu'une pâte faite de farine & d'eau, que les Allemands nomment klose. Quant aux cannes de sucre, il est certain que presque tous les pays chauds en produisent, ici il y en a beaucoup ; les habitans nous en apportoient tant, que nous fûmes souvent obligés de les renvoyer : nous y vîmes aussi quantité

tité de fleurs de jasmin des plus belles, avec des noix de cocos, des pisans ou figues - d'inde, des pommes de grenade & plusieurs autres fruits qui nous étoient inconnus. 1722.

Le lendemain nous retournâmes dans l'isle en plus grand nombre que le jour précédent, non-seulement pour y cueillir des herbes, mais aussi pour tâcher d'y faire quelqu'autre découverte avantageuse. La première chose que nous fîmes en arrivant, fut de donner au roi ou chef de cette isle des miroirs, du corail, & quelques autres quinquailleries. Il les accepta, mais avec une espèce d'indifférence & dedain qui ne présagea rien de bon. Il est vrai qu'en échange il fit d'abord chercher des noix de cocos, accommodées de deux différentes façons, une partie servant à boire, & l'autre à manger. Leur chef.

Ce chef étoit distingué des autres insulaires par quelques ornemens consistans en nacre de perle, qu'il portoit autour du corps & des bras, de la valeur d'environ six cens florins d'Hollande. Les femmes admirèrent beaucoup notre teint blanc, nous regardant & nous touchant, & nous faisant mille caresses. Mais elles étoient des traîtresses; elles ne nous cajolèrent tant, que pour nous endormir & nous tromper plus sûrement: de sorte que si ces insulaires eussent pris autant de précaution en exécutant leurs mauvais desseins, nous eussions tous perdu la vie. Voici ce qui arriva. Aussi-tôt que nous eumes remplis d'herbes une vingtaine de sacs, nous avançames plus avant dans le pays en montant sur des rochers escarpés & qui bordoient une vallée profonde. Les insulaires nous précédèrent, & nous les suivîmes sans avoir de soupçons. Mais lorsqu'ils virent que nous Trahison des femmes.

1722. avions donné dans le panneau, ils nous quittèrent brusquement. Nous vîmes alors en même-tems quelques milliers qui sortirent des creux des montagnes : de sorte que nous comprîmes qu'ils avoient donné l'allarme pour nous accabler. Nous tinmes cependant bonne contenance, & eussions bien souhaité d'en venir aux mains dans une plaine où il nous eut été facile de leur tenir tête. Leur chef jugeant qu'il étoit tems de nous attaquer, nous fit signe avec son bâton de ne pas avancer; mais au lieu d'y déférer nous continuâmes toujours notre chemin. Là-dessus il donna le signal, & une grêle de pierres vint fondre sur nous, sans cependant nous faire grand mal. Nous leur répondîmes de notre mousqueterie qui leur tua beaucoup de monde, & par la première décharge nous vîmes tomber leur chef. Ils ne prirent pas pour cela la fuite, mais continuèrent avec plus de fureur à nous jetter des pierres; de sorte que nous fûmes presque tous blessés & hors d'état de nous défendre plus long-tems. Nous nous retirâmes donc, pour nous mettre à couvert des pierres, derrière un rocher, d'où nous tirâmes sur eux avec tant de succès, qu'un grand nombre mordit la poussière. L'opiniâtreté de ces sauvages étoit cependant si grande qu'il ne nous fut pas possible de les faire reculer; de sorte que nous fûmes obligés de nous retirer sans avoir pû éviter une nouvelle grêle de pierres qu'ils firent pleuvoir sur nous. Nous laissâmes quelques morts dans cette action, & peu d'entre les blessés en échappèrent: ce qui fit tant d'impression sur nos gens, que dans la suite toutes les fois qu'il s'agissoit d'entrer dans quelqu'isle, personne ne vouloit s'y hazarder.

Beauté & Le terroir de celle-ci est fertile; il y avoit une grande

quantité d'arbres, principalement des palmiers, des cocos, & du bois de fer. Il est fort vraisemblable que cette isle cache dans son sein des métaux & d'autres choses précieuses; mais comme on ne l'a pas examinée, on n'en sçauroit rien dire de positif. Ces insulaires étoient fort adroits, d'une taille médiocre, forts & robustes, vifs & bien faits; leurs cheveux étoient longs, noirs & luisans, engraissés d'huile de cocos, ainsi que c'est la coutume de plusieurs nations indiennes. Ils avoient tous le corps peint comme ceux de l'isle de Pâques. Les hommes se couvroient le milieu du corps d'un rets qui leur passoit entre les cuisses, mais les femmes étoient entièrement couvertes d'une étoffe aussi douce au toucher que la soye. Elles portoient aussi en marque d'ornement des nacres de perle, autour du corps & des bras. Nous la nommâmes *Récréation*, à cause des herbes salutaires que nous y trouvâmes pour nos malades. Elle est à 16°. lat. & 285' long. (dit l'auteur) car j'avoue que je ne comprend rien à sa manière de compter les longitudes par nombres progressifs, en allant de l'est à l'ouest, au lieu qu'alors elles doivent être comptées en retrogradant depuis l'isle de Fer, où passe le premier méridien. Ces isles-ci paroissent être entre le 220°. & le 230°. long. (Ici les Hollandois hésitèrent s'ils iroient aux isles Salomon, aux terres de Quiros vers le sud ou vers la nouvelle Guinée. Le désir de se rapprocher du pays connu des Célèbes les détermina pour le dernier parti, & fit abandonner une plus ample recherche des isles de Quiros & de Salomon, au grand regret de l'auteur de cette relation.) Après avoir comparé le récit de Quiros avec le sien, & certifié sur sa propre expérience

1722.

Fertilité du pays.

Remarque sur le récit de Quiros.

1722.

& sur l'utilité qu'on peut tirer d'un commerce en ce parage.

que ce navigateur n'a rien dit que de vrai dans ses mémoires présentés à la cour d'Espagne, il ajoute en parlant de la grande étendue que Quiros & Torrez donnent à cette vaste partie des terres Australes, que si l'on fait quelque attention à tant de différens peuples & aux pays qu'ils habitent, on verra que cette conjecture n'est pas sans fondement.

Il est certain que la distance depuis la pointe occidentale de la nouvelle Guinée jusqu'aux orientales du pays de Hernando Gallego, est pour le moins de deux mille lieues. Pour moi, *dit-il*, je crois que ce vaste pays ne va pas seulement au sud jusqu'à 52 degrés, mais qu'il s'étend même jusques sous le pôle austral, ainsi que les pays à l'opposite sont vers le pôle septentrional. Je ne suis pas non plus étonné de ce que les deux voyageurs rapportent sur les productions du pays. Outre certaines marques extérieures que ce pays a de commun avec ceux où ces richesses se trouvent, sa situation va par tous les climats, depuis les plus chauds jusqu'aux plus froids; de sorte que l'on en doit conclure que la nature y a distribué des choses précieuses, chaque sorte en son endroit. Il seroit à souhaiter qu'on eut occasion d'examiner ce pays à fond, & que quelques curieux voyageurs voulut entreprendre cette tâche. Je suis persuadé que ceux qui se donneroient cette peine, s'en trouveroient abondamment récompensés. Mais il faudroit pour cela de la patience, & ne pas se rebuter d'abord: les choses les plus précieuses & les plus rares, sont celles que la nature cache le plus, elle n'en favorise ordinairement que ceux qui par leur travail & leurs soins, les méritent pour ainsi dire. Si les voyageurs ont tant

de fois échoué dans ces sortes d'entreprises, il le faut uniquement imputer au peu de constance qu'ils ont eu dans leurs recherches. 1722.

En suivant notre route, *continue-t-il*, nous découvrîmes trois jours après trois isles à la fois sous le 12e. degré lat. Elles paroissoient très-agréables à la vûe ; en effet, en y aprochant nous les trouvâmes garnies de beaux arbres fruitiers, de toutes sortes d'herbes, de légumes & de plantes. Les habitans venoient au-devant de nos vaisseaux, & nous offroient toutes sortes de poissons, des noix de cocos, des pisans & d'autres fruits excellens. On les accepta, & on leur donna en échange quelques brimborions & quinquailleries. Il falloit que ces isles fussent bien peuplées, puisqu'à notre arrivée le rivage étoit rempli de plusieurs milliers d'hommes & de femmes. La plûpart de ceux-là portoient des arcs avec des flèches. Nous vîmes parmi eux un homme respectable & distingué par son extérieur, & nous jugeâmes par les honneurs qu'on lui rendit, qu'il devoit être leur chef. Il se mit dans un canot, étant accompagné d'une femme jeune & blanche, qui s'assit à ses côtés. Plusieurs autres nasselles les entouroient avec beaucoup d'empressement & leur servoient de gardes. Tous ceux qui habitent ces isles sont blancs, & ne diffèrent à cet égard de nous autres Européens, qu'en ce que quelques-uns d'entr'eux ont la peau brûlée par l'ardeur du soleil. Ils paroissoient bonnes gens, assez vifs & gais dans leurs conversations, doux & humains les uns envers les autres, & dans leurs manières on ne pouvoit rien appercevoir de sauvage. Ils n'avoient pas non plus le corps peint, comme ceux des isles que nous avions découvertes aupara-

Isles Bauman fort peuplées. Beau pays. Bons habitans.

1722. vant. Ils étoient vêtus depuis la ceinture jusqu'aux talons, de franges & d'une espèce d'étoffe de soye artistement tissue. Ils avoient la tête couverte d'un chapeau pareil, très-fin & fort large, pour se garantir de l'ardeur du soleil. Autour du col ils portoient des colliers de toutes sortes de fleurs odoriférantes. Les isles présentoient de toutes parts des objets fort riants. Elles étoient entrecoupées de montagnes & de vallées très-agréables. Quelques-unes avoient 10. 14. jusqu'à 20 milles de circuit; nous les appellâmes les isles de *Bauman*, nom que portoit le capitaine du vaisseau le *Tienhoven*, qui les avoit vûes le premier. Il parut que chaque famille s'y gouvernoit à part. Les contrées étoient, autant qu'on pouvoit voir, séparées les unes des autres, de la même manière que nous l'avons remarqué dans l'isle de Pâques. Il faut avouer que c'étoit la nation la plus humanisée & la plus honnête que nous ayons vûe dans les isles de la mer du sud. Charmés de notre arrivée, ils nous reçurent comme des dieux, & témoignèrent de grands regrets lorsque nous nous préparâmes à partir. Toutes les côtes de ces isles sont de bon ancrage, on y mouille sur 15. jusqu'à 20 brasses d'eau. Continuant à naviger au nord-ouest nous vîmes deux autres isles que nous prîmes pour

Isle Cocos. Isle des Traîtres. l'isle des *Cocos* & l'isle des *Traîtres* de *Schouten*, sans pouvoir cependant rien en dire de positif, parce que nous en étions trop éloignés. L'isle des Cocos est fort élevée & peut avoir huit lieues de circuit. L'autre paroît basse d'un terrein rougeâtre, sans arbres, & s'étendant sous le

Isle Tienhoven. Isle Groningue. 11°. parallèle. Peu après on découvrit encore deux isles extrêmement grandes; nous appellâmes l'une *Tienhoven* & l'autre *Groningue*. Quelques-uns même jugèrent que

cette dernière étoit un vrai continent. L'isle *Tienhoven* 1722.
paroissoit de loin très-riante, de belles verdures & garnie d'arbres. Son élevation étoit médiocre, nous la côtoyâmes pendant une journée entière sans en voir l'extrêmité. Nous remarquâmes pourtant qu'elle s'étendoit en demi-cercle vers l'isle de *Groningue*; de sorte qu'il est probable que ces deux prétendues isles ne sont qu'un pays contigu & une langue de la Terre australe même. Cependant il s'y trouve des isles voisines qui ont jusqu'à 150 milles de circuit; & le pays même de Quiros doit être une isle coupée par plusieurs canaux. Notre équipage se trouvoit réduit au dernier excès de misères par les maladies & par la corruption des vivres, lorsqu'enfin nous apperçumes les côtes de la *nouvelle Bretagne* de Dampierre. Les sommets des montagnes se perdent dans les nuages; mais les bords de la mer forment une vûe des plus agréables étant ornés de beaux arbres & tapissés d'une verdure riante. Plusieurs d'entre nous se mirent dans une chaloupe, & tentèrent d'y aborder pour chercher de l'eau douce & d'autres rafraîchissemens qui nous manquoient. Les habitans appercevans notre dessein vinrent au-devant de nous pour nous observer de près, ils firent plusieurs contorsions qui marquoient le désespoir où ils étoient de nous voir si près d'eux. Ils se battoient des mains & s'arrachoient les cheveux, ensuite prenant leurs armes, ils décochèrent sur nous des flèches, nous jettèrent des javelots & frondoient enfin sur nous une grêle de pierres. Aucun de nous cependant n'en fut blessé. Nous ne manquâmes pas de leur répondre de notre mousqueterie, ce qui leur donna tant de frayeur, que plusieurs d'entr'eux se précipitèrent dans

Terre australe.

Nouvelle Bretagne.

Descente en nouvelle Bretagne.

1722. l'eau & gagnèrent la terre à la nage. Ceux qui étoient restés dans leurs canots furent enfin forcés d'en faire autant, parce que dans la confusion où ils étoient, ne pouvant d'abord retrouver les endroits par où il falloit passer pour prendre terre, leurs canots à cause du peu de profondeur de l'eau s'arrêtoient tout-à-coup. La même difficulté nous empêcha de les poursuivre, à quoi se joignit un ouragan qui pensa faire périr la chaloupe. Cependant nous parvinmes comme par miracle, à prendre terre à l'entrée de la nuit. A la lueur du feu que nous allumâmes nous découvrimes quelques cabanes; en y approchant nous n'y trouvâmes que des rets travaillés fort artistement. Nous vimes aussi plusieurs arbres qui portoient des cocos; mais comme nous n'avions pas eu la précaution de prendre des haches, nous ne pûmes en profiter. Quelque tems après nous entendimes un grand bruit: les habitans craignant notre arrivée avoient quitté leurs cabanes & s'étoient retirés dans les bois, où ils

Terroir & habitans. firent des hurlemens & des cris terribles. Le pays est fort beau, & paroît très-fertile: il est montagneux, rempli de quantité d'arbres. Les habitans sont d'une couleur jaunâtre, à peu près comme ceux qui sont nés d'un pere blanc & d'une mere noire; ils ont la taille assez grande, mais mince; leurs cheveux sont noirs & leur descendent jusqu'à la ceinture. Ils sont extrêmement vifs & dégagés, manient leurs armes avec beaucoup d'adresse. Cette circonstance me fait croire qu'ils se trouvent souvent engagés en guerre les uns contre les autres. Le pays paroît exquis, rempli de minéraux & d'autres précieux trésors. Ce qui me le fait croire, c'est que les montagnes sont hautes & le terroir fort fertile. D'ailleurs il est

eſt ſitué ſous la zone torride, & l'on remarque que les pays de ce climat produiſent ordinairement des épiceries, de l'or, de l'argent & des pierreries. Cependant comme on ne l'a pas examiné à fond, on n'en ſçauroit rien dire de poſitif. 1722.

Les Hollandois obligés de s'éloigner de-là, firent le tour de la N. Bretagne par le nord-oueſt, & courant à la vûe de la nouvelle Guinée ſuivant la même direction, vinrent enfin jetter l'ancre à 2 degrés au ſud de la ligne dans les iſles de *Moa* & d'*Arimoa* autrefois ainſi nommées par Schouten, près de celle qui porte le nom de *Schouten* lui-même ; ce ſont les mêmes que Dampierre dans ſon excellente carte appelle *iſles Brûlantes*. Les habitans, *continue la relation*, vinrent au-devant de nous dans une infinité de petits canots ; ils étoient tous armés d'arcs & de fléches, les femmes, les enfans auſſi-bien que les hommes. Nous leur montrâmes d'abord des miroirs, du corail, des couteaux, &c. pour avoir en échange des fruits, comme des noix de coco, des figues d'Inde, des racines & des herbes. Ils prirent nos préſens avec plaiſir ; & pluſieurs d'entr'eux allèrent grimper ſur les cocotiers avec une légéreté incroyable, & nous en rapportèrent des noix de même que des figues, en nous accompagnant juſqu'à nos vaiſſeaux ſans témoigner la moindre crainte. Nous leur montrâmes pluſieurs ſortes de marchandiſes pour ſçavoir ſi quelques-unes leur plaiſoient, afin de les troquer contre des vivres & rafraîchiſſemens. Ils ne prirent rien du tout, & s'en retournèrent chez eux. Le lendemain ils revinrent en plus grand nombre, nous apportant des figues, des noix de coco, des racines & toutes ſortes d'herbes. Nous

Moa, Arimoa.

Iſle Schouten.

Commerce avec les inſulaires.

1722. trouvâmes parmi les racines quelques-unes extrêmement ameres, mais qui font très-saines. Ils nous amenèrent aussi trois chiens, parce que la veille nous leur avions expliqué par des signes que nous souhaitions avoir quelques cochons, de sorte qu'ils s'imaginèrent que nous voulions des chiens. Les insulaires nous prièrent instament d'aller avec eux à terre, mais nous n'osions nous y fier : nous étions en trop petit nombre pour nous défendre en cas d'attaque, & quelques honnêtetés qu'ils pûrent nous faire, il n'étoit pas difficile de s'appercevoir par leur physionomie que c'étoit une nation traîtresse.

L'isle d'Atimoa étoit extrêmement peuplée. Nous remarquâmes que quelques-uns de ses habitans, lorsqu'ils se mirent dans un canot, portèrent chacun un bâton, au bout duquel étoit attaché une espèce de drapeau blanc, apparemment en signe de paix & de trêve à l'égard de leurs ennemis, qui selon toutes les apparences étoient ceux de l'isle *Moa*, puisqu'ils n'osèrent jamais y aller, mais la passèrent toujours. Cette découverte jointe au petit nombre d'habitans de cette dernière isle, nous inspira le dessein d'y entrer & d'en enlever tout ce que nous pûmes y trouver de vivres. Pour cet effet nous nous portâmes sur le rivage en plusieurs endroits, après être convenus qu'une partie de l'équipage entreroit plus avant pour s'emparer de ce dont nous avions besoin, & qu'au premier signal nous nous rejoindrions tous. Tout cela fut exécuté assez heureusement. Nos gens commencèrent à abbattre des cocotiers parce qu'ils ne pouvoient y monter pour en avoir les fruits. Les habitans cachés dans les buissons, s'appercevant du ravage qu'on alloit faire,

firent pleuvoir sur nous une grêle de flèches, sans cependant nous faire le moindre mal. Nous tirâmes aussi sur eux & couchâmes quelques-uns par terre. Les autres se sauvèrent ensuite sur leurs canots, & firent des hurlemens lugubres, implorant le secours de leurs compatriotes, mais inutilement. 1722.

Les dispositions que nous avions faites étoient telles, que ces sauvages ne pouvoient guères nous attaquer sans s'exposer beaucoup; d'ailleurs la mort de quelques-uns de leurs camarades les avoit tellement saisis de frayeur qu'ils n'osoient pas trop approcher. Ainsi nous eûmes le tems de cueillir jusqu'à 800 noix de cocos; avec ce butin nous allâmes nous mettre dans nos chaloupes & rejoindre ensuite nos vaisseaux. Pendant qu'on étoit occupé à lever l'ancre, nous vîmes ces insulaires venir en toute diligence vers nous avec plus de 200 canots chargés de toutes sortes de vivres, pour les troquer contre les marchandises que nous leur avions montré auparavant. Ils crurent sans doute détourner par cette démarche une seconde descente. Nous les reçûmes bien, mais nous ne laissâmes entrer dans nos vaisseaux que quelques-uns de peur d'être accablé par le grand nombre. Nous fîmes même feu sur ceux qui approchoient trop; & toutes les fois qu'on tiroit un coup, ils se baissoient tous & faisoient ensuite de grands éclats de rire. Enfin après avoir tout reglé à l'amiable avec ces sauvages, nous partîmes. Ceux d'entre nos malades qui avoient encore quelque vigueur furent tous rétablis, les autres moururent. Quelque tems après nous navigeames dans une mer remplie d'un nombre innombrable d'isles; nous les appellâmes pour cette raison *les mille Isles*.

1722.

Nègres des ces isles.

Les habitans en sont tout-à-fait noirs & fort vélus, courts, ramassés, mais imprudens, sauvages & d'un air méchant & traître. Ils marchoient tous nuds, hommes, femmes & enfans; ils avoient pour tout ornement une espèce de ceinture large de deux doigts, où on voyoit entrelacées des dents de cochon; ils en portoient au tour du corps, des bras & des jambes. Ils se couvroient la tête d'un chapeau de paille orné de plumage de l'*oiseau de Paradis*.

Description de l'oiseau de Paradis.

On dit que cet oiseau ne se trouve nulle autre part que dans ces isles; on en trouve en Afrique, mais qui diffèrent de ceux-ci par leurs plumes. Celles de ces isles qui sont situées vers la pointe occidentale de la nouvelle Guinée sont encore appellées isles de Popées. Toutes les fois que les habitans des isles viennent à Ternate, à Banda, à Amboine & aux autres Moluques pour y trafiquer leurs marchandises, comme du cochon salé, de l'ambre, de la poudre d'or, &c. ils y apportent aussi des oiseaux de Paradis, mais ils les vendent toujours morts disant qu'on les trouve ainsi, le bec fiché en terre, & qu'ils ne peuvent découvrir d'où ils viennent. Ils ajoûtent qu'ils ignorent aussi où ils nichent: ce qu'il y a de certain, c'est qu'on voit toujours cet oiseau au haut de l'air; il est extrêmement léger, consistant presque tout en plumes; celles de la tête ressemblent à de l'or pur; celles de sa gorge à celles d'un canard, & celles de sa queue & de ses aîles à un panache; il ressemble au reste par le bec & le corps à l'hirondelle, hormis qu'il est plus grand. Ceux qui en font du trafic, veulent faire accroire aux étrangers qu'il n'a point de pieds, & que quand il veut dormir, il se pend par ses plumes aux ra-

Nouvelle Guinée, Papoos.

meaux d'un arbre : mais la vérité est que ces marchands les coupent pour le rendre plus extraordinaire ; en conséquence de ce conte, ils ajoutent que le mâle a une cavité sur le dos où la femelle couve ses petits, qui y restent jusqu'à ce qu'ils puissent voler. Pour donner de l'apparence à cette supercherie, on lui coupe les pieds si près du corps, que dès que la chair commence à se sécher, la peau & les plumes se rejoignent si bien, qu'il est impossible d'y appercevoir la moindre cicatrice. On dit qu'il vole toujours & qu'il se nourrit de mouches qu'il prend en l'air. Le mâle est d'une couleur plus vive que la femelle. Cet oiseau est autrement appellé *manucodiata*, c'est-à-dire, *oiseau de Dieu* ; on envoye de ces oiseaux à Batavia, où on les vend ordinairement trois écus la pièce. Les habitans des *mille Isles* portent outre la ceinture, une autre marque d'ornement : ils se percent la colonne du nez par où ils passent une baguette longue d'un doigt, & grosse d'un tuyau de pipe à tabac ; avec cette parure, ils sont aussi fiers & glorieux que le sont ces guerriers Européens qui se laissent croître la moustache. Cette nation est la plus mauvaise de toutes celles que nous ayons vûes dans la mer du sud. Pour ce qui regarde la nouvelle Guinée, c'est un pays extrêmement haut & chargé de toutes sortes d'arbres & de plantes. Nous fîmes le long de ces côtes un cours de 400 lieues ; & je puis dire que pendant toute cette route je n'y ai pas vû un seul endroit stérile : c'est ce qui me fait croire que ce pays doit renfermer bien des choses précieuses, comme des minéraux & des épiceries, parce qu'il est parallèle avec ceux où l'on trouve ces richesses. Des personnes dignes de foy m'ont assuré qu'il y a dans les Mo-

1722.

Mauvaise nation des mille Isles.

Aspect de la nouvelle Guinée.

1723. luques des bourgeois libres qui vont régulièrement à la nouvelle Guinée, y apportant des morceaux de fer, & les y échangeant contre des noix de muscade. Schouten & autres voyageurs ont conçû une haute idée de ce pays, mais on ne sçauroit y entrer ou s'y établir avec peu de monde, les habitans y étant toujours bien armés.

Cap Mabo. Enfin le voyage des Hollandois dans ces parages, du moins pour ce qui regarde le sujet que je traite, se termina par doubler le cap Mabo, rentrer dans l'archipel

Arrivée à Batavia. des Moluques, & aborder à Batavia, où ils ne furent pas plûtôt arrivés que leurs compatriotes, les Hollandois de la compagnie des Indes orientales, firent arrêter prisonnier l'amiral Roggewin avec tous ses officiers & son équipage, saisir ses vaisseaux, confisquer leurs charges & vendre à l'encan tous leurs effets. La compagnie d'orient prétendit qu'ayant le privilége exclusif de commercer dans ces mers, celle d'occident n'avoit aucun droit d'y naviger sous quelque prétexte que ce fût: ce qui occasionna bientôt après un grand procès en Hollande que perdirent ceux de Batavia, ayant été condamnés par les Etats généraux à dédommager la compagnie d'occident, & à payer à l'amiral Roggewin tout ce qu'ils avoient confisqué sur lui. Cet amiral renvoyé en Europe avec son équipage sur les vaisseaux de la compagnie, avoit pris terre au Texel, le 11 juillet 1723, 690 jours après son départ du même lieu. Je ne sçai si aucun autre navigateur a fait le tour du monde en si peu de tems.



XLIII.

1739.

LOSIER BOUVET,

En Magellanique.

ON a vû dans le premier livre à quel dessein la compagnie des Indes avoit fait tenter cette navigation par deux de ses frégates, l'Aigle & la Marie, commandées par les capitaines Hay & Losier Bouvet. On verra dans le cinquième par combien de raisons il feroit à propos qu'on prît le parti de recommencer cette même expérience, en faisant tous les efforts possibles pour la faire réussir. Losier Bouvet à son retour donna le mémoire journal de son expédition, qui fut aussi-tôt imprimé à Paris, chez Chaubert, dans les journaux de Trévoux, février 1740. D'un autre côté, le sieur Buache fit exprès sur cette navigation une très-bonne carte où la route des vaisseaux est exactement tracée. Il y a joint un court extrait du journal, & une vûe du cap de la Circoncision & des isles de Glaces qui l'entourent.

* * * * * * * * *

NOUS partîmes du port de l'orient en Bretagne le 19e. juillet 1738. & vinmes mouiller vers le Brésil à l'isle Sainte Catherine. C'est de-là que nous remîmes à la voile pour aller à la recherche des terres, selon nos instructions vers 44°. *lat. sud*, 355° *long*. Le 26 novembre nous commençâmes à trouver de la brume dès le 35e. degré de *lat.* 344°. *long*. Elle ne nous quitta presque plus, & mouilloit comme de la pluye. Souvent elle étoit si épaisse, que les deux vaisseaux ne pouvoient s'appercevoir l'un l'autre à une portée de fusil; d'un équipage à l'autre, on s'entendoit manœuvrer sans se voir. Quoique nuit & jour nous tirassions du canon, & que de nuit

Départ de l'orient.

Brume à 35°. lat.

1739. nous portassions toujours nos feux, nous avions toutes les peines du monde à ne nous pas séparer. La première semaine de décembre depuis 39 à 44° *lat.* entre 350 & 355. *long.* On commença de voir du gouemon, espèce d'herbe qui croît, soit en pleine mer, soit sur les rochers, d'où la marée en s'élevant, l'arrache & la porte au large. On continua pendant long-tems d'en voir presque tous les jours. Le tems étoit froid, quoiqu'en été : il y eut de la grèle & du tonnère. Les oiseaux se montrèrent aussi plus fréquens qu'ils n'avoient fait, & en plus grand nombre encore la semaine suivante. J'en remarquai plusieur assez semblables à des poules maures, qui de tems en tems batroient beaucoup des ailes, comme font les oiseaux de terre : ce qui faisoit présumer que nous étions assez près d'une côte ; quoiqu'on eût filé 180 brasses sans trouver de fond.

Oiseaux de ces parages.

Le 10 décembre nous étions dans l'intersection du 44e. parallèle avec le premier méridien, au même lieu où les cartes placent cette côte qu'elles appellent *Terre de Vûe* ou *Cap de Terres australes*. Mais nous ne découvrîmes ici aucune terre ; soit que l'épaisseur continuelle de la brume nous en dérobât la vûe, ou que cette terre ne soit qu'une petite isle de trop peu d'étendue, ou que peut-être ce ne fût qu'un prodigieux amas de glaces, qu'on aura pris de loin pour une côte ; car le 15e. décembre à une latitude égale à celle de Paris, on apperçut les premières glaces. Je me rejouis d'abord de cette rencontre, comme d'un indice certain des terres que nous ne serions pas long-tems à trouver. Je remarquai que la hauteur des glaces étoit une preuve de la hauteur des terres, auprès desquelles elles s'étoient formées, & que

Terre de Vûe non trouvée.

Glaces à 48°. lat.

que les terres hautes sont ordinairement les plus saines. 1739.
Il y a de ces glaces si grandes & si hautes, que nous Grandes isles de Glace.
avons fait plusieurs fois huit lieues pour en atteindre qui étoient à vûe; lorsque le tems venoit quelquefois à s'éclaircir elles avoient toutes sortes de figures d'isles, de forteresses, de bâtimens, &c.

Depuis que nous étions dans ces parages inconnus, nous avions pû supposer dans la brume tous les dangers des mers connues : nous devenions alors certains d'en avoir toujours à côté de nous. En effet, les glaces sont autant d'écueils flottans, plus à craindre même que la terre, en ce que si l'on avoit le malheur de se perdre en les abordant, il n'y auroit aucune espérance de se sauver dessus. Les glaçons sont aussi plus dangereux que les grosses glaces, parce qu'étant à fleur d'eau & confondus avec la mer, dès que la mer est agitée, on les voit difficilement. Pour écarter les réflexions, je fis lecture de l'article de nos instructions, par lequel vous accordez, Messieurs, des gratifications aux équipages en cas de découverte, & vous promettez aux officiers des récompenses proportionnées à leurs services.

Après avoir mis le cap au sud, nous fûmes tellement entourés de glaces, qu'il fallut tourner à l'est pour chercher un passage. La mer étoit sans fond, on voyoit beaucoup de plongeons, de pinguins & de loups marins. L'aiguille aimantée varioit d'une manière fort étrange sur différentes boussoles, donnant sur l'une 24 min. de déclinaison à l'est, & sur l'autre 50 minutes à l'ouest: irrégularité dont on a déja trouvé des exemples dans les mers du nord, en s'approchant des glaces vers la baye de Hudson, & vers le détroit de Davis.

1739. Découverte du cap de la Circoncision.

Le premier janvier 1739. je découvris une terre fort haute, couverte de neige & fort embrumée, à laquelle je donnai le nom de *Cap de la Circoncision*, en mémoire de la fête du jour. Je donnai 20 piastres au principal pilote de l'aigle, qui avoit le premier découvert la terre. Sa situation est à 54°. *lat.* & environ à 27 ou 28°. *long.* s'étendant du nord-ouest au sud-est, à peu près sur huit ou dix lieues d'une face, & six de l'autre. La côte est fort élevée, escarpée, chargée de glaces & inabordable. Elle est entourée de petites isles, ou plûtôt de purs monceaux de glaces de deux à trois cens pieds de hauteur, depuis une demie jusqu'à deux ou trois lieues de tour. L'aiguille aimantée varioit de 6°. 50'. à l'ouest. Le 6. avant midi, on vit venir tout d'un coup une prodigieuse quantité d'oiseaux blancs de la grosseur d'un pigeon. Les deux vaisseaux louvoyèrent d'abord ici pendant douze jours, sans pouvoir aborder ni envoyer nos bateaux sur la côte, à cause des glaces, de la brume, & du vent contraire; & ensuite ils coururent jusqu'au 25 janvier portant à l'est sous le 57°. parallèle pendant 425 lieues, toujours le long des glaces, sans cesser de voir des baleines, des loups marins & autres grosses espèces de poissons de mer. Alors désespérant de trouver aucun lieu d'abordage, je quittai cette terre si méridionale & peut-être inaccessible à cause des glaces, dans le dessein de chercher au nord-est si je trouverois l'endroit où Gonneville aborda, que sa relation dit être à une latitude égale à celle des provinces de France. Nous tournâmes la route au nord à 52°. *long.* & traversâmes de nouveau les Gouemons, jusqu'au 47°. degré de *lat.* où les deux vaisseaux se séparèrent; l'aigle faisant route à l'isle

Oiseaux blancs.

Bourbon. Je ramenai par le cap de Bonne-Espérance la frégate Marie en France, où je terris le 24 juin 1739, fans avoir, malgré l'extrême fatigue du voyage, perdu un feul homme de mon équipage, à l'exception d'un mousse qui tomba dans la mer vers l'isle *Fernand Noronha*. 1739. Retour en France.

XLIV.

GEORGE ANSON, 1741.

En Magellanique & en Polynésie.

LA derniere guerre allumée entre l'Espagne & l'Angleterre donna lieu à cette fameuse expédition, où les Anglois firent avec des frais immenses beaucoup de mal aux Espagnols de la mer du sud, sans aucun profit pour l'Angleterre. L'auteur de l'excellente relation de ce voyage, réimprimée plusieurs fois tant en anglois qu'en françois, à Londres, en Hollande, à Paris & à Genève, *in* 4°. & *in* 12. est le sieur Richard Walter chapelain sur le vaisseau amiral. Son livre n'est rempli que d'observations curieuses sur la géographie, la physique & la navigation. L'auteur écrit d'une maniere nette & agréable, mais peut-être avec trop de chaleur. Les gens qui ont l'imagination ardente & le style vif, ne sont pas les plus propres à peindre fidèlement les objets: échauffés par l'occasion présente, ils deviennent sujets à charger la peinture au-delà du vrai, soit en bien soit en mal. Celui-ci joint quelquefois à son récit de judicieuses remarques sur le commerce & sur les intérêts des nations. Sa préface est un très-bon morceau, plein de conseil utiles sur les entreprises maritimes dans les climats peu connus, & dont la lecture doit être recommandée, surtout à ceux qui par leur rang sont dans le cas de favoriser de tels desseins, ainsi qu'à ceux qui seront chargés de les mettre en exécution.

* * * * * * * * * * * * * * *

SELON le premier projet formé par le gouvernement, l'amiral Anson devoit attaquer les isles Philippines, tan- 1741.

1741. dis qu'une autre flotte de même force commandée par M. Cornwal tourneroit par le cap *Horn*, & iroit retrouver celle d'Anson à Manille. Ce premier plan, qui étoit sans doute le meilleur, fut changé; on n'envoya contre les colonies espagnoles qu'une seule flotte de cinq vaisseaux de guerre, & de trois autres moindres bâtimens destinée pour la mer du sud, & commandée par Anson. Le colonel *Cracherode* avoit le commandement des troupes de débarquement. Nous quittâmes les côtes d'Angleterre le 18e. septembre 1740. & passâmes à l'est de Madère peu après que la flotte de guerre espagnole commandée par *D. Joseph Pizarre* eut passé à l'ouest de cette isle. Elle étoit supérieure à la notre, & auroit pû rompre ici notre voyage, si elle nous y eut attaqués; mais nous croyant plus forts que nous n'étions, elle jugea que son but principal devoit être de nous devancer dans la mer du sud, où elle n'arriva jamais. Deux de ses vaisseaux cependant s'avancèrent près du pôle jusqu'au 60e. degré, sans pouvoir doubler le cap Horn. D'affreuses tempêtes & mille infortunes réitérées, les repoussèrent toujours vers Rio de la Plata. Le seul vaisseau l'*Esperance* dont *Mindinuetta* étoit capitaine, gagna la côte du Chili. L'amiral Pizarre fut contraint de faire la route par terre de *Buenos-Ayres* au Chili, ayant auparavant dépêché un Indien à S. *Jago*, ville capitale de cette province. Cet homme ne mit au milieu de l'hiver que treize jours à se rendre d'une ville à l'autre, quoiqu'il y eut 300 lieues de distance, dont il en avoit près de 40 à faire à travers les neiges & les précipices de la terrible montagne des Cordilieres.

Départ d'Angleterre.

Route de l'amiral Pizarre à la mer du sud.

Il traverse par terre la Patagonie.

Pour revenir à ce qui nous regarde, notre escadre

1741.
Cap Blanc, Port S. Julien.

eut au commencement du mois de février 1741. la vûe du *Cap Blanc* sur la côte des Patagons, & vint mouiller au port *S. Julien* où étoit le premier rendez-vous. (*) La terre des *Patagons* est remarquable par une particularité qui ne se trouve dans aucune autre contrée de notre globe qui soit connue : c'est que, quoique tout le pays qui est au nord de la rivière de la Plata, soit rempli de bois & d'arbres de haute futaye, tout ce qui est au sud de cette rivière est absolument dépourvu d'arbres, à l'exception de quelques pêchers que les Espagnols ont plantés & fait multiplier dans le voisinage de Buenos-Ayres; de sorte qu'on ne trouve dans toute cette côte de quatre cens lieues de longueur, & aussi avant dans les terres que les découvertes ont pû s'étendre, que quelques chétives broussailles. Si le pays manque de bois, en récompense il abonde en pâturages; il ne paroît composé que de dunes, d'un terrein sec, léger & graveleux, entremêlé de grands espaces stériles, & de touffes d'une herbe forte & longue; cette herbe nourrit une quantité immense de bétail : les Espagnols qui se sont établis à Buenos-Ayres, ayant apporté des vaches & des taureaux d'Europe, ces animaux y ont tellement multipliés, & ont si bien remplis le pays, que personne ne daigne se les approprier, & que les chasseurs les tuent par milliers, seulement pour en avoir le cuirs & le suif : la manière dont se fait cette chasse est très-particulière & mérite d'être décrite.

Terrein de la côte Déserte. Abondance des bestiaux : manière de les chasser.

Les habitans de ce pays, Espagnols ou Indiens, sont d'excellens hommes de cheval. L'arme dont ils se ser-

(*) Voyez dans l'original, deux vûes du cap Blanc, & cinq de port S. Julien.

1741. vent pour cette chasse est une espèce de lance, dont le fer, au lieu d'être ajouté au bout du bois suivant la même direction, comme dans les lances ordinaires, a son tranchant perpendiculaire au bois. Armés de cet instrument, les chasseurs environnent la bête, & celui qui peut lui gagner la croupe, lui coupe le jarret. L'animal tombe ordinairement du premier coup; les chasseurs le laissent-là & vont à la quête d'un autre. Quelquefois une seconde troupe suit les chasseurs, pour écorcher les bêtes tuées; mais on dit que souvent les chasseurs aiment mieux laisser languir ces animaux jusqu'au lendemain, dans l'idée que la détresse qu'ils endurent, fait crever les vaisseaux lymphatiques & les rend plus aisés à écorcher. Les prêtres se sont déclarés contre cette cruauté, & ont même été, si ma mémoire ne me trompe, jusqu'à excommunier ceux qui la pratiquent; mais ils n'ont pû réussir à la déraciner.

Quoiqu'on détruise un grand nombre de bêtes tous les ans, pour en avoir le suif & les cuirs, on a souvent besoin aussi d'en avoir en vie & sans blessures, tant pour l'agriculture, que pour d'autres usages; dans ce cas, les chasseurs sçavent les prendre d'une manière singulière, & avec une adresse incroyable. Ils se servent pour cet effet d'une espèce de lac, composé d'une forte courroye de cuir, de plusieurs brasses de longueur, terminée en nœud coulant. Les chasseurs montés à cheval, tiennent de la main droite ce lac proprement roulé, dont le bout opposé au nœud coulant, est attaché à la selle: lorsqu'ils approchent à une certaine distance de la bête, ils lui jettent ce nœud & manquent rarement d'en serrer les cornes: l'animal qui se sent saisi, s'enfuit; mais le cavalier

qui va plus vîte que lui, le suit, de sorte que le laq n'est jamais trop tendu. Cependant un autre chasseur jette son nœud de maniere qu'il saisit une des jambes de derriere de l'animal, & dans l'instant que cela est fait, les deux chevaux dressés à ce manège, tournent de differens côté, & tendant les deux lacs en sens contraire, par cette sécousse renversent la bête, & s'arrêtent d'abord; ensorte que les deux lacs restent toujours rendus. L'animal étant ainsi renversé, & hors d'état de faire aucune résistance, le chasseur met pied à terre, le lie comme il l'entend, & le mène où il lui plaît. Ils attrapent les chevaux de la même maniere, & même, à ce qu'on dit, les tigres : quelque difficile à croire que cela paroisse, il ne manque pas de gens dignes de foy qui l'affirment. A la vérité l'adresse des habitans de ce pays à jetter ce laq à une grande distance, & à saisir un animal par où il leur plait, est prodigieuse, & l'on setoit tenté de révoquer en doute ce qu'on en dit, s'il y avoit moins de témoins des faits, & s'ils étoient niés par un seul de ceux qui ont fait quelque séjour à Buenos-Ayres. 1741.

J'ai déja dit qu'on ne tue cette grande quantité de bêtes, que pour en avoir le suif & les cuirs : quelquefois cependant on en prend aussi la langue; tout le reste est abandonné à la pourriture, aux oiseaux carnassiers & aux autres animaux voraces. Le plus grand nombre de ces derniers sont des chiens sauvages, dont il y a une prodigieuse quantité dans ces contrées. On les croit de race espagnole, descendus de chiens domestiques, qui ne se sont pas souciés de regagner le logis, dans un pays où une grande quantité de charognes leur offroit toujours

1741. de quoi vivre. Il faut bien que cela soit ainsi, cet animal ne se trouvant pas originairement en Amérique. Ces chiens dont on voit quelquefois des milliers ensemble, n'empêchent pas la multiplication du bétail, qu'ils n'osent attaquer, parce qu'il ne va jamais qu'en hordes trop fortes; ainsi ils sont réduits à se contenter des charognes abandonnées par les chasseurs, & de bêtes séparées de leur troupeau par quelque accident.

Chevaux de la côte Déserte. Outre le bétail nombreux qui remplit les vastes plaines, situées au sud de Buenos Ayres, ce pays nourrit encore une grande quantité de chevaux. Ils sont aussi originaires d'Espagne; & quoiqu'ils soient en général excellens, leur grand nombre les rend communs & à très-bon marché: les meilleurs ne coutent qu'un écu, & cela dans un pays où l'argent est extrêmement bas & toutes les marchandises fort chères. On ne sçait pas au juste jusqu'où ce bétail & ces chevaux s'étendent du côté du midi; mais il y a lieu de croire qu'il y en a au moins quelques-uns qui errent jusqu'aux environs du détroit de Magellan, & sans doute qu'ils rempliront avec le tems toute cette vaste étendue de pays, ce qui sera d'une grande commodité pour les vaisseaux qui relâcheront sur cette côte; car les chevaux mêmes sont très-bons à manger, & plusieurs Indiens en préfèrent la viande à celle du boeuf. Par malheur la côte orientale des Patagons semble jusqu'à présent manquer du principal rafraîchissement qu'on cherche dans les voyages de long cours, qui est l'eau douce: la terre y paroît impregnée de sel & de nitre, & les eaux courantes, aussi bien que les mares, n'y fournissent guères que de l'eau saumache.

Cependant

Cependant comme on y en a quelquefois trouvé de bonne, quoiqu'en petite quantité, il n'est pas impossible que dans la suite, par une recherche plus exacte, on ne remédie à cet inconvénient. 1711.

Ce pays est encore peuplé de nombre de vigognes, ou moutons du Pérou. Mais cet animal est si défiant & si vite à la course, qu'il est difficile d'en attraper. On trouve aussi sur la côte orientale d'immenses troupeaux de veaux marins, & une grande variété d'espèces d'oiseaux de mer, dont les plus singuliers sont les pinguins; ils sont de la taille & à peu près de la figure d'une oye, mais au lieu d'aîles, ils ont deux espèces de moignons qui ne peuvent leur servir qu'à nager; leur bec est étroit, comme celui d'un albitros : quand ils sont debout ou qu'ils marchent, ils se tiennent le corps droit & non en situation à peu près horizontale, comme les autres oiseaux; cette particularité jointe à ce qu'ils ont le ventre blanc, a fourni au chevalier Narbotough, l'idée bizarre de les comparer à des enfans qui se tiennent debout & qui portent des tabliers blancs. Vigognes. Pinguins.

Les habitans de cette côte orientale sont clair semés, & les équipages des vaisseaux qui y ont relâché n'en ont jamais vû plus de 2 ou 3 à la fois : pour nous, nous n'en avons pas apperçu un seul, pendant notre séjour au port S. Julien. Ils sont pourtant en assez grand nombre vers Buenos-Ayres, & souvent d'incommodes voisins pour les Espagnols; mais aussi à cette hauteur le climat est plus doux, le terrein plus varié, & les terres plus étendues : car le continent y a trois à quatre cens lieues de largeur, au lieu qu'à la hauteur du port S. Julien, il n'en a guères plus de cent. Ce ne sont peut-être que des ha- Habitans de la cote.

1741. bitans de la côte occidentale ou des environs du détroit, qui viennent quelquefois vers cette côte orientale. La côte occidentale est moins étendue, & comme elle est bornée par les andes qui poussent des branches qui descendent jusqu'à la mer, elle est pleine de rochers & dangéreuse. La barre qui est à l'entrée du port S. Julien change souvent, & il s'y trouve plusieurs ouvertures. La marée y court nord & sud, & dans les nouvelles & pleines lunes, elle monte de quatre brasses.

A notre arrivée, nous envoyâmes un officier à terre pour y chercher le marais salant, avec ordre d'y ramasser du sel pour l'usage de notre escadre. Le chevalier Narborough observa durant son séjour au port S. Julien, que ce sel étoit fort blanc & fort bon, & qu'en février il y en avoit de quoi charger mille vaisseaux; mais notre officier nous en rapporta un échantillon de très-chétive apparence, & nous dit de plus qu'il y en avoit très-peu: apparemment que la saison avoit été trop pluvieuse, & l'avoit fait fondre.

Aspect de la terre de Feu.

Le 4 mars nous eumes la vûe du cap *Vierge*, & le lendemain celle de la terre de *Feu*, qui ne nous réjouit guères : car elle ne nous offrit que des montagnes étonnantes par leur hauteur & couvertes de neiges. Quoiqu'il ne soit guères possible de se représenter tout ce que ce spectacle avoit de hideux, la planche que j'en ai donnée est assez exacte, pour aider à se former quelqu'idée de cette affreuse côte. (*) Le mont *Gorda*, montagne

(*) Walter donne une vûe du cap Vierge: deux de la terre de Feu, & une de l'isle des Etats. Il donne en détail la manière de trouver l'embouchure du détroit qu'on pourroit dépasser sans s'en appercevoir, en prenant les trois mondrains qui sont dans la terre des Etats, pour les trois frères de la terre de Feu.

fort élevée plus avant dans les terres, domine au-dessus 1741.
de trois mondrains appellés *les trois Frères*, qui servent
à reconnoître la terre de *Feu* près du détroit de *le Maire*.
Quelqu'affreux que puisse être l'aspect de la terre de *Feu*, celui de la terre des *Etats* a quelque chose de plus horrible; il n'offre aux yeux qu'une suite de rochers inaccessibles, & pas un seul quartier de terre qui puisse rien produire. Ces rochers sont hérissés de pointes aigues d'une hauteur prodigieuse, couvertes d'une neige éternelle, environnées de précipices, & dont plusieurs paroissent suspendues d'une manière étonnante. Les rocs qui leur servent de bazes, ne semblent séparés les uns des autres, que par des crevasses, qu'on diroit avoir toutes été formées par des tremblemens de terre; car leurs côtés sont à peu près perpendiculaires, & elles paroissent pénétrer dans la substance des rochers, jusqu'à leurs racines. Enfin on ne peut rien imaginer de plus triste & de plus sauvage, que le coup d'œil qu'offre cette côte.

Aspect de la terre des Etats.

Le 7 mars nous entrâmes dans le détroit avec un beau tems & un vent frais, & le passâmes en deux heures à la faveur d'une forte marée, quoiqu'il ait sept à huit lieues de longueur. C'est ici que finit l'océan atlantique, & que la mer pacifique commence; ainsi, ne nous représentant plus qu'une mer ouverte entre nous & les riches contrées où se rapportoient nos espérances, & où tendoient nos désirs, nous ne pouvions nous empêcher de croire que les plus grands travaux de notre voyage étoient finis, & que nous étions sur le point de réaliser toutes les richesses que nous avions jamais imaginées en songe. Nous formions des plans de bonheur tels qu'il

Passage du détroit.

1741. nous plaifoit, & nous les fondions fur la poffeffion de tout l'or du Chili & de tout l'argent du Pérou; l'imagination étoit animée par le plus beau jour que nous euffions eu depuis notre départ d'Angleterre. C'eft dans cette difpofition charmante que nous paffâmes ce détroit fameux : nous étions, comme on voit, bien éloignés de penfer que les plus affreux malheurs étoient prêts à fondre fur nous; que nous allions dans peu être féparés pour ne nous plus rejoindre, & que c'étoit le dernier jour agréable, que la plûpart d'entre nous devoient voir.

Difficulté de doubler le cap Horn. Tempête affreufe.

Nous n'étions pas encore hors du détroit, que toutes nos efpérances furent fort près d'être enfévelies avec nous dans le fein de la mer : car avant que les derniers vaiffeaux de l'efcadre euffent débouqué, le ciel pur & ferein que nous avions, fe couvrit, & offrit à nos yeux tous les fignes d'une tempête prochaine. Le vent fauta au fud, & fe mit à fouffler par rafales fi violentes, que nous fûmes obligés d'amener nos voiles de perroquet, & de bourcer la grande voile. La marée, qui jufqu'alors nous avoit été favorable, changea auffi & nous pouffa vers l'eft avec tant de viteffe, que nous eumes tout lieu de craindre que le *Wager* & l'*Anne*, qui faifoient l'arriere-garde, ne fuffent brifés fur les côtes de la terre des Etats; & ils n'échappèrent à ce péril qu'avec la plus grande difficulté : toute l'efcadre même, au lieu de continuer fa route vers le fud-oueft, fut emportée par la violence réunie de la tempête & du courant; de forte que le lendemain matin nous nous trouvâmes à 7 lieues de l'eft de la terre des Etats, qui nous reftoit au nord-oueft. Nous commençâmes dès lors à nous appercevoir que

l'entreprise de doubler le cap Horn, pourroit bien excéder nos forces. Jusques-là nous n'avions pas manqué de gens, qui traitoient de chimères les difficultés que les navigateurs, qui nous avoient précédés, disoient avoir rencontrées, & qui n'attribuoient ces difficultés qu'à la timidité & à la malhabileté de ces premiers voyageurs, & non à la mer & aux vents. Nous eumes lieu d'être convaincus que ces jugemens étoient téméraires. 1741.

Les dangers que nous eumes à combattre les trois mois suivant, passent peut-être tout ce qu'on a éprouvé dans aucune expédition navale. Depuis cette première tempête nous eumes une suite continuelle de tems orageux, qui surprit les plus expérimentés marins, & qui leur fit avouer que tout ce qu'ils avoient appellé tempêtes jusqu'alors, n'étoit rien en comparaison de celles-ci. Elles élevoient des vagues si hautes & si courtes, qu'on ne voit rien de semblable dans aucune mer connue: & ce n'étoit pas sans raison que nous frémissions continuellement à leur vûe: car une seule qui se seroit justement brisée sur notre vaisseau, nous auroit coulés à fond. Outre cela, ces vagues causoient un roulis si violent, qu'on étoit dans un danger continuel d'être brisé contre le tillac ou contre les côtés du vaisseau, quelque soin qu'on prît de se bien cramponner. Nous eumes quelques gens de tués par ces accidens, & d'autres fort blessés. Ce qui contribuoit à rendre ces tempêtes plus dangereuse, c'étoit leur inégalité & les intervalles trompeurs qui les séparoient: après avoir été réduits pendant plusieurs jours de suite à ne porter que la misaine bourée, & de tems en tems à nous abandonner aux flots à mâts & à cordes, si nous osions quelquefois ris-

1741. quer de nous servir de nos basses voiles à double ris, ou que dans des intervalles plus favorables, nous eussions la hardiesse de faire usage de nos voiles hautes : soudain & sans que rien nous servît de préfage, la tempête revenoit fondre sur nous plus forte qu'auparavant, & nous mettoit nos voiles en pièces. Ce n'est pas tout encore, ces vent furieux étoient accompagnés de pluyes froides & de neige, qui nous couvroient nos agrès de glace & geloient nos voiles, ce qui rendoit les uns & les autres si cassans, qu'ils ne pouvoient résister au moindre effort : outre que la manœuvre en devenoit plus rude & plus difficile, nos gens en avoient les membres engourdis ; à quelques-uns même les pieds & les mains tombèrent en mortification. Je ne finirois point si je voulois rapporter tous les maux où nous fûmes exposés dans le cours de cette navigation ; & tous les désastres qui arrivèrent aux uns ou autres des vaisseaux.

On n'entendoit de part ou d'autre que signaux de détresse. C'étoit un grand malheur pour toute l'escadre, car cela ne pouvoit que nous faire perdre du tems & nous retenir dans ce terrible climat. Mais il n'étoit pas question alors de déplorer ses infortunes ; il falloit payer de résolution & d'activité. Après quelques jours d'intervalle d'un tems plus modéré, quoique la mer fût toujours fort mâle, le vent fosoé, & le froid excessif, le premier avril le tems redevint mauvais : le ciel se couvrit de sombres nuages ; le vent souffla par bouffées & ramena la tempête, qui en trois jours qu'elle dura, passa tout ce que nous avions encore éprouvé. Enfin il y avoit sept semaines que nous étions agités des plus cruelles inquiétudes, & nous commencions à nous flatter de

voit bientôt la fin de ces maux, & de nous trouver dans ces climats plus doux, où nous pourrions nous dédommager amplement de tout ce que nous avions souffert. Car vers la fin de mars, nous nous faisions par notre estime, à 10°. à l'ouest de la terre de Feu, & comme cette distance est double de celle que les navigateurs jugent nécessaire pour compenser l'effet des courans de l'ouest, nous nous croyions bien avancés dans la mer du sud, & nous courions depuis long-tems la bande du nord, autant que le mauvais tems & nos fréquens désastres le permettoient. Depuis le 13e. d'avril, nous n'étions qu'un degré en latitude, au sud de l'embouchure occidentale du détroit de Magellan : de sorte que nous comptions de goûter en peu de jours la tranquillité tant vantée de la mer pacifique. Mais ces flateuses idées n'étoient qu'illusion, & nous ne tardâmes guères à payer bien cher le plaisir qu'elles nous avoient fait. Le lendemain entre une & deux heures du matin, nous faisions cours vers le nord, lorsque le tems qui avoit été fort embrumé, venant à s'éclaircir, l'*Anne* fit signal qu'elle découvroit terre à son avant. Nous jugeâmes que c'étoit une partie de la terre de *Feu*, peu éloignée du débouquement méridional du détroit de Magellan, marqué dans la carte de Frefier, & nous crûmes que c'étoit la pointe qui y est appellée le cap *Noir*. Il est fort étonnant que les courans nous ayent autant jettés à l'est; toutes nos estimes nous faisoient à plus de dix degrés à l'ouest de cette terre, & au lieu de dix-neuf degrés de longitude que nous croyions avoir courus, il se trouvoit que nous n'en avions pas fait la moitié. Ainsi au soulagement que nous promettoient un climat plus doux & des mers

1741.

Cap Noir.

1741. tranquilles, fut substituée l'obligation de nous rapprocher du pôle, & de lutter encore contre ces terribles vents d'ouest, dont nous avions tant éprouvé la fureur; & cela dans le tems que les maladies nous gagnoient, que la mortalité s'augmentoit de jour en jour parmi nous, & que les dégoûts d'une longue & rude navigation, & l'abattement causé par le dernier contre-tems, nous rendoient moins capables que jamais de supporter les nouveaux travaux qui nous paroissoient inévitables. Ajouter que pour dernier découragement notre escadre étoit fort diminuée; il y avoit déja trois jours que nous avions perdu de vûe la *Severne*, & la *Perle* avoit disparu depuis le matin. Quoique nous eussions étendu le reste de notre escadre & croisé pendant quelque tems pour les chercher, nous ne revîmes plus ces vaisseaux, & nous craignîmes qu'ils n'eussent approché de terre pendant la nuit, & que moins favorisés que nous par le vent & par la lune, ils n'eussent fait naufrage sur cette côte. Pleins de ces tristes idées, qui nous en présageoient de plus tristes encore pour l'avenir, nous courûmes au sud-ouest, préparés par notre dernier contre-tems, à trouver que les efforts que nous allions faire pour gagner à l'ouest, & surmonter le courant qui nous entraînoit à l'est, seroient probablement insuffisans.

Avis important sur le passage de la mer du Sud.

Tous les malheurs que nous avons éprouvés dans le cours de notre voyage ne doivent être imputés qu'aux retards qu'on nous fit essuyer en Angleterre, qui furent cause que nous arrivâmes dans ces mers durant la plus mauvaise saison de l'année. Outre ceci, je crois être suffisamment fondé, tant sur notre propre expérience, que sur la comparaison des journaux d'autres navigateurs, à donner

donner un avis qui me paroît de la dernière néceffité: c'eft de confeiller à quiconque voudra aller dans la mer du fud, au lieu de paffer par le détroit de le Maire, de gagner l'eft de la terre des Etats, de courir alors au fud, jufqu'à la hauteur de 61 à 62 degrés, de mettre enfuite le cap à l'oueft, en reftant à cette latitude, jufqu'à ce qu'on foit bien affuré d'être fuffifamment avancé à l'oueft: après quoi il faut porter au nord. Si l'on fait attention aux rifques que nous courûmes en paffant le détroit de le Maire, au danger où nous fûmes d'être jettés par les courans fur la terre des Etats, & à ce qu'après avoir heureufement évité ce danger, nous fûmes cependant portés à l'eft de cette terre par ces courans; fi l'on fait, dis-je, attention à ces rifques & à d'autres qu'on a courus dans ce même paffage, on trouvera qu'il n'eft pas prudent de s'expofer dans ce détroit aux périls de faire naufrage, pour fe trouver auffi peu avancé du côté de l'oueft, qu'on l'auroit été par une navigation beaucoup plus fûre dans une mer ouverte. Suivant toutes les apparences, les courans feront moins violens vers 61°. ou 62°. & le tems moins orageux & moins inconftant. Nous l'avons expérimenté nous-même; car après qu'à notre grande furprife nous eumes trouvé terre auprès du cap *Noir*, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, & que portant au fud pour nous dégager des terres, nous fûmes à 60°. & au-delà, nous eumes des vents moins tempêtueux & une mer moins mâle que dans tout le refte du paffage. L'air, à la vérité, y étoit vif & froid, & les vents affez forts, mais conftans & uniformes, avec un beau ciel & un tems clair; au lieu que dans les latitudes moins hautes, les vents ne diminuoient que pour 1741.

Tom. II. Mm

1741. revenir avec une violence à nous faire craindre à tous coups la perte de nos mâts, qui auroit entraîné celle de nos vaisseaux. Les courans y sont aussi moins forts que le long des côtes, & diminuent à mesure qu'on s'éloigne de terre, jusqu'à venir presque à rien quand on en est à une grande distance : en voici la raison, si je ne me trompe. Les courans constans sont vraisemblablement causés par des vents constans, qui poussent toujours devant eux une grande quantité d'eaux, quoique d'un mouvement imperceptible : ces eaux accumulées sur quelque côte qu'elles rencontrent en leur chemin, s'échappent le long du rivage, leur superficie tendant toujours à se mettre de niveau avec le reste de l'océan. Il est de même fort probable que ces vents que nous trouvâmes bien plus violents vers les côtes, que ceux qui soufflent à la latitude de 60°. ont aussi une cause pareille : car le vent d'ouest régne ordinairement dans la partie méridionale de la mer pacifique, & ce courant d'air est arrêté par la hauteur prodigieuse des andes & des montagnes de la terre de Feu qui traversent tout ce pays, jusqu'au cap Horn. Il n'y a qu'une très-petite portion de ce courant d'air qui puisse s'échapper pardessus le sommet de cette chaîne de montagnes : le reste doit nécessairement glisser le long de la côte vers le sud, jusqu'à ce qu'il gagne le cap Horn, & forme, en doublant cette pointe, ces furieux coups de vent qu'on y essuye. Quoiqu'il en soit, & sans trop insister sur ces spéculations, c'est une chose de fait que les courans & les tempêtes ont beaucoup moins de force à la hauteur de 61° à 62° que vers la côte de la terre de Feu.

Observation sur les courans & sur les vents.

Un autre avis non moins nécessaire, est qu'il ne faut

entreprendre ce passage que dans le milieu de l'été, c'est-à-dire, pendant les mois de décembre & de janvier. Plus on s'éloignera de cette saison, plus on trouvera d'incommodités & de périls. A la vérité, si on ne fait attention qu'à la violence des vents d'ouest, le tems où nous fîmes notre passage, qui étoit vers l'équinoxe, paroîtra le moins favorable; mais d'un autre côté, dans le milieu de l'hiver on seroit exposé à d'autres inconvéniens plus grands encore. Le froid excessif & les jours courts, ne permettroient pas de faire route au sud aussi avant que je viens de prouver qu'il est nécessaire : ces mêmes raisons rendroient plus terrible encore un voyage fait le long de bords inconnus, dangéreux & affreux même au cœur de l'été. 1741.

Reste à parler d'un endroit de rafraîchissement pour des vaisseaux de course, à leur arrivée dans la mer du sud. A cet égard il n'y a presque pas de choix, & il n'y a que l'isle de Juan Fernandez qu'on puisse recommander pour cet effet, avec quelque espèce de prudence. Il est vrai que la côte occidentale des Patagons entre le détroit de Magellan & les établissemens des Espagnols, ne manque pas de ports où des vaisseaux seroient en sûreté & trouveroient de l'eau, du bois, & quelqu'autres rafraîchissemens : je donnerai même dans la suite le plan d'un de ces ports; mais la côte des Patagons est si terrible par les rochers & les écueils dont elle est pleine, aussi bien que par la violence des vents d'ouest qui donnent toujours sur cette côte, qu'il n'est nullement à conseiller de s'en approcher, au moins avant que les rades, canaux, & lieux d'ancrage en ayent été reconnus, & qu'on soit plus au fait soit des dangers qu'on y court,

Entrepôt à former à Jean Fernand.

1741. soit des lieux d'abri qu'elle offre. Quant au lieu de relâche dans la mer du nord, j'aimerois mieux aller à Rio-Janeiro qu'à l'isle Sainte Catherine, où l'on est dans l'habitude de relâcher. (*) Mais le meilleur expédient à proposer seroit sans doute de trouver quelque autre endroit plus au sud, où nos vaisseaux pussent relacher & se pourvoir des choses nécessaires pour leur voyage autour du cap Horn. Nous avons déja quelque connoissance imparfaite de deux endroits, quon trouveroit peut-être, en les faisant reconnoître, fort propres à cet effet. L'un est l'isle de Pepys, à 47°. de *lat.* sud, & suivant le docteur Halley, à quatre-vingt lieues du cap Blanc, sur la côte des Patagons; le second seroit aux isles de Falkland, à la latitude de 57°. & à peu près au sud de l'isle de Pepys. Cette dernière a été découverte par le capitaine Cowley dans son voyage autour du monde en 1686 : il nous a représenté cette isle comme un lieu très-commode, pour y faire de l'eau & du bois, & où il y a un très-bon port, capable de contenir plus de mille vaisseaux en toute sûreté; il dit de plus qu'elle abonde en oiseaux; & comme les côtes en sont de roc & de sable, il s'y trouve sans doute grande quantité de poissons. A l'égard des isles de Falkland, elles ont été vûes de plusieurs navigateurs françois & anglois. Frésier les a mises dans sa carte de l'extrémité de l'Amérique méridionale, sous le nom de *nouvelles Isles*. Woods Rogger, qui courut la côte nord-est de ces isles en 1708, dit qu'elles s'étendent environ la longueur de

Entrepôt à former dans la mer du nord.

Description des isles Falkland autrement Anican ou Malouines.

(*) Il explique fort au long les motifs de son avis. Au reste Buenos-Aires au sud de Rio de la Plata, est réellement la ville la plus voisine de la côte des Patagons.

deux degrés, qu'elles sont composées de hauteurs qui descendent en pente douce les unes devant les autres ; que le terrein en paroît bon, & couvert de bois, & que suivant les apparences il n'y manque pas de bons ports. 1741. L'un & l'autre de ces endroits est à une distance convenable du continent, & à en juger par leurs latitudes, le climat y doit être tempéré. Il est vrai qu'on ne les connoît pas assez bien pour pouvoir les recommander comme des lieux de rafraichissement propres à des vaisseaux destinés pour la mer du sud ; mais l'amirauté pourroit les faire reconnoître à peu de frais, il n'en couteroit qu'un voyage d'un seul vaisseau : & si un de ces endroits se trouvoit après cet examen, propre à ce que je propose, il n'est pas concevable de quelle utilité pourroit être un lieu de rafraichissement aussi avancé vers le sud, & aussi près du cap Horn. Le *Duc* & la *Duchesse* de Bristol ne mirent que trente-cinq jours, depuis qu'ils perdirent la vûe des isles de Falkland, jusqu'à leur arrivée à l'isle de Juan Fernandez dans la mer du sud ; & comme le retour est encore plus facile, à cause des vents d'ouest qui règnent dans ces parages, je ne doute pas qu'on ne puisse faire ce voyage des isles de Falkland à celle de Juan Fernandez, aller & revenir en un peu plus de deux mois. Cette découverte pourroit être de grand avantage à notre nation, même en tems de paix, & en tems de guerre, nous rendre maîtres de ces mers.

Ces entreprises quelque honorables qu'elles soient à ceux qui les font ou qui les favorisent, n'exigent cependant pas de grandes dépenses ; car de petits vaisseaux y sont plus propres que d'autres. Il seroit donc fort à souhaiter qu'on fît reconnoître la côte des Patagons, la

1741. terre de Feu, & celle des Etats, & qu'on examinât avec soin les nombreux canaux, les ports & les rades qui s'y trouvent. Par-là l'entrée dans la mer pacifique nous deviendroit facile, & toute cette navigation méridionale plus sûre qu'elle ne l'a été jusqu'à présent. En particulier une description exacte de la côte occidentale des Patagons, depuis le détroit de Magellan, jusqu'aux établissemens des Espagnols, nous fourniroit peut-être de meilleurs ports, plus propres pour le rafraîchissement de nos vaisseaux, mieux situés pour des vûes de guerre ou de paix, & à quinze jours de navigation plus près des isles de Falkland, que ne l'est l'isle de Juan Fernandez. Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette côte a paru digne d'attention, par le voisinage des Araucos & autres peuples du Chili, qui sont toujours en guerre, ou en assez mauvaise intelligence avec les Espagnols. Pour faciliter les tentatives que l'on pourroit faire à ce sujet, j'ai donné une carte de cette partie du monde, qu'on trouvera plus exacte, si je ne me flatte, qu'aucune autre qui ait encore paru. (*)

Depuis le cap *Noir*, nous vinmes le 22e. avril, six degrés plus à l'ouest, vers le 60°. de lat. Le tems fut assez beau durant quelques jours; après quoi les tempêtes recommencèrent & séparèrent tous les vaisseaux de l'escadre, qui jusqu'alors avoient navigé de compagnie pendant sept semaines de tempêtes continuelles en ces ter-

(*) Voyez dans l'original cette excellente carte, où l'auteur a marqué avec exactitude la route réelle, & par estime, du vaisseau amiral le *Centurion*; les sondes, les courans, les déclinaisons locales de l'aiman. Voyez aussi liv. I. chap. 9. ses remarques sur les changemens contenus dans cette carte, où il releve diverses erreurs en longitude, qu'il prétend être dans celles de MM. Halley & Frezier.

1741.

Entrée dans la mer pacifique. Continuation des [illegible].

ribles climats. Cependant nous nous trouvions à 52°. 13', c'est-à-dire, au nord de Magellan, assurés d'avoir fait notre passage & d'être prêts d'entrer dans la mer pacifique. Le nom qui lui a été donné à cause de l'égalité des saisons qui y règnent, de la facilité & de la sûreté avec laquelle on y navige, ne nous promettoit que des vents modérés, une mer tranquille, un air tempéré, & tous les autres avantages par où on la distingue des autres parties de l'océan. Enfin, nous nous attendions à autant d'agrémens que nous avions essuyé de misères ; mais nous fûmes encore en ceci la dupe de nos espérances. Pendant tout le cours du mois de mai nos souffrances furent encore augmentées au-delà de ce que nous avions éprouvé auparavant, les tempêtes furent tout-aussi violentes, nos voiles & nos agrès ne souffrirent pas moins, notre équipage diminuoit & s'affoiblissoit de plus en plus par les maladies & par la mortalité : enfin jamais nous ne fûmes si près de notre totale destruction ; le scorbut augmenté par la misère & par la tristesse, nous enleva 43 hommes dans le courant d'avril. Avant le milieu de juin, nous en avions perdus plus de 200 sur le seul vaisseau amiral, où il restoit à peine six hommes en état de faire le service à chaque quart sur le gailliard d'avant. (*)

(*) Voyez dans l'original liv. I. chap. 10 une étrange & curieuse description des symptômes du scorbut. Je n'en rapporterai que celui-ci. Un invalide qui avoit eu 50 ans auparavant une blessure à la bataille de la Boyne, dont il avoit été bien guéri ; ayant été attaqué du scorbut, les playes se rouvrirent, au bout de quelque tems, & parurent telles que si elles n'avoient jamais été guéries : & ce qu'il y a de plus étonnant, le calus bien formé d'un os qui avoit été rompu, fut dissous, & la fracture telle que si elle n'avoit jamais été consolidée. En vérité, rien n'est plus étonnant que certains effets de ce mal. Plusieurs de nos gens, quoique ré-

1741. Isle Socoro.

Le 8 mai nous arrivâmes à l'isle de *Socoro*, où étoit le premier rendez-vous de l'escadre, dans l'espérance d'y trouver nos vaisseaux de conserve. Non-seulement nous eûmes le chagrin de n'y en voir aucun, & d'être par-là confirmés dans l'idée funeste qu'ils étoient tous péris; mais nous fûmes encore dans une appréhension continuelle de périr nous-mêmes, & d'être jettés sur cette côte rude & escarpée, dont l'aspect seul nous remplissoit de terreur.

La vûe, dans un lointain assez enfoncé dans les terres, étoit bornée par cette prodigieuse chaîne de montagnes couvertes de neiges, nommées les Cordilleres ou les Andes, & la côte ne paroît qu'une suite de rochers stériles, terminée par un rivage bordé de précipices: à la vérité, on y voit un bon nombre de bayes qui avancent dans les terres, mais l'entrée en est embarassée de plusieurs isles; & quoiqu'il soit très-apparent qu'on trouveroit des mouillages fort sûrs dans plusieurs de ces bayes, & des canaux commodes pour y parvenir; cependant comme nous n'avions aucune connoissance de cette côte, si les vents d'ouest qui y régnent toujours nous y avoient jettés, c'en auroit probablement été fait de notre vaisseau & de nous. Pendant une de ces raffales qui étoit accompagnée de furieux coups de tonnère,

Etrange météore.

un éclat de feu courut le long de notre tillac, & se divisant avec un bruit semblable à celui de plusieurs coups de pistolet, blessa quelques-uns de nos officiers & de

duits à garder le branle, paroissoient se porter encore assez bien; ils buvoient & mangeoient avec appetit; ils étoient de bonne humeur, & parloient avec vigueur & d'un ton de voix nullement affoibli, cependant si on les remuoit, ne fut-ce que d'un côté du vaisseau à l'autre, & cela dans leurs branles, ils expiroient à l'instant même.

nos

nos matelots, les marques des coups paroissant en divers endroits de leurs corps. Cette flâmme qui se fit aussi sentir par une très-forte odeur de soufre, étoit sans doute de même nature que les éclats de la foudre, dont l'air paroissoit embrâsé. Cette tempête qui ne fit qu'augmenter jusqu'au 22 de mai, fut la derniére que nous eûmes à essuyer. Deux jours après nous nous trouvâmes en pleine mer avec un tems doux, dont on résolut de profiter pour gagner l'isle *Jean Fernand*. Quoique le second rendez-vous fut marqué à la hauteur du port de Baldavia, comme nous n'avions trouvé aucun de nos vaisseaux au premier, il n'y avoit nulle apparence de les trouver à l'autre; & certes nous n'avions que trop de raisons d'être persuadés que de toute l'escadre nous étions les seuls qui n'eussent pas péri: d'ailleurs nous étions réduits si bas, que bien loin de penser à attaquer les places de l'ennemi, nos espérances les plus flateuses aboutissoient au bonheur de pouvoir sauver le corps de notre vaisseau, & quelques restes de notre équipage désolé, en gagnant au plus vîte l'isle de *Juan Fernandez*. Après l'avoir long-tems cherché, on la découvrit enfin le 9 juin à la pointe du jour; les précipices escarpés dont elle offrit la désagréable vûe à une certaine distance, firent place en s'en approchant, à de charmantes vallées couvertes de verdure, de grands arbres, & de cascades.

1741.

Isle Jean Fernand.

Il n'y a que ceux qui ont souffert long-tems la soif, & qui peuvent se rappeller l'effet que les seules idées de sources & de ruisseaux ont produit alors en eux, qui soient en état de juger de l'émotion avec laquelle nous regardâmes une grande cascade d'une eau transparente qui tomboit d'un rocher haut de près de cent pieds dans

1741. la mer, à une petite distance de notre vaisseau. Ceux de nos malades qui n'étoient pas à l'extrêmité, quoique alités depuis long-tems, se servirent du peu de forces qui leur restoient & se traînèrent sur le tillac pour jouir d'un spectacle si ravissant. Malgré toute l'impatience qu'avoit l'équipage d'arriver à terre, sa foiblesse étoit si grande que ce ne fut que le 16 du mois que nous y pûmes dresser les tentes. (*) Nous trouvâmes dans la baye, le *Tryal* qui y étoit arrivé aussi maltraité que nous. Quelques jours après on apperçut en mer le *Gloucester*, à qui l'on se hâta d'envoyer des rafraîchissemens, qui vinrent bien à point, au moment où l'équipage réduit au tiers de son monde se trouvoit à la dernière extrêmité : cependant quoique ce navire ne fut alors qu'à trois mille de la baye, il lui fallut 32 jours pour y entrer. Les trois quarts des gens qui le montoient étoient morts alors, & sans les provisions que nous leur envoyames, il n'y seroit pas resté un seul homme en vie. Le capitaine dit à M. Anson que depuis que nous l'avions apperçû, les vents forcés l'avoient poussé jusqu'à la petite isle de *Masa-Fuera*, à 22 lieues à l'ouest de Juan Fernandez : il auroit bien voulu envoyer à terre pour y faire de l'eau d'autantplus que de son bord il découvroit plusieurs ruisseaux dans cette isle ; mais le vent donnoit si fort sur la côte & y causoit de si grosses lames, qu'il étoit impossible d'y aborder : cependant la tentative qu'il fit pour cet effet ne fut pas en tout inutile, la chaloupe étant revenue pleine de poissons. Ceux qui nous ont parlé de cette

Isle Masa Fuero ou isle des Chèvres.

(*) Voyez liv. II. chap. 1. deux cartes & deux plans joints à la description de cette isle enchantée, où la simple nature surpasse, dit l'auteur, toutes les fictions romanesques de la plus heureuse imagination.

isle, la dépeignent comme un roc stérile ; mais le capitaine Mitchel apprit au commandeur qu'elle étoit couverte d'arbres & de verdure : il ajouta qu'elle pouvoit avoir quatre milles de longueur, & qu'il ne doutoit pas qu'en bien cherchant, on n'y trouvât quelque petite baye, où un vaisseau qui auroit besoin de rafraichissemens pourroit mouiller. Nous envoyâmes depuis pour la reconnoître un de nos bâtimens qui en fit le tour. C'est la même que la petite *Jean Fernand*, autrement, *isle des Chèvres*, appellée par les Espagnols *Masa-Fuero*, parce qu'elle est plus éloignée du continent (*plus en-dehors* ou *isle extérieure*) ; elle est à l'ouest vers le sud de la grande isle, & plus grande qu'on ne la fait d'ordinaire. On la dépeint comme un rocher stérile, sans bois, sans eau & absolument inaccessible ; nos gens trouvèrent pourtant qu'elle est couverte d'arbres, & qu'elle a plusieurs beaux ruisseaux qui tombent dans la mer ; ils virent aussi un endroit au nord de l'isle où un vaisseau peut ancrer, quoique l'ancrage n'y soit pas trop bon, car le rivage a fort peu d'étendue & est escarpé : d'ailleurs l'eau y a trop de profondeur, de sorte qu'il faut mouiller fort près de terre, où l'on est exposé à tous les vents hormis celui du sud. Outre ces inconvéniens, il y a une bande de rochers qui s'avance de la pointe orientale de l'isle à deux mille au large : à la vérité la mer qui y brise continuellement, les fait aisément reconnoitre, ce qui les rend peu dangereux.

1741. Sa description.

Cette isle a l'avantage, par-dessus celle de Juan Fernandez, d'être bien peuplée de chèvres ; & ces animaux n'ayant jamais été inquiétés, n'étoient nullement difficiles à approcher, jusqu'à ce que des coups de fusil les

1741. eurent effarouchées ; car les Espagnols dans l'idée que cette isle ne pouvoit pas être de grande importance pour leurs ennemis, n'ont point daigné y faire de dégat, & ne l'ont point peuplée de chiens, comme celle de Juan Fernandez. Nos gens y trouvèrent aussi grand nombre de veaux marins & de lions marins : en un mot ils jugèrent que, quoiqu'il y eût des inconveniens à choisir cette isle pour un lieu de relâche, elle pouvoit pourtant en servir en cas de nécessité, sur-tout pour un vaisseau seul, qui auroit quelque raison de craindre de rencontrer à Juan Fernandez un ennemi supérieur. (a)

Deux mois après notre débarquement, l'*Anne* vint mouiller aussi dans la baye en bien meilleur état que les deux autres navires. Depuis que ce bâtiment fut séparé de nous, le vent après lui avoir déchiré ses voiles, le poussa à la dérive contre des rochers escarpés entre la côte occidentale des Patagons & la petite isle d'*Inchin* vers 45°. 17'. *lat.* On ne s'attendoit qu'à se voir au moment même brisé en pièces, lorsqu'on apperçut une petite ouverture entre les terres où l'on mit aussi-tôt le cap, & l'on fut assez heureux pour y mouiller sur 25 brasses environ à 45°. 30'. L'équipage attaqué du scorbut y resta près de deux mois, & s'y rétablit bien-tôt au moyen des rafraichissemens qu'ils y trouvèrent en abondance, & de l'eau excellente que la terre voisine leur fournit. L'isle d'Inchin (b) qui est au-devant de cette baye, est apparemment une des isles des *Chonos*, que les géographes espagnols marquent en grand nombre le long de cette côte. Elles sont habitées, au rap-

Isle Inchin sur la côte occidentale des Patagons : sa description.

(a) Voyez deux aspects de cette isle dans l'original.

(b) Voyez le plan de cette baye dans l'original.

port des mêmes géographes, par un peuple barbare, fameux par sa haine pour les Espagnols, & par les cruautés qu'il exerce sur ceux de cette nation qui lui tombent entre les mains.

Il se pourroit bien que ce que nos gens prirent pour le continent fut aussi une isle, & que la terre ferme fut beaucoup plus reculée à l'est. Les profondeurs de l'eau dans les différens endroits du port, sont suffisamment marquées dans le plan, aussi bien que les canaux par où le port communique avec la baye; mais il est bon d'avertir qu'il y a deux endroits propres à caréner les vaisseaux, l'eau y étant toujours tranquille : on trouve aussi plusieurs ruisseaux d'une eau excellente, qui tombent dans le port & dont quelques-uns sont si heureusement disposés, qu'on y peut remplir les futailles dans la double chaloupe, par le moyen d'une écope; le plus considérable de ces ruisseaux est celui qui est marqué dans le plan au nord-est du port. Nos gens trouvèrent quelques poissons dans ce ruisseau, & sur-tout quelques mulets d'excellent goût; & ils furent persuadés que dans une meilleure saison, il étoit beaucoup plus poissonneux. Les principaux rafraichissemens qu'ils trouvèrent en cet endroit, étoient des plantes, telles que le celeri sauvage, les orties, & des coquillages, tels que des petoncles, & des moules d'une grandeur extraordinaire & d'un très-bon goût, des oyes en grande quantité, des mouettes, & des pinguins: tous ces mêts étoient exquis pour des gens qui avoient tenu la mer si long-tems. Le climat ne paroissoit pas rude, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver; les arbres & le gazon offroient encore quelque verdure aux yeux.: & dans l'été on y

1741. trouveroit sûrement plusieurs rafraîchissemens qui y manquoient alors. N'en déplaise aux auteurs espagnols

Habitans de ces isles nommées Chonos.

qui ont parlé des habitans de ces isles, nos gens eurent lieu de remarquer qu'ils ne sont pas à beaucoup près si redoutables qu'on les a dépeints, ni par leur nombre, ni par leur cruauté. Un autre avantage de ce port, c'est qu'il est fort éloigné des établissemens des Espagnols, & si peu connu d'eux, qu'avec un peu de précaution, un vaisseau pourroit y séjourner long-tems sans qu'ils en eussent connoissance. De plus, c'est un lieu de facile défense; car si on étoit en possession de l'isle qui forme le port, & qui n'est accessible que par peu d'endroits, on pourroit avec peu de forces garder ce poste, contre tous les efforts dont les Espagnols sont capables dans ces quartiers. Cette isle est aussi presque partout escarpée du côté du port, & on a six brasses d'eau tout près de la côte; de sorte que la pinque étoit ancrée à vingt toises de terre: & il seroit difficile de couper ou d'aborder au vaisseau, protégé à cette distance par des gens bien postés à terre, dans un lieu presque inattaquable. Tous ces avantages rendent ce lieu digne d'être reconnu avec plus d'exactitude & d'attention, qu'il ne l'a encore été; & il est à espérer que l'usage dont il peut être, n'échappera pas à l'attention du public & de ceux qui ont la direction de notre marine. Le pays des environs est si couvert de bois & si rempli de montagnes, qu'il est fort difficile d'y pénétrer; ainsi nos gens ne se trouvoient point du tout en état de reconnoître le dedans du pays. Tout ce qu'ils en sçavent, c'est que certainement les auteurs espagnols nous en imposent, quand ils représentent cette côte comme habitée par un peuple nombreux & redoutable; cela

n'est sûrement pas vrai, au moins pendant l'hiver; car durant tout le tems que nos gens y restèrent, ils ne virent qu'une seule famille d'Indiens, qui vint dans ce port en pirogue, environ un mois après l'arrivée de la pinque. Cette famille étoit composée d'un homme d'autour de quarante ans, de sa femme & de deux enfans, dont l'aîné pouvoit avoir trois ans, l'autre étoit encore à la mammelle. Ils avoient apparemment avec eux toutes leurs richesses, consistant en un chien, un chat, un filet à pêcher, un hache, un couteau, un berceau, quelques écorses d'arbre pour se hutter, un dévidoir passablement usé, un caillou, un fusil à battre du feu, & quelques racines jaunes de très-mauvais goût, qui leur servoient de pain. Le maître de la pinque, dès qu'il les apperçut, envoya son canot, qui les amena à bord, où il les retint de peur qu'ils n'allassent le découvrir : il eut soin néanmoins qu'ils ne fussent maltraités en aucune sorte; pendant le jour ils étoient tout-à-fait libres sur le vaisseau, & la nuit seulement on les renfermoit dans le château d'avant. Ils mangeoient avec l'équipage, qui en agissoit fort bien avec eux, & on leur donnoit souvent de l'eau-de-vie, qu'ils aimoient beaucoup; de sorte qu'au commencement ils ne paroissoient pas mécontens de la situation où ils se trouvoient : l'homme sur-tout étoit fort content quand le maître le menoit avec lui à la chasse, & paroissoit prendre grand plaisir lorsqu'on tiroit quelque pièce de gibier. Cependant au bout de quelques tems, il parut rêveur & inquiet de se voir prisonnier, quoique sa femme continuât dans sa gayeté ordinaire. Cet homme n'étoit nullement sot, & quoi qu'il ne pût parler que par signes avec nos gens, il ne laissoit

1741.

1741. pas de s'entretenir avec eux, & se montroit en tout curieux & grand faiseur de questions. Il étoit étonné qu'un aussi grand vaisseau fût monté de si peu de gens, & il en concluoit qu'il falloit qu'il en fût mort beaucoup; ce qu'il exprimoit en fermant les yeux, & en se couchant étendu sans mouvement sur le tillac. Mais il donna une autre preuve de son génie, par la maniere dont il s'échappa après avoir passé huit jours à bord : ayant remarqué que l'écoutille du château d'avant étoit déclouée, il profita d'une nuit fort noire & orageuse, pour sortir avec sa femme & ses enfans par cette écoutille, & les faire passer par-dessus les bords du vaisseau & descendre dans le canot. Pour empêcher qu'on ne pût le poursuivre, il coupa les hansières qui retenoient la chaloupe & sa pirogue, à l'arrière du vaisseau, & d'abord rama vers terre.

Il se conduisit en tout ceci avec tant de diligence & si sécrètement, que quoiqu'on fît bon quart sur le demi pont, il ne fut découvert que par le bruit de ses rames, dans le tems qu'il s'éloignoit du vaisseau, & qu'il étoit trop tard pour songer à le poursuivre. D'ailleurs l'équipage n'avoit plus ni canot ni chaloupe, il eut même assez de peine à les rattraper, & l'inquiétude où ils furent à l'occasion de cette perte, fut une partie de la vengeance que l'Indien tira d'eux, pour l'avoir retenu malgré lui. De plus, il leur donna une allarme bien vive dans le moment qu'il s'enfuit; car ceux qui étoient de quart, au premier bruit qu'ils entendirent, ayant crié aux Indiens, l'équipage se réveilla en sursaut dans la plus grande frayeur, se croyant déja assailli par une flotte de pirogues armées.

Si l'adresse & la résolution que marqua ce sauvage, avoient

avoient été employées pour quelque coup plus important que la délivrance de sa petite famille, elles auroient suffi pour le placer au nombre des hommes illustres. L'équipage du vaisseau lui rendit justice, & fut fâché d'avoir été obligé, pour sa propre sûreté, d'ôter la liberté à un homme qui méritoit de l'estime. Quelqu'uns d'entr'eux supposant que cet Indien rodoit encore dans les bois qui sont autour du port, & craignant qu'il ne manquât de provisions, engagèrent le maître à exposer dans un endroit qui leur parut convenable, les vivres qu'ils crurent pouvoir être les plus agréables à leur prisonnier échappé : ils furent persuadés que cette attention ne lui avoit pas été inutile ; car quelque tems après, on ne trouva plus ces vivres au lieu où on les avoit mis, & quelques circonstances firent juger que c'étoit lui qui les avoit enlevés.

1741.

L'*Anne* fut le dernier vaisseau de la flotte que nous revîmes. Le *Severn* & la *Perle* étoient retournés au Brésil. Quand au *Wager* il fit naufrage près de ces mêmes isles de la côte occidentale des Patagons, où l'on ne trouva autre chose que des coquillages & quelques herbes. Des 130 personnes qui purent gagner la terre, la plupart se révoltèrent & bâtirent une double chaloupe, dans laquelle avec des misères effroyables, ils gagnèrent par le détroit de Magellan, *Rio grande* dans le Brésil, où ils arrivèrent réduits au nombre de trente. Le capitaine Chead & les officiers qu'ils avoient abandonnés sur la côte déserte avec le bateau à rames, formoient une troupe d'une vingtaine de personnes réduites à la dernière nécessité ; car les mutins avoient emporté la plus grande partie des provisions du vaisseau, & il fal-

Naufrage d'un vaisseau de la flotte & ses avantures.

1741. loit conserver le peu qui restoit pour le voyage.

Isle Wager. Durant le séjour de *Chead* dans cette isle, que les matelots nommèrent l'isle du *Wager*, ils virent de tems en tems un ou deux canots d'Indiens qui y abordèrent, & troquèrent avec nos gens quelques poissons & autres vivres. Ces rafraichissemens eussent peut-être été plus abondans dans une autre saison ; car il y avoit plusieurs hutes d'Indiens sur le rivage, & il est à croire que dans le milieu de l'été, plusieurs de ces sauvages viennent y passer quelque tems pour la pêche : & il semble par ce que nous avons rapporté dans le récit des avantures de la pinque *Anne*, que c'est l'usage des peuples de ces quartiers de fréquenter cette côte pendant l'été pour y faire leur pêche, & de se retirer pendant l'hiver dans des climats plus doux vers le nord. Ce fut un de ces sauvages Indiens natif de Chiloë, qui après une suite de désastres rétérés, dont on supprime ici le détail, les ramèna dans un canot à l'isle de Chiloë au nombre de quatre seulement, douze mois après leur naufrage. Les Espagnols les y reçurent avec beaucoup d'humanité : & au bout d'un an sur la nouvelle d'un cartel réglé entre l'Angleterre & l'Espagne MM. *Chead*, *Hamilton* & *Byron* revinrent en Europe sur un vaisseau françois : M. *Campbele* qui a écrit le récit de leurs avantures, s'en alla par terre à *Buenos-aires* avec l'amiral Pizarre, & de-là en Europe sur le navire amiral d'Espagne. Par la perte ou le retour des trois vaisseaux cy-dessus, & par celle de l'*Anne* qu'on fut obligé de dégrader, notre escadre étoit réduite à trois navires, & le nombre des hommes qui montoient ces trois bâtimens au départ d'Angleterre, étoit réduit par la mortalité de 961 à 325.

Après trois mois de séjour l'escadre angloise quitta *Jean Fernand*: elle courut toutes les côtes d'Amérique; fit plusieurs prises considérables de vaisseaux marchands; brûla la ville de Payta, & se remit en route pour aller surprendre le riche gallion de Manille qui vient tous les ans à la foire d'Acapulco. Ce vaisseau étant presque tout chargé pour le compte des jésuites & des autres religieux de Manille, son riche commerce est plûtôt nuisible qu'utile à la couronne d'Espagne, dont la politique devroit être de tenir ses colonies d'Amérique dans une dépendance absolue de l'Europe, sans leur permettre entr'elles un commerce si lucratif qui réduit presqu'à rien les transports par la voye de Cadix, & détourne au profit de quelques maisons religieuses de très-grandes sommes, qui sans cela passeroient en Espagne en payement de ses produits & de ses manufactures, ou du moins au profit des marchands & commissionnaires espagnols. Aussi le ministre *Patinho* avoit-il résolu en 1725. d'abolir ce commerce, & de ne permettre le transport des marchandises des Indes orientales en Amérique, que par le moyen des vaisseaux partis de l'Europe. Il n'est pas hors de propos d'ajouter ici quelque chose sur la longue course de ce grand gallion dans la partie si peu connue du grand océan pacifique, où l'on doit être étonné du petit nombre d'isles, & encore très-petites, qui se trouvent en une si vaste étendue de mers. Depuis que le navire est dégagé du labyrinthe des isles Philippines jusqu'à la côte d'Amérique on ne trouve pas un port, pas même une rade passable : de sorte que le gallion ne laisse pas tomber l'ancre une seule fois, depuis qu'il a perdu la terre de vûe & qu'il est allé vers 30°. chercher

1741.

Chargement du vaisseau d'Acapulco.

Route de ce gallion.

1741. les vents d'ouest, jusqu'à la côte de Californie.

Avec cela le vaisseau est si chargé de marchandises & si plein de monde, qu'au lieu de charger de l'eau dans des futailles, on en met une grosse provision dans de grosses jarres suspendues de tous côtés aux haubans & aux étais; ce qui, à une certaine distance, fait un assez plaisant effet. Cet usage gagne beaucoup de places, & en tout les jarres sont plus maniables, plus faciles à ranger, & moins sujettes à couler que les futailles. Avec tous ces avantages, il n'est pourtant pas possible qu'un vaisseau aussi chargé puisse avoir une provision d'eau suffisante, je ne dis pas pour six mois que dure cette navigation; mais seulement pour trois mois. Ils ont donc une autre ressource, mais qui paroît si sujette à caution, qu'on ne peut qu'admirer que tant de gens veuillent s'exposer à la plus cruelle des morts, sans autre préservatif qu'une espérance, qui paroît si incertaine. Cette ressource n'est autre que la pluye, qu'ils trouvent assez régulièrement entre les 30 & 40 degrés de latitude septentrionale, & qu'ils sont toujours prêts à recueillir. Pour cet effet, ils prennent à bord une grande quantité de nattes, qu'ils placent de biais le long des vibords, dès qu'il commence à pleuvoir. Ces nattes s'étendent d'un bout du vaisseau à l'autre, & leur côté le plus bas est appuyé sur un large bambou pendu : de sorte que toute l'eau qui tombe sur la natte, coule dans le bambou, qui sert de rigole pour la conduire dans une jarre. Ce secours quelque hazardé qu'il nous paroisse, ne leur a jamais manqué; & il leur arrive de tems en tems de remplir leurs jarres plusieurs fois, dans le cours d'un voyage.

Maniére de ramasser l'eau de la pluye.

Remarques.

L'extrême longueur du tems employé à cette na-

vigation vient de la malhabileté des marins espagnols, aussi bien que des précautions inutiles & excessives qu'ils prennent pour un vaisseau si richement chargé. Chaque nuit ils amènent toutes leurs voiles sans nécessité ; on leur ordonne d'éviter soigneusement d'avancer vers le nord au-delà des 30°. nécessaires pour trouver les vents d'ouest : c'est une restriction fort ridicule ; s'ils portoient plus au nord jusqu'à 40°. ou 45°. ils trouveroient des vents plus forts, qui les conduiroient en peu de tems : je sçai qu'en 1721. un vaisseau françois suivant la route que je propose, fit en moins de 50 jours la traversée de la Chine au Mexique. Quand le gallion a couru 96 degrés de longitude, il trouve la mer couverte d'une herbe flottante, espèce de porreau marin. C'est un signe certain que la Californie n'est pas éloignée. Aussitôt il porte au sud sans chercher la côte embarassée d'isles & de bas fonds, & vient reconnoître le cap *San-lucar* à l'extrémité de la Californie, où les jésuites de ces missions lui tiennent des rafraîchissemens tous prêts.

1741. *sur la route du Gallion.*

Grande diligence faite par un vaisseau françois.

Depuis la première découverte de ce pays, quelques missionnaires l'avoient visité de tems en tems, mais sans grand succès jusqu'en dernier lieu, que les jésuites encouragés & soutenus par une donation considérable du marquis de Valéro, seigneur généreux & très-dévot, se sont fixés dans cette presqu'isle, & y ont établi une mission très-considérable. Leur principal établissement est en dedans du cap S. Lucar, où ils ont rassemblé plusieurs Indiens, & ont travaillé à les former à l'agriculture & aux arts méchaniques. Leurs soins n'ont pas été infructueux ; les vignes entr'autres y ont réussi, &

Etablissement des Jésuites en Californie.

1741. on y fait déja beaucoup de vin, dont le goût approche de celui du médiocre vin de Madère, & il commence à être en réputation dans le Méxique.

Les jésuites bien établis en Californie, ont déja étendu leur jurisdiction tout au travers du pays, d'une mer à l'autre. Ils sont à présent occupés à pousser leurs découvertes & leurs conquêtes spirituelles vers le nord. & dans cette vûe ils ont travaillé à découvrir le golphe de Californie jusqu'au bout, & les terres qui les bordent des deux côtés. Ils se flattent même d'en être bientôt les maîtres.

Route du Centurion aux isles Larrones.

L'amiral ayant appris que le gallion étoit arrivé avant lui au Mexique fut contraint d'abandonner pour lors son projet, sans renoncer à l'espérance de s'en rendre maître, lorsque le vaisseau retourneroit chargé d'argent à Manille. Il quitta les côtes d'Amérique le 6e. mai 1742. n'ayant plus alors que deux vaisseaux de toute sa flotte, encore en fallut-il peu après brûler un en pleine mer, tellement que toute cette escadre se vit réduite au seul vaisseau le *Centurion*; & qu'Anson se trouva lui-même fort heureux de n'avoir pas été pris par les Espagnols dont il avoit juré la perte, comme il auroit été facile à ceux-ci de le faire dans l'excès de misère où les Anglois furent plus d'une fois réduits durant leur sejour à la mer du sud. Toute extrême qu'elle avoit été au passage du cap Horn, elle ne fut guères moindre dans la traversée jusqu'aux isles *Larrones*, par laquelle nous allâmes jusques vers 13°. lat. nord, chercher les vents alisés que nous ne trouvâmes pas aussitôt que nous l'a-

Observation sur cette route.

vions espéré. Une chose remarquable dans cette traversée, c'est qu'il nous arriva rarement de passer plusieurs

jours de suite sans voir une grande quantité d'oiseaux ; ce qui est un signe qu'il doit y avoir un grand nombre d'isles, ou du moins de rochers dans ces mers, & cela à une médiocre distance de la route que nous suivions. 1741.

A la vérité, il y a quelques-unes de ces isles marquées dans la carte espagnole, insérée ci-après ; mais ces volées d'oiseaux parurent trop souvent, pour qu'il n'y ait pas davantage d'isles, que celles qu'on a découvertes jusqu'à présent ; car la plûpart des oiseaux que nous vîmes, étoient de ceux qu'on sçait faire leur sejour à terre ; & la manière, aussi bien que le tems de leur arrivée, donnoient suffisamment à connoître qu'ils venoient chaque matin de quelque endroit peu éloigné, & qu'ils y retournoient le soir, l'heure de leur venue & celle de leur départ varioient par degrés ; ce que nous jugeâmes ne pouvoir être attribué qu'à notre plus ou moins de distance du lieu où ils faisoient leur séjour.

Le 27 août un Espagnol monté sur une barque indienne que nous prîmes à vûe de la terre, nous apprit que cette terre étoit la petite isle *Tinian* (l'une des *Larrones*) pleine de fruits, d'oiseaux & de bestiaux, dont on alloit faire provision pour la garnison espagnole de Guam; mais d'ailleurs inhabitée. Ce dernier point dans notre situation présente, étoit un grand bonheur, puisque nous n'étions nullement en état de faire résistance en cas d'attaque ; n'ayant alors que 71 hommes capables de servir, reste misérable de près de 1000, partis d'Angleterre. Ils employèrent ce qui leur restoit de force pour gagner cette espèce de paradis terrestre, dont nous appercevions d'une petite distance toute la beauté ; nous y jettâmes l'ancre sur les 8 heures du soir à 22 brasses d'eau. Description de l'isle Tinian.

1741. Elle gît du sud-sud-ouest au nord-nord-est à 15°. 8'. *lat.* nord 165°. *long.* sa longueur est d'environ douze milles, & sa largeur de la moitié. Le terrein est partout sec & tant soit peu sablonneux, ce qui en diminuant l'extrême fécondité du terroir, est cause que le gazon des prés & des bois est plus fin & plus uni, qu'on ne le trouve ordinairement dans des climats chauds. Le pays s'éleve insensiblement depuis le rivage où nous allions faire de l'eau, jusqu'au milieu de l'isle, de telle sorte pourtant qu'avant que d'arriver à la plus grande élévation, on trouve plusieurs clarières en pente douce, couvertes d'un trèfle très-fin entre-mêlé de différentes sortes de fleurs, & bordées de bois de beaux & grands arbres, dont plusieurs portent d'excellens fruits. Le terrein des plaines est uni, & celui des bois n'a presque point de broussaille ; les bois sont terminés aussi nettement dans les endroits où ils touchent aux plaines, que si la disposition des arbres avoit été l'ouvrage de l'art ; ce mélange de bois & de plaines, joint à la variété des hauteurs & des valons, nous fournissoient une grande quantité de vûes charmantes. Les heureux animaux, qui, durant la plus grande partie de l'année, sont les seules maîtres de ce beau pays, contribuoient aussi à y donner un air enchanté. On y voit quelquefois des milliers de bœufs paroître ensemble dans une grande prairie ; & ce spectacle est d'autant plus remarquable, que tous ces animaux sont d'un beau blanc, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires ; & quoique l'isle soit sans habitans, les cris continuels & la vûe de la volaille qui couroit en grand nombre dans les bois, excitoient à tout moment en nous des idées de hameaux

&

& de villages, & contribuoient beaucoup à embellir ce séjour. Le nombre des bœufs dont cette isle étoit peuplée, nous parut monter au moins à dix mille ; & comme ils n'étoient nullement farouches, nous pouvions aisément en approcher ; nous en tuames d'abord à coups de fusil ; mais à la fin, quand quelques accidens, que nous rapporterons dans la suite, nous obligèrent à épargner notre poudre, nos gens les prirent facilement à la course. La chair en étoit très-bonne, & à ce que nous trouvâmes, plus aisée à digérer qu'aucune autre de la même sorte que nous eussions mangée ailleurs. La volaille étoit excellente, & se prenoit aussi à la course ; car d'un seul vol ces oiseaux s'éloignoient à peine de cent pas : & cela même les fatiguoit tellement qu'ils avoient peine à s'élever une seconde fois en l'air, de sorte que nous en attrapions tant que nous voulions, les arbres étant assez séparés les uns des autres, & point entremêlés de broussailles. Outre le bétail & la volaille, nous trouvâmes une grande quantité de cochons sauvages, qui furent pour nous un mets exquis ; mais comme ils étoient extrêmement féroces, il fallut tirer dessus, ou tâcher de les prendre avec de grands chiens, qui avoient passé dans l'isle avec le détachement espagnol, envoyé pour fournir des provisions à la garnison de Guam. Ces chiens qui étoient dressés à la chasse de ces cochons, nous suivirent volontiers ; mais quoique la race en fût vigoureuse & hardie, les cochons se défendirent si bien qu'ils en déchirèrent plusieurs, de sorte que leur nombre se trouva à la fin diminué de plus de la moitié. 1741.

Cet endroit étoit non-seulement très-agréable pour nous, à cause de l'abondance & de la bonté des vivres,

1741. mais aussi tel que nous le pouvions souhaiter pour nos malades attaqués du scorbut, qui avoit déja fait de si cruels ravages parmi nous. Les bois étoient pleins de cocotiers qui nous fournissoient leurs noix & leurs choux: il y avoit aussi des goyaves, des limons, des oranges tant douces qu'amères, & une sorte de fruits particuliers à ces isles, que les Indiens nomment *rima*, mais que nous appellions le *fruit à pain*; car nous le mangions au lieu de pain, durant le séjour que nous fîmes dans l'isle, & généralement tout notre monde le préféroit même au pain; si bien que pendant notre séjour en cet endroit, on ne distribua point de pain à l'équipage. Ce fruit croît sur un grand arbre qui s'éleve assez haut, & qui vers la tête se divise en grandes branches qui s'étendent assez loin. Les feuilles de cet arbre sont d'un beau verd foncé, ont les bords dentelés, & peuvent avoir depuis un pied, jusqu'à dix-huit pouces de longueur. Le fruit vient indifféremment à tous les endroits des branches, & la figure en est plûtôt ovale que ronde; il a une écorse épaisse & forte, & environ 7 ou 8 pouces de longueur; chaque fruit croît séparément & jamais en grape. On ne le mange que quand il a toute sa taille, mais qu'il est verd encore; en cet état il ne ressemble pas mal à un cul d'artichaud, tant en goût qu'en substance; quand il devient tout-à-fait mûr, il est mou & jaune & aquiert un goût douceureux & une odeur agréable, qui tient un peu de celle d'une pêche mûre; mais on prétend qu'alors il est mal sain, & qu'il cause la dissenterie. Outre les fruits dont nous avons fait mention, nous trouvâmes dans l'isle de Tinian plusieurs végétaux excellens contre le scorbut comme des me-

Description du Rima ou fruit à pain.

fons d'eau, de la dent de lion, de la menthe, du pourpier, du cochléaria, & de l'ofeille. Nous jugeâmes devoir abfolument nous abftenir de poiffon, à caufe que ceux de nos gens qui en avoient mangé, immédiatement après notre arrivée, s'en étoient trouvés un peu incommodés; mais nous étions fuffifamment dédommagés de cette efpèce d'abftinence, par tant de différentes fortes d'animaux dont j'ai fait l'énumération.

Outre la volaille, nous trouvâmes au milieu de l'ifle deux grands lacs d'eau douce remplis de canards, de farcelles & de corlieux, fans compter les pluviers fifflans qui y étoient en quantité. Nous aurions été fort furpris qu'un féjour fi charmant fût inhabité, fi nous n'euffions appris qu'elle avoit autrefois contenu trente mille ames, qu'il y a 50 ans qu'elle étoit encore peuplée, & qu'une maladie épidemique ayant emporté une partie des habitans, ceux qui reftoient étoient paffés par ordre des Efpagnols dans l'ifle de Guam, pour y remplacer les infulaires que la même maladie avoit emporté. On trouve en divers endroits de Tinian des ruines, qui prouvent fuffifamment que le pays doit avoir été fort peuplé; ces ruines confiftent prefque toutes en deux rangs de piliers, de figure piramidale, & ayant pour bafe un quarré. Ces pilliers font l'un de l'autre à la diftance d'environ fix pieds, & le double de cet efpace fépare ordinairement les rangs; la baze des piliers a autour de cinq pieds en quarré, & leur hauteur eft d'environ treize pieds: fur le fommet de chaque pilier eft placé un demi-globe, la furface platte en-deffus; les piliers & les demi-globes font de fable & de pierres cimentés enfemble & recouverts de plâtre. En fuppofant la vérité

Monument fingulier.

1741. du récit que nos prisonniers nous firent touchant ces restes de bâtimens, l'isle doit avoir été fort peuplée; car suivant eux, ces piliers avoient appartenus à des monastères d'Indiens; & la chose nous paroît d'autant plus vraisemblable, qu'on trouve parmi les payens plusieurs institutions de ce genre. Quand même ces ruines seroient des restes de maisons ordinaires des habitans, il faut que le nombre de ces derniers ait été très-grand, toute l'isle étant presque parsemée de ces piliers.

La quantité & la bonté des fruits, & en général des vivres qu'on trouve dans cette isle, la beauté de ses plaines, la fraîcheur de ses bois, qui exhalent une odeur admirable, l'inégalité avantageuse de son terrein, & l'agréable diversité de ses vûes, sont des articles que j'ai déja parcourus. J'ajouterai ici, que tous ces avantages sont encore grandement augmentés par un autre avantage sans prix, qui est que les vents frais qui y soufflent presque continuellement, & les pluyes qui y tombent de tems en tems, quoique rarement, & pas long-tems, sont apparemment cause que l'air y est admirablement sain. J'en dois porter ce jugement, puisqu'il contribua si puissamment à faire recouvrer la santé à nos malades, & qu'il nous donna à tous un appétit dévorant. La plus grande incommodité qu'on éprouve dans Tinian est causée par une infinité de cousins & d'autres sortes de moucherons, comme aussi par des tiques; car quoique cet insecte s'attache ordinairement au bétail, nous ne laissâmes pas d'en être attaqués assez souvent; & quand cela arrivoit, pour peu qu'on tardât à ôter la tique, elle cachoit sa tête sous l'épiderme, & causoit une douloureuse inflammation. Nous y trouvâmes aussi des mille-

pieds & des scorpions, que nous crûmes vénimeux, sans pourtant qu'aucun de nous en ait jamais rien souffert. Mais un inconvénient bien plus fâcheux, c'est que l'ancrage n'y est nullement sûr durant la mousson des vents d'ouest, depuis la mi-juin jusqu'à la mi-octobre, surtout vers le tems de la nouvelle & de la pleine lune. La rapidité du flux enfle alors la mer d'une manière si terrible, qu'un vaisseau comme le notre de 60 pièces de canon n'est pas à l'abri d'être submergé par les vagues. La rade de *Guam* n'est pas beaucoup meilleure, & il arrive souvent que le gallion, quoiqu'il n'y séjourne que vingt-quatre heures, chasse sur ses ancres, est jetté en mer, & contraint d'abandonner sa chaloupe. On ne cesse de la part du conseil de Manille d'exhorter le gouverneur de Guam, à employer toute son industrie pour découvrir un port sûr dans ces quartiers. Je ne sçai jusqu'où va cette industrie, & quels soins on s'est donné pour cet effet; mais il est certain que jusqu'à présent, on ne connoît pas un seul bon port, dans aucune des isles, qu'on trouve en assez grand nombre, entre le Mexique & les Philippines; quoique dans tout autre quartier du monde, rien ne soit si commun que de trouver de fort petites isles, fournies de ports excellens. (*) Le nombre des Espagnols habitués à Guam est fort petit en comparaison de celui des Indiens. Autrefois c'étoit encore tout autre chose, puisque l'on rapporte que Guam, Rota & Tinian avoient 50000 habitans. Ces Indiens sont des gens bien faits, résolus, & à en juger par quelqu'uns de leurs usages, très-ingénieux. Leurs pros, qui sont les seuls vaiss-

Rareté des ports dans les isles de la mer du sud.

Pros des Larrons.

(*) Voyez dans l'original les vûes de Tinian, de Saypan & d'Anacatan, trois des isles Larrones. Les Espagnols nomment Tinian *Buena-Vista*.

1741. seaux dont ils se servent depuis des siècles, sont d'une invention qui feroit honneur aux nations les plus civilisées. On ne peut rien imaginer de plus convenable que ces pros pour la navigation de ces isles, qui gissent toutes à peu près sous le même méridien, entre les limites des vents alisés, & où par conséquent, pour passer de l'une à l'autre, il falloit des bâtimens propres sur-tout à recevoir le vent de côté. Ceux-ci répondent parfaitement à cette vûe; outre cela la structure en est si simple, & ils sont d'une vitesse si extraordinaire, qu'ils méritent bien qu'on en fasse une description particulière. (*) Ces bâtimens sont nommés *pros*, à quoi on ajoute souvent l'épithète de *volans*, pour marquer l'extrême vitesse de leur cours; les Espagnols en racontent des choses incroyables, pour quiconque n'a jamais vû voguer ces vaisseaux; mais ils ne sont pas seuls témoins des faits extraordinaires à cet égard : ceux qui voudront en avoir quelques-uns bien avérés, peuvent s'en informer à Portsmouth, où l'on fit il y a quelques années des expériences, sur la vitesse de ces bâtimens, avec un pros assez imparfait qu'on y avoit construit dans ce port. Ce que je puis dire, c'est que suivant l'estime de nos gens qui les ont observé à Tinian, tandis qu'ils voguoient avec un vent alisé frais, ils faisoient vingt mille en une heure : cela n'approche pas de ce que les Espagnols en racontent; mais c'est cependant une très-grande vitesse.

La construction de ces pros est toute différente de ce

(*) On a déja vû dans les articles précédens diverses descriptions de ces bâtimens. Walter en donne une fort détaillée de toutes les parties qui les composent, avec les figures & mesures de chaque partie.

qui ſe pratique dans tout le reſte du monde, en fait de bâtimens de mer: tous les autres vaiſſeaux ont la proue différente de la poupe, & les deux côtés ſemblables; les pros au contraire ont la proue ſemblable à la poupe, & les deux côtés différens: celui qui doit toujours être au lof, eſt plat; & celui qui doit être ſous le vent, eſt courbe, comme dans tous les autres vaiſſeaux. On trouve en pluſieurs endroits des Indes orientales, des vaiſſeaux qui ont quelque reſſemblance avec ceux-ci, mais aucun ne leur eſt comparable, tant en ſimplicité dans leur ſtructure, qu'en vîteſſe dans leurs mouvemens. Il paroît qu'on pourroit inférer de-là que les pros ſont des originaux de tous ces autres bâtimens, qu'ils ſont la production de quelque génie diſtingué de ces iſles dont les peuples voiſins n'ont fait qu'imiter l'invention. Quoique les habitans des iſles des Larrons n'ayent pas de communication directe avec les peuples voiſins, il y a cependant au ſud & ſud-oueſt de ces iſles, un grand nombre d'autres iſles qu'on croit s'étendre juſques vers les côtes de la nouvelle Guinée. Ces iſles ſont ſi peu éloignées de celles des Larrons, que des pirogues en ont été quelquefois jettées par le mauvais tems à l'iſle de Guam, & il y a quelques années que les Eſpagnols envoyèrent une barque pour en faire la découverte; ils y laiſsèrent même deux miſſionnaires Jéſuites, qui dans la ſuite ont été maſſacrés par les habitans.

Iſles au ſud-oueſt des Larrons.

Nous primes congé de l'iſle de Tinian le 21 octobre, faiſant route vers les côtes de la Chine, où tout ce qui ſe paſſa durant le ſéjour que nous y fîmes, ne ſervit qu'à me convaincre de l'avidité, de l'injuſtice & de la friponnerie de cette nation dont on a tant vanté la mo-

Arrivée à la Chine.

1744. rale. Je partis de la rivière de Canton pour retourner en Angleterre ; tandis que M. Anson retournoit attendre le galliott de Manille près du cap *Espiritu santo.* Il y fit cette riche prise après un long combat, la ramena dans la rivière de Canton, d'où étant reparti pour revenir en Europe par le détroit de la Sonde, il mouilla l'ancre à *Spithead*, le 15 juin 1744, au bout de trois ans & neuf mois de navigation.

Retour en Angleterre.

XLV.

LE HEN-BRIGNON,

En Magellanique.

RELATION écrite par le Sieur Courte de la Blanchardière, prêtre de la communauté de S. Sulpice, imprimée *à Paris, Delaguette* 1751, *in* 12. Cette relation quoique fort succincte, est ici de quelque importance, tant pour être faite depuis si peu de tems, que parce qu'elle donne du passage par le cap Horn, une idée bien différente que celle que vient de présenter l'historien d'Anson, qui n'y essuya de si terribles tempêtes que pour avoir été contraint de le tenter, dans la plus mauvaise saison de l'année.

1747. Départ de S. Malo.

NOUS appareillâmes à la rade de S. Malo le 18 novembre 1745. à bord du vaisseau *le Condé* armé par M. Castagnier de Paris & ses associés, commandé par M. le Hen-Brignon. Après un long séjour à Cadix, le navire fit voile pour la mer du sud ; & le 7 mars 1747, par les 47^{d}. 22^{m}. de lat. méridionale, nous commençâmes à voir quantité de goëmons dont les feuilles étoient beaucoup plus larges que celles que l'on voit sur les côtes de France. C'est une herbe qui vient sur les rochers,

Goëmons.

&

& que la mer par son flux & reflux détache peu à peu ; 1747.
les marées l'entraînent au large & si loin, que l'on en trouve quelquefois à plus de 100 lieues des terres.

Nous vîmes aussi plusieurs oiseaux noirs qui se reposoient de compagnie sur l'eau assez près du navire. Sur les 6 heures du soir on vit une infinité de petits poissons rouges de la grandeur & grosseur d'une moyenne écrevisse ; ils avoient au-devant de la tête deux pinces fort longues : (*) nous vîmes aussi quelques oiseaux blancs voler autour du navire. Il y en eut un qui se reposa sur une des vergues : un officier le tua d'un coup de fusil ; il tomba à la mer, mais nous avions un chien excellent pour ces sortes d'occasions, qui se jetta à la mer & nous l'apporta. Cet oiseau étoit assez semblable au pigeon ; nous le mangeames, mais il ne sentoit que l'huile.

Poissons rouges.

Oiseaux blancs.

Le 15 on eut connoissance de la terre de Feu. Les terres se découvroient peu à peu le long de la côte, & nous paroissoient comme autant d'isles ; mais en les approchant, nous voyions qu'elles ne formoient que le même continent. La premiere terre que nous vîmes, nous fit appercevoir un volcan qui jettoit de momens en momens quantité de fumée, nous ne vîmes point la flamme à cause du jour. Toutes ces terres sont fort basses, & on ne les voit que de 5 à 6 lieues. La pointe de la terre de Feu, en entrant dans le détroit, est très-basse : il y a

Aspect de la terre de Feu.

Volcan.

(*) Nous trouvâmes un jour dans l'océan pacifique la mer, à plusieurs milles autour de nous d'un très-beau rouge ; cette couleur venoit d'une quantité prodigieuse de frai de poisson qui couvroit la surface de l'eau. Nous mîmes de cette eau dans un verre : loin d'être trouble, elle étoit claire comme de cristal, excepté qu'il y surnageoit quelques globules rouges & glaireux. *Voyage d'Anson liv. II, chap. 5.*

1747. le long de la côte du même côté, un peu dans les terres, trois montagnes d'une moyenne hauteur, elles étoient couvertes de neige. Nous vîmes aussi le long de la même côte des anses qui me parurent très-commodes pour relâcher en cas de besoin.

Nous vîmes au pied d'une de ces montagnes, dans un endroit plat & uni, assez près du rivage, de la fumée, & j'apperçus très-clairement avec ma lunette de longue vûe, plusieurs cases qui étoient apparemment de sauvages, ou de quelques Anglois ou Espagnols, qui quelques années avant nous, firent naufrage, & se perdirent en voulant passer le cap de Horn. L'autre pointe à l'entrée du détroit, qui est celle de l'isle des Etats, est plus élevée : cette isle n'est qu'une chaîne de hautes montagnes entre-coupées, elle a environ douze lieues d'étendue, elle git sud-sud-est & nord-nord-ouest; elle ne paroît pas habitable : les neiges la couvroient totalement. Pendant le calme nous vîmes une infinité de loups marins qui nous divertirent beaucoup. Plus nos gens siffloient & crioient, plus ces animaux se plaisoient à nous regarder & à venir par troupes aux côtés du navire; après avoir regardé de tous côtés, ils faisoient des sauts qui nous firent assez rire; nous eûmes ce plaisir pendant tout le jour. Il y avoit aussi plusieurs baleines & une infinité de cannes de plusieurs espèces. Nous passâmes le détroit en une heure & demie par un bon vent; nous en sortions même sortis plûtôt sans la marée qui est très-rapide & qui se retirant pour lors, nous retarda beaucoup. Le capitaine nous fit ranger la terre de Feu le plus près qu'il pût, & il eut raison; car outre que le vent venoit du nord-nord-ouest, les marées & les courans

Isle des Etats.

Loups marins.

Passage du détroit de le Maire.

portent toujours de cette côte à celle des Etats qui nous 1747.
restoit à l'est. Depuis-là jusques par les 57 degrés de latitude, nous fûmes quelquefois contrariés & quelquefois favorisés par les vents, la mer étoit fort grosse, il tomboit aussi de tems en tems des pluyes assez froides; mais nous ne reçûmes aucun coup de vent, même en doublant le cap de Horn. Bien loin de cela, le mercredi 22e. du même mois, étant par sa latitude, qui est selon plusieurs, de 55 degrés 38 minutes, nous fûmes en calme, tellement qu'ayant vû voler un oiseau à une portée de fusil du navire, & un des officiers l'ayant tué, notre nageur se jetta à la mer & nous l'apporta : cet oiseau étoit noir & de la grosseur d'un dindon. Il avoit cinq pieds & demi de l'extrémité d'une aîle à l'autre; son bec étoit semblable à celui d'une canne, mais l'extrêmité étoit recourbée comme celui d'un perroquet. J'en conservai la tête, tant par curiosité qu'à cause du parage où cet oiseau fut tué.

Cap Horn.

Gros oiseau noir.

Le 24e. M. de Lehen fit gouverner au nord-ouest. Alors la joye devint générale; l'on chanta un *Te Deum* en action de graces : effectivement l'on verra peu de journaux qui montrent un passage aussi heureux que celui-là; car l'on sçait assez que le cap est redouté de la plûpart des marins, à cause des coups de vents que l'on y éprouve ordinairement, sur-tout dans le tems où nous le passâmes, & à cause des naufrages; parce que l'on est souvent forcé de retourner relâcher à Buenos-aires, après avoir lutté long-tems contre les vents contraires. Nous ne mîmes que huit jours depuis le passage du détroit de le Maire, & quinze autres jours à débarquer à la *Conception* du Chili, où nous apprîmes la ruine de

Ruine de

1747. Lima & de Callao. Lima & de Callao arrivée la nuit du 28e. octobre, par un tremblement de terre & par le regorgement des eaux de la mer. Trois lames ou vagues très-hautes entrèrent coup sur coup dans la ville de Callao, qui est grande à peu près comme S. Malo, & la submergèrent en un moment avec tous ses habitans; de sorte qu'il n'y resta pas pierre sur pierre. Le désastre de ces deux villes est si grand, qu'on auroit peine à croire en Europe ce qu'un voyageur fidèle en pourroit rapporter. Lima étoit une très-belle ville alignée au cordeau, grande comme le fauxbourg S. Germain; les maisons peintes au-dehors & au-dedans en paysages & en sujets de la fable, formoient un fort joli coup-d'œil. Le tremblement de terre a épargné quelqu'uns des principaux embellissemens de la ville. On commence à la rebâtir sur le même plan; mais à un étage seulement. Les Espagnols ont fait une triste expérience de ce que leur avoient autrefois prédit les Indiens, en voyant élever ces grands édifices de pierres, *qu'ils bâtissoient des tombeaux pour s'ensevelir tout vivans*.

Retour en Europe. Après que le capitaine eut fini les affaires de son commerce, tant au Pérou qu'au Chili, & chargé deux millions & demi de piastres qu'on devoit laisser à Rio Janeiro, on appareilla, & nous quittâmes les côtes le 22e. octobre 1748. Les vents de nord nous conduisirent

Passage du cap Horn. heureusement en 13 jours à la latitude du cap Horn, où nous retrouvâmes les vents au sud-ouest. L'air étoit froid, mais non pas à l'excès; car c'étoit la saison du printems. Nous n'eûmes presque pas de nuit. Les crépuscules finissoient à minuit, & recommençoient à une heure; de plus, la lune nous éclairoit. Il sembloit qu'on auroit eu peine à distinguer si nous étions dans une mer

pacifique ou au cap Horn : l'air étoit tempéré & la mer comme un étang. 1748.

Le 6e. novembre étant par 57°. 2'. *lat.* 307. 29'. *long.* nous nous crûmes près des isles *Barnevelt*, sans sçavoir au juste si nous étions au large ou entr'elles & la terre. Nous fîmes route au nord-est après avoir doublé le cap, sans, pour ainsi dire, nous en appercevoir, avec un vent si favorable que le vaisseau fit une fois 63 lieues en 24 heures. Je pris sur ces parages un oiseau de terre, qui fatigué de voler se reposa sur notre gallerie, il étoit tout blanc, & je crois que c'étoit un véritable pigeon sauvage ; il ne différoit en rien des autres, sinon qu'il avoit le bec plus gros, les yeux plus petits & le regard triste. On le fit rôtir, mais il étoit d'un mauvais goût ; apparemment qu'il vivoit sur quelques-unes de ces isles désertes dont j'ai parlé, auprès desquelles nous passâmes, & qu'il n'avoit pour toute nourriture que du gouesmon & quelques coquillages. Nous eûmes quelque tems un peu de froid ; mais tous les jours il diminuoit, parce que tous les jours nous diminuions en latitude, & la joye augmentoit. Je pris aussi sous le tropique un très-gros papillon : il me parut surprenant que ces animaux pussent voler si loin en haute mer (car nous étions à plus de 40 lieues de terre) sans être noyés par la force & la variété des vents. Il y avoit près de la quantité d'herbiers ou de gouesmons en façon de roseaux d'un blanc rougeâtre. Nous mouillâmes à Rio Janeiro le 20e. décembre, & j'étois de retour à S. Malo le 22e. mars de l'année suivante 1749.

Isle Barnevelt.

Pigeon de Magellan.

Papillon pris en pleine mer.

Roseaux blanc rougeatres.

Fin du Quatrième Livre.

Q q iij



HISTOIRE DES NAVIGATIONS AUX TERRES AUSTRALES.

LIVRE CINQUIEME.

OU il est traité des moyens de former un établissement aux Terres australes.

On a une connoissance suffisante des Terres australes, pour y tenter un établissement.

A la vûe de tant de navigations employées depuis deux siècles & demi, pour reconnoître le local & les diverses positions des Terres australes, on peut juger qu'il est tems d'y faire désormais des découvertes plus complettes, plus suivies, & de songer aux utilités qu'on en peut tirer, si on se met en état de péné-

trer dans l'intérieur des terres & de former sur les côtes des établissemens convenables. Les relations qu'on vient de lire doivent servir à déterminer quel est, dans tant de vastes contrées, le canton particulier dont on voudra faire choix, comme plus convenable aux vûes qu'on se proposera. Mais pour quel côté que l'on se détermine dans l'un des trois grands océans, il faut se résoudre à suivre avec constance le plan que l'on aura pris après une mûre délibération, sans se rébuter jusqu'au plein succès, ou jusqu'à ce que l'on en ait reconnu la totale impossibilité.

J'ai dit *liv. I.* que le monde austral relativement à sa position au sud des trois continens, Afrique, Amérique, Asie, & dans les trois mers (atlantique ou du nord; pacifique, ou du sud; éthiopique, ou des Indes) pouvoit de même se diviser en trois parties, sçavoir, la *Magellanique*, la *Polynésie* & l'*Australasie*. En entrant dans quelque discussion sur le commerce & les propriétés particulières de chacune, il résultera, ce me semble, en général des observations qui vont suivre, qu'en Magellanique les terres sont plus à portée de la route ordinaire de nos vaisseaux; qu'en Polynésie la température du climat & les mœurs des habitans doivent rendre plus facile un établissement d'ailleurs fort éloigné; qu'en Australasie le commerce paroît plus utile & l'établissement moins coureux.

Avantage particulier de chaque partie de la Terre australe.

De tous les cantons du monde austral, un de ceux que nous connoissons le moins, est la partie qui s'étend depuis l'embouchure orientale du détroit de Magellan, jusqu'à l'opposite du cap de Bonne Espérance & au-delà, toujours en tirant à l'est. Les terres qui ne s'éloignent

Il seroit à propos de répéter l'expérience faite en 1739.

que de 50 à 60 lieues de la côte d'Amérique, ont été souvent apperçues, rarement visitées. Plus souvent encore les navigateurs ont passé à mer ouverte ; preuve assez claire que ces terres n'ont que peu d'étendue. Il semble en même-tems que ce n'est pas sans fondement qu'on soupçonne de longue main qu'il y a de vastes côtes plus avancées vers l'est. Personne, que je sçache, n'a couru ce parage, si ce n'est Vespuce, Halley & Bouvet. De ces trois navigateurs, deux y ont apperçu des terres sans y prendre pied : le 3e. sçavoir, M. Halley n'a fait qu'un voyage de mer dans le grand océan du nord : raison pour laquelle je ne lui ai pas donné place dans les relations dont cet ouvrage est composé ; il est bon néanmoins d'en dire un mot ici. Le but de sa course étoit d'observer la déclinaison de l'aimant, & d'établir, s'il étoit possible, une théorie sur ce point si important à la navigation. Il fit en 1700. un long circuit dans la mer du nord, partant de Rio Janeiro au Brésil, & portant la proue au sud, où il trouva des glaces dans l'océan vers 52°. *lat.* 347°. *long. de l'isle de Fer*, lieu de la mer qui ne nous est guères connu par aucun autre navigateur : Il est un peu plus occidental que celui où Vespuce apperçut la Terre australe, & à quelque distance plus grande au sud-sud-ouest de celui que nos cartes désignent sous le nom de *terre de Vüe*, & de la navigation de Bouvet. Il est très-probable que les terres s'étoient pas loin des glaces découvertes par Halley, qui après les avoir vûes remonta vers l'équateur, vint continuer ses observations (*) à l'isle

Nodal. Paulmyer. Sharp.

(*) Je passe sans m'arrêter sur ces importantes observations qui n'ont pas un rapport direct à mon sujet. Je dirai seulement que M. Halley trou-

l'isle Sainte Helène, d'où il retourna à Pernambouc au Brésil. Quant à Vespuce, il dit que toute la côte durant l'espace de 20 lieues étoit franche, sans qu'il y eût vû de port ni apperçu d'habitans. Il n'a pû se tromper en prenant les glaces pour une terre réelle; puisqu'il ne dit pas même avoir alors vû aucunes glaces, circonstance qu'il n'auroit assurement pas omise s'il en eut trouvé la mer embarrassée, quelque succint que soit son récit; d'autant mieux qu'il s'explique disertement sur le froid excessif, & sur la brume qui regne en ces parages, dont

vs dans la grande mer du nord quatre endroits où l'aiguille de la boussole ne décline pas; sçavoir :

5°.	*Lat. sept.*	18°. 30'.	*Long. occ. mérid. de Londres.*
37°. 30'.	*Lat. mérid.*	4°.	*Long. occ.*
16°. 45'.	*Lat. mérid.*	10°. 30'.	*Long. occ.*
31°. 30'.	*Lat. sept.*	64°.	*Long. occ.*

Ayant ces quatre points, il conçut qu'ils pouvoient être compris dans une ligne courbe, qui embrasseroit le globe terrestre, sous laquelle l'aiguille n'auroit point de déclinaison, & qui auroit d'un côté les lieux où la déclinaison seroit orientale, de l'autre ceux où elle seroit occidentale. Delà, il déduit un systême général de la déclinaison de l'aiman, au moyen de quoi, par une gradation à l'orient ou à l'occident, plus grande ou moindre, selon qu'on se trouveroit à une distance plus grande ou moindre de la ligne fixe, un navigateur pourroit reconnoître en quel lieu de la mer il se trouve. Rien n'est plus beau ni plus utile que cette idée, si les expériences la confirment selon les loix d'uniformité & de progression qu'elles supposent. M. Halley a fait grand nombre d'observations, qu'il a eu la satisfaction de voir se rapporter à sa théorie: mais d'autres personnes en ont faites qui n'y conviennent pas de même. C'est un point de physique générale qui ne se peut vérifier qu'à force de tems & d'expériences. Il faut remarquer encore que si le systême est vrai, la ligne sans déclinaison sera mobile sur la surface de la terre, puisque dans les mêmes lieux la déclinaison change de 11 à 12 minutes par an, & que selon l'apparence le mouvement de la ligne sans déclinaison se trouvera compris entre des especes de tropiques. *Voyez les transactions philosophiques. La carte de la déclinaison de l'aiman. Les mémoires de l'académie des Sciences, année. 1701.*

il parle du même ton que Bouvet. Ainſi ſon rapport doit lever l'incertitude où eſt reſté ce dernier, ſi les côtes par lui apperçues ſont une terre réelle ou une mer gelée; outre que les glaces ſont par elles-mêmes, (comme je crois l'avoir prouvé) une aſſez bonne marque d'un grand continent voiſin. Quoiqu'il en ſoit, la choſe vaut du moins la peine d'être éclaircie, puiſqu'elle peut l'être ſans grande dépenſe; nos vaiſſeaux ne laiſſant ce parage qu'à 10 ou 12 degrés de leur route, lorſqu'ils doublent l'extrémité de l'Afrique en faiſant voile aux Indes orientales ou à l'iſle Bourbon.

Sans répéter ce que j'ai dit ailleurs ſur la probabilité qu'on y pourra prendre terre en choiſiſſant la ſaiſon convenable, je n'inſiſte que ſur les mêmes motifs qui déterminèrent à y envoyer Bouvet en 1739, & qui demeurant les mêmes, doivent déterminer la compagnie des Indes à la faire au moins reconnoître de nouveau par ſes capitaines de vaiſſeaux. Le terrein n'ayant jamais été viſité, on ne peut dire quelles ſont ſes productions; il eſt ſtérile, ſelon toute apparence, dans un climat ſi diſgracié de la nature : mais la terre y peut être ſtérile, ſans que la navigation y ſoit infructueuſe. Ne ſçavons-nous pas que c'eſt dans de pareils climats vers le nord que quelques nations de l'Europe font chaque année l'un des plus utiles commerces. Peut-être mettra-t-on en doute, comme on a ſouvent fait autrefois, s'il peut y avoir des habitans dans ces rigoureuſes contrées; mais ceux que l'on a trouvé dans la Zemble, dans le Groenland, au fond de la baye de Baffins, ſuffiroient, ce me ſemble, pour décider la queſtion d'avance, ſi les relations qu'on vient de lire ne prou-

Nulle contree de la terre n'eſt inhabitable.

voient, que malgré le froid on trouve des habitans vers le pôle austral, tout aussi loin qu'on y trouve des terres, peut-être même jusques sous le cercle polaire, où il y a quelqu'apparence que l'amiral Drake a pénétré. En toute occasion l'on a reconnu que les pays que les anciens ou les modernes croyoient inhabitables n'étoient point tels, étant réellement plus ou moins habités, & que le tempérament des animaux ainsi que celui des plantes, étoit analogue à la température du climat où la nature les a fait naître; c'en est une preuve bien forte que d'avoir vû les Australiens de la terre de *Feu* vivre tout nuds au milieu de l'hiver, dans une contrée où le froid de la moyenne saison même paroissoit insupportable aux étrangers. Le corps humain se forme par l'habitude à des choses incroyables pour ceux qui ne l'ont pas contractée : & si l'on y veut réfléchir, on reconnoîtra qu'en ce qui concerne la température de l'air, les animaux sont plus robuste que les végétaux, & que parmi les animaux, l'homme est plus susceptible que nul autre de résister aux effets de la grande diversité des climats.

Mais si cette contrée a, relativement au commerce, l'avantage de se trouver à une médiocre distance de la route ordinaire de nos vaisseaux marchands, il faut convenir qu'elle peut avoir des incommodités capables de leur rendre inutile cette proximité. On n'y peut aborder qu'avec difficulté, & qu'en une seule saison de l'année. Peut-être trouvera-t-on, après l'avoir reconnue, qu'on ne peut y faire un long séjour; & que par-là elle ne convient plus au but qu'avoit la compagnie des Indes en la faisant chercher. En ce cas la compagnie des Indes avi- (Lieux d'entrepôt dans la Magellanie.)

feroit s'il lui convient de tourner fes vûes vers un canton plus voifin de Magellan, tel que les ifles Malouines ou l'ifle Pépys. Les premières font probablement la même contrée, dont Richard Hawkins qui l'a découverte, fait un rapport favorable confirmé par Roggewin qui lui donne environ 200 lieues de circuit.

L'ifle Pepys fituée dans une latitude plus tempérée, fournir de l'eau, du bois, du poiffon en abondance, elle a un beau havre, où mille vaiffeaux peuvent mouiller en

Cowley.

fûreté. Outre ces deux contrées, Nodal, Linderman, la Roche, &c. ont apperçu des terres, defquelles on ne fçait rien du tout, & qui peut-être fourniroient un lieu d'entrepôt plus commode encore. J'ai déja dit combien il feroit utile pour la géographie de faire vifiter de nouveau tout ce parage fi peu connu. Les frais ne feroient pas grands; c'eft l'affaire d'y envoyer un feul vaiffeau. Les Anglois ne diffimulent pas que fi l'on y trouvoit un lieu de rafraîchiffement, on en tireroit un avantage inconcevable; & que celui qui feroit le maître d'un pofte fi avancé vers le fud, feroit en tems de guerre le maître des deux mers.

Anfon.

Obfervations particulières fur la Magellanique. Ses productions.

La Magellanique proprement dite eft plus connue. C'eft même le canton du monde auftral qui a été le mieux & le plus fouvent vifité, fur-tout dans le cours du détroit. La rigueur du climat, la grandeur, la force, la ftupidité féroce de fes habitans a beaucoup effrayé les navigateurs : cependant ceux qui l'ont le mieux examiné conviennent tous que dans les terres du détroit au milieu de ces âpres montagnes, il y a de belles contrées garnies de verdure & de beaux arbres, arrofées par de bonnes rivières; que l'on s'y peut fournir abondamment

de vivres, oiseaux, poissons, fruits, herbages; qu'on y trouve de l'épicerie, des groseilles, d'une espèce de raisins, du celeri, du cerfeuil & quelques autres herbes potagères; que les graines & légumes qu'on y avoit semées y étoient bien venues; qu'on y trouve des marais salans, & du bois en assez grande quantité pour remèdier à l'inclémence naturelle du climat; que la colonie espagnole qu'y conduisit Sarmiente, & l'établissement de Philippeville placé dans le meilleur lieu du détroit, y auroit fort bien subsisté, sans quelques circonstances malheureuses que le hazard lui fit éprouver, & si la mauvaise humeur qu'inspita au conseil d'Espagne le récit infidèle du fondateur de cette colonie ne l'eut misérablement fait abandonner. Ces causes ont plus contribué, selon l'apparence, à la perte de la colonie, que le mal qu'elle a pû recevoir des naturels du pays, que Narborough a trouvés dans cet endroit moins féroces & plus familiers qu'ailleurs. Même sur la côte déserte de Patagonie, il y auroit suffisamment de quoi nourrir les habitans à la pêche & à la chasse dans un pays d'une si vaste étendue. Une colonie européenne y réussiroit, si l'on vouloit ne la pas négliger dans les premières années. L'air y est très - sain, la terre est en général bonne & fournie de bons paturages pour les bestiaux qu'on y voudroit élever. Il ne manque en ce canton que du bois à bâtir; à cela près le pays est peut-être aussi bon qu'aucun autre en Amérique. » Il promet, dit Narborough, de » grands avantages à ceux qui voudront s'y venir établir; » car tout ce qui croît en Europe y viendroit à souhait, » & les bestiaux y trouveroient à paître en abondance. « La terre de Feu toute horrible qu'elle paroît à l'aspect, a

Cavendish. Gennes. Narborough. &c.

de belles vallées, des prairies arrosées d'agréables ruisseaux, des bois en abandonce, de bonnes rades où des flottes entières peuvent être à couvert. Nodal y a rencontré dans un canton une assez bonne nation, peu défiante, assez docile, & susceptible d'instruction ; mais il ne les trouva pas de même dans toute la contrée, où pour l'ordinaire les équipages des vaisseaux ont été mal accueillis.

L'Hermite. Feüillée.

Commerce qu'on y peut faire.

Les productions de la Magellanique propres au commerce sont les peaux de cerfs & de lions marins, dont quelques-unes ont jusqu'à 36 pieds étant étendues ; les terres à teinture, les pelleteries de vigogne, llamas, & guanacos. La laine du gaunaque est si belle & si fine, qu'on la préfére à la soye. Les veaux marins sont ici en quantité : leur poil est beau, & meilleur pour les manufactures que celui de la loutre. Les naturels sont aussi une espèce de fourture de peaux d'oiseaux de mer cousues ensemble, dont ils arrachent les plumes, n'y laissant qu'un duvet très-fourni. On auroit aisément d'eux ces choses en échange des bagatelles de fer & de verre, dont on a coutume de faire commerce avec les sauvages, sur-tout des étoffes rouges dont les Australiens de la terre de Feu sont si avides, qu'ils se jettoient sur ce qu'ils voyoient de cette couleur, & arrachoient même la crête aux poulets. L'arbre aromatique commun dans le détroit, produit en grape une espèce de poivre blanc fort chaud : son écorce est une bonne épicerie facile à ramasser, dont on peut faire un bon commerce : les Espagnols la vendirent en Europe 16 réales la livre. Il y a sur la côte déserte, sur-tout vers la rive australe du Rio de la Plata, une grande quantité de bestiaux & de che-

Ovalle.

Roggers.

Narborough. Frésier.

Hawkins. Nodal.

vaux sauvages, qu'on croit être de race espagnole. Ils errent jusqu'aux environs du détroit, & l'on croit qu'à la longue ils rempliront tout ce vaste désert. Ils sont bons non-seulement à élever, mais aussi à manger : leur chair, à ce que l'on rapporte, valant celle du bœuf. On trouve grand nombre d'autruches sur la côte des Patagons, & d'huitres à perles dans le détroit. Il faut que les plumes d'autruches y soient estimées, puisqu'il paroît que les naturels du pays les employent pour monnoye dans leurs échange. Les perles ne sont ni grosses, ni d'une belle eau, mais elles sont en quantité & faciles à ramasser. Les nactes, soit d'huitres, soit de moules ou autres coquillages, sont les plus grandes & les plus belles que l'on connoisse au monde. On y trouve des moules de près de deux pieds de long, & de grands coquillages pétrifiés au-dessus des montagnes. Les pétrifications, les coquillages, &c. sont devenues plus que jamais un objet de commerce assez considérable, aujourd'hui qu'on se plait à former dans toute l'Europe des cabinets d'histoire naturelle. Il n'y en a nulle part de plus charmantes ni en si grande quantité que sur la côte Magellanique, sur-tout dans le voisinage du Chili. Les Indiens du pays ne les employent qu'à faire de la chaux; mais il y en a de si joliment diversifiées pour la couleur & pour la figure, que les curieux d'Europe en remplissent leurs cabinets. On sçait jusqu'à quel prix les plus rares sont souvent poussées dans les ventes qu'on en fait en Hollande. L'espèce de burgau connue sous le nom de *Magellan* est assez recherchée : & si ces nacres devenoient plus communes, on les employeroit en placages, en panneaux à bordures dorées, en rocailles, & autres

Anson.

Narborough.

embelliſſemens de l'intérieur des appartemens. Les nouvelles découvertes créent de nouveaux beſoins aux hommes : une choſe qui ne paroiſſoit d'abord que de peu d'importance, devient quelquefois par la ſuite l'occaſion d'un gain immenſe. Nous en avons un grand exemple dans le tabac.

Pêche de la baleine & du lion marin.

Il y a en Magellanique deux nombreuſes eſpèces d'animaux, la baleine & le lion marin, d'où on pourroit, à ce qu'il ſemble, tirer un grand profit. Le thran, ou l'huile de baleine eſt l'objet d'un commerce très-conſidérable ; l'uſage de cette huile étant fort grand, ſoit pour les manufactures de diverſes eſpèces, ſoit pour eſpalmer les navires. La pêche des baleines ſe fait dans le nord ſeulement ; elle eſt ſi lucrative que les Hollandois ont toujours fait leur poſſible pour s'en emparer excluſivement, malgré le travail & le danger qui l'accompagnent : car la baleine eſt difficile à harponer, difficile à ſuivre quand elle eſt harponée : les barques des pêcheurs périſſent ſouvent dans les glaces. Après qu'elle eſt priſe il y a beaucoup d'embarras, ſi l'on en veut tirer l'huile à terre, ſelon la méthode hollandoiſe ; beaucoup de riſque & de dépenſe, ſi l'on veut pour cet effet conſtruire les fourneaux ſur le navire, ſelon la méthode des Baſques ; outre la néceſſité de charger en ce cas le vaiſſeau d'une grande quantité de bois, qui y tient une place qui pourroit être mieux occupée. Les Baſques étoient autrefois les principaux maîtres de la pêche de la baleine dans le nord ; au milieu du ſiècle paſſé, les Hollandois la partageoient avec eux ; aujourd'hui ceux-ci en ont preſqu'entièrement exclu notre nation ; & n'envoyent pas à cette pêche moins de 300 bâtimens de toute

toute grandeur. Il feroit poſſible ſans doute, mais non pas facile, de s'en remettre en poſſeſſion; mais n'eſt-il pas plus ſimple de chercher ailleurs un commerce ſi lucratif pour notre nation : on peut le trouver à Magellan d'une manière plus courte (quant à la pêche) plus abondante, plus aiſée & moins dangéreuſe à pratiquer. Au ſud les baleines ſont plus groſſes que dans la mer du nord (*) & en ſi grand nombre, qu'elles y ont quelquefois embarraſſé la navigation.

Un voyageur n'a pas craint d'avancer qu'il y en avoit ici cent pour une dans la mer du nord ; mais ſans qu'il ſoit beſoin de s'attacher à cette eſpèce de poiſſon dont la pêche donne beaucoup d'embarras, on peut le remplacer par une autre eſpèce de poiſſon à lard fort commun à Magellan. C'eſt le lion marin, animal amphibie qui donne beaucoup d'huile, dont la chaſſe eſt beaucoup moins coureuſe que celle de la baleine, & très-facile, puiſqu'elle ſe fait à terre contre un animal fort lourd, qui n'oppoſe aucune réſiſtance, que l'on atteint ſans peine, & qu'on aſſomme à coups de pieux. L'eſpèce eſt à la vérité moins grande, & l'animal donnera beaucoup moins d'huile qu'une baleine ; mais il remplace par le nombre ce qui lui manque par le volume: Martens rapporte que dans le Spitzberg, où ces animaux ſont en grande quantité, mais plus petits qu'à Magellan, il eſt arrivé plusieurs fois qu'à défaut de baleines, les bâtimens ſe ſont chargés d'huile de ces animaux. Dans les mers Magella- *Le Mare.*

(*) C'eſt ainſi qu'en parlent pluſieurs navigateurs : cependant Dampier rapporte au contraire que près de l'équateur, les baleines ſont moins groſſes que dans la mer auſtrale, où elles ne le ſont pas autant que dans la mer du nord.

niques il y en a de si gros, que le solitaire Ecossois de l'isle Jean Fernand y en a vû de 20 pieds de long qui pesoient quatre milliers. Roggers y en a vû de 16 pieds de long, & rapporte qu'on tire de leur lard une étonnante quantité d'huile. Beauchêne en fit faire aussi durant son séjour dans ce détroit. La préparation du thran est commode à faire sur le rivage, près des côtes où le bois abonde, au lieu qu'il est rare sur les côtes du nord. Enfin l'obstacle du froid qui chasse les pêcheurs du nord, & qui sans leur laisser le loisir d'extraire l'huile sur la côte même, les contraint à bâtir les fourneaux sur les navires est bien moindre à Magellan, où l'expérience a montré qu'on pouvoit passer l'hiver, & où les pêcheurs pourroient se bâtir des habitations supportables.

J'indique ici d'après les relations, ces différentes branches de commerce grandes & petites, principalement dans la vûe de montrer que ce canton de la terre qu'on juge être le plus ingrat de l'univers, ne laisse pas que d'avoir ses ressources : laissant au reste aux commerçans de profession à décider, ce qu'il peut y avoir de véritablement utile dans les objets proposés ; il n'y a que les gens du métier en état de sçavoir si la proportion se trouveroit telle qu'elle doit être, entre le profit des retours & les frais de l'équipement.

Route par terre à ouvrir dans la pointe du continent.

Si jamais on faisoit un établissement dans la Patagonie ou dans le détroit vers Philippeville, on pourroit ouvrir une route par terre, de-là jusqu'au Chili, le plus beau & le plus riche pays de l'univers. Au rapport de Knivet les Espagnols en avoient le projet dès le 16e. siècle, non sans raison, puisque l'on fait bien le trajet du Brésil au Chili ou au Pérou, où le continent a plus de largeur.

Candish.

AB

Dom Joseph-Pizarre, que je crois encore vivant en Espagne, a fait deux fois le voyage par terre, de Buenos-Ayres au Chili; & un Indien qu'on lui envoyoit fit la route en 13 jours, malgré la difficulté de traverser les Cordillères. Quant à la traversée de la Patagonie, Rodrigue de l'isle l'a faite presque en entier, & l'auroit selon l'apparence heureusement achevée, si sa troupe n'eut manqué de constance assez près du but. (*) Ce trajet par terre seroit à la vérité moins utile au commerce qui se seroit toujours plus aisément par mer, qu'il ne le seroit pour perfectionner la géographie de cette pointe de l'Amérique, encore plus mal connue dans l'intérieur que sur ses bords. Mais ne doit-on pas avoir en vûe le progrès des arts & des sciences quelconques, aussi bien que celui du commerce. *Anfon.* *Alcazore.*

La seule forme des habitans du cercle antarctique doit faire un objet intéressant de curiosité physique, & servir à la décision d'un grand probléme sur l'espèce humaine. S'ils sont en tout semblable aux Lappons du nord, ils fourniront une forte preuve que le climat décide seul de la figure des hommes : car assurément on ne peut supposer aucune migration d'un pôle à l'autre. La haute stature que quelques voyageurs attribuent au peuple Patagon des terres Magellaniques, ne favorise pas l'idée d'une telle conformité. Ceux même qui démentent le rapport des précédens, n'en sont pas plus favorables à l'opinion dont il s'agit, lorsqu'ils nous disent que les Pa- *Du peuple Patagon.*

(*) Je ne dis rien de l'espérance de rencontrer la colonie césaréanne établie, à ce qu'on prétend, depuis plus de deux siècles dans l'intérieur de la Magellanique, son histoire rapportée liv. IV, art. 38 est trop suspecte pour y faire aucun fond.

tagons ne sont pas plus grands que le commun des autres hommes, & que le plus haut de ceux qu'ils ont vûs n'avoit pas six pieds. Knivet est le seul qui dépeigne les habitans du détroit semblables aux Lappons, en ne leur donnant que cinq ou six empans de hauteur. Brunet dit qu'à la terre de Feu ils sont robustes, bien faits, blancs comme les Européens, & non pas gris comme les Lappons. Mais aussi la Lapponie est bien plus voisine de son pôle, que la terre de Feu ne l'est du sien. C'est une chose bien étrange que cette totale contrariété de rapports de tant de témoins oculaires, sur un point de fait si facile à connoître, & en même-tems si singulier que l'est l'existence de tout un peuple de geans. On a vû dans les relations ci-dessus, que pendant cent ans de suite presque tous les navigateurs, de quelque nation qu'ils soient, s'accordent pour attester la vérité de ce fait ; & que depuis un siécle aussi, le plus grand nombre s'accorde à le nier, traitant de mensonge le récit des précédens, & attribuant ce qu'ils en disent, soit à la frayeur que leur inspiroit la vûe de ces hommes féroces, soit au penchant naturel qu'ont les hommes à débiter des choses extraordinaires. On ne peut nier que les hommes n'ayent un étrange amour pour le merveilleux, & que l'effet de la peur ne soit aussi de grossir les objets. Je ne prétens pas dire que l'on n'ait pû exagérer sur cet article, & débiter plusieurs fables ; examinons cependant si tous ceux qui affirment le fait l'ont vû dans un moment d'effroy, & comment il seroit possible que des nations qui se haissent & se contrarient, se fussent accordées sur un point d'une évidente fausseté.

Diversité d'opinions à ce sujet.

Traditions

Je ne m'arrête pas à la vieille opinion répandue parmi

les peuples d'Amérique, aussi bien que dans notre ancien monde, qu'il y avoit eu autrefois sur la terre une race de geans fameuse par ses violences, ainsi que par ses crimes.

fabuleuses sur l'existence des géans en Amérique.

» On me raconta, dit la Barbinais, que pendant un » déluge dont le Pérou fut inondé, les Indiens se retirè» rent sur les plus hautes montagnes, pour attendre que » toutes les eaux fussent ecoulées. Lorsqu'ils descendi» rent dans la plaine, ils y trouvèrent des hommes d'une » taille démesurée qui leur firent une guerre cruelle. » Ceux qui échappèrent à leur barbarie, furent obligés » de chercher un azile dans les cavernes des montagnes. » Après s'être tenus cachés pendant plusieurs années, » ils virent paroître au milieu des airs un jeune homme « qui foudroya les géans, & par la défaite de ces cruels » ennemis, ils se retrouvèrent maîtres de leurs ancien» nes demeures. Mes guides me montrèrent plusieurs » marques de la foudre imprimées sur un rocher, & des » os d'une grandeur extraordinaire, qu'ils regardent com» me les restes de leurs géans. On ne sçait en quel tems » ce déluge est arrivé. »

L'ynca Garcilasso dans son histoire du Pérou, rapporte que selon la tradition commune, on vit arriver dans des bateaux de joncs vers la pointe Sainte Hélène une troupe de géans si hauts que les naturels du pays ne leur alloient qu'aux genouils; leurs yeux étoient larges comme le fond d'une assiette, & les autres membres a proportion; ils alloient nuds, ou couverts de peaux de bêtes. Ils s'arrêtèrent en ce canton où ils creusèrent dans le roc un puis d'une étonnante profondeur. Chacun d'eux mangeoit autant que 50 hommes : de sorte qu'ayant

Pedro de Cieca, chap. 52. Garcilasso, hist. du Pérou liv. 9. chap. 9.

bientôt épuisé les provisions que la terre pouvoit leur fournir, ils furent réduits à vivre de la pêche. Ils enlevoient les femmes du pays : mais comme ils les tuoient en voulant s'en servir, ils s'adonnèrent entr'eux à la sodomie qui attira sur eux le feu du ciel, par lequel cette horrible race fut enfin détruite ; mais le feu ne consuma ni leurs os ni leurs crânes, afin qu'ils servissent de monument à la vengeance céleste. En effet, on trouve en cet endroit, à ce qu'on prétend, des os d'une grandeur prodigieuse, & des pièces de dents qui font conjecturer qu'une dent entière devoit peser plus d'une demie livre.

Ceux qui feront curieux du détail des traditions de cette espèce répandue chez les Américains ; de celui des édifices autrefois construits par les géans, avec des pierres énormes, &c. le trouveront dans Torquemada *liv. I. ch.* 13 & 14. Toutes ces fables font à peu près semblable à ce que l'on raconte des géans de notre ancien monde. Les os des géans qu'on trouve quelquefois en Amérique, tels qu'on en montroit en 1550. à México & ailleurs, ne sont probablement que des os de grands animaux peu connus. Ce n'est qu'à la vûe même d'une telle race d'hommes, qu'on doit se décider sur leur existence, ou du moins qu'à celle d'un squelette entier ; ainsi quoique Turner rapporte qu'en 1610. il a fait voir à la cour de Londres, l'os de la cuisse d'un de ces hommes, à la vûe duquel on connoissoit par les proportions, que le géant étoit d'une grandeur démesurée. (*) Je re-

(*) L'exemplaire que j'ai sous les yeux dit que l'on connoissoit que le géant avoit de hauteur une verge & demie : c'est une faute visible dans le chiffre, car la verge étant de trois pieds de roi, ou environ, quatre pieds & demi ne feroient pas même la hauteur ordinaire d'un homme.

garde encore la preuve donnée par ce naturaliste comme insuffisante ; malgré ce qu'il ajoute qu'il a lui-même vû sur les côtes du Brésil près de la rivière de la Plata, des géans qui vont entièrement nuds : la partie de leur crâne derrière la tête est applatie & non pas ronde. Leurs femmes ont de longs cheveux noirs, aussi rudes que le crin d'un cheval. Ils sont excellens archers, & portent en outre pour armes deux boules massives, dont ils se servent également bien, soit à lancer, soit à frapper. Il dit en avoir vû un de douze pieds de haut, qui étoit à la vérité le plus grand de toute la contrée.

Rapports pour & contre des témoins oculaires sur la stature des Patagons.

Mais faudra-t'il nier aussi le témoignage de tant d'autres témoins occulaires : parmi les Espagnols, Magellan, Loise, Sarmiente, Nodal : parmi les Anglois, Candish, Hawkins, Knivet : parmi les Hollandois, Sebald, de Noort, le Maire, Spilberg : parmi les François, nos équipages des vaisseaux de Marseille & de S. Malo. Ceux qui les démentent sont Winter, qui, après avoir vû de ses propres yeux ce qui en est, dit sans détour que c'est un mensonge inventé par les Espagnols, l'Hermite amiral hollandois, Froger dans la relation de M. de Gennes, & Narborough, dont il faut avouer que le témoignage en peut contre-balancer bien d'autres, étant celui de tous qui a le mieux vû la Magellanique. On doit mettre aussi dans la même classe les voyageurs qui gardent le silence sur ce point; tels que l'amiral Drake, puisque c'est une marque que la stature de ces peuples n'avoit rien de frappant pour eux. Mais observons d'abord que la plûpart de ceux qui tiennent pour l'affirmative, parlent des peuples Patagons habitans la côte déserte à l'est & à l'ouest ; & qu'au contraire la plûpart de

ceux qui soutiennent la négative parlent des habitans du détroit à la pointe de l'Amérique sur les côtes du nord & du sud. Les nations de l'un & de l'autre canton ne sont pas les mêmes ; que si les premiers ont été vûs quelquefois dans le détroit, cela n'a rien d'extraordinaire à un si médiocre éloignement du port S. Julien, où il paroît qu'est leur habitation ordinaire. L'équipage de Magellan les y a vû plusieurs fois, a commercé avec eux, tant à bord des navires que dans leurs propres cabanes ; Magellan en emmena deux prisonniers sur les vaisseaux, l'un desquels fut baptisé avant sa mort, & enseigna plusieurs mots de sa langue à Pigafette, dont celui-ci dressa un petit dictionnaire. Rien de plus positif que tous ces faits, & de moins sujet à l'illusion.

» J'affirme, dit Knivet, qu'étant au port Désiré, j'ai » mesuré des cadavres trouvés dans des sépultures, & des » traces des habitans sur le sable, dont la taille est de 14, » 15 & 16 empans de hauteur. J'ai souvent vû au Brésil » un de ces Patagons qu'on avoit pris au port S. Julien : » quoique ce ne fût qu'un jeune homme, il avoit déja » 13 empans de haut. Nos Anglois prisonniers au Brésil, » m'ont assuré qu'ils en avoient vû de pareils sur la côte » Magellanique. « Sebald de Wert raconte qu'il a vû dans le détroit même de ces géans, qui arrachoient des arbres d'un empan de diametre. Il y a vû des femmes de grande & de médiocre taille. Olivier de Noort apperçut au port Désiré des sauvages de haute stature. (Il ne dit pas des géans) : il se battit dans le détroit contre une troupe de géans de taille médiocre. Il en prit six prisonniers, qu'il emmena à bord ; l'un d'eux lui raconta dans la suite qu'il y avoit dans le pays diverses nations,

tions, quatre desquelles étoient de la grandeur ordinaire : mais qu'au dedans du pays, dans un territoire nommé *Coin*, il y avoit un peuple de géans nommé *Tiremenen* qui venoit faire la guerre aux autres races. Spilberg a vû dans la terre de Feu un homme de très-haute stature : les sépultures qu'il y trouva n'étoient que de gens d'une moyenne taille. Aris-Claſz commis ſur la flotte de le Maire, homme très-digne de foy, déclare qu'ayant viſité les ſépulchres ſur la côte des Patagons, on y vit la vérité de ce que les précédens navigateurs avoient raconté, & que les oſſemens enfermés dans ces tombeaux étoient d'hommes de 10 ou 11 pieds de haut. C'eſt ici un examen fait de ſang froid, où l'épouvante n'a pû groſſir les objets. D'autres, comme Nodal & Richard Hawkins ſe ſont contenté de dire que ces ſauvages ſont grands de toute la tête plus que les Européens, & de ſi haute ſtature que les gens de l'équipage les appelloient des *géans*. Tous ces témoignages ſont anciens : en voici quelqu'autres du ſiècle même où nous vivons, & de notre propre nation. En 1704. les capitaines Harington & Carman commandans deux vaiſſeaux françois, l'un de S. Malo, l'autre de Marſeille virent une fois ſept de ces géans dans la baye de poſſeſſion ; une autrefois ſix, & une troiſième fois une troupe de plus de 200 hommes mêlée de ceux-ci & de gens d'une taille ordinaire. Les François eurent une entre-vûe avec eux, & n'en reçurent aucun mal. Nous tenons ce fait de M. Fréſier directeur des fortifications de Bretagne, homme fort connu, & fort eſtimé. Il n'a pas vû lui-même ces ſauvages ; mais il raconte qu'étant au Chili, Dom Pedro Molina gouverneur de l'iſle Chiloé & pluſieurs autres témoins oculai-

res lui ont dit qu'il y avoit dans l'intérieur des terres une nation d'Indiens nommés par leurs voisins *Caucahues*, qui viennent quelquefois jusqu'aux habitations espagnoles, & qui ont presque jusqu'à 9 ou 10 pieds de haut. Ce sont, disoient-ils, de ces Patagons qui habitent la côte déserte de l'est, dont les anciennes relations ont parlé. » Les Espagnols qui habitent l'Amérique méridionale sur les côtes de la mer du sud, dit Raveneau de Lussan, ont pour ennemis certains Indiens blancs qui habitent une partie du Chili : ce sont des gens d'une grandeur & d'une grosseur prodigieuse. Ils leur font toujours la guerre, & quand ils en prennent quelques-uns, ils leur levent l'estomach comme on leve le plastron d'une tortue, & ils leur arrachent le cœur. « Cependant Narborough, en même-tems qu'il convient que les montagnards ennemis & voisins des Espagnols du Chili sont de haute stature, nie formellement que leur taille soit gigantesque. Après avoir mesuré la piste & les crânes des sauvages Magellans qui se trouverent comme ceux des autres hommes, il rencontra plusieurs fois depuis des troupes d'habitans dans le détroit, même au port S. Julien. Il les trouva tous bien faits de corps, mais de la taille ordinaire à l'espèce humaine. Son témoignage, de la vérité duquel on ne peut douter, est précis à cet égard, ainsi que celui de Jacques l'Hermite sur les naturels de la terre de Feu, qu'il dit être puissans, bien proportionnés, & à peu près de la même grandeur que les Européens. Enfin parmi ceux que M. de Gennes vit au port Famine, aucun n'avoit six pieds de haut.

Voyages des Flibustiers en 1686.

Ce peuple gigantesque existe en effet.

J'ai voulu rassembler ici sous un même coup-d'œil les principales dépositions pour & contre, sur un fait si cu-

rieux. En les voyant on ne peut guères se défendre de croire que tous ont dit vrai ; c'est-à-dire, que chacun d'eux a rapporté les choses telles qu'il les a vûes ; d'où il faut conclure que l'existence de cette espèce d'hommes particulière est un fait réel, & que ce n'est pas assez pour le traiter d'apocryphe, qu'une partie des marins n'ait pas apperçu ce que les autres ont fort bien vû. C'est aussi l'opinion de M. Frésier écrivain judicieux, qui a été à portée de rassembler les témoignages sur les lieux mêmes. On a lû dans le 4e. livre ses réfléxions sur ce sujet, auxquelles j'en ajouterai quelques-unes.

fes : raisons pourquoi on les voit si rarement.

Il paroît constant que les habitans des deux rives du détroit sont de la taille ordinaire, & que l'espèce particulière faisoit il y a deux siècles sa demeure habituelle sur les côtes désertes, soit dans quelques misérables cahutes au fond des bois, soit dans des cavernes de rochers presqu'inaccessibles, comme nous l'apprenons d'Olivier de Noort. Nous voyons par son récit que dès ce tems, où les navires d'Europe commençoient à fréquenter ce passage, ils s'y tenoient cachés tant qu'ils appercevoient des vaisseaux en mer, raison pour laquelle on ne pouvoit les découvrir, quoiqu'on apperçût à tout moment des marques récentes de leur séjour sur une côte que l'on voyoit déserte. Probablement la trop fréquente arrivée des vaisseaux sur ce rivage les a déterminé depuis à l'abandonner tout-à-fait, ou à n'y venir qu'en certains tems de l'année, & à faire, comme on nous le dit, leur résidence dans l'intérieur du pays. Anson présume qu'ils habitent dans les Cordilières vers la côte d'occident, d'où ils ne viennent sur le bord oriental que par intervalles peu fréquens : tellement que si les vaif-

seaux qui depuis plus de 100 ans ont touché sur la côte des Patagons n'en n'ont vû que si rarement, la raison selon les apparences, est que ce peuple farouche & timide s'est éloigné du rivage de la mer, depuis qu'il y voit venir si fréquemment des vaisseaux de l'Europe, & qu'il s'est, à l'exemple de tant d'autres nations indiennes, retiré dans les montagnes pour se dérober à la vûe des étrangers. Voici du moins en ce siécle-ci deux vaisseaux d'Europe qui les ont encore vû plusieurs fois, & même en grosse troupe : ce qui doit dissiper les soupçons qu'on avoit sur la fidélité des relations anciennes à cet égard.

Le meilleur moyen de mettre la chose hors d'incertitude, auroit été d'apporter en Europe le corps ou le squélette entier d'un de ces Patagons. Il est extraordinaire qu'on ne l'ait pas fait puisque les commandans des vaisseaux en ont enlevé plusieurs fois qui sont morts durant la traversée en approchant des pays chauds. Peut-être en faut-il attribuer la cause à l'opinion superstitieuse des matelots, qui, croyans que la boussole ne va pas bien quand il y a un corps mort sur le vaisseau, ne veulent point souffrir de cadavre à bord ; mais il est aisé de se mettre au-dessus de ce préjugé puéril, si jamais l'équipage d'un vaisseau trouve moyen d'avoir un homme de cette espèce en son pouvoir, & l'occasion mérite assurement d'être cherchée.

Wosser.

Quant à ce qu'on raconte de ces Patagons, qu'ils sont couleur de cuivre, Decker nous apprend que cette couleur est artificielle. Les enfans y naissent blancs : c'est à force de se frotter d'une terre rougeatre que leur peau prend cette teinture, & ceux qui ne se frottent pas tout

L'Hermite.

le corps, restent en partie rouges & en partie blancs.

Le passage de Magellan, ou celui de le Maire ouvrent la route de la Polynésie, & celle du commerce important de la mer du sud. La découverte du second passage a fait abandonner le premier qu'on ne fréquente plus guères, à cause de sa longueur & de ses difficultés; mais selon l'avis des marins les plus expérimentés, on feroit bien de les abandonner tous deux, en ne passant ni à Magellan où la traversée est si dangereuse, ni même à le Maire où les courans font toujours quelqu'obstacle; mais en s'avançant plus au sud & tournant toutes les terres, comme ont fait Feuillée en allant, Browers, Sharp, Beauchêne, Brignon, &c. en revenant. On aura par cette route une mer plus traitable: on évitera les grandes difficultés qu'on éprouve à doubler le cap Horn dont il n'est guères possible de se délivrer tout à fait en allant d'orient en occident; car en revenant de la mer du sud, on navige facilement, sans même appercevoir la pointe des terres. Le chevalier Hawkins conseille fort à ceux qui ne seront pas obligés de relâcher pour faire de l'eau & du bois, d'en user de la sorte, à moins que le vent ne les force à prendre à droite. Anson est de même sentiment: il s'explique au long sur les motifs de son avis. On les a lûs ci-dessus *liv.* IV. *art.* 44. où il décrit fort bien comment ces masses prodigieuses d'air & d'eau poussées de toute l'étendue de l'océan pacifique, venant à rencontrer l'obstacle de la pointe d'Amérique, sont forcées de se jetter de côté pour aller sortir au large dans la mer du nord vers l'extrémité des terres, où elles font une mer si furieuse à la pointe du cap Horn. On ne gagne rien en effet à traverser par le *Maire*, si après y être

Passer au sud à mer ouverte sans traverser les détroits.

passé, les courans vous rejetrent en haute mer, au sud-est de l'isle des Etats, au même lieu où il auroit été plus court de s'acheminer d'abord. La mer est ouverte sur la route, sans aucun canal entre les terres, n'y ayant plus au-delà de l'isle des Etats, aucune terre qui en soit fort voisine ni au sud ni à l'est, du moins selon le rapport des meilleurs navigateurs, qui assurent qu'il n'y a point de détroit de Browers, non plus que de détroit de la Roche. Que si par quelque cause on est obligé de prendre l'une des deux anciennes routes, en prenant celle de le Maire, il est important de suivre les conseils donnés par Fréfier (*liv. IV. art.* 40.) & d'observer aussi les courans & marées du détroit, qui ont certainement des retours alternatifs : les uns ayant trouvé le courant si rapide vers l'ouest, qu'ils franchirent le passage en deux heures malgré le vent contraire; les autres ayant été au contraire fort retardés par la marée qui revenoit, disent-ils, & se retiroit vers l'est. On peut conclure de-là qu'ils sont variables; que tantôt ils portent vers un point, tantôt vers l'opposé; & que selon l'apparence cette variation a une cause constante, au moyen de laquelle on pourroit par de bonnes observations en déterminer le tems, ainsi que ceux du flux & reflux de la mer. Dans le détroit de le Maire les marées courent tantôt contre une côte, tantôt contre l'autre, selon l'heure & l'effet des marées : la mer du sud entre par-là dans la mer du nord, ou la mer du nord dans celle du sud. Si cette oscillation réciproque & les intervalles de ces retours sont une fois connus, les navires n'entreront plus dans le détroit de le Maire, qu'au moment & à l'aide du courant favorable, ou qu'en s'approchant de la

Fréfier.
Roggewin.

Observations sur les marées des deux détroits.

Barbinais.

Brignon.

côte la plus avantageuse au passage. On ne parlera plus de ces terribles obstacles qui s'opposent à la courte traversée d'une mer à l'autre, dont quelques navigateurs on fait de si effrayantes descriptions. Je ne puis m'empêcher de croire qu'ils auroient évité ces infortunes, s'ils eussent connu ou sçu prendre le moment où la direction des marées les auroit porté avec rapidité au-delà du détroit, puisque tant d'autres navigateurs ont éprouvé par hasard un pareil succès.

A l'égard de Magellan, l'entrée par la bouque d'orient est trés-difficile : on voit par les relations qu'on y entre avec peine de ce côté-ci, & qu'on en est aisément rechassé tant par les marées que par les vents d'ouest qui y regnent presque toujours, & par les raffales qui descendent des montagnes ; de ce côté les courans sortent plus vite ou plus long-tems qu'ils n'entrent. La marée en montant porte à l'ouest ; quand elle baisse le jussant porte à l'est. En entrant par la mer du nord les vaisseaux doivent ranger la terre de Feu, parce que le courant contraire qui sort des goulets, prend un cours rapide le long de l'Amérique, & qu'autant la mer est long-tems à sortir de ce côté-là, autant elle met de tems à entrer du côté de la terre de Feu. Peu de marins ont traversé le détroit en sens contraire ; mais on ne lit pas qu'aucun d'eux ait essuyé de grands travaux à rentrer par la mer du sud dans celle du nord ; aussi l'entrée par la bouque d'occident doit-elle être plus aisée à cause des vents dominans d'ouest & de nord-ouest qui y poussent naturellement. De ce côté, il faut ranger la terre de Feu jusqu'au cap Gate, & prendre ensuite la côte opposée, pour éviter de s'égarer entre les isles du sud. Ces obser- *L'hermite.*

vations ont été faites avec soin par Beauchêne; il s'accorde avec tous les navigateurs sur le tems qu'on doit choisir pour le passage, sçavoir depuis le solstice de décembre jusqu'à l'équinoxe suivant.

Route d'occident préférable à celle d'orient pour aller aux Indes orientales.

Plusieurs habiles marins sont aussi d'avis, que pour aller d'Europe aux isles orientales on devroit préférer cette route à celle du cap de Bonne Espérance, & que quoique plus longue en espace, on y mettroit beaucoup moins de tems. En effet, quand on a une fois doublé le cap Horn où se rencontre la plus grande difficulté, on chemine fort vite dans cette mer pacifique, où les vents de sud-est regnent sans cesse; au lieu que par l'autre route il faut aller chercher les vents alisés & s'assujettir aux moussons. Au retour de Garcie de Nodal, qu'on avoit envoyé vérifier la découverte du passage de le Maire, l'Espagne prit d'abord la pensée d'envoyer ses vaisseaux par cette route. On a vû ce que j'ai rapporté là-dessus à l'article de Nodal (liv. III. art. 25) Ce parti auroit sans doute été suivi dès lors, sans les grosses flottes de guerre que les Hollandois envoyèrent aussitôt après dans la mer du sud. On a vû aussi (liv. II. & III.) en combien de tems les principaux navigateurs avoient fait le tour du monde par cette route. Voici un exemple tout récent, & bien plus remarquable. Peachox pirate Ecossois, parti nouvellement de la Havane, a passé dans la mer du sud par la route du cap Horn. Il est arrivé au Japon en quatre mois, & en un peu moins de tems, il est revenu aux Indes occidentales par les Indes orientales, & par le cap de Bonne Espérance; n'ayant mis que sept mois & 26 jours ou environ 240 jours à faire le tour du monde; chose unique jusqu'à présent.

présent. (*journal étranger, juillet*. 1754.) De plus, l'habitude de faire cette traversée donneroit une utile facilité de cultiver les anciennes découvertes, & d'en faire de nouvelles dans la Polynésie, où l'on peut aussi placer l'établissement proposé. Ces découvertes faites autrefois par Mindaña & par Quiros ont été peu suivies, quoiqu'assurement elles méritassent de l'être : personne que je sçache, pendant plus de deux siècles n'étant allé de dessein prémédité visiter ce parage, jusqu'à l'expédition des Hollandois sous leur amiral Roggewin : car le Maire & Schouten, lorsqu'ils y passèrent, ne songeoient qu'à trouver dans la mer pacifique une autre entrée que celle de Magellan. Roggers, Anson & plusieurs autres, armateurs ou boucaniers, n'avoient d'autre but que de faire des prises sur les Espagnols, & que de s'enrichir par un pillage injuste ou légitime.

Le capitaine Roggers est entièrement de ce même avis, de préférer la route d'occident. Il n'hésite pas d'assurer que si elle étoit un peu plus fréquentée, on la prendroit aussi volontiers que celle du tour de l'Afrique, pour se rendre aux Indes orientales. Il s'étonne aussi, « que l'on n'ait encore tenté aucune découverte considérable au sud, en « passant de l'Amérique aux Indes orientales : je n'ai, *dit-il*, même entendu parler que de trois ou quatre navigateurs qui ayent passé dans l'océan méridional, & dont « les routes varient si peu, qu'elles n'on pas servi à découvrir grand chose. Quoiqu'il en soit, je voudrois « que notre compagnie du sud, ou toute autre, essayât de « faire quelque découverte de ce côté-là, puisqu'il y a « plus de 2000 lieues d'une mer qu'on a presque négligée, depuis l'équinoxe jusqu'au pôle méridional, où « il doit y avoir, selon toutes les apparences, un conti-

» nent qui réponde & qui serve de contre-poids à cette » vaste étendue de terres qui se trouvent autour du pôle » septentrional. C'est pour cela sans doute que nos an» ciens géographes parlent d'une Terre australe incon» nue, dont on n'a vûe jusqu'ici que très-peu de chose. » La terre près du pôle septentrionale dans la mer du » sud, en allant de Californie au Japon, est tout-à-fait » inconnue; quoique nos vieilles cartes décrivent le dé» troit d'Anian, & un vaste continent qui est imaginaire; » du moins les Hollandois, qui négocient au Japon, di» sent qu'ils ne sçavent pas encore si c'est une isle ou s'il » est joint par quelque endroit à la terre ferme. »

De l'établissement en Polynésie.

Ceci répond à l'inconvénient qu'on peut trouver à placer ici l'établissement dans l'entreprise proposée; sçavoir, la prodigieuse distance, la longueur de la course & celle des retours; n'y ayant pas sur tout le globe terrestre d'endroit plus éloigné de la France que celui-ci, puisque le même cercle méridien qui passe à l'observatoire de Paris traverse aussi les isles Salomon. Mais si la route est une fois ouverte & connue, si l'on se met dans l'usage de la pratiquer pour aller aux Indes, où les vaisseaux d'Europe doivent aller nécessairement, l'objection tombe d'elle-même.

Le même Anglois que j'ai cité donne ailleurs un mémoire sur l'utilité générale du commerce de la mer du sud, si relatif à la matière que je traite, si concluant & fondé sur des faits si positifs, si honorables pour notre nation, que je manquerois à mon objet, en négligeant d'insérer ici ce qu'il contient de principal. J'en retrancherai pareillement tout ce que la vieille jalousie & l'animosité nationale lui font dire contre la France & contre l'Espagne. On y verra d'ailleurs, de l'aveu de nos

ennemis, sur quel pied étoit la marine en France, dans le tems même où la monarchie avoit à supporter le poids de toutes les forces de l'Europe liguées contre elle.

* * * * * * * * *

EXTRAIT du mémoire de Voodes Roggers sur le commerce de la mer du sud, écrit en 1708.

MALGRÉ l'extrême jalousie des Espagnols pour le commerce, & les efforts qu'ils ont fait pour l'interdire aux autres nations, n'ayant jamais voulu permettre aux vaisseaux des autres princes de l'Europe de toucher aux côtes occidentales de l'Amérique, nous n'avons pas laissé que d'y faire un commerce avantageux pendant que le royaume d'Espagne étoit possédé par la maison d'Autriche. Nos étoffes de laine étoient embarquées tous les ans sous le nom des facteurs Espagnols : & nous avions en retour de l'or & de l'argent, & autres choses de prix. Il y avoit de plus un négoce secret, soit indirect par la voye de la Jamaïque & de la mer du nord, dont il revenoit un très-grand profit à ceux qui vouloient s'y hazarder; soit en droiture avec les sujets de l'Espagne, les marchands, & même les gardes-côtes qui trafiquoient avec nos vaisseaux à la sourdine, quand ils croyoient le pouvoir faire impunément.

Notre négoce a été sur ce pied jusqu'à ce que Louis XIV se soit emparé de la monarchie d'Espagne pour Philippe duc d'Anjou son petit-fils. La maison d'Autriche incapable par elle-même de la retirer de ses mains, s'est liguée avec le roi Guillaume, qui a stipulé sagement que nous resterions propriétaires de toutes les villes & pays de la

domination d'Espagne en Amérique, que nous pourrions enlever par la voye des armes.

Bientôt après la paix de Ryswich, les François qui craignoient sans doute un pareil accord, résolurent de nous dévancer à cet égard. Du moins, en 1698. ils envoyèrent de la Rochelle à la mer du sud, deux vaisseaux chargés de leurs manufactures, & commandés par M. Beauchêne-Gouin de S. Malo, pour essayer s'ils pourroient y établir quelque négoce, comme cela paroît par son journal, dont j'ai moi-même une copie. Le succès répondit si bien à leur attente, qu'ils y ont fait depuis un trafic d'une vaste étendue, & qu'ils y ont eu dans une année jusqu'à dix-sept vaisseaux de guerre ou marchands. L'avantage qu'ils en ont retiré a été si considérable, que j'ai oui dire à divers négocians, que nous primes sur ces mers-là, que dans les premières années de commerce, ils en avoient rapporté en France, sans aucune exagération plus de 100 millions de rixdales, qui font près de 25 millions de livres sterlins; outre ce qu'ils gagnent par leur trafic à la mer du nord, lorsqu'ils servent de convois aux gallions ou à la flotte d'Espagne, pour aller aux Indes occidentales & en revenir. Par ce moyen ils sont à présent les maîtres absolus de tout cet inestimable commerce, qui a mis leur monarque en état de résister jusqu'ici à la plûpart des puissances liguées de l'Europe, & de soutenir une guerre, sous le poids de laquelle il auroit déja succombé, sans cette grande ressource. Si l'on avoit encouragé notre négoce, nous aurions pû non-seulement empêcher les François de retirer de si vastes sommes de l'Amérique; mais en transporter nous-mêmes de plus considérables; parce que nous

avons plus de manufactures propres à ce commerce & plus de vaisseaux à y employer, qu'ils n'en ont eux-mêmes.

Les François ne se bornent pas au négoce de la mer du sud ; mais ils envoyent toutes sortes de marchandises & des nègres à Portobello, à la Vera Cruz, à Carthagène, & à Buenos-Ayres : c'est-à-dire, qu'ils nous ont débusqués du commerce public & secret, que nous avions avec les Espagnols des Indes occidentales ; ce qui ne peut que tarir la source de nos lingots, & préjudicier à toutes les autres branches de notre commerce dans tous les pays du monde. Aussi je me flatte que tous les bons patriotes approuveront mon zèle, si je cherche les moyens de prévenir les dangers qui nous ménacent à cet égard ; qu'ils travailleront de concert à rétablir un négoce si avantageux à la nation, & que nos sages conducteurs l'appuiront sur des fondemens inébranlables.

J'ai du chagrin de voir que les uns parlent de ce noble projet avec la dernière indifférence, & que les autres le rejettent sous prétexte que l'exécution en est impossible : quoique les François ayent aujourd'hui ce négoce entre leurs mains, qu'ils s'y enrichissent & qu'ils nous appauvrissent en même-tems ; comme s'il nous suffisoit de nous dire les maîtres de la mer, sans en donner aucune preuve dans cette occasion qui nous intéresse le plus. Je n'ignore pas que le mauvais succès de quelques expéditions peut faire mal augurer de celle-ci. Mais sans vouloir examiner les causes de ces désastres, j'ose avancer qu'avec le secours de Dieu cette entreprise pourroit avoir une bonne issue, si l'on y employoit des gens expérimentés & intègres, & que l'on fit d'ail-

leurs de bons réglemens capables de prévenir leur désunion. Comme cette expédition est tout-à-fait nouvelle, & d'une très-grande conséquence pour ce royaume, il faudroit la diriger avec tout le soin & toute l'exactitude possible; car je ne crois pas que si la première tentative venoit à nous manquer, on voulût en hazarder une autre. J'ai un peu refléchi sur tout ce qu'on y oppose, & je trouve que les principales objections se réduisent à celles-ci; 1°. qu'il est difficile à un nombre de vaisseaux de faire un si long voyage de conserve; 2°. qu'on auroit de la peine à se munir de vivres & de tout ce qu'il faut, pour aller & revenir en cas que l'entreprise échouât; 3°. qu'il n'y a presqu'aucune apparence qu'on pût y amener assez de monde, pour en former un établissement, ou qu'ils pussent s'habituer dans un endroit commode, & dont le terroir des environs leur fournit de quoi s'entretenir; 4°. que nous ne sçaurions empêcher les François d'y trafiquer, ni réussir dans ce négoce.

A l'égard de la première de ces objections, j'y répond en peu de mots, que j'ai trouvé, par ma propre expérience, que plusieurs vaisseaux peuvent faire de conserve le voyage autour du monde, & il n'y a personne qui ne sçache, que bon nombre de navires vont aux Indes orientales, & en reviennent ensemble; quoique ce soit un voyage de plus long cours. A l'égard de la seconde & de la troisième, je répond qu'il y avoit à bord de nos deux vaisseaux, plus de gens qu'on n'en met d'ordinaire sur des vaisseaux de leur port, & que malgré tout cela nous eûmes assez de vivres pour seize mois; de sorte qu'on ne sçauroit douter que des vaisseaux de guerre & de transport bien équipés, ne pussent faire cette expédi-

tion, & avoir des vivres du moins pour une année chacun. D'ailleurs pour chaque vaiſſeau de guerre ou de tranſport qui auroit quantité de monde, on pourroit allouer un vaiſſeau chargé de vivres, qui en porteroit pour neuf ou dix mois de plus, parce qu'il n'auroit que le petit nombre de matelots qu'il lui faudroit pour la manœuvre. C'eſt ainſi qu'on peut tranſporter aſſez de monde, pour former une colonie, & les munir de vivres pour 22 mois; ce qui eſt plus de tems qu'il ne faut pour aller à la mer du ſud & en revenir. D'un autre côté, ſi quelque vaiſſeau vient à perdre ſa compagnie en chemin, il n'y a preſqu'aucun doute qu'il ne la retrouve aux lieux marqués pour leur rendez-vous. Il eſt vrai que c'eſt un voyage de long cours; mais ceux qui l'ont déja fait le trouvent aiſé, lorſqu'on prend la faiſon favorable, & leurs gens mêmes ſe portent mieux que les autres qui vont aux Indes occidentales par les mers du nord. Je ſçai que le ſcorbut eſt la maladie qui règne le plus dans ces longs voyages; mais la manière d'en prévenir les ſuites eſt ſi connue, qu'il eſt facile d'y remédier: outre que les vaiſſeaux touchent en divers lieux de rafraîchiſſement; & que, quand ils ſont arrivés au Chili, le climat y eſt ſi doux, & s'accorde ſi bien avec la conſtitution des Européens, que leurs malades s'y rétabliſſent fort vîte. Pour ce qui eſt des lieux propres à s'habituer, & où les vivres abondent, il y en a tant ſur la côte du Chili, &c. qu'un petit corps de troupes bien diſciplinées, & ſous de bons chefs pourroit s'y établir ſans peine, & ſe fortifier d'une telle manière, qu'aucune puiſſance ne ſeroit capable de les débuſquer. On voit par ce que je dis ici, que nous n'avons aucun ennemi à

craindre de ce côté-là, que les François. Et puisque nous prétendons leur être supérieurs en mer, il n'y a nul doute que notre gouvernement, qui encourage cette entreprise, ne la soutienne jusqu'à ce que notre colonie soit en état de se défendre elle-même. Ceci répond en partie à la quatrième & principale objection: à quoi il faut ajouter qu'à la vérité, pour enlever ce trafic aux François, il faudroit donner nos marchandises sur un bas pied. Du moins il est fort à craindre que, si le roi Philippe demeure en possession de ce royaume, les François n'y ayent toujours assez de crédit pour nous en rendre le négoce désavantageux, comme ils l'ont déjà fait à l'égard de celui que nous avons en France, & qu'ils ne continuent en-même-tems leur trafic à la mer du sud, où ils ont trouvé si bon goût. D'ailleurs, puisque le gouvernement d'Espagne est tout-à-fait dans leurs intérêts, & qu'il y sera confirmé de plus en plus, si Philippe devient maître de la monarchie par un traité de paix, nous ne sçaurions espérer d'y jouir des mêmes avantages que nos antagonistes. N'auront-ils pas toujours la préférence, & quelle apparence y a-t'il qu'ils veuillent partager avec nous les trésors de l'Amérique?

Je devrois m'excuser ici d'avoir parlé de politique, & de m'être mêlé de ce qui n'est pas de mon ressort; mais j'ai été sur les lieux, & je me crois obligé de communiquer à ma patrie ce que j'y ai observé, afin qu'on prenne de justes mesures pour nous garantir des dangers qui menacent notre établissement ou notre négoce dans ces quartiers.

* * * * * * * * * *

Observ. LAISSONS à part les moyens secrets que l'auteur de

de ce mémoire cherche à faire valoir, c'est-à-dire la contrebande, par laquelle l'Angleterre a donné à l'Espagne tant de lieu de se plaindre dans le cours de ce siècle ; commerce frauduleux que les nations ne devroient jamais pratiquer au préjudice les unes des autres, puisqu'elles ne se doivent pas moins la bonne foi entr'elles, que les particuliers se la doivent entr'eux. Nous avons assez de moyens de faire utilement le commerce de la mer du sud sans violer les traités, sans nuire aux Espagnols nos amis & nos alliés. Pour me renfermer dans mon objet, la Polynésie où l'Espagne n'a d'autre établissement que celui de l'isle de Guam, nous ouvre un vaste champ, libre aux autres nations de l'Europe. Elle promet plus de ressource & d'agrément que la Magellanique : le climat y est sain, fertile, tempéré, abondant en toutes sortes de productions de la terre, si charmant enfin que l'on ne connoît nulle part ailleurs de plus heureuse contrée. On y trouve par-tout d'excellens vivres, poules, cochons, ris, noix de cocos, melons, figues, fruit-à-pain, en un mot des herbes potagères, racines & fruits de toutes espèces. Faute de connoître assez ces isles innombrables, Larronnes, Mendoces, Salomon & autres voisines de la terre de Quiros, ou contenues dans l'archipel de Schouten, nous ne sçavons pas encore précisément quelles seroient parmi les productions de l'intérieur des terres, celles qui nous conviendroient le mieux, ni quelles seroient les branches d'un commerce favorable tant d'exportation que d'importation. Pour sçavoir au juste ce que l'on trouvera dans chaque lieu, il faut chercher : mais l'on sçait déja qu'on peut en général compter sur du sucre, de l'indi-

tions particulières sur le climat & les productions de la Polynésie.

go, des plantes médicinales, des teintures précieuses, entr'autres un rouge si vif & si beau que nous n'en connoissons point, à ce qu'on dit, qui l'égale; des épiceries, gérofle, gingembre & canelle, du corail, des perles, des étoffes d'une espèce de soye particulière, de

Mendoce, Quiros, Roggers, Roggewin, Anson.

belles nattes colorées d'une extrême finesse, des oiseaux curieux, des plumes très-fines, &c. On trouve de l'or dans la chaîne d'isles placée entre Guam & le Japon. Roggers tenoit ce fait des Espagnols habitans aux Larronnes, qui y vont trafiquer avec des petits vaisseaux: il ajoute que si ceux-ci avoient la moindre industrie, & qu'ils voulussent faire venir d'Europe des chaudières, il leur seroit facile d'établir des indigoteries dont ils tireroient beaucoup de profit. Au rapport de Roggewin on établiroit aussi dans ces isles des sucreries & des pêcheries de perles; les naturels de ces contrées étant les plus habiles plongeurs qu'il y ait au monde. La plûpart de ces insulaires ont les cheveux d'une longueur singulière: c'est une marchandise fort recherchée en Europe dont on feroit, à ce qu'il semble, un bon commerce. De toutes les choses qu'on peut leur donner en retour, il n'y en a point de préférable pour eux aux instrumens tranchans, à la quinquaillerie, en un mot à toute espèce de fer fabriqué & non fabriqué. On a vû dans les relations ci-dessus, qu'il n'y a point de dangers auxquels ils ne s'exposent, point de ruse qu'ils ne pratiquent pour en obtenir, ou pour en voler; quand ils ont de l'argent, ils l'échangent volontiers poids pour poids contre du fer. Il faut se défier de leur subtilité & de leur penchant au larcin; car la Polynésie entière ne méritoit pas à moins juste titre le nom de *pays des Larrons* que les isles particu-

lères que l'on a nommées ainsi : d'ailleurs les naturels sont la plûpart accessibles & fort ardens pour le trafic. Si dans la grande diversité de peuples habitans de ce vaste parage, on en rencontre de méchans & perfides, il s'en trouve aussi de doux & traitables qui aiment le commerce, avec qui on pourroit s'accorder & jetter les fondemens d'une colonie, dont la grande utilité ne tarderoit pas à se faire sentir à bien des égards, soit pour la géographie, soit pour la physique ou pour la navigation. Dans cette partie du monde inconnue tout est singulier, les hommes, la terre & la mer.

Maisilla; Le Maire.

Mischife. Roggewin.

J'ai déja remarqué (*liv. I.*) combien les mœurs particulières de ces peuples isolés depuis tant de siècles du reste de l'univers, sont dignes d'être observées : combien il seroit curieux d'étudier dans leur façon de vivre les prémices de l'homme des premiers âges ; non pas seulement de l'homme brute & sauvage, tel qu'on le trouve en Magellanie & en nouvelle Hollande, semblable aux animaux farouches qui vivent en herdes dans les bois ; mais tel qu'après être sorti des mains de sa nature, il a pû, en faisant usage de la portion d'intelligence que le ciel lui a donnée, se procurer avec assez d'industrie une vie plus commode, par quelques inventions dûes à sa seule adresse ; borné comme il étoit à une société peu nombreuse, privé du secours & de l'exemple des autres hommes, sans pouvoir employer que les petits moyens que lui fournissoit un terroir circonscrit dans des limites très-étroites. » On vit là, dit le Maire, » comme dans ce premier âge dont les poëtes ont tant » parlé : en vérité on y trouve l'homme tout simple, tel » que l'a produit la nature. « Un autre sujet d'étonne-

Sur les mœurs & la figure des insulaires.

ment, est d'y trouver tant de races d'hommes de diverses espèces, & de couleurs différentes, placés dans les mêmes climats à de si petites distances les uns des autres. Il y en a de blancs, de basannés, de noirs, de mulâtres, d'autres mêmes à peau truitée. On y trouve des noirs à nez écrasé, des noirs à cheveux longs, & des noirs à cheveux de laine, d'autres à cheveux jaunes, noirs ou rouges; (si toutes fois ceux-ci ne les teignent pas en couleur, comme il est assez croyable.) La peau truitée de quelqu'uns, semblable à celle des métifs nés de blancs & de mulâtres, qu'on nomme *Quarterons*, parce qu'il y a dans leur sang un quart de race nègre, & trois quarts de race d'Europe, paroît prouver avec assez d'évidence qu'il y a eu du mélange dans les espèces, & que les insulaires sont dans l'usage de communiquer ensemble dans ces longues chaînes d'isles des unes aux autres; d'où il suit que, n'ayant pas des pirogues capables de soûtenir une fort longue traversée de mer, il faut que ces isles rangées à la file, ne soyent éloignées entr'elles que d'une médiocre distance; ce que l'expérience a vérifié dans toutes celles qui ont été découvertes. Fernand de Quiros faisoit à cet égard plusieurs réflexions judicieuses dans le premier mémoire qu'il fit présenter à la cour d'Espagne, avant que d'entreprendre la longue course dont on a lû ci-dessus l'histoire (*liv. III.*) On ne sera pas fâché de voir de quelle manière il raisonne dans cette pièce peu commune, & qui, à ce que je crois, n'a jamais été traduite en notre langue.

Sauvages, Mendoce, Mindaña, Quiros, &c.

Discours de Quiros sur la Polynésie &

» En supposant, dit-il, une division du quart de cer-» cle de notre globle en 90 degrés, à compter le premier

» depuis la ligne qu'on nomme équinoxiale, jusqu'au dernier sous l'un ou l'autre pôle, nous connoissons déja les 70 premiers du côté du nord. Il y a du côté du midi jusqu'à 55 degrés découverts en passant par le détroit de Magellan, & 35 à 40 du côté du cap de Bonne Espérance. Ces deux pointes de terre, leurs côtes & arrière-côtes sont déja pleinement connues. Il s'agit de découvrir les terres qui restent au-delà vers le sud, ainsi que celles qui sont parallèles, ou à une beaucoup moindre élévation du pôle, en tenant le cap au couchant, depuis le premier degré jusqu'au 90e. pour sçavoir s'il y a des terres dans cette immense étendue; si ce n'est que de l'eau; ou si ces deux pointes des terres inconnues sont jointes ensemble, & s'approcheroient des deux pointes connues. Sur ses habitans.

» Le général Alvaro de Mindaña, quand il fit son voyage des isles de Salomon en 1595. soutenoit que ces isles se trouvoient de 7 à 12 degrés du côté du sud, à 1500 lieues de la ville des Rois. Il rencontra quatre petites isles peuplées de gens si bons, qu'on n'en a point encore découvert de pareils. La plûpart étoient des Indiens de mauvaise mine, de médiocre taille & olivâtres, tels qu'on en voit au Pérou, en la terre Ferme, à Nicaragua, à la nouvelle Espagne, aux Philippines & autres endroits. Ces isles sont à la hauteur de 9 ou 10 degrés, à 1000 lieues de la ville des Rois, à 650 lieues de la côte la plus voisine de la nouvelle Espagne, & à autres 1000 lieues de la nouvelle Guinée. Le vent y est toujours *est*, ce qui est cause que pour pouvoir aller depuis là au Pérou ou à la nouvelle Espagne, il faut de nécessité aller à la bouline,

» soit par le nord, soit par le sud ou par les rhumbs qui
» en approchent; cherchant hors des tropiques les vents
» qu'on nomme généraux. Pour cela il faut des instrumens
» & des vaisseaux capables de supporter de tels efforts;
» deux choses qui manquent aux insulaires, sans parler
» de plusieurs autres de non moindre nécessité.

» Ces raisons, outre toutes celles qu'on pourroit ajou-
» ter, m'engagent à dire que ces isles n'ont jamais pû
» avoir de communication avec le Pérou & le Mexique,
» encore moins avec la nouvelle Guinée ou les Philip-
» pines; les vents étant contraires pour aller de ces deux
» contrées jusqu'ici.

» Depuis ces quatre isles, on ne voit aucune terre
» sous la même latitude. Les embarquations de ces peu-
» ples ne sont propres qu'à des petits voyages. De quelle
» façon ont-ils donc pû s'y rendre pour aller dans des
» lieux éloignés? La plus vraisemblable c'est que lors-
» qu'ils sortent d'un endroit d'où ils ne voyent pas la
» terre, ils côtoyent celle dont ils partent, jusqu'à ce
» qu'ils apperçoivent celle où ils veuillent aller. S'ils per-
» doient absolument la terre de vûe, il faudroit de toute
» nécessité qu'ils eussent quelque connoissance de la
» boussole, ce qui n'est pas; sans parler des courans,
» des vents contraires, ou autres inconvéniens qui peu-
» vent leur faire perdre leur route. La plus grande preu-
» ve qu'on puisse donner de ce qu'on vient de dire,
» c'est que les meilleurs pilotes bien fournis de tout ce
» qui manque à cette nation, s'ils perdent la terre de vûe
» pendant deux ou quatre jours, ne sçavent ni ne peu-
» vent déterminer l'endroit où ils sont. Il faut qu'en gé-
» néral les instrumens de la navigation de ces insulaires

» soient leurs propres yeux,& la brieveté de leurs courses.
» Quand on leur supposeroit une connoissance des étoi-
» les plus grande qu'ils ne l'ont sans doute; quand les
» nuages ne déroberoient jamais ces astres à la vûe; quand
» il feroit aussi possible, qu'il l'est peu, de tenir la haute
» mer sans autres guides, les insulaires n'en feroient pas
» plus en état de faire des voyages de long cours: car
» bien qu'il soit vrai que les plus novices dans l'art de la
» navigation, puissent en partant d'une petite isle peu
» éloignée de la terre, aller à la recherche de cette terre,
» si elle est d'une grande étendue, parce que s'ils ne
» touchent pas dans un endroit, ils vont toujours abor-
» der dans un autre; il n'en est pas de même de ceux qui
» partant, soit de la terre ferme, soit d'une isle, iroient
» à la recherche d'une isle petite & éloignée.

» Cependant parmi les Indiens de ces quatre isles, il y
» en avoit quelques-uns mulâtres, & cette différence
» de couleur marque qu'ils ont communiqué avec quel-
» qu'autre peuple. On peut encore faire attention que
» ces quatre isles sont petites, & que les grandes peuvent
» à peine contenir leurs habitans, ce qui entraine des
» émigrations: en sorte qu'il s'en détache de tems à au-
» tres qui vont chercher d'autres isles où ils puissent vivre
» avec plus de commodité, sans parler de ce que sou-
» vent ils se séparent à cause de leurs divisions intestines.
» L'amour de la liberté, ou celui de la domination suffi-
» sent quelquefois pour les y conduire. Ainsi l'on doit
» conjecturer qu'au sud-est, au sud, au sud-ouest, &
» même jusqu'à l'ouest, il y a d'autres isles qui se suivent
» de proche en proche, ou une terre ferme qui se pro-
» longe jusqu'à la nouvelle Guinée, peut-être jusqu'au

» voisinage des Philippines, ou au contraire jusqu'à celui
» de la terre au sud du détroit de Magellan ; puisqu'on
» ne connoît aucun autre endroit par où ces isles ayent
» pû se peupler sans miracle. Si l'on va d'un côté ou
» d'un autre, ou de tous les deux, il y a grande appa-
» rence qu'on trouvera beaucoup d'isles ou de continens
» qui seront précisément les antipodes des meilleures
» contrées de l'Europe, de l'Afrique & de l'Asie, où
» Dieu a créé entre le 20e. & le 60e. degré les hommes
» propres aux lettres, aux armes, à la police, en les pla-
» çant dans la température qui leur convient. On doit
» donc s'attendre qu'on trouvera la même disposition
» dans ce terroir & dans les habitans de ces parages, en
» faisant attention que le pays inconnu a plus de 5000
» lieues de longitude, & dans quelques endroits soi-
» xante, quatre-vingt degrés, de latitude & peut-être
» plus : enfin qu'il reste encore à découvrir au-delà du
» quart de notre globe.

» Sans parler de beaucoup d'autres raisons qu'on
» pourroit apporter pour preuve de ce que j'avance, il
» est avéré que dans toutes les mers du monde, quand
» on découvre de petites isles fort éloignées des autres
» côtes, aucune ne se trouve peuplée ; toutes au con-
» traire ont été trouvées sans habitans, si l'on excepte
» les Larones dont on assure qu'elles sont une Cordilière
» qui aboutit au Japon : (ce qui est très-vrai, puisque
» par quelque plage de mer qu'on aille du Mexique aux
» Philippines, on rencontre toujours cette Cordilière
» d'isles.) Par exemple, les Tercères, l'isle de Madère,
» celles du cap Verd, & les autres petites isles de l'O-
» céan atlantique, pour être trop loin & trop engolphées
» dans

» dans la mer, étoient désertes quand on les a vûes la
» première fois, au lieu que les Canaries situées à la vûe
» de la terre ferme d'Afrique se sont trouvées peuplées.
» Si des isles à portée, voisines de l'Europe & de l'A-
» frique, où la navigation est connue depuis si long-tems,
» ont été inconnues pendant tant de siècles, & n'ont été
» découvertes & peuplées que par hazard : que dirons-
» nous de ces quatre nouvellement découvertes dans un
» si large océan qu'on a trouvées peuplées de gens, qui,
» ainsi que leurs voisins, ignorent l'art de naviger ? »

Particularité remarquable de ces terres.

Remarquons encore combien il est surprenant qu'au centre même d'une si vaste plage d'eau, il se trouve un si grand nombre d'isles & presque toutes petites. A peine y en a-t'il quelques-unes d'une étendue remarquable. La plûpart n'ont que depuis quatre à six ou huit lieues de tour ; & le nombre de celles qui sont moindres, est infini. De plus, on en voit quantité qui sont noyées dans le milieu, & qui ne sortent de la mer que par leurs bords élevés en circuit comme autant de chaussées. On sçaura par expérience un jour si la mer empiéte sur les terres en cette plage, ou si elle commence à s'en retirer ; car on ne peut guères s'empêcher de regarder cette longue chaîne d'isles rangées à la file, comme un monde perdu, dont on n'apperçoit plus que les sommités ; le surplus se trouvant enféveli sous les eaux, depuis la dernière révolution arrivée à notre planette ; & cela est d'autant plus vraisemblable, que les gallions de Manille allant à la foire d'Acapulco, trouvent souvent le fond avec la sonde en plein océan, loin de la vûe de toute terre.

Conjectures sur la profondeur des mers. La position des isles en longitude, n'est pas bien connue, sur-tout de celles qui sont entre l'équateur & le tropique austral. Ce n'est même que dans ce siècle-ci, qu'on a commencé de mieux déterminer la distance du continent d'Amérique aux isles Larrones, & de connoître la largeur de la mer pacifique, qu'on n'avoit pas cru d'abord aussi grande. On a rapporté à l'article de Dampierre les excellentes observations qu'il a faites sur la largeur de chacun des trois grands océans. Il en a fait une autre particulière, par laquelle il donne une induction, qui peut conduire à quelques conjectures sur leur profondeur. Cet habile marin a souvent remarqué que près des côtes, la profondeur de la mer est correspondante à la hauteur des terres, & que la pente du rivage continue dans le même talus au-dessus & au-dessous de la surface de l'eau : tellement que si la côte est plate, il y a peu d'eau près des bords ; & qu'au contraire les vaisseaux peuvent en approcher fort près, si elle est en précipice & en écore ; la pente de la montagne se continuant au même degré d'obliquité sur le plan de l'horizon. Il est facile de faire la même remarque dans les rivières. Leur lit est plat quand le rivage est plat, & l'eau profonde aux endroits où le bord est élevé. Ainsi on conjecture communément avec assez de vraisemblance, que près des côtes la surface de la mer est à peu près autant au-dessus du fond, qu'elle est au-dessous du point le plus élevé du rivage. En étendant plus loin cette observation, on en pourroit peut-être déduire quelle est en chaque océan la plus grande profondeur de l'abime ; & supposer que le fond de cuve des mers est aussi creux, que le plus

haut point des grands continens qui les environnent est élevé au-dessus du niveau de ces mers. (*) Dans cette supposition, par exemple, si le fond de cuve du vaste océan pacifique correspond à la plus grande hauteur des Cordilières, il en faudra conclure que sa profondeur est d'environ 3220 toises: car c'est, selon les mesures prises par M. Bouguer, la hauteur perpendiculaire qu'a la montagne Chimboraço, le plus haut sommet d'entre ceux des Cordilières qu'ait visité cet astronome. Ce fond de cuve le plus bas de l'abîme pacifique, doit suivre une direction à peu près parallèle à la chaîne des Cordilières, & se trouver à une distance médiocre du Chili & du Perou, & à une très-grande du rivage oriental de l'Asie. Car la chaîne des montagnes d'Amérique formant un talus très-rapide à sa face de l'ouest voisine de la mer, le lieu le plus bas du vallon, c'est-à dire, le plus creux de l abîme, ne doit pas être à une grande distance horizontale du sommet; au lieu que cette chaîne par sa face de l'est présente un talus fort adouci, fort étendu dans le continent d'Amérique, fort éloigné de la mer du nord, comme on le voit par le long cours de la riviere des Amazones le plus grand fleuve de l'univers. Dans les montagnes, même dans les tertres, quand la pente est rapide d'un côté, elle est étendue de l'autre. Ce qui arrive aux moindres masses, arrive aussi

De la mer pacifique.

(*) *So high as heaven the humid hills, so low*
Down sunk a hollow bottom, broad, and deep;
Capacious bed of waters. MILTON, Liv. VII.

Autant que vers le ciel les rochers s'élevèrent,
Autant au point central les vallons s'affaissèrent;
Vastes bassins des mers.

aux grosses : la nature étant assez uniforme dans ces fortes de fabriques, il n'y a guères de meilleure méthode de juger des grands objets, dont l'ensemble est difficile à considérer, que par l'examen des petits objets de la même espèce. On peut dire à cet égard, que celui qui voudra considérer avec des yeux de cosmogoniste un terrein de quelques arpens voisins d'un étang, y verra le tableau racourci de la fabrique du monde entier.

L'autre chaîne de montagnes parallèle aux Cordilières, qui ferme à l'occident la vallée qu'occupe l'océan pacifique, a de même sa pente étendue vers l'est, & son talus rapide à l'ouest. Sa hauteur spécifique est moindre sans doute que celle des Cordilières : car on n'en apperçoit que les sommets inondés, qui se montrent par fréquens intervalles, depuis la chersonèse de Kamtschatka en une chaîne d'isles continuée jusqu'aux terres australes : & cette chaîne étend à l'est de longues branches perpendiculaires à sa direction principale, qui sont dans la mer pacifique autant d'islotes ou de bas fonds ; preuve que son inclinaison est très-étendue & peu rapide à la face de l'est ; & que par conséquent le fond de cuve est fort éloigné du sommet dans cette partie. Que si au lieu de considérer la vallée *pacifique*, comme bornée d'une part par les Cordilières, & de l'autre par les sommets de la longue chaîne des isles Jesso, Japon, Philippines, Larrones, Salomon, Guinée, Hollande, Diémen, &c. on veut prendre l'autre borneur de cette grande vallée aux points les plus élevés du continent de l'Asie vers l'est, nous sçavons par les mesures réitérées, qu'en ont prises les PP. Verbiest & Grimaldy, que les montagnes de Tartarie au nord-ouest de la muraille de la Chine,

ont environ 3000 pas géométriques (2500 toises) d'élévation au-dessus du niveau de la mer voisine de Peking.

Ajoutons dans la même supposition que nous venons de faire, quelques conjectures sur la plus grande profondeur des autres mers. Celle de l'océan atlantique sera d'environ 2200 toises, si l'on prend pour régle la hauteur du pic de Ténériffe au-dessus du niveau des eaux, telle que le P. Feuillée en a donné la mesure : d'autres la portent à cinq mille d'Italie ; ce qui feroit une lieue & deux tiers, & paroît excessif : M. Heberden ne la trouva par une mesure géométrique que de 2566 brasses angloises, ce qui différe peu de la mesure du P. Feuillée de 2213 toises françoises. Après tout, cependant ce seroit aller trop loin que de conclure de ce seul pic, la profondeur du vaste océan atlantique. De la mer atlantique.

La surface de la mer méditerranée est de niveau avec l'océan. La preuve s'en tire de ce que, selon les mesures prises par Picard, l'observatoire de Paris est élevé de 46 toises sur le niveau de l'océan, & de 45 toises sur celui de la méditerranée, selon les mesures prises par Maraldy. Pour rechercher par conjecture, quelle peut être la profondeur du fond de cuve de la méditerranée, cherchons d'abord quelque point élevé & avancé dans le continent à une certaine distance de la mer, & dont il nous soit facile de connoître la hauteur au-dessus de son niveau. Le terrein le plus élevé de toute la France, est dans le duché de Bourgogne, en un lieu appellé Baissei en Chaume, le plus haut des Chaumes d'Auvenay, faisant partie de l'Autunois. Si l'on divise le cours général des eaux du royaume par des lignes tracées le long de toutes leurs De la mer méditerranée.

sources, qui parcoureront toutes les sommités dont elles sortent, on aura trois lignes dont le point de rencontre est au lieu ci-dessus. Aux environs de cette côte, les eaux coulent de trois côtés différens. Dans la paroisse de Meilly à cinq lieues de Beaune, on trouve trois sources; l'une du ruisseau des Tillots tombant dans l'Ouche, de-là dans la Saone, puis dans la mer méditerranée; l'autre du ruisseau de Clomot, qui se jette dans l'Arroux, de-là dans la Loire, puis dans l'océan occidental; la 3e. est la source de l'Armançon, qui va dans la Seine par l'Yonne, puis dans l'océan du nord. Ce terrein a moins d'une lieue d'étendue. Ainsi la France est un tertre à trois faces, ou talus. L'une des pentes regarde le midi & fournit l'eau du Rhône: l'autre le nord-ouest & fait couler les eaux de la Seine, &c. la troisième & la plus étendue fournit l'eau de la Loire, &c. Telle est la vraie division de la France en trois parties, chacune bornée par le circuit des montagnes, & ayant pour milieu l'endroit le plus creux du vallon, où toutes les eaux viennent se réunir : division donnée par la nature, indépendante des divisions politiques, auxquelles seules néanmoins les géographes s'arrêtent en dressant les cartes, sans égard au physique local de chaque contrée, qui devroit pourtant faire un des principaux objets de leur art. M. d'Anville, homme consommé dans la science de son art, est le seul qui ait eu l'attention, que n'ont pas eu ses prédécesseurs, de tracer dans ses cartes le cours des sommets avec autant de soin que le cours des eaux. Mais sans s'arrêter plus long-tems sur cette considération, revenant à celle qui y a donné lieu, comme nous n'avons pas la mesure de la hauteur perpendiculaire de ce terrein

de la Bourgogne, au-dessus du niveau de la mer méditerranée, il n'est pas possible d'en conclure sa correspondance avec la profondeur de la mer, jusqu'à ce que l'on ait cette mesure, dont la connoissance est facile à acquérir, dès que l'on a une fois observé au juste à quel lieu on doit la fixer. Observons néanmoins que dans ce canton de la Bourgogne, il n'y a point de hautes montagnes, & que les pics ou sommets fort saillans répandus en divers lieux de la France, peuvent avoir plus d'élévation que ce terrein, qui, en s'élevant insensiblement de toute part, distribue aussi les eaux de toute part. Selon les mesures déterminées, soit géométriquement, soit avec le baromètre par MM. de l'académie des sciences, lorsqu'ils ont tracé la méridienne en France par l'opération des triangles, les montagnes du Languedoc ont de 400 à 650 toises au-dessus de la surface de la méditerranée: celles d'Auvergne de 800 à 1036. celles des Pyrénées de 1200 à 1440, qui est la hauteur déterminée par M. Cassini pour le sommet du Canigou, l'une des plus hautes des monts Pyrénées. Nous avons dans les Alpes un autre point connu plus élevé que tous ceux-ci, selon l'apparence, & probablement l'un des plus hauts qu'il y ait dans toute l'Europe. C'est celui du mont *Maudit* qu'on apperçoit facilement de plus de soixante lieues de distance. Au rapport de M. Fatio de Duilier, cette pointe a 2000 toises au-dessus du niveau du lac de Genève; & la surface de ce lac, selon son calcul, en a 426 au-dessus de celle de la mer méditerranée. Si l'on veut prendre pour mesure cette hauteur connue, elle donnera dans l'hypothèse présente environ 2400 toises pour la profondeur du fond de cuve de la méditerranée. Cette

profondeur paroît d'abord bien grande, puisqu'elle excède celle que la hauteur du pic de Ténériffe nous a donné lieu d'assigner à l'océan atlantique. Cependant si l'opération de M. Fatio est juste, quant à la hauteur qu'il assigne au mont Maudit sur le lac de Genève, il n'y a guères à défalquer du total; quand même il auroit fait quelque erreur en mettant le lac trop au-dessus de la mer, (*) & en donnant trop de pente au lit du Rhone, trompé par la rapidité de son cours qui doit en partie être attribuée à la force acquise du courant. Car d'un autre côté nous n'avons considéré que l'un des borneurs de la grande vallée dont la mer méditerranée occupe le fond: le mont Atlas qu'on doit regarder comme l'autre borneur, est encore plus élevé que les Alpes, s'il en faut croire toutes les merveilles que les anciens ont racontées de cette fameuse chaîne de montagnes. Mais le docteur Shaw, sçavant voyageur anglois, est bien éloigné de ce sentiment; dans ses observations géographiques, il dit en avoir trouvé la pente assez douce, bien garnie d'arbres; & que la hauteur des sommets, dans ce qu'il en a

(*) L'opération de M Fatio n'est pas bien juste: ce qui vient probablement de la base dont il s'est servi. M. de Chéseaux sur une base de 13000 pieds a trouvé le mont Maudit de 2246 toises plus haut que le niveau du lac de Genève, mesure plus forte que celle de Fatio, qui certainement s'est encore trompé dans l'élévation qu'il donne au niveau du lac sur celui de la mer. Sur ce dernier article il en donne trop. Le barometre n'est plus haut à Genève qu'à Toulon que de 16 lignes tout au plus: ainsi au lieu de 426 toises, ce sera 160 selon la regle de Maraldi de 10 toises d'élévation du terrain par ligne de hauteur du mercure, en comparant deux barometres. Ceci ne s'éloigne pas de l'élévation que donne la comparaison de la pente du Rhône avec celle d'un fleuve à peu pres aussi rapide & aussi profond, tel qu'est le Rhin à son issue du lac de Constance, dont l'élévation est à peu près la même que celle du lac de Genève.

vû;

vû, ne peut guères aller qu'à 500 ou 600 verges, (250 ou 300 toises.)

Un sçavant naturaliste a déja remarqué, que c'est faute d'avoir fait attention à la vitesse acquise du courant, à l'action & au poids des eaux supérieures, qu'on a évalué l'élévation du terrein d'où sort le Danube à deux mille d'Allemagne, au-dessus du niveau de la mer noire. Ce calcul est certainement trop fort de beaucoup : aussi est-il comme certain que la mer noire n'a pas, à beaucoup près, tant de profondeur ; mais on pourroit la conjecturer par la hauteur des Alpes & par celle du mont Caucase; car la contrée de la terre parcourue par l'eau du Danube, est un vallon renfermé entre les crêtes des montagnes de Thrace, des Alpes, des monts Krapacks, & du Caucase, dont la mer noire occupe le lieu le plus bas, dont la grande pente descend des Alpes faisant face au levant, & la pente rapide tombe du Caucase à l'occident. De la mer noire.

La profondeur du lac de Genève n'a jamais été bien connue. J'ai souvent ouï dire, qu'on n'y trouvoit point de fond en certains endroits. La montagne de la Dole, l'une des plus élevée du mont Jura qui borde le lac, a 654 toises de hauteur au-dessus de la surface de l'eau. Telle peut être à peu près la profondeur du lac. L'opinion commune est qu'elle passe 600 toises. (*) Du lac de Genève.

Si nous considérons à présent combien en ce cas les

(*) L'endroit le plus profond du lac, est entre la montagne S. Gingo & S. Saforin. Cette montagne escarpée est élevée sur le lac de 960 toises. La plus grande profondeur du lac est à présent d'environ 1000 pieds dans un endroit où il n'a que deux lieues de largeur, non loin de l'entrée du Rhône, qui y charriant continuellement des sables, remplit peu à peu cette cavité. Elle doit être bien moins profonde qu'elle n'a été autrefois.

effrayantes profondeurs des abîmes des mers feroient peu d'effet en réalité, comparées au diamètre entier de la terre, nous ne ferons plus furpris de ce qu'avance M. de Buffon, que les petites inégalités que les montagnes produifent fur la furface du globe, en altèrent à peine la rondeur. En effet, quand les creux des mers feroient entièrement defféchés, quelle diminution une ligne de 6 à 7 mille toifes, c'eft-à-dire, de moins de trois lieues, telle que nous la fuppofons ici du plus haut point de Cordilières au point le plus bas de l'abîme pacifique, peut-elle faire fur tout le rayon du globe terreftre dont elle n'eft pas une 500e. partie.

Utilité de l'établiffement en Polynéfie. Anfon.

Revenant à la mer pacifique, je crois avoir montré combien il y auroit à profiter & à obferver dans cette longue bande de terre, qui s'étend depuis Jeffo jufqu'au pole auftral peut-être; au moins à coup fûr jufqu'au 44. ou 45. degré de lat. fud. Si jamais on prend la penfée d'y former un établiffement, après avoir fait choix d'un bon port pour la réfidence de la colonie, chofe qui n'eft pas facile à trouver dans ce parage, on pourra tout découvrir en flanc peu à peu le long de cette Cordilière. On reconnoîtra ce que c'eft que la nouvelle Zélande, où aucun Européen n'a jamais mis le pied. On pourra retrouver la terre de David inutilement cherchée depuis par les Hollandois, & même celle où l'amiral Drake aborda fort près du cercle polaire, & qu'il trouva peuplée d'habitans d'un facile accès, avec lefquels il commerça. Roggewin confeille fort de vifiter de nouveau cette partie au fud-oueft de l'Amérique: ce qui fe peut faire auffi, foit en partant d'une ville du Pérou comme fit Mindana, lorfque navigeant de Payta droit à l'eft, il découvrit

Anfon.

quantité de belles isles, des contrées agréables & fertiles, peuplées d'habitans d'un assez bon caractère ; soit comme je l'ai dit ailleurs, en partant d'une ville du Chili. Il faut que la chaîne des isles s'étende fort loin vers le sud de la mer pacifique, aussi bien que vers le sud de la mer des Indes, puisque Schouten rencontra une grande double pirogue pleine de monde à plus de 1000 lieues au sud-ouest de l'isle de Guam. Mais on doit faire attention à ce que dit Frésier qu'au sud-ouest même de Magellan, depuis le 305 jusqu'au 280e. degré de longitude, il ne peut y avoir de terres, à moins qu'elles ne soient plus voisines du pôle que le 63e. degré de latitude. Nous avons vû en effet, que ce parage a été parcouru à mer ouverte par différens navigateurs ; & que les terres où Drake aborda sont au-delà du 63e. degré.

La course la plus satisfaisante, sera celle qui se fera entre les deux tropiques, où la diversité des peuples est étonnante, & les objets de curiosité fort fréquens. Nos marins de la colonie apprendroient sans peine à se servir pour de courtes navigations des pirogues employées par les naturels du pays. La forme de ces bâtimens & la manière de les faire nager les rend si légers à la course, qu'ils font souvent jusqu'à 20 mille par heure. A chaque fois qu'on s'approchera de l'isle de Guam, on aura le plaisir de retrouver des chrétiens, des Espagnols, des religieux de divers ordres ; grand sujet de consolation dans un parage si éloigné & si peu connu. On y est bien reçu : on y trouve des rafraîchissemens ; le commerce y est toujours libre, même en tems de guerre entre les nations. L'énorme distance de l'Europe ou la colonie espa-

gnole se voit placée, fait qu'elle ne prend point de part aux demêlés qui nous troublent, & la rend neutre à cet égard. Les trajets ne doivent pas être longs d'une isle à une autre : car tout le long de cette route on voit chaque jour aller & venir quantité d'oiseaux de l'espèce de ceux qui ne vivent qu'à terre. Ils viennent le matin & retournent le soir ; preuve qu'ils trouvent-là par-tout des lieux de résidence peu éloignés. Les traites étant ainsi de peu de distance, il semble qu'après avoir formé le premier établissement dans un lieu favorable, il seroit possible en les parcourant successivement, de rapporter à mesure dans le magasin principal ce qu'on viendroit de trouver ailleurs, & de fonder ainsi au centre de la Polynésie un commerce d'isles en isles, semblable à celui que les Hollandois ont aux Moluques, par le moyen de leurs magasins de l'isle d'Amboine, &c. où les nationaux du voisinage viennent se fournir.

Roggers, Dampier, Funnels, &c.

Anson.

Nécessité d'un lieu d'entrepôt.

Quoiqu'il en soit, en suivant ce second projet parmi les trois que l'on propose ici, il faut observer deux choses. La première de ne pas gêner la liberté du chef de l'entreprise en lui prescrivant des ordres trop positifs sur le lieu de l'établissement, qu'il faut lui laisser faire où il le trouvera possible & convenable. La seconde que la nécessité d'un pareil projet paroît demander que l'on s'assure de l'isle Jean Fernand par la construction d'un fort. C'est ici de l'aveu de tout le monde, un des plus beaux lieux de l'univers. Quoique je ne me sois pas attaché à donner sa description particulière, Jean Fernand se trouvant hors de mes limites, ce que j'en ai dit par occasion dans les livres précédens, suffit pour en donner une idée. Ceux qui voudront la mieux connoître

n'ont qu'à consulter les voyages de le Maire, ceux des Flibustiers Anglois, de Dampierre, Roggers, Anson, & tant d'autres. Cette charmante isle déserte est l'endroit le plus fréquenté de toute le mer du sud. Les vaisseaux ne manquent jamais d'y relâcher ; & leurs équipages après quelque séjour, se trouvent rétablis des fatigues & des maladies de la mer. On convient qu'elle peut aisément fournir à la subsistance de six cens familles ; qu'il est aisé de s'y fortifier à peu de frais, & qu'il seroit presque impossible d'en déloger ceux qui s'y seroient une fois établis. Au rapport de Cowley, la nature l'a si bien fortifiée, qu'avec cent hommes & une dépense de cent guinées, on pourroit la défendre contre mille. Quelques-uns disent qu'il y a des mines d'or ou d'argent dans les montagnes. Mais ce n'est pas la plus grande utilité qu'on en puisse tirer. Il n'est pas possible de trouver un meilleur entrepôt pour les vaisseaux destinés au nouveau monde de la mer de sud. On va des côtes de France aux Canaries ; des Canaries aux côtes du Brésil, du Brésil à Jean Fernand, d'où les marins remis des travaux essuyés en doublant le cap Horn, pourvûs d'eau & de vivres frais, feroient sans peine la longue traversée de la mer pacifique, à l'aide des vents de sud-est, navigeant toujours sous des parallèles assez tempérés. De cette manière, malgré l'extrême longueur de la route, elle se trouveroit divisée par intervalles praticables. On n'auroit point à faire tout d'une traite de ces courses énormes qui engendrent le scorbut dans un équipage. La colonie placée à Jean Fernand n'y seroit pas dans un exil triste, ayant de fréquentes occasions de voir arriver des vaisseaux de l'Europe, avec lesquels elle feroit un

commerce très-profitable, en les fournissant de vivres; puisque l'isle peut en produire assez pour la colonie, & pour les passagers.

La cour d'Espagne, dont le consentement paroit nécessaire pour former un établissement ici, ne pourroit qu'être contente de voir entre les mains de ses alliés un poste que l'état de ses affaires ne lui permet pas de garder elle-même, & qui ne seroit plus désormais le refuge assuré des pirates ou des interlopes anglois, qui, par le pillage ou par la contrebande, désolent sans cesse les côtes espagnoles de la mer du sud. Le projet des Hollandois étoit bien de s'en emparer en 1721. si Roggewin fut revenu de sa course de la mer du sud par le même chemin qu'il avoit pris en y allant. « Notre amiral, dit son historien pag. 107, conçut d'abord le dessein de s'assurer de la possession de cette isle à son retour. Sa situation, sa fertilité, étoient de grands motifs. Tous les vaisseaux qui feroient allés dans la Terre australe ou qui en feroient revenus, y auroient relâché, & s'y feroient pourvus de vivres & de toutes sortes de rafraichissemens. Il y a de quoi y établir une nombreuse colonie. D'ailleurs il y a grande apparence qu'avec le tems on auroit découvert quelque riche mine dans les montagnes. L'isle a 15 lieues de circuit. L'air y est fort sain, & nos malades s'y rétablirent en peu de tems. Aussi cette isle est-elle située au milieu du meilleur climat, sçavoir du 5e. depuis le 30e. au 36e. parallèle. Tous les pays, tant au nord qu'au sud qui sont situés dans ce climat, passent pour les plus fertiles. » A défaut de l'isle Jean Fernand, on peut placer l'entrepôt à l'isle Mocha, à l'isle Sainte Marie, ou même à l'isle

Cocos. Celle-ci placée à 5°. 15'. au nord de l'équateur, & d'environ 7 ou 8 lieues de tour, est un endroit très-joli, quoique désert. Les rochers qui l'entourent la rendent inaccessible de toute part, si ce n'est au nord-est où l'embouchure d'un ruisseau d'eau douce, formant un havre, donne aux vaisseaux une entrée & un mouillage sûr. La côte est basse & l'intérieur élevé. Les sources tombant en cataractes de la cime d'une montagne, viennent se réunir dans un profond bassin au milieu des terres, toutes couvertes de verdure, de bouquets de bois, & d'un nombre prodigieux de cocotiers. En un mot, ceux qui l'ont parcourue en parlent comme d'un lieu de délices; mais il est un peu loin de notre route. Mocha & Sainte Marie sont voisins de la côte du Chili, sont plus à portée. C'est, ainsi que Jean Fernand, un lieu de rendez-vous ordinaire aux vaisseaux de la mer du sud. Quand Roggewin prit terre à Mocha en 1721, les insulaires venoient de la désertet tout-à-fait, pour se retirer sur le continent; » de sorte, dit-il, que cette isle propre à » faire un bon établissement d'entrepôt étoit alors, & est » peut-être encore aujourd'hui au premier occupant. « Je n'ai pas donné la description de ces deux isles, que leur proximité du continent a mis trop à portée d'être connue. Je renvoye le lecteur à celles qu'on en a faites, dont la plus curieuse est dans le voyage de George Spilberg. Il y a bien encore un meilleur moyen que tous ceux-ci, de former en ces climats un entrepôt fort considérable. Mais c'est ici une véritable affaire d'Etat, qui ne doit se traiter qu'entre les rois ou leurs ministres, & dont il ne convient aux particuliers, ni de se mêler ni de parler. Dampier, Wafer.

Le troisième projet est d'une exécution plus facile, Etablisse-

ment en Australasie préférable aux deux autres.

offre de plus grandes suites, à moins de dépense, plus d'expédition, plus d'espérance de profits prochains; en un mot, est préférable aux deux précédens. Qu'on me permette là-dessus quelques réflexions générales, avant que d'entrer dans la discussion du choix des lieux de cette grande contrée, auxquels on doit donner la préférence.

Il est plus aisé d'aller en nouvelle Guinée qu'aux Philippines & à la Chine, où les vaisseaux espagnols & les nôtres vont tous les jours: sur-tout en partant de l'établissement voisin que nous avons à Pondichery. Rien n'est plus fréquenté des Européens que l'archipel des Moluques. Pourquoi n'irions-nous pas à quinze ou vingt lieues plus loin visiter l'extrémité de ce nouveau monde si peu connu, si curieux à connoître, qui dans la suite des tems se découvriroit en entier de proche en proche, quand une fois le premier établissement y feroit formé? C'est à ce côté qu'il faut s'attacher; parce que c'est de ce côté que sont les grands continens. Qu'ils soient ou non, de vastes isles séparées par des bras de mer, il n'en est pas moins vrai que les traversées de ces détroits ne seront jamais un grand obstacle pour qui voudra parvenir aux terres ultérieures.

Toute colonie placée en nouvelle Bretagne, en nouvelle Guinée, en nouvelle Hollande, ou chez les Papous, tiendra le bout du fil d'Ariane. Avec du tems, de la confiance, & quelques frais qui ne doivent pas être regrettés, puisque l'avenir en promet le retour au centuple, il faut que tout se découvre de suite en suite. Ce ne sera pas l'ouvrage d'un jour, il est vrai. Les grands projets supposent de grands travaux durant un long espace

pace de tems. C'eſt aux particuliers à meſurer la durée des années : un peuple entier ne calcule que par ſiècles. Les nations puiſſantes faites pour avoir de grandes vûes, & comme elles, les rois qui ſont leurs chefs, une fois animés du déſir de la gloire, de l'amour de la patrie & de celui du genre humain, doivent ſe conſidérer comme des individus toujours ſubſiſtans, & travailler pour l'éternité.

Si l'Eſpagne, le Portugal & la Hollande ont immortaliſé leur nom par leurs découvertes, par leurs établiſſemens magnifiques dans les Indes orientales, ils ont encore laiſſé à la France une grande & belle tâche, à la France à qui ſont dûes les plus anciennes entrepriſes maritimes ; qui la première s'eſt autrefois ſignalée par la découverte des Canaries, par un commerce établi ſur les côtes de Guinée dans un tems où aucune autre nation de l'Europe n'avoit encore de marine, par la première découverte de cette même Auſtralaſie au tems de Gonneville ; qui ſe voit aujourd'hui par la ſituation floriſſante de ſa compagnie dans les Indes, en état d'y faire bientôt, ſi elle veut, des progrès qui la mettront au niveau des trois autres nations, qui même lui feront tenir dans ces régions éloignées, le même rang qu'elle tient dans la république européene. On ſent aujourd'hui plus que jamais parmi nous, non-ſeulement toute l'utilité du commerce dont on n'a jamais douté, mais encore tout l'honneur qu'il y a de le faire d'une manière diſtinguée. C'eſt un point dont la nation trop accoutumée peut-être, s'il m'eſt permis de le dire, à ne connoître d'honneur que celui qui s'acquiert par les armes, n'étoit pas ci-devant aſſez perſuadée. Soit que devenue plus philoſophe en ce

siècle-ci, elle sçache mieux apprétier la gloire d'être utile à sa patrie par des moyens paisibles, soit que la considération du grand pouvoir que nos voisins ont acquis par leur industrie lui ait ouvert les yeux, son esprit, ses raisonnemens & ses vûes paroissent depuis quelques années se tourner plus volontiers de ce côté que d'aucun autre. Par une suite de cette façon de penser, l'état de commerçant se mettra sur un pied assez honorable, pour que ceux qui l'exercent ne soient plus tentés de le quitter pour un autre ; & nous cesserons de mériter le reproche que nous faisoit avec justice un écrivain du siécle passé. » On voit, dit-il, en Angleterre & en Hollande » le négoce se maintenir dans les familles. Mais en France on se contente souvent de gagner quelques mille » livres ; aussitôt après on jette les yeux sur une charge » d'épée ou de robe, dans le dessein de faire paroître, » dit-on, un fils de famille. C'est-là une faute capi» tale. Un grand établissement dans les pays étrangers » éloignés, n'est pas non plus à charge à l'État, comme il » semble qu'on se l'est imaginé en France. Les Hollan» dois sages & prudens, se sont attachés inviolablement » à leurs colonies indiennes. Ce qu'elles produisent se » peut appeller leur *cru*. Ils sont maitres de leur négoce. » & traversent exactement ceux qui veulent les imiter. Il » est étonnant que des peuples habitans un pays fertile en » tant de productions propres au commerce, ne veulent » pas les imiter ; d'autant mieux que la Hollande ne » produit rien d'elle-même que du fromage, du beurre » & du lait. «

Instruct. pour voyager utilement.

Commerce de l'Australasie.

Le recueil des relations rassemblées dans cet ouvrage, me dispense de m'étendre beaucoup sur les avantages de

commerce qui résulteront de l'établissement. Il n'y a presque aucun doute que la nouvelle Guinée placée au milieu des isles des épiceries ne doive en produire ainsi que les autres cantons des Moluques. En tout cas, si le terrein n'en produit pas de lui-même, pourquoi n'en produiroit-il pas par la culture aussi bien que ceux du voisinage? Les plantes qu'on y porteroit de Ternate ou d'Amboine, y fructifieroient aussi bien que dans plusieurs autres isles, où les Hollandois sont obligés de payer une somme aux souverains pour faire arracher ces plantes, afin qu'il n'en existe point d'autres que celles qu'ils ont en leur pouvoir. Mais, dira-t-on, si ce pays peut procurer des utilités réelles au commerce, pourquoi les Hollandois, habitans eux-mêmes des Moluques & si voisins de la nouvelle Guinée, n'y ont-ils point fait d'établissemens? C'est qu'ils en ont assez d'avoir déja six gouvernemens dans ces contrées, Coromandel, Ceylan, Malacca, Amboine, Ternate & Banda; & qu'un petit pays tel que leur patrie, ne peut pas fournir à de plus nombreux établissemens. C'est qu'il n'est pas de leur intérêt de multiplier si fort une denrée qu'ils vendent très-cher aux autres nations. Mais il est tout à fait de l'intérêt de la France de passer le moins qu'il est possible pour cet article par des mains étrangères. On n'ignore pas combien notre compagnie des Indes diminue de jour en jour le capital des sommes qui se portent à cet égard à l'étranger; combien il nous seroit avantageux que ce capital devint égal à zéro, & que la Hollande fut obligée de nous payer en argent, ce qu'elle reçoit en contre-échange. Car, d'une part, la consommation des denrées & productions que nous ne tenons que de l'industrie de nos

voisins, est la plus destructive de toutes les dépenses que nous puissions faire; & d'autre part les denrées de notre patrie, le fer, le vin, les étoffes, &c. étant de première nécessité, il faut toujours que nos voisins les tirent de nous, lors même que nous ne tirerions rien d'eux.

Nulle espèce d'homme n'est in[illegible]explicable.

Je laisse à part aussi les avantages du commerce d'exportation, dont il m'a suffit de toucher quelques mots dans la première partie de cet ouvrage. On sçait assez quel est le gain prodigieux qui se fait avec les sauvages sur des bagatelles de vil prix. Ces peuples austraux paroissent avoir à la vérité une singulière philosophie, consistant à calculer si la peine de se procurer certaines commodités de la vie n'est pas plus onéreuse que ces commodités même ne sont agréables. En se déterminant pour l'affirmative, ils restent dans une indolence purement animale, vivans à peu près comme les lièvres & les cerfs des bois. Ils nous regardent comme des fols & comme de mauvais algébristes d'essuyer tant de fatigues pour des choses frivoles, telles que des vêtemens & des maisons, dont il est plus court, & même facile, de se passer quand on est élevé dans cette habitude. Mais quelqu'attachement que ces peuples brutes ayent pour leurs vieux usages, il est impossible qu'ils ne soient entraînés à la longue par l'exemple d'une vie plus douce & plus commode. Les premiers habitans de la vieille Grèce sauvage, ne valoient peut-être guères mieux que ces peuples-ci, lorsqu'ils furent formés par les Cadmus orientaux, où si l'on veut, par les princes Titans de la famille d'Atlas. Réfléchissons sur les suites merveilleuses des premiers soins que se donna pour eux le petit-fils d'Atlas.

Qui feros cultus hominum recentum
Voce formavit catus, & decoro
More . . . . .

Considérons celles que peut avoir un jour pour les nations du Paraguay, la peine si louable que se donnent les Jésuites d'aller de forêts en forêts, de cabane en cabane rassembler en peuplades nombreuses les sauvages dispersés çà & là dans les bois ; à l'exemple de ce capitaine Egyptien que les Grecs nomment Phoronée, qui rassembla dans une même habitation les Pélasges errans dans les bois de l'Argolide ; à l'exemple de Thésée qui courut l'Attique pour réunir en un même lieu les sauvages des bourgades de cette contrée, & par-là donna la première forme à l'une des plus célèbres nations de l'Univers. Ne tenons nous pas nous-mêmes notre première forme de ce fameux *marchand étranger*, (car c'est ce qui signifie en langue phénicienne le nom d'*Hercule-Ogmien* sous lequel il étoit si connu des Gaulois ; *Harokel-Aghem*, c'est-à-dire, *marchand étranger*,) qui passant dans les Gaules à son retour d'Espagne, apporta parmi nous une première teinture des connoissances de l'orient. Ce fut lui sans doute qui donnant aux peuples occidentaux l'exemple d'une vie plus civilisée, engagea par ses instructions & par son éloquence persuasive, les Celtes sauvages & vagabonds à se rassembler dans des habitations fixes ; puisque les Gaulois, qui conservoient pour sa mémoire une vénération proportionnée aux bienfaits qu'ils avoient reçûs de lui, le dépeignoient comme les réunissant tous ensemble, & les attirant tous à lui avec une chaîne d'or. » Ils le représentent, dit Lucien, sous » une figure singulière : c'est un vieillard chauve & cassé ;

» le peu de cheveux qui lui restent sont tous blancs. Il est » hâlé du soleil & ridé ; en un mot tout semblable a un » vieux marin. Ce vieux bon-homme tient attachée par » l'oreille, & tire à lui une multitude de personnes : ses » chaînes sont d'or & d'ambre, & quoiqu'elles soient fi- » nes & déliées, nul ne veut les rompre ou les quitter : » personne ne résiste & ne fait effort pour ne point mar- » cher ; au contraire les captifs pleins de joye suivent » comme à l'envie, & leur empressement fait que les » chaînes sont lâches. «

Lucian de Hercul. Gallic.

Parmi les animaux, l'espèce humaine est du nombre de celles qui par leur propre nature sont faites pour vivre en société. Or il en est de la société comme des terres labourables ; lorsqu'une fois on a commencé de les défricher, à mesure que l'on les cultive, elles deviennent plus faciles à la culture & d'un meilleur produit : mais si ceux qui défrichent des pays incultes méritent par leur travail de véritables éloges, combien n'en doit-on pas à ceux qui, par des travaux infiniment plus pénibles, se sont occupés du noble projet de défricher, pour ainsi dire, les hommes même.

Ne considérons les sauvages de la Terre australe que comme de purs animaux. En effet, s'ils ont en eux la faculté d'être quelque chose de mieux, tels que l'on nous les décrit, ils ne sont quasi rien de plus jusqu'à présent. Ils n'ont encore fait aucun effort pour se retirer de leur état primitif ; car tout animal, l'homme comme la brute, nait également sauvage : qu'on l'abandonne seul à lui-même, il sera farouche de sa nature, mais la facilité qu'a l'éducation de le ramener à des mœurs plus douces, montre que de sa nature aussi il porte en lui un principe plus ou moins actif d'inclination pour la

société, qu'il ne s'agit que de développer. Parmi les espèces de purs animaux, combien n'y en a-t-il pas que leur nature porte sans peine à mener une vie domestique & privée ? Combien d'autres naturellement sauvages s'apprivoisent par l'éducation ? Il n'y a que peu d'espèces en qui la férocité naturelle soit tout-à-fait indomptable. A plus forte raison n'y a-t-il point d'espèces d'hommes qu'on ne puisse apprivoiser & conduire insensiblement à mener un genre de vie pareil au nôtre. Le sçavant & judicieux Varron s'étoit autrefois appliqué à traiter cette matière. C'est grand dommage que nous ayons perdus le traité mélangé d'histoire & de philosophie qu'il avoit écrit sous ce titre, les *Aborigenes* ou *de la nature de l'homme*. Il paroît qu'il y traitoit de l'homme dans son état de pure nature, & qu'il y montroit combien le commerce & l'exemple des nations civilisées ont d'influence pour plier la nature de l'homme farouche, & l'amener à une meilleure vie ; & comment les colonies Troyennes ayant formé les mœurs des anciens sauvages de l'Italie, les avoient enfin portés à substituer des loix au brutal instinct qui leur servoit de guide, & des villes aux montagnes sur lesquelles ils erroient en plein air. En effet, Virgile d'accord en ceci avec les historiens les mieux instruits, nous fait des Aborigènes, qui sont les premiers ancêtres des Romains, la même description que les relations modernes nous font des peuples de Magellanique ou de nouvelle Hollande. Il avoue que c'étoient des espèces de brutes qui menoient la vie du monde la plus misérable, négligeant jusqu'au soin d'élever le bétail, de donner quelque culture aux fruits de la terre, ou d'amasser quelque provision pour le besoin. On les disoit nés du tronc des arbres même. Ils en sortoient répli-

» ment, ajoûte Servius, car n'ayant ni maisons, ni de» meures, ils se retiroient à l'abri des injures du tems » dans des cavernes ou dans les troncs des gros arbres » creux qui servoient de repaire à leurs petits enfans. »

Je n'aurois pas insisté si long-tems sur ce point, qui ne paroît guères avoir besoin de preuves, si je n'étois obligé de reconnoître que parmi les habitans des terres australes, il y en a qu'on pourroit juger indisciplinables sur le récit qu'on en fait; & que l'on y trouve en effet diverses espèces humaines plus ou moins farouches. Selon le rapport des voyageurs, ceux de la terre des Papous de la Guinée & de la Bretagne plus voisins de l'archipel des Célèbes, le sont beaucoup moins que ceux de nouvelle Hollande & de la terre de Nuitz : aussi n'est-ce point par ce dernier endroit qu'il faudroit commencer l'établissement. Cette différence dans l'espèce humaine du même climat, mérite quelques observations.

Des habitans naturels de l'Australasie.

On a reconnu, non sans surprise, que parmi les habitans de l'Asie dans les climats situés entre les deux tropiques, & sur-tout dans les isles, il y avoit une espèce fort différente des autres habitans, noire comme les nègres de Nigritie, à grosses lèvres, à cheveux de laine crêpus, en un mot semblables en tout aux nègres Africains séparés d'eux par un si vaste intervalle de mers *imperméables* à de tels gens : jusques-là même que Dampier remarque qu'ils manquent tous des dents du devant de la mâchoire supérieure, comme d'autres voyageurs le rapportent de certains peuples nègres d'Afrique ; soit qu'ils se les arrachent, soit que la nature les leur ait refusées. C'est ceci probablement plutôt qu'aucune autre raison, qui a fait donner le nom de nouvelle Guinée aux premières terres découvertes sur cette portion du globe.

globe. Dampier, qui les a vûs deux fois dans ses deux voyages en nouvelle Hollande, ajoûte que dans la grande variété des sauvages qu'il a vûs en parcourant l'univers, il n'a jamais apperçû d'espèce si hideuse que celle-ci. On trouve non loin de-là dans les Philippines, une espèce pareille de nègres, très-distincte par la figure, par le language & par les mœurs, des autres anciens habitans de ces isles qu'on croit être des colonies étrangères de peuples Malais, autrefois venus tant de Bornéo que de la terre ferme de Malacca, & de peuples Célèbes venus de Ternate & de Macassar. Ce peuple nègre des Philippines est plus ancien dans l'isle Manille que toutes les colonies étrangères qui l'ont forcé de se retirer dans les rochers & dans les bois inaccessibles.

La langue de ces noirs, plus ancienne que la langue Tagalle des Malais, n'est connue ni entendue que d'eux. Ils sont tout-à-fait sauvages, n'ayant ni loix ni arts, ni d'autre subordination entr'eux que celle qui naît de la parenté: chacun obéit au chef de la famille. Les familles mêmes vivent indépendantes les unes des autres, & ne souffrent pas volontiers de mêlange. Chacun a sa montagne. Ces noirs ont les cheveux crêpés comme les nègres d'Afrique. Leur couleur est celle des Ethiopiens. Il y en a parmi eux qui ont les cheveux longs comme les noirs d'Asie. Ils adorent des pierres rondes, des troncs d'arbres & divers autres espèces de *fétiches*, ainsi que les nègres Africains; mais ils ont ceci de commun avec les plus anciens peuples de la terre, comme je l'ai fait voir ailleurs en parlant du culte des Bætiles qui est une espèce de *fétichisme*, semblable à celui des sauvages modernes. Ce sont ces nègres de Manille qui, selon le rap-

port de quelques voyageurs, ont une queue pareille à celle que les peintres donnent aux satyres ; fait que les lettres récentes de nos missionnaires dans ces isles assûrent être aujourd'hui bien vérifié : fait que le célèbre géographe Ptolomée parlant des mêmes isles Manilles, *liv. VII. chap.* 2. ne rapporte qu'en hésitant. Ταύτας (νήσους) οἱ κατοικοῦντες, οὐρὰς ἔχειν λέγονται, ὁποίας διαγράφουσι τὰς τῶν Σατύρων. *Qui has (insulas) inhabitant caudas habere dicuntur, quales Satyrorum pingunt.* On peut tirer plusieurs conclusions importantes de ce passage singulier de Ptolomée : l'une, que les anciennes fables populaires, lorsqu'elles sont seulement dépourvues d'apparence & non de possibilité, telle que celle des Satyres ou hommes à queue, ne sont pas sans quelque fondement réel, historique ou physique. L'autre, que les anciens écrivains étoient mieux instruits que nous ne nous le figurons ; que plus on acquiert de connoissances, plus on se trouve dans le cas de leur rendre justice, & qu'il faut être circonspect à traiter de fabuleux quelques-uns de leurs récits, lors même qu'ils ont l'attention de ne les donner eux-mêmes que comme douteux. La troisième, que ces noirs des Philippines connus bien avant Ptolomée, sont très-anciens dans ce climat, & probablement les vrais naturels de ces isles. Les relations de l'isle Formose voisine de Manille, nous parlent aussi d'hommes noirs à queue, originaires du pays même.

En combinant tous ces récits, j'ai peine à me défendre de conjecturer que les noirs crépus, tels qu'on les trouve dans le milieu de l'Afrique, & dans l'intérieur des isles d'Asie, sont les premiers habitans de la zone torride : que c'est une espèce d'hommes plus brutes & plus fa-

rouches que les autres ; que d'autres espèces, *queis meliore luto finxit præcordia Titan*, profitans de l'avantage qu'une meilleure nature leur donnoit sur celle-ci, l'ont dès long-tems chassée de ses possessions dans l'Asie, l'ont contrainte de se resserrer dans des lieux inaccessibles, & en ont peu à peu détruit la race ; ainsi que les Espagnols nouveaux venus dans l'Amérique en ont usé avec les habitans du pays. Cette race a dû se trouver plûtôt détruite dans le continent que dans les isles, où les colonies étrangères venues de la terre ferme n'ont pas la même facilité de pénétrer en assez grand nombre pour occuper tout le terrein ; où les naturels du pays n'ayant point de recul, se sont peut-être défendus avec plus d'opiniâtreté. Mais on la doit trouver conservée presque sans mélange en son entier dans les pays *Vierges*, dont l'existence est à peine connue,& où le grand éloignement a jusqu'à ce jour empêché les autres espèces de pénétrer. Il doit donc être très-difficile de retrouver des hommes de cette vieille race dans les presqu'isles du continent, occupées depuis tant de siècles par les Indiens, par les Tartares, par les Mahométans : moins rare de les revoir dans l'intérieur des grandes isles de ces climats, telles que Formose, Manille, Borneo, Ceylan, où après tout ils n'étoient peut-être pas la seule espèce d'habitans primitifs ; très-commun enfin de les trouver dans la nouvelle Hollande & autres Terres australes inconnues seuls maîtres de leurs anciennes possessions, où la grande distance n'a pas permis aux étrangers de les troubler : au lieu que la partie australe voisine des Célèbes, telle que la nouvelle Guinée, & la nouvelle Bretagne, paroît avoir jadis été la proye de quel-

ques nouveaux venus. En effet les relations des voyageurs nous apprennent que les habitans de cette contrée sont d'une figure bien moins brute, d'un caractère bien moins stupide que ceux de nouvelle Hollande. Ces derniers n'en seroient peut-être que plus curieux à connoître pour un philosophe empressé d'étudier l'ancien homme dans son état primitif de nature brute, dépourvû de toute instruction; de le mettre en expérience, & de suivre les progrès de ce que l'on en pourroit faire par l'exemple, par l'exercice de ses dix doigts & de son esprit; car, ainsi que je l'ai dit, on ne sçauroit croire qu'il y ait aucune espèce d'hommes tout-à-fait indisciplinables. Mais ce n'est point par-là qu'il conviendroit de commencer dans l'entreprise proposée. Les spéculations philosophiques ne sont pas le but d'un tel projet. Il est à propos d'aller d'abord au plus utile, au plus facile, dont l'exécution applanira même les difficultés du restant. Examinons donc quel endroit se présente d'une manière plus favorable pour l'établissement.

Du choix des lieux pour l'établissement.

Premièrement il est à propos de suivre le conseil que donne Dampier de prendre la route par les détroits du nord, plûtôt que par les détroits du sud encore moins connus que ceux du nord : outre que, selon sa remarque, le pays du sud n'est pas si digne de recherche que les lieux voisins de la ligne, où l'influence directe du soleil promet plus d'utilités pour le commerce. En second lieu, il ne faut pas d'abord trop s'écarter des endroits connus, ni se placer tout d'un coup dans un pays perdu.

Zélande. Diémen.

La nouvelle Zélande, la terre de Diemen sont très-éloignées, placées vers le sud & tout-à-fait inconnues. On ne sçait absolument si l'on doit ou non s'en promet-

tre quelque chose de favorable. L'abordage est très-difficile dans tout le grand continent que nos cartes désignent sous le nom de nouvelle Hollande, dont on a lû la description *liv. III. art.* 28. sa côte occidentale est embarrassée d'un nombre infini de petites isles qui la bordent. Le pays dans le voisinage de la mer est tout-à-fait stérile & nud; comme le seroit un nouveau sol que l'océan auroit abandonné depuis peu, sans que l'action du soleil & des pluyes, & l'amas successif du débris des menus végétaux eut encore eu le tems d'y former un terroir assez fourni pour donner aux plantes & aux arbres l'accroissement que la nature a coutume de leur donner. Ceux de cette côte paroissent comme morts-nez. Elle n'a d'ailleurs offert à ceux qui l'ont visitée, rien de curieux qu'un bois qui pourroit être propre à la teinture, étant plus rouge que le sassafras de la Floride, des arbres à gomme, semblable à celle appellée sang de dragon, & des coquilles d'une merveilleuse beauté, dont il y en a de si grandes que Dampier en trouva une vuide du poids de deux quintaux & demi. Les habitans sont tout-à-fait brutaux, stupides, incapables de travail, insensibles aux avantages du commerce. Nouvelle Hollande.

La Carpentarie a de même des côtes très-difficiles. Dampier, qui se plaint de ce que les géographes ont tracé les côtes continues, nous en parle comme d'un dangereux labyrinthe d'isles & de détroits, où l'on a d'ailleurs de la peine à trouver de l'eau douce. Aucun de ces lieux ne paroît donc propre à l'entreprise projettée; du moins pour le début. On y pourra venir un jour, & peut-être avec fruit, comme le conjecture M. de Buffon, par la comparaison qu'il en fait avec les con- Carpentarie.

trées d'Amérique qui ont un certain rapport avec celles-ci. » La description qu'on nous donne, dit-il, du » terrein de la nouvelle Hollande peut faire soupçonner » que cette partie du globe voisin des Terres australes, » & qui peut-être en fait une partie, est un pays moins » ancien que le reste du continent inconnu. La nouvelle » Hollande est une terre basse sans eaux, sans montagnes, peu habitée, dont les naturels sont sauvages & » sans industrie. Tout cela concourt à nous faire penser » qu'ils pourroient être dans ce continent, à peu près ce » que les sauvages des Amazones ou Paraguay sont en » Amérique. On a trouvé des hommes policés, des empires & des rois au Pérou & au Méxique, c'est-à-dire, » dans les contrées de l'Amérique les plus élevées, & par » conséquent les plus anciennes. Les sauvages au contraire, se sont trouvés dans les contrées basses & » nouvelles : ainsi on peut présumer que dans l'intérieur des Terres australes, on trouveroit aussi des » hommes réunis en société dans les contrées élevées, d'où les grands fleuves qui amènent à la mer » des glaces prodigieuses, tirent leur source. « Ceci n'a rien d'impossible dans une vaste région dont la largeur n'est pas connue, & qui, si elle n'est qu'un amas d'isles, a autrefois assurément été jointe au continent ; s'il est vrai qu'on y ait vû des animaux féroces, comme on a cru y en appercevoir. C'est une preuve certaine en effet, que toute contrée qui est aujourd'hui une isle, a été autrefois jointe au continent, quand on y trouve des animaux malfaisans ou vénimeux. Car d'une part, il est très-évident que les hommes qui auroient été peupler ces isles en colonies, n'y ont pas exprès transporté avec

Observation générale sur les isles.

eux les races mâles & femelles de telles bêtes nuisibles, comme loups, tigres, &c. D'autre part il n'est pas moins certain que ces animaux n'ont pû ni voulu quitter le continent & traverser de vastes bras de mer, pour aller se gîter dans ces isles. Ainsi, puisqu'ils y sont, c'est une marque qu'ils y étoient déja, quand l'eau a commencé d'isoler ces régions du continent. On n'y en verroit point à présent, si dès lors les races n'y avoient été pour se reproduire. Acosta rapporte que quoiqu'il y ait une prodigieuse quantité de bêtes féroces en Amérique, on n'en trouva point dans certaines isles un peu éloignées du continent. De ce nombre étoient Cuba & S. Domingue, où selon le récit de Laet, il n'y avoit non plus ni perdrix ni aucun de ces oiseaux qui ne peuvent voler loin; grande preuve que ces contrées ont toujours été des isles. Les loups dont l'Angleterre étoit remplie, sont une forte marque qu'elle n'a pas toujours été entourée de mers. On n'y en a plus revû depuis que la race en a été détruite; malgré le peu de largeur du détroit qui la sépare du continent, où ces animaux ne sont que trop communs.

La Terre australe du S. Esprit promet davantage. Selon le rapport de Quiros, les habitans y sont accessibles, & ne manquent pas d'intelligence. On en trouve parmi eux de trois couleurs dans la même contrée, comme en Polynésie. L'air y est sain, la terre fertile, les bestiaux en abondance, le pays riche en productions précieuses, telles que muscade, poivre, gingembre, mastic, corail, sucre, ébène, cire, aigrettes & plumes de héron, racines & bois de teinture, même des perles, & à ce que l'on croit, des mines d'argent. On y auroit Terre australe du S. Esprit.

les matériaux néceſſaires à la conſtruction des bâtimens & uſines. Tous ces avantages ſont conſidérables. Mais le pays ſe trouve placé dans une trop grande diſtance; outre qu'il n'a pas été viſité depuis un ſiècle & demi. Ce n'eſt pas par-là qu'il faut débuter, avant que de l'avoir de nouveau fait reconnoître, pour vérifier par une ſeconde expérience la réalité du récit avantageux que Fernand de Quiros en a fait. Cependant Schouten & Roggewin, ſans avoir pénétré dans cette contrée, s'accordent tous deux à dire, que ce qu'ils ont vû des pays voiſins, leur eſt un bon garant de la fidèlité de ſon rapport; & qu'ils ne doutent ni qu'il n'y ait ici une grande terre, ni qu'elle ne ſoit telle qu'il l'a décrite. Le plus récent de ces deux voyageurs a judicieuſement diſcuté cette matière. (ci-deſſus *liv. IV. art.* 42.

Terre des Papous. N. Guinée. La terre des Papous, ſi voiſine de Gilolo que les habitans des deux iſles ſe fréquentent journellement, ſeroit très-favorable ainſi que la nouvelle Guinée dont les navigateurs nous ſont d'agréables deſcriptions: s'ils n'ajoutoient en même-tems que ces côtes d'un ſi bel aſpect, ſont en même-tems très-hautes & d'un difficile abord. Ils parlent aſſez bien de l'iſle Sabute, en langage

Iſle Sabute. du pays, *Pulo Sabuda*, entre l'iſle Ceram & les Papous. Les habitans y ſont dociles & acceſſibles. On y a vû des épiceries, entr'autres des noix muſcades, ſans être aſſuré néanmoins ſi l'iſle les produit. On ſçait ſeulement

Dampier. qu'elle eſt abondante en fruits & moëlle de ſagu dont on fait le pain. Mais cette iſle eſt fort petite, trop voiſine des comptoirs hollandois, qui ne manqueroient pas d'inquiéter le nouvel établiſſement; trop peu diſtante des pays fréquentés, pour s'attendre d'y trouver beaucoup

coup de choses qui ne soient point ailleurs, & d'y faire un commerce, dont le grand avantage consiste à l'avoir fait le premier. Il faut donc pousser plus loin vers l'orient, & doubler le cap Mabo. Alors on rencontre Moa & Arimoa, dont Roggewin nous donne une ample description : l'archipel de Garet-Denis dont Dampierre parle avec quelque détail ; & la nouvelle Bretagne célèbrée par ces deux marins, & préférable pour y conduire une colonie à tous les lieux des Terres australes, ci-dessus mentionnés. La nouvelle Bretagne préférable à toute autre contrée.

L'isle appellée nouvelle Bretagne est avantageusement située par le travers du 5e. parallèle sud ; longue de quatre degrés & demi sur plus de trois de largeur, ni trop voisine ni trop éloignée des Moluques & des Philippines ; à portée de Quangton dans la Chine, & ce qui n'est peut-être pas moins important, à portée des isles Larrones, & de l'innombrable quantité d'isles non encore fréquentées, qui se trouvent dans le grand océan pacifique, à l'ouverture duquel la nouvelle Bretagne est placée. L'endroit paroît ne pouvoir être mieux choisi, pour former à l'avenir un entrepôt de commerce dans ces parages, dont on doit se promettre d'utiles retours ; pour reconnoître les vastes pays de la Carpentarie & de la terre australe du S. Esprit, situés dans une médiocre distance vers le sud. La connoissance de ces nouveaux pays donnera successivement une communication avec la nouvelle Hollande, la nouvelle Zélande & la terre de Diemen ; soit qu'elles soient des terres continues, soit que la mer les isole entr'elles. Car en ce dernier cas, les détroits qui les séparent ne doivent pas être d'une difficile traversée. On reconnoîtra ce que c'est que Avantages de sa position.

tous ces pays ; quelle utilité ils peuvent avoir ; quel commerce on y peut faire ; s'il est à propos d'y établir de nouveaux comptoirs, ou s'il suffit d'y envoyer de tems en tems des vaisseaux. On suivra la découverte jusqu'au tropique, peut-être même jusqu'au cercle polaire austral. On dressera la géographie de cette grande partie de la terre. Ne tira-t-on de l'entreprise d'autre utilité que cette derniere, n'est-ce pas assez que d'avoir acquis de nouvelles terres au monde, pour immortaliser la gloire du prince qui en aura donné ordre, & du ministre qui l'aura fait exécuter ?

Et de son terroir.

Je ne repéterai pas ici ce que l'on a lû dans les livres précédens, du récit avantageux que font Dampierre & Roggewin sur la nouvelle Bretagne, ils s'accordent tous deux en parlant de la fertilité du terroir, de la beauté des aspects, de l'espérance d'y trouver de grandes richesses, du caractère des habitans dont ils ne cherchent point à dissimuler les mauvaises qualités. Roggewin après nous avoir appris qu'on trouve dans les isles voisines, de la poudre d'or, de l'ambre gris, des oiseaux de paradis, &c. conclut sa narration en disant que le pays paroît exquis, & que selon toute apparence, il doit être rempli de minéraux & d'autres précieux trésors, puisqu'il est entierement semblable à l'extérieur aux autres isles de ce même climat qui produisent des épiceries, de l'or, de l'argent, des pierreries. Dampierre parle en détail du grand nombre de ses habitans, des bons vivres qu'elle produit, des arbres de muscade & de gingembre, de la belle verdure, de la quantité de cocotiers que produit la terre, de l'abondance de poissons que fournit la mer. Il se plaint de la nécessité des circonstances qui ne

lui permiren pas d'aprofondir autant qu'il l'auroit souhaité cette belle découverte, objet principal de sa course. Cette isle, dit-il, en deux endroits de son voyage, peut fournir d'aussi riches denrées qu'aucun autre pays du monde, & les naturels seroient facilement amenés à lier commerce avec les Européens, quoique je n'aye pû le tenter moi-même dans la situation où je me trouvois alors.

Du lieu du départ, des préparatifs nécessaires, & de la manière de procéder à l'établissement.

Les contretems de cette espèce, qui la plûpart du tems rendent infructueux les grands travaux des navigateurs, naissent presque toujours de la trop longue durée du voyage; inconvénient qu'il est sur-tout essentiel d'éviter ici, & on le peut. Après une route pareille à celle de Brest au cap Mabo, l'équipage d'un navire fatigué, manquant d'eau & de vivres, perdu d'ennui & de scorbut, ne demande qu'à se reposer à terre dans un lieu connu, & n'est plus guères propre à l'exécution d'un projet, dont la réüssite dépend surtout du zèle, du courage & de la constance. Ce n'est donc pas des côtes de France qu'il est à propos de partir. Cherchons dans l'Inde même le point du départ, aussi près de celui de l'arrivée qu'il nous est possible de le choisir. Nous avons sur la côte de Coromandel notre grand établissement de Pondichéry, où si l'on veut, celui de l'isle Bourbon dans l'océan éthiopique; mais le premier paroît encore plus convenable. L'on y peur envoyer exprès d'Europe trois vaisseaux uniquement destinés à cette expédition. Après s'y être rafraichis, reposés tout le tems nécessaire, & pourvus de nouveau de ce qui pourroit leur manquer, ils prendront dans la saison convenable la route du détroit de la Sonde, qui se trouve à peu près à moitié chemin

du but ; s'ils n'aiment mieux suivre la route de Dampierre, en laissant au nord l'isle de Java, & traversant l'archipel des petites Moluques. Dans l'une & l'autre route, il faut éviter autant que l'on pourra d'être apperçus des comptoirs hollandois. Il ne paroît pas qu'on puisse employer à cette expédition moins de trois vaisseaux largement fournis d'équipages, de munitions de guerre & de bouche, & de divers essais de marchandises de plusieurs genres, pour éprouver lesquelles se trouveront le plus au goût des naturels du pays. (La connoissance que l'on a du commerce qui se fait aux Célèbes doit déterminer la préférence à cet égard ; mais il est bon d'essayer de plus d'une sorte de marchandises.) Sur-tout on doit embarquer les pièces toutes taillées d'un fort et bois qui puissent promptement s'assembler dans l'endroit où l'on choisira de se fixer. Il faut avoir une ou deux grandes barques en fagots pour les monter en arrivant. On peut aussi lester les navires de tuiles, briques & moilons. La fourniture de l'embarquement doit être abondante. Je le répète : ce n'est pas ici le cas de prendre garde aux frais dans une première tentative dont la réussite doit déterminer les bons succès à venir. Que l'on ne perde pas de vûe ce que j'ai dit dans la première partie de ce discours, que l'expédition proposée étoit une entreprise vraiment royale, où l'on se proposoit pour but la gloire avant le profit.

Après avoir doublé le cap Mabo, l'on pourra reconnoître la côte occidentale de nouvelle Bretagne que Dampierre, ni Roggewin n'ont point visitée, afin de prendre connoissance de ces parages & de vérifier s'il ne se présenteroit pas de ce côté quelque bon port, quel-

que lieu propre à l'établiſſement plus à portée de la route, plus voiſin de la nouvelle Guinée, ſans être obligé de faire le tour de l'iſle pour aller chercher la baye S. George ou le port Montaigu, qui, parmi les lieux reconnus par Dampierre, paroiſſent le plus propre à faire la deſcente. On doit ſe promettre de la faire heureuſement & de s'y maintenir, ſi l'on eſt aſſez en force pour ne pas craindre des ſauvages dépourvûs d'armes à feu ; & qu'au moyen des vivres débarqués on puiſſe ſe paſſer quelque tems du ſecours des naturels du pays, pour la ſubſiſtance du fort qui ſera élevé immédiatement après la deſcente. Ce que nous liſons dans le capitaine Dampierre, nous apprend qu'il ne s'écoulera pas un long intervale ſans que l'on commence à lier commerce avec les inſulaires.

Les choſes ainſi préparées, auſſi-tôt que les mouſſons pourront le permettre, un des trois vaiſſeaux retournera porter à Pondicheri la nouvelle de l'état où il a laiſſé la colonie, & l'on tardera le moins qu'il ſera poſſible de renvoyer de Pondicheri à ce nouvel établiſſement de nouveaux ſecours d'hommes, de vivres & de marchandiſes. La colonie recevra une grande conſolation, & prendra bientôt vigueur dès qu'elle connoîtra qu'elle n'eſt point abandonnée, & qu'elle verra la correſpondance s'établir entre l'Inde & la Terre auſtrale. Des deux autres navires reſtés ſur les côtes de nouvelle Bretagne, l'un ſervira pour être renvoyé dans l'Inde, au cas qu'il fut ſurvenu quelqu'accident au premier, & que les retours de Pondicheri tardaſſent trop. On peut l'employer en attendant à reconnoître les côtes & les détroits voiſins ; à découvrir s'il y en a un en effet près de l'iſle Romarin, comme Dampierre le ſoupçonnoit par les cou-

rans : si quelque bras de mer sépare la Carpentarie de la nouvelle Hollande : à vérifier si la terre de Quiros promet en effet autant qu'on le dit : à faire le tour de l'Australasie, comme Tasman l'a fait en moins d'une année, en observant de prendre son tems de manière à se trouver dans les parages du sud durant l'été de ces climats : à dresser des cartes marines des plages qu'on aura eû le tems de parcourir. On gardera le troisième vaisseau pour tenir lieu d'une dernière ressource, au cas que par quelque malheur irremédiable la colonie se vit absolument forcée d'abandonner le lieu de son établissement.

Observations particulières utiles au bon succès.

Je ne m'arrêterai point à dire ici combien les chefs de l'expédition doivent avoir soin de prendre d'avance par l'examen des cartes marines, & par la lecture des routiers une connoissance exacte de tout ce qui peut servir à diriger & assurer leur navigation. C'est le métier propre des marins que d'être bien instruits de pareilles choses. Que l'on me permette seulement quelques observations détachées dont je crois la pratique utile au bon succès.

De choix de l'équipage.

Les officiers choisis pour commander les trois vaisseaux, doivent être d'un caractère doux, propre à les faire aimer de leur équipage, fermes sans hauteur, non sujets à l'humeur, à l'impatience, ni à la brutalité. Le plus grand obstacle que notre nation trouve à faire une fortune solide dans les climats éloignés, naît de ce que les François, si sociables dans leur patrie, ne peuvent s'accorder ensemble en pays étranger. Le défaut général de chaque nation se manifeste d'avantage durant un voyage de long cours qu'en aucune autre circonstance. On y voit toujours l'Espagnol fier & cruel par orgueil pour lui-même, & par mépris pour les autres ; l'An-

glois farouche, désespéré pirate, & sans loix. La colère espagnole est celle d'un lion : la fureur angloise est celle d'un dogue : l'injustice des premiers, née de la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes conserve encore les indices de la grandeur de leur ame ; celle des seconds, engendrée de la haine qu'ils ont pour autrui, ne montre que frénésie & férocité. Ne reconnoit-on pas à tout moment dans ces sortes d'expéditions le Hollandois avide de gain, & souffrant sans peine tout avilissement accompagné de profit? Le François impatient, indiscipliné, présomptueux, sans suite dans ses vûes, sans subordination, infatué d'un faux honneur, toujours le murmure à la bouche, & plein de prétentions. Mais les défauts des autres peuples tournent contre ceux à qui ils ont à faire ; au lieu que ceux de notre nation tournent contre elle-même. Les faits nous apprennent combien ils ont fait échouer de bonnes entreprises de commerce ; il y en a de trop récens pour qu'il soit besoin de les rappeller ici.

Il seroit dangereux de rien prescrire de trop positif aux chefs de l'expédition sur le lieu de l'établissement. On est jusqu'à présent trop peu & trop mal informé. C'est à eux de juger & de se décider à la vûe du local. C'est le cas plus que jamais de faire usage de la maxime; *mitte sapientem, & nihil dicas.*

On a vû ci-dessus liv. IV. pag. 292. de quelle façon les Espagnols de Manille s'y prennent pour ramasser sur leur gallion l'eau douce de la pluye. Leur méthode plus industrieuse & plus perfectionnée qu'aucune autre est, à ce qu'il semble, facile à pratiquer sur tous les grands navires. Méthode espagnole pour ramasser de l'eau douce.

De l'espoir des récompenses.

Il seroit bon de suivre l'usage que les Hollandois ont quelquefois pratiqué pour les équipages des vaisseaux envoyés à la découverte. L'engagement portoit qu'ils seroient payés sur un certain pied, s'ils revenoient sans avoir réussi, & sur un plus fort s'ils venoient à bout de leur entreprise. En ce cas la récompense étoit considérable tant pour l'officier que pour le matelot, eu égard au rang de chacun. Tel pourroit être parmi nous le cordon rouge, ou le grade de chef d'escadre pour le capitaine de vaisseau qui auroit fait un établissement d importance. Les Hollandois, quand il n'étoit question que d'une simple découverte, avoient l'attention de ne prendre pour former l'équipage que le moins qu'on pouvoit de gens mariés, de peur que l'affection pour leur famille ne leur inspira trop vite le désir du retour.

Des ouvriers & artisans.

Il faut mettre au nombre des gens de l'équipage quelques personnes capables de lever des cartes géographiques; d'observer les éclipses, de mesurer avec le baromètre la hauteur de la cime des montagnes sur le niveau de la mer; de connoitre les plantes; de peindre les objets d'histoire naturelle, ou même d'empailler & de faire sécher les oiseaux, les animaux, les feuilles & fleurs. Il est surtout important d'embarquer dans l'Inde des gens qui sçachent la langue malaye ou celle que l'on parle aux isles Moluques. Quoique ce ne soit pas celle des Australiens de Bretagne, il est probable qu'elle est entendue de quelqu'uns d'entr'eux. Dampierre dit qu'on emmène des esclaves de nouvelle Guinée aux Moluques. Il ne faut rien omettre pour tâcher d'en avoir un ou plusieurs qui puissent servir d'interprêtes. Il faut envoyer quelques ouvriers des plus nécessaires, charpentiers,

tiers,

tiers, menuisiers, forgerons, tisserands; non pour fabriquer sur la place les marchandises de commerce, qui ne doivent être tirées que de l'Europe; mais pour y faire avec la matière première que fournit le pays les choses les plus nécessaires à la colonie : & même pour y travailler avec cette matière à certains ouvrages d'utilité ou d'agrément, dont le débit peut être bon parmi nous. Après tout, y auroit-il de l'inconvénient d'y fabriquer sur place certaines choses communes, au lieu de les y transporter d'ici? Il est constant qu'une poterie, une verrerie, une forge dans les Terres australes y vaudroient autant que les mines de Guinée & du Potosi pourroient valoir en Europe, si elles y étoient transportées. Je ne dis ceci néanmoins qu'avec la restriction qu'y met le grand principe connu, qu'il faut que toute colonie reste dans une entière dépendance de sa métropole, & en tire la plus grande partie de ce que celle-ci peut & doit lui fournir.

La médecine, la chirurgie & même la musique sont des arts très-propres à nous concilier l'amitié des sauvages. On raconte que quelques Espagnols assaillis près du golfe Darien par une troupe de Caraïbes, ne se tirèrent d'affaires qu'en se mettant à jouer de leurs instrumens, dont le son adoucit tout d'un coup l'ame de ces barbares.

De la manière de se conduire avec les sauvages.

On doit surtout ne rien omettre pour gagner les esprits des naturels. Il faut s'attendre d'y trouver de la difficulté, & user à leur égard des plus grands ménagemens. Doit-on s'étonner de les trouver effarouchés à la vûe de tant d'objets étrangers, inconnus, & si extraordinaires pour eux? Nous-mêmes, dont l'esprit & les connoissances sont si fort au-dessus de celles des sauvages, ne

le ferions nous pas tout autant à la vûe d'une colonie australe qui viendroit faire une descente sur nos côtes ? L'impossibilité réciproque de s'entendre augmente la défiance & l'embarras ; réduits à se parler par gestes, il est bon de copier fidélement ceux que l'on voit faire aux sauvages, sur-tout s'ils paroissent être des signes d'amitié ; comme de se fraper le cœur de la main droite, en tenant un bâton posé sur sa tête. C'est en quelque façon leur répondre en leur propre langue.

Il faut aller doucement ; attendre un moment favorable ; ne point s'impatienter ; les gagner pied à pied par de petits présens gratuits ; laisser à terre ce que l'on leur offre, s'ils refusent de l'accepter de la main à la main ; bannir la violence, & faire un usage bien sobre des armes à feu. Que si l'on se trouve obligé d'y avoir recours, que ce ne soit qu'en tirant d'abord en l'air pour les tenir en crainte, sans en venir à faire feu sur eux que dans le cas de dernière nécessité. On ne doit ravir par force ni leurs fruits, ni leurs bestiaux, ni leurs personnes. Quelque nécessité qu'il y ait d'avoir en sa puissance quelqu'un des habitans, il pourroit être dangereux, peut-être même inutile de l'enlever par violence. Si l'on veut avoir patience & ne se pas presser, ils viendront d'eux-mêmes. Un peu de tems familiarise avec les objets les plus étrangers. Lorsqu'après être venus ils auront éprouvé de bons traitemens, ils reviendront volontiers : en un mot tout dépend de se bien gouverner au début. Sans prendre en eux une confiance imprudente, on peut par une sage conduite leur ôter les sujets de défiance. S'ils abandonnent leurs habitations à notre arrivée pour se retirer en des lieux inaccessibles, ils y re-

viendront bientôt, après avoir reconnu qu'on n'a ni brulé leurs cabanes, ni détruit leurs plantations. Quand même dans les premiers momens on auroit reçû d'eux quelques outrages, ce feroit un faux honneur que de vouloir s'en venger par réflexion : c'est comme si un homme vouloit tuer ses chevaux, parce que l'un d'eux l'auroit frappé du pied : mais ce feroit bien fait de punir sur le champ l'auteur de l'insulte. Dampierre parle à merveille, à son ordinaire, de la manière de se conduire avec eux en pareil cas, & du peu de conséquence qu'ont avec ces sortes de gens les mauvais traitemens qu'on s'est fait de part & d'autre. (*liv. III. art.* 33.) Roggewin traite aussi fort bien cette matière, *tom. I. pag.* 168. Je rapporterai ses propres paroles. » C'est » une erreur, dit-il, de s'imaginer que pour découvrir » & connoître à fond une terre inconnue, & en tirer quel- » que utilité, il faille y entrer avec une troupe de gens » armés. On ne fait par-là que s'attirer à dos les habi- » tans, qui, s'ils sont tant soit peu guerriers, auront tou- » jours le dessus, par la facilité qu'ils ont d'ôter les vi- » vres & autres choses nécessaires, & de nuire en mille » manières à ceux qui les visitent ainsi. Le meilleur » moyen en ces occasions est la douceur & les caresses. » Lorsqu'on entre dans un pays inconnu les armes à la » main, les habitans s'effrayent d'abord, s'imaginant » qu'on les veut outrager, les rendre esclaves ou les dé- » truire, & ne peuvent manquer de s'effaroucher. La » douceur est d'autant plus nécessaire, qu'on ignore les » langues, & qu'on ne peut leur faire entendre qu'on n'a » nul dessein de les maltraiter. Une petite troupe de gens » sans armes, entrant dans un pays, fera plus de progrès

» dans sa recherche, qu'un grand nombre qui tenteroit
» d'y porter l'effroy. Les Espagnols ont pour leur mal-
» heur suivi cette pernicieuse méthode : ils ont tiranisé
» & massacré plus d'habitans dans le seul Mexique, qu'il
» n'y en a dans toute la Castille : s'ils les avoient con-
» servés, ils se feroient épargné depuis ce tems-là des
» sommes immenses qu'il a fallu dépenser pour l'achat
» des esclaves qu'on est obligé d'y envoyer à défaut d'ha-
» bitans. « Dans le début du commerce avec eux, il faut sçavoir donner à propos, & perdre s'il est besoin, quand l'échange est de peu de valeur. On doit bien s'attendre que le premier établissement va couter plus de dépense qu'il ne rapportera de profit ; mais que l'on n'oublie pas ce qui a été dit dans la premiére partie de ce discours, que l'entreprise étoit proposée, non à des marchands qui veulent gagner, mais à un prince qui veut s'illustrer, & qui n'a d'abord d'autre vûe en faisant la découverte que celle de la découverte même : bien assuré néanmoins que les occasions d'en tirer de l'utilité ne tarderont pas à succéder. Les Hollandois ont près de-là dans l'isle d'Amboine un prodigieux magasin toujours fourni de marchandises de l'Europe & des Indes, où les habitans des Moluques vont se pourvoir. Croit-on que le profit immense qu'y font aujourd'hui les Hollandois ait été tel dès les premières années ? Et que l'on ne dise pas que les Australiens sont des stupides qui ne se soucient pas de ce que nous prisons ? Que deux d'entr'eux seulement ayent quelque parure de l'Europe, tous en voudront avoir. Les passions ne regnent-elles pas dans les solitudes écartées comme dans le grand monde ? Ne se font-elles pas sentir au milieu de la pauvreté comme

au sein de l'abondance? La vanité, la curiosité, le désir d'égaler ou de surpasser ses compatriotes, sont des qualités inhérentes à l'homme par tout pays. Toute espérance de profit devient certaine lorsqu'elle porte sur d'aussi bons fondemens. L'art est donc ici comme en toute autre occasion, de sçavoir employer pour le bien de l'humanité ce grand ressort général, sans lequel les hommes resteroient sans mouvement. Le goût du superflu & des commodités est si naturel, qu'il ne peut être difficile de l'inspirer à personne, sur-tout quand le superflu, qui n'est tel au fond que rélativement à la position de chacun, tient de fort près au nécessaire. C'est un goût dont on tire au moins ce grand avantage moral, qu'il est presque toujours suivi du travail.

Les cocotiers que le pays produit doivent être cultivés & ménagés avec le plus grand soin. Les diverses utilités qu'on tire de cet arbre sont trop connues pour en parler. On sçait qu'il peut seul suffire aux besoins les plus indispensables de l'homme, & suppléer, du moins pour un tems, à toutes les ressources dont il manqueroit d'ailleurs. Je ne dis ceci, que parce que quelquefois nos Européens, pour avoir plûtôt fait, ou faute de sçavoir grimper sur l'arbre, le coupent par le pied pour en cueillir le fruit.

J'oserai dire ici que les missionnaires ne doivent prêcher dans les Terres australes, qu'après que la familiarité sera tout-à-fait établie entre les naturels & nous. En s'y prenant plûtôt, ils risqueroient de tout perdre pour l'avenir sans aucun fruit pour le présent. Leur zèle si louable est quelquefois trop ardent. C'est un mauvais moyen de se concilier l'esprit d'un peuple, que de le contrarier d'a-

bord sur ce qu'il a de plus reveré. Outre qu'en général c'est violer le droit des gens dans un état, que d'y vouloir introduire un culte étranger, & que d'attaquer celui de la nation. Un tel attentat de la part d'un bonze ne resteroit pas impuni parmi nous. La fausse persuasion où il est que sa religion est la seule vraie ne lui serviroit pas d'excuse. On sçait assez que chacun croit la sienne véritable. Mais ce n'est qu'à celle qui l'est en effet, qu'il devient permis de faire de telles tentatives. Encore faut-il ici procéder avec beaucoup de douceur, de patience & d'adresse, en faisant d'abord leur bien temporel; en leur procurant une vie plus commode; en leur remontrant la ridicule fausseté de leur stupide idolâtrie; en les amènant de ce point aux principes faciles de la loy naturelle, à la pratique des simples vertus morales; avant que de commencer à leur parler d'aucuns dogmes plus relevés, qu'ils ne seroient capables jusques-là d'écouter ni d'entendre, & qu'ils doivent adopter volontairement, s'ils les goûtent. Car s'il y a un point sur lequel la liberté naturelle des hommes ne veuille pas être contrainte, c'est celui de la religion. A plus forte raison ne doit-on pas les contraindre à l'embrasser les armes à la main, ni les détruire ou les mettre en esclavage, parce qu'ils ont le malheur de ne pas sentir tout le prix du bien qu'on leur offre. » Planter la croix avec l'épée, dit un missionnaire » aussi sage que zélé, est une forme de procéder contraire à » la charité chrétienne. On ne peut manquer de la blesser » en blessant la justice. L'idolâtrie ne prive point ceux qui » ont le malheur d'y être adonnés de la liberté de leurs
Foulnyer. » personnes, ni de la propriété de leurs biens. « Les Espagnols du seizème siècle n'avoient pas assez fait d'atten-

tion à cette vérité du christianisme, ni à celle-ci de la loy naturelle, qu'à moins que les gens ne soient au nombre de notre société politique, nous n'avons pas le droit de rendre misérables ceux que nous n'avons pû rendre bons.

Si le chef de l'expédition garde un ou plusieurs vaisseaux en nouvelle Bretagne, il doit user d'une vigilance extrême pour empêcher que quelques gens de son équipage ne s'en emparent & n'aillent exercer la piraterie dans ces mers. Ces accidens ne sont que trop communs, lorsque les matelots se voyans fort loin de leur patrie, jugent que la force l'emportera sur l'autorité, & que leur crime pourra demeurer impuni.

On doit avoir la plus grande attention à favoriser la propagation dans la colonie. C'est la base & la force principale de tout établissement, ancien & nouveau. Cet article si essentiel dans un état, est par malheur fort négligé dans la plûpart des royaumes de l'Europe. On se donne des soins pour multiplier la production de toutes choses utiles à l'homme ; & par une inconséquence sans égale, on néglige, on avilit même la production la plus utile de toutes à l'homme, sçavoir, celle de l'espèce humaine.

Il n'est pas hors de propos d'ajouter quelque chose ici sur la manière d'imposer les noms géographiques aux lieux nouvellement découverts. Les noms sont faits pour donner la connoissance des choses. On doit donc les tirer des circonstances intrinséques à la chose, non de certains rapports éloignés ou indifférens. Gardons-nous d'imiter les Espagnols qui donnent aux lieux des Indes occidentales le nom de la fête que l'on célèbre en Europe

De l'imposition des noms aux terres découvertes.

ce jour-là. Le capitaine Lozier-Bouvet a fait la même faute en appellant *cap de la Circoncision* la Terre australe qu'il vit au sud de l'Afrique le jour de cette fête en 1739. Quelle relation y a-t'il entre un cap & la Circoncision. Rien de plus puéril que la dévotion espagnole, qui a répandu tout le long des côtes d'Afrique & d'Amérique, les noms des saints de notre calendrier. Un Espagnol découvre une isle, & parce qu'il a dévotion à un certain monastère de l'Estramadure, il appelle cette isle *Guadaloupe*, du nom de ce monastère. Ce n'est pas ainsi qu'en ont usé les Phœniciens. Tous les noms qu'ils ont imposé dans le cours de leurs navigations, nous apprennent quelque chose sur la situation des lieux, ou sur les propriétés du terrein, qui nous sert encore à les reconnoître aujourd'hui. Ils nommoient en général les régions où ils abordoient, dans la partie méridionale de l'Europe, après avoir traversé la mer du levant, Iberie, c'est-à-dire, *pays ultérieur*; & tout ce continent, Europe, c'est-à-dire, *pays des hommes blancs*: où en particulier ils nommoient les contrées selon la qualité du terroir, Libye, c'est-à-dire, *pays brûlant*: Afrique, c'est-à-dire, *pays des sables*: Espagne, c'est-à-dire, *pays des chevaux*: Bretagne, c'est-à-dire *pays de l'étain*: les villes qu'ils fondoient, Utique, c'est-à-dire *vieille ville*: Cartage, c'est-à-dire, *villeneuve*: Leptis, c'est-à-dire, *l'établissement*: Hippone, c'est-à-dire, *la baye*: Tabraca, c'est-à-dire, *la feuillée*: Tanger, c'est-à-dire, *le marché*: Sicca-Venusa, ou Veneria, c'est-à-dire, *les tentes des filles*: Cadis, c'est-à-dire, *l'enclos*: Taragone, c'est-à-dire, *le palais, la maison royale*. Ils appelloient les peuples, Gètes, c'est-à-dire, *pasteurs*: Læstrigons,

Læstrigons, c'est-à-dire, *mariniers, pirates*: Cyclopes, c'est-à-dire, *vis-à-vis la Libye*: les caps, Lilybée, c'est-à-dire, *vers la Libye*, &c.

Le meilleur en pareil cas, est de laisser toujours aux lieux nouvellement découverts le nom qu'ils portent dans la langue même du pays. C'est ainsi que les Espagnols ont laissé au *Méxique* son véritable nom. Il faut seulement prendre garde de ne pas donner là-dessus dans quelque grossière équivoque, comme ceux qui ayant demandé aux naturels d'une grande presqu'isle d'Amérique le nom de la contrée, sur ce que les naturels leur repondirent *jucatan*, ce qui signifioit en leur langue, *que dites-vous?* ou, *nous n'entendons pas*, ils donnèrent à la presqu'isle ce nom qui lui est resté. Mais comme le plus souvent les navigateurs qui découvrent une nouvelle terre ne peuvent être bien informés de son véritable nom, il faut que le nouveau nom qu'ils imposent soit toujours tiré, ou du physique de la chose, ou de l'historique de la découverte. On les doit tirer 1°. de l'aspect des côtes, comme *cap Blanc*, *cap Noir*, *cap Verd*, *rivière Bleue*: de la nature du climat, comme *Formose* ou *belle isle*: de la position des lieux, comme *cap Forward*, c'est-à-dire, *ultérieur*, ou de *l'extrémité*, à la dernière pointe du continent d'Amérique: de la figure ou des circonstances des lieux, comme *montagne de la Table*, *terre de Feu*, à cause des feux qu'on y voit sans cesse allumés; des productions du terroir, comme *côte d'Yvoire*, *côte de Malaguette ou du poivre*, *isles Pingouins*, *isle Cocos*, *rivière des Moules*, *Spiring-bay*, c'est-à-dire, *baye des Eperlans*: de l'espèce des habitans, comme *Nigritie*: de leurs mœurs, comme isles *Larron-*

nes : de leurs usages, comme *Patagonie*, *baye des Frondeurs* ; 2°. de quelque circonstance remarquable de fait ou de droit ; comme lorsqu'on a nommé *cap de Bonne Espérance* la pointe d'Afrique, dont la découverte donna lieu d'espérer qu'on parviendroit enfin à faire le tour de ce grand continent : & *cap des Aiguilles* cette autre pointe d'Afrique voisine de la précédente, où les aiguilles aimantées des boussoles se tournoient droit au nord sans aucune variation ; circonstance infiniment remarquable, & qui sembloit devoir faire éternellement reconnoître ce lieu : de sorte qu'il ne sembloit pas qu'aucune imposition de nom eût jamais été plus heureusement faite que celle-là, si la variation de l'aimant n'étoit pas elle-même variable ; 3°. du nom de la colonie qui s'y établit, comme *Batavia*, *cap Breton* : du nom de l'auteur de la découverte, comme *détroit de Magellan*, *isle Schouten*, *Carpentarie* : de celui de la ville ou de la province dont il est originaire, comme *cap Horn* : de celui du peuple qui l'a faite, comme *nouvelle Hollande*, *nouvelle Bretagne*, *isles Malouines*, ou du souverain qui l'a ordonnée, comme *Lousiane*, *Philippines*, *Virginie*, *Caroline* : ou du ministre qui a donné ses soins, comme *rivière Colbert*, *port Philippeaux*, *isle Barnevelt*, *terre Van Diemen* : ou enfin des antipodes des lieux ; dénomination qui seroit excellente, s'il n'étoit si rare d'en pouvoir faire une véritable application géographique : car il ne faut pas imposer à faux un tel nom, comme on a fait à la nouvelle Guinée qui n'est nullement aux antipodes de la Guinée d'Afrique. On pourroit encore tirer les noms, soit de quelques faits singuliers ; comme on a fait en nommant *port Famine* le lieu où la colonie espa-

gnole de Sarmiente périt faute de vivres; soit du nom que porte le vaisseau qui fait la découverte, comme on a nommé le *canal Sainte Barbe* découvert dans la terre de Feu par la tartane françoise de ce nom. Il n'est cependant pas à propos d'employer ni l'une ni l'autre de ces deux manières, où l'explication du fait, ne restant pas jointe au nom, ne demeure pas dans la mémoire & n'apprend rien à la postérité.

Il est bon de laisser les noms géographiques dans la langue en laquelle ils ont premièrement été imposés, afin que chaque peuple jouisse de l'honneur de ses découvertes & puisse en être reconnu pour l'auteur. Mais il ne faut pas omettre d'expliquer le mot étranger, en y ajoutant la traduction en langue vulgaire, par exemple, Mar Bermejo, *mer rouge*; Gallapagos, *isles des Tortues*: Puerto Zorras, *port des Renards*; cap Fair-Weather, cap *du Beau-temps*; Hoogland, *terre des Cochons*, &c. afin qu'on ne prenne pas pour de purs personnels, des noms qui ne sont souvent que des appellatifs génériques. Ceux qui ont étudié l'histoire ancienne, & sur-tout celle des migrations phœniciennes & celtiques, sentent combien il est utile d'être bien instruit de la véritable signification des noms de lieux; ils sçavent par l'expérience que rien ne met mieux sur les voyes de la vérité des faits, & ne sert davantage à se démêler du labyrinthe obscur de l'antiquité: comme au contraire rien n'a plus altéré les premières traditions, ni n'a donné lieu de les charger de tant de fausses circonstances, que l'ignorance où étoient les Grecs & les Latins des langues de l'orient & du nord. C'est par-là qu'en prenant pour de purs noms propres, des expressions qui ne sont le plus souvent que

des épithètes, des adjectifs synonimes, ou appellatifs généraux, ils font d'un même être plusieurs êtres particuliers, ou confondent en un ce qui concerne plusieurs choses différentes ; brouillant ainsi tous les objets, qu'ils expliquent ensuite à leur manière, selon des rapports imaginaires tirés, soit de leur langue, soit de leur théologie, soit des traditions fabuleuses ou défigurées de leur propre pays : de sorte qu'il est difficile de dire, si dans l'étude de l'histoire des origines & des premiers tems, la plûpart des auteurs grecs nous servent plus, parce qu'ils nous en apprennent réellement, qu'ils ne nous nuisent en nous le transmettant d'une telle manière.

Il est encore à propos dans l'imposition des noms de les faire courts, & de s'exprimer par le nominatif absolu sans y joindre d'article. Dans nos dialectes modernes, les articles qui remplacent la déclinaison des substantifs usitée dans la langue latine, donnent aux expressions une incommode longueur. Lorsque les mots viennent ensuite à passer à l'avenir dans une autre langue, qui souvent y ajoute sa propre terminaison à celle qui y étoit déja, quoique toutes les deux soient inutiles pour le sens, si on y laisse avec cela les articles, le mot devient si long, que l'on le resserre, tant dans la prononciation que dans l'écriture, & qu'on le défigure souvent à tel point, que le signe radical & l'origine du terme ne sont plus reconnoissables : ce qui en dérobe la signification primitive, si nécessaire à conserver par les raisons que je viens d'exposer. Ainsi j'aimerois mieux dire le Mont *Table*, que la *montagne de la Table*, ou comme les Anglois *Spiring-bay*, baye *Eperlan*, que la *baye des Eperlans*. C'est par cette raison que j'ai toujours écrit

dans cet ouvrage isle *Jean Fernand*, plûtôt que *de Juan Fernandez*; & *cap Vierge* plûtôt que *des onze mille Vierges*. Cette remarque pourra paroître petite; mais elle est d'un fréquent usage, ainsi que la suivante.

Du point d'où l'on doit compter les longitudes.

On ne doit pas s'écarter de l'ancienne méthode de compter les longitudes par le méridien de l'isle de Fer, la plus occidentale des terres connues de l'ancien monde. Depuis quelque tems les Anglois les veulent compter par le méridien de Londres ou par la pointe du Lézard : les François par le méridien de l'observatoire de Paris : d'autres par le cap de Finisterre. N'est-il pas plus commode & plus à propos qu'il y ait là-dessus un point fixe & une manière uniforme, pour n'avoir pas la peine de toujours faire des réductions d'un point à un autre. Le méridien de Paris est sans doute le meilleur de tous, puisqu'il a été prolongé dans une plus grande longueur qu'aucune autre, & tracé par de très-habiles mathématiciens. Mais les étrangers, & sur tout les Anglois, n'en adopteront pas l'usage. On croiroit que ce seroit reconnoître une prééminence. Les nations mettent un frivole honneur aux moindres prérogatives. Elles en attachent surtout à soutenir que leurs usages & leurs inventions sont meilleures que ceux d'autrui en pareil genre. Il vaut donc mieux s'en tenir pour le calcul des méridiens à un lieu neutre assez bien choisi, usité depuis longtems, & s'il est permis de s'exprimer ainsi, à l'abri de l'envie. Quelquefois aussi au lieu de compter progressivement sur le même cercle, depuis 1 degré jusqu'à 360, on compte de côté & d'autre d'un point fixe, depuis 1 jusqu'à 180, en ajoutant *longitude orientale*, ou *longitude*

occidentale. Cette méthode me paroît moins commode encore que la méthode vulgaire : pourquoi ne pas suivre du même sens tout le long du cercle le progrès des nombres, puisqu'ici la nature ne nous force pas de diviser le progrès, comme dans le calcul des latitudes. Voici une autre remarque que je ne crois pas devoir négliger, toute évidente qu'elle est, afin qu'on mette plus d'attention à éviter l'ambiguité, ou la contrariété apparente dans laquelle les voyageurs tombent quelquefois. Ils abusent des termes en se servant de celui du *midi* pour désigner le *sud*. Le sud ou l'antarctique est véritablement à notre égard du même côté que le midi. Mais à l'égard des régions australes, il est du côté opposé au midi; le sud étant pour eux ce que le nord est pour nous; c'est-à-dire, le côté d'où viennent les vents froids & secs, & le midi le côté d'où soufflent des vents d'une qualité contraire. On ne doit donc se servir du mot de *midi* que pour désigner l'équateur, & n'employer que ceux de nord & de sud, quand il est question des poles. Je crois que la narration de Drake n'est si obscure dans un endroit très-important, que parce que l'on s'est servi du mot *nord* pour désigner l'opposite du midi : cet opposite à son égard étoit le pôle austral. Mais le lecteur prend ce mot dans le sens ordinaire.

Dans toutes les remarques ci-dessus, j'ai tâché, autant qu'il a été possible de ne parler que d'après les marins les plus expérimentés, afin de joindre au raisonnement l'autorité de ceux à qui l'on doit naturellement s'en rapporter. Pour preuve je finirai ce discours par ces paroles importantes de Roggewin, *tom. 2. p. 168*.

» Il est étonnant que depuis qu'on a vû tant de relations des Terres australes, aucune puissance de l'Europe n'ait encore songé sérieusement à la conquête. Il est vrai qu'on y a fait plusieurs expéditions; mais aucunes n'ont été de nature à y établir une colonie. On n'y a jamais envoyé assez de vaisseaux ni assez de monde à la fois pour reconnoître l'intérieur du pays & s'y établir. On n'a fait presque partout que visiter les bords de la mer : souvent même on s'est contenté de découvrir les côtes sans faire de descente, dans la crainte d'être exposé à la fureur des sauvages, mais aussi de manquer de vivres pour le retour en s'arrêtant à terre. Les premiers mauvais succès ont découragé les puissances d'envoyer leurs forces dans ces Terres australes pour s'en emparer. Cependant je reviens toujours à mon premier dire : il est étonnant qu'on n'ait pas songé sérieusement à en faire la conquête; étant facile de prévenir les abus qui ont regné dans les entreprises qui n'avoient pour objet que la simple découverte. Pour y réussir, il faudroit : 1°. Qu'une puissance y envoya non un ou deux vaisseaux, mais plusieurs bien pourvus de tout ce qui est requis pour une navigation de longue haleine. 2°. Il faudroit mettre sur les vaisseaux plus de matelots & moins de soldats qu'on a coutume de faire; puisque le nombre des uns & des autres venant à diminuer, ceux-là dans un cas de nécessité peuvent se battre, mais ceux-ci ne peuvent manœuvrer. 3°. Il faudroit quelques mois après le départ de ces vaisseaux en envoyer d'autres, afin que les derniers pussent secourir les premiers à l'égard des vivres & de toutes sortes de rafraîchissemens : par ce moyen

» on préviendroit les maladies qui proviennent ordinai-
» rement de la corruption des vivres. 4°. Comme on ne
» sçauroit prévoir tous les accidens auxquels on est sujet
» sur mer, les mauvais tems, les vents contraires qui
» séparent souvent les navires, il faut assigner à chaque
» vaisseau un lieu de rendez-vous, afin qu'ils s'attendent
» les uns les autres. 5°. Il ne faudroit pas gêner le chef,
» mais lui donner un plein pouvoir de faire pour le mieux,
» & abandonner toute l'entreprise à sa prudence. On a
» remarqué qu'un chef étant borné a souvent négligé les
» meilleures occasions du monde de faire un grand
» coup. Dans les desseins les mieux conçus & les mieux
» concertés, étant impossible de s'assurer absolument du
» succès, il n'oseroit rien prendre sur lui, aimant mieux
» suivre son instruction à la lettre, & se souvenant du
» proverbe, *exécutés vos ordres au risque de mal faire.*
» Si l'on ne met pas en œuvre ces maximes & plusieurs
» autres de même nature, il sera très-difficile, pour ne
» pas dire impossible, de réussir dans l'entreprise en ques-
» tion.

» Que si chaque puissance vouloit penser qu'il vaut
» mieux laisser faire à un autre cette conquête, afin de
» s'instruire de quelle manière on doit s'y prendre, de
» l'imiter & d'établir ainsi à moins de frais sa domina-
» tion & son commerce ; cette maxime s'est souvent pra-
» tiquée depuis deux siècles ; mais il n'y a pas d'appa-
» rence, que la puissance qui seroit établie la première y
» souffrit d'autre nation. Ainsi c'est chercher un sujet de
» rupture & de guerre en Europe, étant certain que la
» première découverte ou conquête d'un pays ou peuple
» entièrement inconnu, donne à celui qui la faite un
» droit

» droit inconteſtable d'une poſſeſſion légitime.

Les perſonnes plus inſtruites que je le ſuis en pareille matière, pourront ajouter aux obſervations précédentes diverſes autres préceptes utiles. J'en ai peut-être déja trop dit à cet égard au gré de certaines gens, qui ne manqueront pas de traiter tout le projet de chimérique. A coup ſûr ils en diront moins là-deſſus qu'on n'en a dit vers la fin du quinzième ſiècle, ſur la propoſition de Chriſtophe Colomb, dont le projet étoit tout autrement grand & difficile, la réuſſite incroyable, & les effets inespérés. Pour moi, je n'aurai jamais de ſcrupule d'être entré dans quelques détails ſur l'exécution d'une entrepriſe qui peut faire le bien général de l'humanité, la gloire perſonnelle de mon ſouverain, & l'utilité particulière de mon pays.

Alter erit tum Typhis, & altera quæ vehat Argo
Delectos heroas. VIRGIL. Eclog. IV. 34.

Fin du Cinquième & Dernier Livre.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES *dans les deux Volumes.*

A.

B.

C.

E.

H.

I.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

Sharp,

T.

V.

Fin de la Table des Matieres.

ADDITIONS
ET
SUPPLEMENT,

A l'Histoire des Navigations aux Terres Australes.

TOME PREMIER.

Au Livre I. page 35, après ces mots: ce n'étoit peut-être pas le supplice le moins propre à les corriger, que celui qui les auroit forcé d'être ensemble. (*)

(*) Lorsque les Crétois chassoient de leur isle un citoyen de mœurs corrompues, ils ne formoient contre lui d'autre souhait, sinon qu'il fut obligé de passer sa vie en compagnie de gens qui lui ressemblassent. *Valer. Maxim. VII.* 2. 14.

Au Livre I. pag. 57. où il est parlé des terres successivement occupées & abandonnées par la mer, & du changement de l'équateur.

Il y a, dit Aristote, de longues périodes qui amenent de grands étés & de grands hivers pour une partie considérable de notre globe, & qui causent des révolutions par lesquelles ce qui étoit autrefois une mer devient un continent, & ce qui étoit une terre séche & solide devient une mer. La variété des saisons dans une même année nous donne un exemple de ce qui arrive dans ces longues périodes : nous voyons que le même terrain qui avoit été couvert d'eau pendant l'hiver est sec & aride pendant l'été. *Meteorolog.* I. 14.

Au Livre I. pag. 73. où il est parlé du passage du Nord-est.

Henri *Hamel*, dans sa description du naufrage qu'il fit en 1653 avec plusieurs autres Hollandois sur les côtes de la Corée où ils séjournerent long-temps, rapporte *pag.* 103, qu'on y trouve tous les ans dans la mer grand nombre de baleines dont une partie porte encore les harpons de Gascogne & de Hollande accrochés sur le dos: ce qui ne peut venir que des mariniers Basques & Hollandois qui vont à la pêche de la baleine au Spitzberg. Ce fait démontre qu'il y a un bras de mer & une passe ouverte au Nord-est dans ces mers de Zemble, de Spitzberg, ou de Groenland, par laquelle on peut communiquer de l'Europe au Japon. Le doute ne peut plus être aujourd'hui que sur le passage entre ces contrées septentrionales pour aller des mers d'Europe au golfe de la *Léna* fleuve de Siberie, depuis qu'on sçait qu'en 1728, un bâtiment Russe a fait le trajet du golfe de la *Léna*, jusqu'aux mers du Japon qui fait partie du grand océan appellé mer du Sud.

TOME SECOND.

A l'Article XXXI. pag. 44. où il est parlé des nuées de Magellan.

Constellations du sud. Le P. Fontaney célebre astronome, *Lettres des Missionnaires Tome VII*, observe au sujet de ces deux nuées qu'il n'y a presque point d'étoiles remarquables proche le pole antarctique; mais le ciel, dit-il, en est tout rempli le long de la voye lactée depuis le scorpion jusqu'à Sirius: on ne voit rien de sensible dans la partie septen-

trionale. Le grand & le petit nuage font deux choses singulières : le petit paroît aussi grand que la lune, quoiqu'il ne soit guères que la moitié du grand nuage. Quand on les regarde avec des lunettes d'approche, ils ne paroissent point un amas de petites étoiles comme le *Præsepe cancri* & la voye lactée, ni même une blancheur obscure comme la nébuleuse d'Andromède & la tête des comètes : tout y paroît beau comme dans le reste du ciel. Le pied du *cruzero* marqué dans Bayer ζ, est une étoile double composée de deux petites étoiles fort claires qui sont éloignées l'une de l'autre d'environ leur diamètre. Il en contient une troisième un peu plus éloignée des deux autres, mais beaucoup plus petite.

Le 12 octobre 1681, continue Sharp, &c.

A l'Article XXXII. pag. 58.

SUITE DE L'ARTICLE XXXII.

Observations du P. Bourzes sur le phosphore, & sur l'électricité de l'eau de la mer.

AYANT rapporté dans plusieurs relations & surtout au commencement de celle qu'on vient de lire que l'eau de la mer en certaines circonstances avoit paru aux yeux des navigateurs rouge, lumineuse, ou étincellante, il est à propos de joindre à cet article de la navigation de Cowley le détail suivi & fort bien circonstancié de ce curieux phénomène observé dans la mer des Indes par un missionnaire Jésuite : on le trouve au neuvième tome du recueil de lettres de ces Peres, imprimé à Paris en 1730. Mer lumineuse & de couleur rouge.

VOUS avez lû ce que disent les philosophes sur les étincelles qui paroissent la nuit sur la mer : mais peut-

être aurez-vous trouvé qu'ils passent fort légèrement sur les circonstances de ce phenomène ; ou du moins qu'ils se sont plus appliqué à en rendre raison conformément à leurs principes, qu'à le bien exposer tel qu'il est. Il me semble pourtant qu'avant que de se mettre à expliquer les merveilles de la nature, il est préalable d'en bien connoître toutes les particularités. Voici ce qui m'a paru le plus digne d'être remarqué sur la matière presente.

I. Lorsque le vaisseau fait route, on voit souvent une grande lumière dans le sillage, je veux dire dans les eaux qu'il a fendues & brisées à son passage. Ceux qui n'y regardent pas de si près attribuent cette lumière à la lune, aux étoiles, ou au fanal de la pouppe. C'est en effet ce qui me vint d'abord dans l'esprit la première fois que j'apperçus cette grande lumière. Mais comme j'avois une fenètre qui donnoit sur le sillage même, je me détrompai bientôt, surtout lorsque je vis cette lumière paroître davantage quand la lune étoit sous l'horison, les étoiles couvertes de nuages, ou le fanal éteint; enfin lorsqu'aucune lumière étrangère ne pouvoit éclairer la mer.

II. Cette lumière n'est pas toujours égale : à certains jours il n'y a que peu ou point : elle varie de même sur l'étendue comme sur la vivacité.

III. Sur sa vivacité, vous serez peut-être surpris quand je vous dirai que j'ai lû sans peine à la lueur du sillon, quoique je fusse élévé de 9. ou 10. pieds au dessus de la surface de l'eau. Je remarquai les jours par curiosité : c'étoit les 12. juin & 10. juillet 1704. Il faut ajouter cependant que je ne pouvois lire que le titre du livre en lettres majuscules. Cependant le fait a paru incroya-

ble à quelques gens ; mais je puis vous assurer qu'il est très-certain.

IV. Sur l'étendue de la lumière, quelquefois tout le sillage paroît lumineux à 30. ou 40. pieds au loin ; mais la lumiere diminue en raison de la distance.

V. Il y a des jours où l'on démêle aisément dans le sillage les parties lumineuses d'avec celles qui ne le sont pas. D'autres fois on ne peut faire cette distinction : le sillage paroît alors comme un fleuve de lait qui fait plaisir à voir. C'est ainsi qu'il étoit le 10. juillet.

VI. Lorsqu'on peut distinguer les parties brillantes d'avec les autres, on remarque qu'elles n'ont pas toutes la même figure : les unes ne paroissent que comme des pointes de lumière : les autres sont à-peu-près de la grandeur des étoiles : on en voit en globules d'une ligne ou deux de diametre ; d'autres en globes de la grosseur de la tête : souvent aussi ces phosphores se forment en quarrés longs de 3. ou 4. pouces sur 1. ou 2. Les différentes figures se voyent en même-temps ; le 12. juin le sillage étoit plein de quarrés longs, & de gros globes lumineux en tourbillons : un autre jour que le vaisseau avançoit lentement, ces tourbillons paroissoient & disparoissoient tout d'un coup comme des éclairs.

VII. Ce n'est pas seulement le passage d'un navire qui produit ces lumières ; les poissons laissent aussi après eux un sillage lumineux qui éclaire assez pour pouvoir distinguer la grandeur du poisson, & connoître son espèce. J'ai vu quelquefois une grande quantité de ces poissons, en se jouant dans la mer, faire dans l'eau une espèce de feu d'artifice qui avoit son agrément. Souvent une corde mise en travers suffit pour briser l'eau & la rendre lumineuse.

VIII. Si on tire de l'eau de la mer, pour peu qu'on la remue avec la main dans les tenèbres, on y verra une infinité de parties brillantes.

IX. Ce sera la même chose si on trempe un linge dans l'eau de la mer, & qu'on le torde dans un lieu obscur : si le linge est à demi sec il ne faut que le secouer pour en voir sortir quantité d'étincelles.

X. Lorsqu'une de ces étincelles est une fois formée, elle se conserve long-temps ; & si elle s'attache à quelque chose de solide, par exemple, au bord d'un vase, elle durera des heures entières.

XI. Ce n'est pas toujours lorsque la mer est le plus agitée, ou que le vaisseau va le plus vite, que le phosphore est le plus marqué : ce n'est pas non plus le simple choc des vagues les unes contre les autres qui produit des étincelles ; du moins je ne l'ai pas remarqué. Mais j'ai observé que le choc des vagues contre la côte en produit quelquefois en quantité. Au Brésil le rivage me parut un soir tout de feu ; tant il y avoit de ces lumières.

XII. La production de ces feux dépend beaucoup de la qualité de l'eau ; &, si je ne me trompe, on peut avancer généralement parlant que, le reste étant égal, cette lumière est plus grande quand l'eau est plus grasse & plus baveuse : car en haute mer l'eau n'est pas également pure partout, quelquefois le linge qu'on y trempe s'en retire tout gluant : or j'ai remarqué plusieurs fois que plus l'eau étoit visqueuse & grasse plus le sillage étoit brillant, & qu'un linge mouillé de cette eau étoit plus lumineux en le remuant.

XIII. De plus on trouve dans la mer certains cantons où surnagent je ne sçai quelles ordures de différen-

tes couleurs, tantôt rouges, tantôt jaunes: à les voir on les prendroit pour des sciures de bois: nos marins disent que c'est du fray ou de la semence de baleines: c'est de quoi on n'est guères certain. Lorsqu'on tire de l'eau de la mer en ces endroits on la trouve fort visqueuse. Les marins rapportent qu'il y a beaucoup de ces bancs de fray dans le nord; que quelquefois pendant la nuit ils paroissent tout lumineux, sans être agités par le passage d'aucun vaisseau ni d'aucun poisson.

XIV. Pour marque que plus l'eau est gluante plus elle est disposée à être lumineuse, on prit un jour dans notre vaisseau un poisson, qu'on disoit être une bonite: le dedans de la gueule du poisson paroissoit durant la nuit comme un charbon allumé, fournissant assez de lumière pour me faire lire des titres de livres, comme j'avois fait à la lueur du sillage. Cette gueule étoit pleine d'une humeur visqueuse: nous en frottâmes un morceau de bois qui devint aussitôt tout lumineux: dès que l'humeur fut desséchée la lumière s'éteignit.

Voilà les principales observations que j'ai faites sur ce phenomène: je vous laisse à examiner si toutes ces particularités peuvent s'expliquer dans le systême de ceux qui établissent pour principe de cette lumière le mouvement de la matière subtile ou des globules, causé par la violente agitation des sels.

A l'Article XXXIII. *pag.* 68. *où il est parlé* de l'accouplement des tortues. (*)

(*) Toutes les tortues des isles *Caribes*, de la baye du Mexique, & de *Honduras*, se retirent en été dans les isles *Caymans* pour pondre leurs œufs, & les faire éclore. Elles restent dans l'accouplement pendant 14 jours: après cela elles pondent dans une nuit environ 300 œufs, qui ont un jaune & — Accouplement des tortues.

un blanc, mais qui n'ont point de coquilles : elles s'accouplent de nouveau, pondent dans le sable, & cela jusqu'à trois fois. Le mâle est alors réduit intérieurement en une espèce de gelée, & devient aveugle : sa femelle le reporte dans son nid. *Transact. philosoph. An.* 1667. *art.* 27.

A l'Article XXXV. pag. 108. *où il est parlé* du lion & du loup marin.

Lion & loup marins. Le loup marin, dit Labbe, *lettr. des Missionn. t. XV.* a la tête semblable au chien : il a par devant deux ailerons qui lui servent de pattes ; dans tout le reste il ressemble à un poisson. Le lion marin ne differe du loup marin que par les longues foyes qui lui pendent du col. Nous en vîmes d'aussi gros que des taureaux : le corps de ces animaux n'est qu'une masse de graisse : rien n'est plus aisé que de les tuer ; il suffit de les frapper sur le bout du nez ; & incontinent ils perdent tout leur sang par cette blessure ; mais pour cela il faut les surprendre endormis sur les rochers, où un peu avancés sur les terres : comme ils ne font que ramper, il est aisé de leur couper chemin. Cependant si vous faisiez un faux pas, & qu'ils pussent vous atteindre ce seroit fait de votre vie : d'un seul coup de dent ils couperoient le corps d'un homme en deux.

A l'Article XXXVI. pag. 115. *où il est parlé* des habitans de la terre de *Feu.*

Habitans de la terre de Feu. En allant au Chili je passai cinq jours dans la baye de *Bon Succès*, au mois de novembre 1711. Cette baye est de la terre de *Feu*, vis-à-vis de l'extrémité de l'isle des *Etats*. La veille de notre départ, comme nous étions à terre, un sauvage sortit du bois voisin : on lui fit signe d'approcher. Il s'approcha en effet, mais toujours en défense,

fenſe, tenant ſon arc prêt à tirer. On lui préſenta du pain, du vin & de l'eau-de-vie ; mais à peine l'avoit-il jettée à ſa bouche qu'il la rejettoit. On lui fit faire le ſigne de la croix ; on lui mit un chapelet au col. Comme nous entrions dans le canot pour retourner à bord, il jetta un cri ſemblable à un hurlement mêlé de je ne ſçai quoi de plaintif : il parut auſſitôt une trentaine d'autres ſauvages, à la tête deſquels étoit une femme toute courbée de vieilleſſe. Ils s'approchèrent du rivage pouſſant de ſemblables cris, & tâchant par ſignes de nous engager à les aller joindre : on ne le jugea pas à propos. Ils étoient tout nuds à la réſerve d'un morceau de peau de loup-marin pendu ſur leur ceinture : leur viſage étoit peint de rouge, de noir & de blanc : ils portoient au col un collier fait de coquilles, & aux poignets des bracelets de peau. Ils ne ſe ſervent que de flèches, au bout deſquelles, au lieu de fer, il y a une pierre à fuſil taillée en fer de pique. Ces gens-là me parurent aſſez dociles, & je crois qu'il ne ſeroit pas difficile de les inſtruire. *Labbe lettr. des Miſſionnair. Tom. XV.*



A l'Article XL. Tom. II. pag. 218. *où il est parlé* des isles *Malouines*, autrement *Anican*, découvertes par les capitaines *Fouquet* & *Pérée* de S. Malo.

SUITE DE L'ARTICLE XL.

FOUQUET ET COUDRAI-PÉRÉE,

En Magellanique 1704.

L'AUTEUR de la relation de ce voyage est le P. Nyel Jésuite, qui passoit en orient sur le vaisseau de Pérée, par la route de la mer du sud. La guerre que la France avoit en Europe contre les puissances maritimes, maîtresses des passages de l'Inde, avoit obligé à prendre, pour cette fois, cette route, que l'on feroit presque toujours mieux de suivre pour aller en Chine. Cette relation fut imprimée *à Paris* 1707, dans les lettres des Missionnaires, Tom. VII.

Départ de S. Malo. NOUS mîmes à la voile à S. Malo le 26 décembre 1703 sur deux vaisseaux destinés pour la Chine & commandés par Messieurs *Fouquet* & *du Coudrai-Pérée*, navigateurs expérimentés. Comme dans ce temps de guerre pour la succession d'Espagne, les Anglois & les Hollandois nous fermoient le passage des détroits de la Sonde & de Malacca, qu'il falloit passer l'un ou l'autre en faisant la route des Indes par l'orient, on avoit jugé à propos pour éviter le danger de [illegible] du détroit de Magellan & de la mer du [illegible]

Après trois mois de navigation nous nous trouvâmes environ à 60 lieues de ce fameux détroit, dont il seroit inutile de faire ici la description : il vaut mieux en donner un plan correct & fidele fait sur les dernieres observations beaucoup plus exactes que les précédentes. On

y verra les isles *Anican* que Messieurs Fouquet & Pérée découvrirent à leur retour de la mer du sud, & auxquelles ils donnèrent le nom de M. Anican leur armateur, & chef de l'entreprise, dont le zèle pour la gloire de l'état, vient d'être récompensé par le cordon de l'ordre de S. Michel. C'est un amas d'isles au sud-est des *Sebaldes* : on n'en connoît encore ni le nombre ni la grandeur. On trouvera aussi dans cette carte l'isle *Beauchesne*, dont le nom est celui de M. de Beauchesne, aujourd'hui sénéchal de S. Malo, qui la découvrit lors de son voyage à la mer du sud en 1701.

Isles Anican ou Malouines, Sebaldes & Beauchesne.

Nous étions déja entrés dans le premier canal du détroit ; nous avions même mouillé dans un enfoncement au-delà de la baye *Gregoire*, lorsqu'il survint tout d'un coup un vent si impétueux qu'il nous rompit successivement quatre cables & nous fit perdre deux anchres : nous nous trouvâmes en grand danger de faire naufrage dont Dieu voulut bien nous préserver. Pendant quinze jours que nous restâmes en ce premier canal pour chercher nos anchres & faire de l'eau dans une rivière que M. *Baudran de Bellestre* un de nos officiers découvrit, & à laquelle il donna son nom, je descendis quelques fois à terre. Elle est rase & unie, entrecoupée de petites collines : le terroir me parut assez bon & propre à être cultivé. Il y a bien de l'apparence que c'est en ce lieu le moins large du détroit que les Espagnols avoient bâti les deux forts de *Nombre de Dios* & de *Philippeville*, dont depuis long-temps il ne paroît plus aucun vestige. Nous ne vîmes aucun des habitans du pays, parce que ces peuples aux approches de l'hiver ont coutume de se retirer plus avant dans les terres. Mais quelques vaisseaux fran-

Baye Gregoire.

Rivière Baudran.

çois qui nous ont précédé & suivi, en ont vu plusieurs plus avant dans le détroit. Ils nous ont même assuré que ces peuples, qui paroissent dociles & sociables, sont, pour la plûpart, forts & robustes, d'une taille haute, & d'une couleur bazanée semblable à celle des autres Américains. On aura peut-être bientôt des éclaircissemens complets sur ce qui les regarde; car j'ai appris depuis mon arrivée au Chili, que les jésuites de cette contrée vouloient à la première occasion pénétrer jusqu'au détroit de Magellan dont quelques-unes de leurs missions ne sont éloignées que de cent lieues.

Détroit de le Maire.

La perte de nos cables & de nos anchres ne nous permettoit plus de franchir le détroit de Magellan où l'on est obligé de mouiller toutes les nuits : l'hiver du pays approchoit. Les capitaines résolurent sans perdre temps de passer au détroit de le *Maire*. Ainsi nous levâmes l'anchre le 11 avril 1704, & deux jours après nous le traversâmes en cinq ou six heures : nous rangeâmes d'assez près la terre de *Feu* qui me paroît n'être qu'un archipel de plusieurs isles, plutôt qu'un continent, comme on l'a cru jusqu'à présent. Je remarque une erreur assez considérable de nos cartes qui donnent à la terre de *Feu* beaucoup plus d'étendue en longitude qu'elle n'en a. Selon la supputation exacte que nous avons faite, il paroît certain qu'elle n'a pas plus de soixante lieues, quoiqu'on lui en donne davantage. Elle est habitée par des sauvages que l'on connoît encore moins que ceux de la terre Magellanique : on lui a donné le nom de terre de *Feu* à cause de la multitude de feux que ceux qui la découvrirent les premiers y virent pendant la nuit. *Garcie de Nodal* y mouilla dans la baye où il trouva plusieurs de ces

Terre de Feu : son étendue.

Son nom.

Ses Habitans.

insulaires, qui lui parurent dociles & d'un bon naturel. Selon les relations, ces barbares sont blancs comme les Européens; mais ils se défigurent le corps, & changent la couleur naturelle de leur visage par des peintures bizarres. Ils sont à demi-couverts de peaux d'animaux, portant au col un collier d'écailles de moules blanches & luisantes, & autour du corps une ceinture de cuir. Leur nourriture ordinaire est une certaine herbe amère dont la fleur est à-peu-près semblable à la tulipe. Ces peuples rendirent toutes sortes de services aux Espagnols: Ils travailloient avec eux & leur apportoient le poisson qu'ils pêchoient. Ils étoient armés d'arcs & de flèches, où ils avoient enchassé des pierres assez bien travaillées; & portoient avec eux une espèce de couteau de pierre, qu'ils mettoient à terre avec leurs armes quand ils s'approchoient des Espagnols, pour leur marquer qu'ils se fioient à eux. Leurs cabanes étoient faites d'arbres entrelacés les uns dans les autres; le toît se terminoit en pointe, où l'on avoit ménagé une ouverture qui donnoit un libre passage à la fumée. Leurs canots faits d'écorce de gros arbres, étoient assez proprement travaillés: ils ne pouvoient contenir que sept ou huit hommes, n'ayant que douze à quinze pieds de long sur deux de large: leur figure étoit à-peu-près semblable à celle des gondoles de Venise. Ces barbares répétoient souvent *hoo, hoo*, sans qu'on pût dire si c'étoit leur cri naturel, ou quelque mot particulier de leur langue: ils paroissoient avoir de l'esprit & quelques-uns apprirent fort aisément l'oraison dominicale.

Cette côte de la terre de *Feu* est très-élevée. Le pied des montagnes est rempli de gros arbres épais & fort

hauts; mais le sommet est presque toujours couvert de neige. On trouve en plusieurs endroits un mouillage assez sûr & assez bon pour faire commodément de l'eau & du bois. La terre des *Etats*, que nous reconnûmes à notre gauche à trois lieues de distance, nous parut aussi fort élevée & fort montagneuse. Après avoir passé le détroit de le Maire, & reconnu au-delà quelques isles marquées dans nos cartes, nous commençâmes à éprouver la rigueur de ce climat durant l'hiver, par le grand froid, la grêle, les pluies qui ne cessoient point, & par la brieveté des jours qui ne durant que huit heures & toujours sombres, nous laissoient dans une espèce de nuit continuelle. Nous entrâmes ainsi dans cette mer orageuse, où nous essuyâmes de grands coups de vent qui séparèrent notre vaisseau de celui du capitaine Fouquet. Les tempêtes violentes nous firent craindre plus d'une fois d'être jettés sur quelque terre inconnue. Cependant nous ne passâmes pas la hauteur de 57° 30', & après avoir combattu quinze jours contre la violence des vents contraires, nous doublâmes le cap *Horn* en louvoyant. Remarquons encore ici une erreur des cartes qui placent ce cap à 57° 30', ce qui ne peut être; car nous ne nous sommes pas élevés plus haut que cette latitude, & nous sommes passés assez au large de ce cap pour n'avoir pu le reconnoître: ainsi nous avons lieu de juger que sa véritable situation est à 56° 30' tout au plus. La grande difficulté de notre navigation dans cette mer consistant à doubler le cap Horn, le reste de notre route se fit avec moins de peine: nous nous trouvâmes peu à peu dans des mers plus douces & plus tranquilles; de sorte qu'après quatre mois & demi de navigation nous mouillâmes le

Terre des Etats.

Cap Horn; sa latitude.

13 mai au port de la *Conception* au Chili, où M. Fouquet nous rejoignit huit jours après. Arrivée au Chili.

Au Livre V. pag. 373. *où il est parlé* de la culture des mœurs des sauvages du Paraguay.

Les effets de cette culture sont déja très sensibles, & même ses progrès si grands qu'à peine paroissent-ils croyables. Nous en avons grand nombre de rélations plus ou moins favorables aux chefs de cette police, selon les différens motifs qu'on leur attribue : mais toutes conviennent que le gouvernement est bon, & que le succès est heureux. Voilà l'essentiel. Je me bornerai à donner ici une idée succinte de cette police, sur le rapport qu'en faisoit en 1712 un jésuite de *Buenos-aires*. « La mission » du Paraguay consiste en quarante grosses bourgades uni» quement habitées par des Indiens sous la direction des » jésuites espagnols. Les plus considérables bourgades » sont de quinze à vingt mille hommes : ils choisissent » tous les ans le chef qui doit présider à la bourgade, & » le juge qui doit y maintenir le bon ordre. L'intérêt & » la cupidité, cette source de tant de vices, est bannie » de cette contrée. Les fruits de la terre qu'on y recueil» le chaque année sont mis en dépôt dans les magazins » publics, & la distribution s'en fait dans chaque famil» le à proportion du nombre des personnes qui la compo» sent. La candeur & la simplicité des Indiens sont ad» mirables : ceux qui les gouvernent disent qu'en les » confessant quelquefois à peine trouve-t-on matière à » leur donner l'absolution. Ce qui les maintient dans une » si grande innocence de mœurs est l'attention particu» liere des rois d'Espagne à ne pas permettre qu'ils ayent

Police & industrie des Paraguais.

» la moindre communication avec les Européens. Si la » nécessité du voyage oblige quelques Espagnols d'y passer, il leur est expressément défendu de demeurer plus » de trois jours en une bourgade : ils trouvent une maison destinée pour leur logement, où on leur fournit » gratuitement le nécessaire, & au bout de trois jours on » les conduit hors de la bourgade. Ces Indiens n'ont nul » génie pour l'invention ; mais ils en ont beaucoup pour » imiter toutes sortes d'ouvrages qui leur tombent entre » les mains ; leur adresse est merveilleuse à cet égard. » J'ai vû de leur façon de très-beaux tableaux, des livres » imprimés correctement, d'autres écrits à la main avec » beaucoup de délicatesse. Les orgues & toute sorte d'instrumens de musique y sont communs ; ils font des » montres ; ils tirent des plans ; ils gravent des cartes de » géographie ; enfin ils excellent dans tous les ouvrages de l'art, pourvû qu'on leur en fournisse le modèle. » Leurs églises sont belles & ornées de tout ce que leur » main industrieuse peut travailler de plus parfait. » *Labbe, lettr. des Missionnair. Tom. XV.*



SUPPLEMENT



SUPPLEMENT A L'HISTOIRE DE LA POLYNESIE,

CONTENANT *les premières découvertes d'une quantité d'isles de la mer du sud, situées entre les Philippines & les Larrones.*

[CE Supplément tiré du recueil des lettres des Missionaires Jésuites, n'ayant été envoyé par l'auteur que lorsque l'impression de son livre étoit déja fort avancée, il n'a pas été possible d'y insérer chacun des articles suivans à sa date propre & en sa vraie place. On les rassemble ici dans une même suite, à laquelle on a joint un extrait de ce que contient de plus curieux l'histoire des Missions aux isles Mariannes ou Larrones par le P. le Gobien.]

XLVI.

NAUFRAGE des insulaires de PALEU ou PALAOS à l'isle de Samal l'une des Philippines en *1696*.

Extrait des lettres des PP. Paul CLAIN *& Charles* LE GOBIEN, tom. I. & tom. VI.

LETTRE PREMIERE.

EN faisant en dernier lieu la visite de la bourgade de Guivam dans l'isle Samal la dernière & la plus méridionale des Pintados aux Philippines, nous y trouvâmes 29 *Palaos* ou habitans des isles Les Palaos abordent aux Philippines.

Panlog jusqu'à présent inconnues. Quoique ces isles ne soient pas éloignées des Mariannes, ces insulaires n'ont aucun commerce avec les Mariannois. Les vents qui regnent sur ces mers depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mai, les avoient jettés à 300 lieues de leur isle dans cette bourgade de l'isle Samal. Ils étoient venus sur deux petits vaisseaux qu'on appelle ici *Paraos* ou *Pros*. Voici leur avanture.

Leur avanture. Ils s'étoient embarqués au nombre de trente-cinq personnes pour passer à une isle voisine, lorsqu'il se leva un vent si violent qu'ils furent emportés en pleine mer, sans pouvoir gagner ce lieu ni aucun autre du voisinage. Les efforts qu'ils firent pour arriver à quelque isle de leur connoissance furent inutiles : ils voguèrent ainsi au gré des vents pendant soixante & dix jours sans pouvoir prendre terre. Enfin perdant toute espérance de retourner en leur pays & se voyant à demi morts de faim sans eau ni vivres, ils résolurent de s'abandonner à la merci des vents, & d'aborder à la première terre qui se trouveroit du côté d'occident : ce fut l'isle de *Samal* à la vue de la bourgade de *Guivam*. Un Guivamois qui étoit au bord de la mer les apperçut, & jugeant à la structure de leur bâtiment que c'étoit des étrangers égarés, il prit un linge & leur fit signe d'entrer par le canal qu'il leur montroit pour éviter les écueils & les bancs de sable sur lesquels ils alloient échouer. Ces pauvres gens effrayés de voir cet inconnu, vouloient retourner en arrière : quelqu'effort qu'ils fissent ils n'en purent venir à bout ; le vent les repoussa une seconde fois vers le rivage. Quand ils en furent proche le Guivamois leur fit entendre de nouveau par ses signes la route qu'ils devoient prendre :

ils

mais voyant qu'ils ne la prenoient pas & qu'infailliblement ils alloient se perdre, il se jetta à la mer, & vint à la nage dans un des petits vaisseaux à dessein de s'en faire le pilote & de le conduire au port. A peine y fut-il arrivé que ceux qui étoient dedans, les femmes même chargées de leurs petits enfans se jettèrent à la nage pour gagner l'autre vaisseau, tant ils craignoient l'approche de cet inconnu. Cet homme voyant la barque abandonnée, entra dans la seconde, lui fit éviter les écueils & la conduisit au port. Pendant ce temps-là ces pauvres gens demeurèrent immobiles, & s'abandonnèrent à la conduite de l'inconnu dont ils se regardoient comme les prisonniers.

Ils prirent terre le 28 décembre 1696. Les Guivamois accourus sur le rivage, les reçurent avec charité, leur apportèrent du vin & des rafraichissemens. Ils mangèrent volontiers des cocos qui sont les fruits des palmiers de ce pays : la chair en est à peu près semblable aux chataignes, excepté qu'elle est plus huileuse, & qu'elle fournit une eau sucrée agréable à boire. On leur présenta du riz cuit à l'eau dont on se sert ici & par toute l'Asie comme de pain : ils le regardèrent avec admiration, & en prirent quelques grains qu'ils jettèrent aussitôt à terre, s'imaginant que c'étoit des vermisseaux. Ils témoignèrent beaucoup de joie quand on leur apporta de ces grosses racines qu'on appelle *Palavan*, & ils en mangèrent avec avidité.

Cependant, on fit venir deux femmes que les vents avoient autrefois jettées sur la même côte de Guivam. Elles entendirent un peu la langue de ces gens-ci ; elles servirent d'interprètes, & c'est par leur moyen qu'on ap-

prit une partie de ce que je dirai dans la fuite. Une de ces femmes trouva parmi ces étrangers quelques-uns de fes parens : ils ne l'eurent pas plûtôt reconnue, qu'ils fe mirent à pleurer. Le missionnaire qui a foin de la bourgade les fit venir à Guivam : dès qu'ils l'apperçûrent & qu'ils virent le respect qu'on lui portoit, ils le prirent pour le roi du pays, & crurent que leur vie & leur fort étoient entre fes mains. Dans cette penfée ils fe jettèrent tous à terre pour implorer fa miséricorde & lui demander la vie. Le pere touché de compassion de les voir défolés à un tel excès, fit ce qu'il pût pour les consoler, & pour adoucir leur peine : il careffa les enfans dont trois étoient à la mammelle & cinq autres un peu plus grands; il fit figne aux autres qu'il leur donneroit tous les fecours qui dépendoient de lui. Les Guivamois s'offrirent à l'envi pour mener ces étrangers dans leurs maifons & leur fournir les chofes néceffaires foit en vivres foit en habits. Le pere y consentit à condition qu'on ne fépareroit point ceux qui avoient leur femme, & qu'on n'en mettroit pas moins de deux ensemble, de peur de faire mourir de chagrin ceux qui demeureroient feuls. Il en restoit trente de trente-cinq qui s'étoient embarqués ; la disette de vivres & les incommodités d'une longue navigation en avoit fait mourir cinq pendant le voyage, & peu de temps après leur arrivée il en mourut encore un à qui on administra le baptême.

Situation des isles Palaos. Ils rapportèrent que leur pays consiste en trente-deux isles. Elles ne doivent pas être éloignées des Mariannes, à en juger par la structure de leurs petits vaisseaux, & par la forme de leurs voiles qui sont les mêmes : il y a apparence qu'elles sont au midi des Mariannes vers 10 à 12°.

latit. sous les mêmes parallèles que *Guivam*, puisqu'en venant tout droit d'orient en occident ils ont abordé au rivage de cette bourgade. Probablement ce fut une de ces isles qu'un vaisseau des Philippines, commandé par *D. Francesco Lazeano*, ayant quitté la route ordinaire de l'est à l'ouest qui est sous le treizième parellèle, apperçut pour la première fois en *1686*. Les uns ont appellé cette isle *la Caroline*, du nom de Charles II. roi d'Espagne : d'autres *isle S. Barnabé*, parce qu'elle fut découverte le jour de cette fête. Le gouverneur des Philippines a souvent ordonné au vaisseau qui va presque tous les ans aux Mariannes de chercher cette isle & les autres qu'on soupçonnoit être aux environs ; & ces ordres avoient été inutiles : mais l'année dernière *1696*, un bâtiment que la tempête fit changer de route en allant d'ici aux Mariannes, l'apperçut pour la seconde fois. Des trente-deux isles, disent nos étrangers, il y en a trois qui ne sont habitées que par des oiseaux : les autres sont extrêmement peuplées. Quand on leur demande quel est le nombre des habitans, ils prennent un monceau de sable ou de poussière & le montrent, pour marquer la multitude innombrable d'hommes qui les habitent. Ces isles se nomment *Paiz*, *Lamululuup*, *Saraon*, *Yaropie*, *Valleyay*, *Satavan*, *Cutac*, *Yfaluc*, *Piraulop*, *Ytay*, *Pic*, *Piga*, *Lamurec*, *Puc*, *Falait*, *Caruvaruvong*, *Ylatu*, *Lamuliur*, *Tavas*, *Saypen*, *Tacaulap*, *Rapiyang*, *Tavon*, *Mutacusan*, *Piylu*, *Olatan*, *Palu*, *Cucumyat*, *Pyalucunung*. Les trois inhabitées sont *Piculat*, *Hulatan*, *Tagian*. La plus considérable de toutes est *Lamurrec* : c'est où le roi de tout le pays fait sa résidence : les chefs de toutes les autres habitations lui sont soumis.

Isle Caroline ou Barnabé.

Nom des isles.

Figure & habillement des Insulaires. Il s'est trouvé parmi ces étrangers un de ces chefs avec sa femme qui est la fille du roi. Quoiqu'ils soient à demi-nuds, ils ont des manières & un certain air distingué qui fait assez connoître ce qu'ils sont. Le mari a tout le corps peint de certaines lignes dont l'arrangement forme diverses figures. Les autres hommes ont aussi quelques lignes semblables, les uns plus, les autres moins : mais les femmes & les enfans n'en ont point. Il y a dix-neuf hommes & dix femmes de différens âges. Par le tour & la couleur du visage, ils sont assez semblables aux naturels des Philippines. Les hommes n'ont d'autre habit qu'une espèce de ceinture qui leur couvre les reins & les cuisses, & qui fait plusieurs tours à l'entour du corps : ils ont sur leurs épaules plus d'une aulne & demie de grosse toile dont il se font une espèce de capuchon qu'ils lient par devant, & laissent pendre négligemment par derrière. Les hommes & les femmes sont habillés de la même manière excepté que les femmes ont un linge un peu plus long qui descend de la ceinture aux genoux.

Leur langue. Leur langue est différente de celle des Philippines & même de celle des isles Mariannes : leur manière de prononcer approche de la prononciation des Arabes. La femme qui paroît la plus considérable a plusieurs anneaux, & plusieurs colliers d'écaille de tortue qu'on appelle ici *Carey*, & d'autres d'une matière qui nous est inconnue assez ressemblante à l'ambre-gris & qui n'est pas transparente.

Leur façon de vivre & leurs mœurs. Voici la manière dont ils ont vécu pendant soixante & dix jours qu'ils ont été à la merci des vents. Ils jettoient en mer une nasse faite de petites branches d'arbres liées, ayant une grande ouverture pour laisser en-

trer le poisson & terminée en pointe pour l'empêcher de sortir. Le poisson qu'ils prenoient ainsi étoit toute leur nourriture; & ils n'avoient d'autre eau que celle que la pluie leur pouvoit fournir: ils la recevoient dans des écorces de coco, qui est le fruit du palmier de ce pays, & qui est de la figure & de la grandeur d'un crane humain.

Ils n'ont point de vaches dans leurs isles: ils voulurent s'enfuir, quand ils en virent qui broutoient l'herbe; aussi-bien que lorsqu'ils entendirent aboyer un petit chien dans une maison: ils n'ont de même ni chats ni cerfs ni chevaux ni généralement aucune bête à quatre pieds; ni même guères d'autres oiseaux que ceux qui vivent sur mer: ils ont cependant des poules dont ils se nourrissent, mais ils ne mangent pas les œufs. Malgré cette disette de toute chose, ils sont gais & contens de leur sort: ils ont des chants & des danses assez régulières: ils chantent tous ensemble & font les mêmes gestes; ce qui a quelque agrément. Ils sont surpris du gouvernement, de la politesse & des manières d'Europe dont ils n'avoient aucune connoissance: ils admirent la majesté des cérémonies de l'église, la musique, les instrumens, les danses des Espagnols, les armes dont ils se servent & surtout la poudre à canon: ils admirent encore la blancheur des Européens; car pour eux ils sont tous basanés, ainsi que les habitans de ce pays-ci.

Il n'a pas paru jusqu'à present qu'ils ayent aucune connoissance de la divinité, ni qu'ils adorent des idoles. On n'a remarqué en eux qu'une vie toute barbare: tout leur soin est de chercher à boire & à manger. Ils ont une grande déférence pour le roi & pour les chefs de bour-

gades auxquels ils obéissent avec beaucoup d'exactitude. Ils n'ont point d'heure réglée pour leur repas : ils boivent & mangent en quelque temps & en quelque lieu que ce soit, lorsqu'ils ont faim & soif & qu'il trouvent de quoi se contenter : mais ils mangent peu à chaque fois, & ne font point de repas assez fort pour suffire à toute la journée. Leur civilité & la marque de leur respect consiste à prendre la main ou le pied de celui à qui ils veulent faire honneur, & de s'en frotter doucement le visage. Ils avoient parmi leurs petits meubles quelques scies d'une grande écaille, qu'on appelle ici *taclobo*, qu'ils aiguisent en les frottant contre certaines pierres : ils en avoient aussi une de fer de la longueur du doigt. Ils furent fort étonnés, en voyant un vaisseau marchand qu'on bâtissoit à Guivam, de la multitude des instrumens de charpentiers dont on se servoit : ils les examinoient tous les uns après les autres avec admiration. Ils n'ont point de métaux dans leur pays. On leur donna à chacun un gros morceau de fer ; present qu'ils reçurent avec plus de joye que si on leur eut donné autant d'or : ils avoient si grande peur qu'on ne le leur volât, qu'ils le mettoient sous leur tête quand ils vouloient dormir. Ils n'ont point d'autres armes que des lances ou des traits armés d'ossemens humains. Leur humeur est fort pacifique : s'il arrive entr'eux quelque querelle, elle se termine à coups de poing qu'ils se donnent sur la tête ; & ceci arrive rarement : car dès qu'ils en veulent venir aux mains on les sépare, & le différend cesse. Ils ne sont cependant pas stupides ni pesans : au contraire ils ont du feu & de la vivacité. Leur embonpoint est moindre que celui des Mariannois : ils sont bien proportionnés, &
d'une

d'une taille à-peu-près semblable à celle des Philippiens. Les hommes & les femmes laissent croître leurs cheveux qui leur tombent sur les épaules. Ils sont fort adroits à plonger : & l'on dit qu'ils prirent dernièrement deux grandes perles dans leurs nacres qu'ils rejetterent dans la mer n'en connoissant pas le prix. Quand ils apprirent qu'on alloit les conduire en présence du missionnaire, ils se peignirent tout le corps d'une certaine couleur jaune ; ce qui passe chez eux pour un grand agrément. Ils sont si contens de trouver ici en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie, qu'ils se sont offerts de retourner en leur patrie pour attirer ici leurs compatriotes, & leur persuader d'entrer en commerce entre les deux pays. Le gouverneur goute beaucoup ce dessein dans la vue de soumettre tout ce pays au roi d'Espagne, & d'ouvrir une grande porte à la propagation du christianisme. Le plus vieux de ces étrangers avoit déja été une fois jetté sur les côtes de *Caragan* dans une de nos isles : mais n'y trouvant que des infidèles qui demeurent dans les montagnes & le long de la côte deserte, il étoit retourné dans son pays, sans avoir connoissance de notre abondance & de nos richesses : il a été plus heureux dans ce second voyage. On a déja baptisé les enfans : on instruit les autres des mystères de la religion.

LETTRE SECONDE.

Voici la carte des *nouvelles Philippines* (*) : il est sur-

(*) La carte des isles *Carolines* & des isles *Paleu* ou *Palaos*, autrement nommées *nouvelles Philippines*, que l'on voit ici, fut dressée par *Cantova* plusieurs années après sur de plus amples informations qu'il prit de ce parage nouvellement découvert. Elle paroît meilleure que celle de *Serrano* dont parle le P. le Gobien, qui ne fut dressée que sur les indications grossiè-

prenant que ces isles situées entre les Celebes, les anciennes Philippines & les Mariannes, qu'on connoît depuis près de deux siècles, soient demeurées jusqu'à présent inconnues. On en compte jusqu'à quatre-vingt-sept qui forment un des plus beaux archipels de l'orient renfermé entre la ligne, le tropique du cancer, les Mariannes, & les Philippines.

Nous avons sçu par la lettre du *P. Clain* comment on a eu connoissance de ce nouveau pays; de sorte qu'il ne me reste presque à dire à cet égard que ce que je suis en état de rectifier dans la première rélation par les derniers mémoires que j'ai reçus.

Ce ne sont point les Européans qui ont fait la découverte : ce sont les insulaires même qui sont venus se découvrir par une avanture assez extraordinaire. Un des chefs de la nation s'étant embarqué avec sa femme, fille d'un petit roi de ce pays, & un certain nombre de personnes pour passer de son isle dans une autre assez éloignée, ils furent surpris d'un de ces ouragans assez communs dans ces contrées qui les poussa malgré eux à la pointe de l'isle Samal, une des plus orientales des Philippines. Comme ils ne s'étoient pas imaginés qu'il y eut au monde d'autres terres que leurs isles, ils furent étrangement surpris de se trouver au milieu d'un monde nouveau & d'une nation inconnue. L'effroi dont ils furent saisis à la vue des Espagnols se calma lorsqu'ils virent qu'on les

res que donnèrent les insulaires en disposant des pierres sur l'herbe pour faire voir comment leurs isles étoient rangées, & quelle distance elles laissoient entr'elles. Quoique celle de *Cantova* n'ait été aussi faite que sur de pareilles indications données par une troupe de ces insulaires qui fit naufrage à l'isle de Guaham en 1721. on verra à l'article de *Cantova* qu'il prit ces indications avec tout le soin possible.

traitoit avec bonté. On fit venir deux femmes qu'un semblable accident avoit autrefois jettées dans l'isle Samal : elles entendirent un peu la langue & servirent d'interprètes : tellement qu'avec leur secours on fut en état de satisfaire l'extrême curiosité qu'on avoit de connoître ces sauvages, & de sçavoir de quels pays ils venoient.

S'il faut les en croire leur pays est infiniment peuplé. Ils paroissent ne manquer ni d'esprit ni de vivacité : leur taille est avantageuse & bien proportionnée : leur naturel doux, facile & complaisant. Ils ne se font jamais les uns aux autres de violence outrée : le meurtre & l'homicide leur sont inconnus : c'est proverbe parmi eux qu'un homme n'en tue pas un autre : ils ont cependant des armes assez semblables à celles dont on se sert aux isles Mariannes. Ils ont de longs cheveux, vont presque nuds ; & parmi eux les personnes les plus qualifiées se peignent le corps pour se distinguer par-là des gens du commun.

On présume que ces nouvelles isles doivent être abondantes en or, en ambre, & en drogues, parce qu'elles sont à-peu-près sous les mêmes parallèles que les Moluques, d'où l'on tire les noix de muscade & les plus précieuses épiceries ; cependant il paroit par la rélation des habitans qu'il n'y a aucuns métaux. Quoique ces peuples nous paroissent barbares, il ne laisse pas d'y avoir parmi eux une espèce de police, & même de gouvernement réglé ; chaque isle obéit à son chef qui est lui-même soumis au roi du pays. Ce prince tient sa cour à l'isle *Falu* appellée aussi *Lamuirec*. Cette multiplicité de noms est aparemment la cause pour laquelle on ne reconnoît sur la carte presque aucun de ceux qui se trouvent dans la let-

Noms des isles.

tre du P. Clain : ou bien peut-être que les infulaires ayant prononcé d'abord les noms de leurs isles, plusieurs furent écrits par les Espagnols d'une manière qui les a beaucoup altérés. Mais une chose des plus dignes de curiosité est ce qu'ils racontent d'une de leurs isles. Elle n'est habitée que par une espèce d'*Amazones* qui font une république, où elles ne souffrent que des personnes de leur sexe. La plûpart ne laissent pas que d'avoir commerce avec les hommes qui ne les viennent voir qu'en une certaine saison de l'année ; & après quelques jours ils retourment chez eux, emportant avec eux tous les enfans mâles qui n'ont plus besoin de nourrices : les filles restent & les meres les élévent avec grand soin.

Amazones Palaos.

Temps auquel ces isles ont été connues.

Quoi qu'en Europe on n'ait entendu parler de ces isles que depuis cinq ou six ans, il y a long-temps que du haut des montagnes de Samal on avoit apperçu de grosses fumées de ce côté-là ; ce qui arrivoit ordinairement l'été, quand ces infulaires mettoient le feu à leurs terres ou à quelques forêts pour les deffricher. Ces grosses fumées, que les pêcheurs de Mindanao & des autres lieux voisins avoient aussi remarquées lorsqu'ils s'étoient avancés en haute mer, avoient fait conjecturer qu'il y avoit des terres à l'est des Philippines : mais on n'en a eu de connoissance certaine que quelque-temps avant que les infulaires eussent abordé à Samal. Voici de quelle manière :

Un Palaos aborde à Mindanao.

Le frere du roi de ces *nouvelles Philippines* dans un voyage de mer avoit été jetté sur la côte de *Caragan* dans la grande isle de *Mindanao*. Les PP. Augustins qui ont une mission sur cette côte le reçurent bien, & l'instruisirent de la religion chrétienne. Il se trouva si bien avec eux qu'il ne songea plus à retourner dans son pays,

Cependant le roi inquiet de la perte de son frere envoya une centaine de petits bâtimens le chercher dans les isles de sa dépendance. Un de ceux-ci fut encore poussé par le vent sur cette même côte de Caragan où ils trouverent ce frere du roi, & se jetterent à ses pieds, le conjurant avec les plus vives instances de revenir avec eux ; ce qu'il refusa de faire, voulant passer ses jours parmi les chrétiens, & ne pas risquer d'altérer parmi les barbares la pureté de la foi qu'il venoit d'acquérir. (*)

Les Jésuites de Manille prirent il y a quelques années la résolution d'aller établir une mission dans ces isles. Le vaisseau qui devoit les y porter étoit prêt, & n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile, lorsqu'un violent ouragan l'enleva du port même & le mit en pièces. Ainsi tout ce qu'on avoit amassé avec beaucoup de travail & de dépense pendant bien du temps fut englouti en un moment au fond de la mer. Les missionnaires en furent désolés, mais sans perdre courage, ni la vue du dessein qu'ils avoient formé. Tout secours leur manquant aux Indes après la perte qu'ils venoient de faire, le P. *Serrano* & son compagnon passerent en Europe pour engager le pape & le roi d'Espagne à s'intéresser à leurs vues. Serrano présenta au mois de janvier 1705. à Clément XI. la carte des N. Philippines avec une lettre que lui écrivoit à ce sujet l'archevêque de Manille. Le pape approuva son dessein, lui donna deux brefs pour les rois

Les Jésuites forment le projet de s'y établir.

(*) Le P. Gobien s'étend sur les circonstances du refus de cet insulaire, & donne des sentimens fort sublimes à ce barbare nouvellement converti, qui sans doute entendoit à peine la langue espagnole, & encore moins les misteres de religion qu'on vouloit lui faire comprendre. Il est à souhaiter que les couleurs dont ce Missionnaire peint son zèle & sa foi ne soient pas exaggérées,

de France & d'Espagne, avec deux lettres pour les archevêques de Mexique & de Manille, auxquelles le cardinal Paulucci joignit une instruction particuliere. Serrano vint à Versailles au mois de mars : il présenta la carte & le bref à Louis XIV. qui lui remit une lettre adressée au roi d'Espagne Philippe V. son petit-fils du nom de qui on avoit appellé *N. Philippines* les isles nouvellement connues. Je joins à ma lettre les copies de ces différentes pièces. Serrano est actuellement à Madrid & se dispose à partir avec ceux qui voudront le suivre dans la terre promise. C'est un homme sage & avec cela d'une vivacité d'esprit extraordinaire & d'un zèle ardent : de sorte qu'il y a beaucoup à se promettre sur la réussite de son projet.

Carte dressée sur le récit des insulaires.

La carte que j'envoie a été faite d'une manière nouvelle aussi-bien que la découverte. Ce n'est pas l'ouvrage des Européans qui n'ont pas encore pénétré dans ces isles : ce sont les insulaires qui l'ont eux-mêmes tracée. Voici comment on s'y prit : On pria les plus intelligens d'arranger sur une table autant de petites pierres qu'il y a d'isles dans leur pays, & de marquer autant qu'ils pourroient le nom, l'étendue & la distance de chaque isle. Ils le firent, & c'est cette carte ainsi tracée par les Indiens que j'ai eu soin de faire graver, sans que j'en veuille tout-à-fait encore garantir l'exactitude, ne doutant pas que lorsque nos missionnaires auront parcouru ces isles, & en auront acquis une plus grande connoissance, il ne se trouve beaucoup de choses à retoucher dans la carte.

Nom des isles.

Panlog paroit être la plus grande de ces isles : selon leur rapport elle a trente journées de circuit, & se trouve à trois journées de navigation de la pointe de Guivam

dans l'isle Samal. Une autre isle nommée *Uler* à l'extrêmité de cet archipel vers le midi à dix journées de tour. Le circuit de la plûpart des autres est depuis une jusqu'à cinq journées ; la distance commune d'une jusqu'à quatre journées pour aller d'une isle à sa plus proche voisine. Celle qu'habite le roi de tour cet archipel se nomme *Lamuirec* autrement *Falu*. Les insulaires qui ont fait naufrage à la pointe de Guivam étoient partis de l'isle *Amorsot* dans le dessein de passer à l'isle *Paiz*, lorsque la tempête les porta en haute mer, & après soixante & dix jours de navigation très-fâcheuse les jetta sur l'isle *Samal*, que les Espagnols appellent aussi *Ibabao* par une multiplicité de nom semblable à celle que nous avons déja remarquée.

* * * * * * *

Les sauvages ne mettoient que trois journées de distance de leurs isles les plus voisines à la pointe de Guivam. La carte de *Cantova* en donne beaucoup davantage, &, ce semble, avec raison. Elle éloigne celles qui sont le plus près des Philippines d'environ huit degrés de longitude en tirant vers l'orient, d'où elles s'étendent jusqu'à trente degrés de distance des mêmes Philippines toujours à l'orient : elle les renferme entre le cinquième & l'onzième degré de latitude septentrionale au midi des isles Mariannes. On verra bientôt que *Padilla* mit quinze jours à faire la traversée depuis le cap *Espiritu-santo* dans l'isle Samal jusqu'à l'isle *Sonsorol* l'une des *Palaos* qui reste à cinquante lieues au sud-ouest de la grande isle *Panlog*. Ce nom *Panlog* ou plutôt *Panleu* est moins celui d'une isle particulière que le nom géné-

ral de ces isles ; & le mot paroît signifier *isles* en la langue des naturels du pays. Celle qu'on appelle ici *Panlog* est la même que *Cantova* nomme la grande isle d'*Yap*. On observera dans le catalogue de *Serrano* qui va suivre, que non-seulement il est très-différent de celui donné par *Clain*, mais que ni l'un ni l'autre de ces deux-ci ne sont d'accord avec le troisième contenu dans la carte faite en 1722 par *Cantova* ; de sorte qu'au premier aspect il ne se trouve qu'un fort petit nombre de noms conformes dans les trois catalogues, ou même dans deux. Toutes néanmoins s'accordent à nommer *Lamurrec* isle principale où le roi fait sa résidence ; & si l'on recherche bien ces noms en les confrontant avec exactitude on leur trouve plus de ressemblance qu'ils ne sembloient d'abord en avoir. Le nom de *Fala*, *Falin* ou *Paleu* dont les Espagnols paroissent avoir fait *Palaos* se trouve fréquemment, soit simple, soit composé, dans les trois catalogues. C'est, selon l'apparence, un nom générique le même que *Poulo* commun aux environs de la nouvelle Guinée où il signifie *une isle* : ce qui marqueroit quelque analogie entre le langage de ces différentes contrées ; de sorte que ce nom de *Palaos* que les Espagnols donnent aux habitans pourroit fort bien se traduire par celui d'*insulaires*. On sçait que le P & l'F sont deux lettres permutables du même organe ; & de plus il paroît qu'elles se changent ainsi facilement chez ces insulaires, comme chez beaucoup d'autres nations ; car l'isle appellée *Paiz* dans les deux premiers catalogues porte le nom de *Feis* dans le troisième. Le D doit être une lettre infiniment rare, peut-être même inusitée dans cette langue barbare ;

barbare : on ne la trouve qu'une fois dans les trois catalogues au nom *Laddo*, encore y paroît-elle mise pour *Lato* qui se trouve ailleurs.

CATALOGUE des isles donné par les insulaires au P. SERRANO Jésuite.

Panlog. Malog. Yap. Olutup. Paiz. Pug. Loto. Fataray. Mayaya. Magomer. Pitagarus. Yasor. Falalap. Luxeb. Yaor. Calaot. Eu. Falip. Olimarau. Olutil. Falipe. Tauas. Olor. Laf. Feley. Boo. Carvolvol. Amorsot. Ett. Pie. Farvile. Sarol. Falivelap. Comul. Ulivelara. Muriet. Faliugalaf. Faliulapa. Alangari. Ulimarai. Pogol. Pirigaraca. Fatatay. Salva. May. Faramalo. Farali. Taramit. Lamuirec *ou* Falu. Fariliet. Alingaray. Tacaylap. Mariec. Ulier. Raor. Parivu. Piguela. Ontocoso. Farala. Losacay. Saguil. Siao. Fayo. Olol. Pisarap. Lamuet. Magol. Pis. Faravolvol. Falato. Apigap. Tolobas. Coop. Pariali. Sabo. Corobol. Fagatale. Sabolocolop. Otoc. Torres. Tata. Param. Tatam. Polie. Faur. Colapa. Pisumur. Pieras.

On apprit par une lettre de Bengale que le capitaine espagnol *Elioraga* étoit parti de Manille au mois de décembre 1710, avec le P. *Sicardi* jésuite & un autre pour aller à la découverte de ces isles *Palaos*. *Serrano* alors de retour aux Philippines, se disposoit à les suivre de près sur le vaisseau que le roi d'Espagne avoit donné ordre d'équipper à ce dessein. Les mémoires reçus de ce pays n'apprennent rien de plus sur la suite de ce voyage d'*Elioraga*. Il y a beaucoup d'apparence que celui qui écrivoit cette nouvelle étoit mal informé, & qu'il a con-

Elioraga s'embarque pour ces isles aux isles.

fondu cette expédition avec celle que fit en effet en novembre 1710. *D. François de Padille* dont je vais donner l'histoire.

XLVII.

FRANÇOIS PADILLA;

Aux isles Palaos, en 1710.

LA rélation de ce voyage fut écrite par *Joseph Somera* l'un des officiers du vaisseau, & envoyée en Europe par le P. *Bouchet* Jésuite, avec une carte de la route du navire, tant en allant qu'au retour : elle est imprimée à Paris en 1715. *Lettres des Missionaires Tom. XI.* C'est la seconde tentative faite par les Espagnols pour la découverte de ces nouvelles Philippines. La première faite après le naufrage des insulaires, qui les premiers donnèrent quelque connoissance de ces isles, étoit restée sans effet ; le vaisseau préparé ayant péri par un ouragan dans le port même avant que de mettre à la voile.

Départ des Philippines. CE fut le 14 novembre 1710. que je fortis des Philippines, étant pour lors vers 13° 9' *latit.* 144° 22' *longit.* faisant route pour aller reconnoître les isles *Paloas* sur le vaisseau *la Trinité* commandé par *Dom Francisco Padilla* avec quatre-vingt-seize hommes d'équipage. Il menoit avec lui les PP. *Dubeton* & *Cortil* qui alloient prêcher la foi à ces insulaires. Après quinze jours de navigation nous découvrîmes la terre au nord-est le 30 novembre : c'étoient deux isles que les PP. Jésuites nommerent *S. André* du nom de la fête du jour. Lorsque nous en fûmes proche nous apperçûmes un bateau qui venoit à nous, & dans lequel il y avoit de ces insulaires qui nous crioient de loin, *mapia*, *mapia*, c'est-à-dire,

Isles S. André.

bonnes gens. Un *Palaos* qui avoit été baptifé à Manille & que nous avions mené avec nous, fe montra à eux & leur parla. Auffitôt ils vinrent à bord & nous dirent que ces ifles s'appelloient *Sonforol* (*Sonrol* dans la carte de Cantova; *Sarol* dans celle de Serrano) & qu'elles étoient du nombre des ifles *Palaos*. Ils firent paroître beaucoup de joie d'être avec nous; & la témoignoient en nous baifant les mains, & en nous embraffant. Ifles Sonforol.

Ces peuples font bien faits de corps & d'une complexion robufte: ils vont tout nuds, excepté qu'ils couvrent leur fexe d'un morceau de natte: leurs cheveux font prefque crêpus; ils ont fort peu de barbe; & pour fe garantir de la pluie, ils portent fur les épaules un petit manteau fait de fil de parates, & fur la tête une efpèce de chapeau de nattes, autour duquel ils attachent des plumes d'oifeaux toutes droites. Ils furent furpris de voir nos mariniers fumer du tabac: ils paroiffent faire grand cas du fer; ils le regardoient avec des yeux avides, & nous en demandoient fans ceffe. Après midi deux autres barques vinrent à nous chargées chacune de huit hommes. Dès qu'ils approcherent de notre bord, ils fe mirent à chanter, règlant la cadence en frappant des mains fur leurs cuiffes. Quand ils eurent abordé ils prirent la longueur de notre bâtiment dans l'idée qu'il étoit fait d'une feule pièce de bois: d'autres compterent les hommes qui étoient fur notre bord. Ils nous apporterent quelques cocos, du poiffon & des herbes. Les ifles font toutes couvertes d'arbres jufques fur le bord de la mer. Les bateaux font affez bien faits, ayant des voiles latines; & un côté du bateau eft foutenu par un contrepoids qui l'empêche de tourner. Nous leur demandâmes à quelle Mœurs des Palaos.

aire de vent restoit la principale de leurs isles qui s'appelle *Panlog* : ils nous montrerent le nord-nord-est : ils nous ajouterent que vers le sud il y a encore deux isles; l'une s'appelle *Merieres*, & l'autre *Poulo*, (dans la carte de Serrano *Muries* & *Faliu*.)

Situation des isles.

J'envoyai la chaloupe avec la sonde chercher un endroit où l'on put mouiller. A un quart de lieue de l'isle elle fut abordée par deux bateaux du pays rempli d'insulaires : l'un d'eux apperçut un sabre, le prit, le regarda attentivement, & se jetta à la mer l'emportant avec lui. Mon aide-pilote ne pût trouver aucun lieu propre à jetter l'ancre, le fond étoit de roche, & grand fond partout. A son retour j'envoyai encore un autre homme chercher un mouillage : il alla tout près de la terre, & trouva partout, comme le premier, grand fond de roche; ainsi nul endroit où l'on pût jetter l'anchre. Je me soutenois à la voile contre le courant qui portoit avec vitesse au sud-est : mais le vent étant venu à manquer nous dérivâmes au large. Alors les insulaires venus sur notre bord rentrerent dans leurs bateaux pour s'en retourner. Les deux missionnaires voulurent engager l'un d'eux à rester, & ne purent l'y resoudre : ils l'entretinrent de religion, & lui firent prononcer les noms de Jesus & de Marie ; ce qu'il fit d'une maniere très-affectueuse. On l'interrogea sur la grandeur de l'isle & le nombre des habitans : il répondit que l'isle avoit bien deux lieues & demie de tour ; qu'il pouvoit y avoir huit cent habitans qui vivoient de cocos, de poisson & d'herbages.

Je pris la hauteur du soleil à midi & me trouvai par 5° 16′ *latit. sept.* & la variation 5° N. E. les courans nous emportoient au large avec violence vers le sud-est. Je ne

pus regagner la terre que le 4 décembre : nous nous trouvions à l'embouchure d'une passe entre deux isles : j'envoyai la chaloupe pour chercher un bon mouillage ; mais partout grand fond de roche & impossibilité de jetter l'anchre. Le 5 les PP. *Duberon* & *Cortil* formèrent le dessein d'aller à terre planter une croix. Padille & moi leur représentâmes les dangers auxquels ils s'exposoient ; ce qu'ils avoient à craindre des insulaires dont ils ne connoissoient pas le génie ; & l'embarras où ils se trouveroient si les courans jettoient si bien le vaisseau au large qu'on ne put se rapprocher de terre pour les reprendre ou pour les secourir. Ils ne furent pas touchés de ces raisons : ils entrèrent dans la chaloupe avec le contremaître, l'enseigne des troupes de débarquement, le *Palaos* interprète, sa femme & ses enfans. Après leur départ nous nous soutînmes à la voile toute la journée à la faveur du vent : mais il manqua sur le soir & le courant nous jetta au large. Jusqu'au 9 à midi nous fimes tous nos efforts pour approcher de la terre, sans pouvoir rien gagner : au contraire nous nous éloignions de plus en plus : je me trouvai par 5° 28′ *latit.* nous tinmes conseil sur le parti qu'il y avoit à prendre : Padille, un frere jésuite, l'aide-pilote & moi fûmes tous d'avis de faire route pour découvrir l'isle *Panlog* principale de toutes, & éloignée de celle que nous quittions d'environ cinquante lieues.

Avanture des deux Missionnaires.

Le 11 nous découvrîmes *Panlog*, j'en étois à une lieue par 7° 14′ *latit.* sur le soir quelques bateaux s'approcherent du navire. Les insulaires qui étoient dedans se jetterent à la mer & vinrent à notre bord. Ils ne cherchoient qu'à voler tout ce qui pouvoit leur tomber sous

Isle Panlog caractère des habitans.

la main : l'un d'eux voyant une chaîne de fer attachée au bord la hâloit de toutes ses forces pour la rompre & l'emporter : un autre en fit autant à un organeau : un troisième ayant mis la tête dans un sabor vit des rideaux de lit ; il les prit à deux mains & tiroit tant qu'il pouvoit ; mais nos gens l'ayant apperçu y accoururent ; aussitôt il se jetta à la mer. Dom Padille voyant jusqu'où ces barbares portoient leur avidité fit mettre ses soldats sous les armes ; car il y avoit bien quatre-vingt insulaires dans six bateaux : on leur fit signe de ne plus approcher. Enfin sur les cinq heures du soir ils prirent leur route vers la terre, & se retirèrent en nous décochant une grêle de flèches. Alors Padille fit faire sur eux une décharge de mousqueterie. A ce bruit ils se jettèrent tous à la mer, & abandonnèrent leurs bateaux, nageant droit à la terre avec une vitesse extraordinaire : puis voyant qu'on ne tiroit plus ils regagnèrent leurs bateaux, s'y rembarquèrent & s'enfuirent à toutes rames. Ces insulaires vont tout nuds, quelques-uns se peignent le corps de diverses couleurs. Leur peau est communément de couleur olivâtre ; d'autres l'ont plus noire. Ils ne nous apporterent que quelques cocos. Le 12. il vint encore deux bateaux, d'où l'on nous faisoit divers signes en nous parlant ; mais n'ayant plus d'interprète, nous ne pûmes sçavoir ce qui se disoit.

Suite de l'avanture des deux Missionaires.

Les vents de sud-est étoient frais : les courans portoient au nord avec vitesse. Je passai entre deux isles dans un canal d'une petite lieue de largeur ; & nous résolûmes de retourner à *Sonsorol* pour y apprendre des nouvelles des deux missionnaires & de notre chaloupe. Nous nous trouvâmes près de l'isle le 18, nous rodâmes

la côte jusqu'au 21, sans appercevoir aucun bateau quoique nous ne fussions qu'à une portée de canon de la terre. Ce jour-là un vent forcé nous éloigna de la terre. Alors faisant reflexion que nous n'avions plus de chaloupe, & que nous commencions à manquer d'eau, sans sçavoir où ni comment nous en pourrions faire, nous fûmes tous d'avis que l'unique parti qui restoit à prendre étoit de retourner à Manille y porter cette triste nouvelle. La saison des vents de nord étoit déja si bien formée que nous fûmes obligés pour revenir de faire un grand circuit en tournant autour de l'isle de Mindanao.

LETTRE DU P. DU HALDE. *Tom. XI.*

La nouvelle tentative qu'on a faite pour la découverte des isles *Palaos* n'a pas eu plus de succès que les précédentes. Les deux missionnaires partis sur le vaisseau équippé à ce dessein par les ordres du Roi d'Espagne, avoient mené avec eux un Palaos nommé *Moac*, qui avoit été baptisé à Manille, & qui leur devoit servir d'interprète. Comme leur dessein, lorsqu'ils descendirent dans l'isle *Sonsorol*, n'étoit que d'y planter une croix, & de reconnoître de plus près le génie des habitans; & qu'ils comptoient revenir le même jour à bord afin d'aller à la découverte des autres isles, ils n'avoient porté avec eux que leur livre & leur habit d'église : ils n'étoient accompagnés que du Palaos & de quelques Espagnols. C'est dans cet état que le vaisseau chassé par les courans fut forcé de les abandonner dépourvus de tout à la merci des insulaires.

L'année suivante, le P. *Serrano* se mit en mer pour aller à leur secours. Il partit de Manille le 15 décem-

bre 1711, avec un autre jésuite, & un certain nombre de jeunes gens du pays. Le troisième jour de leur navigation, le vaisseau fut brisé par une violente tempête, & tous périrent à la reserve de deux Indiens & d'un Espagnol qui échapèrent de ce naufrage dont ils vinrent porter la nouvelle à Manille. C'est pour la quatrième fois qu'on a vainement tenté de pénétrer dans les isles *Palaos* : il n'y a presque plus d'espérance de réussir dans cette entreprise, du moins par la voie des Philippines : il ne resteroit plus qu'à faire une tentative du côté des isles Mariannes, plus à portée de ces autres isles. Cependant les missionnaires sont entre les mains des barbares, sans qu'on ait pû sçavoir encore de quelle maniere ils en ont été reçus. Un de ces insulaires débarqué à Guivam dans l'isle Samal le jour de l'ascension 1710, a rapporté que le *Palaos* baptisé à Manille étoit un scélérat coupable de crimes qui font horreur à l'humanité ; qu'il avoit trompé les espagnols en demandant le baptême ; & qu'il sera dans son pays leur ennemi le plus déclaré. Si ce récit est véritable, il est à croire que les missionnaires ont reçu à présent la récompense de leur zèle.

LETTRE DU P. CAZIER. *Tom. XVI.*

Je voudrois pouvoir vous apprendre quel a été le sort des deux missionnaires qui entrerent il y a quelques années dans une des isles *Palaos*. Mais quelque mouvement qu'on se soit donné jusqu'ici, c'est toujours inutilement qu'on a tenté de retourner dans ces isles. J'étois à Manille lorsque le P. *Serrano* fit équiper un vaisseau pour aller aux *Palaos*. Il mit à la voile & fut porté par un vent favorable au débouquement des isles Philippines.

Naufrage de Serrano allant aux Palaos.

nes. La grande quantité d'isles qui se trouvent dans cette passe, la rend très-dangereuse. Le vaisseau n'y alla pas loin : il périt près de l'isle *Marinduqué* : rien ne fut plus triste que ce naufrage dont il n'échapa que peu de personnes. Quelques-uns s'étoient jettés dans la chaloupe : le trouble où ils étoient les empêcha de prendre la précaution nécessaire de couper le cable qui tenoit la chaloupe amarrée au vaisseau : le poids du bâtiment lorsqu'il coula bas les entraîna tous au fond de la mer. Il n'y eut qu'un seul Indien qui s'étant emparé de l'habitacle (c'est une façon d'armoire où l'on enferme la boussole) s'en servit pour se sauver, & à sa faveur gagna la terre, après avoir long-temps lutté contre les flots. C'est par cet Indien qui retourna aussitôt à Manille qu'on a été informé de ce détail. Ainsi échoua le projet d'aller aux secours des deux missionnaires, de découvrir & de convertir les isles. Depuis mon arrivée à la Chine, j'ai vu ici (à Canton) un marchand venu des Philippines, qui m'assura qu'on ne doutoit plus à Manille que les deux peres n'eussent été sacrifiés à la fureur des barbares insulaires. Il m'a raconté qu'un vaisseau espagnol étoit allé à la découverte aux environs des *Palaos*, & s'étant approché d'une des isles, une barque chargée d'insulaires parut rodant autour du vaisseau. On les invita par gestes à venir à bord : ils n'voulurent pas consentir à moins qu'on ne leur donnât un ôtage : on fit descendre un espagnol dans la chaloupe, & en même-temps quelques insulaires monterent au vaisseau. Les Espagnols se saisirent d'eux & refusèrent de les renvoyer. Ceux qui étoient restés dans la barque se disposoient à se venger de ce manque de foi sur l'ôtage espagnol, & ils ramoient déja vers

Suite de l'aventure des deux Missionaires.

la chaloupe : mais on fit feu sur eux & on les écarta. On dit qu'en se retirant ils souffloient vers la fumée de la poudre, ignorant apparemment l'usage du canon & des armes à feu. On conduisit les captifs à Manille ; là on leur demanda par signes ce qu'étoient devenus les deux peres qui étoient restés dans une de leurs isles : ils répondirent de même par signes & firent entendre que leurs compatriotes les avoient tués & ensuite les avoient mangés.

[Il est assez difficile de comprendre comment les Espagnols pûrent faire entendre aux sauvages une demande de cette espèce sur un fait singulier duquel ceux à qui on parloit par signes n'avoient peut-être aucune connoissance : ainsi il est du moins très-équivoque que les Indiens ayent bien pris la pensée des Espagnols, & que ceux-ci ayent bien entendu leur réponse. D'ailleurs quoique les habitans des isles ennemies des *Palaos* ayent dit à Cantova qu'ils se nourrissent de chair humaine, cette circonstance est peu vraisemblable : les insulaires de Polynésie sont grands voleurs, & sont capables de tuer un homme pour lui dérober son fer ; mais ils ne sont ni antropophages, ni même trop féroces.]



XLVIII.

ANTOINE CANTOVA,

Aux isles Carolines & Palaos en 1731.

TIRÉ des lettres des Missionaires, *Tom. XVIII. & XXII.*

LORSQUE les Espagnols se mirent en possession des isles Mariannes ou Larrones, ils eurent presqu'en même-temps connoissance d'un grand nombre d'isles au midi de celles-ci auxquelles on donna dès-lors le nom d'isles Carolines. (*) On regardoit l'isle de Guaham la plus grande des Mariannes comme la porte qui devoit ouvrir l'entrée d'une multitude innombrable d'isles australes tout-à-fait inconnues; & parce que ces isles Carolines sont à la tête des isles australes, il n'y a point de tentatives que les gouverneurs de Guaham n'ayent faites pour réussir dans une si importante découverte : mais les mouvemens qu'ils s'étoient donnés en divers temps avoient toujours été inutiles.

Le 19 juin 1721, on apperçut une barque étrangere peu différente des barques mariannoises, mais plus haute, ensorte qu'un soldat espagnol qui la vit de loin voguer à pleines voiles, la prit pour une frégate. Elle vint aborder à Tarofofo côte déserte de l'isle de Guaham du

Les Palaos ou Carolins abordent à Guaham.

(*) Il est douteux que le nom & la connoissance de ces isles soyent aussi anciens que le dit ici CANTOVA : si cela est ainsi, il y a lieu de croire qu'elles ont reçu leur nom de *Dom Carlos* fils de Philippe II. roi d'Espagne, le même qui eut depuis une fin si tragique : mais Paul Clain rapporte avec plus de vraisemblance (ci-dessus art. 46.) qu'elles n'ont été premièrement apperçues par les vaisseaux espagnols qu'en 1686. & en 1697. & qu'on leur donna le nom du roi Charles II. alors régnant.

côté de l'eſt. Il y avoit vingt-quatre perſonnes, onze hommes, ſept femmes & ſix enfans : quelques-uns mirent pied à terre en tremblant, & ſe gliſſant ſous des palmiers y firent leur proviſion de cocos. Un Mariannois pêchant près de-là les apperçut : il en alla donner avis au P. Muſcati. Auſſi-tôt celui-ci, le chef de la bourgade d'Inaraham & quelques autres ſe mirent dans des canots pour aller au ſecours de ces pauvres inſulaires qui ne ſçavoient ni en quel pays ils étoient ni à quelle nation ils avoient à faire. L'épée que le chef de bourgade avoit au côté frappa les inſulaires, & les fit pâmer d'effroi, s'imaginant que c'étoit fait de leur vie. Les femmes pouſſoient des cris lamentables. On avoit beau leur témoigner par ſignes qu'ils n'avoient rien à craindre ; il n'étoit pas poſſible de les raſſurer. Cependant un d'eux plus hardi que les autres, dit en ſa langue deux ou trois mots à ſes compagnons, & ſautant à terre vint droit au P. Muſcati lui offrir quelques bagatelles de ſon iſle. C'étoit des morceaux d'écaille de *carret* dont ces inſulaires font des bracelets, & une ſorte de pâte jaune ou incarnat dont ils ſe peignent le corps. Muſcati embraſſa l'inſulaire & reçut ſon preſent avec bonté. Ces démonſtrations d'amitié diſſipèrent tout ombrage : la confiance ſuccéda à la frayeur, & ceux qui étoient reſtés dans la barque ne firent plus de difficulté de mettre pied à terre. Ils y trouvèrent abondamment de quoi ſatisfaire leur faim, & ſe refaire des fatigues qu'ils avoient ſouffertes. Le miſſionnaire leur fit donner des habits afin qu'ils paruſſent avec plus de décence, & les amena à Inaharam, en attendant qu'on eut reçu réponſe du gouverneur à qui on avoit mandé cette nouvelle.

Leur barque eſt d'une conſtruction remarquable : elle a pour toute voile un fin tiſſu de feuilles de palmiers : la poupe & la proue ſont ſemblables pour la figure, & ſe terminent l'une & l'autre en une pointe élevée de la forme d'une queue de dauphin. On y voit quatre petites chambres pour la commodité des paſſagers ; l'une à la proue, l'autre à la pouppe, les deux autres aux côtés du mât où la voile eſt attachée, mais qui débordent en dehors de la barque, & y forment comme deux aîles. Ces chambres ont un toit de feuilles de palmiers fait en impériale de caroſſe, propre à ſe garantir du ſoleil & de la pluie. Au dedans du corps de la barque il y a différens compartimens où ſe mettent la cargaiſon & les proviſions de bouche. Ce qu'il y a de plus ſurprenant dans cette barque eſt qu'on n'y voit aucune cheville ; & que les planches ſont ſi bien jointes les unes aux autres par une epèce de ficelle que l'eau ne peut s'y inſinuer. Leurs barques.

Deux jours après cet événement, une nouvelle barque étrangère, quoique ſemblable aux marianoiſes, vint aborder à Guaham à la pointe de l'oueſt. Elle ne contenoit que quatre hommes, une femme & un enfant. On les conduiſit à Utamag où étoit le gouverneur *Luis Sanches*, pour les confronter aux autres & voir s'ils étoient de la même nation. Leur joie fut inexprimable dès qu'ils ſe virent : ils ſe la témoignoient par de continuels embraſſemens. On ſçut depuis que ces deux barques étoient du nombre de ſix parties de l'iſle *Faroilep*, pour ſe rendre à celle d'*Ulée* : que dans la traverſée le vent d'oueſt les avoit diſperſées : qu'ils avoient erré pendant vingt jours au gré des vents dans un riſque continuel de faire naufrage, ſouffrant beaucoup de la faim &

de la soif, & des efforts extraordinaires qu'il leur avoit fallu faire pour resister à l'impétuosité des courans. Ils étoient effectivement fort affoiblis, & leurs mains étoient écorchées à force de tirer à la rame. Un des plus jeunes & des plus forts en apparence ne survécut pas longtemps à tant de fatigues : on le baptisa à l'article de la mort.

Leur habillement. Ils ont pour vêtement une pièce de tissu dont ils s'enveloppent les reins & qu'ils passent entre les jambes. Leurs chefs qu'ils appellent *Tamolas*, ont une espèce de robbe fendue par les côtés qui leur couvre les épaules & la poitrine tombant jusqu'aux genoux. Les femmes outre la pièce de toile dont elles se ceignent de même que les hommes, ont encore une sorte de juppe qui leur descend de la ceinture à mi jambe. Les nobles se peignent le corps, & se percent le lobe des oreilles, où ils attachent des fleurs des herbes aromatiques, des grains de coco, ou même du verre quand ils en peuvent avoir.

Leur figure. Ces peuples sont bien pris dans leur taille, haute & d'une grosseur bien proportionnée : la plûpart ont les cheveux crêpus, le nez gros, de grands yeux très-perçans, la barbe assez épaisse, le visage de différente couleur : les uns l'ont semblable à celle des purs Indiens : on ne peut douter que les autres ne soient des métis nés d'Espagnols & d'indiennes. (*) J'en ai vu un mulâtre, com-

(*) C'est au contraire ce qu'il n'est pas possible de croire. La conjecture sur laquelle Cantova fonde ci-après son opinion sera peu goutée du lecteur judicieux, & instruit d'ailleurs que presque par toute la Polynésie on trouve des habitans de trois couleurs; phénomène très-étrange à la vérité, mais dont le fait rapporté par Cantova ne rend pas raison. Il faudroit que la race des vingt-neuf Espagnols qu'il dit qu'on déserta dans une isle de la mer du sud en 1566. eussent dans l'espace d'un siècle & demi peuplé en

me fils d'un nègre & d'une indienne. Il n'est pas aisé d'expliquer d'où peut venir ce mélange du sang & cette diversité de couleur : c'est sur quoi je hazarderai dans la suite quelques conjectures.

Le 28 juin le gouverneur fit conduire les insulaires à la ville d'Agadna capitale des Mariannes où il demeure. Comme ils étoient si affoiblis qu'ils avoient peine à se remettre de leurs fatigues passées, notre frere apoticaire s'appliqua d'abord avec beaucoup de charité au rétablissement de leur santé. On songea ensuite à les instruire ; chose peu facile : leur langage nous étoit tout-à-fait inconnu, & nous manquions d'interprètes. Cependant à force de les fréquenter, & de les faire parler sur les choses que je leur indiquois par signes, je fus en état de traduire en leur langue quelques choses des prieres & des dogmes de la religion qu'ils apprenoient par cœur & les répétoient souvent en présence de leurs compatriotes : après quoi je leur faisois une instruction suivie d'un petit repas qui leur servoit d'amorce. Le 29 je baptisai un de leurs enfans moribond âgé de quatre ans : il guérit, & il m'a charmé dans la suite par sa promptitude à apprendre la doctrine chrétienne, & par sa facilité à imiter les manieres d'Europe. J'en ai encore baptisé quatre autres le jour de S. Michel : leurs parens consentent à les laisser ici, supposé qu'ils s'en retournent eux-mêmes dans leur patrie. Ils témoignent aussi du desir d'être chrétiens ; mais comme ils prétendent s'en retourner incessamment, & qu'il feroit moralement im-

Leur séjour à Guaham.

partie toute cette vaste étendue de la Polynèsie : d'ailleurs ils n'auroient pas manqué d'y laisser dans leur postérité quelque trace de la langue espagnole, & on n'y en trouve aucune.

possible qu'ils ne se pervertissent de nouveau chez eux s'ils n'y ont point de missionnaires, on n'a pas cru devoir si-tôt leur accorder cette grace.

Il y avoit quatre mois qu'ils demeuroient à Guaham : ils y avoient amassé tout ce qu'ils avoient pû de cloux, de haches, & d'autres instrumens de fer, métail qui leur paroît d'un prix inestimable. L'envie de porter chez eux leur précieux trésor, & le desir de revoir leurs femmes & leurs enfans augmentoient leur impatience naturelle ; & ils sollicitoient leur départ avec la derniere vivacité. Le gouverneur songeoit à les satisfaire, mais en retenant en ôtage les principaux d'entr'eux, & renvoyant les autres par le moyen desquels on pouvoit établir un commerce réglé. Il m'accorda la permission que je lui demandai d'aller avec eux pour prendre connoissance de leur pays, du genie & des coutumes des habitans ; mais je ne pus obtenir le consentement de mon supérieur. Nos insulaires continuoient de presser leur retour dans leur terre natale. Ils supplioient sans cesse le gouverneur, disant, que leur mort étoit certaine si on différoit plus long-temps, qu'ils étoient accablés d'amertumes & d'ennui ; que l'éloignement de leurs parens & le desir de les revoir leur ôtoit l'appétit & le sommeil : qu'enfin la vie leur devenoit insupportable. Ce sont leurs propres termes que je rapporte ; car je leur servois d'interprète. Mais le gouverneur en les consolant par de bonnes paroles, tâchoit de les amuser jusqu'à l'entrée de l'hiver que la mer n'est plus tenable, afin de ne les renvoyer qu'au printemps, & d'avoir le loisir de préparer les choses nécessaires pour aller reconnoître leur isle. Je profitai de ce retard & de la connoissance suffisante que j'avois acquise

quiſe de leur langue pour m'inſtruire plus en détail du nombre & de la ſituation de leurs iſles, de leur religion & de leur créance, de leurs mœurs, coûtumes & gouvernement.

Je n'oſe pas me promettre de marquer avec la derniere juſteſſe la ſituation de ces iſles, puiſque je ne le fais que ſur le rapport des Indiens : cependant, s'il y a quelque erreur, je ne la crois pas conſidérable, vû les précautions que j'ai priſes. J'ai entretenu à diverſes fois ceux de ces inſulaires qui ont le plus d'expérience ; & comme ils ſe ſervent d'une bouſſole à douze aires de vent, je me ſuis exactement informé quelle route de vent ils ſuivent quand ils navigent d'une iſle à une autre, & combien de temps ils mettent à la traverſée. J'ai fait attention à la conſtruction de leurs barques moins légeres que celles des Mariannes. Après avoir bien examiné toutes choſes, je ne crois pas me tromper en diſant que toutes ces iſles dont ils ont pû me donner connoiſſance ſont entre 6°. & 11°. *lat. sept.* & courent par les 30°. *longit.* à l'eſt du cap *Eſpiritu ſanto.* Les iſles de cet archipel ſe partagent en cinq provinces ; chacune ayant ſa langue particuliere, qui, bien que différentes entr'elles, paroiſſent tirer leur origine d'une ſeule ; & c'eſt l'Arabe, ſi l'on en juge par la reſſemblance des termes. (*) Situation des iſles & leur diviſion. Leur langue.

La premiere province à l'eſt s'appelle *Cittac. Torrès* ou *Hogoleu*, eſt l'iſle principale beaucoup plus étendue que l'iſle de Guaham. Ses habitans ſont négres, mulâtres Iſles Cittac ou Torrès.

(*) Il faudroit des preuves bien conſtantes, bien déciſives pour appuyer une pareille conjecture dénuée d'ailleurs de toute ombre de vraiſemblance. L'auteur a dit plus haut que la prononciation des inſulaires tenoit de celle de l'Arabe, ce qui peut être vrai, ſans que pour cela les deux langues ſoient la même.

& blancs. Elle est gouvernée par un petit roi qui se nomme *Tahulucapit* : il a sous sa domination grand nombre d'isles, les unes assez grandes les autres plus petites, mais toutes très-peuplées, distantes entr'elles de 8. 15. ou 30. lieues. Celles qui s'étendent du nord à l'ouest sont, *Etal*, *Ruao*, *Pis*, *Lamoil*, *Falalu*, *Ulalu*, *Magur*, *Ulou*, *Pullep*, *Lesguischel*, *Temetem*, *Schoug* : celles qui courent du sud-est au sud-ouest sont, *Cuop*, *Capeugeug*, *Foup*, *Peule*, *Pat*, *Scheug*, outre un grand nombre de plus petites.

La seconde province commence à 4°. 30' à l'est de Guaham entre le huitième & le neuvième parallèle; elle contient vingt-six isles un peu considérables, dont 14 fort peuplées; sçavoir, *Ulée*, *Lamurrec*, *Setoel*, *Iseluc*, *Eurrucup*, *Faroilep*, & autres marquées distinctement dans la carte. Le pilote *Jean Rodriguez* échoué sur le banc de *Sainte-Rose* en 1696. découvrit *Faroilep* avec ses deux petites isles collateralles : il ne la jugea gueres éloignée de Guaham que de quarante-cinq lieues entre le 10e & le 11e parallèle. Cette province se partage en deux principautés : celle d'*Ulée* dont le seigneur s'appelle *Gofalu* ; l'autre de *Lamurrec* qui a pour seigneur un nommé *Mattuson*. Nos insulaires que nous avons ici sont de cette province, natifs la plûpart d'*Ulée* & de *Faroilep*.

Isles Lamurrec & Ulée.

Isle Faroilep.

La troisieme province commence à 2°. à l'ouest de Guaham. L'isle *Feis* est à la tête très-peuplée, très-fertile & d'environ six lieues de tour; son seigneur s'appelle *Meitang*. La province est un amas d'isles plus occidentales d'un degré occupant un espace de vingt-cinq lieues de long sur quinze de large. Le capitaine *Bernard de*

Isles Feis, Lumululutu & Egoy.

Navigation de Bernard

Eguy les découvrit en 1712. Ces isles sont *Falalep* de cinq lieues de tour, *Oiescur*, *Mogmog* où reside le seigneur nommé *Caschattel*, & autres marquées dans la carte. Quand les barques navigent dans ce golfe, aussitôt qu'elles sont à la vûe de *Mogmog*, on amène les voiles pour marque de respect & de soumission que ces insulaires donnent à leur seigneur. L'isle *Zaraol* éloignée de quinze lieues de l'amas principal appartient à la même province. On appelle *Lumululutu* celles qui sont à l'est, & *Egoy* celles qui sont à l'ouest. (*) Ces insulaires vivent de cocos, de la pêche qui est abondante, & de six ou sept sortes de racines semblables à celles qui croissent dans les isles Mariannes. d'Egny en 1712.

La quatrieme province est à trente lieues plus à l'ouest. *Yap* isle principale fort peuplée, fort fertile en a plus de quarante de tour. Outre les diverses racines qui tiennent lieu de pain aux habitans, on y trouve des patates, en leur langue *Camotes* venues des Philippines, ainsi qu'un de nos Carolins nommé *Caial* me l'a rapporté. Il raconte que son pere nommé *Coor* l'un des plus qualifiés de l'isle, trois de ses freres & lui-même alors âgé de vingt-cinq ans furent jettés par la tempête dans une des Philippines nommée *Bisaias*; qu'un de nos missionnaires prit soin d'eux, leur donna des habits & du fer, qui est ce qu'ils estiment plus que toute chose au monde; qu'à leur retour ils porterent des semences de plusieurs plantes entr'autres de patates qui ont si bien multiplié que leur isle a eu de quoi en fournir à toutes les autres. Ces insulaires font une pâte odoriférante de couleur jaune & incarnate dont ils se peignent le corps les jours de ré- Isle Yapi Naufrage des insulaires aux Philippines.

(*) Peut-être du nom du capitaine Eguy qui les avoit découvertes.

jouiſſance : c'eſt ſelon leur idée une magnifique parure. J'ai peine à croire ce que m'ajouta le même homme, qu'il y a dans ſon iſle des mines d'argent, mais qu'on n'en tire qu'en petite quantité, faute d'inſtrumens de fer propres à creuſer la terre : que quand il tombe ſous la main quelque morceau vierge on travaille à lui donner une forme ronde, & l'on en fait preſent au ſeigneur de l'iſle nommé *Teguir*. Il dit qu'il en a chez lui d'une grandeur propre à lui ſervir de ſiége. A ſix ou huit lieues de diſtance, ſont trois petites iſles formant un triangle ; *Ngolii*, *Laddo* & *Petangaras*.

La cinquieme province diſtante de quarante-cinq lieues d'*Yap*, contient grand nombre d'iſles nommées
Iſles Panleu. par les Indiens *Panleu*, communément *Palaos* : mais ils n'en comptent que ſept principales ſituées du nord au ſud ; *Pelilieu*, *Coaengal*, *Tagaleten*, *Cogeal*, *Yalap*, où le ſeigneur de la province nommé *Yarai* fait ſa réſidence, *Mogulibec* & *Nagarrol*. Ces iſles ſont habitées par un peuple nombreux, mais inhumain & barbare. Les hommes & les femmes y ſont entiérement nuds, & ſe repaiſſent de chair humaine. Les *Carolins* regardent cette nation avec horreur comme l'ennemie du genre humain, avec laquelle il eſt dangereux d'avoir le moindre commerce. Ce rapport me paroît fidele & conforme à ce que nous en apprend la relation du *P. Bernard Meſſia*.

Iſles Sonſorol ou S. André. A vingt-cinq lieues au ſud-oueſt de la derniere de ces iſles ſont les deux iſles que nous appellons *S. André* nommées par les naturels *Sonrol* & *Cadocopuei* ſituées vers 5°. *latit.* C'eſt à *Sonrol* que reſtérent en 1710. les PP. Duberon & Cortil avec quatorze autres perſonnes dont étoit l'Indien *Moac* qui leur ſervoit d'interprete,

sa femme & ses deux enfans. On n'a pû en avoir aucune nouvelle depuis, quelque soin que l'on ait pris de s'en informer. Nos *Carolins* que je questionai fort n'en avoient nulle connoissance : il n'y eut que quand je prononçai le nom de *Moac* que ceux d'Ulée témoignèrent par un mouvement de joye le desir d'apprendre ce qu'il étoit devenu, s'il vivoit encore, & si je sçavois où il pouvoit être : ils me dirent qu'il avoit disparu depuis plusieurs années, qu'on l'avoit inutilement cherché dans les isles, & qu'on ne doutoit pas qu'il n'eut péri sur mer.

Ils m'ajoûtèrent qu'à l'est de ces cinq provinces, il y a quantité d'autres isles, & sur-tout une très-étendue nommée *Falupes* dont les habitans adorent le Tiburon poisson cétacée extrêmement vorace : que ces insulaires sont nègres pour la plûpart, de mœurs sauvages & barbares : c'est tout ce qu'ils en sçavent ; encore n'en ont-ils connoissance que par quelques habitans de ces isles que la tempête a jettés sur leurs côtes. Isle Falupes.

Nos insulaires n'ont presque aucune idée de religion : ils vivent sans culte, dépourvus de la plûpart des connoissances propres à l'homme raisonnable. Je leur ai demandé qui avoit fait le ciel & la terre & toutes les choses visibles : ils m'ont répondu qu'ils n'en sçavoient rien. Ils reconnoissent néanmoins de bons & de mauvais esprits ; mais, selon leur façon de penser toute naturelle, ils donnent à ces esprits un corps & jusqu'à deux ou trois femmes : ce sont, à ce qu'ils croyent, des substances célestes différentes de celles qui habitent la terre. Voici la tradition que leurs peres leurs ont transmise. Les plus anciens des esprits célestes sont *Sabucour* & sa femme *Halmelul* : ils eurent pour fils *Elüülep*, c'est-à-dire, *le* Traditions religieuses des Palaos.

grand esprit, & pour fille *Ligobuud*. Le premier épousa *Leteuhieul* née dans l'isle d'*Ulée* : elle mourut à la fleur de son âge & son esprit s'envola au ciel. *Eliulep* avoit eu d'elle un fils nommé *Lugueileng*, c'est-à-dire *le milieu du ciel* : on le révére comme le grand seigneur du ciel dont il est l'héritier présomptif. Cependant son pere peu satisfait de n'avoir eu qu'un enfant de son mariage adopta *Reschahuileng*, jeune homme très-accompli, natif de *Lamurrec* : ils disent que se dégoutant de la terre il monta au ciel pour y jouir des délices de son pere : que sa mere vit encore à *Lamurrec* dans un âge décrépit ; qu'enfin il est descendu du ciel dans la moyenne région de l'air pour entretenir sa mere & lui faire part des mystéres célestes. Par ces fables les habitans de *Lamurrec* s'attirent plus de respect & de considération de la part de leurs voisins. *Ligobuud* sœur d'*Eliulep* se trouvant enceinte au milieu de l'air descendit sur la terre où elle mit au monde trois enfans. Elle fut bien étonnée de trouver la terre aride & infertile. A l'instant par sa voix puissante elle la couvrit d'herbes ; de fleurs & d'arbres fruitiers ; elle l'enrichit de verdure, & la peupla d'hommes raisonnables. Dans ces commencemens on ne connoissoit point la mort : c'étoit un court sommeil ; les hommes quittoient la vie le dernier jour du déclin de la lune ; & dès qu'elle commençoit à reparoître sur l'horizon ils ressuscitoient comme s'ils se fussent réveillés d'un sommeil paisible. Mais *Erigiregers* esprit mal-intentionné pour le genre humain, qui se faisoit un supplice du bonheur des hommes, leur procura un genre de mort contre lequel il n'y avoit plus de ressource ; de sorte que les gens morts une fois le furent pour toujours. Aussi

l'appellent-ils *Elus melabut*, *esprit mauvais* ou *malfaisant*, au lieu qu'ils nomment les autres *Elus melafirs*, *esprits bons* ou *bienfaisans*. Ils mettent au rang des mauvais esprits *Morogrog*, qui ayant été chassé du ciel pour ses manières grossières & inciviles, apporta sur la terre le feu jusqu'alors inconnu : fable qui a quelque rapport à celle de Vulcain & à celle de Promethée. *Lugueileng*, fils d'*Eluilep*, eut deux femmes, l'une céleste qui lui donna deux enfans *Carrer* & *Meliliau*; l'autre terrestre née à *Falalu* dans la province d'*Huogoleu* dont il eut *Oulefat*. Ce jeune homme ayant sçu que son pere étoit un esprit céleste, dans l'impatience de le voir prit son vol vers le ciel : mais à peine se fut-il élevé dans les airs qu'il retomba sur la terre désolé de sa chûte, & pleurant amèrement sa malheureuse destinée. Mais sans se désister de son premier dessein, il alluma un grand feu, & à l'aide de la fumée, il fut porté une seconde fois dans les airs où il parvint à embrasser son pere céleste. Il y a dans l'isle *Falalu* un petit étang d'eau douce où les dieux viennent se baigner. Par respect pour ce bain sacré les insulaires n'osent en approcher, de crainte d'encourir l'indignation des divinités. Ils donnent aussi une ame raisonnable au soleil, à la lune & aux étoiles qu'ils croyent habitées par de nombreuses nations célestes. Tel est la doctrine des *Carolins* dont néanmoins ils ne paroissent pas fort entêtés : car bien qu'ils reconnoissent toutes ces divinités fabuleuses, on ne voit parmi eux ni temple, ni idole, ni sacrifice, ni offrande, ni aucune espèce de culte extérieur : il n'y a qu'à quelques-uns de leurs défunts qu'ils paroissent rendre une espèce de culte superstitieux.

Leur coûtume est de jetter les cadavres le plus loin Leurs sépultures.

qu'ils peuvent dans la mer pour servir de pâtures aux tiburons & aux baleines. Cependant s'il meurt quelque personne d'un rang distingué ou qui leur soit chère par d'autres endroits, ses obsèques se font avec pompe & avec de grandes démonstrations de douleur. Au moment que le malade expire on lui peint tout le corps de jaune : ses parens & ses amis s'assemblent autour du cadavre pour pleurer la perte commune. Ce ne sont que cris aigus, lamentations & gémissemens, auxquels succède un morne & profond silence. C'est pour lors qu'une femme éleve une voix entrecoupée de sanglots & de soupirs, & prononce l'éloge funèbre du défunt. Elle vante dans les plus beaux termes sa beauté, sa noblesse, son agilité à la danse, son adresse à la pêche, & toutes les autres qualités qui l'ont rendu recommandable. Ceux qui veulent donner des marques plus sensibles de douleur, se coupent les cheveux & la barbe qu'ils jettent sur le cadavre. Ils observent tout ce jour-là un jeûne rigoureux dont ils ne manquent pas de se dédommager la nuit suivante. Il y en a qui renferment le corps du défunt dans un petit édifice de pierre au-dedans de leur maison ; d'autres les enterrent loin de leur habitation, & ils environnent la sépulture d'un mur de pierre : ils mettent auprès du cadavre diverses sortes d'alimens dans la persuasion que l'ame du défunt les suce & s'en nourrit.

Leur religion.

Ils croyent qu'il y a un lieu où les gens de bien sont récompensés, & un autre où les méchans sont punis : ils disent que les ames qui vont au ciel retournent le quatrième jour sur la terre & demeurent invisibles au milieu de leurs parens. Il y a parmi eux des prêtres & des prêtresses qui prétendent avoir commerce avec les ames des

défunts

défunts. Ce sont ces prêtres, qui de leur propre autorité déclarent si les défunts sont allés au ciel ou en enfer. On honore les premiers comme des esprits bienfaisans à qui on donne le nom de *Tahutup*, c'est-à-dire *Patron*. Chaque famille a son *Tahutup* auquel on s'adresse dans le besoin : s'ils sont malades, s'ils entreprennent un voyage, s'ils vont à la pêche, s'ils travaillent à la culture des terres, ils invoquent leur *Tahutup* ; ils lui font des présens qu'ils suspendent dans la maison de leurs *Tamoles*, soit par intérêt pour obtenir une grace, soit par reconnoissance d'une faveur reçue. Les insulaires d'*Yap* ont un culte plus grossier : l'objet de leur vénération est un crocodille d'une certaine espèce. Il y a parmi eux des enchanteurs qui ont communication avec les malins esprits, & qui par leur secours procurent des maladies ou même la mort à ceux dont ils veulent se défaire.

Lorsqu'ils vont à la pêche, il ne portent point de provisions dans leurs barques. Les *Tamoles* s'assemblent dans une maison au mois de février ; & là ils jugent par la voye du sort si la navigation doit être heureuse & la pêche abondante. Ce sort consiste en des nœuds qu'ils font à des feuilles de palmiers : ils les comptent, & le nombre pair ou impair décide du bon ou du mauvais succès de l'entreprise.

La pluralité des femmes est non-seulement permise parmi eux ; elle est encore une marque d'honneur & de distinction. Le *Tamol* d'*Huogoleu* en a neuf. Quoique l'adultère soit regardé comme un grand crime, on en obtient aisément la rémission en faisant quelque riche présent au mari de la femme avec qui on a eu un commerce illicite. Le mari peut répudier sa femme si elle a vio- Leurs mariages.

lé la foi conjugale, & la femme son mari s'il cesse de lui plaire. Dans ce cas ils ont certaines loix qu'ils observent pour la disposition de la dot. Lorsqu'un d'eux meurt sans postérité, la veuve épouse le frere du défunt: usage conforme à celui de l'ancienne loi des Hébreux.

Leur forme de gouvernement.

Au milieu de la rudesse & de la barbarie dans laquelle ils vivent, il ne laisse pas que d'y avoir parmi eux une certaine police qui montre qu'ils sont plus raisonnables que la plûpart des autres Indiens en qui on ne voit guères que la forme humaine. L'autorité du gouvernement se partage entre plusieurs familles nobles dont les chefs s'appellent *Tamoles*: il y a outre cela dans chaque province un *Tamol* général auquel tous les autres sont soumis. Ces *Tamoles* laissent croître leur barbe fort longue pour se donner un air plus respectable: ils commandent avec empire, parlent peu, affectant un air grave & sérieux. Lorsqu'un *Tamol* donne audience, il paroît assis sur une table élevée: les peuples s'inclinent devant lui jusqu'à terre: du plus loin qu'ils arrivent ils marchent le corps tout courbé, la tête presque entre les genoux jusqu'à ce qu'ils soient près de sa personne: alors ils s'asseyent à plate terre, & les yeux baissés, ils reçoivent ses ordres dans le plus grand respect. Quand le *Tamol* les congédie ils se retirent en se courbant le corps de la même manière que quand ils sont venus; & ne se relevent que quand ils sont hors de sa présence. Ses paroles sont autant d'oracles qu'on révére: on rend à ses ordres une obéissance aveugle: enfin on lui baise les mains & les pieds quand on lui demande quelque grace. Les maisons ordinaires ne sont que de petites huttes fort basses, couvertes de feuilles de palmier: celles des *Tamoles* sont construites

de bois & ornées de peintures telles qu'ils les sçavent faire.

Les criminels ne sont punis ni par la prison ni par des peines afflictives: on se contente de les exiler dans une autre isle. Il y a dans chaque peuplade deux maisons destinées l'une à l'éducation des filles, l'autre à celle des garçons. Mais tout ce qu'on y apprend se réduit à quelques principes vagues d'astronomie, à laquelle la plûpart s'appliquent à cause de son utilité pour la navigation. Le maitre a une façon de sphère où sont tracés les principaux astres, & il enseigne à ses disciples le rumb de vent qu'ils doivent tenir selon les diverses routes. La principale occupation des hommes est de construire des barques, de pêcher, de cultiver la terre. L'affaire des femmes est de faire la cuisine, d'aider leurs maris lorsqu'ils sement les terres, de mettre en œuvre une espèce de plane sauvage & un autre arbre appellé *Balibago* pour en faire de la toile. Au défaut de fer dont ils manquent, ils se servent de haches de pierre pour couper le bois. Si par hasard il arrive dans leur isle quelques vieux morceaux de fer, c'est un trésor qui appartient de droit aux *Tamoles* qui en font faire des outils le mieux qu'il est possible. Ces outils sont un fond dont le *Tamol* tire un revenu considérable, car il les donne à louage & ce louage se paye assez cher. Leurs arts.

Ils sont accoutumés à se baigner trois fois le jour, le matin, à midi & sur le soir. Ils prennent leur repos dès que le soleil est couché, & se lévent avec l'aurore. Le *Tamol* ne s'endort qu'au bruit d'une musique que font une troupe de jeunes gens assemblés le soir autour de sa maison, en chantant à leur maniere, certaines poësies, Leurs danses & chants.

jusqu'à ce qu'on les avertisse de cesser. Pendant la nuit au clair de la lune ils s'assemblent de temps en temps pour chanter & danser devant la maison du *Tamol*. Leurs danses se font au son de la voix, car ils n'ont point d'instrumens de musique. La beauté de la danse consiste dans l'exacte uniformité des mouvemens du corps. Les hommes séparés des femmes se postent vis-à-vis les uns des autres ; alors ils remuent la tête, les bras, les mains, les pieds en cadence. Les ornemens dont ils ont soin de se parer, donnent, selon eux, un nouvel agrément à cette sorte de danse. Leur tête est couverte de plumes ou de fleurs, des herbes aromatiques pendent de leurs narines, & ils attachent à leurs oreilles des feuilles de palmiers tissues avec assez d'art. Ils ont aux bras, aux mains & aux pieds d'autres ornemens qui leurs sont propres. Les femmes de leur côté se donnent une espèce de divertissement plus convenable à leur sexe. Elles demeurent assises, & se regardant les unes les autres, elles commencent un chant pathètique & langoureux, accompagnant le son de leur voix d'un mouvement cadencé de la tête & des bras. Aussi ce divertissement s'appelle en leur langue *Tanger ifaifil*, ce qui signifie *la plainte des femmes*. A la fin de la danse le *Tamol*, s'il se pique de libéralité, tient en l'air une pièce de toile qu'il montre aux danseurs, & qui appartient à celui qui a l'adresse de s'en saisir le premier. Outre le divertissement de la danse, ils ont d'autres jeux de force ou d'adresse, en s'exerçant à manier la lance, à jetter des pierres, à pousser des balles en l'air. Chaque saison a une sorte de divertissement qui lui est propre. La pêche de la baleine, selon la description que m'en a fait un insulaire d'Ulée, est pour ces peu-

ples un spectacle charmant. Dix ou douze de leurs isles disposées en forme de cercle forment une espèce de port, où la mer est toujours calme. Quand une baleine paroît dans ce golfe, les insulaires se mettent aussitôt dans leurs canots, & barrant le côté de la mer avancent peu-à-peu en effrayant l'animal & le poussant devant eux jusqu'à ce qu'ils l'ayent conduit sur des bas-fonds non loin des terres. Alors les plus adroits se jettent à la mer : quelques-uns d'eux dardent la baleine de leur lance, & les autres l'amarrent avec de gros cables dont les bouts sont attachés au rivage. Aussitôt il s'éleve un grand cri de joye parmi la foule qui borde le rivage : on tire à terre la baleine, & la pêche se termine par un grand festin.

Parmi eux les inimitiés s'appaisent d'ordinaire par des présens : c'est ainsi que les particuliers finissent leurs querelles : mais si elle est publique entre deux bourgades, c'est la guerre qui la termine. Ils n'ont d'autres armes que des pierres & des lances armées d'os de poisson. Leur manière de faire la guerre ressemble aux combats singuliers ; chacun d'eux n'ayant affaire qu'à l'ennemi qu'il a en tête. Lorsque deux peuplades ennemies ont résolu d'en venir à un combat décisif, on s'assemble de part & d'autre en rase campagne, chacun des partis formant un escadron de trois rangs. Les jeunes gens occupent le premier : le second est de ceux d'une plus haute taille ; & les plus âgés forment le troisième. Le combat commence par le premier rang où chacun se bat d'homme à homme à coup de pierre & de lance. Quand quelqu'un est blessé & hors de combat, il est aussitôt remplacé par un guerrier du second rang, & celui-ci par un du troisième. La guerre se termine par des cris de triomphe de la part

Leurs guerres.

des victorieux qui insultent aux vaincus.

Les habitans de la province d'*Ulée* m'ont paru plus civilisés & plus raisonnables que les autres : leur air & leurs manières sont meilleures : ils ont de la gayeté dans l'esprit, de la retenue dans les discours : ils s'attendrissent aisément sur les infirmités & sur la misère d'autrui. Ce caractère de sensibilité naturelle me fait juger qu'ils seroient les plus dociles aux instructions, & les plus enclins à suivre notre religion. Nos insulaires n'ont chez eux pour tout aliment que des fruits des racines & du poisson : ils ont aussi des poules & des oiseaux : mais on n'y voit aucuns quadrupèdes. La terre n'y produit ni riz, ni froment, ni orge, ni maïs. On y trouve quantité de bois de construction pour des barques.

Habitans blancs, nègres & métis. Il y a parmi eux beaucoup de *Métis* & quelques nègres ou mulâtres qui leur servent de domestiques. Vraisemblablement les nègres viennent de la nouvelle Guinée où ces insulaires ont pu aller par le côté du sud. Pour ce qui est des blancs, sans m'arrêter aux moyens dont la providence a pu se servir pour les conduire ici, je rapporterai simplement mes conjectures fondées sur un fait contenu dans l'histoire des Philippines du P. Collin, *Chap. XX.* Un pilote d'un vaisseau allant du Mexique aux Philippines nommé *Martin Lopez*, complota avec vingt-huit autres de jetter le reste de l'équipage dans une isle déserte, de s'emparer du vaisseau, & d'aller pirater sur les côtes de la Chine. Le complot fut découvert : on les abandonna eux-mêmes dans une isle des barbares située à l'est des Mariannes. Il est donc à croire que ces rebelles furent jettés dans une des *Carolines*, où ils ont épousé des indiennes d'où sont venus les Métis qui se

ſont extrêmement multipliés dans toutes ces iſles.

* * * * * * * * *

Mémoire de Fernando Valdès-Tamon, Gouverneur des Philippines.

Les PP. *Cantova* & *Walter* partirent de Guaham le 2 février 1731. pour aller aux iſles nouvellement connues. Ils arrivèrent heureuſement à l'une des *Carolines* le 2 mars ſuivant, & y ſéjournèrent trois mois occupés de leurs exercices de miſſionnaires. Comme on manquoit de tout dans ces iſles, *Walter* s'embarqua pour revenir chercher aux Mariannes les choſes néceſſaires à la ſubſiſtance de *Cantova* qui reſtoit avec quatorze Mariannois dont il étoit accompagné. Mais les vents contraires obligèrent Walter de relâcher aux Philippines où il fallut attendre un an entier l'occaſion du bâtiment qui va tous les deux ans aux Mariannes. Il ne ſe rembarqua donc que le 12 novembre 1732. & après trois mois & demi de navigation le bâtiment échoua par malheur à l'entrée du port. Les miſſionnaires, ſans ſe décourager, en firent à grands frais conſtruire & charger de proviſions un autre ſur lequel Walter s'embarqua le 31 mai 1733. avec quarante-quatre perſonnes. Après neuf jours de navigation ils ſe trouverent près des iſles; & auſſitôt ils tirerent pluſieurs coups de canon pour donner avis à Cantova de leur arrivée mais aucune barque ne parut, ce qui donna du ſoupçon que les barbares pouvoient l'avoir tué. On prit la réſolution d'entrer dans une baye formée par deux iſles dont la plus grande eſt *Falalep*, & s'étant approché du rivage à la portée du piſtolet, on s'apperçut que l'ancien-

Arrivée de Cantova aux Carolines dans l'iſle Falalep.

ne maison avoit été brûlée, & que la croix élevée sur la côte ne subsistoit plus. Enfin, quatre petites barques insulaires s'approchèrent du bâtiment & apportèrent des noix de cocos. On leur demanda en leur langue des nouvelles de Cantova & de ses compagnons : ils répondirent d'un air embarrassé qu'ils étoient allés à la grande isle d'*Yap* : mais la frayeur peinte sur leur visage & le refus qu'ils firent de venir à bord, quoiqu'on leur offrît du biscuit, du tabac & autres bagatelles de leur goût ne laissèrent aucun doute que nos gens n'eussent péri par la main des barbares. On vint enfin à bout de prendre un de ces insulaires & de le faire monter dans le vaisseau : les autres abandonnant aussitôt leurs barques, se jettèrent à la nage avec de grands cris. Le bâtiment passa la nuit dans cette baye, & le lendemain s'éloigna des isles à dessein de faire route vers *Yap*. Les Espagnols navigèrent trois jours entiers ; mais ne sçachant à quel degré l'isle est située ni le rumb de vent qu'il falloit suivre pour s'y rendre, ils ne purent jamais la découvrir. Pendant ce temps-là on questionna l'insulaire, en lui donnant toute sorte d'assurance qu'il ne lui feroit fait aucun mal, s'il disoit la vérité. Il avoua enfin que peu de temps après le départ de Walter on avoit tué Cantova & tous ses compagnons.

Il est massacré dans l'isle Mogmog.

Ce pere étoit allé avec son interprète & deux soldats à l'isle de *Mogmog* pour y faire un baptême : ses compagnons étoient restés à *Falalep* pour garder sa maison. A peine eut-il mis le pied dans l'isle que les habitans s'attroupèrent en grand nombre armés de lances, & poussant des cris affreux s'avancerent vers Cantova qui leur demanda doucement pourquoi ils vouloient lui ôter la vie

vie à lui qui ne leur avoit jamais fait de mal. *Tu viens*, répondirent-ils, *pour détruire nos coutumes & nos usages: nous ne voulons point de ta religion.* A ces mots ils le percèrent de trois coups de lances au travers du corps, dépouillèrent son cadavre de ses habits, l'enveloppèrent dans une natte, & l'enterrèrent sous une petite maison, ce qui est parmi eux une sépulture honorable qu'ils ne donnent qu'aux principaux de leur isle. Ils massacrèrent de même les trois autres, & mirent leurs corps dans une barque qu'ils abandonnèrent au gré des flots. Après ce meurtre ils s'embarquèrent & vinrent à l'isle *Falalep* au lieu où les autres étoient restés. A l'approche des barbares qui paroissoient transportés de rage, les soldats se mirent en défense & tirèrent quatre petits canons qu'ils avoient placés devant leur maison dont quatre des insulaires furent tués. Ils continuèrent à se défendre à coups d'épées & de sabres; mais enfin accablés par le nombre, ils furent tous percés à coups de lances de ces barbares, & leurs corps enterrés au bord de la mer. Il périt quatorze personnes en cette occasion, Cantova, huit Espagnols, quatre Indiens des Philippines & un esclave. Un autre jeune homme Philippin de la province Tagale fut seul épargné, parce qu'un des principaux de l'isle en eut compassion & l'adopta pour son fils. La maison fut pillée par les barbares qui partagèrent entr'eux tout ce qui s'y trouva & la détruisirent.



XLIX.

Mœurs & coutumes des habitans des isles LARRONES *ou* MARIANNES.

CET Article fait le second livre de l'histoire des isles Mariannes par le P. le Gobien, *Paris Pepie 1700. in 12.* Les neuf autres livres contiennent quelques détails sur les Espagnols qui s'y sont établis, la vie & le martyre des Missionaires qui y ont été prêcher la foi chrétienne, & le récit du nombre infini de miracles qu'ils y ont faits.

Situati on de leurs isles.

CES isles qui ont le Japon au nord & la nouvelle Guinée au midi sont renfermées entre le tropique du cancer & la ligne équinoxiale à l'extrémité de la mer pacifique, à près de quatre-cent lieues des Philippines. Elles en occupent environ cent-cinquante dans la mer depuis *Guaham* la plus méridionale & la plus grande, jusqu'à *Vrac* la plus voisine du tropique. Quoique elles soient sous la zone torride, le ciel y est toujours beau & serein: on y respire un air pur; la chaleur n'y est jamais excessive. Les montagnes chargées d'arbres presque toujours verts, & entrecoupées d'un grand nombre de ruisseaux, qui se répandent dans les vallées & dans les plaines, rendent ce pays fort agréable.

Ils se croyoient les seuls habitans du monde.

Jusqu'à l'arrivée des Espagnols les habitans vivoient dans une entière liberté, sans autres loix que celles que chacun vouloit bien s'imposer : séparés de toutes les nations par des mers immenses, renfermés dans leurs limites comme dans un petit monde, ils ignoroient entièrement qu'il y eut d'autres terres, & se regardoient comme les seuls hommes qui fussent dans l'univers. Fau-

te de connoitre leur origine, ils s'en donnoient une à peu de frais, en assurant que le premier homme avoit été formé d'une pierre du rocher de *Funa*, petite isle sur la côte occidentale de *Guaham* : aussi regardent-ils ce rocher comme une merveille, tant par sa structure singulière qui ne le rend accessible que par un seul endroit, que pour avoir été le berceau du genre humain.

La plûpart des choses que nous croyons nécessaires à la vie leur manquoient : ils n'avoient aucuns animaux, dont ils ne se feroient pas même formé d'idée, s'ils n'eussent eu quelques oiseaux, encore n'étoit-ce presque que d'une seule espèce à peu-près semblable aux tourterelles : ils ne les mangeoient pas ; mais ils les apprivoisoient & leurs apprenoient à parler. Un cheval qu'un capitaine espagnol y laissa en 1673. causa une surprise universelle. Ces insulaires qui n'en avoient jamais vu ne pouvoient se lasser de le considérer. Le bruit se répandit par-tout qu'il étoit arrivé un animal d'une beauté & d'une force extraordinaire. On vint de toutes les isles pour le voir : son air, sa fierté, ses bonds, son hennissement, & surtout ses ruades & sa vitesse jettèrent la terreur parmi ces barbares. Ils ne pouvoient comprendre comment ce cheval mâchoit & digéroit le fer : car ils s'imaginoient que le mords qu'il avoit à la bouche lui servoit de nourriture. Sa longue queue les charmoit : ils en estimoient les crins comme une chose très-précieuse dont ils avoient grande envie : ils le flattoient, le caressoient, lui faisoient des présens de cocos pour gagner son amitié, & pour qu'il leur permit d'arracher des coins de sa queue sans donner des coups de pieds ; ce qui n'arrivoit pas toujours. Ils s'en servoient à divers usages : les *Urritaos*, qui sont

Leur admiration à la vûe d'un cheval.

parmi eux les jeunes gens qui vivent avec des maîtresses sans vouloir s'engager dans les liens du mariage, en parroient leurs *Tunas* ou bâtons peints & percés d'en haut qui sont comme leur devise, omés de trois rouleaux d'écorce d'une demie aulne de long, & de gros filamens pendans en forme de houppe. Quand ils purent avoir quelques crins de la queue du cheval, ils s'en servirent au lieu de ces filamens, & en firent des houppes de grand prix selon leur opinion.

Ils ne connoissoient pas le feu.

Ce qu'il y a de plus étonnant, & ce que leur historien avoue qu'on aura peine à croire (aussi cela n'est-il nullement croyable) c'est qu'ils n'avoient jamais vû de feu; cet élément si nécessaire & si commun leur étoit entièrement inconnu : ils n'en sçavoient ni l'usage ni les qualités. Jamais ils ne furent plus surpris que quand ils en virent pour la première fois, lorsque *Magellan* leur brûla une cinquantaine de maisons pour les punir des vols qu'ils lui avoient faits. Ils regardèrent d'abord le feu comme une espèce d'animal qui s'attachoit au bois dont il se nourrissoit. Les premiers qui s'en approchèrent trop s'étant brûlés en donnèrent de la crainte aux autres, qui n'osèrent plus le regarder que de loin, de peur d'en être mordus, ou d'être blessés par la violente respiration de ce terrible animal. Ils revinrent bientôt de leur erreur; & s'accoutumèrent peu-à-peu à se servir du feu comme nous.

Leur origine.

On ne sçait en quel temps ces isles ont été habitées; ni d'où la nation tire son origine. Les mêmes inclinations que les Japonois, les mêmes idées de la noblesse, qui y est aussi fiere & aussi haute qu'au Japon, ont fait penser à quelques-uns que ces insulaires venoient de cette

contrée qui n'eſt éloignée que de ſix à ſept jours de chemin. D'autres ſe perſuadent qu'ils ſont ſortis des Philippines & iſles voiſines ; la couleur du viſage, la langue, les coûtumes & la forme de gouvernement ayant beaucoup de rapport avec celles des *Tagales* habitans des Philippines avant la conquête des Eſpagnols. Il eſt certain que cette conformité, ſurtout celle du langage, eſt la meilleure preuve ſur laquelle on puiſſe appuyer les conjectures de l'origine d'un peuple. Au reſte, les Japonois & les Tagales peuvent l'un & l'autre avoir été jettés ſur ces iſles par quelques naufrages. Quoiqu'il en ſoit, elles ſont fort peuplées. *Guaham* a trente mille habitans dans quarante lieues de circuit : *Saypan* un peu moins : les autres à proportion. Ces iſles ſont pleines de villages répandus ſur la montagne & dans la plaine ; quelques-uns compoſés de cent ou cent-cinquante maiſons.

Les inſulaires ſont bazanés, mais d'un brun plus clair que les Philippins : ils ſont plus forts & plus robuſtes que les Européans : leur taille eſt haute, leur corps bien proportionné. Quoiqu'ils ne ſe nourriſſent que de racines, de fruits & de poiſſon, ils ont tant d'embonpoint qu'ils paroiſſent enflés : mais l'embonpoint ne les empêche pas d'être ſouples & agiles. Cent ans de vie & au-delà n'eſt point une choſe extraordinaire parmi eux : on en a vu bon nombre qui paſſoient cet âge avec autant de force & de ſanté que s'ils n'en euſſent eu que cinquante. Bien des cauſes contribuent à une ſi longue vie : l'éducation qui les endurcit dès l'enfance aux changemens de ſaiſons, la nourriture frugale & toujours la même, ſans apprêt qui puiſſe irriter l'appétit ni les porter à s'en charger avec

Leur figure, leur longue vie.

excès : l'exercice modéré à la pêche, à la culture des plantes & des arbres ; & surtout la vie unie & libre, sans soin, sans chagrin ni inquiètude, & sans maladies : car il est rare d'en voir parmi eux, & s'ils en ont quelqu'une ils la guérissent aisément avec des herbes dont ils connoissent la vertu.

Les hommes sont entièrement nuds ; les femmes ne le sont pas tout-à-fait. Elles se piquent de beauté ; mais leurs idées sont là-dessus fort différentes des nôtres : la leur consiste à avoir les dents noires & les cheveux blancs : ainsi une de leurs grandes occupations est de noircir les unes avec des herbes, & de blanchir les autres avec des eaux préparées : elles portent les cheveux fort longs ; au lieu que les hommes les rasent presqu'entièrement, ne laissant sur le haut de la tête qu'un floccon de la longueur du doigt, à la manière des Japonois.

Leur langue : leurs connoissances.

Leur langue a beaucoup de rapport au *Tagale* qu'on parle aux Philippines, & dans les isles voisines : elle est assez agréable, d'une prononciation douce & aisée : un des agrémens de cette langue est de transposer les mots, & quelquefois même les syllabes d'un même mot ; ce qui cause souvent des équivoques que ces peuples aiment beaucoup. Jamais peuple n'a eû une présomption plus ridicule ni une plus sotte vanité. Plongé dans la plus profonde ignorance qui fut jamais, & dénué de toutes les commodités de la vie, il se regarde comme la nation la plus sage, la plus spirituelle, la plus polie qui soit au monde : tous les autres peuples lui font pitié ; il n'en parle qu'avec mépris. Quoiqu'ils n'ayent aucune connoissance des sciences ni des beaux arts, ils ne laissent pas que d'avoir des histoires remplies de fables, & mê-

me quelques poësies dont ils se font honneur. Un poëte est chez eux un homme merveilleux, & ce seul titre le rend respectable à toute la nation. Quant à leur éloquence le lecteur verra s'il en doit juger par la harangue suivante que l'historien met dans la bouche d'un de leur chef qui vouloit porter sa nation à secouer le joug Espagnol en 1670. elle sera certainement du goût d'un célèbre philosophe cynique de notre siècle. *Ces Européans auroient bien fait*, leur disoit-il, *de demeurer dans leur pays : nous n'avions pas besoin de leur secours pour vivre heureux : contens de ce que nos isles fournissoient, nous nous en servions sans rien desirer au-delà. Les connoissances qu'ils nous ont données n'ont fait qu'augmenter nos besoins & qu'irriter nos desirs. Ils trouvent mauvais que nous ne soyons pas vêtus : si cela eût été nécessaire, la nature y auroit pourvu. Pourquoi nous charger d'habits, puisque c'est une chose superflue, & nous embarrasser les bras & les jambes sous prétexte de les couvrir ? Ils nous traitent de gens grossiers, & nous regardent comme des barbares : est-ce à nous de les en croire ? Ne voyons-nous pas que sous prétexte de nous instruire & de cultiver nos mœurs ; ils les corrompent, en nous tirant de cette premiere simplicité dans laquelle nous vivions, en nous ôtant enfin notre liberté qui nous doit être plus chere que la vie ? Ils veulent nous persuader qu'ils nous rendent heureux, & plusieurs d'entre nous sont assez aveugles pour les en croire sur leur parole. Mais pouvions-nous les en croire, si nous faisions réflexion que nous ne sommes accablés de miseres & de maladies que depuis que ces étrangers sont venus troubler notre repos : ils ne viennent dans notre pays que pour nous désoler & pour nous perdre :* Liv IV. p. 140 Liv. V. p. 181.

leurs prêtres tuent nos enfans par leur eau empoisonnée, & nos malades par leur huile (*) *; & ceux qui les accompagnent nous massacrent impitoyablement avec leurs armes meurtrières. Avant leur arrivée, sçavions-nous ce que c'étoit que tous ces insectes qui nous persécutent si cruellement ? Connoissions-nous les rats, les souris, les mouches, les mosquites, & tous ces autres petits animaux qui ne sont au monde que pour tourmenter les hommes ? Voilà les beaux présens qu'ils nous ont faits, & que leurs grandes barques nous ont apportés. Avant eux sçavions-nous ce que c'étoit que rhumes & que fluxions ? Si nous avions quelques maladies nous avions des remedes pour nous en délivrer : ils nous ont apporté leurs maux, sans nous apprendre à les guérir. Falloit il que notre avarice & ce malheureux desir d'amasser du fer, & d'autres bagatelles qui n'ont de valeur que le prix imaginaire que nous leur donnons, nous précipitât dans de si grands maux ? Ils nous reprochent notre pauvreté : mais si nous sommes si pauvres qu'ils le disent, que viennent-ils chercher parmi nous ? Croyez-moi, s'ils n'avoient besoin de nous, ils ne feroient pas tant de chemin pour venir, ni tant d'efforts pour s'établir. A quoi aboutit ce qu'ils enseignent ? A nous faire prendre leurs costumes, à nous assujettir à leurs loix, à nous faire perdre cette précieuse liberté que nos peres nous ont laissée ; en un mot, à nous rendre malheureux pour jouir d'un bonheur chimérique, dont on ne jouit que quand on n'est plus. Ils traitent nos histoires de*

(*) Dans le temps que le christianisme s'étoit établi à la Chine, il y avoit des Chinois qui ne vouloient pas permettre qu'on administrât l'Extrême-onction, dans la ridicule opinion où ils étoient que les Missionaires se servoient de cette huile pour aracher les yeux du malade, dont ils faisoient des lunettes d'aproche. *Lettr. des Miss. Tom. IX pag.* 345.

fables

fables & de fictions : n'avons-nous pas le même droit d'en dire autant de ce qu'ils racontent, & de ce qu'ils nous proposent à croire comme des vérités incontestables ? Ils abusent de notre simplicité & de notre bonne foi. Tout leur art ne va qu'à nous tromper & qu'à nous rendre malheureux. Si nous sommes ignorans & aveugles, comme ils voudroient nous le faire croire, c'est en effet d'avoir connu trop tard leurs pernicieux desseins, & d'avoir souffert qu'ils se soient établis parmi nous. Ne perdons pas courage à la vue de nos malheurs. Ils ne sont encore qu'une poignée de gens ; nous pouvons aisément nous en défaire. Si nous n'avons pas les armes meurtrieres, nous sommes en état de les accabler par le nombre : nous sommes plus forts que nous ne pensons ; nous pouvons en peu de temps nous délivrer de ces étrangers, & nous remettre en liberté.

Il y a trois états parmi les insulaires, la noblesse, le moyen & le menu peuple. La noblesse est d'une fierté incroyable, & tient le peuple dans un abaissement qu'on ne pourroit imaginer en Europe : il va si loin que c'est la dernière infamie, & même un crime à un noble de s'allier à une fille du peuple : une famille est perdue de réputation quand elle le souffre. Avant qu'ils ne fussent chrétiens, quand la passion ou l'intérêt aveugloit un noble jusqu'à lui faire faire une action si indigne de sa naissance, tous ses parens assemblés d'un commun consentement lavoient cette tache dans le sang du coupable. Le mépris que les nobles ont pour le peuple va si loin que c'est un crime d'approcher de la maison ou de la personne d'un noble. Si un *Chamorris*, c'est-à-dire un noble souhaite quelque chose d'un paysan, il doit lui demander de loin : la maison d'un noble seroit déshonorée si une personne Leur noblesse.

du peuple y avoit bu ou mangé. Les nobles ont des fiefs héréditaires dans leurs familles : ce ne sont pas les enfans qui succèdent aux pères : ce sont les frères ou les neveux du défunt dont ils prennent le nom ou celui du chef de la famille. Cette coûtume qui nous paroît bisarre, est si bien établie parmi eux qu'elle n'y cause ni trouble ni démêlé. La noblesse la plus estimée est celle de la ville d'*Agadna* capitale de l'isle *Guahan* : elle est nombreuse ; car les familles les plus considérables sont venues s'y établir à cause des eaux excellentes & de la situation avantageuse du lieu. On y en compte plus de cinquante fort honorées & respectées. Les principaux de la noblesse président dans les assemblées : on les respecte, on les écoute ; mais on ne défère à leur sentiment qu'autant qu'on le juge à propos : chacun est libre de prendre le parti qui lui plaît, sans qu'on le trouve mauvais ; les peuples n'étant soumis à aucun chef, ni assujettis à aucunes loix : ils ont cependant quelques coûtumes qu'ils gardent aussi religieusement que de véritables loix.

Leurs usages. Quoique ce peuple soit barbare & grossier, il ne laisse pas que d'y avoir quelque politesse parmi les *Chamorris* : quand ils se rencontrent, ou qu'ils passent les uns devant les autres, ils se saluent par ces paroles : *Ati arinmo ; Permettez-moi de vous baiser les pieds*. Si un noble passe pardevant leur maison, ils l'invitent à manger, on lui présente d'une herbe qu'ils ont toujours à la bouche & qui leur tient lieu de tabac. Une des honnêtetés des plus ordinaires quand on veut faire honneur à quelqu'un est de lui passer la main sur l'estomac. C'est une grande incivilité que de cracher devant une personne à qui on doit du respect. Leur délicatesse est extrême sur cet article :

ils crachent même rarement, & ce n'eſt qu'avec de grandes précautions, jamais près de la maiſon d'un autre, ni même le matin : on n'a pas bien entendu la cauſe qu'ils donnent de cette ſuperſtition.

La pêche eſt leur occupation la plus ordinaire : ils s'y adonnent dès l'enfance ; & ſont ſi ſouvent dans l'eau qu'ils nagent comme les poiſſons. Leurs canots ſont d'une légèreté ſurprenante, & d'une propreté qui ne déplairoit pas en Europe : ils les calfatent avec une eſpèce de bitume & de chaux qu'ils détrempent dans l'huile de coco. Ce bitume ſe trouve à *Guaham* : ils l'appliquent avec beaucoup d'adreſſe.

Leurs maiſons ſont aſſez agréables : ils les bâtiſſent de cocotiers & de *marias*, arbre particulier à ces iſles. Chacune eſt compoſée de quatre pièces ſéparées par des cloiſons de feuilles de palmiers entrelaſſées en manière de natte : le toît eſt fait de même. Chaque pièce a ſon uſage ; la première, pour coucher ; la ſeconde, pour manger ; la troiſième, pour ſerrer les proviſions ; la quatrième, pour travailler. Leurs habitations.

Jamais peuple n'a vécu dans une plus grande liberté ni dans une indépendance plus abſolue : chacun eſt maître de ſes actions dès qu'il a aſſez de raiſon pour ſe connoître : les enfans ne ſçavent ce que c'eſt que d'avoir du reſpect & de la déférence pour leurs parens : ils ne les reconnoiſſent qu'autant qu'ils en ont beſoin. Chacun ſe fait juſtice de ſes querelles particulières : s'il en ſurvient entre les peuples, elles ſe terminent par la guerre, qui n'eſt jamais de longue durée. Ils s'irritent aiſément & courent aux armes ; mais ils les quittent auſſi aiſément qu'ils les ont priſes. Quand ils ſe mettent en campagne Leurs guerres.

ils jettent de grands cris, plutôt pour s'animer eux-mêmes que pour effrayer l'ennemi ; car naturellement ils ne sont pas braves. Ils marchent sans chefs, sans discipline & sans ordre : comme ils ne portent aucunes provisions, ils demeurent deux ou trois jours sans manger, uniquement attentifs aux mouvemens de leurs ennemis, qu'ils tâchent de faire tomber dans quelque piège : c'est-là leur grand talent ; nulle nation ne les égale dans cet art. Ils semblent ne se mettre en campagne que pour se surprendre : ils n'en viennent aux mains qu'avec peine, & s'ils le font, ce n'est que pour n'avoir pas la honte de se retirer sans rien faire. On diroit qu'ils ont peur de se faire mal, ou d'ensanglanter le champ de bataille : deux ou trois hommes tués ou blessés décident de la victoire : à la vue du sang répandu ils prennent la fuite & se dissipent en un moment. Les vaincus envoyent aussitôt des présens & des députés aux vainqueurs qui les reçoit avec tout le plaisir que goûtent les gens timides & lâches en voyant leurs ennemis abbatus à leurs pieds. Comme ce peuple est naturellement vain & orgueilleux, les vainqueurs triomphent avec insolence, insultant aux vaincus, & s'en moquant par des chansons satyriques, qu'ils composent & qu'ils récitent dans leurs fêtes. Leur dépense en armes ne va pas loin : ils n'ont ni arcs, ni flèches, ni épées. Ils se servent de bâtons en forme de traits ou de lances armées du gros os de la jambe, de la cuisse ou du bras d'un homme : ces os qu'ils travaillent en pointe proprement terminée sont si vénimeux par leur propre vertu, que la moindre esquille qui reste dans le corps d'un blessé lui cause infailliblement la mort avec des convulsions, des tremblemens de tout le corps, des

grincemens de dents, & des douleurs inconcevables; sans qu'on ait encore pû trouver de remede contre un poison si violent. Ces barbares ont une grande quantité de ces traits. Ils se servent aussi de pierres, qu'ils lancent avec tant d'adresse & de roideur qu'elles entrent quelquefois dans le tronc des arbres : ils n'ont aucunes armes défensives, & ne parent les coups que l'on leur porte que par l'agilité & la souplesse de leur corps sur laquelle ils comptent beaucoup.

S'ils ne sont pas guerriers, il faut avouer qu'il n'y a pas de nation plus habile en l'art de dissimuler & de cacher ses sentimens. Les Espagnols en furent les duppes avant que de les bien connoître. L'air de droiture & de bonne foi dont ils agissoient charma d'abord surtout les missionnaires qui en firent de grands éloges dans leurs lettres en Europe. Mais on s'apperçut bientôt que cette droiture & cette sincérité apparente n'étoit que dissimulation, & qu'on avoit affaire à une nation fourbe & artificieuse contre laquelle il falloit toujours être en garde. Au reste, ce caractere que l'historien leur reproche ici, leur est commun avec toutes les nations sauvages, & se développe encore plus par la manière dont les Européans ont coûtume d'en user avec elles : ils les caressent d'abord pour s'y établir, puis les maltraitent sans ménagement quand ils s'y croyent les plus forts. On en feroit peut-être plus content, s'ils avoient toujours lien de l'être eux-mêmes, & si on songeoit plutôt à les gagner à la longue qu'à les forcer tout d'un coup. La vengeance est une des passions favorites de ces peuples. Quand on leur a fait injure, ils n'en marquent leur ressentiment ni par des éclats ni par des paroles : rien ne

paroit au dehors : ils renferment dans leur cœur toute l'aigreur & toute l'amertume : ils sont tellement maîtres de leurs passions qu'ils laisseront passer deux ou trois années sans rien faire échapper qui puisse en donner des marques, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion favorable de se satisfaire : alors ils se dédommagent de la violence qu'ils se sont faite en se livrant à tout ce que la trahison & la vengeance ont de plus noir & de plus outré. Leur inconstance & leur légèreté sont d'ailleurs incroyables. Comme ils ne se gênent en rien, & qu'ils se livrent aveuglément à leur caprice & à leurs passions, ils passent aisément d'une extrémité à l'autre : ce qu'ils souhaitent avec le plus d'ardeur, ils ne le veulent plus un moment après. C'est ce que les Espagnols ont souvent éprouvés ; & c'est-là le plus grand obstacle qu'on trouve à les gagner.

Leurs divertissemens

Ils aiment la joie & le plaisir : ils se raillent les uns les autres, & font mille bouffonneries pour se divertir. S'ils sont sobres, c'est plutôt par nécessité que par tempérament : car ils s'assemblent souvent, & se régalent de poissons, de fruits, & d'une certaine liqueur faite de riz & de coco rapé. Ils se divertissent à danser, courir, sauter, lutter, pour s'exercer & éprouver leurs forces. Ils prennent grand plaisir à raconter les avantures de leurs ancêtres, & à réciter des vers de leurs poëtes pleins de fables & d'extravagances. Les femmes ont aussi leurs fêtes & leurs divertissemens, où elles viennent fort parées de coquillages, de petits grains de jay, & de morceaux d'écailles de tortue qu'elles laissent battre sur le front en forme de pendans d'oreille : elles y entrelassent des fleurs qui relèvent ces ornemens bizarres. Elles ont aussi des

ceintures de petites coquilles qu'elles estiment plus que nous ne faisons en Europe les perles & les pierreries : elles attachent à ces ceintures de petits cocos proprement travaillés. Elles ajoutent à ces parures certains tissus de racines d'arbres dont elles s'habillent ces jours-là ; ce qui les défigure fort : car ces tissus ressemblent plutôt à des cages qu'à des habits, tant ils sont grossiers & malentendus. Dans leurs assemblées elles se mettent douze ou treize femmes en rond, debout sans se remuer. Dans cette attitude elles chantent les vers fabuleux de leurs poetes avec un agrément & une justesse qui plairoit en Europe : l'accord de leur voix est admirable, & ne cede en rien à la musique concertée : elles ont dans les mains de petites coquilles dont elles se servent avec beaucoup de précision au lieu de castagnettes. Elles soutiennent leur voix & animent leurs chants avec une action si vive & des gestes si expressifs, qu'elles charment ceux qui les voyent & qui les entendent.

Les hommes peuvent prendre tant de femmes qu'ils veulent, pourvu qu'elles ne soient pas leurs parentes ; mais la coûtume est de n'en avoir qu'une. Les femmes se sont données en ce pays-là les droits que les maris s'attribuent partout ailleurs. La femme commande absolument dans la maison : elle en est la maitresse, elle a toute l'autorité : le mari ne pourroit disposer de la moindre chose sans son consentement : si le mari n'a pas la déférence que la femme se croit en droit d'exiger, s'il est de méchante humeur, ou de conduite irrégulière, sa femme le maltraite, ou le quitte tout-à-fait & se remet en liberté. Chez eux le mariage n'est pas indissoluble & ne dure qu'autant que les deux parties sont contentes Leurs mariages.

l'une de l'autre : dès qu'elles ne le font plus elles se séparent : mais de quelque côté que vienne la séparation, la femme ne perd rien de ses biens, ses enfans la suivent, & considèrent le nouvel époux qu'elle prend comme s'il étoit leur père. De sorte qu'un pauvre mari a quelquefois le chagrin de se voir en un moment sans femme & sans enfans par la bizarrerie ou la mauvaise humeur d'une femme capricieuse. Ce n'est pas le seul désagrément qu'ils ayent à essuyer. Si la femme a une conduite peu régulière dont le mari ait sujet de se plaindre, il peut se venger sur le galant en le tuant, mais non pas maltraiter la femme ; tout ce qu'il peut faire est de la quitter. Il n'en est pas ainsi de l'infidèlité des maris : les femmes s'en font justice en corps, d'une manière qui les retient dans le devoir. Quand une femme est convaincue que son mari a des liaisons dont elle n'a pas lieu d'être contente, elle assemble toutes les femmes du village, qui se trouvent au rendez-vous la lance en main & le chapeau de leurs maris sur la tête. En cet équipage guerrier, elles marchent à l'habitation de l'homme, désolent ses terres, foulent & arrachent les grains, cueillent les fruits des arbres & font partout un dégât épouvantable. Elles fondent ensuite sur la maison, & si le mari n'a pas pris le parti de la fuite, elles l'attaquent & le poursuivent jusqu'à ce qu'elles l'en ayent chassé. D'autres fois la femme qui veut se venger abandonne la maison, & fait sçavoir à ses parens qu'elle ne veut plus vivre avec son époux. Les parens bien aise d'avoir une occasion de s'enrichir sous prétexte de venger leur parente, vont sur l'heure à la maison du mari la pillent, la saccagent, & emportent tout sans y laisser la moindre chose.

cuose. Le mari eſt encore heureux qu'ils n'abbatent pas la maiſon, comme ils font quelquefois. Cet empire des femmes dans le ménage eſt cauſe qu'une infinité de jeunes gens ne veulent pas ſe marier. Ils louent des filles, ou les achetent de leurs parens, qu'ils payent en fer ou en écaille de tortue : ils les mettent dans des maiſons publiques & communes à cette jeuneſſe qui vit avec elle dans un déréglement qui fait peine aux plus ſenſés de la nation.

Ces inſulaires ont horreur de l'homicide & du larcin, à ce que prétend leur hiſtorien, qui ajoute qu'on ne leur a pas fait juſtice d'appeller leur pays, *les iſles des Larrons*, & que bien loin d'être voleurs, ils ſont de ſi bonne foi entr'eux, qu'ils ne ferment pas même leurs maiſons, & qu'elles reſtent tout ouvertes ſans que perſonne prenne rien à ſon voiſin. Mais, quoiqu'en diſe cet écrivain, s'ils ſe gardent cette fidèlité, ce n'eſt qu'entre eux : ils n'ont rien omis avec les étrangers pour bien mériter ce nom de *Larrons* qui leur a été donné. Ils ſont naturellement libéraux & aiment à faire plaiſir. Les Eſpagnols l'éprouvèrent en 1638. lors du fameux naufrage du vaiſſeau *la Conception*. Ce peuple fit un accueil favorable à tous ceux qui eurent le bonheur de s'en ſauver, & tâcha d'adoucir leur diſgrace par toute ſorte de bons traitemens.

Avant qu'ils euſſent vu paſſer les vaiſſeaux des différens peuples de l'Europe, ils ſe croyoient les ſeuls habitans du monde. Aujourd'hui ils ſont bien déſabuſés de cette erreur groſſière. Mais comme ils aiment beaucoup les fables, leurs poëtes leur ont fait une fiction qu'ils regardent comme une grande vérité, parce qu'elle flatte Leur croyance.

leur orgueil, passion très dominante chez eux. Ils disent donc que toutes les nations tirent leur origine d'un premier homme qui fut formé de la terre dans l'isle de *Guaham*; que ce premier homme fut transformé en rocher dans l'isle *Funa*, & que de cette pierre sortirent tous les autres hommes qui sont allé peupler l'Espagne, la Hollande & les autres pays; que bannis & éloignés de leur pays, ils perdirent bientôt leur langue, & la façon de vivre de leurs compatriotes: *De-là vient*, disent-ils, *que les autres peuples ne sçavent pas parler & ne nous entendent pas. S'ils articulent grossièrement quelques mots, ils le font comme les fols ou comme les animaux sans s'entendre les uns les autres, ni sçavoir ce qu'ils disent.* Tel est l'excès de leur sotte présomption. Tout ignorans qu'ils sont, ils ne croyent pas que le monde soit de toute éternité: ils lui donnent un commencement, & racontent sur cela des fables assez mal inventées, exprimées en méchans vers qu'ils chantent dans leurs assemblées. Ils ne reconnoissent aucune divinité, & n'avoient pas la moindre idée de ce que c'est que religion, avant qu'on leur eût parlé du christianisme: ils étoient sans temples, sans autels, sans sacrifices, ni culte, ni prêtres. Ils avoient seulement quelques charlatans qui se mêloient de prophèties. Ces fourbes de profession, nommés en leur langue *Macanas*, s'étoient mis en crédit parmi eux, en leur faisant accroire que par l'invocation des *Anitis*, c'est-à-dire de leurs morts dont ils gardent les crânes en leurs maisons, ils avoient le pouvoir de commander aux élémens, de rendre la santé aux malades, de changer les saisons, de procurer une récolte abondante, & une pêche heureuse. On ne rend néanmoins aucun

honneur aux têtes de morts dont les *Macanas* se servent pour profiter de la sotise du peuple & vivre à ses dépens. On se contente de les renfermer dans de petites corbeilles qui traînent par la maison, sans qu'on s'en mette en peine, ni qu'on y fasse la moindre attention, à moins que quelque duppe ne vienne les consulter. Toutes leurs superstitions roulent donc, non sur la divinité, mais sur les morts. Quand quelqu'un meurt, on met une corbeille près de sa tête pour recueillir son esprit : on le conjure puisqu'il quitte son corps de venir se placer dans cette corbeille pour y faire désormais sa demeure, ou du moins pour s'y reposer quand il voudra les venir voir. D'autres frotent les morts d'huile odoriférantes, & les promènent par les maisons de leurs parens, pour leur donner la liberté de choisir une demeure qui leur convienne, & un lieu pour se reposer quand ils voudront venir de l'autre monde rendre visite à leurs amis. Car ils sont persuadés de l'immortalité de l'ame. Ils reconnoissent même un paradis & un enfer, dont ils se forment des idées assez bizarres. Ils appellent l'enfer *Zarraguan*, ou la maison de *Chaysi*; selon eux *Chaysi* est le diable. Depuis qu'ils connoissent le feu & qu'ils ont éprouvé la vive douleur qu'il fait en brûlant, ils disent que *Chaysi* a une fournaise ardente, où il chauffe les ames toutes rouges comme nous faisons le fer, & les bat continuellement. Leur paradis est un lieu sous terre rempli de délices, qui consistent toutes dans la beauté des arbres de coco, des cannes de sucre, & des fruits d'un goût merveilleux. Au reste ce n'est point, selon eux, la vertu ni le crime qui conduit dans ces lieux-là : les bonnes ou les mauvaises actions n'y servent de rien :

tout dépend de la manière dont on sort de ce monde. Si on a le malheur de mourir de mort violente, on a l'enfer pour partage, & l'on est renfermé dans le *Zazarraguan* : si on meurt de mort naturelle, on a le plaisir d'aller en paradis pour y jouir des arbres & des fruits qui y sont en abondance. Ils sont fort persuadés que les esprits des morts reviennent. Apparemment que leur imagination échauffée leur représente ce qu'ils entendent dire aux autres : car il est certain qu'ils se plaignent d'être maltraités par les spectres qui les effrayent quelquefois terriblement. C'est pour lors qu'ils ont recours aux *Anitis* ou ames des morts, non pas tant pour en obtenir quelque grace, que pour empêcher qu'ils ne leur fassent du mal. C'est par la même raison que pendant leurs pêches ils gardent un profond silence, & observent de longs jeûnes, de peur que les *Anitis* ne les maltraitent, ou ne les épouvantent la nuit dans leurs songes, auxquels ils ajoûtent grande foi.

Leurs funérailles. Il n'y a guères de peuples plus éloquens à marquer leur douleur, ni plus expressifs dans leurs gestes & dans leur air. Rien de plus lugubre que leurs enterremens : ils y versent des torrens de larmes; ils font des cris qui percent l'ame; ils demeurent long-tems sans manger, & s'épuisent tellement par ces cris & par ces longues abstinences qu'ils en deviennent méconnoissables. Leur deuil dure sept ou huit jours & quelquefois davantage à proportion de l'affection qu'ils avoient pour le défunt, & des graces qu'ils en avoient reçues. Tout ce tems se passe en pleurs & en chants lugubres. Ils font quelques repas autour du tombeau; car on en éleve toujours un sur le lieu où le corps est enterré ou dans le voisinage;

on le charge de fleurs, de branches de palmiers, de coquillages, & de tout ce qu'ils ont de plus précieux. La désolation des meres qui ont perdu leurs enfans est inconcevable. Pour entretenir leur douleur elles coupent quelques cheveux de leurs enfans qu'elles gardent chèrement, & elles portent à leur col une corde à laquelle elles font autant de nœuds qu'il y a de nuits que leur enfant est mort. Si le défunt est un Chamoris ou sa femme, alors on ne garde plus de mesure dans la douleur: le desespoir se porte à une espèce de fureur. Ils arrachent leurs arbres, ils brûlent leurs maisons, ils brisent les bateaux, déchirent les voiles, & en attachent les morceaux au devant des maisons: ils jonchent les chemins de branches de palmier, & élèvent des machines lugubres en l'honneur du défunt. S'il s'est signalé par la pêche ou par les armes, qui sont les deux professions de distinction parmi eux, ils couronnent son tombeau de rames ou de lances; ou ils entrelassent les lances & les rames en guise de trophée, s'il s'est rendu illustre dans les deux professions. Tout cela est accompagné de lamentations vives, & de sentimens touchans que la douleur leur inspire, & qu'ils sçavent exprimer d'une manière fort spirituelle. L'un dit : *Il n'y a plus de vie pour moi ; ce qui m'en reste ne sera qu'ennui & qu'amertume. Le soleil qui m'animoit est éclipsé : la lune qui m'éclairoit est obscurcie : l'étoile qui me conduisoit a disparu. Je vais être égaré dans une nuit profonde, & abîmé dans une mer amère de pleurs.* A peine a-t-il cessé qu'un autre s'écrie; *Helas, j'ai tout perdu! Je ne verrai plus ce qui faisoit le bonheur de mes jours & la joye de mon cœur. Quoi la valeur de nos guerriers, l'honneur de no-*

tre race, la gloire du pays, le grand de la nation n'est plus! il nous a quitté : qu'allons-nous devenir, & comment pourrons nous vivre désormais ? Ou autres pareilles lamentations qui durent tout le jour, & se continuent bien avant dans la nuit ; chacun cherchant à l'envi des expressions plus vives ou plus honorables pour le défunt.

Mémoire sur les isles MARIANNES *par Luis Moralès.*

Ces isles nommées *des Larrons* par *Magellan* qui les découvrit le premier, reçûrent de *D. Miguel Lopez de Legaspé*, qui en prit possession pour le roi d'Espagne, en 1563. en allant du Mexique aux Philippines, le nom *de las velas* ou *des voiles*, à cause de la quantité de petits bâtimens à voiles latines que les insulaires ont coutume de mettre en mer. On leur a donné depuis le nom de *Mariannes* en l'honneur de la reine d'Espagne Marie-Anne d'Autriche, femme de Philippe IV. Il y en a quatorze toutes rangées à peu près sur une même ligne du sud au nord, dans la direction du cent soixante unième méridien ; ce qui indique que ces isles sont les sommets d'une même chaîne de montagnes submarines. Un canal plus large entre *Saypan* & *Anatajan*, en laisse au nord neuf des quatorze. Ces neuf s'appellent en particulier *isles Gani* : les Espagnols les nomment aussi *de los Bolcanes*, à cause des trois volcans qui s'y trouvent, sçavoir deux dans l'isle *Pagon*, & le troisième dans l'isle *Assonson*. Elles sont comprises toutes quatorze entre le treizième & le vingt-unième parallèle nord.

Noms.	Circuit.	Lat. sept.	Dist. jusqu'à l'isle suiv.
Guaham, *Guan*, *S. Jean.*	40. lieues.	13°. 25'.	7. lieues.
Zarpane, *Rota*, *Sainte Anne.*	15.	14°.	13.
Aguiguan, *S. Ange.*	3.	14°. 43'.	1.
Tinian, *Buena Vista*, *Sainte Marianne.*	15.	14°. 59'.	3.
Saypan, *S. Joseph.*	25.	15°. 20'.	35.
Anatajan, *S. Joachim.*	10.	17°. 20'.	3.
Sarigan, *S. Charles.*	4.	17°. 35'.	6.
Guguan, *S. Philippe.*	3.	17°. 45'.	3. ½
Alamagan, *la Conception.*	6.	18°. 10'.	10.
Pagon, *S. Ignace.*	14.	19°. 30'.	10.
Agrigan, *S. Xavier.*	16.	19°. 4'.	20.
Assonsong, *l'Assomption.*	6.	20°. 15'.	5.
Maug, *Tunas*, *S. Laurent.* Ce sont trois rochers.	3. chacun.	20°. 35'.	5.
Urac, isle déserte.	4.	20°. 55'.	

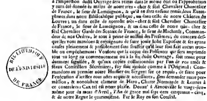
APPROBATION.

J'AI lû, par Ordre de Monseigneur le Chancelier, *l'Histoire des Navigations aux Terres australes*; je n'y ai rien trouvé qui en puisse empêcher l'impression. Fait à Paris ce 29 Décembre 1755. CAPPERONNIER.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos Amés & Féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT : Notre Amé LAURENT DURAND, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre *Histoire de la Navigation aux Terres australes*, par M. le Président de Brosse, s'il nous plaisoit lui accorder nos

Lettres de Privilege pour ce necessaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres Personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeïssance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le Contrescel des Présentes; que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre; un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Sécrétaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Arnouville le vingt-deuxiéme jour du mois d'Avril, l'An de grace mil sept cent cinquante-cinq, & de notre Regne le quarantiéme. Par le Roy en son Conseil.



PERRIN.

Registré sur le Registre XIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 511. Fol. 398. conformement aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 25 Avril 1755.

DIDOT, *Syndic.*

De l'Imprimerie de J. CHARDON, rue Galande à la Croix d'Or. 1756.